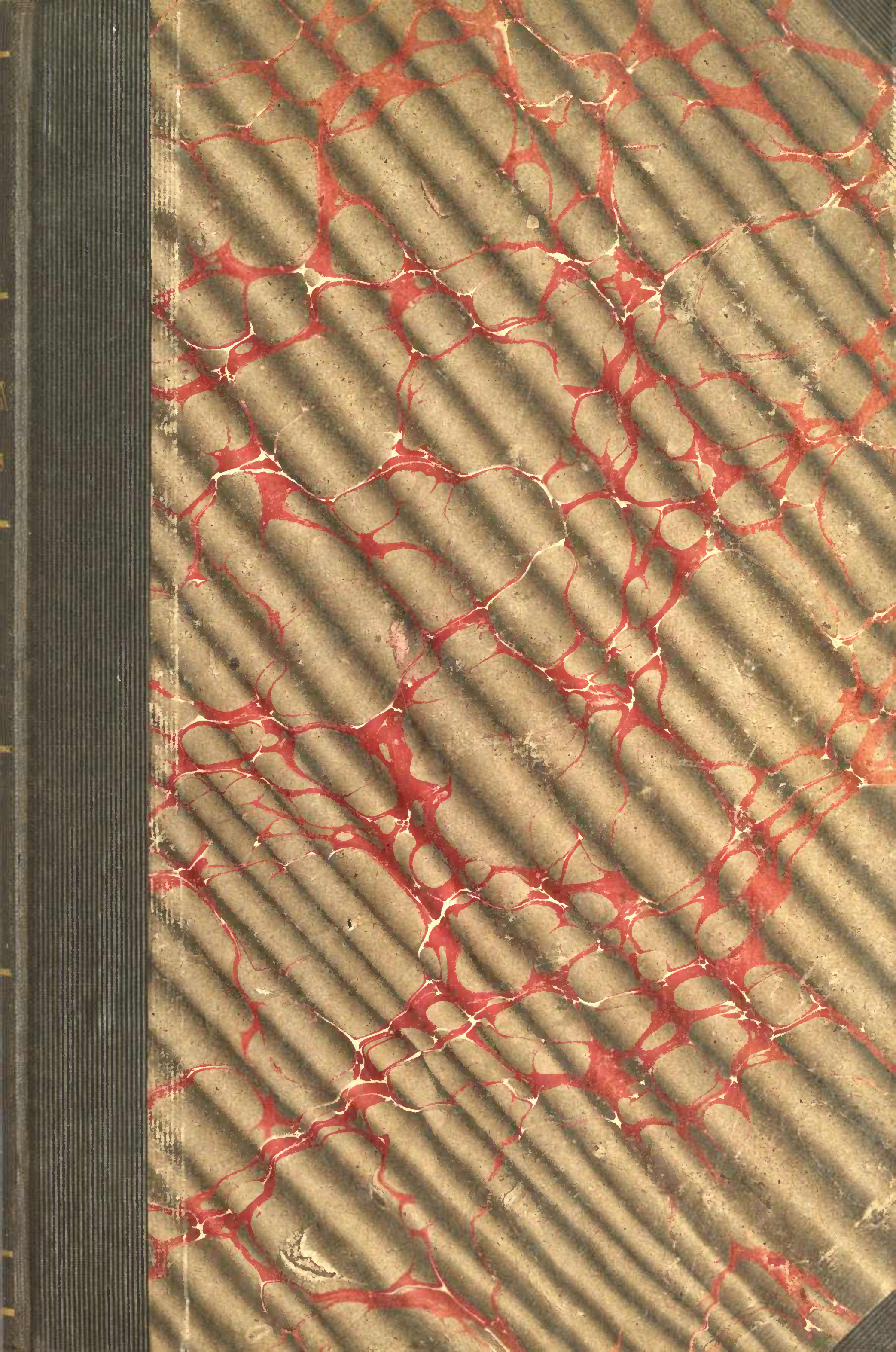
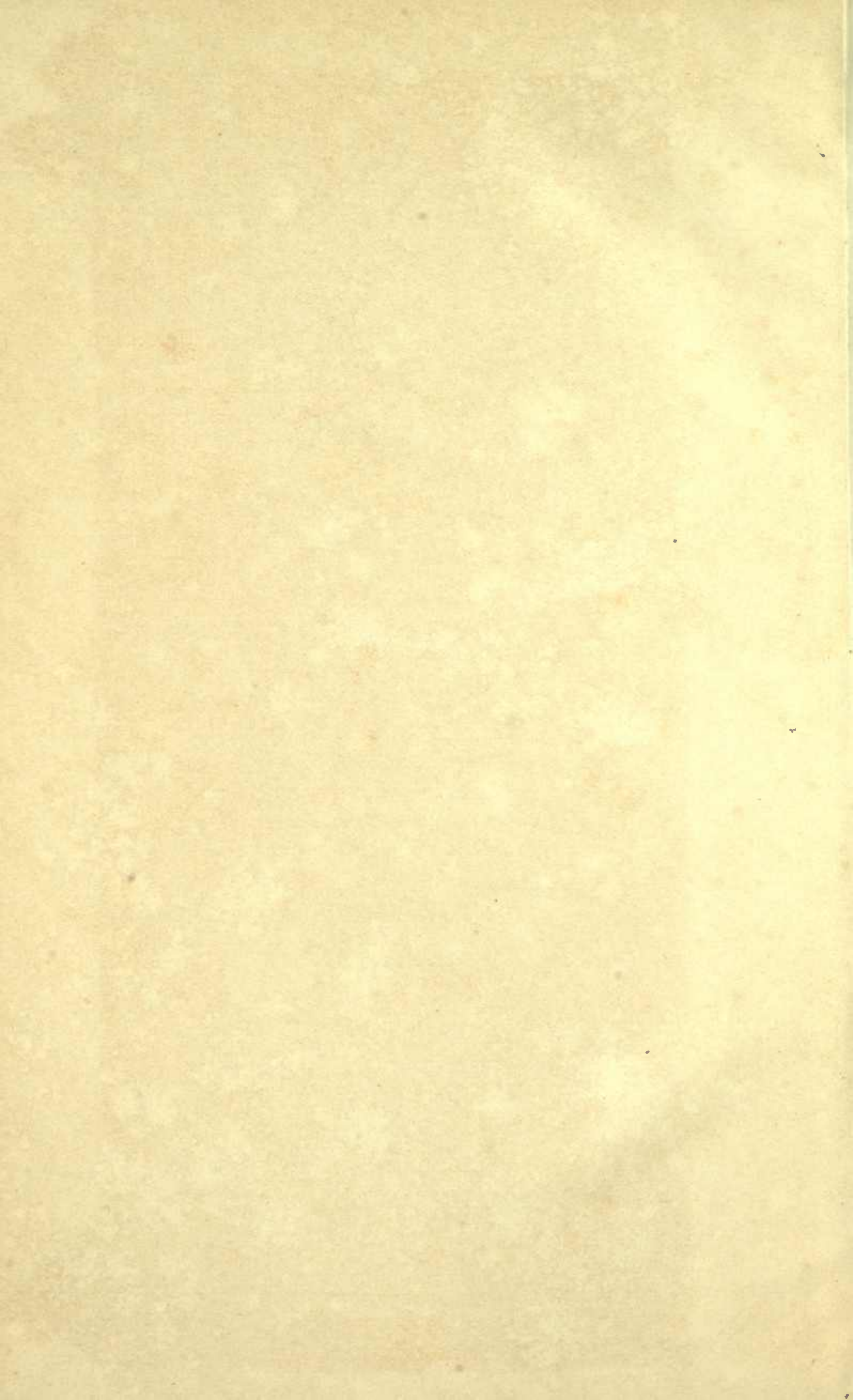





UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY



BV
2280
.A1
C7614
A1P1684

ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES.

LOUVAIN,
Typographie de C.-J. Fonteyn.

ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES,

PUBLIÉES A ROME

PAR

LE RÉVÉREND PÈRE F. MARCELLIN DE CIVEZZA,

TRADUITES DE L'ITALIEN.

CINQUIÈME ANNÉE.

1865—1866.

LOUVAIN,

CHEZ P.-J. VERBIEST, ÉDITEUR,

Vieux-Marché, nº 16.

1865.

Au trés-révérend P. VINCENT ALBINANA, *Observantin de la Province de Valence, commissaire apostolique à Rome pour l'Ordre en Espagne, etc., etc.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

C'est à vous, qui n'avez point passé peu d'années dans nos Missions de Terre-Sainte, et qui avez ensuite été chargé à Rome des hautes fonctions de commissaire apostolique pour notre Ordre en Espagne, que je dédie ce cinquième volume des Annales des Missions Franciscaines, d'abord en témoignage de la profonde estime et de la reconnaissance que je vous porte; puis, parce que vous avez tout droit à cette marque de respect, à cause du zèle que vous avez déployé et par lequel vous avez heureusement rouvert plusieurs maisons de nos confrères en Espagne, afin de soutenir nos anciennes et florissantes missions des îles Philippines et de Palestine, et d'en fonder de nouvelles, comme on l'a fait dans l'Afrique septentrionale, où nous rappelaient tant d'œuvres glorieuses de nos devanciers, et surtout de l'immortel Ximenès.

En outre, cette dédicace est l'expression publique de l'ardent désir que je nourris dans mon cœur, de voir bientôt l'Ordre Franciscain rétabli dans votre pays justement appelé autrefois *Terre des Saints.* Je trouve un motif de l'espérer avec confiance dans l'antique foi, dans la piété, qui, malgré tous les bouleversements politiques de notre siècle, restent vivaces et fortement enracinées au sein de l'héroïque peuple espagnol.

Agréez donc, Très-Révérend Père, cette petite offrande, et croyez-moi tel que j'ai l'honneur de me redire

Votre très-dévoué et très-affectionné
FR. MARCELLIN DE CIVEZZA,
Min. Obs.

Rome, ce 31 mai 1865.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Ve ANNÉE. — 1re LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

ARMÉNIE.

MARTYRE DE TROIS FRANCISCAINS EN ARMÉNIE.

1288.

Nous avons déjà dit dans les précédentes livraisons des *Annales* que l'Arménie vit l'Ordre Franciscain fonder d'une manière tout à fait paisible l'une des plus belles missions d'Orient, celle qui se développa peu à peu avec un succès merveilleux pour le bien de cette généreuse nation. L'année 1288 nous présente cependant trois martyrs, qui furent Monaldo d'Ancône, François de Pitriolo et Antoine de Milan. Or, comment cela arriva-t-il? Il ne nous semble pas pouvoir mieux rendre compte du fait, qu'en empruntant au Père de Gubernatis le récit qu'il en a laissé dans son livre sur les Missions Franciscaines.

« Il est vrai, dit-il, que l'Arménie a donné peu de martyrs de notre Ordre au ciel, parce que nos missionnaires, dès leur entrée en ce pays, surent s'y concilier l'affection des princes et du peuple, et y assurer au catholicisme un triomphe tel, qu'ils n'eurent jamais à y essuyer une persécution publique. Toutefois il faut en excepter la ville d'Erzingam (anciennement Darcusa), dans l'Arménie mineure, aux frontières de l'Arménie majeure, sur les rives de l'Euphrate. Quoique soumise au Souverain arménien, cette ville était, à cette époque, peuplée en grande partie de Sarrasins et de Grecs schismatiques de l'Orient, tous frémissants de rage contre les prédicateurs de la foi catholique. C'est ainsi qu'en 1288 (1) les Frères Monaldo d'Ancône, François

(1) Nous croyons utile d'avertir ici que tous les chroniqueurs ne placent point l'événement en cette année ; plusieurs, au contraire, et parmi eux le Pisan, le reculent jusqu'à l'an 1318. Mais, après avoir bien examiné tous les documents que

de Pitriolo et Antoine de Milan périrent de la main de ces impies. Admirable disposition de la Providence, qui voulut enrichir cette mission du privilége d'être consacrée par le sang des fils de St François (1). »

Ce martyre est raconté par St Antonin de Florence (2), par Ressignano (3), Bosio (4), Gonzague (5), Wadding (6), Arturo (7), le P. Fortuné Hueber (8), Marc de Lisbonne (9), Barthélémy de Pise (10) et d'autres; mais il nous plaît et il nous semble convenable de le décrire avec les paroles du Fr. Carlin de Grimaldi, de la province de Gênes, lui-même missionnaire en ces régions et, paraît-il, précisément en 1314 (11). Voici la lettre qu'il écrivait à ce sujet à son Père gardien :

« *Au Révérend Père en N. S... gardien du couvent de Gênes, Salut et Paix!*

« Puisque, je le suppose, vous n'avez pu savoir *de quelle manière* (12) les saints

tous ces divers écrivains nous fournissent, nous avons adopté comme certaine la première opinion, qui est celle de St Antonin de Florence et du Père Calahorra (*Histoire Chronologique de la Province de Syrie*, etc. liv. II, chap. 14 et 15). Du reste, à défaut d'autre preuve, on devrait se contenter de l'ancien *Mémorial* de notre Ordre, qui déclare nettement et expressément que ces saints religieux ont souffert le martyre sous le généralat de Matthieu d'Acquasparta, dont les fonctions cessèrent en 1289. (Voir les *Origines des trois Ordres*, traité 1er et Wadding, tome V, en l'année 1288). Mais nous pensons que c'est en 1318, date marquée par le Pisan, ou en 1314, suivant d'autres, qu'est arrivée d'Arménie la relation des détails de leur martyre, adressée par le Fr. Carlin de Grimaldi au gardien de Gênes, et que nous allons reproduire tout au long : de là sans doute l'erreur de ceux qui ont reporté le fait à cette époque.

(1) *De missionibus antiquis*, lib. II, cap. 11, nos 92-93.

(2) 3e partie de son *Histoire*, titre XXIV, chap. 9.

(3) Livre 1er de l'*Histoire Séraphique*.

(4) *De signis Ecclesiae*, lib. VII, cap. 3.

(5) *De origine Seraphicae religionis*, pars 1a.

(6) *Annales*, tome V, année 1288, et tome VI, année 1314.

(7) *Martyr. Francisc.*, au 16 mars.

(8) *Menolog. Francisc.*, *ibid.*

(9) Voir sa *Chronique*, 2e partie, liv. V, chap. 13 et 14.

(10) *Conformit. fruct.* VIII, part. 2.

(11) Nous disons *paraît-il;* car, à vrai dire, il ne nous a pas été donné de trouver dans les archives de l'Ordre ce détail précis sur le Fr. Carlin. Nous nous sommes donc rangé à l'opinion de Wadding, qui le place comme missionnaire en Arménie, justement en cette année 1318.

(12) Qu'on remarque bien que l'auteur de la lettre se propose de faire connaître non précisément la mort de ces champions de la foi, mais seulement la *manière* dont ils la subirent; cela prouve que cette mort était déjà connue, et qu'on n'en ignorait que les détails. Il faut en conclure qu'ils avaient reçu depuis plusieurs années la couronne du martyre. Cela résulte encore, si l'on y réfléchit, de tout le reste de la lettre. Nous pensons donc qu'aucun lecteur sensé ne fera arriver ce martyre en 1314 ou 1318.

martyrs Monaldo d'Ancône, François de Pitriolo (ou de Fermo) et Antoine de Milan, religieux de l'Ordre des Mineurs, ont immolé leurs corps pour Jésus-Christ, je me suis proposé de vous rapporter exactement le fait, tel qu'après de diligentes recherches, je l'ai d'abord appris des Arméniens et des Grecs, qui en furent témoins, et tel que me le confirma ensuite un messager, digne de foi, que j'envoyai exprès sur les lieux, pour m'assurer de ce qui s'était passé. Sachez donc que ces religieux, lorsqu'ils demeuraient en la ville d'Erzingam, s'exposant à une mort certaine pour la vérité de la foi catholique, allaient tous les vendredis du Carême prêcher aux Sarrasins, qui avaient coutume de célébrer ce jour, comme nous célébrons le dimanche, et ils leur attestaient, même en présence de leur cadi, qui était comme leur évêque, que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, a été mis en croix pour le salut de tout le genre humain, et que, par conséquent, quiconque ne croyait pas en lui se trouvait hors de la sphère de la vérité. Les mécréants leur répondaient aussitôt par des dénégations. Alors les religieux ajoutaient :

« L'authenticité de ce que nous attestons est confirmée par tous les prophètes et par de nombreux miracles ; c'est pourquoi, affermis dans cette foi, nous sommes prêts à lui rendre témoignage par notre mort. Mais votre Mahomet, qui était-il ? N'a-t-il pas trompé le monde, en se posant en prophète ? Quelle loi, quelles écritures et quels miracles sont ses garants ? » Mais le cadi, voyant que de pareils discours troublaient les Sarrasins, dit d'une voix irritée aux religieux : « Loin d'ici, malheureux, vite loin d'ici ! Ce n'est point de la sorte qu'on peut parler en ce lieu ? Retirez-vous au plus tôt ! » En conséquence ils s'en allèrent. Tout cela se passait le premier vendredi du Carême. Le vendredi suivant ils revinrent à la charge, tenant le même langage et ajoutant beaucoup d'autres choses à la glorification de notre foi et à la honte de l'islamisme. Ce voyant, le cadi appela les principaux des Sarrasins et les Imans, et leur fit engager avec les religieux une discussion qui devint très-animée. Mais comme elle tourna bientôt à la confusion des Musulmans, ceux-ci se mirent à frémir et à menacer leurs interlocuteurs qui, pleins du Saint Esprit, persistaient dans leurs raisonnements, et concluaient en ces termes : « Nous sommes entre vos mains ; tuez-nous donc, si cela vous plaît ; car nous y sommes déjà entièrement disposés ; bien plus, vous nous verrez supporter avec joie toutes les tribulations et même la mort pour Jésus-Christ. » Furieux de cette réponse, les Sarrasins présents voulurent s'élancer à l'instant sur les religieux ; mais le cadi les retint en leur disant de ne pas se hâter ; puis il congédia les Frères Mineurs, qui regagnèrent leur logis. Il convoqua ensuite un conseil des anciens et des Imans, auxquels se joignirent beaucoup de gens du peuple, et il délibéra avec eux sur le parti qu'il fallait prendre à l'égard des religieux : « Qu'ils meurent ! s'écrièrent-ils tous, qu'ils disparaissent de notre sol ! Car ils flétrissent notre

prophète, ils le jettent dans la boue, lui et sa loi ! On a eu beau les avertir plusieurs fois de modérer leur langage, ils n'ont point voulu se taire. Loin de là, ils se sont entêtés et sont allés jusqu'à vouloir attaquer publiquement notre loi. Il est absolument impossible de tolérer une pareille conduite ; il n'y a donc plus qu'à leur ôter la vie ! » Le vendredi précédant le quatrième dimanche de Carême, c'est-à-dire le 15 mars, ils envoyèrent chez les saints religieux des émissaires qui les trouvèrent tout joyeux et tout préparés à quitter le pays par la mort. En se rendant au tribunal, ces généreux athlètes ne cessèrent de prêcher la foi catholique à tous ceux qu'ils rencontraient sur leur route et qui accouraient à ce spectacle sanguinaire, de déclarer hautement que la foi en Jésus-Christ, pour laquelle ils désiraient mourir, est le seul chemin du salut, tandis que la loi de Mahomet mène à des suplices éternels. C'est ainsi qu'avec une fermeté inébranlable ils entendirent tranquillement leur sentence de mort. »

Interrompons ici un instant notre narration afin de faire quelques réflexions, qui ne seront pas infructueuses, nous l'espérons, pour plusieurs de ceux qui y jetteront les yeux, et entre les mains desquels nous désirons que tombent, telles qu'elles sont, les Annales des missions Franciscaines. Cette obstination des Frères Mineurs à reprendre toujours leurs discussions avec les Sarrasins, bien qu'on les eût plusieurs fois laissé partir sains et saufs en leur recommandant le silence, cette manie de chercher la mort ne sentent-elles pas un peu le fanatisme, leur eût-il été inspiré par le désir de rendre témoignage à la vérité de la religion qu'ils annonçaient? C'est, en effet, l'accusation que les philosophes du siècle dernier élevèrent contre les premiers martyrs du christianisme, et aujourd'hui même il ne manque pas de gens qui, tout en se prétendant catholiques, ne se montrent pas moins remplis de tristes préjugés que ces philosophes contre toutes les manifestations de cette sainteté sincère et héroïque par laquelle ont brillé ici-bas en tous les temps des enfants de l'Eglise, et par laquelle ils forment modestement un ornement de sa gloire dans le ciel. Le mot *fanatisme* a quelque chose de magique pour ces pointilleux philosophâtres ; il est tout le secret de leur sagesse, sur laquelle ils s'appuient pour se croire et paraître supérieurs à ce qu'ils appellent un vulgaire ignorant et superstitieux, dont la religion ne saurait convenir à des esprits éclairés ! Nous n'avons point l'intention de présenter en ce moment l'apologie des martyrs de l'Eglise de Jésus-Christ ; des plumes, bien meilleures que la nôtre, l'ont fait cent et mille fois, de façon à édifier tous ceux qui voudraient, avec un sincère amour de la vérité, appliquer leur intelligence à ces matières historico-théologiques. Mais en nous bornant au seul fait des trois Frères-Mineurs d'Erzingam, il nous sera facile de prouver qu'autant leur héroïsme a été calme et raisonné, autant il a été sublime, non moins que celui par lequel se sont immortalisés, à toutes les époques et de différentes manières, les athlètes de la foi catholique. On y découvre même,

dans leur assurance et dans le genre paisible de leurs discussions, un certain caractère qui les distingue des autres. En effet, lorsqu'ils commencèrent à annoncer aux Sarrasins que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est mort sur la croix pour le salut de tout le genre humain, ils montrèrent dans leurs sentiments un calme aussi grand que leur zèle était admirable, et adoptant dans leur argumentation une forme presque philosophique, ils essayèrent de conférer avec les infidèles comme avec des frères. Mais ayant reconnu l'inutilité de ces tentatives, ils ne firent ni plus ni moins que ce qu'ils devaient pour accomplir les devoirs de l'apostolat, dont ils avaient été chargés par le chef suprême de l'Eglise, auquel il appartient d'envoyer des missionnaires aux nations, suivant les instructions que Jésus-Christ a données à ses Apôtres par ces paroles : « Allez dans le monde entier et prêchez l'Evangile à toute créature (1) ; allez et enseignez tous les peuples, en les baptisant au nom du Père, du Fils et du St-Esprit (2); voilà que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups ; soyez donc prudents comme le serpent, et simples comme la colombe (3). » Quant à l'obstination de nos martyrs à continuer une discussion à laquelle les Sarrasins auraient voulu mettre un terme, on peut dire que dès que ceux-ci l'eurent acceptée, en niant la divinité de Jésus-Christ, il ne dépendait raisonnablement plus d'eux de la rompre simplement parce qu'ils se voyaient vaincus et confondus par les missionnaires, et les missionnaires n'auraient pu rester bouche close, sans un grave préjudice et sans un grave déshonneur pour la foi qu'ils prêchaient; car la foule, si elle les avait vu réduits au silence par les Imans, en aurait conclu qu'ils n'étaient certainement pas dans la vérité. Avouons d'ailleurs qu'on ne sait pas quels progrès aurait faits dans le passé ou ferait de nos jours la propagation de l'Evangile dans le monde, si ses Apôtres, repoussés par les peuples, ou menacés de mort, reculaient devant leur mission. Et qu'on ne vienne pas dire que Jésus-Christ leur a prescrit de recourir aux industries de la prudence. Chacun voit que cette prudence ne doit point être dirigée dans un sens humain, mais bien selon l'Esprit-Saint, dont le feu remplit tellement les Apôtres, au jour de la Pentecôte, qu'au sortir du Cénacle, ils se mirent, sans aucune considération humaine, à annoncer aussitôt librement Jésus Christ dans la ville de Jérusalem, en différentes langues, suivant l'inspiration intérieure du Saint-Esprit. Grandement étonnés d'un pareil prodige, tous les auditeurs se disaient : « Qu'est-ce donc? » Quelques-uns disaient même : « Ils ont trop bu de vin doux (4)! » Certes, ce n'est point là la prudence des enfants du siècle! Mais on ne saurait juger comme moins que raisonnable l'ardeur extrême avec laquelle nos champions cou-

(1) St Marc, XVI.
(2) St Mathieu, XXXIII.
(3) Idem, X.
(4) Actes des Apôtres, II, 1, 4, 12, 14.

raient à la mort, afin de ressembler à Jésus-Christ leur maître, de lui attester leur amour, de mériter la récompense promise aux braves, et d'accroître en même temps les triomphes de l'Eglise. Car il nous a donné l'exemple en disant : « Il y a un baptême (il parlait de sa passion et de sa mort) dont il faut que je sois baptisé ; et comme j'aspire à ce qu'il me soit donné (1) ! » Et quand Saint Pierre, à la vue d'un tel excès de charité, s'écriait : « Cela ne saurait être, Seigneur; pareille chose ne vous arrivera point ! » — « Retire-toi de moi, Satan, lui répondit le Sauveur; tu me scandalises, parceque tu n'as point la sagesse de Dieu, mais celle des hommes (2). » Puis il se rendit à Jérusalem, sachant très-bien l'heure et le moment où les Juifs le prendraient et le mettraient à mort. Il est vrai que les incrédules l'accusent d'avoir excité par un rôle imprudent la haine et la fureur des juifs ; et les protestants disent que cet exemple ne doit point servir de règle, puisque Jésus-Christ avait à racheter par sa mort la famille humaine. Mais les Pères enseignent expressément que le martyr souffre non-seulement pour lui-même, mais pour l'Eglise entière, à laquelle il présente un grand spectacle de vertu ; et Saint Jean écrit que nous devons donner notre vie pour nos frères, de même que Jésus-Christ a donné la sienne pour nous. Eh quoi ! n'est-ce pas ainsi qu'ont agi d'abord les Apôtres, et après eux tous ceux qui ont été les premiers martyrs de l'Eglise de Dieu? Entre mille exemples, nous en choisirons seulement deux. Voici des fidèles qui cherchent à détourner Saint Paul d'aller à Jérusalem, parce qu'un prophète leur avait prédit qu'il y serait enchaîné et livré entre les mains des païens, et Saint Paul se mit à leur répondre en ces termes : « Que faites-vous, en pleurant et en affligeant mon cœur? Pour moi, je suis prêt non-seulement à être lié, mais même à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus (3). » Là dessus il se mit en route. Plus tard le saint évêque Ignace, mené d'Antioche à Rome par l'ordre de Trajan, pour qu'il y fût mis à mort loin de son siége, craignant que les Romains ne cherchassent le moyen de lui obtenir grâce de la vie, leur écrivait avant son arrivée : « Je ne veux point plaire aux hommes, mais bien à Dieu, à qui, vous aussi, vous désirez plaire. Il ne m'arrivera plus de trouver une aussi bonne occasion d'aller à Lui. Si donc vous ne vous occupez pas de moi, vous me rendrez le plus

(1) *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur !* (St Luc, XII, 50).

(2) *Et assumens eum Petrus, coepit increpare illum, dicens : Absit a te, Domine; non erit tibi hoc. Qui conversus dixit Petro : Vade post me, Satanas; scandalum es mihi, quia non sapis ea, quae Dei sunt, sed ea quae hominum.* (St Math. XVI, 22 et 23).

(3) *Respondit Paulus et dixit : Quid facitis flentes, et affligentes cor meum? Ego enim non solum alligari, sed et mori in Jerusalem paratus sum, propter nomen Domini Jesu* (Act. XXI, 15).

grand service possible. Si vous vous tenez tranquilles, j'entrerai dans le lieu de mon véritable repos, tandis que, si vous faites que je vive, je devrai recommencer à braver toutes sortes de fatigues, de périls et de souffrances. Vous ne pouvez rien me donner qui surpasse le bonheur d'être offert en holocauste au Seigneur, aujourd'hui que l'autel est prêt. Je vous supplie donc de ne pas me montrer une affection inopportune ; je suis le froment du Seigneur, et je dois être moulu sous les dents des bêtes féroces, afin de devenir un pain pur. Seulement veuillez vous souvenir dans vos prières de l'Eglise d'Antioche, veuve de son pasteur (1). » Tel est par conséquent le caractère du martyre chrétien, dont l'on apprend l'esprit dans les doctrines et les exemples de l'Eglise de Jésus-Christ ; tel et non autre fut celui que retracèrent en eux-mêmes les martyrs d'Erzingam, dont Grimaldi continue à raconter l'histoire en ces termes :

« Or, dès que la sentence de mort eût été prononcée contre les trois saints religieux, on entendit crier de toutes parts : « Que tous ceux qui veulent laver notre honte dans le sang de ces chiens, qui foulent aux pieds comme de la boue notre saint prophète et sa loi, que tous ceux-là se rendent aussitôt sur la place (2) ! » Nos Frères-Mineurs s'y trouvaient déjà ; ils y avaient été conduits, non par la force ou enchaînés, mais libres et pleins d'autant de joie que s'ils étaient allés à un festin nuptial. Aussi s'écriaient-ils : « Nos désirs sont donc enfin satisfaits (3) ! » Quand ils furent arrivés au lieu de leur exécution, des troupes de Sarrasins les entourèrent de tous les côtés, les menaçant, le glaive dégaîné en main, de fondre sur eux. Cependant les religieux placés devant le tribunal confessaient hardiment la foi de Jésus-Christ. Alors les bourreaux s'élancèrent tout à coup sur leurs victimes et se mirent à les blesser avec la pointe de leur glaive (4). Au même moment un des spectateurs, Sarrasin lui-même, touché de pitié ou cédant à une impulsion divine, ne craignit pas de reprocher à ses compatriotes leur conduite barbare envers les missionnaires ; mais ils l'immolèrent sur-le-champ à leur fureur. Cependant les trois religieux, agenouillés, tantôt se couvrant les yeux

(1) Actes des martyrs.

(2) *Tunc fuit per totam terram illam per multos acclamatum* : *Omnes qui volunt vindicare opprobrium nostrum in sanguinem illorum canum, qui legem et sanctum prophetam nostrum reputant quasi lutum pedum, vadant statim ad campum* (Litt. test.).

(3) *Interim sancti fratres ducuntur ad Mardanum, id est, plateam vel campum, non tracti vel ligati, gaudentes quasi ad epulas invitati, qui dicebant : Nunc impletum est desiderium nostrum* (ibid.).

(4) *Cum autem ad locum martyrii pervenissent, vallantur undique a Saracenis, evaginatis gladiis concurrentibus contra eos. Ipsi vero fratres, ante tribunal positi, confitebantur intrepide fidem Christi. Tunc irruentes quam plurimi coeperunt eos gladiis crudeliter pungere, et graviter vulnerare* (ibid.).

des manches de leur habit, tantôt levant les mains au ciel, recommandaient leur esprit à Dieu, jusqu'à ce que, criblés de blessures, leurs corps tombèrent par terre en lambeaux, en même temps que leurs âmes s'envolèrent dans le sein du Créateur. Les chrétiens, épouvantés à la nouvelle d'un pareil événement, coururent se cacher tout tremblants au fond de leurs maisons. Quant aux bourreaux, ils coupèrent encore les mains, les pieds et la tête aux martyrs, et attachèrent ensuite leurs membres épars aux murs et aux portes de la ville, comme un spectacle public de terreur. Mais ils ne se bornèrent point là : un prêtre arménien, témoin de ces tristes scènes, s'étant déclaré en faveur des Frères-Mineurs, ils se saisirent aussitôt de sa personne, ainsi que de son compagnon, lui lièrent au cou la tête coupée d'un des martyrs, et le conduisirent tout nu brutalement en triomphe à travers toute la bourgade, en le fouettant sans pitié. Après cela ils ne manquèrent pas de poster sur la place un grand nombre de gardes, qu'ils chargèrent de veiller jour et nuit près des cadavres des martyrs de peur que les chrétiens ne vinssent les *voler*, comme ils disaient, et ne s'imaginassent de les vénérer comme des Saints. Puis ils les jetèrent en pâture aux chiens et aux oiseaux des champs. Toutefois le prêtre arménien dont nous avons parlé, ayant été à la fin rendu à la liberté, alla nuitamment avec une troupe d'hommes armés enlever les restes des corps religieux, les joignit aux débris de leurs membres, qu'il obtint soit par ses prières, soit par l'argent, et leur procura avec une pieuse sollicitude une honorable sépulture (1).

» Cependant un autre arménien parvint à lui enlever furtivement les têtes de deux des martyrs, qu'il ensevelit à sa dévotion en secret; mais à force d'instances nous le décidâmes à nous les donner, non toutefois sans beaucoup de précautions que lui suggérait la crainte des infidèles. Lorsque les Arméniens enterrèrent à Erzingam les premières reliques des saints missionnaires, beaucoup de personnes virent pendant la nuit une grande clarté descendre du ciel, tant sur l'endroit où elles avaient été déposées, que sur celui où leur sang avait coulé, ainsi que sur tous les autres lieux de la ville où leurs membres avaient été exposés comme des objets à la fois de dérision et d'horreur. Ceux qui assistèrent au supplice des martyrs, racontent même le prodige suivant : Il y avait parmi eux un aveugle; or le cadi, ayant fait amener cet homme près de nos religieux, se mit à leur dire : « Vous qui prétendez que votre foi a été confirmée par des miracles, faites donc que cet aveugle recouvre la vue, et nous croirons à ce que vous prêchez. » A quoi ils répondirent : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, est certainement assez puissant pour

(1) La sympathie de ce prêtre pour les missionnaires ne doit point étonner, dit M. Henrion, puisque depuis longtemps les Frères-Mineurs et les Frères-Prêcheurs prêchaient l'Evangile dans sa patrie (*Histoire universelle des missions catholiques*, tome 1er, chap. VI, p. 96).

rendre, s'il le veut, la vue à cet aveugle. » Cela dit, ils commencèrent à prier, en faisant le signe de la croix sur les yeux de l'infortuné; il en sortit un peu d'eau, puis un peu de sang, et il se trouva tout à coup jouir parfaitement de la faculté de voir. Néanmoins les Sarrasins, plutôt effrayés que touchés par un si grand miracle, loin de se décider à croire en Jésus-Chtist, commencèrent à crier qu'il ne fallait pas différer de mettre ces prédicants à mort; sinon, qu'ils ruineraient bel et bien l'islamisme. Ils firent aussi partir de là l'aveugle guéri, qu'on ne vit depuis plus reparaître. Quand ensuite on nous apporta les reliques vénérables de nos saints confréres, nous résolûmes d'aller à leur rencontre avec toute la population latine. Deux de nos prêtres portaient la châsse contenant leurs têtes recouvertes d'une riche étoffe d'or; les autres s'avançaient en chantant, tandis qu'une foule nombreuse de fidèles semblait triompher dans ses larmes, et que les infidèles restaient tout stupéfaits et confus. Les Grecs eux-mêmes révéraient avec nous les saintes reliques. Au second dimanche après Pâques, on chanta solennellement la messe où se trouve l'Evangile du Bon Pasteur, et l'on fit un sermon au peuple. Le lendemain, l'évêque des Arméniens chrétiens vint visiter le sépulcre des illustres martyrs, accompagné d'un grand nombre de clercs et de laïques, dont plusieurs nous dirent qu'on tient ces reliques en grande vénération, d'autant plus que leur patriarche a canonisé nos religieux suivant le rite arménien; aussi jeûne-t-on par dévotion la veille du jour où ils ont subi leur glorieuse mort. »

Ici se termine la lettre du Fr. Carlin de Grimaldi, dont nous n'avons malheureusement pas la fin, qui contenait peut-être beaucoup de détails intéressants sur les prodiges opérés par les trois martyrs Franciscains, et sur le culte qu'on leur rendait en Arménie. Quoi qu'il en soit, c'est là certainement un bel et magnifique épisode des missions Franciscaines dans ces contrées; on y voit briller ces traits d'héroïsme par lesquels se sont montrés si admirables les champions de la foi dans les premiers siècles de l'Eglise.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. Dominique Galosi, *observantin de la province des Marches, à Son Excellence Mgr* Antoine Pettinari, *évêque de Nocera, sur l'état du protestantisme et des Missions catholiques dans les colonies anglaises.*

Excellence Révérendissime,

« Comme je sais que très souvent on trouve une douce saveur même à des nourritures viles, fût-on habitué à des mets délicats, je vous envoie des bagatelles à vous qui ne lisez que des ouvrages sérieux. »

S. Grégoire.

En parcourant un n° des Annales des Missions Franciscaines, que notre Père Marcellin publie avec grand honneur pour notre Ordre, j'y ai trouvé imprimée une de mes lettres (et je sais que ce fut par les soins de Votre Eminence). Je m'en suis senti un peu confus, en pensant que trop de gens ne font pas attention ou prêtent peu créance à certaines vérités. Néanmoins, en confirmation de tout ce que je vous ai dit, j'adresse à Votre Eminence Révérendissime ce petit écrit qui montrera la différence qu'il y a entre le missionnaire catholique et le missionnaire protestant, et quelle idée les dissidents ont des Franciscains. J'y parlerai d'abord de l'esprit du protestantisme et de ce qu'est un peuple sous son influence. J'espère que Votre Excellence voudra bien agréer ce travail, en le regardant dans sa bonté comme un témoignage de vénération et de reconnaissance qu'il m'est doux de lui offrir.

Mais avant tout voici un extrait du *Relevé* qu'on publie de temps en temps, à plusieurs années d'intervalle, dans les colonies anglaises ; il fait connaître clairement ce qu'est le gouvernement protestant de la Nouvelle Zélande.

Population de la Nouvelle Zélande (en 1862).

Européens.	100,000	*Maori.*	60,000
Cas criminels . .	9,044	Cas criminels . .	159
Cas prouvés . . .	6,371	Cas prouvés . . .	120
Affaires civiles . .	7,492	Affaires civiles . .	55
Sommes réclamées en justice (liv. sterl.) .	69,155-7	Sommes réclamées (liv. sterl.)	681-15
Sommes recouvrées.	29,770-17	Sommes recouvrées (id.)	246-7-6
Nombre d'ivrognes arrêtés comme embarrassant les chemins .	6,371	Ivrognes	120
Cas d'emprisonnement.	2,892	Maori élevés dans les écoles.	57
Prisonniers de la première classe . . .	48	Maori ne recevant aucune sorte d'éducation	
De la seconde classe.	190		

On voit par ce court extrait : 1° que les Anglais ne sont guère supérieurs aux sauvages quant à la bonne conduite, qui est cependant la condition *sine qua non* de la civilisation en tous pays; 2° qu'en Italie, où l'on compte 24 millions habitants, il faudrait trouver annuellement :

En faits criminels	2,170,560
En affaires civiles	1,798,080
En cas d'ivrognerie	1,519,040
En perte d'argent (écus romains).	43,364,520
En prisonniers fréquentant la première classe.	11,520
En prisonniers fréquentant la seconde classe	45,600

Maintenant supposer que tous ces Italiens eussent à fonder une colonie ou plusieurs : pourrait-on dire que l'Italie répandrait la civilisation dans le monde?

Et notez que ce relevé ne comprend point tant d'ivrognes qui se contentent de cuver leur vin chez eux ou dans les tavernes publiques, ni ceux qui abrègent leur vie ou meurent du *delirium tremens,* causé par l'usage excessif des spiritueux, ni non plus les crimes d'homicide, qui pourtant ne sont point rares, ni les affreux blasphèmes, les propos obscènes et mille actes grossiers et révoltants qui restent inconnus et impunis.

Que dire encore? Ces Anglais-là, sans religion et sans Dieu, fuyant d'une colonie ou d'une île à une autre, abandonnent leurs femmes légitimes, leurs

enfants légitimes, et contractent mariage avec d'autres femmes dissolues autant de fois qu'il leur plaît de changer de pays. Quant au nombre de ceux qui vivent en concubinage au milieu d'un essaim de bâtards, il est excessif. Ce n'est pas tout. Ces caméléons parcourent le pays sous des noms, des titres et des prétextes trompeurs, sans autre fin que de séduire leur monde, et dès qu'ils se sont assuré un riche butin, ils se sauvent bien vite là où un droit d'asile protége le délinquant.

Il y avait ici dernièrement un homme qui se disait Suisse, et qui, se déclarant catholique, nous exhibait un certificat (faux) de bonne conduite à lui donné par l'évêque de Genève et par son confesseur. Et dans quel but? Pour vivre aux dépens des prêtres catholiques. Mais comme son jeu ne lui réussit pas, on le vit le lendemain, la cravate blanche au cou, transformé en prêtre de l'Eglise protestante, et expliquant la Bible à sa guise, pour gagner quelque argent.

Tout cela, dira-t-on, n'arrive que dans les colonies. Mais on n'a qu'à lire les comptes-rendus ou relevés officiels qui se publient de temps à autre, on trouvera que la seule ville protestante de Londres présente annuellement 3500 cas de délits publics de plus que l'Irlande catholique entière; que cette capitale de la civilisation protestante doit donner chaque année une misérable et honteuse sépulture à plus de 200 suicidés, et l'Irlande catholique presque jamais à un seul; que Londres protestant ne compte pas moins de 2390 (?) prostituées, tandis qu'on n'en trouverait pas 300 dans toute l'Irlande.

De même, dans les asiles publics de garçons et de filles protestants, sur sept enfants, il y en a toujours un d'illégitime, et parmi les catholiques il y en a à peine un sur vingt-trois. A Londres seulement on ne compte pas moins de 13 à 14,000 ivrognes dont la police doit chaque année débarrasser la voie publique, soit en les mettant en prison, soit en les frappant d'une amende. Que sera-ce donc en toute l'Angleterre?

Je ne sais quelle est la situation présente de l'Italie devenue libre à la façon protestante, ou de la France ou de l'Espagne; mais je suis sûr de ne point me tromper, en affirmant que la seule ville de Londres a plus de délits à punir que les trois pays que je viens de nommer. Qu'on lise et qu'on compare sans esprit de parti, et l'on verra si je dis vrai, et si le protestantisme est capable d'assurer la civilisation et le progrès! On n'a qu'à consulter les écrivains protestants eux-mêmes! L'un d'eux appelait naguère l'Angleterre non plus un peuple de boutiquiers, mais de païens, avec cette différence que

les idolâtres conservent l'idée d'un Etre suprême et de l'immortalité de l'âme, au lieu que les Anglais ont perdu jusqu'à ce sentiment ! C'est en Angleterre, déclare le même auteur, que cinq millions d'habitants ne professent aucune religion quelconque. Et un recensement officiel a prouvé à l'Angleterre (et par suite au monde entier) que le quarantième de la population à Leeds et à Liverpool, le cinquante-unième à Manchester, le cinquante-quatrième à Birmingham, le soixante-unième à Lambeth, le soixante-douzième à Scheffield n'ont ni ne professent quelque croyance que ce soit, tant le paganisme l'emporte sur le christianisme ! C'est en Angleterre, ajoute-t-il, que les masses croupissent dans une condition tellement animale que nos concitoyens sont plus mal logés que les bêtes de somme ! Dans un autre compte-rendu officiel sur l'état de l'éducation on lit ce fait incroyable : L'adultère, en Angleterre, se commet par passe temps, et l'inceste y est extrêmement commun... Bien plus, il est tel comté où c'est une honte pour une femme non mariée de n'avoir point d'enfant ! C'est le *Times* qui nous l'apprend, le *Times* qui ensuite (chose étrange !) ne cesse, comme un chien enragé, d'aboyer contre la Papauté, le clergé et tout ce qui tient au catholicisme.

Le recteur de la paroisse de S. Clément Danes *in the Strand*, lit-on dans ce journal, constate que beaucoup de gens vivent sans Dieu, et que dans bien des quartiers de la ville il est admis qu'hommes et femmes vivent dans la promiscuité du concubinage, et que les boutiquiers professent ouvertement l'athéisme, en poussant leurs chalands à la même impiété. Un savant anglais, le docteur Shaw, dans son ouvrage sur les Etats-Unis, place la classe laborieuse de la Grande-Bretagne au dessous des Maures d'Afrique et des rouges d'Amérique. « Mes voyages, dit-il, m'ont forcément amené à conclure que par son état physique, moral et intellectuel la classe commune d'Angleterre est la plus vile, la plus basse, que j'aie jamais vue, et que par les conditions actuelles de sa civilisation elle se trouve au niveau et peut-être au-dessous des sauvages. » M. James Graham, malgré tout son zèle pour sa nation et sa religion, avouait, il y a peu de temps, que l'affaire si importante de l'éducation religieuse était tellement négligée en ces contrées (d'Angleterre) qu'on ne trouverait rien de semblable chez aucun autre peuple civilisé. Voilà le tableau que les protestants nous présentent de leur pays, et partout ailleurs c'est la même chose. « Lorsque, dit M. Laing, vous rencontrez dans les rues de Stockholm trois personnes passant près de vous, l'une est toujours le fruit

d'une union illégitime, et sur quarante-neuf époux il y en a toujours un qui est chaque année convaincu d'infidélité envers son conjoint.

Mais que peut donner de bon un apostat? Quel rayon de lumière et de civilisation pourrait sortir d'une secte couverte d'ignominie et de crimes? Oui, dit M. Marshall, les sectes sont tellement corrompues et infectes qu'elles remplissent l'air d'une odeur pestilentielle, tandis que l'Eglise reste debout, immobile sur ses fondements; toujours immaculée, elle enseigne aujourd'hui ce qu'elle enseignait il y a dix neuf siècles, et elle l'enseignera encore, lorsque toutes les sectes seront détruites! En vérité on ne saurait donner ce qu'on n'a pas, et c'est pour cela que les sectes seront toujours incapables d'apporter la civilisation à des peuples qui se vautrent dans leurs passions brutales et reposent en paix dans les ténèbres et les ombres de la mort. En fait les habitants des antipodes, c'est-à-dire les Néo-Zélandais, quand ils fréquentent les prétendus civilisés d'Europe, ne font que devenir plus sauvages, avec des mœurs plus mauvaises, de sorte que les missionnaires de Rome sont pour eux un objet d'admiration, plutôt qu'une occasion de se convertir. Aussi un de ces sauvages disait-il à quelques protestants : « Commencez par vous mettre d'accord, cessez de vous calomnier, unissez-vous dans une seule croyance; alors nous nous déciderons peut-être à croire et à faire à notre tour quelque chose. » Les indigènes de Madras et du Bengale adressaient la même réponse aux Anglais et aux Allemands : « Il faudrait, disaient-ils, que vous vous entendiez d'abord pour définir d'une manière précise le christianisme, pour en suivre les maximes et pour nous l'enseigner ensuite. » Tout cela s'applique au protestantisme.

Je disais dans une autre lettre que les missionnaires protestants manifestent les sentiments des nations auxquelles ils appartiennent et de l'Eglise qu'ils préconisent, et je les mettais en parallèle avec les missionnaires catholiques. En confirmation de ce que j'avançais demandons à deux écrivains protestants quelle différence ils remarquent entre les pasteurs d'Angleterre et les prêtres de Rome.

Voyons d'abord le passé. « La plupart des ministres protestants, dit M. Southey, étaient si ignorants qu'ils savaient à peine lire. Beaucoup étaient charpentiers ou tailleurs; d'autres, cabaretiers; et dans les cinq premières années du règne d'Elisabeth, les offices étaient célébrés par des fossoyeurs et des sacristains. » — « Le nouveau clergé (protestant), dit M. Heylin, étai composé de savetiers, de tisserands, de chaudronniers, de corroyeurs, de

tailleurs, de joueurs de cornemuse et de violon, à tel point que les plaintes du public parvinrent jusqu'au trône. C'est pourquoi la reine, dans sa haute et profonde piété et charité, prescrivit au clergé de commencer par lire et relire le nouveau rituel, avant d'en permettre la lecture au public, c'est-à-dire aux assemblées des fidèles. » Et M. Neal a écrit que dans tout le comté de Cornouailles, dans lequel il y avait 150 ecclésiastiques, pas un seul ne savait lire. Ils ne valaient pas mieux sous le rapport des mœurs ; ils portaient toujours l'empreinte de l'apostasie, c'est-à-dire les caractères de la dissolution, de l'impiété, de l'infamie, et la vie de Crammer, de Cromwell, de Nox et de Weslay est assez connue. Qu'on lise l'histoire de la Réforme, qu'on lise le protestant Cobbett, et la question sera résolue.

Mais le clergé protestant de nos jours, avec ses missionnaires, est peut-être meilleur? Il suffit d'avoir été à Londres, en Ecosse, en Amérique et dans les autres possessions anglaises, pour pouvoir répondre, et je suis en ce cas. Je me contenterai des détails suivants. On voit un pauvre cardeur, qui fend tous les jours du bois propre à brûler ou pour faire des palissades, afin de s'acheter un morceau de pain, s'arranger un peu plus proprement le dimanche, se mettre un peu de pommade sur les cheveux, puis, sans plus de cérémonie, monter en chaire pour prêcher au peuple, lui expliquer la Bible et lui enseigner le chemin du ciel. Un garçon de boutique, vendeur de chapeaux, dérobe chaque semaine quelques heures sur ses occupations pour écrire un petit discours, l'apprendre par cœur et le débiter à l'Eglise. Un vieil ex-capitaine de navire, actuellement marchand de pantoufles et de bretelles, est devenu un bon prédicateur de l'Evangile protestant. Ces fanatiques exercent leur ministère apostolique en se mettant dans les rues et en y distribuant aux passants des feuillets sur lesquels est imprimé quelque passage de la Bible, en les jetant dans les maisons par les portes ou les fenêtres, et même (je l'ai constaté plusieurs fois) dans l'enceinte et aux portes de nos églises. Il y a trois mois seulement qu'un Américain de l'Eglise protestante est venu ici, s'est installé sur la place publique, comme un prophète et un envoyé de Dieu, pour annoncer à tous la fin du monde!

Or voici ce qu'on lit dans Jérémie (XXIII, 21) : « Je ne les ai pas envoyés, et cependant ils sont accourus; je ne leur ai point parlé, et cependant ils ont prophétisé ! »

Mais les missionnaires catholiques leur ressemblent peut-être plus ou moins! Oh! non certes, eux qui ont reçu du Seigneur l'ordre d'aller prê-

cher l'Evangile dans l'univers entier, et d'instruire les nations en se montrant revêtus des caractères du véritable apôtre, qui consistent en abrégé dans *les fatigues, les souffrances, la mort.* Le sentier des missions ne diffère pas de celui du Calvaire, on y marche dans le sang ; c'est du sang qu'on traverse à Jérusalem, à Rome, à Smyrne, à Antioche, à Lyon, à Corinthe, sur les rives des fleuves de Germanie et dans les plaines de la Pologne, dans les forêts de l'Indostan et dans les villes de la Chine, sur les montagnes du Brésil ou du Pérou, et autour des lacs du Canada. Oui, les missionnaires catholiques sont les seuls héritiers de l'apostolat de S. Paul, souvent jeté dans les cachots, fouetté sans pitié et jusqu'au sang, banni, battu et condamné à la lapidation. Telles sont les marques du véritable apostolat. Or où trouve-t-on chez les apôtres protestants ces stigmates de Jésus-Christ? Les dissidents eux-mêmes répondront pour moi.

MM. Milne et Medhurst avouent qu'il est impossible de surpasser les missionnaires catholiques en Chine, parce que, toujours avides de verser leur sang pour le Fils de Dieu, ils n'épargnent pas même leur vie. « Ils me semblaient, dit M. Power, supérieurs à tous les hommes que j'eusse connus ; tant ils s'oubliaient eux-mêmes, pour ne donner qu'aux autres leur charité et leur compassion ! » — « Je ne puis m'empêcher, écrit de son côté M. Robertson, d'admirer l'héroïsme, l'abnégation, la prééminence des missionnaires catholiques. » Mais quoi d'étonnant? Le vrai missionnaire représente Jésus-Christ ; il remplit réellement le rôle de Jésus-Christ, et cela suffit pour faire comprendre qu'il doit répandre la civilisation, la bienfaisance et la charité. M. Berthold Seeman écrivait à son tour : « Le nom de la Californie rappellera toujours le souvenir des sacrifices généreux et admirables des Franciscains. » — « La preuve la meilleure et la plus certaine du succès obtenu par les Franciscains, déclare M. Forbes (après avoir loué hautement les Jésuites), se trouve dans l'affection inaltérable, dans l'obéissance absolue que leur conservent les Indiens, qui vénèrent ces religieux, non-seulement comme des Pères et des amis, mais, dirai-je, presque comme des divinités. L'expérience m'a démontré que les missionnaires catholiques réussissent infiniment mieux que les protestants. » Et il l'explique ainsi : « Il ne saurait y avoir d'ouvrier évangélique plus apte que le *Frère* dont la vie et les études ont toujours été dirigées vers ce but (le bien des peuples), et dont aucun outrage ne peut exciter l'indignation, aucune insulte, aucun obstacle ne peuvent vaincre l'humilité et la patience. Oh ! non, on ne saurait certaine-

ment comparer nos missionnaires à ceux-là (dernier chap., p. 230 et 242)!» Le docteur Coulter écrivait également : « Nous avons visité les missions des Franciscains, et faisant un peu halte en chacune d'elles, nous avons joui de l'aimable et intéressante conversation de ces bons Pères, qui tous étaient des gens très-bien élevés... Ils ont une complète influence sur les Indiens de leurs missions. »

Un autre témoignage, non moins cher, nous est fourni par le capitaine Morrell, qui parle en ces termes des missions de Santa-Chiara : « Personne, s'il a l'esprit libre de préjugés, ne saurait constater les travaux de ces missionnaires catholiques et contempler les heureux effets de leur bienfaisante énergie, sans confesser qu'ils sont d'une activité infatigable. » Mais je n'en finirais pas, si je voulais citer tous les écrivains protestants qui vantent les missionnaires Franciscains, épars sur toute la surface du globe. Un be ouvrage sorti de la plume du docteur T. W. M. Marshall, sur les missions chrétiennes, sur leurs ouvriers et leurs résultats, vient de paraître au jour (et je crois qu'il est connu en Italie) en trois volumes (1).

Maintenant, que disent de leurs missionnaires ces mêmes écrivains ? Ils disent que les missionnaires du protestantisme sont les missionnaires de la police et des finances; que la religion ou l'Eglise anglicane n'est qu'une des nombreuses machines de gouvernement, que les ministres font jouer à leur profit; qu'ils prêchent, non pas l'Evangile et la foi, mais le commerce et le débit de leurs marchandises; qu'ils propagent non le royaume de Jésus-Christ, mais leur personnalité, leur famille, et le nom du gouvernement qu'ils représentent. Ils reconnaissent, pour en venir aux détails, qu'un M. Marison, grand missionnaire en Chine, n'osa jamais sortir de sa maison où il prêchait seulement à portes closes et bien gardées, et il distribuait ses bibles avec une si grande peur et tant de précautions, qu'on ne put jamais savoir de qui elles provenaient. Un autre de leurs missionnaires en Chine, M. Milne, ayant trouvé difficile et périlleux de prêcher son Evangile, décampa au plus vite. Un M. Gutzlaff cessa de s'appeler missionnaire, dès qu'il eut fait sa fortune. Un M. Tomlin prit honteusement la fuite, en disant : « Je laisse à Mahomet et à Brahma la peine de convertir les Chinois. » Ces

(1) Cet ouvrage, un des plus remarquables qui aient été publiés depuis de longues années sur les missions, est capital pour celui qui veut connaître en détail les missions chrétiennes, catholiques et non catholiques. Il vient d'être traduit en français par Louis de Waziers et imprimé à Paris chez A. Bray en 2 vol. in-8°.
(*Note du traducteur des Annales*).

mêmes écrivains finissent par dire d'une manière générale que les missionnaires protestants passent le dimanche à boire et à jouer aux cartes, et qu'ils refusent même de visiter un hopital. MM. Power et Sirz ajoutent encore que la plupart des missionnaires protestants ne songent qu'à amasser des biens, qu'à se plonger dans les plaisirs, qu'à mener une vie molle, tandis que les autres consument le temps en achats, en trafics, en spéculations, qui leur ont valu le beau nom de *diables prêcheurs de mensonges.* Quant à la Nouvelle-Zélande, le docteur Lange dit que le protestantisme y a commencé sa mission par l'adultère, par l'ivrognerie, par les fraudes, et pendant trente ans continus il n'a cherché qu'à amasser de l'or et à enlever aux simples sauvages leurs terres et leurs produits.

En fait, les missionnaires protestants de l'Océanie les plus célèbres sont Cheever, Bingham, Herny, Williams, Lawry et Bucknell; mais qu'ont-ils fait en définitive? C'étaient des aventuriers, des marchands détestés par les sauvages qu'ils opprimaient, et même par les négociants d'Amérique et de Londres, auxquels ils font concurrence par leur commerce. Eh bien! de pareilles gens pourraient-ils être ces apôtres, dont le Seigneur a dit qu'il les avait envoyés pour recueillir des fruits de vie éternelle et qu'il serait avec eux jusqu'à la consommation des siècles?

Tout le monde sait et les sauvages eux-mêmes savent que le missionnaire otestant est un homme qui aime à s'amuser avec sa femme, à folâtrer avec es enfants, à jouer une partie, à vider une bouteille de *liqueur aux cerises* et ne autre d'*eau de vie.* « Dès lors, disait un protestant à son ministre, quelle différence y a-t-il entre vous et moi? Aucune assurément, sinon que vous êtes un personnage à la cravate blanche et que j'en porte de toutes les couleurs; votre mission est la même que la mienne; vos entreprises et vos affaires journalières ne diffèrent point des miennes, et vraiment nous avons les mêmes droits sur la Bible; votre femme et la mienne sont égales; on vous appelle ministre, parce que c'est votre métier et on vous le paie, comme on m'appelle forgeron, et que je gagne ma vie par cet état. »

Au contraire, les sauvages eux-mêmes reconnaissent que le missionnaire catholique est je ne sais quoi d'admirable. On lisait, il y a quelques mois, dans le journal de cette ville, *Il Southern Cross*, les paroles suivantes: « Le général Jamihana (Maoro), en voyant le prêtre catholique à la mise modeste, à la démarche grave, à la conversation sérieuse, dégagé de tout lien de femme, d'enfants et de biens, croirait qu'il n'appartient pas à la race humaine, mais que c'est un ange, un véritable ministre de Dieu. »

« Quand, dit M. Mollhausen, la Californie devint une province des Etats-Unis, et que les propriétés (des indigènes) administrées par les missions (franciscaines) passèrent sous la surveillance et l'administration du gouvernement américain, on vit aussitot les Réductions, désolées et désertes, tendre rapidement à leur ruine; en quelques jours les maisons furent sans toit, les étables sans bestiaux, les vergers, naguère pleins de pommiers et de plantes aussi belles qu'utiles, envahis par des herbes sauvages; déjà le temps approche où la cupidité de certains marchands fera disparaître jusqu'à la dernière trace de la fertilité de ces lieux ! » — C'est ce qui forçait M. Simpson à dire que la spoliation et la chute des missions (en d'autres termes, des œuvres de l'Eglise et de Jésus-Christ) ont directement contribué à détruire tout germe de civilisation, de sorte qu'un pauvre Indien pouvait dire à M. de Mofras : « Vous voyez à quelle misère nous sommes réduits ! Les Pères ne peuvent plus nous protéger, et les autorités nous dépouillent de tout ! »

Mais, afin qu'on se rende mieux compte de ce qu'étaient les missions franciscaines, nous allons reproduire ici intégralement un tableau que nous fournit M. de Mofras pour la Haute-Californie, telle qu'elle était d'abord sous le gouvernement des missionnaires, puis sous celui de l'Etat.

Haute-Californie sous le gouvernement des religieux.

Chrétiens indiens	30,650
qui avaient en vaches, taureaux et veaux. . . .	224,000 têtes
en chevaux et mulets	62,000 id.
en brebis	321,500 id.
et qui cultivaient en céréales	70,000 hectares

Sous le gouvernement de l'Etat, huit ans plus tard seulement,

Le nombre des Indiens était réduit à	4,450
Celui de leurs taureaux, vaches, etc., à	28,220
Celui de leurs chevaux et mulets à	3,800
Celui de leurs brebis à	31,600
Et celui de leurs cultures à	4,000 hectares

Voilà un tableau qui n'a pas besoin de commentaires : chacun peut voir de quel côté se trouvaient l'industrie, la charité, la vie ; et de quel côté la négligence, la barbarie et la mort. Comment huit années seulement ont-elles pu amener une diminution si forte, une diminution de 26,650 Indiens? Hélas!

sans le vrai Dieu, sans la vraie foi, tout marche à une désolante ruine! M. Howitt affirme que dernièrement les puritains promettaient mille livres sterling à qui leur rapporterait le crâne d'un Indien (*Colonization and Christianity*, ch. XX; p. 317); or ce sont ces puritains qui, comme le raconte l'évêque protestant d'Oxford, se sont emparés sans le moindre scrupule des terres possédées de temps immémorial par les Indiens, et qui dans le Massachusett et le Connecticut seulement ont immolé plus de 180,000 indigènes!! Que si nous nous transportons au cap de Bonne-Espérance, nous y verrons disparaître les naturels sans qu'il en reste trace. En Tasmanie il n'y a plus un seul naturel; mais les trois derniers qui survivaient furent, il y a peu de temps, invités à se montrer comme une curiosité, dans un bal public, pour le plaisir cruel de faire voir le misérable reste de tant de massacres! Dans les îles de la Société les deux tiers de la population ont disparu en trente ans, et dans celles de Sandwich le nombre des naturels diminue de six mille par an. Aussi, d'après l'opinion d'Almaled, la destruction fatale de cette population est-elle désormais inévitable. M. Westgarth déclare, de son côté, que dans la nouvelle colonie de Vittoria, les neuf dixièmes de la population ont péri dans l'espace de vingt ans. Mais que dire de la Nouvelle-Zélande? Pauvres Maori! Oh! qu'ils auraient à se féliciter que des Européens infatués de protestantisme ne fussent jamais allés parmi eux! Ils succombent à mille maux et périssent sans avoir connu ni civilisation, ni vérité, ni vertu, sans même savoir s'ils doivent mourir en hommes ou en bêtes. Le fait est que depuis l'arrivée des anglais 60,000 Maori ont disparu! Qu'ajouter encore? Les habitants du Nouveau-Monde, massacrés avec des barres de fer, non plus par des soldats espagnols ou portugais, mais par des puritains qui se posent en ministres de l'Evangile, entendent leurs bourreaux leur dire : « C'est ainsi que Dieu traite les implacables ennemis de Jésus-Christ! »

Eh bien! pourrait-on comparer cette race de vipères avec les missionnaires catholiques, avec les martyrs de la Chine et du Japon, avec toutes ces victimes d'une sainte charité, dont le monde a admiré de si grands prodiges? Pourrait-on mettre en parallèle les ministres protestants et les fils héroïques de S. François, de S. Dominique, de S. Ignace, qui ont fait retentir toute la terre de leur parole et du bruit de leurs œuvres, également illustres par leur vie exemplaire, par la lumière de la doctrine et par la puissance des miracles qu'ils ont opérés?

Où sont les martyrs de la foi, les hommes de sacrifice qui sortent de Lon-

dres, de Genève, de Glascow, afin de verser leur sang, ou du moins de renoncer aux douceurs de la famille par amour de Jésus-Christ et des sauvages leurs frères, comme il en sort de Rome, de Paris, de Madrid, de Dublin? Hommes dépourvus de toutes ressources, n'ayant d'autres armes que la foi, l'espérance et la charité, qui se jettent, sans le moindre souci de leurs intérêts temporels, au milieu des Bédouins de l'Asie, des nègres de l'Afrique, des rouges de l'Amérique, des tatoués de l'Océanie!

Qui pourrait dire qu'un missionnaire catholique ait jamais enlevé un pouce de terre à son légitime possesseur naturel, comme les ministres protestants s'approprient des milliers et des milliers d'arpents, jusqu'à forcer le gouvernement à intervenir en empêchant les marchés injustes ou subreptices, ou les larcins manifestes? Et ce serait en ces ministres qu'il faudrait voir des anges de paix, des hommes inspirés de Dieu, des lampes ardentes, des colonnes sur lesquelles reposent la religion et la société? Ah! non, répond un écrivain protestant; il n'y a que l'œuvre des missionnaires catholiques qui soit vraiment prodigieuse; car leur Eglise a toujours amené l'unité, le progrès, la vie et la paix, tandis que les sectes ont semé la misère, le vice, la discorde, la corruption et la mort!

Il est arrivé à la pauvre Angleterre ce qui est échu à Lucifer, autrefois la plus noble créature de Dieu. Tant que ce sublime esprit se tint à sa place soumis à Dieu, quoique le premier de la hiérarchie céleste, il fut heureux et profondément sage, participant à la puissance de son maître; mais comme il osa dans son orgueil dire au Très-Haut : Je serai semblable à vous! dès lors maudit à jamais il fut précipité dans les abîmes par Michel, l'ange de vérité et de lumière, pour devenir, lui, le père du mensonge, l'esprit des ténèbres infernales.

L'Angleterre était vraiment un ange de l'Eglise de Jésus-Christ; mais dès que dans son orgueil elle dit au chef suprême de cette Eglise : C'est moi qui occuperai votre place! elle perdit les véritables lumières et le vrai savoir; elle tomba dans toutes sortes d'erreurs, et, de pays de saints, elle devint un pays de démons!

Après cela il est vraiment étrange que les écrivains anglais, auxquels certains Italiens égarés font misérablement écho, continuent à appeler l'Eglise catholique une congrégation d'iniquité. Et pourquoi donc? Ah! parce que, avec son ministère catholique et avec les missions, elle combat le vice et résiste aux méchants, qui en conséquence s'attaquent à elle par haine, en

l'accablant de mille outrages. Impudence intolérable, qui fit dire à M. Whitaker qu'il rougissait d'être protestant, parce qu'il voyait le mensonge si cher à la Réforme !

Voilà, Excellence, en abrégé ce que je me proposais de vous dire des missions soit protestantes, soit catholiques. Il y a là un contraste frappant, qui ne sert guère malheureusement à des sauvages ignorants, incapables qu'ils sont de prendre de promptes résolutions en matière de foi et de religion, et qui nous nuit, en ce sens que nous voyons bien souvent ces ministres paralyser notre action et même renverser les fondements de la vraie religion que nous avions jetés.

Mais si ce vers est vrai :

Succedunt summis optima saepe malis (1),

nous aimons à penser que Dieu nous accordera enfin cette grande consolation. Nous ne savons pas quels sont les desseins de la Providence quand elle permet que tant de millions d'hommes soient détachés du centre de l'unité, et nous devons adorer en tremblant ce mystère impénétrable, en priant Dieu et la sainte Vierge immaculée de prendre de nouveau possession de l'Angleterre et de la réconcilier avec Rome, de sorte que, fille repentante, elle se prosterne aux pieds du Père de tous les croyants, et lui dise : *Mon Père, j'ai péché*, et qu'elle obtienne grâce, et qu'elle embrasse plus de deux cents millions de catholiques ses frères, et qu'elle se réunisse à eux dans la même foi, dans les mêmes espérances, dans la même charité. Alors les anges feront fête dans le ciel, le bon Pasteur se réjouira d'avoir retrouvé sa brebis, le vieux Père versera des larmes de joie sur le cou de l'enfant prodigue, et il invitera ses amis à un festin où tous ses enfants s'associeront avec eux à la même table.

Sur ce veuillez me croire

De Votre Excellence Révérendissime

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

FR. DOMINIQUE GALOSI, *de Castignano, Min. Obs. Miss. apost. dans la Nouvelle-Zélande.*

(1) *Les meilleures choses succèdent souvent aux plus grands maux.*

Lettre du P. Octave Barsanti, *Obs. de la Province d'Ombrie, au Révérendissime* P. Raphael de Pontecchio, *ministre général de l'Ordre Franciscain, sur les missions de la Nouvelle Zélande.*

Révérendissime Père,

Je sais que Votre Paternité aime à avoir de temps en temps de bonnes nouvelles concernant la situation de ses fils épars dans toutes les parties du monde. C'est pourquoi je veux vous raconter une chose qui réjouira grandement votre cœur, à savoir comment nous avons célébré à Auckland la fête de notre saint Père Séraphique ; ça été une chose très simple, mais elle ne vous en paraîtra pas moins importante, parce que Votre Paternité connaît parfaitement les conditions de notre existence à la Nouvelle Zélande.

Quoiqu'installés à Parnell dès le mois de juin 1862, nous n'avons pu cette année là que faire bien peu pour fêter le jour consacré à la gloire de St François, tant parce que nous étions étrangers et que nous ne connaissions pas encore le caractère de nos paroissiens, que parce que la fête tombait un samedi, jour des grandes affaires dans les colonies anglaises. Nous nous contentâmes donc cette fois de dire tous la Sainte Messe et d'exposer les reliques du Saint à la vénération du public. Nous fîmes un peu plus de solennités le dimanche après.

Comme l'année suivante (1863) la St François tombait un dimanche, nous résolûmes de célébrer la fête avec toute la décence religieuse et la pompe pieuse auxquelles avait droit notre illustre fondateur, et du haut de l'autel nous fîmes connaître nos intentions au peuple. Nous instruisîmes sur la manière d'honorer les Saints, et spécialement ceux qui brillent d'un plus vif éclat dans l'Église, ceux dont la protection est plus puissante près du Très-Haut. Nous annonçâmes que la fête serait précédée d'une neuvaine solennelle, qui aurait lieu à une heure choisie de manière à ce que tout le monde pût y assister sans aucun dérangement, c'est-à-dire à six heures et demie du soir. Nous exhortâmes ensuite les fidèles à se rendre dignes de la protection d'un si grand Saint par l'imitation de ses vertus, surtout par la pratique de sa pénitence et le mépris du monde. La neuvaine fut très-suivie par nos paroissiens, et la fête fut extrêmement solennelle. Beaucoup de gens même de la ville visitèrent notre église, assistèrent aux cérémonies religieuses et goûtèrent fort la procession de notre Saint Patriarche, ainsi que son panégyrique.

Cette année-ci, la St François venant en un jour de travail, nous nous demandâmes d'abord s'il fallait solenniser sa mémoire comme l'année précédente, ou si nous devions nous borner à faire privément nos dévotions ; mais réfléchissant ensuite que l'introduction de pratiques d'une véritable piété parmi les peuples fidèles, dans des pays où se trouvent des sauvages et des protestants, est une œuvre de Dieu, propre aux missionnaires, selon

l'esprit de leur vocation et conforme aux intentions de l'Eglise, nous résolûmes de faire tout ce ce que nous pouvions pour convaincre le peuple de l'importance d'une pareille fête et de la célébrer de la manière la plus solennelle que comportât notre situation. Dans ce but je voulais appeler à Auckland même nos autres confrères qui résident dans les stations, et faire avec eux tous réunis un cours d'exercices spirituels. Mais comme les voyages sont fort coûteux et qu'en ces temps de guerre les Maori auraient pu penser que je retirais les missionnaires de leurs résidences pour les rattacher au gouvernement de la reine d'Angleterre, j'ai ajourné l'exécution de ce projet.

En conséquence, nous annonçâmes de l'autel que la fête de St François, le grand Patriarche des pauvres, étant proche, on s'y préparerait comme l'année précédente par une neuvaine. Dans une instruction sur l'Evangile j'expliquai la fin pour laquelle les Pères de l'Eglise ont institué les neuvaines, j'indiquai les dispositions qu'elles requièrent pour qu'on en retire un véritable profit spirituel. Je fis remarquer que la pénitence, la douleur des péchés, la confession et la communion sont les conditions les plus nécessaires pour s'assurer la protection des Saints, les bénédictions divines, et pour gagner l'indulgence plénière qu'obtiendraient dans notre église ceux qui la visiteraient, au jour de la fête, avec les dispositions voulues.

La neuvaine commença le 25 septembre à 6 heures et demie du soir, et le croiriez-vous, Révérendissime Père? Ce peuple si ignorant et si matériel, indifférent à toutes les choses qui regardent l'esprit ; ce peuple naturellement volage, léger, inconstant et changeant ; ce peuple absorbé dans des pensées purement mondaines, appliqué uniquement à vendre, à acheter, à accumuler des pièces d'argent, à acquérir de nouvelles terres ; ce peuple qui ne connaît d'autre satisfaction que de ruiner sa santé et d'appauvrir sa famille en buvant avec excès dans les tavernes publiques et en y commettant toute sorte de crimes ; ce peuple qui n'a aucune idée ni du culte dû aux Saints, ni de la nécessité d'imiter leurs célestes vertus ; ce peuple dont toutes les pratiques religieuses, quand il en a, se réduisent à aller parfois à l'église, pour être témoin des divins mystères, comme il assisterait à une opération sur le marché public, ou comme il se rendrait à un spectacle public aux heures de plaisir et par passe-temps ; ce peuple, dis-je, éprouva le besoin d'exhaler les sentiments de son âme au pied des autels, en adorant ce Dieu qui est si admirable dans ses Saints, et en reconnaissant qu'on ne trouve la paix et le véritable bonheur que dans les pratiques religieuses.

La neuvaine fut très suivie, et ceux qui ne pouvaient s'y rendre le soir, soit à cause de la distance de leur habitation, soit à raison de leurs affaires, se plaignaient de ce que nous n'en fîmes pas les exercices aussi le matin. Voici quel en était l'ordre. Au sortir de la sacristie, le chœur entonnait l'hymne *Proles de caelo prodiit*, dont une strophe était alternativement chantée par les prêtres à l'autel. En même temps on exposait les reliques du

Saint. L'hymne finie, le célébrant entonnait l'antienne *Salve Sancte Pater*, les assistants la continuaient ; puis le chœur chantait le *Magnificat* en musique. Venait ensuite une lecture morale sur les principales vertus de St François, avec une prière, la récitation de cinq *Pater, Ave* et *Gloria* en l'honneur des sacrés stigmates, et le répons *Francisce Christi Signifer*, chanté tour à tour par le chœur et par l'officiant, les versets et l'*Oremus*. Cela fait, on enlevait les reliques, on exposait le très Saint-Sacrement, et le chœur chantait en musique le *Tantum ergo* . La bénédiction donnée, le chœur entonnait les dernières strophes de la séquence *Sanctitatis nova signa*, qui sont la plus belle prière que les fils et les dévots de St François puissent lui adresser, comme cantique, après qu'ils ont été bénis par le Très-Saint Sacrement. Ainsi se terminait la pieuse cérémonie.

Au jour de la fête la première messe fut dite à six heures et demie pour la commodité des ouvriers et des boutiquiers ; la seconde, une heure plus tard ; la troisième, à neuf heures et demie ; la quatrième, ou grand'messe, avec diacre et sous-diacre, fut chantée en musique à onze heures. Nous avons toujours eu du monde aux messes, et il était vraiment touchant de voir la piété et la dévotion avec lesquelles la foule vénérait l'image et les reliques du Saint. Comme nous avions annoncé que ceux que leurs affaires auraient empêché de se confesser et de communier le jour de la fête, pouvaient le faire le dimanche précédent, nous eûmes beaucoup de communions le dimanche 2, et ceux qui ne communièrent pas ce jour là s'approchèrent de la Sainte-Table le jour de la fête avec des sentiments de sincère religion. Voilà comment nous eûmes la consolation de voir nos paroissiens célébrer la solennité de notre Père séraphique avec les mêmes dispositions qu'ils auraient apportées à la célébration de la Pâque du Seigneur.

Les vêpres, célébrées solennellement comme la grand' messe et psalmodiées comme dans les couvents, commencèrent à six heures et demie. Quand elles furent terminées, le P. Nivard prononça le panégyrique du Saint, montrant jusqu'où il portait son mépris du monde, jusqu'où son amour de la pauvreté évangélique, et combien d'âmes il avait enrôlées par la force du bon exemple sous son glorieux étendard. Après le panégyrique vint la procession. L'antienne *O sanctissima* fut chantée en solo par un ténor avec beaucoup de douceur et d'expression ; le psaume *Voce mea* en duo, sur le ton de la psalmodie monastique. Le *Salve Sancte Pater* fut chanté à l'autel suivant le rhythme grégorien. Une fois la procession finie, le Saint Sacrement fut exposé, et l'on chanta le *Tantum ergo* en musique à trois voix. Ce morceau, composé par un anonyme, fut exécuté avec tant d'exactitude, de goût et de succès, qu'il obtint tous les éloges, et qu'on lui donna le nom de grand *Tantum ergo*. Après la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, on donna à baiser les reliques du Saint, tandis que le chœur et les prêtres à l'autel chantaient en alternant la prose *Sanctitatis nova signa*, qu'il fallut répéter à cause de la grande affluence des fidèles.

La fête finit par un thé que nous offrîmes aux chantres et par des remercîments que nous leur adressâmes pour leur concours, grâce auquel les fidèles s'étaient tant édifiés et la solennité du grand Patriarche des pauvres avait eu tant d'éclat.

Révérendissime Père, je sais que de pareilles cérémonies sont chose ordinaire et commune dans nos belles contrées ; mais ici, dans cet affreux pays, elles ont un caractère surprenant et presque miraculeux, et je me suis accordé la satisfaction de les décrire à Votre Paternité, non pour lui faire perdre le peu de temps qu'exigera la lecture de mon récit, mais pour lui montrer combien sont parfois faciles à ouvrir les voies de la grâce divine. Un peuple abandonné à lui-même, quelque froid, ignorant et grossier qu'on veuille le supposer, fût-il mort à tout sentiment religieux, ne songeant qu'à des gains injustes et à des plaisirs charnels, ne peut s'empêcher, dès qu'il est amené par les motifs qu'inspire l'esprit religieux à fréquenter le temple du Seigneur, à venir admirer la beauté et la sainteté des cérémonies sacrées, ne peut s'empêcher, dis-je, de sentir le lourd fardeau de ses fautes, et la nécessité de commencer une vie nouvelle, conforme aux maximes de l'Evangile et aux pratiques de la vraie Eglise. Si ensuite Votre Paternité pense un instant à notre situation d'il y a trois ans, si elle relit l'exposé historique de nos souffrances, en le reprenant au chap. XIV, elle s'écriera sans aucun doute que c'est par un miracle du Tout-Puissant, opéré à l'intercession de son humble serviteur François d'Assise, que nous soyons à Auckland ce que nous y sommes, et que nous puissions y faire librement ce que nous y faisons.

Maintenant, afin que nous répondions mieux à notre vocation, veuillez accorder Votre Sainte Bénédiction à celui qui se déclare au nom de tous ses confrères.

Auckland (Parnell) ce 7 nov. 1864.

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-obéissant Serviteur,

Fr. Octave Barsanti,

Supérieur des Franciscains, Min. Obs.

Autre lettre du même missionnaire au P. Marcellin de Civezza.

Très-estimé Père Marcellin,

Je m'étais formé une idée des *Annales des Missions Franciscaines* que votre Paternité rédige avec tant de zèle et de soin ; mais je ne savais pas si cette idée était exacte ou fausse. Mes collègues parlaient aussi de la même manière. De sorte que, si éloignés et dans le profond oubli où nous pensions que nos amis eux-mêmes nous avaient relégués, nous nous trouvions entièrement privés de nouvelles qui intéressent notre Institut séraphique.

Le courrier ordinaire du 22 août vint heureusement nous apporter une foule de précieux détails. Nous reçumes les deux premières livraisons des Annales de 1864, adressées au P. Dominique de Castignano, et l'ex-secrétaire-général, Mgr Pettinari, évêque de Nocera, disait, dans une lettre qu'il lui écrivait, avoir promis à Votre Paternité de nous envoyer désormais régulièrement les Annales. Or, très-estimé Père, c'est là non-seulement mon vœu, mais encore celui de tous mes collègues; car, dans la mission difficile où nous nous trouvons, il nous est fort agréable de savoir ce que tous nos confrères, épars sur toute la terre, font pour le bien de la civilisation et de la religion : leur exemple console et encourage singulièrement notre âme.

Si donc cela ne devait pas vous gêner trop, nous désirerions que vous voulussiez bien nous envoyer toutes les livraisons des années précédentes, afin que nous en ayons toujours près de nous la collection complète. Pour en faciliter l'expédition, vous pourriez nous en envoyer trois ou quatre livraisons chaque mois; par ce moyen, comme la poste nous arrive d'Europe mensuellement, nous serions sûrs de les avoir toutes en peu de temps. Ainsi réparties, elles n'augmenteraient guère les frais de port, et d'ailleurs on n'y regarde pas de près dans les colonies anglaises.

Mais ici il me semble vous voir tout fâché contre nous, parce que nous vous avons donné peu de nouvelles sur notre mission. Je n'entends point justifier notre conduite; permettez-moi cependant de vous en indiquer les principales raisons.

Revenant sur celle que j'ai touchée plus haut, je me rappelle vous avoir adressé deux lettres, précisément pour que vous en usassiez à votre convenance en écrivant l'histoire des missions : l'une regardait l'état des sectes hétérodoxes dans cette île; l'autre était la relation d'une visite que j'ai faite à nos confrères de l'Hokianga. Mais j'ignore encore ce que sont devenues ces deux lettres (1) : je ne sais si elles vous sont parvenues, je ne sais si elles vous ont été agréables, je ne sais si elles vous ont fourni quelques lumières et quelques données utiles. Telle est, très-estimé Père, la première raison; je vous laisse à juger si elle était juste ou non.

La seconde est que vouloir parler de la Mission franciscaine dans la Nouvelle-Zélande équivaut à se lancer dans un grand archipel, où l'on rencontre de toutes parts des écueils et des difficultés, où l'écume épaisse de tant d'événements malheureux et de tant de douloureux souvenirs surnage toujours. Ici Votre Paternité comprend que je fais allusion aux persécutions d'un nouveau genre que nous avons dû essuyer en mettant le pied dans cette île, non de la part des Maoris ou indigènes, non de la part des Européens, soit catholiques, soit protestants, mais même de celle de personnes que l'amour du Sauveur, l'esprit de l'Evangile et l'humilité séraphique veulent qu'on paie de retour par un généreux pardon : il faut dire toutefois qu'elles agissaient non par malice, mais croyant qu'il aurait mieux valu d'organiser autrement la mission.

Ce sont ces réflexions qui m'ont empêché de vous écrire plus souvent. Mais maintenant que je sais que les Annales existent et que Votre Paternité accueille avec une extrême indulgence tous les documents qui lui sont transmis, je ne manquerai pas de lui faire parvenir de temps en temps quelque rapport où je m'attacherai à réunir ce que notre nouvelle mission peut offrir d'intéressant au bienveillant lecteur.

(1) Elles ont été publiées. (*Le Rédacteur*).

En attendant je vous souhaite toutes sortes de prospérités, et vous priant de vous souvenir de moi ainsi que de tous mes collègues dans vos ferventes prières, je me déclare avec estime et affection,

De Votre Paternité Très-Révérende,

Le très-dévoué serviteur,

Auckland (Parnell), ce 1er octobre 1864. FR. OCTAVE BARSANTI,

Supérieur des Franciscains dans la Nouvelle-Zélande.

Lettre au T. R. Père ANTOINE DE TIVOLI.

MON CHER PÈRE ANTOINE,

Je voudrais vous demander une faveur, si elle ne devait pas trop vous gêner : ce serait de m'envoyer quelque beau morceau de musique sacrée à l'usage de notre église. Je dis quelque *beau morceau ;* je veux dire par là qu'il le faudrait tel qu'il pût rencontrer le goût des Anglais, tout en faisant honneur à Rome, la grande nourricière des beaux arts. Je dis en même temps de *musique sacrée,* en d'autres termes, une belle paire de litanies, ou un beau *Tantum ergo,* ou une belle messe, ou un beau psaume pour les vêpres, ou quelque autre beau motet.

Vous ne sauriez croire combien l'on est ici fou de musique, et combien l'on apprécie les compositions italiennes. La première chose, après l'épellation, qu'apprennent les jeunes filles qui vont à l'école, c'est à jouer d'un instrument et à chanter. Les œuvres les plus classiques de nos premiers maîtres italiens, que ne connaîtraient chez nous que les dames de la haute classe, sont ici entre les mains de tout le monde. Les filles des charretiers, des savetiers, des agriculteurs, des simples soldats n'en savent pas moins que les dames de la cour, que les filles des généraux et des lords. Les maisons sont en bois et très-petites; néanmoins, où que l'on entre, on trouve le piano, l'harmonica, la flûte et le violon, et il n'y a personne qui ne parle musique, comme un maëstro, et qui ne prétende avoir un talent particulier dans cet art.

C'est pour cette raison que notre église, bien qu'elle soit située dans un quartier d'Auckland où ne réside que l'aristocratie et où, par conséquent, il n'y a que des protestants, est néanmoins fort connue dans toute la ville et fort fréquentée ; parce que, c'est-à-dire, on y exécute de beaux chants avec goût et méthode.

A peine fûmes-nous établis à Parnell et eûmes-nous commencé à officier dans notre église, que nous sentîmes la nécessité de nous conformer autant que possible aux usages du pays et de satisfaire les goûts innocents du peuple, afin de mieux l'amener, au pied des saints autels, à reconnaître son Dieu, à adorer son Rédempteur. Dans ce but nous avons formé un chœur fort respectable. Nous achetâmes un harmonium, qui nous coûta 50 livres sterlings, réalisées au moyen d'un concert public où l'on fit entendre à Auckland des morceaux choisis des meilleurs auteurs. Cet essai eut un heureux succès, parce que les catholiques y concoururent non moins que les protestants. Ainsi fut payé l'harmonium du chœur; nous nous en procurâmes ensuite un autre, plus petit, au même diapason, pour le sanctuaire, de la valeur de 25 livres sterlings.

Mais n'allez pas croire qu'en parlant d'un chœur, je veuille désigner un chœur à l'italienne : j'adopte le langage du pays d'où j'écris. Or ici on entend par chœur l'orchestre qui se tient au-dessus du portail de l'église et se compose d'un certain nombre de *dilettanti ;* ce sont des musiciens qui s'intéressent aux choses pouvant contribuer à la pompe du culte divin et prêtent gratuitement leur concours. Dans notre *chœur* il y a même des protestants, et ils sont enchantés d'en faire partie. Bien plus, je puis vous dire que je n'ai jamais trouvé de *dilettanti* aussi passionnés pour la musique catholique que le sont les protestants.

Tant que dure le service divin, notre église est le plus souvent entourée de gens qui, n'ayant point le courage d'y entrer, restent au-dehors contre les murailles, immobiles comme des plantons, pour le seul plaisir d'entendre la musique. J'ai vu des familles qui ont ainsi appris à chanter sur différents airs avec une parfaite précision les litanies, le *Tantum ergo* et plusieurs motets, mieux que s'ils avaient toujours fréquenté le temple comme fervents catholiques. Dans la nuit de Noël, notre église était toute pleine de protestants qui par leur modestie, leur silence et leur dévotion montrèrent qu'ils goûtaient beaucoup les saintes cérémonies. Ils se conformaient entièrement à l'usage des catholiques, soit pour se mettre debout, soit pour s'asseoir, soit pour s'agenouiller. Un étranger qui les aurait vus, les aurait tous pris pour des catholiques. Cette nuit-là il y a eu grande musique, exécutée avec toute la gravité et toute la précision possible. La messe seule avec le sermon dura juste deux heures. A la sortie de l'église les protestants disaient que les catholiques avaient raison ; dans nos croyances, ou, suivant leur expression habituelle, dans nos *convictions,* il y a quelque chose de vraiment grand, qui n'est ni idolâtrie, ni superstition, ni papisme, mais la pure vérité, que les protestants ne sauraient nullement méconnaître.

Cher ami, j'entre dans tous ces détails uniquement afin de vous faire connaître qu'en ce qui dépend de nous, nous ne négligeons aucun moyen pour ramener dans le sein de l'Eglise tous ces malheureux qui, imbus de faux principes, se trouvent loin d'elle et courent les chemins de l'erreur ou de la perdition, et afin aussi de vous exciter à m'envoyer ce que je vous ai demandé à titre de faveur, c'est-à-dire *quelque beau morceau de musique sacrée.* Oh ! que je m'estimerais heureux d'avoir, par exemple, le *Laudate pueri Dominum* que chantent d'ordinaire les élèves de St-Michel, et le *Beatus vir qui timet Dominum,* dont le *Peccator videbit et irascetur* est véritablement l'expression de la colère divine à la fin des siècles, quand le Juge éternel confondra les impies à la face de tous les habitants de la terre, et emmènera les justes en triomphe dans la gloire de son céleste royaume.

Ne voulant point m'étendre davantage, je vous prie de saluer pour moi tous mes amis, en particulier le T. R. Ugolin de Macerata, de Rignano, Marcellin, François de Lucques, le Vicaire, Tersosorio, Camille, Godefroi le peintre, et vous souhaitant à tous une très-heureuse année nouvelle, je me dis sincèrement,

De Votre Très-Révérende Paternité,

le très-humble et très-affectionné serviteur,

Auckland (Parnell), 7 janvier 1865. Fr. Octave Barsanti,

Franciscain dans la Nouvelle-Zélande.

II.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre du P. Joseph Giannelli, *Min. Obs. de la Province de Toscane, au* T. R. N. Frediano Pardini, *Procureur-général de l'Ordre à Rome, sur les missions chez les sauvages d'Amérique.*

Bolivie, des missions de Tarija, ce 13 janvier 1864.

Très-Révérend Père,

Le R. P. Alexandre Hercule, qui vient d'arriver heureusement d'Italie avec de nouveaux missionnaires de notre Ordre, m'a remis votre chère lettre datée du 20 avril dernier. Elle m'a été extrêmement agréable; car elle me prouve l'affection que vous me portez, quoique je sois le plus indigne de tous ces excellents confrères qui vivent dans les bois à la recherche des brebis égarées. Pour répondre au souvenir si précieux que votre Très-Révérende Paternité daigne garder de moi, son ancien disciple appartenant à la même province, je vais vous faire l'histoire de mes aventures. Je vous félicite en même temps des fonctions honorables de procureur-général, dont notre Institut vous a justement investi; mais vous me plaindrez si je ne réussis pas à me bien exprimer dans notre langue italienne, que je ne parle plus depuis 20 ans.

Je commence par vous dire que l'année dernière j'ai cessé d'occuper la préfecture de ces missions; j'ai été remplacé dans cette charge par mon excellent compagnon le P. Alexandre M. Conrad de Rome, avec lequel j'ai travaillé plusieurs années. Dès que je fus préfet, j'eus la pensée de reconnaître le grand désert qui de cette république s'étend vers le Paraguay le long des rives du Pilcomayo qu'on nomme le grand *Chaco* (Ciaco). Or, profitant de l'occasion que m'offrait l'envoi d'une fort détachement de troupes que la République de Bolivie faisait en ces régions par des motifs de politique, je me mis en route avec lui; mais quand nous approchâmes du Paraguay, les hommes du corps expéditionnaire, effrayés du grand nombre des sauvages inconnus qu'on trouvait, revinrent sur leurs pas, et m'abandonnèrent sans défense au milieu de landes où j'étais exposé à mille morts.

Je jugeai donc que Dieu ne voulait pas que je continuasse, et faisant, en conséquence, le sacrifice de mes désirs à sa Providence, je me résignai à suspendre l'exécution de mon entreprise, pour fonder, à mon retour, cette

nouvelle mission de St Antoine, où je me trouve actuellement et où la besogne ne me manque pas. Je cherche à y maintenir l'union entre les sauvages qui la composent, une partie de Tobas et une autre de *Matacos*. Ce sont des peuplades entièrement différentes l'une de l'autre, par leurs habitudes comme par leur langue, que je ne connais pas encore. Elles sont toujours portées à se disperser, soit par suite de divisions intestines, soit à cause des ravages que fait parmi elles la petite vérole. Ajoutez à cela des chaleurs insupportables, qui déterminent chez nous, nuit et jour, d'abondantes sueurs, et font éclore des légions innombrables d'insectes venimeux et extrêmement incommodes qui ne nous laissent point de repos; puis vous savez sans doute que nous n'avons ni maison, ni église, ni vivres pour subsister. A dix lieues en amont du fleuve se trouve le P. Dorothée Giannechini, Lucquois, qui gouverne la mission de St François Solano parmi les Tobas, et à cinq lieues de là, dans les terres, le P. Marino Marini, Toscan, qui dirige ma mission favorite de Taraizi, parmi les Chiriguans; mais d'épaisses forêts, infestées de tigres et de sauvages hostiles, nous ferment de ce côté toute communication. Vers le couchant, à vingt cinq lieues de distance, se trouve un P. Piémontais qui gouverne Aguairenda. C'est moi qui ai fondé avec beaucoup de peines ces deux dernières missions; j'ai aussi travaillé d'abord pour la première, mais le préfet actuel en est le fondateur. Je me suis également occupé de bien organiser celle de Chimeo, en menant à fin la construction de la belle église qu'on y a bâtie, ainsi que la mission de Cararapari.

Je reviens à mon voyage le long des rives du Pilcomayo. Il faut vous dire que j'eus beaucoup de mal à regagner les Tobas, qui s'étaient soulevés l'année précédente pour détruire la mission de St François, et ce fut par miracle que le préfet actuel, qui y résidait alors, ne périt point sur place. Mais il plut à Dieu de couronner mes efforts d'un heureux résultat; car, grâce à tous les cadeaux que j'avais pris avec moi, je parvins à rejoindre enfin mes Tobas et à les pacifier; il y en a beaucoup qui retournèrent à cette mission, et les autres vivent dans la première; il y en a même peu qui soient restés rebelles. Après cela il m'arriva de découvrir une autre peuplade, appelée les Chorotez (Cioroti), qui était en guerre avec les Tobas. A peine ces sauvages m'eurent-ils vu, qu'ils me firent de grandes démonstrations de bienveillance jusqu'à mon arrivée au milieu de leur tribu. Là toutes les femmes m'accueillirent avec des chants et des danses rustiques, et m'accompagnèrent en procession dans les rues, tenant en main la bride de mon

cheval et m'appelant leur Dieu! Les Chorotez parlent une langue très-difficile; ils ont des troupeaux de brebis et des chevaux. Ils adorent la lune, comme les Tobas, et se percent comme eux les oreilles pour y suspendre un morceau de bois en guise d'ornement; mais ils marchent tout à fait nus, même en présence des étrangers. Chez eux les femmes supportent toutes les charges de la famille (suivant l'usage commun à tous les barbares); elles bâtissent même des maisons, dans le genre des cabanes qu'on voit dans la campagne du pays de Lucques; elles vont à la recherche des fruits et des racines servant à leur nourriture, et broient les premiers avec des pieux pour les faire fermenter et en obtenir des liqueurs destinées aux hommes, qui passent la vie dans l'oisiveté et l'ivresse.

Après avoir reconnu cette peuplade, je me proposais de me diriger vers une autre, celle des Tappiètes; mais, comme je l'ai dit plus haut, il me fallut rétrograder. Il ne me reste donc que la consolation d'avoir fondé la première mission, de manière à pouvoir ensuite continuer à en fonder d'autres plus bas jusque chez les Chorotez, à une distance d'environ cent lieues; car, en définitive, les barbares connaissent notre habit et tous me demandent. Cette parole, *messis quidem multa, operarii autem pauci,* ne se vérifie que trop.

Je pourrais, si je ne craignais de vous fatiguer, m'étendre beaucoup sur ce sujet; mais je ne puis m'empêcher de vous dire combien profondément m'afflige l'immoralité de ces Hispano-Américains qui, encouragés par les nouvelles qui nous arrivent d'Italie, travaillent à propager à l'envi et à mettre en pratique les maximes infernales des doctrines contraires au catholicisme, en opprimant le clergé, en usurpant les biens des églises, en persécutant les prêtres, et en réclamant la pleine satisfaction de tous leurs désirs par une liberté illimitée. Si ces gens là conservent les missions chez les infidèles, ce n'est que par avidité de conquérir de nouveaux pays, de subjuguer de nouveaux peuples; car l'impiété fait des progrès tels que nous sommes obligés, comme les Apôtres, de recourir au travail des mains pour nous procurer les choses nécessaires à la vie, tandis que les *politiquants,* avec leur prétendu amour de la patrie, ne font qu'accumuler des richesses. Hélas! toutes les préoccupations des hommes ne sont que trop tournées vers les biens d'ici-bas; c'est le fruit du protestantisme, qui, ayant détruit l'organisme catholique, a créé celui du commerce et d'une cupidité insatiable. De là la subordination servile de tous les désirs à l'intérêt, de

sorte que l'or et l'argent sont devenus la divinité à laquelle le genre humain égaré offre ses adorations !

Oh ! si l'Italie connaissait l'énormité du scandale qu'elle a donné et donne au monde, assurément elle se couvrirait la face de honte et elle pleurerait sa ruine ! La malheureuse, elle réclame Rome pour sa capitale, et elle renie ainsi la gloire que Rome lui a value, pendant tant de siècles, comme capitale du monde catholique, établie en son centre ! Mais ce qui console le cœur au milieu de tant de maux, c'est qu'ici comme ailleurs, tout le clergé reste uni au Vicaire de Jésus-Christ, le glorieux Pontife régnant Pie IX, et se montre disposé à mourir plutôt qu'à l'abandonner, en même temps que les bons catholiques l'aiment avec une tendresse incomparable, l'écoutant comme un grand Saint, comme un oracle que Dieu laisse au monde pour lui dicter sa loi. Oh ! que je voudrais que les philanthropes qui invoquent si souvent la charité, l'humanité, la fraternité, la liberté, vinssent ici pour apprendre en quoi consistent ces vertus ! Car tous leurs principes humanitaires ne s'étendent pas au-delà des limites de leur propre demeure, et il y a des gens qui ont l'air de croire que l'Italie forme tout l'univers ! Qu'ils viennent ici, et qu'ils me disent quel crime ont commis ces sauvages que leur philosophie met hors de l'humanité, de telle sorte que, si quelqu'un tend une main secourable à ces sauvages, ces gens la lui coupent ; si on ouvre une voie de salut, ces gens la ferment, et enlèvent aux missionnaires toutes les ressources dont ils auraient besoin pour répandre la civilisation et le christianisme. Oh ! non, un siècle ne suffira pas pour réparer les maux causés par la philosophie moderne à la pauvre famille humaine.

Voilà, mon très-cher et Révérend Père, ce que je devais vous dire afin de de vous satisfaire ; il ne me reste plus qu'à vous saluer et à vous baiser la main, en ayant l'honneur de me déclarer de nouveau

Votre disciple et fils en J.-C.

FR. JOSEPH GIANNELLI,

Min. Obs. Missionn. Apost. en Amérique.

III.

PALESTINE ET SYRIE.

Lettre du P. Remi Boselli, *min. obs. de la province de Toscane, secrétaire de Terre-Sainte, au P.* Marcellin de Civezza, *sur les fêtes de Noël à Bethléem.*

Jérusalem, 28 décembre 1864.

Très-Révérend Père Marcellin,

Voici un consolant compte-rendu de la solennité de Noël à Bethléem, à laquelle j'ai assisté et ai eu la consolation de faire diacre à la grand'messe et à la procession qui a eu lieu dans cette grotte bienheureuse où est né le divin Fils de Marie.

Vous savez que la bourgade de Bethléem est à deux heures de marche environ de Jérusalem; et la route (si elle mérite ce nom) présente une légère pente presqu'insensible à travers une plaine qui, cultivée, serait certainement très-fertile; aussi commence-t-on à y éprouver une sorte de soulagement qu'on ne saurait goûter dans cette ville de Jérusalem si voisine et si désolée. Presque à moitié route se trouve une antique citerne où la tradition prétend que les saints Rois Mages se sont arrêtés pour se rafraîchir. On commence à y voir les oliviers verdoyants et vigoureux qui, sauf quelques lacunes, couvrent les environs pittoresques de Bethléem. A peu de distance de cette citerne on atteint, toujours en montant, le sommet de la colline où les Grecs schismatiques ont un monastère sous le vocable d'Elie, parce que le saint prophète se serait arrêté sur cette colline. De ce point on aperçoit devant soi Bethléem, comme on aperçoit Jérusalem en se tournant vers l'est. Arrivé là, je rencontrai une troupe d'hommes et de femmes qui se dirigeaient à pied vers Bethléem, et je remarquai que les hommes n'avaient rien sur la tête. Au moment de les rejoindre, je les entendis chanter en chœur dans leur marche. Cher Père Marcellin, je ne comprenais point leur hongrois, mais je puis vous assurer qu'il ne saurait y avoir de cœur si dur qui ne se fût fondu en larmes à entendre ces voix. Je ne parle point de la mélodie du chant, car le rhythme en était simple et naïf; mais de la foi qui l'animait, de la piété qui le pénétrait d'une onction ineffable, du saint enthousiasme qui le leur faisait jaillir du cœur et qui les transportait comme hors d'eux-mêmes. Ainsi des femmes sexagénaires volaient plutôt qu'elles ne marchaient, ne sentaient plus le poids des années, oubliaient la fatigue

et les ennuis d'un long voyage fait entièrement à pied de la Hongrie à la mer, et de Jaffa à Jérusalem. Tous ces pèlerins étaient heureux de chanter les louanges de Dieu là où les avaient chantées les anges du Seigneur ! Oh! les pèlerins vraiment pieux ! Quand on voyait ces pauvres femmes s'avancer en chancelant sur cette couche de cailloux qui couvre le chemin, appuyées sur un bâton surmonté d'un crucifix, il était facile de comprendre sur quel fondement reposait leur espérance, et quel était le motif de leur allégresse. Lors de mon passage à Rome au mois de juin dernier, je fus, dans la soirée du 26, admis de la manière la plus aimable dans la salle de l'illustre Académie des Quirites; j'y entendis cette musique merveilleuse qui exprime si vivement la joie, l'enthousiasme, la foi des croisés, au moment où ils aperçurent les murs de Jérusalem, et je me sentis singulièrement ému ; mais en entendant ces pèlerins, je dus me croire véritablement au milieu des croisés, je compris mieux que la foi chrétienne est toujours ancienne et toujours nouvelle, qu'elle est pleine d'harmonies, éloquente et divine. Je terminai mon voyage dans les larmes, et j'aurais accompagné bien volontiers cette pieuse caravane, si je n'avais dû me hâter pour être présent à l'arrivée de Mgr le patriarche à Bethléem.

Je ne m'arrêterai pas à décrire son entrée et les décorations dans le goût arabe qui la rehaussèrent ; je ne parlerai ni des troupes turques qui faisaient une haie d'honneur et présentaient les armes le long de la grand'place de Ste-Hélène, ni de tous les chefs de famille qui étaient allés recevoir Mgr au bout de la ville et qui l'escortèrent jusqu'à l'église, ni de tant d'autres touchants témoignages de respect et d'affection qu'on a coutume de donner dans une juste proportion à notre Révérendissime Père Custode ; je passerai tout cela sous silence, pour vous entretenir de la cérémonie religieuse.

On chanta pontificalement les vêpres et les complies solennelles à l'heure voulue; on fit la procession dans la Sainte Crèche et dans les grottes contiguës, dans celle de St-Joseph et dans les antres du tombeau des Innocents, dans les tombeaux de St-Jérôme, de Ste-Paule, de Ste-Eustochie, de St-Eusèbe ; puis, à l'heure de la nuit réglementaire, on commença les matines solennelles chantées pontificalement par le patriarche. Quand elles furent terminées avec toute la décence et la dignité que requiert la célébration de l'office divin, le Révérendissime P. Custode monta à l'autel, assisté d'un diacre, d'un sous-diacre, d'un maître des cérémonies, d'un acolyte, en présence de Mgr le patriarche, et il commença une messe solennelle, à laquelle

le patriarche prêta son assistance pontificale. Cette messe fut célébrée avec toute la pompe possible, à raison tant du nombre des prêtres que du concours des deux supérieurs et prélats ecclésiastiques, l'un évêque-patriarche, l'autre provincial régulier, tous deux revêtus des insignes de leur éminente dignité. Les Bethléémites n'avaient jamais été témoins d'une pareille fête; aussi furent-ils extrêmement satisfaits, et ils prouvèrent cette satisfaction par leur attitude recueillie, puis en se communiquant leurs impressions dans leurs discours.

La messe achevée et les laudes chantées, Mgr déposa les habits pontificaux pour se mettre en grande chape, tandis que le Révérendissime Père Custode prit la chape, et que les clercs, les religieux, les prêtres séculiers, des cierges à la main, se rangèrent en une belle procession, se dirigeant vers la Sainte Crèche. Mgr suivait le célébrant, un cierge à la main ; puis venaient le consul de France, en grand uniforme (outre d'autres personnes attachées au consulat), un brave colonel turc, et beaucoup d'illustres pèlerins, parmi lesquels se trouvaient deux princes Borghèse de Rome, le comte de Stemburg, autrichien, un officier bavarois et sa femme, le comte St-André d'Orléans, d'autres messieurs et dames de France ou d'autres pays, et enfin le peuple, portant aussi à la main des flambeaux allumés.

Au moment où la procession se déroulait dans l'église et les cloîtres voisins, à travers les flots d'un peuple agenouillé, qui avait veillé toute la nuit dans le sanctuaire, qu'il était consolant de voir les femmes, les hommes, tous les assistants, tendre la main avec une pieuse impatience pour pouvoir baiser au moins le bord des ornements sacrés du célébrant qui portait l'image de l'Enfant Jésus! Les Turcs et leurs femmes ont pour cette sainte image une vénération spéciale, et à leur manière ils prient avec une grande ferveur cet Enfant ; c'est qu'ils considèrent la stérilité comme un opprobre et qu'ils sont fiers d'avoir beaucoup d'enfants mâles, au lieu qu'ils prennent le deuil, s'il leur naît une fille.

C'est quand on arrive dans la grotte sacrée que se passe la scène la plus douce et la plus émouvante de toute la cérémonie. Le diacre prend des bras du célébrant le berceau avec l'Enfant, s'incline jusqu'à terre, et pose respectueusement son fardeau sur l'autel de la Nativité, c'est-à-dire au lieu même où la sainte Vierge l'a mis au monde. Il reçoit ensuite la bénédiction, encense le livre et chante l'Evangile qui raconte la mystérieuse naissance de Jésus. Arrivé à ce mot — *peperit* — il s'agenouille devant l'Enfant, et conti-

nue à chanter : *et* HIC *peperit filium suum primogenitum;* il le prend dans ses mains, et le couvre de langes, encore en continuant à chanter : *et pannis eum involvit.* Puis il se lève, le prend, et va le déposer dans la crèche voisine en chantant : *et reclinavit eum in* HOC *praesepio, quia non erat eis locus in diversorio.* Après l'avoir baisé, il se relève, retourne au livre, et continue à chanter l'Evangile avec une pieuse et joyeuse ardeur. Arrivé à l'endroit où il est dit que les anges apparurent aux bergers et qu'aussitôt ils firent par milliers retentir l'air de leurs chants, le diacre change de ton et entonne solennellement : *Gloria in excelsis Deo.* A l'instant toutes les voix des prêtres et des enfants continuent à chanter avec une sainte mélodie toute l'hymne angélique : on croirait vraiment entendre un chœur d'anges ; car en pareille nuit, en pareil lieu, dans la représentation du mystère de la fête, ce chant a je ne sais quoi qui tient du Paradis. C'est à moi qu'il a été donné de faire le diacre, et je vous assure, cher Père Marcellin, que j'avais la voix tremblante, le visage baigné de larmes, et le cœur inondé de joie ; mais tous les assistants étaient aussi émus que moi ; les soupirs et les fréquents sanglots qui troublaient seuls le silence montraient bien quels étaient les sentiments de tous. Je ne ressentirai jamais plus les émotions que j'ai éprouvées alors, à moins que je ne remplisse les mêmes fonctions dans les mêmes circonstances.

On regagna processionnellement l'église, en chantant le *Te Deum,* la prière pour le *Patriarche* et pour l'*empereur Napoléon,* et la belle cérémonie se termina par la bénédiction pontificale de Mgr le patriarche. Immédiatement après, des messes basses furent dites par chaque prêtre dans la Sainte Crèche ou aux autres autels jusqu'à une heure après midi. Mgr le patriarche chanta pontificalement la messe dans l'église à huit heures du matin.

Ce qui produisit une grande impression sur les Turcs, les Grecs, les Arméniens schismatiques, ce fut l'union des deux prélats que j'ai dépeinte, et le profond recueillement qui régna toute la nuit soit dans l'église, soit au dehors. Nous en devons remercier le consul général de France, M. E. de Barrère, le pacha de Jérusalem, le colonel des troupes turques, et notre drogman Pie Alonzo, qui par sa vigilance et son activité sut prendre toutes les mesures et les dispositions nécessaires pour que les Grecs et les Arméniens ne vinssent pas nous troubler, et pour que les femmes n'apportassent point leurs petits enfants dans l'église, comme elles avaient accoutumé de le faire, en occasionnant ainsi le désordre et le bruit qu'on peut concevoir. Un

nouvel orgue de huit pieds, placé tout récemment par M. César Tronci de Pistoie, contribua beaucoup à l'éclat de la fête. Cet habile fabricant en monte actuellement un autre au St-Sauveur de Jérusalem, et un très-grand et très-compliqué à la basilique du Saint-Sépulcre. Quoique ce ne soit pas ici le lieu de parler de ses ouvrages, je veux en passant en louer le mérite et déclarer que tout le monde a été extrêmement content de l'orgue placé à Bethléem.

Telle a été la fête de Noël à Bethléem ; je dois seulement ajouter que nous avons éprouvé une bien grande consolation à voir s'approcher de la Sainte-Table, à la fin de la solennité, plus de 700 personnes venant recevoir le pain des anges, dans l'église, des mains du patriarche, et en même temps dans la Sainte Crèche, des mains du Révérendissime Père Custode, qui y célébrait sa deuxième messe. Les autres messes suivantes nous fournirent le même sujet d'édification. Le nombre des communions eût encore été plus grand, si, pour éviter la confusion, le premier des curés n'eût sagement décidé que les enfants des deux sexes remplissent ce devoir les jours précédents, et si ces enfants ne se fussent rendus en grand nombre à cette invitation de leur pasteur, de manière à pouvoir mieux obtenir les soins des religieux qui confessaient dans les différentes langues.

Le lendemain matin nous quittâmes Bethléem, le Révérendissime Père Custode et moi, et nous nous acheminâmes à pied vers le village de Beitgialla, où Mgr le patriarche nous avait invités, ainsi que les princes Borghèse, leur chapelain et plusieurs Français, à aller voir le séminaire patriarchal. La situation de ce village est délicieuse ; ses environs sont pleins d'oliviers et de vignes, et l'église et le séminaire sont deux beaux édifices, bien disposés et très-commodes. Dès que nous y fûmes arrivés et que nous eûmes été reçus par Monseigneur au milieu de ses prêtres, il voulut nous mettre à même d'apprécier l'habileté des élèves dans la musique, et nous fûmes vraiment émerveillés des progrès qu'ils avaient faits soit dans le chant, soit dans le jeu du piano et de l'orgue. Il voulut ensuite que je leur fisse subir en latin un examen sur les matières théologiques, et je restai convaincu de la solidité de leurs études, non moins que de l'ordre et de la discipline qui président à l'éducation que leur donnent leurs zélés maîtres. Je suis toujours extrêmement heureux de voir de jeunes Arabes si dociles et si habiles dans la connaissance de la doctrine chrétienne.

Je quittai Beitgialla après dîner, avec mon Révérendissime Supérieur, pour rentrer dans la ville sainte, en passant près du tombeau de Rachel, où

l'on prend la route dont j'ai parlé au commencement de ma lettre, et c'est par cette charmante promenade que se termina notre voyage à la cité de David, où je retournerai peut-être pour l'Epiphanie.

Agréez mes hommages et croyez moi

Votre très-dévoué confrère,

FR. REMI BOSELLI,

Secrétaire de Terre-Sainte.

Lettre du P. LUDOVIC DE RAVENNE, *Observantin de la province de Bologne, au Révérendissime Père* CUSTODE DE TERRE SAINTE, *sur la mission d'Alep.*

Alep 19 janvier 1865.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Paternité Révérendissime un rapport sur notre couvent et notre paroisse du 1 janvier à la fin de décembre 1864. Vous n'y trouverez rien de plus intéressant que ce que de pareils rapports contenaient les années précédentes; vous verrez, au contraire, que notre situation est presque la même. Mais on a fait ou commencé l'an dernier beaucoup de choses qui, j'espère, produiront avec le temps leur fruit, quoique je ne puisse pas vous en donner le détail dans la note que je vous adresse. Je les ai aussi omises, parce qu'elles sont trop importantes pour être confondues avec mes communications ordinaires. J'ai donc cru convenable, et Votre Paternité Révérendissime me le permettra, de joindre aux documents que vous trouverez dans mon rapport la présente lettre, comme complément de nouvelles qui vous seront agréables, parce qu'elles concernent le développement et l'honneur de notre mission.

Je renouvellerai avant tout à Votre Paternité Révérendissime les remercîments les plus sincères que je vous ai déjà offerts, pour la visite dont vous nous avez honorés au mois de juillet dernier. Vous avez dû, il est vrai, braver de grandes fatigues et de grandes peines dans les chemins difficiles qui conduisent de la mer à cette ville, et vous avez eu à endurer des chaleurs insupportables tant en voyage que pendant le séjour que vous avez fait parmi nous; mais consolez-vous en, car vous n'avez pas souffert tout cela sans utilité. Rappelez-vous seulement que cette première pierre de la nouvelle église qu'on demandait depuis tant d'années, cette première pierre que vous avez posée à la satisfaction universelle et avec la solennité que vous savez, n'est pas restée enfouie seule dans le sol; on a jeté en même temps en grande partie les fondements du nouveau temple. Eh bien ! je le répète, ce souvenir ne doit-il pas être pour vous une récompense suffisante des fatigues que vous avez essuyées et qui ont été couronnées d'un si heureux

succès? En effet, aussitôt après mon retour de Lattachia, je me suis mis à l'œuvre, dans les premiers jours de septembre, et en trois mois j'avais mené à bon terme les grands murs d'enceinte qui séparent de la voie publique le terrain destiné à la nouvelle église. Je rencontrai dans cette construction toutes sortes d'obstacles, principalement de la part des Turcs, qui voyaient de mauvais œil s'élever le nouvel édifice à côté du tombeau d'un Santon renommé et vis-à-vis de la mosquée la plus célèbre que l'ignoble Prophète ait eue dans cette ville. Des fanatiques se concertaient dans des conciliabules nocturnes et menaçaient de nous assaillir jusque dans notre couvent; mais Dieu voulut confondre d'une manière admirable leurs aveugles projets. Par suite d'une complication qu'il serait trop long d'expliquer, le gouvernement turc dut intervenir en ce moment critique et prendre notre défense. Le pacha était alors occupé à battre dans le Pachalik de Zor les Arabes du désert. Les chefs des Magles avaient, en l'absence du pacha, la responsabilité de tout ce qui pourrait arriver de fâcheux, s'ils ne réprimaient pas ce premier mouvement; quoiqu'ils passent pour être animés contre les chrétiens d'une haine violente, ils voulurent en cette occasion prouver leur zèle pour le bon ordre, en appelant les chefs turcs des contrées les plus hostiles aux chrétiens, mais en leur annonçant que c'était en vertu d'un firman du Grand Seigneur que les chrétiens construisaient leur église,qu'ils devaient par conséquent bien se garder de les molester, qu'autrement ils en seraient punis par l'exil. Ces instructions, données par tout autre motif et dans tout autre intention que notre intérêt,suffirent non-seulement pour calmer des adversaires fanatiques, mais pour nous en faire des amis ; tant il est vrai que le fanatisme musulman est l'œuvre de la politique du gouvernement turc, qui sait et peut à l'occasion mouvoir ou détruire cet instrument!

Cependant, à l'honneur de la Sublime Porte, je ne dois point vous cacher les bonnes qualités du gouverneur actuel Soreja-Pacha, qui, ne se contentant pas de nous traiter avec la plus grande bienveillance, nous a donné des preuves matérielles d'une complète protection. Comme vous le savez, ce pacha a été pendant plusieurs années gouverneur de Jérusalem, et il semble avoir conçu pour nous Franciscains une estime particulière et une sympathie qu'il ne craint pas d'afficher publiquement en cette ville. Après avoir puissamment contribué à nous faire obtenir le firman dont nous avions besoin pour notre nouvelle église, le même Soreja-Pacha a encore promis de demander pour moi au Sultan un subside, et je ne doute pas que, grâce à l'influence dont il jouit à Constantinople près de la Sublime-Porte, il ne réussisse dans ses démarches.

Indépendamment des secours que m'a envoyés Votre Paternité Révérendissime et des dix mille francs qu'on a recueillis chez différentes personnes appartenant à la nation latine, le gouvernement Français m'a accordé quinze mille francs, qui serviront d'abord à couvrir toutes les dépenses faites jus-

qu'ici, puis à continuer les travaux. J'espère d'ailleurs que notre confrère le P. Bienvenu d'Alençon trouvera assez de générosité en France, sa patrie, pour nous fournir les moyens d'achever l'œuvre entreprise, dont Votre Paternité Révérendissime apprécie l'importance, ainsi que tous ceux qui ont visité ou qui connaissent Alep. Non, cette ville, qui est, on peut le dire, le centre où se réunissent tous les rites orientaux, et où les chrétiens se trouvent en plus grand nombre que sur tout autre point de Syrie, ne doit pas rester sans une église spacieuse et décente, qui puisse recevoir tous les fidèles, à quelque rite qu'ils appartiennent. Sans doute, les diverses nations catholiques qui existent à Alep ont chacune leur église particulière; mais comme ces différentes églises ne représentent que le rite auquel elles appartiennent, il est de la plus haute importance, il est même de la plus évidente nécessité que notre rite latin, qui embrasse tous les autres et dans lequel viennent s'éteindre et se confondre toutes les rivalités dont ne savent point se préserver les divers rites, ait un temple particulier assez vaste pour réunir tant de langues et de cérémonies en un foyer commun, symbole de cette unité catholique qui n'exclut point la vérité. C'est là, Mon Révérendissime Père, le but principal auquel je tends. Quand j'aspire à terminer l'édifice commencé, ce n'est pas seulement le plaisir qu'on éprouve tout naturellement à officier dans un sanctuaire décent plutôt que dans une espèce de grotte, ni le désir de rehausser par un beau temple l'éclat de notre mission; non, je soupire après l'achèvement de notre construction, afin que notre rite puisse être, même matériellement, l'expression de l'unité de foi dans une si grande variété de communions qui exercent un ministère public en face des Turcs; car ceux-ci, ne sachant pas discerner ce qu'il y a d'accidentel dans ces distinctions, rangent les catholiques en autant de sectes et de religions différentes. Dieu veuille seconder mes désirs, qui sont aussi ceux de Votre Paternité Révérendissime, que je ne veux point manquer de supplier de me venir en aide suivant ses forces.

Un autre point sur lequel il me tarde d'appeler votre attention, ce sont les améliorations que nous sommes parvenus à introduire dans notre internat par suite des idées et des moyens pratiques que Votre Paternité nous a suggérés à l'occasion de sa sainte visite. Soit en ce qui concerne l'enseignement, soit en ce qui se rapporte à la discipline, je crois qu'eu égard aux conditions locales et aux ressources assez restreintes dont nous disposons, on ne peut guère désirer mieux. Nous comptons aujourd'hui 70 pensionnaires, dont plus de la moitié couchent dans l'établissement. Notre externat compte plus de 60 élèves. L'année dernière ils étaient moins nombreux, et si nous en avons autant cette année, il faut l'attribuer aux facilités que nous ont procurées les conseils et l'appui de Votre Paternité. Nous sommes encore dans un pays de ténèbres où l'on ne connait ni n'apprécie la lumière d'une bonne éducation; il n'y a donc point d'autre moyen pour changer ce pays en l'éclairant que de lui apporter l'instruction et même de payer ceux qui la reçoivent. Je

comprends que cela entraîne d'immenses sacrifices tant en hommes qu'en argent ; mais comment faire autrement ? Les difficultés du présent retombent sur nous ; nos héritiers en recueilleront les fruits pour la plus grande gloire de Dieu. Je ne cesserai donc pas, non plus sous ce rapport, de prier ardemment Votre Paternité Révérendissime de ne point nous priver de sa protection à l'avenir, comme elle ne nous l'a jamais refusée dans le passé, protection dont nous aurons toujours besoin, sans que vous puissiez vous attendre à en voir des effets assez heureux pour vous présenter une récompense digne de tous vos sacrifices.

Enfin je me permettrai, mon Révérendissime Père, d'appeler votre attention sur le changement qui s'est opéré dans notre paroisse latine par rapport à la qualité des individus qui la composent. Anciennement notre paroisse se composait en grande partie de familles européennes établies en cette ville ; autrefois elle était non-seulement, comme aujourd'hui, l'entrepôt de commerce pour l'intérieur, mais encore la voie par laquelle l'Europe communiquait avec les Indes ; alors les Européens étaient pour ainsi dire les seuls à qui nous eussions à prêter les soins de notre ministère. Lorsqu'Alep fut déchue de la position importante que lui avait donnée le commerce de l'Europe avec les Indes, les familles franques qui s'y étaient fixées disparurent peu à peu, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que quelques-unes, et encore de date récente. A mesure que les Européens manquaient, notre paroisse se recrutait d'indigènes, ordinairement des transfuges de l'hérésie, qui, à défaut de prêtres catholiques de rite oriental, étaient obligés de se mêler aux latins confiés aux soins de nos curés. De telle sorte qu'à présent les catholiques de rite chaldéen qui viennent de Mésopotamie à Alep restent sous notre juridiction, précisément parce que les Chaldéens catholiques n'ont ici aucun clergé ; de même, à l'époque où il n'y avait à Alep d'autre rite catholique que le rite latin, les hérétiques qui se convertissaient à la foi se faisaient aussi latins. On peut donc dire que la population qui nous est soumise se compose d'individus de toutes les nations qui existent soit à Alep, soit dans tout l'Orient, et que, malgré l'affaiblissement actuel de l'élément européen, notre paroisse s'accroît d'un nombre très-considérable de Chaldéens, venant de la Mésopotamie, qu'ils quittent à cause de la grande disette qui règne depuis plusieurs années dans ces provinces (1).

(1) Il est bon que je signale à Votre Paternité Révérendissime l'extrême misère qu'apportent à Alep les Chaldéens dont j'ai parlé. Ils partent de leur pays lointain pour échapper à la famine, et ils arrivent à Alep avec leurs femmes et leurs enfants affamés, exténués, à moitié nus, le plus souvent gravement malades, et toujours sans un sou pour trouver un asile. La Terre Sainte est le premier mot qu'ils ont sur les lèvres en entrant à Alep, et la Terre Sainte a déjà sur les bras tant de ces pauvres gens qu'elle ne sait quel parti prendre. Il nous est presque impossible de subvenir à leurs besoins, même aux plus pressants, à moins que la Providence

Notre paroisse latine a ici une gloire et un avantage qui lui sont exclusifs et qui sont un reproche vivant à l'indolence, à l'ignorance et au peu de foi de tous les habitants quels qu'ils soient, turcs, juifs, ou chrétiens. Je veux parler du cimetière que nous avons ouvert il y a peu de temps ; il a été commencé par le P. Jésuald de Gênes, continué par le P. Bernardin de Fermo, et terminé par moi. Maintenant nos morts sont séparés de ceux des autres nations par une haute enceinte de murs, où se trouve aussi une chapelle. La pensée de ce cimetière a été inspirée en partie par le désir d'imiter les usages louables que l'Europe suit pour honorer les morts, mais surtout afin d'empêcher sur les cadavres des nôtres les abominations que des êtres dégradés commettent sur les tombeaux. Les tombeaux sont à Alep un lieu de plaisirs et de divertissements, où se réunissent par centaines, par milliers, des turcs et des chrétiens, pour boire et faire godaille, en attendant que la nuit vienne couvrir d'autres infamies.

Notre paroisse n'a pas cette honte et cette tache ; les Missionnaires latins qui l'administrent ont toujours assuré à leurs morts un lieu de repos religieusement honoré et respecté, comme ils ne se sont jamais épargnés, dans les temps les plus calamiteux, pour procurer aux vivants les bienfaits qu'attestent les précieux documents de nos archives. Par la construction du cimetière ils ont voulu prouver une fois de plus que ce sont eux qui ont fondé ici tant d'autres œuvres de bienfaisance, de culte religieux, de foi chrétienne, qui existent de nos jours, tandis qu'on voudrait par une injuste jalousie en méconnaître les auteurs et les protecteurs, qui ne furent autres que les Missionnaires de Terre-Sainte.

Mais je m'aperçois, mon Révérendissime Père, que j'ai déjà trop prolongé la présente lettre ; je termine donc en vous demandant la bénédiction séraphique, et en me disant avec le plus profond respect

De Votre Paternité Révérendissime

Le très-dévoué et affectionné Serviteur et Fils,

P. Ludovic de Ravenne,

Gardien et Curé de Terre-Sainte.

divine ne nous procure de plus grandes ressources. Les abandonner, ce serait les exposer au danger d'abjurer la foi et de s'attacher aux protestants ou aux hérétiques, qui profitent de cette situation difficile des catholiques pour faire des prosélytes. Oh ! que Dieu leur vienne en aide !

IV.

CHINE.

Lettre du P. Annibal Fantoni, *min. obs. de la province de Turin, au Révérendissime Père Général de l'Ordre, sur les Missions Franciscaines en Chine.*

Révérendissime Père,

Votre Paternité Révérendissime ne pouvait assurément pas m'imposer une besogne plus agréable et plus consolante que de me charger de vous présenter un rapport succinct sur notre mission du *Chan-Tong,* destiné à être inséré dans l'*Histoire des Missions* confiées à notre Ordre Séraphique. A cet égard il n'est certainement pas inférieur aux autres Ordres ou Congrégations religieuses, soit pour l'éloignement ou l'étendue des missions, soit pour le nombre des missionnaires qui les ont arrosées de leurs sueurs, soit pour la quantité des martyrs qui les ont fécondées de leur sang, soit enfin pour les fruits abondants qu'ils y ont recueillis dans les siècles passés comme aujourd'hui. A tous ces points de vue, je le répète, notre Ordre Séraphique l'a toujours emporté et l'emporte encore sur tous ; cependant le monde ne l'a jamais envisagé ainsi, parce que les missionnaires franciscains, se contentant de plaire à Dieu par leurs souffrances et méprisant la gloire mondaine, n'ont jamais recouru à la presse pour publier leurs exploits !

Je m'occupe donc avec un grand empressement à recueillir les documents que je pourrai sur nos Missions Franciscaines en ce vicariat du *Chan-Tong.* Je préviens toutefois Votre Paternité Révérendissime qu'il m'est non-seulement difficile, mais presque impossible de vous donner une relation longue et détaillée sur ces missions que nos anciens et zélés missionnaires franciscains, espagnols, portugais, italiens, ont cultivées et fécondées au prix de tant de sueurs et de fatigues. A l'époque des persécutions si terribles que l'enfer suscita sous l'empereur *Hia-Chin,* de 1795 à 1820, surtout en 1815, c'est-à-dire quand de grosses primes et récompenses étaient allouées par le gouvernement à tout dénonciateur d'un missionnaire européen, d'un de ces missionnaires que leur seule présence dans l'intérieur de l'empire rendait passibles de la peine de mort, tandis que les chrétiens étaient punis d'un exil à perpétuité, en ces temps si critiques et pleins de tant de périls, les missionnaires, loin de se hasarder à passer plusieurs jours dans une même chrétienté, étaient contraints de voyager, sous toutes sortes de costumes, ou

plutôt de fuir continuellement, afin de tromper la vigilance du gouvernement ou des espions, et à la fois de préserver les chrétiens des vexations du gouvernement à leur sujet. Ceux-ci étaient déjà soumis à mille perquisitions soudaines des magistrats, qui les surprenaient à l'improviste pour se saisir du Père missionnaire, s'il se trouvait parmi eux ; aussi n'osaient-ils pas garder dans leur maison, je ne dirai pas des ornements sacrés ou des livres européens, mais même un papier, une lettre en caractères européens; car un pareil objet, trouvé par les agents du gouvernement, qui furetaient scrupuleusement dans tous les coins et recoins des maisons qu'ils exploraient, eût suffi au préfet du tribunal pour faire subir des interrogatoires et des perquisitions sans fin, quand encore on n'allait pas jusqu'aux tourments et jusqu'aux coups, avec danger des conséquences les plus graves pour toutes les chrétientés de l'empire.

Dans cet état de choses, les chrétiens, fort peureux, jetaient inexorablement tout au feu, sans prendre garde à la valeur des livres ou à l'importance des papiers, parce que ce moyen leur paraissait le plus expéditif pour se garantir des suites des recherches minutieuses que le gouvernement faisait, afin de pouvoir les molester, ou les forcer à acheter une paix précaire en payant une grosse somme d'argent, s'ils ne voulaient pas, en qualité de chrétiens, être transportés dans un lointain exil.

Telles étaient les circonstances critiques qui avaient succédé à la situation naguère si satisfaisante et si prospère de la Mission du *Chan-Tong*. Votre Paternité Révérendissime ne doit donc pas s'étonner qu'on ait perdu tous les documents relatifs à cette Mission, d'abord une des plus florissantes de tout l'empire, puis la plus malheureuse victime des persécutions qui s'élevèrent. Sur dix chrétiens sept au moins apostasièrent ou se dispersèrent, surtout dans la classe des gens riches ou opulents, comme ceux qui étaient le plus molestés par le gouvernement. Néanmoins le souvenir des zélés missionnaires, nos confrères et nos prédécesseurs, ne se perdit jamais tout à fait, et Dieu merci, nous Franciscains italiens, qui sommes venus si longtemps après eux, nous sommes arrivés assez tôt pour pouvoir encore nous procurer et recueillir quelques renseignements et détails sur nos anciens missionnaires qui ont vécu en dernier lieu dans ce vicariat. En effet, nous avons encore trouvé plusieurs vieillards septuagénaires que nos confrères ont baptisés et confirmés, et il y en avait un bon nombre qui étaient affiliés à notre Tiers-Ordre, dont ils observent ponctuellement la Règle.

C'est à nos confrères et consœurs du Tiers-Ordre que nous devons la plupart de nos renseignements sur nos anciens missionnaires Franciscains. Ils nous ont remis quelques livres, à l'usage de nos confrères, qu'ils avaient conservés au fond d'une niche dans le mur d'une maison, et qui leur avaient été déposés et recommandés par le dernier des missionnaires, le P. Bonaventure du Cœur de Jésus (mort il y a environ soixante ans), à charge de les donner au premier missionnaire Franciscain qui viendrait dans le pays après sa mort. Les chrétiens, fidèles exécuteurs des dernières volontés d'un prêtre qu'ils aimaient beaucoup et qu'ils regardaient comme un saint, surent à peine que le R. P. Louis, maintenant vicaire apostolique, était Franciscain, qu'ils s'empressèrent de lui remettre le dépôt qu'ils gardaient. Sur la première page de plusieurs livres espagnols nous trouvâmes inscrits les noms de nos cinq confrères, en dernier lieu missionnaires au *Chan-Tong;* c'étaient le P. Jean de Villena, le P. Emmanuel de San-Capistrano, le P. Mathias d'Alcazar, le P. Joseph de Madrid et le P. Bonaventure du Sacré-Cœur de Jésus. Relativement à ces cinq religieux, nous lûmes ces mots : *A l'usage du Frère Joseph de Madrid,* sur un *Abrégé* de théologie morale, écrit en espagnol ; on y avait ajouté d'une autre main : *Requiescat in pace! Il a fait profession à S. Joseph et est mort le* 31 *mars* 1777 *au village de* KU-KIA-FUEN, *district de* CI-NANG-FU. *Il a été inhumé dans le cimetière appartenant à la famille* LI, *situé au nord-est de ce village. On y a également inhumé le P. Emmanuel de St-Jean Capistran, profès de la province de S. Paul, mort le* 13 *mars* 1754. De même j'ai trouvé les lignes suivantes, que j'ai traduites *littéralement et sans commentaire,* écrites en espagnol par le P. Mathias d'Alcazar, comme le prouve la ressemblance de l'écriture avec celle d'un mémoire écrit de la propre main du dit P. Mathias.

✝ IHS ✝ MR

« *Benedictus sis, Domine Deus meus, qui me ex nihilo creasti, et ad imaginem et similitudinem tuam fecisti me* (1).

» Le Fr. Mathias de Sainte-Thérèse, religieux déchaussé de notre Père Séraphique S. François, naquit le 15 mai 1717, de parents catholiques et vertueux, Jean Santiago Garcia et Emmanuelle Ferrera, au village d'Alcazar de

(1) Béni soyez, Seigneur mon Dieu, qui m'avez tiré du néant, et m'avez fait à votre image et ressemblance! (*Ces premières lignes étaient en latin*).

Saint-Jean dans la province de la Manche de la Nouvelle Castille (royaume d'Espagne).

» Il fut solennellement baptisé le 23 du même mois, dans la grande église de Ste-Marie au même village, par le théologien Dom Jean François *Sanchez* de Lillo, vice-prieur et curé du lieu.

» Il prit l'habit de S. François à l'âge de dix-huit ans, au couvent de St-Sébastien d'Aunon (province d'Alcarria), faisant alors partie de la province religieuse de St-Joseph, dite actuellement de la Très-Pure Conception, le 25 juin 1735. — Le P. Pantaléon de la Fresneda lui donna l'habit et reçut sa profession ; le P. Thomas de la Calzada, religieux d'une grande vertu aussi bien que le premier, le dirigea durant son noviciat. — Il fit profession le 5 juillet 1736.

» Il étudia la philosophie au couvent de St-Laurent à Cuenca en 1739, 1740 et 1741, ayant pour professeur le Fr. Joachim d'Osma, religieux très-savant et tout à fait apostolique. Ses directeurs furent le Fr. Joseph de la Calzada et le Fr. Pierre d'Albalate. Il étudia la théologie au couvent de St-Catherine, vierge et martyre, au village d'Almagro, en 1742, 1743, 1744, ayant pour professeurs le Fr. Joachim d'Osma, le Fr. Joseph de Portonano et le Fr. Augustin d'Almagro. Ses directeurs furent le P. Eugène de Madrid et le Fr. Jean de Finosa.

» Il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat le 11 juin 1740, dans la ville d'Albarracin (royaume d'Aragon). Il fut promu au diaconat et à la prêtrise le 17 février et le 10 mars 1742, au village de Santa-Croce de la Zatra, au prieuré du dit lieu. Il célébra sa première messe le 27 mars, le troisième jour de Pâques. Il passa du couvent de Ste-Catherine d'Almagro, de la province de St-Joseph, au collége de St-Grégoire, aux Philippines, le 3 juin 1744, au moment où le P. Emmanuel de Cienpo était ministre provincial. — Il s'embarqua à Cadix pour les Indes occidentales au commencement de janvier 1743, sur un navire de Sucira. Son supérieur ou commissaire pour les Missions fut le P. Pierre de Jésus, Custode de la province de St-Grégoire, religieux profès de la province de St-Diègue de Séville ; son vice-commissaire fut le P. Joseph de Tiescas, profès de la province de St Joseph.

» Il arriva au Mexique à la mi-juillet 1745. — Il s'embarqua à Acepulco, port d'Amérique, pour les Philippines, au commencement d'avril 1747, et arriva à Manille, capitale de ces îles, le 27 août de la même année. En 1749, le 13 mars, il partit des Philippines pour le royaume de la Cochinchine, et,

peragratis Cambodiae et Ciampae regnis (ayant parcouru les royaumes de Camboge et de Siam) il arriva le 27 août de la même année à la capitale de la Cochinchine.

» Lors de la persécution qui éclata contre la Sainte Eglise il fut pris pour la première fois le 12 avril 1750, pour la deuxième fois le 1 mai suivant, et il fut mis en prison, avec deux autres missionnaires français du séminaire de Paris, le 3 du mois dernier jusqu'au 23 août, jour où il fut expulsé du royaume et envoyé à Macao, port de l'empire de la Chine, où il arriva le 9 septembre de la même année.

» De Macao il partit pour la province de *Chan-Tong*, du même empire, le 26 mars 1756, et il arriva le 11 juin suivant à *Ci-nang-fu*, capitale de la province. »

(*A continuer*).

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

CHINE.

ÉTAT DU VICARIAT APOSTOLIQUE DE HU-PÈ EN CHINE.

Mission des Mineurs Observantins réformés en 1864.

Chrétientés		231
Fidèles		15,755
Baptêmes	d'adultes	272
	d'enfants	527
Enfants d'infidèles	recueillis	186
	nourris	485
	morts	3,549
Confirmations		1,158
Confessions	annuelles	10,786
	de dévotion	20,948
Communions	annuelles	9,708
	de dévotion	20,632
Administration de l'Extrême-Onction		379
Bénédictions de mariage		155
Missions		229
Prédications	aux païens	2,062
	aux fidèles	3,169

Elèves dans les écoles { garçons	148
filles	26
Chapelles appartenant aux Missions	30
Missionnaires européens (franciscains)	11
Missionnaires chinois	15
Séminaristes	22
Etudiants	24

Fr. Eustache Zanoli,
Min. obs réf., vicaire apostolique.

HONGRIE.

TABLEAU DE CE QU'ONT FAIT DANS LEURS MISSIONS EN 1864 LES FRANCISCAINS RÉFORMÉS DE SAINT-ÉTIENNE DE HONGRIE.

Enfants baptisés, nés de parents chrétiens	560
Fidèles qui se sont approchés du Sacrement de pénitence	32,589
Malades qui le reçurent	992
Fidèles qui ont communié	41,349
Fidèles qui ont reçu le Viatique	352
Fidèles qui ont reçu l'Extrême-Onction	349
Mariages bénis	125
Prédications données	1,690
Catéchismes	1,352
Enterrements	421
Conversions.	
Du calvinisme	11
Du luthéranisme	1
Du schisme	—
De l'arianisme	—
Du judaïsme	1
Total	13

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Sont partis pour la Chine :

Le P. Joseph Marie de Barcelone, obs. de la province de France.
Le P. Pierre Paul de San-Vito, obs. de la province de Venise.
Le P. Pie de Vérone, id

Pour l'Albanie :

Le P. Pierre François de Venise, obs. de la province de Venise.
Le P. Ange de Polizzi, obs. de la province de Valmazzara.
Le P. Léonard de Greci, obs. de la province de Saint-Ange en Pouille.

Pour la Terre-Sainte :

Le P. Henri de Parme, lecteur de philos., obs. de la prov. de Bologne.
Le P. Vincent de Breno, obs. de la prov. de Raguse.
Le P. Ferdinand de Canicatti, obs. de la prov. de Valmazzara.

QUATRIÈME PARTIE.

LISTE CHRONOLOGIQUE DE QUELQUES FRANCISCAINS ESPAGNOLS QUI ONT ILLUSTRÉ LEUR INSTITUT SURTOUT DANS L'OEUVRE DES MISSIONS.

1278. — Le Fr. Loup, mineur de Saragosse, fut le premier qui prit l'habit de l'Ordre dans cette ville, quand les Franciscains y allèrent fonder leur couvent. Il devint un religieux très exemplaire et bien versé dans les sciences ecclésiastiques; aussi, quand l'évêque de Marocco vint à mourir, fut-il préposé au gouvernement de cette Eglise. Après avoir consacré onze années à la culture de cette vigne mystique, il rendit son âme à Dieu en 1278 avec une réputation de grande sainteté.

1278. — Le Fr. Antoine, mineur de Ségovie dans le royaume de Castille, dès qu'il fut entré dans l'Institut franciscain, s'appliqua à l'étude des sciences, mais plus encore à celle de la perfection. Il était si zélé pour le salut des âmes qu'il s'occupait continuellement soit à prêcher, soit à confesser, et qu'il avait accoutumé de dire souvent : « Quand je serais dans le Paradis, je mettrais un pied dehors pour entendre la confession du pénitent. » Il changea une fois l'eau en vin, et Dieu opéra encore d'autres prodiges en preuve de la bonté de son serviteur. Enfin chargé de mérites, il s'éteignit au couvent d'Aquis en Gascogne en 1278.

1290. — Le Fr. Philippe, mineur convers de Castille, mena une vie sainte et parfaite, qui lui fit obtenir de Dieu le don de l'intelligence de l'Ecriture, ainsi que le don de l'extase et des miracles. Arrivé à la fin à un âge très-avancé, il rendit son âme au Créateur en 1290 dans le couvent de Colombaro.

1313. — Le Fr. Gonzalve, mineur de Vallebona en Espagne, fut un des plus savants professeurs de théologie de son siècle, et en même temps un religieux fort zélé pour sa règle et grand observateur de la pauvreté évangélique. Elu ministre général de l'Ordre au chapitre tenu à Assise en 1304, il fit tous ses efforts pour le ramener à l'observation rigoureuse de la règle et pour supprimer tous les abus qui pouvaient lui porter préjudice. Il mourut au couvent de Paris en 1313. Peu après sa mort, il apparut à un religieux sous une forme glorieuse, assis sur un trône majestueux, et il lui dit que le Seigneur lui avait donné ce siége, parce qu'il avait exactement observé sa règle et la sainte pauvreté.

1431. — Le Fr. Pierre de Santoio, Espagnol, de l'Observance régulière, fut un des principaux réformateurs de l'Ordre Franciscain en Espagne. Il détermina beaucoup de couvents de la province de Castille à embrasser la réforme, et aussi à en ériger de nouveaux. Par le même motif il se rendit au concile de Constance célébré en 1415, et obtint du pape Martin V et du roi Don Jean II les ordres nécessaires pour mener à fin l'œuvre commencée ; il n'épargna ni fatigues ni démarches pour y réussir, et ne se relâcha jamais dans le genre de vie austère et pénitente qu'il avait adopté. Comblé de mérites, il se reposa dans le Seigneur au couvent de Valladolid le 7 avril 1431.

1456. — S. Pierre Régalat de Valladolid, propagateur de la réforme en Espagne, menait une vie si austère et si pénitente, qu'il se nourrissait ordinairement de pain, d'eau et d'herbes. A l'imitation du patriarche séraphique, il partageait l'année en sept carêmes. Il eut à essuyer mille tribulations et contrariétés, surtout du moment qu'il embrassa un genre de vie plus rigoureux. Célèbre par plusieurs miracles, il s'envola pour le ciel du couvent d'Arenas en 1456.

1463. — S. Diègue d'Alcala en Espagne, frère lai de l'Observance régulière, se montra orné de toutes les vertus, et se signala en particulier par sa charité à l'égard du prochain. Avide du martyre, il se rendit dans les îles Philippines, où il convertit par ses paroles et ses exemples beaucoup d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. En 1450 il alla au couvent d'*Ara-Coeli*, et il y soigna les religieux malades avec une extrême charité. Quelques mois après il retourna en Espagne, et en 1463 il rendit son âme à Dieu en baisant tendrement la croix.

1490. — Le Fr. Benoît de Valence en Espagne, mineur de l'Observance régulière, fut un religieux plein de zèle et un prédicateur distingué en son temps. Elu ministre de la province d'Aragon et de Majorque, il acquit par ses prédications une grande réputation de sainteté parmi les habitants de ces pays. Il mourut au couvent de Barcelone en 1490.

1516. — Le Fr. Estuniga, Espagnol, de la province de Catalogne, mineur observantin, était un religieux très-instruit et vraiment épris de la pauvreté évangélique. Un jour qu'il était en voyage avec son compagnon, il fit jaillir une source d'eau vive pour le désaltérer. Il acheva le cours de sa vie au couvent de Barcelone en 1516.

1517. — Le Fr. François Ximenès, de la Vieille-Castille, de l'Observance régulière, fut nommé archevêque de Tolède, puis cardinal du titre de Ste-Sabine. Les décrets de son synode suffiraient seuls à lui assurer un rang distingué parmi les auteurs ecclésiastiques, sans compter sa *Polyglotte,* qui contient le texte hébreu de l'Ecriture, la version des Septante avec une traduction littérale, celle de saint Jérôme, et enfin la paraphrase chaldaïque d'Onkelos sur le Pentateuque. Outre ce travail sur la Bible, il fit un dictionnaire des mots hébreux et chaldaïques de la Bible. Il mourut en 1517 dans son diocèse en odeur de sainteté.

1530. — Le Fr. Joachim de Villalupo, Espagnol, convers de l'Observance régulière, devint un excellent religieux, orné de toutes les vertus; il jeûna longtemps au pain et à l'eau, ne prenait que très-peu de sommeil sur la terre nue, passait souvent des nuits entières en oraison, et y était souvent ravi en extase. Doué de l'esprit prophétique, il prédit beaucoup de choses, notamment l'heure de sa mort, qui arriva en 1530 au couvent de St-Jean à Tolède.

1531. — Le Fr. Ange de Valladolid, déchaussé réformé de la province de Saint-Jacques, prédicateur fameux, fort savant en théologie, en droit canon et en droit civil. Il fut le compagnon du P. Jean de Guadaloupe et du P. Pierre Melgari, qu'il aida de tout son pouvoir à préparer, à établir et à développer la réforme dans l'Espagne. Cette œuvre lui coûta beaucoup de fatigues, de persécutions, de voyages; car il dut aller dix-neuf fois d'Espagne à Rome; et en ces circonstances il se montra toujours patient, humble, constant, et d'une persévérance inébranlable dans ses entreprises. Il était fervent dans l'oraison, très-zélé pour la pénitence et l'austérité de la vie. Il marchait les pieds nus à travers les neiges et les glaçons, pratiquant avec joie la plus grande pauvreté. Epuisé enfin par tant de fatigues, il cessa de vivre à Rome en 1531.

1545. — Le F. Antoine Maldonato, Espagnol, déchaussé réformé, eut à peine pris l'habit religieux qu'il s'adonna entièrement à l'étude et à la pratique de toutes les vertus. Ayant appris quels grands fruits de salut nos réformés produisaient dans les Indes, il obtint l'autorisation de s'y rendre pour y prêcher l'Evangile. Plein d'années et de mérites, il termina sa vie mortelle au couvent de Mexico en 1545, avec une grande réputation de sainteté.

1547. — Le Fr. François de Valladolid, de la régulière Observance, fut un religieux de la plus grande doctrine et obtint le titre de prince des prédicateurs de son temps. Nous avons de lui un traité de l'*Ornement de l'âme*, véritable modèle de la vie chrétienne, et une exposition de l'Oraison dominicale. Il mourut au couvent de Torrelaguna vers l'an 1547.

1562. — S. Pierre d'Alcantara, réformé déchaussé, donna dès sa première jeunesse des signes de sa sainteté future, et dès lors on l'appelait *le saint enfant*. A l'âge de seize ans, il embrassa l'ordre des mineurs, et désireux de le ramener à la primitive observance, il fonda près de Pedroso, avec l'agrément du Saint-Siége, un petit et pauvre couvent, dans lequel il établit un genre de vie très-austère, qui fut adopté ensuite dans plusieurs provinces de l'Espagne, et jusque dans les Indes. Il observait avec une extrême exactitude la pauvreté, la pureté et la mortification, de sorte qu'il soumit toujours son corps à toute sorte de macérations. Il était doué à un degré merveilleux du don de la contemplation, et souvent on l'y voyait enlevé de terre et brillant d'un éclat admirable. S. Pierre d'Alcantara finit, au couvent d'Arena, par prendre son essor vers le ciel le 18 octobre 1562.

1567. — Le bienheureux Salvator d'Orta, convers espagnol, réformé déchaussé, fut favorisé de Dieu du don d'extase, du don de prophétie, et d'une pureté angélique. Riche de mérites, il s'envola pour le ciel, dans la ville de Cagliari en Sardaigne, en l'an du Seigneur 1567.

1575. — Le Fr. Martin Gusman, Espagnol, réformé de la province de Rome, remplit, étant encore dans le monde, des charges honorifiques sous Charles-Quint; mais il résolut de sortir du siècle, et entra dans la naissante réforme de l'Institut séraphique. C'était un religieux d'une vie sainte qu'il termina au couvent de St-Antoine près de Ronantica le 15 mars 1575. Après sa mort il apparut tout resplendissant au P. Etienne Molina, résidant au couvent de St-François près du village de Nazzano, et lui dit : « Persévérez dans l'humilité et l'observance de la règle, et vous serez sauvé. »

1578. — Le Fr. Antoine Rodriguez, Espagnol, réformé déchaussé, devint un religieux d'un grand savoir et d'une haute prudence. Il figura parmi les Pères du concile de Trente, où on le loua comme un théologien très-habile. Nommé évêque de Montemarano, il fut transféré en 1570 au siége archiépiscopal de Lanciano. Il mourut en 1578 et fut inhumé dans sa cathédrale.

1579. — Le Fr. Etienne Molina, Espagnol, fondateur de la réforme dans la province de Rome, fut un prédicateur célèbre et un théologien profond. Il refusa l'évêché de Vigevano et l'archevêché de Salerne. Après s'être acquitté, au grand avantage de l'Eglise, de plusieurs légations que lui confièrent les Souverains Pontifes, il rendit son âme à Dieu dans un âge avancé le 24 octobre 1579 au couvent de Nazzano. Nous avons de lui : *Le commerce de S. François avec la dame Pauvreté; Un traité de l'amour divin et de l'art de servir Dieu; Somme de cas de conscience.*

1581. — Le Fr. Diégue Stella, Espagnol, de la régulière Observance, enseignait

la théologie à Madrid, et se distingua dans la prédication. Il cessa de vivre vers 1581. Il est auteur de plusieurs ouvrages, savoir : *La manière de prêcher ; Commentaire sur l'Évangile de S. Luc et sur le psaume 136 ; La vanité et le mépris du monde ; Méditations sur l'amour de Dieu ; Vie de S. Jean l'Evangéliste.*

1583. — Le Fr. Nicolas Fattore de Valence, en Espagne, de la régulière Observance, prit l'habit religieux à l'âge de 15 ans, et s'adonna aussitôt à une vie austère et pénitente; il marchait toujours les pieds nus, se ceignait d'un rude cilice et pratiquait les jeûnes les plus rigoureux. Par ses prédications il ramena beaucoup de personnes du chemin du vice dans celui de la vertu. Il opéra de nombreux miracles durant sa vie et après sa mort, qui arriva au couvent de Ste-Marie de Jésus à Valence en 1583.

1592. — S. Pascal Baylon de Torre Formosa, en Espagne, frère lai chez les réformés déchaussés, était extrêmement dévôt au sacrement de l'autel, et eut le don des miracles. Il mourut en 1592 au couvent de Villareale. Paul V le proclama bienheureux, et Alexandre VII le mit au nombre des saints.

1596. — Le Fr. Ange du Pas de Perpignan, réformé déchaussé de la province de Catalogne, devint un docte théologien et un prédicateur célèbre. Nommé ministre de la province de Valence et d'Aragon, il se donna beaucoup de peine pour établir la réforme. Appelé à Rome par Sixte-Quint, il résida au couvent de Saint-Pierre *in Montorio,* où il montra ses grandes vertus, et termina enfin le cours de ses jours mortels le 23 août 1596 en odeur de sainteté. Il a laissé plusieurs ouvrages : des *Commentaires sur le prophète Abdias,* — des *Annotations sur les Evangiles des fêtes et dimanches de l'année et des fêtes des saints,* — une *Explication du symbole des Apôtres,* — des *Commentaires sur saint Luc, sur saint Marc et sur trois chapitres de saint Jean,* — un *Manuel de théologie divine et scolastique, — Du culte et de l'invocation des saints, — De la confiance de l'homme en Dieu, — De l'amour réciproque des parents et des enfants,* — un *Traité sur le rétablissement de l'ancienne discipline de l'Ordre de S. François,* — un opuscule *Sur l'instruction et l'éducation des religieux,* — outre d'autres œuvres spirituelles dignes d'être lues.

1600. — Le bienheureux Sébastien d'Apparisio, Espagnol, convers de la régulière Observance, prit l'habit de frère mineur à l'âge de soixante-dix ans. Il montra toujours une simplicité de colombe, une ingénuité, une candeur, une mansuétude, une patience, un esprit d'obéissance et de pauvreté vraiment rares. Il eut le don de prophétie et de pénétration des cœurs; il mérita que les anges l'assistassent dans ses voyages, lui fournissent sa nourriture, le garantissent des intempéries de l'air, et le ramenassent dans le bon chemin, s'il s'égarait. Célèbre par ses vertus et ses miracles, il cessa de vivre à Angelopoli en 1600, à l'âge de près de cent ans.

1602. — Le bienheureux André Ibernone de Murcie, en Espagne, frère lai chez les réformés déchaussés, s'adonnait tout entier à la pratique des vertus : il priait jour et nuit, ne dormant, d'ordinaire, pas plus d'une heure. Il était souvent ravi en extase, et son visage rayonnait alors d'une telle splendeur qu'il éblouissait les spectateurs. Il se distinguait par une extrême pureté, la plus grande charité envers le prochain et la pénitence la plus rigoureuse. Il mourut à Gandie au couvent de St-Roch l'an 1602.

1603. — Le B. Martin de Carracosa, frère lai de la régulière Observance, dans la province de Carthagène, se signala dans les vertus de charité et d'obéissance

Doué de l'esprit prophétique, il prédit le jour de sa mort, qui arriva en 1603.

1606. — Le B. Julien de Saint-Augustin, Espagnol, frère lai chez les réformés déchaussés de la province de St-Joseph, s'illustra par ses vertus et ses miracles. Il mourut en 1606 à Alcala. Après sa mort on laissa plusieurs jours son corps sans sépulture, pour satisfaire la dévotion de la foule qui accourait le vénérer. Léon X l'inscrivit au nombre des bienheureux l'an du jubilé 1825.

1610. — Le Fr. Antoine de Sainte-Anne, de Garovillas, en Espagne, convers chez les réformés déchaussés, se transporta dans les îles Philippines. Là il fut pris par les Maures, qui, cherchant le moyen de le faire périr d'une manière plus ignominieuse et plus douloureuse, le livrèrent les mains liées à une troupe de femmes, afin qu'elles le tuassent. L'une le mordait avec les dents, l'autre lui déchirait les chairs avec des tenailles, une troisième le frappait avec un bâton noueux. Le saint martyr, couvert de sueur et de sang, endurait ces tourments avec une patience incroyable; enfin on lui coupa la tête, et ainsi se termina son glorieux martyre le 28 juin 1610. Il n'était âgé que de 28 ans.

1616. — Le Fr. Alphonse d'Olmedo (Vieille Castille), réformé déchaussé, envoyé par ses supérieurs aux îles Philippines, y fonda un hôpital, et eut grand soin des malades qu'il assistait avec une admirable charité. L'ayant enfin pris en haine de la foi, les Maures lui coupèrent les mains et l'étouffèrent en 1616.

1622. — Le Fr. Pierre d'Avila, réformé déchaussé de la province de St-Joseph, passa au Japon, afin de travailler au salut spirituel des habitants. Après avoir souffert pour l'amour de Jésus-Christ mille peines, injures et outrages, il consomma son glorieux martyre en 1622 en étant brûlé vif. En la même année le Fr. Vincent de Saint-Joseph, réformé déchaussé, soutint le martyre avec vingt-trois autres missionnaires.

1624. — Le Fr. Jean de St-Antoine, réformé déchaussé de la province de Saint-Grégoire, convertit par ses prédications dans le Japon un grand nombre d'idolâtres à la vraie croyance ; ce qui porta les adorateurs des idoles à le mettre en croix et à le tuer à coups de fusil en 1624. Son corps fut transporté au couvent de Manille dans les îles Philippines.

1628. — Le Fr. Diègue d'Avila, docteur à l'université de Salamanque, occupa en religion la charge de définiteur général. Au chapitre général tenu à Rome en 1621, il fut un des Pères auxquels fut confiée la rédaction des statuts généraux. Il mourut en odeur de sainteté en 1628 au couvent d'Avila, où il fut inhumé.

1628. — Le Fr. Antoine de St-Bonaventure, Espagnol, réformé déchaussé de la province de St-Paul (Vieille Castille), après avoir souffert différentes épreuves au Japon pour la foi de Jésus-Christ, fut arrêté à Vomura et jeté dans une horrible prison. Conduit ensuite à Nangasaki, il y fut brûlé vif le 8 septembre 1628.

1631. — Le Fr. Jean, Espagnol, de la noble famille de Prado de Léon, réformé déchaussé, obtint un glorieux martyre au Maroc le 24 mai 1631. Benoît XIII lui décerna les honneurs de la béatification.

1633. — Le Fr. Gabriel, Espagnol, réformé déchaussé de la province de Saint-Joseph, supporta beaucoup de fatigues au Japon, pour secourir les chrétiens battus par les flots d'une violente persécution, jusqu'à ce qu'enfin pris par les païens, il fut jeté dans un bûcher ardent, où il expira doucement en 1633.

1633. — Le Fr. Genèse, Espagnol, mineur observantin de la province de Carthagène, professeur de théologie sacrée, se rendit dans les îles Philippines pour an-

noncer aux habitants la parole de Dieu. Bientôt il fut pris et plongé dans un noir cachot; puis on lui lia les pieds, et on le plaça la tête en bas au-dessus d'un antre souterrain, plein de scorpions, de vipères et d'autres bêtes venimeuses, où il perdit peu à peu la respiration, et passa à une vie meilleure en l'an du Seigneur 1633, en même temps que le P. Jean de Torella, qui fut le compagnon de son martyre.

1633. — Le Fr. Alphonse Ruitz, Espagnol, réformé déchaussé de la province de Grenade, travailla trente ans dans le Japon au salut des âmes, et reçut, en 1633, la palme du martyre en ayant la tête coupée.

1636. — Le Fr. François de St Ildephonse, Espagnol, réformé déchaussé de la province de St-Joseph, passa aux îles Philippines, où il fut pris par les Maures et enfermé dans une prison. Au milieu de tous les tourments qu'on lui fit souffrir, il combattit fortement et constamment pour la défense de la foi catholique, jusqu'à ce qu'il trouva la mort en 1636.

1684. — Le Fr. Bonaventure de Barcelone, en Espagne, convers chez les réformés déchaussés, alla à Rome vers 1660 et établit la maison dite de St-Bonaventure. C'était un religieux humble, patient, pauvre, pénitent, agréable à Dieu et aux hommes. Il mourut en odeur de sainteté au couvent de St-Bonaventure à Rome le 11 septembre 1684.

1752. — Le Fr. Diègue d'Aragon était prêtre séculier, lorsque, afin de servir Dieu plus parfaitement, il embrassa l'état religieux chez les Pères réformés de la province de Rome. Il fut lecteur de théologie, pénitencier de la basilique de Saint-Jean de Latran et ministre de la province. Il mit au jour les ouvrages suivants : *Courte exposition des propositions condamnées par Innocent XI et Alexandre VIII*, — *Explication des priviléges des Ordres réguliers.* — Il mourut au couvent de Saint-François à Ripa le 22 janvier 1752.

1792. — Joachim Company, Espagnol, mineur observantin, lecteur de théologie, fut nommé ministre général de l'Ordre en 1792 par un bref de Pie VI, puis archevêque de Saragosse et Valence.

1814. — Michel Fernandez de Cordoue, Espagnol, mineur observantin, fut nommé en 1814 évêque *in partibus* de Marcopoli, puis suffragant de l'archevêque de Séville en Andalousie.

1819. — Joseph de Porto, réformé espagnol, fut en 1819 nommé évêque de Marianne au Brésil.

1825. — Cyrille d'Alameda y Brea, Espagnol, ministre observantin de la province de Castille, fut en 1817 nommé ministre général par un bref de Pie VII, et Grégoire XVI le promut en 1821 au siége archiépiscopal de Santiago de Cuba. Il était en 1825 cardinal-archevêque de Tolède.

1831. — Joseph de Jésus, Espagnol, réformé déchaussé, fut en 1831 nommé évêque de Linares, étant à Lione-Nuovo au Mexique.

1834. — Joseph Antoine Chaves, Espagnol, mineur observantin, fut d'abord nommé évêque de Galidoniva *in partibus.* Il fut ensuite envoyé en 1834, comme suffragant de l'archevêque, à Santa-Fé de Bogota dans l'Amérique méridionale.

SUPPLÉMENT.

Vie et opuscules spirituels de la vénérable Mère Jeanne de Jésus, réformatrice du tiers-ordre de Saint-François, et fondatrice des Pénitentes Récollétines de Limbourg, d'après le R. P. Mars, récollet, et les archives de l'ancien couvent de Dolhain-Limbourg, par *M. l'abbé N.-J. Cornet,* recteur de l'église et du collége de l'Immaculée-Conception à Eupen. — 1 volume in-12 de IV-198 pages (1864), chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler à Leipzig, et chez P. M. Laroche, à Paris; — prix : 1 franc.

On lira avec plaisir, et surtout avec profit spirituel, ce volume qui retrace la vie édifiante de Jeanne de Jésus, et qui, en outre, contient une notice historique sur la Congrégation des religieuses Récollétines de Limbourg, ainsi que les œuvres spirituelles de la vénérable fondatrice. L'auteur a mis à contribution un premier travail publié en 1688, par le R. P. Simon Mars, récollet, directeur de la vénérable Jeanne de Jésus, et son coopérateur dans la réforme qu'elle sut mener à si bonne fin ; mais non content de revoir ce travail pour en rendre la lecture plus agréable, il y a ajouté de nouveaux documents dont le P. Mars n'avait pu profiter, et il a continué son recit jusqu'à nos jours. Si une petite partie de cet ouvrage n'a qu'un intérêt local, il n'en est pas de même du reste, c'est-à-dire de la vie et des opuscules de la vénérable servante de Dieu, si propres à édifier les âmes, et appartenant ainsi à toute l'Eglise. L'auteur nous semble donc avoir été guidé par une pensée vraiment louable : c'est qu'en effet, aujourd'hui plus que jamais, il est bon d'opposer aux goûts matériels et égoïstes du siècle les exemples d'abnégation, de chasteté et de mortification chrétiennes que nous offre le cloître. Les âmes qui veulent avancer dans l'amour divin ont besoin d'aller de temps en temps se retremper, se ranimer au contact de ces âmes privilégiées que Dieu n'oublie jamais de donner en spectacle aux anges et aux hommes. C'est surtout dans les communautés religieuses qu'on lira avec fruit la vie et les œuvres de Jeanne de Jésus, et particulièrement les instructions qu'elle adressait à ses Sœurs, soit novices, soit professes; car elles portent l'empreinte d'une véritable sagesse, jointe à une profonde connaissance des voies intérieures.

(Extrait de la *Biographie catholique*).

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Ve ANNÉE. — 2me LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

ABYSSINIE.

DÉBUTS DES MISSIONS FRANCISCAINES EN ABYSSINIE.

1289.

L'Abyssinie est cette haute région qui forme les derniers gradins de cet immense plateau de l'Afrique commençant au cap de Bonne-Espérance et se prolongeant à un niveau égal et très-élevé, du sud au nord, jusqu'au Taranta, point qui domine la partie à peu près la plus méridionale de la mer Rouge. S'appuyant au midi sur la crête centrale de l'Afrique, elle s'incline à l'est vers les sables et les régions brûlantes de Berbera, de Zeilah, et du cap de Guardafui. Touchant brusquement vers le nord-est au Samhar ou partie basse du littoral de la mer Erythréenne et aboutissant, à l'ouest, aux montagnes du Fazoglo, de Dir et de Taggoula, elle se termine dans la Mésopotamie du Sennaar et dans les plaines de Kordofan. Le sud-ouest est enveloppé d'épaisses ténèbres que ni les recherches infatigables des anciens, ni le zèle des missionnaires, ni la docte curiosité des voyageurs ne sont jusqu'ici parvenus à dissiper assez pour qu'on en ait une certaine connaissance. L'Abyssinie, quant à son histoire et à ses productions naturelles, doit être divisée en pays des Troglodytes et pays des Ethiopiens : le premier, ayant Axoum pour capitale, est borné par la mer, et sert, par son sol aride et sablonneux, comme d'égoût aux plaines supérieures ; le second, couvert de montagnes gigantesques, et en même temps d'une végétation luxuriante, comprend trois gradins ou plateaux s'étendant du nord-est au sud-ouest, qui sont le Tigré, l'Amhara et le territoire des Gallas. Le Tigré est hérissé de montagnes étagées comme des pierres d'attente, souvent isolées et taillées à pic, dépouillées de végétation ou prenant des formes bizarres et non naturelles, comme à la suite d'un profond bouleversement ; mais les plaines qui

lui servent de base présentent un bon terrain, où croissent, sous un climat excellent, les acacias et les sensitives du désert, où des eaux fraîches et limpides coulent à travers les buissons qu'on rencontre à chaque pas en plus grand nombre et plus pittoresques, et qui surgissent du milieu des tamarins. Ces arbres, agités par le vent ou assaillis par des singes qui sont extrêmement nombreux dans la vallée, interrompent par le bruit de leurs gousses le silence de la forêt. Parvenu à Hallai au sommet du Taranta, à 80 milles de la mer Rouge, on découvre devant soi une vaste plaine inégale, entrecoupée par des monts isolés ou une suite de collines qui dominent le Tigré. Tandis qu'on voit au sud s'élever les cimes de l'Agame et du Haramat, qui sont elles-mêmes des plateaux plus hauts que le Taranta et le Kouligousai.

De là on passe en montant toujours dans l'Enderta, dans le Wagerat, dans le Bora, dans le Salava, dans le Lasta; ce dernier pays, situé au 12e degré de latitude, est par Sokota, sa capitale, le passage le plus oriental du Tigré à la chaîne des montagnes plus élevées de l'Ambara et d'Angot. Au nord-ouest de Hallai se trouvent les provinces du Kouligousai, du Sahar, du Hamassen, du Seraoc, qui finissent au Baria et chez les Scianqullas, pays brûlant, sauvage, inhospitalier, dont les montagnes aboutissent au Barca, au Gasc et à la Nubie supérieure. Peu de fleuves ou plutôt de torrents arrosent ce plateau; mais ils se transforment quelquefois en mers, à cause du grand volume des eaux qui du cercle des montagnes descendent dans le bassin inférieur. Il n'y a là comme grand fleuve que le Tacazié, qui vient du Lasta et prend sa source au lieu dit Maitzala; il serpente dans la partie orientale du Semien et coule du sud au nord. Le Morab descend aussi des hautes montagnes de l'est, par deux sources, l'une à Diska, l'autre dans le Hamassen. De ce plateau on arrive par le Semien au second, qui s'élève du Lasta, dans la direction du sud au nord, du côté des Scianquallas, du Wolkait, de Valdabba, toujours en longeant le Tacazié. On monte pendant trois jours de marche par une succession d'éminences, de plaines, de vallées et d'affreux précipices, où l'on rencontre néanmoins des champs ensemencés et des sources pour désaltérer le voyageur. Bien plus, la végétation est extrêmement belle aux alentours des villages de Maitzalo, Enciatkap, Gianamara et Tzalemti, situés à mi-chemin. Mais à mesure qu'on monte, la nature se flétrit, les arbres s'étiolent et se rabougrissent, de sorte qu'au-dessus du Lamalmo, on croirait voir des nains échevelés; leur écorce est une espèce de moisissure, qui en couvre le tronc et les branches de pellicules blanchâtres qui les enveloppent comme d'une barbe, et il en tombe des flocons qu'on prendrait pour des filets de pêcheurs suspendus aux vergues d'un navire. Une fois ces hauteurs passées, on trouve la plaine de Waghera et le plateau de l'Ambara, où cessent les horreurs et l'aspect tourmenté du Tigré, et les escarpements des montagnes que nous venons de décrire, pour faire place (au grand plaisir du spectateur) à de charmantes collines, à d'excellents pâturages, à deux

lacs admirables et à des champs sans fin de toutes sortes de céréales. On jouit là, au milieu de la plus vigoureuse végétation, d'une température si douce, presque toujours égale, ni chaude ni froide, qu'on se croirait transporté à l'un des plus jolis pays du globe. Mais rien n'égale la beauté des bords du lac Tzana, long de trente six à quarante milles et large de dix à vingt; une végétation merveilleuse y offre de la pâture à de nombreuses espèces de bestiaux, et des champs fertiles y produisent au centuple des récoltes d'orge, de *teffe*, de maïs, etc. On compte dans ce lac soixante îles, dont la plus grande et la plus belle est celle dite de St Etienne, où se conserve la meilleure chronique que possède l'Abyssinie sur le royaume d'Axoum. C'est sur ce plateau que naissent et coulent tous les principaux fleuves du pays : le Reb et le Bascelo qui, descendant de l'est, se jettent le premier dans le lac, le second dans le Nil; puis le Gunagonit, le Beressà, le Teiacqua, l'Adda-Ababai, l'Uancit, le Galgel-Bachibo, le Giamma, le Waro, et le Tcia-Tcia, qui se jettent aussi tous dans le Nil. Il faut comprendre dans l'Ambara le royaume de Sciaoa, quasi indépendant avec un prince particulier depuis deux cents ans. L'Ifat et plusieurs provinces plus méridionales ou plus orientales dépendent de ce royaume, qui s'étend sur une largeur égale entre le neuvième et le onzième degré de latitude boréale du sud au nord, en s'inclinant vers l'Amhara et le Qolle, ou pays-bas qui touche à la mer des Indes. Entouré de toutes parts de sables immenses, le royaume de Sciaoa ressemble à une délicieuse oasis; il a pour capitale Angolata, ville fondée par Sakla-Selassié, compte 400 districts et communes et une population de plus de deux millions d'âmes, presque la moitié de toute la population de l'Abyssinie chrétienne. Il reste à parler du troisième plateau qui est le moins connu; car on en sait seulement le peu qu'en a écrit Fernandez, l'intrépide jésuite qui y a pénétré le premier, sans qu'ensuite, pendant deux cent quarante ans personne ait osé imiter son exemple. Parti d'Ambarama sur le lac Tzana, ce courageux missionnaire passa le Nil à Mine, et s'avança à travers les forêts de Gudru vers les plateaux de l'Ennarea, au pied duquel il parvint en huit jours, et après six autres jours de marche fatigante il atteignit à la ville de Gonnea, d'où il descendit sur le territoire plus bas de Gimgiro, traversa le Qebi et le Gambat, et se rendit au port de Melinde. Or, de son récit et des renseignements recueillis postérieurement en Abyssinie, on peut conclure que ce troisième plateau des Gallas, d'Ennarea et de Kaffa, s'étend du neuvième au sixième degré de latitude septentrionale. Le pays situé entre l'Ennarea et l'Amhara est couvert de forêts et de montagnes assez peu élevées, de plaines riches en pâturages, de fleuves et de lacs qui se déchargent dans le Nil d'Amhara. Les lacs de Guraso dans le Gimma et de l'Uaro dans le Gudru s'y jettent aussi; et le plateau dont l'Ennarea fait partie a une étendue de six jours de marche, de son extrémité ou pointe la plus septentrionale jusqu'à la capitale, résidence du *Scium* (gouverneur); il est

limitrophe, au sud, du pays de Caffa; à l'est, il s'incline peu à peu vers la source du Qebi, dans le Giongioro, et parallèlement au Sciaoa et au Guragné, il se replie enfin à l'ouest vers les montagnes de Dinka, dites de la Lune, parce qu'on y adore cette planète que Dieu nous a donnée pour éclairer la nuit, et qu'aujourd'hui encore la Lune est pour ces peuples un être sacré!

Pour conclure on peut affirmer qu'il y a peu de pays où la nature soit plus belle, l'air plus pur, le sol plus fertile que dans l'Abyssinie. En effet, depuis la Troglodytie maritime jusqu'à l'extrême Ethiopie le règne animal y fleurit par le nombre et la variété des espèces : les éléphants, les rhinocéros, les lions, les léopards, les chacals, les sangliers sont partout très-communs. Le pays des Gallas, à l'ouest et à l'est du Nil, abonde en éléphants gigantesques, munis de défenses énormes, longues et pesantes; aussi le commerce de l'ivoire y est-il plus considérable que dans toutes les autres parties de l'Abyssinie. On trouve dans le Semien le cerf et plusieurs espèces d'antilopes; le Wolkait est habité par la girafe, et à chaque pas, dans tout le pays, on rencontre de magnifiques lions. Il est, en outre, très-riche en mines de fer et d'autres métaux. Ainsi, on trouve du cuivre dans le Hamassen et dans les provinces orientales du Tigré, dans le Semien, et ailleurs encore, surtout dans l'Addi-Abun et dans l'Eghela ; les montagnes du Temben, de l'Euderta, du Bora-Salaoa, de Gondaz et de l'Agan renferment du minerai d'or ; les torrents de Scianqualla, au bas nord-ouest du plateau éthiopien, en roulent souvent aussi des paillettes; on sait d'ailleurs que le Semien est riche en turquoises, en agates, en jaspes, en coralines et autres pierres précieuses. Quant aux saisons, on n'en connaît en Abyssinie que le nom ; car on n'y voit que l'hiver et l'été, c'est-à-dire le temps des pluies et l'époque des semailles, moment où les montagnes même les plus abruptes revêtent un manteau de verdure si variée, si riche, si brillante, qu'on en distingue à peine, sous ce rapport, les vallées subjacentes. Quant aux villes, nous nommerons d'abord Gondar, dans l'Amhara, jadis capitale de l'empire d'Abyssinie, et actuellement résidence du Negus ou empereur ; Odora dans le Tigré, ville capitale de ce royaume et entrepôt du commerce entre les provinces orientales et occidentales. Là se trouve aussi Axoum, cité autrefois fameuse dans l'histoire de la région du Nil, et aujourd'hui encore assez importante, quoiqu'elle soit bien déchue de son ancienne splendeur ; elle est assise près des monts Adova sur le Mareb supérieur, entre deux collines, au fond d'une large et fertile vallée. On y admire encore les restes de la ville qui fut la résidence des maîtres puissants de l'Abyssinie et où l'on atteint par des rampes en maçonneries le sommet de hauts édifices dans l'un desquels on trouve des grottes profondes et de grandes salles qu'ornent des colonnes taillées dans le roc. Quelques-uns pensent que ce lieu doit être le tombeau du roi Caleb Negus, contemporain de l'empereur Justinien. La vallée voisine est pleine de ruines et de pierres énormes, entre lesquelles il faut

signaler deux rangées d'obélisques presque entièrement brisés. Mais c'est assez s'arrêter à des détails géographiques qui suffisent pour faire connaître la situation des lieux en Abyssinie; passons plutôt à l'histoire du pays, afin qu'on voie chez quels hommes les missionnaires sont allés répandre la semence de la parole de Dieu.

Or, à vrai dire, il se présente dans cette histoire tant d'obscurités que, pour y porter un peu de lumière, il faudrait entreprendre un long travail qui nous éloignerait trop de notre but. Nous nous bornerons donc à dire que soit que l'Egypte ait donné à l'Abyssinie ses premiers habitants, soit que celle-ci les ait donnés à celle-là, il est certain que sa civilisation et sa puissance sont fort anciennes; car Homère dix siècles avant Jésus-Christ nous a laissé une très-belle description de son état civil et religieux, et selon le poète, les dieux condescendaient chez les Ethiopiens à prendre part à leurs fêtes et à recevoir leurs sacrifices. Les peuples de l'Asie la plus reculée entremêlaient leurs chants guerriers d'héroïdes et de fables éthiopiennes. La mythologie grecque elle-même en fait mention dans les premiers monuments de sa civilisation. Quand ensuite une plus grande culture de l'intelligence fit succéder l'histoire véritable aux fables et aux mythes, l'éclat jeté par les Ethiopiens surpassa de beaucoup la renommée que leur avaient faite les poëtes grecs; il franchit l'immensité des déserts qui les séparent des peuples de l'Occident, et les fit apparaître comme les premiers qui aient fondé une société civile basée sur des lois et des institutions très-sages, les premiers qui aient établi en l'honneur des dieux un culte et des sacrifices ; les premiers qui aient cultivé les arts de la peinture et de la sculpture, et connu l'usage de l'écriture. Chez eux le Nil était un fleuve aussi sacré que bienfaisant, et les montagnes renfermaient dans leur sein de riches métaux et des pierres précieuses. L'homme s'y fixait pour longtemps, abreuvé par les eaux d'une source qui entretenait ses forces. Meroé était le symbole et la personnification de toute cette civilisation et de toute cette prospérité. Il faut remarquer cependant que l'Ecriture Sainte aussi bien qu'Hérodote plaçaient plus avant au sud de l'Abyssinie éthiopienne les Ethiopiens de haute taille, de grande longévité, qui habitaient les extrémités, c'est-à-dire la partie méridionale du pays. Et puisque nous venons de nommer les Livres Saints, rappelons la reine de Saba, qui quitta ces régions pour aller vénérer Salomon, duquel, selon les Abyssins, elle eut un fils qui y répandit le judaïsme. Il est certain qu'il s'y établit anciennement une colonie d'Hébreux, et que cette colonie se maintient aujourd'hui même sous le nom de *Falashas*. Jadis même elle y a prévalu assez pour donner à l'Abyssinie les rois illustres de la race de Salomon, tandis que les descendants de l'ancienne dynastie du pays ne régnaient plus que sur une seule province. Parmi les princes d'origine hébraïque on est fier de citer, à la fin du XIIe siècle, un Lakbala, qui, ayant donné asile à des chrétiens fugitifs de l'Egypte, se servit d'eux pour construire des temples et

des canaux. Le neveu de ce Souverain abdiqua en faveur d'Icon-Alac, issu du sang des anciens rois, dont la postérité remonta ainsi sur le trône, réunit toute l'Abyssinie sous son pouvoir et se vengea des excursions des Arabes en les repoussant des provinces qu'ils avaient envahies. Après ces quelques mots, parlons immédiatement de la conversion du pays au christianisme, conversion due à son premier évêque St Frumence, dont l'intéressante histoire offre un tel charme poétique, qu'elle mérite que nous la reproduisions complétement. Un philosophe chrétien, Tyrien de naissance et nommé Mérope, s'en retournait des Indes où il avait voyagé en quête de connaissances curieuses et utiles, avec deux jeunes neveux qu'il élevait. Le navire qui les transportait jeta l'ancre sur les côtes d'Afrique afin d'y faire des provisions, et les deux enfants, qui s'appelaient l'un Edèse, l'autre Frumence, descendirent à terre, pour ne pas interrompre l'étude des leçons qu'on leur avait données. Tout à coup une horde d'Africains barbares assaillit à l'improviste le navire et le met au pillage, en en massacrant tout l'équipage. Ils se retiraient ainsi couverts de sang et chargés de butin, quand ils trouvent les deux jeunes gens qui vaquaient tranquillement à l'étude, assis à l'ombre d'un arbre le long de la plage. Ils se sentirent tellement touchés de leurs grâces et de leur candeur que, loin de les mettre à mort, ils résolurent de les emmener pour les présenter à leur roi en Ethiopie. Celui-ci prit les deux jeunes captifs en si grande affection que, lorsqu'ils eurent grandi, il donna l'office d'échanson à Edèse, et celui de caissier ou d'administrateur de son trésor à Frumence, chez lequel il reconnut un esprit plus prompt et plus élevé. Dès lors il continua tant qu'il vécut à leur accorder une bienveillance toute particulière et à les traiter avec les plus grands égards. A sa mort il confia le royaume à sa femme, parce que son fils et héritier était encore tout jeune, et il laissa Edèse et Frumence entièrement maîtres d'eux-mêmes. Mais la reine, ne sachant sur qui se reposer des soins du gouvernement, les pria de rester près d'elle jusqu'à la majorité de son fils, pour partager les sollicitudes de la régence, surtout Frumence, qui se distinguait par sa prudence autant que l'autre par sa modestie. Frumence eut à peine, sous l'inspiration de Dieu, pris en main les rênes du gouvernement qu'il se mit avec un grand zèle à rechercher combien il y avait de chrétiens parmi les romains que le commerce appelait dans ces régions ; il leur fit obtenir une autorisation générale d'avoir, partout où il leur plairait, des lieux pour y tenir leurs assemblées religieuses, il les aida même par ses propres largesses à s'en procurer. Quand le jeune prince fut parvenu à sa majorité, Edèse et Frumence lui rendirent un compte exact de leur administration et retournèrent dans leur patrie, malgré les instances réitérées par lesquelles le roi, la reine et d'autres personnages du royaume essayèrent de les retenir. Mais, tandis qu'Edèse se hâta d'effectuer son retour, dans le désir de revoir plus tôt ses parents, Frumence se dirigea vers

Alexandrie, disant qu'il ne convenait pas de cacher l'œuvre de Dieu. Dès qu'il y fut arrivé, il fit connaître à St Athanase, qui en était évêque, la situation du christianisme en Abyssinie; il l'engagea à envoyer un bon évêque à cette colonie considérable de fidèles qui exerçaient librement leur culte et jouissaient d'églises particulières. Ayant prêté attention aux paroles et à la conduite de Frumence, St Athanase lui dit dans une réunion d'évêques, comme Pharaon à Joseph : « Où pourrions-nous en trouver un autre qui ait comme vous l'esprit de Dieu pour accomplir de si grandes choses? » En conséquence, il le sacra évêque et lui ordonna, au nom du Seigneur, de s'en retourner là d'où il venait, c'est-à-dire à Axoum en Ethiopie. Frumence s'y rendit en effet, et y opéra beaucoup de miracles à l'exemple des Apôtres, convertissant à la foi de Jésus-Christ un nombre incroyable de barbares. Rufin, qui rapporte ces faits, les tenait de la bouche d'Edèse lui-même, qui fut depuis ordonné prêtre à Tyr, sa patrie. L'Eglise entière honore la mémoire de St Frumence : les Latins le 27 octobre, les Grecs le 30 novembre, et les Abyssins le regardent encore comme leur Apôtre. L'Abyssinie est restée chrétienne jusque de nos jours ; mais elle est assez entraînée dans l'hérésie des monophysites ou jacobites, dans laquelle elle s'est plongée à corps perdu, lorsque les erreurs de ces hérésiarques eurent jeté de profondes racines parmi les évêques et les chrétiens d'Egypte. Devenus les maîtres du pays, les Musulmans craignirent que les évêques catholiques ne soulevassent cette vaillante nation, dont ils avaient déjà reçu de terribles leçons dans l'Yémen, et ne lui permirent plus d'entretenir des relations ouvertes avec le monde catholique; il était permis aux seuls patriarches jacobites d'Alexandrie d'envoyer des évêques en Abyssinie ! Le premier de ces évêques, envoyé par le patriarche Benjamin, à l'époque où l'Egypte fut conquise par Amrou, imagina, pour mieux détacher les Ethiopiens de la foi catholique, d'altérer et de falsifier les canons du concile de Nicée, et d'en fabriquer de particuliers pour le gouvernement de l'église éthiopienne; en outre, une loi souveraine portait que les Ethiopiens ne pouvaient reconnaître qu'un évêque, celui venu d'Alexandrie. Grâce à ces mesures, trois cent trente ans après l'introduction du christianisme en Ethiopie (de 341 à 642), l'Abyssinie s'enfonçait entièrement dans les doctrines de l'hérésie eutychienne, ou jacobite, ou monophysite, c'est le nom propre qui lui convient, dont elle est malheureusement encore imbue aujourd'hui. Voici, en effet, comment en parle M. Sapeto, très-récemment missionnaire en ces régions, dans son histoire du pays.

Les Abyssins ne furent guère catholiques que pendant 300 ans, c'est-à-dire de 341 à 642, soit jusqu'à la conquête de l'Egypte par les musulmans ou un peu plus tard. On aime à croire que tous n'ont pas embrassé l'hérésie jacobite à la fois; cependant il est certain que Benjamin, patriarche d'Alexandrie, a fabriqué des canons particuliers pour cette Eglise. Ce n'est pas qu'on présente ces canons comme eutychiens, puisqu'on y traite, au contraire,

Eutychès d'hérétique; mais, à vrai dire, il est bien difficile de comprendre une pareille accusation de la part de ceux qui suivent ses doctrines. Il est écrit dans leur *Senkessar* que le Verbe divin n'a point pris la chair humaine et que celle-ci n'est point devenue le Verbe divin, mais que l'un et l'autre ont conservé leur nature propre en Jésus-Christ; malgré cela, ils prétendent trouver dans l'unité de nature (à laquelle ils croient) une double nature, humaine et divine, distincte et sans confusion. Ils professent, en outre, que Jésus-Christ agissait, comme homme et comme Dieu, par deux opérations; qu'il a souffert et qu'il est mort dans la nature humaine, et que par la nature divine il a fait des miracles et qu'il est ressuscité, parce que cette nature ne pouvait mourir. De sorte que, si on leur demandait : « Le Christ était-il vraiment homme parfait dans la nature humaine? » ils répondaient affirmativement. « Etait il Dieu parfait dans la nature divine? » Oui encore! « Agissait-il comme homme? » Oui! « Et comme Dieu? » Egalement. « Il a donc deux natures? » Non, une seule nature avec une opération unique.» — On voit là l'étrange mélange et la confusion des termes et des sentiments catholiques qu'on forçait pour leur donner une signification hérétique. Par suite de leur contact et de leur commerce avec les Grecs, les Abyssins se mirent aussi à nier que le Saint-Esprit procédât du Fils. Cependant cette erreur est chez eux très-récente; car on a reconnu qu'ils ont effacé depuis fort peu de temps les mots *filioque* dans beaucoup de leurs anciens manuscrits. Quant au dogme de l'Incarnation, il y a chez les Abyssins trois différentes opinions : suivant la première, Jésus-Christ serait le Fils de Dieu comme en étant l'oint par nature; suivant la seconde, il le serait par la grâce; suivant la troisième, il le serait absolument par lui-même. D'où il résulte que ce triste lambeau d'Eglise abyssinienne est en quelque sorte divisé en trois sectes qui se détestent et s'accusent réciproquement d'hérésie. Mais au fond les Abyssins ont tous reçu de Dieu des sentiments plutôt catholiques que non catholiques, bien qu'ils se trompent en attribuant à Dieu et aux anges un corps spirituel très-subtil. Relativement à la grâce, au mérite, au démérite, ils professent aussi la doctrine catholique, quoiqu'ils tombent ici dans une espèce de contradiction, en admettant le *Kidan*, c'est-à-dire un pacte conclu entre Dieu, la sainte Vierge et les saints, d'après lequel il sauverait tous ceux qui recourraient à eux d'une manière quelconque, et en comptant sur certains miracles, qui, en définitive, supprimeraient l'éternité des supplices de l'enfer. Dans leur symbole ils ne connaissent pas le nom de purgatoire, à moins qu'on ne veuille prendre comme équivalent celui de *Sihol* qui est un lieu au-dessus de l'entrée de l'enfer; mais ils font des prières et offrent des sacrifices pour leurs morts; d'où il semble suivre qu'ils admettent véritablement un lieu de *purification*. Quant aux sources de vérité infaillible, les Abyssins regardent comme telles la tradition, c'est-à-dire les conciles (excepté celui de Chalcédoine qu'ils rejettent ou appellent hérétique); le témoignage des Pères grecs et de saint Grégoire, ainsi que l'Ancien et le Nouveau Testament, ils les regardent

comme la parole révélée ; ils comptent quatre-vingt-un livres canoniques, auxquels ils ajoutent la prophétie d'Hénoch et le *Kufale*, qui n'est que la chronologie des temps de la loi, depuis la mission de Moïse jusqu'à sa mort. Ils tiennent aussi pour sacrés les canons dits apostoliques ; les œuvres de S. Clément, pape, et les légendes des apôtres que nous nous bornons à considérer comme apocryphes suivant les règles de la saine critique. Quant au chef de l'Eglise de Jésus-Christ, ils reconnaissent que c'est bien le patriarche de Rome, successeur de S. Pierre. Mais ils prétendent que depuis S. Léon les pontifes romains sont tombés dans l'erreur, ne s'apercevant pas que, si l'on supposait un pareil écart de la vérité catholique, la primauté du Siége de Rome s'évanouirait aussitôt. Ils attribuent avec raison à l'Eglise le droit de publier des lois pour le gouvernement et dans l'intérêt des fidèles ; aussi respectent-ils grandement ses décrets et même craignent-ils ses anathèmes. Cependant ils n'admettent parmi les sacrements que le Baptême, l'Eucharistie, la Pénitence, l'Ordre et le Mariage, sans toutefois repousser l'Extrême-Onction, qu'ils se bornent à peu estimer. Ils administrent le baptême aux enfants mâles quarante jours et aux filles quatre-vingts jours après leur naissance, en pratiquant la circoncision soit pour l'un soit pour l'autre sexe ; ils baptisent par immersion, et les baptisés sont immédiatement oints du chrême On peut regarder comme équivalant à la confimation cette onction qu'ils croient nécessaire. En outre, ils administrent aux enfants ainsi régénérés la communion sous une seule espèce, celle du vin, tandis qu'on la donne aux adultes sous les deux espèces du pain et du vin ; puis ils leur suspendent au cou un cordonnet de soie blanc qu'ils doivent porter jusqu'à la mort. Chez eux la confession est auriculaire comme chez les catholiques ; mais elle ne s'étend ni à toutes les sortes de péchés, ni à la détermination précise du nombre de chaque péché. L'ordre est conféré suivant le rite de l'Eglise d'Alexandrie, c'est-à-dire que l'évêque, soufflant à la fois sur tous les ordonnés, leur dit : *Recevez le Saint-Esprit*, de sorte qu'il paraît douteux s'il manque peut-être quelque chose à la formule. Les Abyssins ne connaissent point les autres ordres inférieurs au sacerdoce ; car dans leur Eglise on fait des diacres et des sous-diacres dès la plus tendre jeunesse. Enfin le mariage, d'après leur rituel, est compris chez eux dans son intégrité et administré comme il doit l'être ; seulement il est d'usage de ne procéder à la célébration de ce sacrement que pour des époux arrivés à l'âge mûr et de les fortifier par l'eucharistie ; à propos de ce sacrement, nous ajouterons ici qu'ils appellent changement la *transsubstantiation*, croyant à la présence réelle comme à un article de foi, quoi qu'en disent Ludolf et d'autres protestants qui sont allés jusqu'en Abyssinie chercher les preuves de leur apostasie. Le rite éthiopien est d'ailleurs grave, beau, ancien et mystérieux ; le saint sacrifice s'y célèbre portes closes avec l'assistance au moins de cinq prêtres et diacres qui, après la consécration, montrent au peuple le corps et le sang de Jésus-Christ. Les églises d'Abyssinie ont toutes le *tabot* (l'autel) tourné vers l'Orient ; elles sont

construites de façon qu'à l'intérieur le sanctuaire reste ceint d'un mur dans lequel sont pratiquées trois portes; le long de ce mur règnent deux vestibules, l'un, au dehors, assigné au peuple, l'autre, au dedans, réservé aux *dabtara* (docteurs ou scribes), qui durant les offices, chantent ou dansent au son du tambour et en battant du pied et d'un bâton la terre en cadence musicale. Les Abyssins jeûnent le mercredi et le vendredi, fêtent le samedi aussi bien que le dimanche et s'abstiennent de tous les aliments interdits par la loi de Moïse. Ils observent un jeûne de cinquante jours au carême, un de trente jours en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, un de quinze jours avant la solennité de l'Assomption, un de deux mois ou préparation à la Noël, un de quatre jours en mémoire du jeûne de Ninive. Chez eux, les églises et les monastères jouissent du droit d'asile, c'est-à-dire que personne ne peut y être arrêté. Quant à la hiérarchie, le patriarche d'Alexandrie est à sa tête; un *abun*, ne dépendant que du patriarche, est un évêque exerçant une pleine autorité sur tout le pays; il y a ensuite l'*etcieché*, supérieur des moines de Gondar, le premier dignitaire, après l'*abun*, de tout le corps ecclésiastique. Toutes les églises ont à leur service des prêtres et des *dabtara*: ceux-ci vivent presque exclusivement du revenu des biens ecclésiastiques; ce sont les seuls qui sachent écrire, les premiers ne sachant que lire. Telle est, en résumé, la religion des Abyssins chrétiens; nous disons en résumé, parce que, s'il fallait en traiter d'une manière étendue et complète, il y aurait de quoi y consacrer des volumes entiers. D'autant plus que l'hérésie, étant par elle-même naturellement variable, est aussi féconde en mille erreurs. En effet, ces docteurs de Gondar ont depuis longtemps ressassé tant de doctrines qu'il n'est point d'idées étranges ou impies qu'ils n'aient embrassées et n'embrassent encore chaque jour avec ardeur. Il paraît même qu'ils commencent à se laisser abuser par les erreurs d'Arius et de Nestorius et à vétiller sur la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel. Mal incurable, il est vrai, de tous les schismes et des hérésies, de ne pouvoir s'arrêter fixement à ce qu'ils ont posé comme le fondement de leurs croyances! Mais telle est leur nature qu'après avoir commencé par une première négation (tous commencent toujours ainsi), ils marchent de négation en négation, jusqu'à ce que, ayant perdu non seulement tout sentiment de foi, mais encore toute notion juste de l'intelligence, ils tombent dans le pur scepticisme, ou plutôt dans un délire frénétique, tel que paraît être le rationalisme auquel sont arrivées les dernières hérésies de Luther et de Calvin, ou bien dans une ignorance grossière, comme tous les schismes d'Orient. Maintenant, sans nous arrêter davantage à ce qu'il nous a paru nécessaire de faire connaître de l'histoire de l'Abyssinie, afin de mettre nos lecteurs à même de juger et d'apprécier l'importance des missions que l'Eglise romaine a voulu fonder dans ce pays pour le ramener à l'unité catholique, nous parlerons de ces Frères Mineurs à qui d'abord a été confiée cette grande œuvre.

(*A continuer*).

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

ÉGYPTE.

Lettre du P. Préfet des Missions Franciscaines en Egypte au Révérendissime Père Général de l'Ordre, Raphael de Pontecchio, *sur les fruits de salut qu'on recueille en ces contrées.*

Révérendissime Père,

Je vous adresse un rapport qui donnera à Votre Paternité Révérendissime une idée générale de l'état tant spirituel que matériel de notre mission apostolique dans la Haute-Egypte et dans l'isthme de Suez.

D'abord je regrette d'avoir à dire que le grand torrent du mal déborde, ici aussi, de toutes parts et menace de tout inonder. L'indifférentisme et le refroidissement du cœur par rapport à la religion gagnent de plus en plus même dans les régions infidèles, et cela par suite de tant de scandales de toutes sortes que donnent ceux-là qui devraient enseigner par leurs exemples la véritable pratique de notre foi catholique. Oh ! combien de maximes détestables, combien de propositions infernales contre notre sainte religion sortent tous les jours des lèvres de ces prétendus nouveaux régénérateurs du monde, épars à travers l'Egypte ! En vérité, les infidèles et les hérétiques ignorants n'avaient jamais rien entendu de pareil à ces paroles de haine et de mépris, à ces plaisanteries, à ces abominations inouïes ; il n'y a plus rien de sacré pour certains enfants égarés de l'Europe ! On ne saurait croire quels obstacles naissent de tout cela pour obtenir des conversions. Combien de fois, en effet, ne nous sommes-nous pas entendu dire, avec le plus grand grand chagrin et la plus grande douleur : « Que voulez-vous de nous, vous prêtres et missionnaires ? que nous nous fassions les vôtres et que nous embrassions votre religion ? Vraiment la conduite de vos chrétiens est faite pour nous y engager ! Ils la haïssent plus que nous, ils la méprisent, la tournent en ridicule sur les places publiques et ne cessent de l'attaquer par leurs

blasphèmes. Oh ! non, non ; mieux vaut notre secte, notre mosquée, l'Eglise de notre Patriarche (hérétique) ! »

Toutes ces choses feront comprendre à Votre Paternité Révérendissime combien il est inévitable que dans ces missions la moisson soit faible ou presque nulle. Aussi les missionnaires sont-ils réduits à n'être presque plus que des surveillants préposés dans la grange à garder le peu de grain qu'on y a recueilli et séparé de l'ivraie, en le garantissant des voleurs et de ceux qui voudraient le jeter aux bêtes. En vérité, nous nous estimerions heureux de pouvoir conserver digne du Seigneur ce petit héritage ! Cependant nous faisons de temps en temps quelques nouvelles conquêtes qui réjouissent notre cœur ; voici celles de l'année dernière (1864).

Le 22 février vers midi j'administrai le saint baptême à une jeune négresse du Soudan, esclave musulmane. Depuis longtemps elle désirait être régénérée dans la sacrée piscine, mais ses maîtres ne lui permettaient pas de faire cette démarche salutaire, de peur qu'elle n'échappât à l'esclavage. Elle n'en continuait pas moins d'apprendre les vérités de notre sainte religion desquelles elle était devenue très-convaincue. Comme d'ailleurs ses maîtres ne l'empêchaient pas de se rendre à notre Eglise, elle y allait avec grande dévotion entendre la sainte messe, non-seulement à toutes les fêtes, mais encore, quand on la laissait libre, aux jours ouvriers. Il faut noter qu'on lui avait donné à entendre qu'elle avait été baptisée longtemps auparavant dans une maladie qu'elle avait faite. C'est pourquoi, persuadée qu'elle était chrétienne, elle tâchait d'observer exactement les lois et le rite cophte catholiques, jeûnait rigoureusement et se conformait à toutes les autres pratiques de la religion. Mais comme on lui avait dit qu'elle avait reçu seulement l'eau, et non le *marum* (l'huile du baptême et le saint chrême), elle venait à chaque instant me prier, les larmes aux yeux, de vouloir lui administrer le sacrement.

Elle était tellement persuadée qu'elle était catholique qu'elle voulait même se confesser ; mais je me bornais à l'instruire et rien de plus. Sur ces entrefaites elle tomba tellement malade que ses maîtres eux-mêmes s'attendaient à la voir mourir. On m'appela donc en toute hâte comme médecin, bien que je n'eusse pas de diplôme, et je profitai de l'occasion pour la purifier avec l'eau du saint baptême qu'elle demandait instamment ; quand elle fut guérie de cette maladie, on suppléa les autres cérémonies, et aujourd'hui, grâce au ciel, cette négresse vit en catholique cophte excellente et très-exemplaire.

Le 5 mars je baptisai une autre jeune négresse, également esclave dans le

Soudan. Il y avait longtemps aussi qu'elle aspirait ardemment à recevoir le baptême ; mais son maître l'en empêchait par la même raison que celui de l'autre négresse, c'est-à-dire pour ne point avoir à la mettre ensuite en liberté. Néanmoins elle récitait ses prières, fréquentait notre église et entendait la messe comme tous les catholiques, pleurant et soupirant après le jour où elle serait inscrite au nombre des fidèles, et allant çà et là afin d'apprendre la loi divine. Dieu voulut enfin exaucer ses vœux. Notre négresse, ayant perdu son maître, en supplia le fils de la faire baptiser. Celui-ci condescendit volontiers à ses désirs, et j'allai aussitôt laver la catéchumène dans la sacrée piscine où elle recouvra la robe de l'innocence, de sorte qu'elle est auss maintenant une très-fervente catholique.

Le 15 avril on m'appela comme médecin chez une hérétique pour voir l'enfant, gravement malade, d'une négresse musulmane. J'y courus et, voyant l'enfant en danger, je parvins à convaincre si bien la mère de la valeur du sacrement qu'elle consentit à le faire baptiser, peut-être parce que, déjà instruite jusqu'à un certain point de notre religion, elle espérait qu'avec la santé de l'âme, son fils pourrait aussi recouvrer celle du corps. Je le baptisai donc et lui donnai le nom de Joseph. Et trois jours après le saint patriarche de ce nom l'emporta au ciel, où j'espère qu'il priera pour nous.

Le 24 juin je gagnai à Dieu une autre pauvre esclave musulmane, jeune également, qui se trouvait infirme depuis plusieurs années, sans pouvoir bouger du lit autrement qu'avec l'aide d'une compagne. Celle-ci, autrefois esclave elle-même et depuis catholique, s'efforça d'amener son amie au christianisme; elle parvint à la convaincre et la disposa à recevoir le saint baptême. Voyant bientôt son état s'aggraver, elle nous appela près de la malade, demandant qu'elle fut purifiée immédiatement dans les eaux baptismales, si elle était en danger de mort ; sinon, que nous nous occupions de l'instruire, pour la faire ensuite chrétienne. Mais la maladie me paraissant devoir durer, je ne jugeai pas à propos de la baptiser sur-le-champ. Je la fis instruire quelque temps avant de lui conférer le sacrement de la régénération. La néophyte continue à garder le lit, quoiqu'elle aille un peu mieux depuis son baptême (peut-être à cause de sa grande foi) : elle peut se remuer sans aide. Elle prie continuellement, remplit exactement ses devoirs, autant que le mal le lui permet, et vit de maigres aumônes.

Le 10 août j'ai été appelé à baptiser une autre jeune esclave pareillement musulmane. Celle-ci soupirait de même depuis longtemps après le saint bap-

tême, s'appliquant à apprendre la doctrine chrétienne; mais la même résistance de la part de ses maîtres l'empêchait de satisfaire ses désirs. Or il advint que la pauvre enfant contracta une maladie incurable (la phthisie), et dans cet état elle désirait plus vivement que jamais d'être baptisée. Enfin arriva le moment où Dieu l'exauça. En effet ses maîtres, voyant que le moment de la mort approchait pour elle, vinrent en toute hâte demander que nous la baptisions; le missionnaire se rendit aussitôt chez eux et conféra le saint baptême à la malade, qui le reçut avec une joie indicible. Après cela, je voulus l'affilier à la confrérie de la bienheureuse Vierge du Carmel, et au bout de huit jours elle expira en véritable fille de l'Eglise catholique, en ayant constamment sur les lèvres les doux noms de Jésus et de Marie.

Le 26 décembre une négresse catholique de l'Abyssinie nous fit demander que nous allions bien vite voir un jeune esclave de quatorze ans, qui était gravement malade. J'y allai en personne avec un autre missionnaire, et nous le trouvâmes tellement abattu, que la faiblesse de son pouls annonçait bien l'approche de la mort. Les gens de la maison me dirent alors : « Père, si vous reconnaissez que le malade est en danger de mort, nous vous prions de lui donner tout de suite le saint baptême ; car il le désire ardemment. » Nous commençâmes par bien demander au malade lui-même quelle était sa volonté? — « Oui, oui, répondit-il, je veux être chrétien ; baptisez-moi, je vous en prie de tout mon cœur et de toute mon âme. » Le trouvant si bien disposé et si bien résolu, je lui fis enseigner et expliquer le mieux possible les augustes mystères de notre sainte religion ; puis je le baptisai simplement avec de l'eau bénite, en me réservant de suppléer toutes les autres cérémonies, s'il ne mourait pas. Oh ! le beau spectacle que de voir dans quels sentiments il reçut le baptême de la régénération ! On eût dit un ange de paix, encore innocent ! Mais sa maladie était incurable : il avait au cou des plaies scrofuleuses qui se gangrenaient et qui le clouaient au lit depuis plusieurs années. Aussi huit jours après son baptême expira-t-il doucement avec un crucifix en main.

Voilà le peu de fruits évangéliques que nous avons recueillis au Caire. D'un autre côté on m'écrit de la Haute-Egypte ce qui suit :

Le R. P. Séraphin de Sant' Antimo, missionnaire apostolique, nous informe le 11 décembre qu'il a baptisé cette année une femme musulmane et une petite fille. Le R. P. Samuel nous écrit de son côté ce qui suit, à la date du 13 décembre : « Je fais connaître à Votre Paternité Révérendissime l'état

de l'église construite à Negad. Elle est achevée et j'espère y célébrer le saint sacrifice et l'office divin le jour de Noël. Mais tous comptes faits, je reste encore débiteur de mille piastres courantes que j'ai empruntées de quelques amis qui en demandent le remboursement. Quant à Gamoula, la situation reste toujours la même. Ces nouveaux catholiques sont délaissés ainsi que d'autres familles qui, comme leurs prêtres, paraissent extérieurement hérétiques, bien qu'au fond elles soient attachées au catholicisme ; mais elles ne se montreront pas ouvertement ce qu'elles sont, avant qu'on leur ait bâti une église ou chapelle. J'ai dit *délaissés*, parce que le ministre de Dieu ne peut que visiter rarement un lieu où il ne peut convenablement résider, ni même célébrer les saints mystères. C'est donc à nous qu'il incombe de remédier à un inconvénient si grave et si préjudiciable, en obtenant bientot le firman nécessaire pour construire une église avec quelques dépendances à l'usage du missionnaire; autrement toutes ces âmes se perdront! »

Dans un petit village près de Tatta, une famille entière d'hérétiques cophtes s'est aussi convertie et a pris sa place parmi les vrais croyants, dont elle fait encore partie.

Je crois que d'autres conversions ont eu lieu dans la Haute-Egypte; mais les détails ne m'en sont pas encore parvenus.

J'arrive maintenant à vous dire quelques mots de la naissante ville de Suez. Elle a changé entièrement d'aspect et pris une physionomie toute différente de ce qu'elle était il y a quatre ans.

Le canal de l'eau douce provenant du Nil sert parfaitement et servira mieux encore à l'avenir, attendu que si l'eau du canal manquait à Suez, le vice-roi d'Egypte aurait à payer une forte indemnité à l'entrepreneur de l'Isthme. Dès aujourd'hui des conduits amènent l'eau jusqu'au sein de la nouvelle ville, et à notre grande satisfaction l'on y a terminé la construction de l'hôpital, qui a été dernièrement bénit par notre missionnaire.

On est déjà en mesure de le garnir de tous les objets nécessaires, de sorte qu'on pourra prochainement y recevoir les malades pour leur donner les soins et les secours qu'ils réclament. En outre on établira bientot un beau cimetière, et l'on ne verra plus les cadavres des catholiques inhumés avec les protestants anglais.

Enfin nous pouvons compter que la nouvelle église commencée il y a trois mois sera terminée dans autant de temps. A côté de l'église on bâtit aussi un petit hospice qui suffira pour qu'on puisse y loger des missionnaires de pas-

sage, si nos moyens nous permettent d'y faire un troisième étage pour quatre autres chambres. Malheureusement nous devons avouer que nos ressources sont fort restreintes; il faut donc que nous plaçions notre confiance dans le ciel.

Le nombre des catholiques, qui augmente de jour en jour, est de plus de quinze cents; il nous a par suite fallu ouvrir une école pour les enfants, qui y sont immédiatement accourus pour apprendre l'italien, l'anglais et le français. Les maîtres sont les deux frères missionnaires qui résident à Suez et qui dirigent l'école avec le plus grand zèle.

Quant au creusement du grand canal de l'isthme, il avance toujours, malgré les obstacles.

Voilà ce que j'avais pour le moment à vous dire sur la mission de Suez où la colonie française, en particulier, ne cesse de se développer.

Il me reste seulement à ajouter que les missionnaires catholiques, à quelque rite qu'ils appartiennent, sont tous honorés et respectés, autant par les musulmans que par les autorités locales, et même secourus dans leurs besoins temporels. Libre à l'Europe de s'étonner que les ministres du sanctuaire inspirent tant de respect à des infidèles et à des hérétiques! Mais comment douterions-nous qu'il ne nous soit bientot donné de produire un grand bien spirituel parmi ces peuples du Levant, quand nous les voyons s'attacher de plus en plus aux prêtres de la vraie Eglise?

En tout cela gloire à Dieu et à l'Immaculée Vierge Marie!

Maintenant, Révérendissime Père, bénissez-moi et croyez-moi

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

FR. VENANZIO DE SAN VENANZIO,

Min. Obs. réf.

Préfet des Missions en Egypte.

Le Caire, 17 janvier 1865.

II.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du P. Pamphile de Magliano *au Rédacteur des Annales sur l'histoire des Franciscains dans l'Amérique méridionale.*

(suite).

Lorsque la France rentra, en 1632, en possession du Canada, nos missionnaires, ne s'attendant à aucune mesure fâcheuse, se préparaient à y retourner ; mais ils furent bien surpris d'apprendre qu'on se proposait d'écarter les anciens missionnaires, récollets et jésuites, et qu'on avait appelé en leur lieu et place les capucins, qui avaient décliné les offres qu'on leur avait faites pour recommander les jésuites, à l'exclusion des Franciscains. En effet, les jésuites reprirent leur poste, et les récollets furent éliminés. Le P. Le Caron, fondateur de la mission des Hurons, au dire du chevalier Shea, un des plus grands serviteurs de Dieu dans l'histoire des missions Franciscaines, fut si triste de ne pouvoir retourner dans sa chère mission, qu'il mourut de chagrin le 29 mars 1632. La Sacrée Congrégation de la Propagande, faisant droit aux réclamations des récollets, décida qu'ils devaient reprendre leur poste ; le roi de France ordonna également leur retour ; les habitants du Canada le désiraient avec impatience, et pourtant, malgré tous leurs efforts, les récollets ne parvinrent pas, pendant des années et des années, à effectuer ce retour, parce qu'ils rencontraient toujours des obstacles inexplicables de la part de la société commerciale, qui les renvoyaient, peut-on dire, d'Hérode à Pilate. En 1670, ils obtinrent à la fin de pouvoir recommencer leur travaux sur le champ apostolique d'où ils avaient été bannis juste quarante ans auparavant, et ils furent en outre nommés aumôniers des ports militaires français. Le ministre Provincial lui-même, le P. Allart (depuis évêque de Provence), se mit à la tête de cette expédition, et lors de son retour en France il laissa comme commissaire le P. Gabriel de la Ribourde, dernier rejeton d'une noble famille bourguignonne, dont l'on admirait le zèle et la bonté rares. Ce religieux, le P. Zénobe Membré et le P. Louis Hennepin furent les trois missionnaires qui se rendirent célèbres par leurs explorations entreprises avec M. La Salle. Le nom du P. Hennepin en particulier est si célèbre dans l'histoire de l'Amérique septentrionale, que je ne saurais me résigner à n'en parler qu'en passant.

Le Père Louis ou Ludovic Hennepin, quoique né dans les Pays Bas, ap-

partenait à la Province des récollets de Paris. Il a raconté lui-même que la lecture de l'histoire des travaux et des voyages des missionnaires de son Ordre lui inspirèrent le désir de marcher sur leurs traces ; c'est notamment la relation des missions d'Amérique, où suivant la statistique présentée au chapitre général de 1621 se trouvaient cinq cents couvents, qui détermina sa vocation, et en 1676 la Providence disposa qu'il fût envoyé par ses supérieurs comme missionnaire au Canada. La première station dans laquelle il commença à déployer son zèle, fut à l'embouchure du fleuve St Laurent dans le lac Ontario (mot indien qui signifie beau lac) ; où, près de l'église qu'il bâtit, on éleva le fort Frontenac. Mais son caractère le destinait et le rendait propre à faire de grandes explorations et découvertes, plutôt qu'à la vie sédentaire. Parti de Frontenac, le 5 décembre 1678, et ayant franchi sur le lac une distance d'environ quinze lieues, il remonta le fleuve Niagara avec un navire de dix tonneaux, c'est à dire avec un vaisseau plus grand qu'aucun de ceux qui eussent sillonné ces eaux. Il en rendit de solennelles actions de grâces à Dieu, en chantant le *Te Deum* avec les seize hommes qui l'accompagnaient, et le 11 du même mois il offrit le sacrifice non sanglant, le premier qui ait été célébré devant l'une des merveilles du monde, la cascade de Niagara. Mais les cascades empêchèrent nos voyageurs d'aller plus loin avec leur navire ; il leur fallut donc en construire un nouveau en amont près d'Erie (mot indien qui signifie lac du chat), et le P. Hennepin dut, en attendant, porter sur son dos son bagage de missionnaire. Quand le nouveau bâtiment fut achevé sous la direction de M. Tonti, exilé italien, il fut béni suivant le rituel romain, baptisé du nom de Griffon et lancé dans les eaux du Niagara. On tira ensuite trois coups de canon, et l'on entonna le *Te Deum* que suivirent mille cris de joie. Mais avant de s'embarquer pour continuer son entreprise, le P. Hennepin fut obligé de retourner au fort Frontenac et de prendre avec lui deux collaborateurs : c'étaient le digne P. de la Ribourde, à qui le P. Valentin Le Roux avait succédé, en qualité de commissaire Provincial, et le P. Membré susnommé. Le P. Milithon les accompagna pour rester au port de Niagara. Tous les arrangements ayant été pris, le *Griffon*, ayant à bord les trois missionnaires, M. La Salle et vingt-huit autres personnes, entra le 7 août 1679 dans l'embouchure du lac Erié et fit voile pour l'ouest. Puis on entonna une seconde fois le *Te Deum*, au bruit de la décharge des sept canons et des arquebuses de l'équipage. Les nombreux sauvages qui se trouvaient dans les environs, criaient *Gannoron*, *Gannoron*, pour primer leur admiration. Il est bon de remarquer que ceci se passait précisé-

ment en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Buffalo, surnommée la *Reine des lacs*, ville et diocèse dans lesquels nous résidons actuellement. Le *Griffon* était le premier vaisseau qui naviguât sur le vaste lac d'Erié, et étant de soixante tonneaux, il devait certainement présenter des dimensions extraordinaires pour qui n'était accoutumé à voir que de petits canots. Nos explorateurs appelèrent Cap de St François le premier cap qu'ils rencontrèrent. Le 11 août ils franchirent le détroit qui unit le lac Erié au lac Huron ; mais comme le détroit s'élargit vers le milieu de manière à former un petit lac, ils donnèrent à cette partie le nom de Ste Claire, qu'elle porte encore aujourd'hui. Le 23 ils entrèrent dans le lac Huron, sur les bords duquel les récollets, comme nous l'avons dit ailleurs, avaient allumé le flambeau de l'Evangile plus d'un demi siècle auparavant. En cette occasion un nouveau *Te Deum* fut chanté pour rendre grâces à Dieu de l'heureuse navigation qu'on avait faite dans des eaux inconnues et des courants dangereux. Ne pouvant pénétrer dans le lac supérieur, à cause des cascades de Ste Marie, nos missionnaires entrèrent dans le lac Illinois ou Michigan. Contrairement à leur avis, M. La Salle voulut alors renvoyer le vaisseau avec une cargaison de peaux afin de pouvoir faire face à des engagements qu'il avait contractés ; malheureusement le *Griffon* fit naufrage, et, comme on le sut depuis, à peu de distance de là. Les missionnaires et leurs compagnons eurent donc à continuer leur exploration en de petits canots. Laissant de côté divers incidents, notons seulement que pour passer du lac au fleuve Illinois, ils durent faire trois lieues par terre, avec leurs bagages sur les épaules. Arrivés à destination, ils bâtirent un fort qu'ils nommèrent *Crèvecœur* à cause des chagrins que leur donna la désertion de quelques uns d'entr'eux. Ils attendirent quelque temps le retour du *Griffon*, mais inutilement, et en conséquence M. La Salle résolut de retourner lui-même au Canada. Il engagea néanmoins le P. Hennepin à continuer l'exploration à la condition qu'arrivé au Mississipi, il se dirigerait vers le Nord. En effet, le P. Hennepin, accompagné d'Antoine Augel et de Michel Ako, partit dans un canot le 29 février 1680, laissant au fort Crèvecœur le P. Zénobe et le P. Gabriel, dont le dernier, en lui faisant ses adieux, l'encouragea par ces paroles de l'Ecriture : Agissez avec courage et que votre cœur se réconforte (1). Huit jours après il entrait dans le Mississipi. Là, au lieu de se diriger immédiatement vers le Nord, suivant le désir de La Salle, qui ambitionnait la gloire d'explorer le fleuve du côté du midi, le P. Hennepin

(1) *Viriliter age et confortetur cor tuum.*

cédant aux instances et même aux menaces de ses compagnons, se décida à pousser d'abord vers le midi, pour remonter ensuite vers le nord. Un incident digne d'une mention particulière, c'est qu'il rencontra le 21 mars une tribu de sauvages appelés Taensi, qui le traitèrent d'une manière extrêmement amicale et respectueuse. Après lui avoir présenté avec de grandes marques de joie le calumet de paix, ils se mirent à lui rendre les mêmes hommages qu'ils rendaient à leur chef, et en outre à lui baiser les bords de son habit. Le P. Hennepin en conclut que ces sauvages connaissaient déjà les Franciscains espagnols qui avaient depuis longtemps établi des missions au Nouveau Mexique dans le voisinage duquel il supposa qu'il devait alors se trouver. Le 23 mars, jour auquel la fête de Pâques tombait cette année, il fit halte, et comme il ne put, faute de vin, célébrer la sainte messe, il tâcha de sanctifier la solennité par des actes de piété et de dévotion. Il continua ensuite son voyage jusqu'à ce qu'il finit par arriver à l'embouchure du Mississipi dans le golfe du Mexique. Dans ces parages là nos explorateurs ne trouvèrent aucun habitant. Le P. Hennepin voulait s'y arrêter quelque temps pour recueillir toutes les observations possibles. Mais ses deux compagnons, qui se souciaient fort peu des renseignements à prendre, le forcèrent de retourner en arrière. Tout ce qu'il put faire, ce fut de planter en ce lieu une grande croix en bois dur, haute de près de douze pieds, sur laquelle il grava son nom et ceux de ses deux compagnons, avec quelques mots sur leurs personnes et sur leur voyage; puis, à genoux devant cette croix, ils entonnèrent l'hymne *Vexilla Regis*.

Le 1er avril ils commencèrent à remonter le Mississipi, et pendant douze jours ils ne firent aucune rencontre fâcheuse. Au contraire, les différentes tribus de sauvages échelonnées le long du fleuve les traitèrent avec beaucoup de bienveillance. Mais le 13 fut pour eux un jour vraiment néfaste; car le P. Hennepin fut pris par une troupe d'indiens Sioux et emmené dans un village voisin, où le Mississipi cesse d'être navigable à cause des cascades. Il leur donna le nom de *Cascades de St Antoine de Padoue*, en l'honneur du grand Thaumaturge Franciscain, sous la protection duquel il avait mis son entreprise. Pendant trois mois il resta parmi les Sioux comme prisonnier, ayant beaucoup à souffrir de la part de ces sauvages; plus d'une fois même ils furent sur le point de l'immoler. Le zélé missionnaire ne manqua néanmoins pas pendant ce temps d'annoncer à cette tribu, autant qu'il pouvait, Jésus-Christ et les vérités de l'Evangile, et il eut la consolation de pouvoir assurer au moins le salut d'une âme, puisqu'il obtint de baptiser une petite

fille mourante, à laquelle il donna le nom d'Antoinette, aussi en honneur de St Antoine de Padoue. Au mois de juillet le captif fut enfin mis en liberté, grâce à l'intercession de M. Luthu, qui avait, l'année précédente, exploré le pays des Sioux et avait gagné leur amitié.

Lors de son retour à Québec, les religieux, ses confrères, étaient fort surpris de le revoir, surtout le P. Hilarion Jeunet, qui ne cessait de l'appeler *Lazare ressuscité*. C'est que depuis deux ans on leur avait dit que le P. Hennepin avait été mis à mort par les sauvages, et que là-dessus ils avaient célébré pour lui des funérailles solennelles avec la messe de *Requiem*.

Voilà un court extrait du récit de son exploration du Mississipi que le P. Hennepin a laissé dans ses œuvres, notamment dans l'écrit intitulé : *Nouvelle Découverte*. La faveur que le nom et les ouvrages du digne missionnaire trouvèrent près du public fut le signal de quelques attaques. Dans la préface de la *Nouvelle Découverte*, il atteste sous la foi du serment la vérité des faits qu'il raconte. « Je vous proteste ici devant Dieu, dit-il expressément, que ma relation est fidèle et sincère, et que vous pouvez ajouter foi à tout ce qui y est rapporté. » Ni la religion ni la raison ne permettent donc de douter de la véracité du narrateur. Tout ce qu'on peut dire du P. Hennepin, c'est qu'il était d'un caractère un peu bizarre qui lui a fait publier sur lui-même et sur les autres des faits que tout autre, moins véridique et plus réservé, eût omis ou modifiés. Dans la préface ci-dessus mentionnée il explique pourquoi il a dédié son livre à Guillaume III, roi d'Angleterre. C'est par reconnaissance d'une faveur qu'il obtint de ce prince pour un monastère de sœurs Franciscaines dont il était confesseur, et aussi parce qu'à cette époque Guillaume était l'allié du roi catholique dont le P. Hennepin était le sujet. Du reste, on voit par ses ouvrages mêmes que c'était un pieux et zélé missionnaire, doué de talents plus qu'ordinaires.

Avec une sorte d'esprit prophétique le P. Hennepin écrivait, à propos des cascades de St Antoine de Padoue, qu'il leur avait donné un nom qui leur resterait suivant toutes les apparences. Non-seulement sa prédiction s'est réalisée, puisqu'elles portent encore le nom de cascades de St Antoine (*St Anthonys Falls*); mais on y voit une église dédiée à l'illustre thaumaturge, et le peuple américain reconnaissant a voulu perpétuer avec plus d'honneur son souvenir, en donnant au comté où se trouvent ces cascades le nom du premier explorateur du Mississipi : ce comté s'appelle en effet *Hennepin County*.

(*A continuer*).

III.

CHINE.

Lettre du P. FÉLIX DE SAN-GENNARO, *Min. Obs. Réf., au Révérendissime Père Général de l'Ordre,* RAPHAEL DE PONTECCHIO, *sur les missions de la Chine.*

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

La lecture de Votre très-chère lettre pastorale m'a comblé de joie en me prouvant que Votre Paternité Révérendissime désire connaître au moins par un commerce épistolaire ceux de ses fils qui sont dispersés dans les missions et qui forment la partie la plus délicate de notre Ordre.

Je m'empresse donc bien volontiers, pour satisfaire au désir d'un si bon Père, de lui adresser ces quelques lignes (quoiqu'elles soient mal écrites, tant parce que, m'appliquant en ce moment à apprendre le Chinois, langue extrêmement difficile, j'arrive peu à peu à presque oublier notre propre langue, que parce que, comme je vous le dirai tout à l'heure, je manque des *livres* nécessaires ; ce pourquoi je vous prie de vouloir bien m'excuser). Pour procéder avec ordre, il me faut commencer par le commencement, c'est-à-dire, vous parler de tout notre voyage, de Rome jusqu'à la Chine.

Or nous étions cinq compagnons de collége, trois Napolitains et deux Toscans, quand, le 21 avril 1861, nous avons quitté la grande ville des Saints (Rome), et nous ne sommes arrivés en Chine qu'un an après ; car il nous fallut attendre pendant près de cinq mois à Alexandrie d'Egypte, d'abord, parce que la Propagande ne nous avait pas encore délivré toutes nos pièces ; puis, parce qu'il n'y avait pas de bâteau à vapeur en partance pour la Chine. La traversée, Dieu merci, fut passablement bonne, je dis *passablement,* parce qu'un Empereur lui-même avec tous ses avantages doit inévitablement souffrir des incommodités d'un long voyage sur mer. Nous arrivâmes à *Han-Kou,* capitale du *Hu-pè* et procure de notre mission, où nous fûmes affectueusement accueillis par le digne supérieur, le R. P. Ange Vaudagna, et par l'Illustrissime et Révérendissime Mgr Eustache Zanoli. Nous passâmes là plusieurs mois, au bout desquels chacun connut sa destination, afin que nous puissions peu à peu apprendre la langue, et visiter ensuite les missions. Je fus envoyé, moi, aux extrémités de la Province, et après six mois il me fut donné d'entendre les confessions et de dire même

quelques mots, en cas de besoin, de sorte que mes affaires allaient assez bien, puisque j'avais le cœur content et tranquille. Mais voilà qu'au moment où j'y pensais le moins, le divin maître m'envoie une bonne et salutaire humiliation. Comme Votre Paternité Révérendissime le sait, l'empire Chinois est très-vaste, mais chaque gouverneur n'a point de nombreux soldats comme en Europe; ici il y en a seulement quelques-uns dans les grandes villes pour maintenir le bon ordre et pour exiger la gabelle; aussi le peuple ne respecte-t-il guère les ordres impériaux. Cela posé, je passe au récit de ce qui est arrivé. Des milliers de gens qu'on pourrait bien appeler des *assassins*, des *malfaiteurs*, ou en d'autres termes (suivant l'expression d'un Père indigène), de *vivants et vrais démons*, se sont associés pour secouer le joug de l'obéissance et de la subordination à leur souverain, afin de faire ce qu'il leur plaît et de vivre à l'instar des animaux, sans loi et sans discipline ; ils se sont répandus dans les campagnes et se permettent tous les crimes. Ils tuent sans exception de sexe, d'âge ou de condition, livrent aux flammes ce que le feu peut détruire, enlèvent hommes et femmes, pour grossir d'autant plus leur parti, et si ces recrues tentent de s'échapper de leurs mains, ils les crucifient, s'ils les rattrapent, la tête en bas, sauf à les achever par la mort la plus cruelle qu'ils puissent imaginer; ou bien ils les éventrent (la main me tremble à entrer dans de semblables détails !), leur arrachent le foie et les poumons, les rôtissent et s'en font une horrible pâture! Les barbares ! Les inhumains!

Ce sont ces gens-là qui dans le courant de cette année 1864 sont arrivés jusqu'à notre province du Hu-pè, et là où ils ont mis le pied, ils ont tout saccagé et commis tous les excès que Dieu sait! A la première nouvelle, c'était le 18 janvier à minuit, je dus me sauver et me réfugier au haut des montagnes, car tout le pays est montueux, et y rester fugitif pendant près de six mois, tantôt ici tantôt là, par la neige, la pluie et le froid, et ce qu'il y a de pire, en danger de perdre la vie, sans pouvoir retourner à ma résidence, sans même pouvoir célébrer la sainte messe! Tout lecteur s'imaginera sans peine ce qu'on doit souffrir en un pareil laps de temps, s'il se rappelle qu'en Chine les froids de l'hiver sont très-rigoureux, et les chaleurs de l'été intolérables. Or, si en Europe, avec toutes ses ressources, c'est-à-dire avec de bonnes maisons, de bons vêtements, de bons vivres, la vie d'un fugitif est pénible, qu'on s'imagine ce qu'elle doit être ici, avec le manque de toutes ces choses! Mais cessons de nous arrêter là-dessus et reprenons notre récit.

Quand donc j'étais réfugié sur un mont en forme de cône avec près de deux cents chrétiens, voilà que le 29 du mois ces *démons de l'enfer* viennent au nombre de trente environ et commencent à gravir les hauteurs sur lesquelles nous étions perchés ; les miens, à défaut de *canon*, commencent à rouler sur les assaillants de grands blocs de pierre, d'où jaillissent en route des étincelles. Se voyant ainsi repoussés, les ennemis tentent une seconde et une troisième attaque au nombre de plus de cent, et nous assiégent de quatre côtés. Mon Dieu ! quand je les vis s'approcher tellement qu'on les entendait clairement et distinctement parler, en vérité j'eus peur, et rentrant en moi-même, je me munis d'un acte de contrition, dans la prévision d'une mort prochaine. Mais, ô prodige ! mes chrétiens, hommes et femmes, s'apercevant du péril, se montrent plus terribles que les *rebelles qui nous assiégent*, et avec des pierres, des coups de fusil et des cris, ils parviennent à les repousser de nouveau. Ceux-ci, rejetés une première, une seconde et une troisième fois, mettent le feu aux maisons pour satisfaire leur rage. Alors, le danger de la mort étant passé par la miséricorde divine, la crainte me vint qu'ils ne brûlassent ma résidence ou la maison de mission (quoique petite, avec les objets d'église qu'elle contient, elle coûte 2,000 taëls). Je fis donc aussitôt vœu à *la Vierge Immaculée* que, si cet orage se dissipait, si le calme renaissait, je consacrerais quelques écus à restaurer l'église, qui n'est pas en trop bon état. Et, ô miracle ! ô prodige de notre douce et bienfaisante Reine, qui a vraiment défendu et protégé son sanctuaire (l'église lui est dédiée). En effet, les maisons voisines furent toutes dévorées par les flammes, tandis que celle de la Mère de Dieu resta intacte. Comme en ce moment il n'y avait personne à la résidence, on y vola divers objets pour une centaine d'écus ; mais cela n'est rien ; car, si le Seigueur nous accorde la paix tant désirée, en quelques années, avec l'aide de Dieu, toutes ces pertes seront réparées.

Parlons maintenant de mon vœu. A la fin, une demi-année après environ, ces suppôts de Lucifer ont été dispersés, de sorte que je dois exécuter la promesse que j'ai faite de restaurer l'église, au moins en partie, bien entendu ; car, à cause des rebelles, l'année est mauvaise, et les vivres se vendent très-cher. Ce qui presse le plus, c'est de soulager, ne fut-ce qu'un peu, l'extrême misère à laquelle sont réduits nos chrétiens, parmi lesquels beaucoup de familles sont entièrement ruinées ; celles, par exemple, dont le chef a été tué ou enlevé, ou bien est mort de peur ou de ses blessures ou

par une autre cause ; en somme, sur les mille chrétiens que je soigne, j'en compte plus de quarante tués ou enlevés ou morts. En outre, nos femmes chrétiennes, même les sexagénaires et les malades, qui n'ont pas eu le temps de fuir, ont toutes été cruellement outragées par ces démons incarnés. Il y a eu des choses horribles que n'auraient pas commises des animaux privés de raison ; il y a eu des faits que la plume se refuse à décrire ! Cela suffit pour le moment, Révérendissime Père ; car j'ai beaucoup d'ouvrage, et je dois me hâter de recopier les listes de dix chrétientés, que les rebelles ont emportées avec mes livres. C'est un travail nécessaire pour que nous connaissions au juste le nombre des chrétiens suivant l'usage de ces missions.

Veuillez donc, Révérendissime Père, faire prier le Souverain maître et la Très-Sainte-Vierge, notre protectrice bénie, afin qu'ils nous accordent la paix si ardemment désirée ; car le nombre des brigands est devenu si grand que, si Dieu n'apporte quelque remède au mal, nous aurons bien difficilement un peu de repos.

Maintenant, en vous demandant votre bénédiction séraphique, je suis heureux de me redire

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-dévoué fils en J.-C.

Hu-Pè, ce 8 oct. 1864. F. Félix de San Gennaro,

Min. Obs. Réf. Miss. Apost. en Chine.

Lettre du P. Annibal Fantoni, *Min. Obs. de la province de Turin, au Révérendissime père général de l'Ordre, sur les missions Franciscaines en Chine.*

(suite de la page 52).

Tel est jusqu'ici le très-court *mémorial* personnel que nous avons trouvé dans un livre à l'usage de notre missionnaire, mort depuis à une époque que nous ne pouvons préciser. Mais il lui a survécu un certain P. Bonaventure *du Cœur de Jésus* qui, de nos cinq confrères, fut le dernier missionnaire Franciscain ; celui-ci est mort à Chan-Tong, après 1778, comme on le voit par un vocabulaire Chinois-Latin, écrit de sa main, où l'on trouve encore la date de cette année. Le P. Bonaventure, après une douloureuse infirmité (une enflure des jambes) supportée pendant plusieurs années, suivant le

témoignage de nos Tierciaires, avec une résignation exemplaire, tomba mortellement malade à *Xe-miao-tsu*, petite chrétienté de la ville de *Lin-Kiu-Sien*, convoqua les chefs des chrétientés voisines, qui étaient assez nombreux, et les exhorta par des paroles pleines du feu de son zèle apostolique à rester fidèles à Dieu et bons chrétiens; à s'aimer et se supporter mutuellement, à observer exactement la loi de Dieu et de l'Eglise; à être dévôts à la très-sainte Vierge à la puissante protection de laquelle il les recommandait; enfin à suivre et à imiter le Patriarche St François dans le Tiers-Ordre, auquel ils appartenaient presque tous; puis, les larmes aux yeux, il se recommanda à leurs prières, leur adressa ses derniers adieux et leur donna sa bénédiction paternelle. Le moribond appela ensuite près de lui deux prêtres chinois, tierciaires, posa sur leur tête des mains tremblantes et leur conféra tous les pouvoirs nécessaires pour la direction du Tiers-Ordre, jusqu'à l'arrivée d'un autre P. Franciscain européen, qui devait venir dans ce vicariat après la mort du P. Bonaventure.

C'était un spectacle vraiment émouvant que de voir les chrétiens pleurer amèrement en se trouvant privés de l'unique missionnaire Franciscain européen qui leur restât, tandis qu'avec un doux sourire sur les lèvres et les yeux tournés vers le ciel, il remettait, lui, sa belle âme entre les mains de Dieu, laissant les chrétiens édifiés et de sa sainte vie et de sa sainte mort. Il fut inhumé à une distance de quatre jours de marche de *Xe-miao-tsu*, dans la chrétienté de *Ku-Kia-fuen*, près de *Ci-nang-fu*, au cimetière ci-dessus désigné, avec ses quatre confrères. On voit aujourd'hui encore les cinq tombes de nos religieux rangées à égale distance l'une de l'autre.

Après la mort du P. Bonaventure, il vint pour le remplacer dans ses travaux apostoliques deux Pères Franciscains, envoyés probablement du *Xam-Si;* ils s'appelaient en chinois l'un *Kan*, l'autre *Mei*. Nous n'avons pu trouver aucun indice pour savoir quel était leur nom en Europe, ni quelle était leur patrie. Les chrétiens disent seulement qu'ils étaient italiens et qu'ils furent ensuite sacrés évêques du *Xam-Si;* j'ignore si cette opinion est vraie ou fausse. Mais il est certain qu'ils ont été à *Chan-tong* comme missionnaires; car, indépendamment de documents certains d'où il résulte qu'ils ont acheté sous leur nom chinois nos terrains pour y bâtir des églises, les chrétiens savent par tradition que ces deux Pères Franciscains étaient d'une taille colossale et gigantesque. Votre Paternité Révérendissime pourra plus facilement trouver quelques détails sur nos deux confrères dans les

rapports du Vicariat de *Xam-Si*, où l'on a dû en conserver le souvenir, puisqu'il y a toujours eu un Vicaire apostolique, et qu'il a toujours été secondé par des missionnaires Franciscains.

Deux autres de nos confrères, nommés l'un *Pei*, l'autre *Je*, vinrent en même temps du *Ciam-nang*, au secours de cette mission; on ne sait pas comment on découvrit qu'ils étaient européens, et un espion du gouvernement les suivit très-longtemps, jusqu'à ce qu'il vit le P. Pei s'arrêter dans le *Chan-tong*. Alors l'espion continua son voyage jusqu'à Pékin, et dénonça au Tribunal suprême l'arrivée dans le *Chan-tong* de deux européens, dont l'un, nommé Pei, s'était certainement arrêté à *U-chen-sien*. Sur cette dénonciation, on se hâta d'expédier de Pékin, par des exprès courant à toute vitesse, l'ordre le plus pressant de prendre l'européen Pei.

Le mandarin ou Préfet de la ville d'*U-chen-sien*, craignant de s'exposer à quelques embarras et à de fortes dépenses par l'arrestation d'un européen, ou peut-être aussi mû par un bon naturel, répondit par trois fois que l'européen qu'on cherchait ne se trouvait pas dans son voisinage; mais se voyant ensuite menacé de destitution à cause de cette affaire, il persécuta tellement les chrétiens de tous les environs, et les accabla de tourments si affreux, qu'il les força de révéler en quel endroit s'était caché l'européen. Le P. *Pei* aurait pu néanmoins s'échapper facilement par la fuite; mais voyant tout ce qu'on faisait souffrir aux chrétiens à cause de lui, il résolut de se présenter de lui-même aux juges. Son intrépidité était telle que, comme par plaisanterie, il chargea un messager d'aller informer les magistrats qu'un envoyé de l'Empeur du ciel (ou de Dieu) devait arriver, qu'il fallait par conséquent qu'on ouvrît au large les plus grandes portes du Tribunal. A cette annonce le Préfet courut à la rencontre du missionnaire et le reçut à la porte du Tribunal. Dès son arrivée, le P. Pei, le visage tout joyeux, interrogea le premier le Préfet.— Ne vous a-t-on pas donné ordre d'arrêter le P. *Pei*, européen? — Oui, répondit le Préfet presque abasourdi.— Eh bien! ajouta le P. *Pei*, sachez que c'est moi. » Le Préfet d'U-chen-sien l'accueillit très-bien, le traita poliment et l'accompagna en personne jusqu'à Pékin, où il le remit au Tribunal suprême.

Les chrétiens racontent que devant le juge le P. Pei montra une si grande tranquillité d'âme qu'il se fit admirer de tout le monde. Toutes ses réponses étaient agréables et gaies. Il ne fut point martyrisé publiquement; mais il mourut en prison, quelques mois après, des suites de ses

souffrances; on le trouva mort à genoux, les bras croisés sur sa poitrine.

Quant à l'autre père missionnaire, son compagnon, nommé *Je* en chinois, je suis parvenu à savoir seulement qu'il est mort aussi dans les prisons de Pékin, et qu'il a été inhumé dans la même tombe que le P. *Pei.* C'est sur une pierre tumulaire commune que se trouvent les inscriptions qui concernent nos deux confrères.

Pendant quatorze ans le Vicariat du *Chan-tong* resta confié à la garde de deux seuls prêtres chinois. A la fin les chrétiens reçurent la consolante nouvelle que l'évêque de Pékin avait appelé du *Ciam-nang* un missionnaire européen : c'était M. Jean Castro, de Castelfranco, Lazariste portugais, qui arriva dans le *Chan-tong* vers 1820.

Ce missionnaire tint la mission d'une manière tout à fait digne d'éloges, dans un temps si critique et au milieu de fréquentes persécutions, pendant près de vingt ans, jusqu'à 1840.

Sa Sainteté Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, ayant ensuite divisé la Chine en autant de vicariats qu'il y a de provinces, le Vicariat de la province de Chan-tong fut confié à l'Illustrissime Mgr Louis comte de Besi, de Vérone, auparavant Pro Vicaire général du *Hu-quam.* Cet excellent et zélé prélat fut, en vertu d'une décision de la sacrée Congrégation de la Propagande, sacré évêque de Canope, et d'abord vicaire apostolique du *Chan-tong* par l'Illustrissime et Révérendissime Mgr Joachim Salvetti, de San-Miniato, Mineur Observantin de la province de Toscane, évêque d'Eurie et ancien vicaire apostolique de *Xam-si, Xen-si* et *Hu-quam.*

A peine sacré, le nouveau Vicaire Apostolique du *Chan-tong* se rendit dans son Vicariat, au milieu de son troupeau, dès le mois de mars 1841 ; il établit sa résidence au village de *Xe-ol-li-coan,* dépendant de la ville d'*U-chen-fien,* et travailla avec un zèle infatigable à l'amélioration de ses chères ouailles. La même année 1841 vit arriver de Macao dans le *Chan-tong* le Rév. P. Louis de Castellazzo, Min Obs. de la province de Rome. Ce missionnaire avait été destiné par la sacrée Congrégation de la Propagande au Vicariat de Xam-si; mais, sur les pressantes instances de l'Illustrissime Mgr Ludovic de Besi qui manquait entièrement d'ouvriers évangéliques, le Procureur de la Congrégation à Macao l'envoya par l'intérieur du pays dans le *Chang-tong,* où Mgr de Besi le reçut avec de vifs sentiments de consolation. Sur ces entrefaites la sacrée Congrégation confiait à ce prélat l'administration par intérim du Vicariat de *Ciam-nang;* en conséquence, Mgr de Besi laissa au

R. P. Louis de Castellazzo les pouvoirs de provicaire général, et se rendit lui-même. quelques mois après, dans le *Ciam-nang*. Jusqu'en 1845 le R. P. Louis resta seul avec, un prêtre chinois pour soutenir les travaux du ministère apostolique dans l'administration de tout le Vicariat.

Au mois de mars de cette même année 1845, l'illustrisssime Mgr de Besi retourna dans le *Chan-tong*, s'y arrêta quelques mois, et à la grande satisfaction de tous les chrétiens, il sacra le R. P. Louis évêque de Zenopoli, en le nommant son coadjuteur pour le *Chan-tong*. Revenu ensuite dans le *Ciam-nang*, l'illustrissime Prélat envoya un autre missionnaire Mineur Observantin, le R. P. Pierre Pellici, de la Province Séraphique, en aide à son coadjuteur dans le *Chan-tong*.

Ce zélé ministre de Dieu n'y passa qu'un an, et fut rappelé dans le *Ciam-nang* par Mgr de Besi, pour subvenir aux besoins pressants de cette Province.

Lors de la division des Vicariats faite en 1840 par Sa Sainteté Grégoire XVI, la mission du *Chan-tong* avait été confiée à la Compagnie de Jésus, qu'on chargeait de la pourvoir de missionnaires. Mais les trois Jésuites, destinés à ce Vicariat, s'arrêtèrent dans le *Ciam-nang*. Ce fut en 1846 seulement qu'ils envoyèrent de là deux Pères, le P. Benjamin Bruyerre et le P. Adrien Lanquillat, pour faire la mission dans ce Vicariat. Malheureusement ces religieux ne purent s'y consacrer que peu de temps; car le R. P. Lanquillat, reconnu et accusé comme européen, fut retenu en prison pendant plusieurs mois, puis reconduit à Sang-hai, au consul de France pour le *Ciam-nang*. Le R. P. Bruyerre, resté seul quelque temps, finit par être rappelé dans le *Ciam-nang* par ses supérieurs, le 17 janvier 1851, parce qu'ils ne pouvaient pas, comme l'écrivit le R. P. Poismens, alors supérieur, envoyer d'autres Pères dans le Chan tong) (*maxime vero cum jam nobis desint operarii pro Ciam-nang*); on ne trouvait d'ailleurs pas convenable qu'un Père de la Compagnie restât seul, sans un compagnon; en conséquence, la Compagnie de Jésus renonça par une lettre très-longue et de la manière la plus formelle à la mission de ce Vicariat.

Le *Chan-tong* se fût donc trouvé presque dépourvu de missionnaires si, la sacrée Congrégation de la Propagande ayant déclaré que son intention était que tout Vicaire apostolique eût un coadjuteur, Mgr Louis de Castellazzo n'eût, avec le consentement de la Sacrée Congrégation, appelé près de lui le R. P. Chérubin Biancheri, mineur de la Réforme de St Bonaventure,

missionnaire depuis plusieurs années dans le *Ciam-nang*, pour le sacrer son coadjuteur. Le P. Chérubin arriva dans le *Chan-tong*, à la fin d'octobre 1849, accompagné du R. P. Eloi Cosi, mineur Observantin de la province de Toscane, qui se rendait dans le *Xam-si*, mais resta ensuite dans le *Chan-tong*, après y avoir été autorisé par la Sacrée-Congrégation.

Un mois à peine s'était passé depuis l'arrivée de ces religieux, quand j'y fus appelé à mon tour par plusieurs lettres de Mgr Louis de Castellazzo, et ayant obtenu le consentement du Révérendissime Mgr Gabriel, Vicaire apostolique du *Xam-si*, où je faisais la mission depuis quelques années, ainsi que l'approbation de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, j'arrivai aussi le 1er novembre de l'année dernière au secours du Vicariat du *Chan-tong*.

Nous étions donc quatre confrères Franciscains dans le *Chan-tong*, y compris le Révérendissime Vicaire apostolique, et nous trouvant quelquefois réunis, nous goûtions combien il est bon et doux à des frères de vivre ensemble (1) surtout dans des contrées si lointaines. Mais cette consolation ne dura guère; car le R. P. Chérubin, ayant trouvé le climat du *Chan-tong* extrêmement nuisible à sa faible santé, fut à peine guéri de la maladie grave qu'il avait contractée durant le premier été passé dans le pays, que, suivant le conseil des médecins et de l'agrément de Mgr le Vicaire apostolique, il retourna jouir du doux climat du *Ciam-nang*.

Un mineur observantin de la Province d'Ancône arriva ici au mois de novembre 1855; c'est le R. P. Séraphin d'Urbino, qui, au bout de quelques mois, entra dans sa carrière apostolique de missionnaire avec une ardeur incroyable, et qui continue à y marcher, au grand profit des âmes confiées à son ministère.

Enfin en 1856, la Sacrée Congrégation nous envoyait un nouveau renfort en la personne du R. P. Jean-Marie Molina, d'Andria, Mineur Observantin de la province de Bari, et en celle d'un vénérable vieillard, le P. Antoine Feliciani de Marano, Mineur Observatin de la Province de la Marche, qui, après avoir rempli pendant quatorze années consécutives les fonctions de Préfet des missions et de Procureur de la Propagande, vint comme simple missionnaire, à l'âge avancé de 52 ans, terminer ses jours dans le *Chan-tong*.

Votre Paternité Révérendissime voit par ce court rapport qu'il y a dans

(1) *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

le Vicariat du *Chan-tong* cinq missionnaires de l'Observance de St François, sous un Vicaire apostolique également Franciscain, outre quatre prêtres chinois, sortis de notre séminaire, qui depuis plusieurs années déjà ne nous donnent pas peu d'aide. Nous avons au séminaire trois diacres, âgés de près de trente ans, lesquels s'appliquent à l'étude depuis quatorze ans, ainsi que sept autres élèves, dans diverses classes. Cela prouve à Votre Paternité Révérendissime que ce Vicariat peut compter sur un meilleur avenir. Le nombre de nos catéchumènes va croissant d'année en année. En général, nous trouvons nos chrétiens bons, dociles, respectueux et affectionnés aux Européens. Nous sommes estimés et respectés même des païens, d'abord si hostiles et si mal disposés; il ne nous manque que la liberté de prêcher la religion chrétienne pour faire entrer bien des gens dans le bercail du Bon Pasteur.

Votre Paternité Révérendissime ne sera point fâchée de savoir que notre Tiers-Ordre Séraphique a été accueilli et s'est propagé avec un véritable enthousiasme; il y a un très-grand nombre de fidèles qui demandent à s'y faire affilier et qui en observent exactement la règle. Ils tiennent, par tradition, pour une fête solennelle, le jour de l'indulgence de la Portioncule. Aussi est-il bien consolant de voir le grand concours des fidèles qui viennent, même d'endroits éloignés, participer au Sacrement de la Pénitence, afin de s'assurer le trésor des Indulgences, qu'ils veulent gagner non-seulement le jour, mais encore la nuit pour eux-mêmes et pour les âmes du Purgatoire.

Le pieux exercice du *Chemin de la Croix* a constamment été pratiqué dans toutes les chrétientés, soit petites soit grandes, chaque dimanche et chaque jour de fête depuis 1842 jusqu'à présent (1858). Nous avons mis ce Vicariat et nos néophytes sous le puissant patronage de l'Immaculée Conception de la Très-Sainte-Vierge et de notre Patriarche St François. C'est sans doute à leur protection spéciale que nous devons attribuer que dans les troubles de la révolte qui éclata avec tant de fureur dans cet empire et au centre de laquelle nous nous trouvions en 1853, au milieu de tant de dangers, de brigandages, d'incendies, de meurtres, de massacres, non-seulement les missionnaires et tous les chrétiens se soient échappés sains et saufs, eux qui passaient pour complices des rebelles, mais encore que nos petites églises et les habitations des chrétiens soient restées intactes. A une vingtaine de milles romains de distance, nous avons vu pendant plusieurs

mois une armée formidable de rebelles qui se battaient avec les Impériaux, nous assistions à l'incendie, nous entendions distinctement gronder au sud les canons d'une autre forte armée auxiliaire des rebelles qui s'emparaient de *Lin chin-chon* par le feu et par le carnage de trente mille habitants, et cependant, quoique le tumulte de la guerre régnât tout autour de nous, on nous laissait une paix parfaite, dans la résidence de l'évêque, sans que rien de fâcheux nous arrivât. Comment ne pas nous reconnaître redevables d'une grâce si signalée à la protection de la Bienheureuse Vierge Marie et de notre Père St François?

Cette relation si succincte suffira pour démontrer à Votre Paternité Révérendissime que la mission du *Chan-tong* appartenait anciennement à notre Ordre Séraphique, comme on pourrait encore le prouver par les inscriptions lapidaires qu'on a trouvées; par nos cimetières qui existent encore; par les marchés conclus pour la construction des églises. Votre Paternité Révérendissime aura observé que de 1715 au commencement du siècle actuel cette mission a toujours et sans interruption été pourvue de missionnaires Franciscains. Ce concours de Franciscains européens a cessé alors, peut-être par suite des bouleversements politiques et religieux de l'Europe à cette époque; mais il a recommencé en 1841, et continue jusqu'aujourd'hui par l'arrivée de nouveaux confrères en ce Vicariat.

Cependant, bien que la Compagnie de Jésus ait par le fait renoncé à cette mission, bien que depuis dix-sept ans l'Ordre Séraphique lui ait fourni des missionnaires, la Sacrée Congrégation de la Propagande n'a pas jusqu'ici déclaré qu'elle était donnée aux Pères Mineurs, qui y sont toujours considérés comme *intérimaires*, et les conseils de Paris ou de Lyon n'allouent jamais rien à cette mission dans la répartition de leurs subsides.

Nous espérons donc que Votre Paternité Révérendissime voudra bien, dans son zèle pour les missions Franciscaines et pour l'honneur de l'Ordre séraphique, agir près de la Sacrée Congrégation de la Propagande, afin que le *Chan-tong* soit rangé le plus tôt possible parmi les missions des Pères Mineurs Observantins, comme il l'était auparavant. C'est certainement là une chose peu importante, quant aux ouvriers évangéliques qui y travaillent; mais elle intéresse grandement la gloire de l'Institut auquel nous appartenons.

En terminant, je demande à Votre Paternité Révérendissime sa bénédiction pour moi, pour mes confrères et pour nos néophytes, et je suis heureux

de vous assurer de nouveau de mes sentiments d'estime, de respect et de vénération.

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-obéissant fils en J.-C.

Xe-ol-li-coan, ce 10 mai 1858. P. Annibal Fantoni,

Min. Obs. Vicaire Général au Chan-tong.

Lettre du P. Smeraldo Loghi, *Min. Obs. Réf. de la province de Toscane, à* Mgr Zanoli, *Vicaire Apostolique de Hu-pè, sur quelques-unes de ses aventures en Mission.*

Monseigneur,

Nous aurions voulu vous adresser des rapports plus précis et beaucoup moins tard que nous ne l'avons fait, mais la situation de la province où nous sommes nous en a empêché. J'étais à peine arrivé à *Gan-Kiu* de trois jours, qu'on nous informa de l'approche des rebelles qui étaient déjà à *Te-Gan-fu*, de sorte que, sans perdre de temps, je partis avec le quatrième frère des Leao de *Kien-Kia-Fan*, qui était venu à ma rencontre quand il avait appris mon retour, pour me rendre chez eux et me retirer dans leur *tzai;* car les chrétiens de *Gan-Kiu* m'avaient fait comprendre qu'ils ne se souciaient pas de me garder. Là, dans cette famille d'excellents bienfaiteurs, il me fallut absolument passer huit jours. Je me rendis ensuite à *Ta-Sce-Kiao*, pour y rejoindre le P. Candide et pour terminer la visite des missions. Sur ces entrefaites les rebelles arrivèrent, et Dieu merci, ils ne nous ont point fait de mal; car ils ont passé au-dessous de *Gan-Kiu* et de *Kuan-tan*, en laissant de côté toutes nos chrétientés, excepté *Se-ien-cun* et *Kuan-lun-tan.* Un autre fléau leur succéda : les soldats, qui n'étaient en réalité que des rebelles déguisés et formant une troupe si nombreuse que lors de leur passage ils occupaient tout le territoire de *Soei-Cou* et de *Tzao-iam.* Impossible de décrire tous les excès qu'ils commirent en route. Heureusement il y avait des *tzai-tze* où l'on pouvait se réfugier, autrement il aurait fallu perdre biens et vie. Dans une si triste situation nous n'avions ni nos effets, ni nos livres, etc.; nous avions tout déposé dans les *tzai*, et nous-mêmes nous nous tenions un jour ou deux dans une maison, pour nous retirer ensuite dans les *tzai.* Mais ces petites cabanes, outre leur exiguité, sont tellement

remplies jusqu'au toit d'objets en terre qu'il n'y reste pour l'habitation que des repaires où s'entassent hommes et femmes, prêtres et chrétiens : c'est quelque chose de vraiment misérable! Tout cela ne nous a point permis de faire notre calendrier, de mettre par écrit ce qui s'est passé, etc. Quant aux missions, nous les avons finies; mais nous confessions toujours au haut des *tzai*.

Il est arrivé dans le *tzai* de *Siu-lun-ki* un fait digne d'une mention spéciale. Nous étions dans la mission d'*Ian-kia-kan*, quand nous montâmes dans ce *tzai* pour échapper aux soldats ; à notre arrivée, nous fûmes bien accueillis par les vingt-deux chefs de ce *tzai*, qui appartiennent à de bonnes familles et qui sont tous lauréats. Mais l'un d'eux était tellement polisson et arrogant, vicieux, superbe, inique, que personne ne pouvait le dompter et que tout le mode le détestait. Cet homme se mit à nous débiter ses sornettes pour nous extorquer quelques centaines de taëls. Il réunit ses affidés et tint avec eux un conseil, où il fut décidé qu'on nous prendrait tout notre bagage, qu'on s'emparerait du P. Candide et de moi, puis qu'on nous conduirait dans le fleuve, et que là on nous laisserait le choix entre la mort ou le paiement d'une rançon. « Nous pouvons faire ce coup sans danger, se disaient-ils; car les chrétiens sont gens peureux et haïs du gouvernement, ils n'oseront donc pas se présenter en justice. Quand nous les aurons dépouillés, ce sera une affaire faite. » Déjà ils se disposaient à mettre à exécution leur odieux dessein. Mais les autres chefs du *tzai*, qui nous aimaient, eurent vent de l'affaire et se mirent sur leurs gardes afin de nous aider en cas de besoin. Quant à nous, à peine avions-nous fait notre repas, que nous nous retirâmes dans notre asile pour réciter matines et continuer ensuite de confesser jusqu'à la nuit, parce que, l'Epiphanie tombant au lendemain, beaucoup de fidèles voulaient s'approcher de la Sainte-Table. Pendant que nous récitions l'office, voilà que le brigand se présente, sous prétexte de nous faire visite. Nous le reçûmes charitablement, et après les compliments ordinaires, il commença à élever des objections contre notre sainte religion. Nous répondîmes à son attaque, jusqu'à ce que, se voyant incapable de l'emporter, il se mit à vociférer comme un forcené, disant que nous n'étions là qu'afin de corrompre les mœurs et que c'était pour cela qu'il voulait nous chasser du *tzai*. Je ne vous dirai pas si à ces paroles je me sentis bouillir le sang dans les veines; mais nous attendîmes patiemment qu'il s'en allât en blasphémant comme un damné. A l'instant même le brigand réunit ses complices pour

voler nos effets. Pendant ce temps là un autre chef accourut près de nous, et nous emmena pour boire le thé. Au même moment on entend crier avec fureur dans la maison : « Renvoyez-les! Chassez, chassez ces assassins ! » On bat le *Lo* en criant : « La religion chrétienne est fausse ; les chrétiens sont des rebelles ; il faut tuer les Pères, dépouiller les chrétiens et les jeter tous hors du *tzai!* » Au même moment un chrétien vient nous avertir que les brigands ont envahi notre demeure et enlevé nos bagages. De notre côté, nous exhibons notre passe-port (notre *lou-piao*) en protestant que nous voulons obtenir justice. Après avoir vu nos papiers, ces bons Lao-iè nous engagèrent à ne rien craindre, et ils sortirent pour faire taire le *Lo*, disant que nous étions de bonne composition, que nous avions des papiers très-importants, etc. etc. Là-dessus les brigands commencèrent à trembler, et tout le tumulte cessa immédiatement. On donna ensuite des ordres sévères pour la nuit, et l'on menaça de punir quiconque aiderait contre nous l'auteur de tout ce scandale. Dès lors ce fut une fourmilière, une allée et venue continuelle jusqu'au milieu de la nuit, de *Lao-iè*, de *Pao-cen*, de jongleurs, etc. Après cela le misérable que vous connaissez vint tout ivre chez nous pour nous livrer un nouvel assaut. Il nous adressait mille demandes bizarres, que toutes nous devions repousser. Là-dessus il entra dans une grande colère, disant qu'il allait chercher les autres pour nous égorger. Il réussit en effet à ameuter le peuple contre nous et se mit à battre de nouveau le *Lo*. Mais ses partisans, qui redoutaient déjà assez les conséquences de leur première équipée, ne voulurent pas tenter la seconde, de sorte que personne ne répondit à l'appel, personne ne bougea. Néanmoins il eut l'audace de revenir seul à la charge. Nous avions fait armer tous les chrétiens de lances et d'autres instruments de guerre, afin de repousser tous les assaillants qui se seraient présentés; aussi à peine eûmes-nous entendu l'approche de notre homme, que nous criâmes : « Le voilà ! Le voilà ! » Et aussitôt il se mit à fuir, et on ne le revit plus. Cependant nous veillâmes toute la nuit avec les chrétiens. Le lendemain les allées et venues de gens qui faisaient les pacificateurs recommencèrent et durèrent jusqu'à midi. Mais voyant que tout cela traînait en longueur sans résultat, nous rompîmes les négociations, en nous réservant de faire nos réclamations. J'adressai une lettre à Votre Eminence et une autre au P. Ange, puis nous partîmes pour le tribunal de *Tzao-ian-sien*. Alors en présence des faits, bien des gens, qui regardaient tout ce qui se passait comme une plaisanterie, tombèrent dans une telle consternation que tous,

innocents et coupables, se hâtèrent de tenir conseil; puis ils s'approchèrent de nos litières et s'efforcèrent de nous détourner du parti que nous avions pris d'aller à la ville. Comme nous ne les écoutions pas, quelques-uns se mirent à courir derrière nous, nous suppliant et nous conjurant de retourner sur nos pas, puisqu'on avait, disaient-ils, retrouvé tous nos effets, et qu'on se soumettrait à toutes les conditions qu'il nous plairait de poser; tout fut inutile, nous persistâmes à continuer notre voyage. Ils revinrent encore deux autres fois à la charge; mais nous tenions bon. Voyant notre résolution, ils ne dormirent pas de toute la nuit; ils ne cessèrent de courir, et de prier tous les *Lao-iè* qui étaient là de s'entremettre et de tout faire pour nous empêcher de nous rendre au tribunal. Cependant nous poursuivions notre voyage et nous arrivâmes à la ville vers minuit. C'était dans une auberge où nous ne trouvâmes rien à manger, ni même de paille pour nous coucher, n'ayant, d'ailleurs, point de vêtements pour nous couvrir et étant, par conséquent, tout transis de faim et de froid. Nous fîmes cependant préparer quelque chose pour notre repas, c'est-à-dire un peu de riz qui fut avec des poivres des Indes toute la nourriture que nous pûmes prendre, tandis que quelques tiges de panis nous servirent de couche. Le lendemain matin nous nous levâmes bien vite pour nous mettre en état de paraître devant le mandarin. Voilà qu'en ce moment surviennent deux *Pao-cen*, envoyés non par les coupables, mais par tous les *Lao-iè*, chefs du *tzai*, et chargés de nous ramener sans que nous nous présentions au mandarin, puis de nous faire obtenir réparation des injures qui nous avaient été faites et indemniser des dommages que nous avions soufferts. Nous subordonnâmes la conclusion d'un traité de paix à quelques conditions indispensables qui furent toutes acceptées par deux délégués. Il était stipulé notamment que tous les frais du voyage, aller et retour, seraient à la charge du principal meneur, et que les chefs du tzai viendraient nous recevoir. Quand on fut d'accord, nous rebroussâmes chemin. Un vieil oncle du brigand vint à notre rencontre à une distance de huit *ly*. Nous trouvâmes ensuite à plus d'un *ly*, dix *Lao-iè*, avec une troupe d'une centaine de personnes, qui marchaient à pied, tandis que nous étions en litière, et qui nous accompagnèrent jusqu'au tzai. Quand nous y fûmes entrés, ils nous firent restituer les objets qu'on nous avait pris; puis on parla de la conclusion de la paix. Après quelques débats elle fut acceptée de part et d'autre avec les conventions suivantes: 1° que le lendemain le *Lo* battrait dans tout le *tzai*, et que

les coupables rétracteraient le mal qu'ils avaient dit contre la religion et contre les chrétiens; 2° qu'on donnerait un grand banquet aux chefs du tzai, et aux chefs des familles chrétiennes qui avaient été offensées, au total, à quarante personnes environ; 3° que le voleur Uvan serait responsable de tout le mal qui pourrait dorénavant être fait aux chrétiens et aux prêtres; 4° qu'on punirait celui qui avait arraché avec mépris les croix de mon étole; 5° qu'on me paierait pour les objets qu'on avait endommagés une indemnité qui s'élevait à cent onces d'argent. Tout cela fut accepté et exécuté; mais nous rencontrâmes des difficultés quant au paiement des cent onces d'argent. Nous ne voulions pas céder, mais la famille Uvan ne se souciait pas de débourser cette somme, et les chefs du *tzai* se trouvaient réduits à l'y contraindre. Alors voyant que d'un côté il était impossible de conclure la paix et que de l'autre cette exigence inspirerait au peuple une mauvaise opinion sur notre compte en nous faisant passer pour avides d'argent, nous renonçâmes à tout, pourvu que le coupable fût puni. Il fut condamné à une amende de 100 *tiao* au profit du *tzai*, et avec cette somme on devait construire aux murs une porte garnie d'une pierre sur laquelle une inscription porterait que cette porte avait été construite par *un tel* en punition de son crime. Tout le monde applaudit à cette décision. Aussitôt on publia la conclusion et les conditions du traité de paix. Le vieux *Lao-iè* de la famille Uvan vint immédiatement après, avec quelques autres *Lao-iè*, nous inviter au banquet et ainsi escortés des *Lao-iè*, nous passâmes en triomphe au milieu du *Kai-Scan*, et nous allâmes dans la famille Uvan, où l'on nous fit l'accueil le plus honorable. Par trois fois le pauvre Uvan, vieillard presque octogénaire, vint nous faire le *Ko-tu*, nous demandant pardon des injures que nous avions reçues de son neveu, qu'il disait être un libertin effréné. Nous l'embrassâmes affectueusement et l'encourageâmes par de douces paroles. Puis tous ces *Lao-iè* vinrent se féliciter avec nous de la victoire remportée sur cet orgueilleux, qui faisait le tourment de tout le monde. Ce fut ensuite à qui nous inviterait à dîner, à souper, etc.; si bien que nous dûmes nous esquiver pour échapper à tant d'honneurs. Maintenant nous attendons de ce qui s'est passé de très-bons résultats pour le christianisme. En effet, il y a plusieurs familles riches qui sont tellement bien disposées pour les chrétiens et pour la vraie religion que, si elles ne se sont jusqu'ici décidées à l'embrasser, c'est par peur des dommages qu'auraient pu leur causer les idolâtres. Aujourd'hui qu'elles voient que les chrétiens aussi peuvent se faire

respecter, elles prennent courage, et le Seigneur daignera les appeler à la lumière de la vraie foi.

Je suis de Votre Paternité Révérendissime,

Le très-dévoué et obéissant serviteur et fils,

Kien-Kia-Fan, ce 19 janvier 1865. Fr. Smeraldo Loghi.

Min. Obs. Réf.

IV.

ALBANIE.

Lettre du P. Ferdinand de Tavola, *Obs. réf. de la province de Toscane, au Révérendissime Père* Raphael de Pontecchio, *général de l'Ordre Franciscain, sur son voyage aux Missions d'Albanie.*

Révérendissime Père,

Je viens, pour me conformer au désir que m'a exprimé Votre Paternité Révérendissime, vous donner quelques détails sur mon voyage, aujourd'hui que je suis arrivé au poste que vous m'avez assigné dans l'Albanie. Quand donc je fus parti de Rome avec mon confrère le P. Patrice, nous nous dirigeâmes vers l'Ombrie, et de là vers la Toscane. Nous visitâmes ceux de nos sanctuaires célèbres qu'on rencontre dans ces contrées, toujours à pied, suivant la recommandation de notre Père St François, et après avoir passé quelques jours en notre couvent de Sargiano près d'Arezzo, nous arrivâmes heureusement à Florence. Nous montâmes ensuite à notre couvent de Fiesole, afin de revoir mes chers confrères et condisciples. Comme les fêtes de Pâques approchaient et que nous étions près de la demeure de mes parents, qui désiraient ardemment me garder quelques jours dans la famille, nous nous y arrêtâmes jusqu'au dimanche de *Quasi modo*. Alors nous repartîmes pour Bologne, où nous rejoignîmes notre autre compagnon le P. Onuphre. Quelques jours après nous étions à Venise. Là nous restâmes plusieurs jours à attendre le départ. Nous nous embarquâmes enfin sur le bâteau à vapeur, et au bout de cinq jours d'une navigation favorable, dont nous n'eûmes nullement à souffrir ni mes compagnons, ni moi, nous abordâmes au port d'Antivari dans la soirée du 14 de ce mois. Nous allâmes loger chez Mgr l'archevêque, qui nous fit l'accueil le plus aimable. Le lendemain matin, ayant célébré la sainte messe, nous partîmes pour Scutari, où nous arrivâmes à sept

heures du soir, après avoir chevauché douze heures à travers un pays mauvais, montagneux et sans routes frayées. Arrivés à Scutari, nous nous présentâmes à Mgr l'archevêque, qui nous témoigna la plus grande bienveillance et la plus grande affection. Ayant appris de lui que Mgr l'évêque et le P. Préfet de Pulati se trouvaient aussi en ce moment à Scutari, je m'en réjouis beaucoup, et le soir même je voulus aller les trouver chez leur hôte. A peine me virent-ils, qu'ils exprimèrent la plus vive satisfaction, et qu'ils m'embrassèrent avec une tendresse vraiment paternelle. Ils regrettèrent seulement que je fusse venu seul dans une mission qui a tant besoin de prêtres! Actuellement je suis avec eux, jusqu'à ce que dans quelques jours, quand ils auront expédié leurs affaires, nous nous dirigions ensemble vers Pulati, lieu de ma destination.

J'ai entendu dire que cette mission est terrible sous tous les rapports; mais je ne veux point m'en épouvanter. Au contraire, sachant que je n'ai point suivi mon inclination qui m'éloignait plutôt de l'Albanie, mais que je me suis conformé aux très-sages et très-respectables dispositions de votre Paternité Révérendissime ainsi qu'à celles de la Propagande, je me console, parce que j'ai un juste motif d'espérer que telle est la volonté de Dieu. Voilà pourquoi j'ai confiance qu'il me fournira les secours nécessaires pour remplir ma mission. Tout cela ne m'empêche pas néanmoins de me sentir revenir à l'esprit les terreurs de l'apôtre St Paul craignant de devenir lui-même réprouvé, alors même qu'il s'épuisait à prêcher aux autres! Que si un si grand apôtre, choisi par Dieu au moyen de pareils prodiges, et destiné à porter l'Evangile chez toutes les nations, tremblait, que ne dois-je pas faire, moi? Oui, je crains, et je crains de ne point craindre assez! Je me recommande donc aux plus ferventes prières de votre Paternité Révérendissime, afin que je parvienne au moins à me sauver moi-même. Plus tard je ne manquerai pas de vous écrire de nouveau pour vous faire part des besoins qui me pourront survenir. Maintenant agréez les hommages de Mgr mon évêque et du Préfet de Pulati, ainsi que ceux de mon humble personne, qui vous baisant la main et sollicitant votre bénédiction séraphique, s'honore de se déclarer et d'être,

De Votre Paternité Révérendissime

Le très-humble et très-dévoué Inférieur et Serviteur,

Fr. Ferdinand de Tavola,

Min. réf. de la province de Toscane.

Scutari (Albanie) le 22 mai 1865.

V.

SERVIE.

Lettre du P. Marien de Palmanova, *Obs. de la province de Venise, au P.* Cyprien de Trévise, *sur les Missions Franciscaines en Servie.*

Très-Cher Père Cyprien,

Voilà ce que sont devenues les promesses du P. Marien ; voilà comment il se souvient de m'écrire sur le bien qu'opèrent les ministres de Dieu en Servie ! Je suis sûr, très-cher confrère, que votre zèle brûlant vous aura suggéré ces pensées et d'autres semblables, parce que vous voudriez connaître et faire toucher du doigt à tout le monde, surtout à ceux qui s'attachent à établir par de fausses raisons l'inutilité des ordres monastiques, comment les religieux, en dépit de tous les périls et de toutes les souffrances, vont travailler pour la gloire de Dieu, pour le progrès de la religion, pour le bien des âmes, pour la civilisation des peuples. Oui, cher Cyprien, vos désirs sont justes et votre zèle est saint. Cependant, si vous connaissiez nos occupations incessantes, surtout en cette mission de la Servie turque, à raison de son étendue et du manque de missionnaires, vous n'auriez certainement pas à vous plaindre de ne pas voir de notre écriture. Néanmoins, pour vous prouver que je ne vous oublie point, je vous adresse la présente lettre, où vous trouverez quelques brefs détails sur ce que nous faisons dans cette mission. D'abord je dois annoncer, ce que vous savez déjà, l'arrivée parmi nous du nouvel archevêque l'Illustrissime Mgr Darien Bucciarelli, de notre Ordre de Mineurs Observantins, auparavant évêque de Pulati, tant désiré par cette chrétienté. Le jour impatiemment attendu, le 31 août dernier, se levait magnifique et resplendissant, quand, avec plusieurs des principaux catholiques de cette ville, le curé de cette église et le Préfet de la mission, j'allai à la rencontre du nouveau pasteur mitré Franciscain ; nous eûmes le plaisir de le trouver à une distance de la ville d'environ cinq heures de marche à cheval, dans un bon chemin, où nous eûmes l'honneur de passer avec lui la nuit dans un *han* ou mauvaise étable, embellie par la présence de Monseigneur et par notre commune joie. Le lendemain, c'est-à-dire le 1 septembre, de bonne heure nous prîmes nos montures, et nous étions encore à deux lieues de la ville, lorsque les catholiques, non-seulement de Priserendi, mais aussi d'autres paroisses de l'archidiocèse, accompagnés de plusieurs membres du

clergé, vinrent souhaiter la bienvenue au nouvel archevêque, se disputant l'honneur de baiser le premier l'anneau de Monseigneur et de lui témoigner par des larmes toute leur joie. Le digne archevêque se vit forcé de descendre de cheval pour recevoir ces nouvelles brebis; il leur adressa à toutes de douces et fortifiantes paroles, qui descendaient dans leur cœur comme un baume rafraîchissant. Aussi beaucoup de ces fidèles s'écriaient-ils : « Comment, Seigneur, avons-nous pu mériter une pareille récompense? » Après que nous nous fûmes livrés pendant deux heures à ces mutuels épanchements, nous reprîmes nos montures (il y en avait près de deux cents) et nous arrivâmes en bel ordre, deux à deux, précédés des *cafass* de l'agence consulaire impériale et royale d'Autriche, Monseigneur ayant près de lui l'agent consulaire et les membres du clergé. L'entrée en ville fut si solennelle que les Turcs, eux-mêmes émerveillés, dirent à plusieurs reprises que jamais ils n'avaient assisté à une fête semblable, lors de l'arrivée de leurs pachas, qui pourtant aiment tant le *Saltanat* (la pompe). Ces chrétiens connaissaient déjà le zèle, l'abnégation et la fermeté de leur pasteur ; mais par ses premiers actes il surpassa de beaucoup leur attente. Dès qu'il s'agit du bien de ses ouailles, il ne voit point de péril, il ne s'épargne pas de fatigues. Il ne sait point s'abstenir de reprocher en face aux gouverneurs les injustices et les vexations auxquelles sont en butte les pauvres catholiques. Il est toute charité. Combien de familles ont dû leur existence, pendant l'hiver qui finit, à une générosité qu'il exerçait à ses propres dépens, quoique ses ressources ne lui permissent pas tant de sacrifices. En un mot, il s'est fait véritablement tout à tous, et tous de concert offrent au Seigneur des actions de grâces de la nouvelle dignité de Monseigneur et adressent des vœux au ciel pour sa santé et son bonheur.

Après vous avoir donné ces quelques détails sur l'arrivée et le séjour de notre nouvel archevêque, je vais vous raconter quel danger ont couru, il y a peu de temps, les prêtres, l'église et les catholiques de la ville de Giacova, paroisse de cet archidiocèse située à six lieues de distance de Priserendi, vers l'ouest. Ils n'ont dû leur salut qu'à un miracle, grâce à l'intercession des saints apôtres Pierre et Paul, patrons de cette église. Le gouvernement turc, au moins dans ces contrées, n'est propre qu'à exciter des troubles parmi ses gouvernés; il est incapable de les apaiser et il n'en a pas d'ailleurs les moyens. La ville de Giacova compte près de 25,000 habitants, sur lesquels il ne se trouve que 250 catholiques avec une église et trois prêtres (dont l'un est à présent un religieux franciscain). Ces ministres de Dieu

desservent environ 600 maisons d'émigrés Mirdites, qui habitent dans les environs de cette ville et y cultivent la terre. La juridiction du gouverneur de Giacova s'étend même sur les montagnes et va jusqu'à Nikai et Marturi, villages catholiques du diocèse de Pulati. Or, depuis deux ans le gouvernement a supprimé quelques abus dans ce district, comme l'usage de porter des armes; il a imposé quelques contributions; il a fait cesser les rixes sanglantes; il a établi la levée militaire, etc. Par suite, les nobles de cette ville, se voyant dépouillés de tant de priviléges et abaissés dans leur orgueil, jurèrent de se venger du gouvernement et d'exterminer le peu de catholiques de cette ville, qu'ils savaient être favorables aux réformes justes. Pour arriver à leurs fins, ils soudoyèrent les habitants des montagnes, Turcs eux-mêmes, en leur représentant les torts du gouvernement, qu'ils accusaient de vouloir abolir les saintes lois de leurs ancêtres, et fouler aux pieds leurs coutumes, toujours à cause des prêtres et des catholiques. Ils parvinrent à échauffer tellement les esprits, que les montagnards résolurent de prendre les armes et d'attaquer la ville de Giacova, pour obtenir ensuite du gouvernement ce qu'ils désiraient et rendre inefficaces les ordres qui avaient été donnés. En effet, ils se réunissent au nombre de 2500 environ, descendent bien armés de leurs montagnes, s'approchent de la ville avec l'intention de s'emparer des chrétiens et de faire main basse sur tous ceux qui se présenteraient. En cette circonstance un nommé Hogia, qui était un des chefs des assaillants, déclara qu'il avait déjà détruit six églises dans les guerres avec le *Montenegro*, et qu'il espérait que l'église des catholiques de Giacova serait la septième. Avertis du péril, les prêtres et les catholiques se réunirent dans l'église, implorant les secours et les lumières d'en haut; de là un prêtre et trois des principaux catholiques se rendirent chez le gouverneur et le supplièrent d'envoyer du secours, en lui représentant que le quartier des catholiques étant le premier quartier de la ville, et se trouvant sur la route par laquelle voulaient pénétrer les montagnards, ils seraient tous perdus sans l'intervention des troupes. Par amour de la vérité, il faut dire que le gouverneur fit tous ses efforts pour qu'il fut envoyé du secours au quartier catholique; malheureusement son conseil était composé de gens qui désiraient l'anéantissement de la religion de Jésus-Christ. Les prêtres et les catholiques, voyant donc qu'on n'avait l'air d'écouter leurs prières réitérées que pour les jouer, rassemblèrent en aussi grand nombre qu'ils purent les Mirdites des environs. Ceux-ci prirent volontiers la défense de leur

église, des ministres de Dieu et de leurs coreligionnaires. Ils firent aussitôt inviter les montagnards en armes à ne point essayer d'entrer dans le quartier des catholiques, parce qu'autrement ils les empêcheraient, en les tuant tous, de retourner en arrière (Les Mirdites peuvent parler sur ce ton, car il n'est personne qui n'ait peur des balles de leurs arquebuses). Intimidés par ce fier langage des Mirdites, les montagnards changèrent de dessein et promirent qu'ils pénètreraient dans la ville par un autre côté, de manière à ne faire aucun mal aux catholiques. En effet, ils se jetèrent sur d'autres points de la ville, l'envahirent, brûlèrent et détruisirent une vingtaine de maisons, sans même faire grâce aux femmes musulmanes, que les montagnards enlevèrent et transportèrent sur leurs propres épaules. Ils prirent, en outre, près de 1500 têtes de bétail ; quant aux pièces de bois, aux vêtements et au linge qu'ils emportèrent, il serait impossible d'en préciser soit la quantité, soit la qualité. La bagarre dura six heures, et il y eut parmi les assaillants 93 victimes, et 19 parmi les habitants de la ville. Ensuite les montagnards rentrèrent triomphants chez eux. Et le gouvernement turc que fit-il? Envoya-t-il des secours? Châtia-t-il les coupables? Pas le moins du monde! On vit seulement arriver à Giacova, quelque temps après, 700 soldats avec quatre canons, et ces braves mènent maintenant là joyeuse vie dans le *far niente*. Ils disent qu'au retour du printemps ils iront soumettre les montagnards, mais je n'en crois rien. Et l'église des chrétiens? Et les prêtres? Et les catholiques? Dans sa divine miséricorde le Seigneur a daigné les garder par l'intermédiaire des Mirdites, et ils ont été ainsi préservés, en dépit de ceux qui voulaient leur perte. Grâces, gloire et honneur en soient rendus au Bienfaiteur suprême ! Louange et gloire aussi aux grands apôtres et princes de l'Eglise Saint Pierre et Saint Paul, qui ont intercédé si puissamment en faveur de cette petite chrétienté !

Avant que je termine cette lettre, permettez-moi, très-cher confrère, de vous dire quelques mots de mon voyage jusqu'à la ville de Nissa, territoire de cet archidiocèse, situé à environ 160 milles d'ici, ou à 36 heures de chemin avec un bon cheval, par conséquent à la frontière des états du prince de Servie. L'Illustrissime Mgr l'Archevêque avait reçu des catholiques demeurant à Nissa des lettres par lesquelles ils l'informaient qu'une femme grecque schismatique gémissait depuis quelque temps en prison, parce qu'elle voulait devenir catholique, et qu'à l'instigation de l'évêque schismatique, le gouverneur refusait de la relâcher, parce que cet évêque craignait

qu'un pareil exemple ne trouvât beaucoup d'imitateurs. Monseigneur, animé du zèle qui le distingue, se préoccupa aussitôt de la situation de cette pauvre femme qui souffrait pour la foi de Jésus-Christ, et chercha les moyens de la délivrer. Il écrivit donc au pacha de Nissa pour lui demander de la mettre en liberté, conformément aux lois émanées de Sa Hautesse le Sultan et portant que personne ne devait être molesté pour cause de religion. Mais voyant que le pacha faisait la sourde oreille à ses justes réclamations, il me munit d'une autorisation et m'envoya sur les lieux, tant pour plaider la cause de la prisonnière que pour visiter des catholiques privés, par le manque de missionnaires, des soins du ministère évangélique, et leur administrer les saints sacrements. Quand tout fut arrangé, le 10 février dernier, je quittai Priserendi avec un catholique d'ici, et nous nous dirigeâmes vers Pristina, ville située à une distance de douze lieues. Le temps était froid et nébuleux, mais on ne s'attendait pas à l'orage qui allait éclater. Nous franchîmes heureusement la première moitié du chemin; mais après six heures le ciel devint plus sombre, il s'éleva un fort vent du nord, et il tomba en même temps une neige si épaisse qu'on ne voyait plus où l'on allait, surtout moi qui, portant des lunettes, comme vous le savez, et marchant contre le vent, avais les yeux qui se remplissaient de neige, de sorte que, devenant entièrement aveugle, je courais risque de me jeter dans quelque précipice. Reconnaissant l'impossibilité d'aller plus loin, nous nous arrêtâmes dans un han ou étable, et nous y passâmes la nuit, autour d'un grand feu. Le lendemain, voyant que la neige avait cessé de tomber, nous continuâmes notre voyage pour Pristina; mais quand nous fûmes arrivés à la grande plaine de Cossova, fameuse par les grandes batailles qui s'y livrèrent et par tout le sang qui y fut répandu, il se déchaîna une tempête plus terrible que la veille; car le vent du nord soufflait avec une extrême violence, et la neige tombait en si grande quantité qu'on eût dit une pluie de grains ou de menu plomb de chasse. Aussi le froid était-il extrêmement violent, et l'obscurité produite par le vent et la neige était telle que nous ne pouvions plus nous voir l'un l'autre. Par bonheur j'avais pris un conducteur qui connaissait très-bien la route, et un nommé Hogia, qui était aussi de Pristina, s'était joint à nous pour le voyage; seulement ni nous, ni le conducteur, ni Hogia, ne savions où nous nous trouvions. A la fin, ce dernier, fatigué, incapable de résister plus longtemps au vent et au froid, tomba et resta enseveli sous la neige, où cette nuit suffit pour le geler. Alors j'eus peur à mon tour et je dis au conducteur : « Où

donc allons-nous? » — « Je n'en sais rien, répondit-il, et je crains que la nuit prochaine nous n'ayons le sort du pauvre Hogia. » — « Courage! me mis-je alors à dire à mon compagnon et au conducteur ; recommandons-nous à la Très-Sainte Vierge ; c'est une bonne mère qui nous tirera de cette tempête. » Je dis encore au conducteur : « Au nom de Marie Immaculée, lâchez la bride au cheval, faites seulement qu'il marche aussi longtemps qu'il pourra, et Marie, notre bienheureuse Mère le guidera ! » Il en fut ainsi, mon très-cher ami; car, après avoir marché pendant une demi-heure au hasard, à travers une neige épaisse, nous arrivâmes tout à coup dans un nouveau village de Circassiens, de ces Circassiens que la Russie a vaincus, et qui, vaincus, ont quitté leur patrie. Nous y rencontrâmes quelques-uns de ces Circassiens, auxquels nous demandâmes à quelle distance se trouvait la ville de Pristina? « A une lieue et demie, » nous répondirent-ils. Nous demandâmes ensuite que l'un d'eux voulût bien nous accompagner, et aussitôt un homme s'y offrit et nous accompagna un bon bout de chemin, jusqu'à un point où notre conducteur put s'orienter et reconnaître la direction de la ville vers laquelle nous marchions. Nous y arrivâmes vers l'heure de l'*Angelus*, après avoir employé six heures et demie à franchir un trajet de deux lieues et demie. Le mauvais temps ne nous permit de quitter Pristina que trois jours après. Alors je me remis en route avec mon compagnon et un gendarme à cheval que me procura le gouverneur de Pristina, tant pour que nous ne nous égarions pas, que pour que nous évitions les attaques des voleurs qui abondent en ces régions. Un major de la milice turque, qui se rendait aussi à Nissa, se joignit également à nous. Le temps était beau, mais le froid était vif : le thermomètre marquait neuf degrés au-dessous de zéro. C'était le 15 février; nous pûmes ce jour-là faire seulement six lieues en neuf heures et demie, à cause de l'abondance de la neige et des glaces, et nous atteignîmes à un village appelé Poduiew, où nous passâmes la nuit dans un *han*. La nuit suivante, un vent du nord furieux se fit de nouveau sentir et amena une neige qui ne cessa de tomber jusqu'au soir du 16, et il nous fut par conséquent impossible de continuer notre voyage ce jour là. Notre situation devint alors d'autant plus triste que le maître du *han* ne voulait pas nous fournir du bois pour nous réchauffer. En conséquence nous prîmes des haches, moi d'abord et les autres ensuite, et nous allâmes couper du bois que nous portâmes sur nos épaules jusqu'au *han;* de cette façon, nous n'avions plus à craindre, même en plein air, de geler. Le 17, quoique le ciel

ne se fût pas encore rasséréné, et que le vent, que nous avions toujours en face, ne fût pas entièrement tombé, nous partîmes pour Cussumli, localité distante de six lieues. Ce fut là la partie la plus fatigante du voyage ; car nous dûmes employer quatre grosses heures à franchir une montagne affreuse. Au nom de Dieu et sous la protection de Marie Immaculée, nous remontâmes à cheval, et si l'on excepte que parfois nos montures s'enfonçaient dans la neige, d'où l'on ne les dégageait qu'avec beaucoup de peine, et que nous souffrions beaucoup du froid, nous fîmes assez bonne route. Cependant, après trois heures de marche, le gendarme qui nous précédait s'aperçut que nous nous étions trompés de chemin, et nous ne pouvions plus qu'avancer au hasard à travers les ravins, en conduisant notre cheval à la main, à cause de la neige qui nous battait les flancs. En ce moment le major se sépara de nous, se flattant de connaître mieux la route et n'écoutant point ceux qui le conjuraient de ne point les quitter. Ce fut son malheur; car il dut passer la nuit suivante à la belle étoile, et les pieds et les mains lui gelèrent tellement qu'un chirurgien de Nissa dut ensuite lui amputer les doigts. Nous, après avoir erré pendant deux heures dans ces lieux alpestres, en ne cessant, non plus que mon compagnon catholique de Priserendi, d'implorer le secours de la Très-Sainte Vierge et de réciter le *Si quæris,* nous retombâmes sur le bon chemin, et l'*Angelus* venait de sonner, lorsque nous arrivâmes à Cussumli, où nous trouvâmes un *han* très-chaud. Là, les services que nous rendit un jeune Turc, nous firent oublier les souffrances de cette journée. Le lendemain, nous nous rendîmes à Istiip, et le 19 nous arrivâmes à Nissa, où je terminai ce que réclamait mon ministère pour regagner ensuite Priserendi, vingt-huit jours après mon départ. Qu'il suffise aujourd'hui que je vous dise, très cher confrère, que cette absence m'a paru assez longue.

Priez pour moi le Seigneur, afin qu'il daigne m'assister de sa divine grâce, et suppliez-le de vouloir bien envoyer à cette mission de bons et zélés ouvriers, car elle en a le plus grand besoin.

Enfin recevez mes affectueuses salutations, dont vous voudrez bien faire part au T. R. P. Provincial, au P. Gardien, et à tous nos confrères (pères et frères) en même temps que, vous laissant dans l'amour de Jésus-Christ et de Marie, je me déclare

Votre très affectionné Confrère,

Priserendi, le 12 mars 1865. Fr. Marien de Palmanova,

Min. Obs. M. A.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Le très-révérend Père Hermes de Racanati, *sécrétaire général de l'Ordre, vient de recevoir, de l'Amérique Méridionale, la lettre suivante :*

Très-Révérend Père,

Nous souvenant des bontés que Votre Paternité Très-Révérende a eues pour nous quand nous nous trouvions dans notre chère Province des Marches, nous avons regardé comme un devoir sacré de vous adresser de cette partie de l'Amérique la présente lettre, pour vous prouver que la reconnaissance nous en fera conserver tous les jours de notre vie un souvenir ineffaçable, et que toujours nous prierons le dispensateur de tout bien de répandre ses célestes bénédictions sur vous et sur notre Province bien-aimée. Déjà vous aurez appris que nous sommes partis de Gênes le 21 mai de l'année dernière (1864) sur un bâtiment à voiles, et arrivés à Buenos-Aires après trois mois et onze jours de navigation, c'est-à-dire, le 29 août. Longue navigation sans doute, mais presque heureuse, puisque nous n'avons pas eu de bourrasques dangereuses; mais seulement parfois un vent contraire assez fort qui agitait la mer, sans nous exposer à aucun péril. D'un autre côté, nous jouissions sur ce navire d'une pleine liberté, dans une cabine où nous étions entièrement libres, soit le jour, soit la nuit, de réciter l'office divin aux heures fixées, de faire notre lecture spirituelle quotidienne, de célébrer la sainte Messe aux jours de fête (pour ma part, j'eus cinq fois ce bonheur), et quand la mer le permettait, de recevoir la sainte Communion. C'est notre habile commissaire qui nous obtint ces avantages, en traitant avec le maître du navire, M, Antoine Favina, capitaine génois, qui observa scrupuleusement les conventions. Aussi ne cessa-t-il de régner à bord une paix inaltérable, de sorte que, lors même que nous passions un mauvais quart d'heure, soit par le manque de vent (dans une si longue navigation), soit par le vent contraire, les jours et les semaines s'écoulaient presque sans que l'on s'en aperçût, grâce à l'ordre habituel dont nous jouissions. Nous nous arrêtâmes quinze jours à Buenos-Aires ; puis nous nous remîmes en route par un pays désolé, inculte et aride ; et ce que nous avons eu à souffrir dans ce voyage de près de trois mois est inexprimable. Assis tout le jour en selle sous les rayons d'un soleil brûlant, dévorés d'une soif qu'il nous fallait étancher avec une eau fétide, remplie des insectes les plus dégoûtants, nous ne reposions la nuit que dans de misérables abris, ou en plein air, réduits d'ailleurs à une nourriture insuffisante et mauvaise. En cet état voyez si ne commençaient pas pour nous les épreuves de l'apostolat ? Mais l'amour de Jésus-Christ nous les rendait bien douces ! En fait, nous avons toujours joui d'assez de santé ; j'ai eu seulement à me plaindre de quelques maux d'estomac causés par l'eau fétide que nous buvions, et le P. Jules d'Ancône eut quelques accès de fièvre tierce; mais un séjour de quelque temps dans cette sainte maison suffit pour que nous nous sentîmes parfai-

tement rétablis. Enfin, grâces à Dieu et à la Très-Sainte-Vierge, après un voyage de sept mois nous arrivâmes ici, au milieu des acclamations des habitants, qui nous menèrent à notre couvent, au son du tambour et des cloches. Dès que nous y eûmes mis le pied, nous nous jetâmes à genoux, et dans les transports de notre joie, nous nous écriâmes avec le Roi Prophète : « Ici est mon repos pour les siècles des siècles; c'est ici le lieu que j'ai choisi et que j'habiterai (1). » Votre Paternité Révérende ne saurait s'imaginer combien nous sommes ici heureux, et par l'exacte observation de la règle et par celle des lois, dites municipales, auxquelles nous sommes soumis, et dans le silence continuel et rigoureux que nous gardons tout le jour, et dans l'éloignement du siècle où nous vivons, et dans notre retraite du cloître, d'où nous ne sortons qu'une fois la semaine en corps! Tout cela satisfait le cœur des religieux. Vous y trouverez aussi votre consolation en demandant au Seigneur que nous puissions par sa grâce devenir de bons ouvriers pour le salut de ces peuples.

Nous sommes de Votre Paternité Très-Révérende,

Les très-obéissants et très-affectionnés Serviteurs,

FR. NAZAIRE DE MORROVALLE,
FR. VINCENT DE PAUSULA.
FR. ANDRÉ DE MONTEVIDOCORDATO.
FR. JULES MARIE BREGOLI.
FR. BONAVENTURE MASINI D'ALBACINA.

Tarija, 25 janvier 1865.

Autre lettre du même pays.

TRÈS-AIMÉ FRÈRE,

Votre excellente lettre que j'ai reçue ici hier, en la mission de St Joseph, m'a fait le plus grand plaisir en m'annonçant que vous allez bien, ainsi que toute la famille, et j'ai été surtout heureux d'apprendre que Dieu a encore conservé mon père dans un âge si avancé. Oh! oui, que le ciel prolonge ses jours sans fin pour ma plus grande consolation! Depuis que j'ai quitté l'Italie, je vous ai écrit deux fois; mais je vois que mes lettres ne vous sont point parvenues, et c'est parce que je ne recevais point de réponse, que j'avais cessé d'en envoyer d'autres.

Maintenant donc je vais vous donner quelques détails rapides sur mon voyage, sur les mœurs de ces peuples et sur tout ce qu'on souffre en ce pays.

Nous étant volontairement arrachés le 9 décembre 1859 aux douceurs du sol natal, avec un désir ardent de convertir des âmes à Jésus-Christ, nous partîmes pour la France où nous nous reposâmes environ un mois. Puis, le 4 mars 1853, nous nous embarquâmes sur l'*Arequipa,* qui mettait à la voile pour l'Amérique méridionale. La navigation fut longue et presque interminable; nous essuyâmes un jour une tempête terrible qui brisa tous les mâts du navire, et nous dûmes louvoyer pendant 33 jours, jusqu'à ce qu'ayant avec l'aide de la très-sainte Vierge repris notre voie, nous pûmes mouiller au port de Valparaiso le 14 juillet, fête

(1) *Hœc est requies mea in sœculum sœculi; hic habitabo quoniam elegi eam.*

glorieuse de St Bonaventure. Là j'ai fait la connaissance du P. Dominique de Césène, et nous nous reposâmes quelques jours, au bout desquels nous nous embarquâmes sur un bâtiment plus grand qui devait nous transporter au port d'Arica, où nous touchâmes enfin sains et saufs. D'Arica nous franchîmes à cheval les Apennins ou plutôt les montagnes de Bolivie, et après un voyage pénible de huit jours nous arrivâmes en notre maison de la Paz. Les missionnaires nos confrères, qui nous croyaient morts, nous reçurent avec une joie extraordinaire. Nous passâmes là cinq mois, et le premier de mes compagnons de voyage je partis pour cette mission de St Joseph de Chupiamonas, qui était depuis longtemps abandonnée, faute de missionnaires. Quand j'y fus parvenu par des chemins affreux à travers les forêts, je trouvai cette mission dans l'état le plus déplorable, n'ayant plus que vingt-cinq familles affamées, parce que les ravages d'une peste les avaient empêchées de faire leurs semailles; leur église, couverte en chaume et tout en ruine, manquait de chasubles et autres ornements sacerdotaux pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Au spectacle d'une pareille misère et d'un pareil dénûment, les larmes me jaillirent des yeux. A force de fatigues, de peines et de tribulations, je parvins à réunir de divers côtés jusqu'à quatre-vingt familles, composées de 330 âmes. J'ai fait bâtir une église et acheter tout ce qu'exigent les offices divins. Les habitants se nourrissent de riz, de maïs, et de racines tuberculeuses qui ressemblent aux pommes de terre, de venaison sauvage et de pêche fluviale. Ils parlent diverses langues, dont la principale est la *Quichua*, que j'ai dû apprendre, la *Tacana*, que je comprends, l'espagnol et plusieurs autres. Le vêtement dont ils se couvrent consiste (pour les hommes) en une tunique de laine, qui leur descend jusqu'aux genoux et (pour les femmes) en un grand *tipoy*, long jusqu'aux pieds, avec des anneaux de verre aux oreilles et au cou. La chaleur est extrêmement forte en ce pays et l'on n'y connait pas le froid. Le missionnaire surtout a beaucoup à souffrir de petits animaux très-incommodes et d'infirmités assez pénibles; cependant, moi, je me porte bien jusqu'à présent, grâces à Dieu et à sa très-sainte mère. On ne connaît ici ni le pain ni le vin, à peine en avons-nous pour célébrer le saint Sacrifice de la messe.

En 1859, sur l'ordre du Préfet d'alors, le P. Paul Cerela de Majorque, nous nous mîmes en route pour aller visiter quelques tribus de barbares ou sauvages éloignés de cette mission d'une trentaine de journées de marche, sans chemin frayé et à travers d'épaisses forêts. J'allai les trouver avec le P. Bénigne Bibolotti de la province de Toscane, le P. Samuel Mancini de la Province Séraphique, et le P. Ciuret de Catalogne, et nous en convertîmes un assez grand nombre. Aujourd'hui le P. Samuel Mancini se trouve encore dans cette mission.

Tels sont, cher frère, les détails, que j'aime à vous donner brièvement sur ce pays. Saluez de ma part le T. R. P. Irénée de Bussetto, le T. R. P. Pacifique, mon professeur de théologie, et tous ceux qui me connaissent là bas. Dites à la famille que je vais bien et que dans mes prières je prie pour tous, afin que nous puissions un jour nous embrasser dans le Paradis.

Croyez-moi toujours Votre très-affectionné frère,

Ce 9 sept. 1864. P. Bernard Clerici de Pompeiana,

Min. Obs. Miss. Apost. dans l'Amérique Méridionale
(Mission de St Joseph de Chupiamonas).

TOSCANE.

Tableau des missions et des exercices donnés par les Pères mineurs réformés du couvent de Ste Marie all' Incontro, *en* 1864.

DIOCÈSE DE FLORENCE.

1° Au collége de Castiglion-Fiorentino, diocèse d'Arezzo.
2° à Cascina, diocèse de Pise.
3° à Pulica.
4° à Martiniana.
5° à Poppiano.
6° à Montespertoli.
7° à San-Felice a Ema.
8° à Cercina.
9° à Badia a Settimo (2 fois).

DIOCÈSE DE FIESOLE.

10° à Ferrano.
11° à San-Prugnano.
12° à Figline.
13° à Petriolo.
14° à Vaiano.
15° à San-Moro (2 fois).

DIOCÈSE DE PISTOIE.

16° à Fossato.
17° à Treppio (2 fois).
18° à Villa di Baggio.
19° à Germinaia
20° à Marliana (2 fois).
21° à Limite (2 fois).

DIOCÈSE DE MODIGLIANA.

22° à Bevriano.
23° aux religieuses de cette localité.
24° à Monte Coronaro.
25° à Balze.
26° à Cappanne.
27° à Verghereto.
28° à Corneto.
29° à Monteriolo.
30° à Saiacclo.
31° à Treppio.
32° à Ruscello.
33° à Tezo.
34° à Marradi (1).
35° à St-Benoit.
36° aux Dames de charité.

DIOCÈSE DE LIVOURNE.

37° aux Ordinands du séminaire.
38° aux religieux de la Rocca San-Casciano.
39° aux religieux de Fiesole.
40° aux religieux de Monte alle Croci.

STATIONS QUADRAGÉSIMALES.

41° dans la ville de Chiusi.
42° au Pozzo, diocèse d'Arezzo.
43° aux Serre de Pienza.
44° à Galeata, diocèse de Modigliana.
45° à Tregozio, id.
46° à Premilcuore, id.
47° à Monte-magno, diocèse de Pise.
48° à Badia à Ripoli, diocèse de Florence.

(1) Cette mission fut ouverte par le P. André le soir du 22 sept. 1864. Dans les vingt quatre heures la populace se porta vers l'hospice, vomissant à pleine bouche des injures et des menaces contre les missionnaires, et lança ensuite des pierres sur la porte et dans les fenêtres de leur habitation. Enfin du haut d'une tour située en face, on ouvrit, à trois reprises différentes, une fusillade contre l'une des fenêtres, et peu s'en fallut qu'elle ne tuât les pauvres missionnaires. Ils voulaient à tout prix continuer la mission ; mais le lendemain matin les chefs de la police effrayèrent tellement le clergé qu'ils l'obligèrent à la faire cesser.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Pour l'Albanie : Le P. Philemon de Tavola, de la province réformée de Toscane.
» Le P. Patrice de Treia, id. de la Marche.
» Le P. Onuphre de St Nicolas, id. de Bologne.
» Le P. Anselme de Pistoie, id. de Toscane.
» Le P. Ludovic de Pedevena id. de Venise
» Le P. Bernardin d'Arci-Reale, id. de Sicile.

Pour la Chine : Le P. Eusèbe de Bologne de la province réformée de Bologne.
» Le P. Jean de Botticino id. de Lombardie.
» Le P. Gratien Feltre, id. de Venise.

Pour Constantinople : Le P. Onésime de Signa, de la province réformée de Toscane.
» Le P. Vigile de Cimego, de la province du Tyrol italien.

QUATRIÈME PARTIE.

NOUVELLES RELATIVES AUX MISSIONS ET AUX MAISONS FRANCISCAINES DANS LA RÉPUBLIQUE DU CHILI (AMÉRIQUE) EN 1849.

Cadre ou tableau synoptique pour l'année 1849 de la famille religieuse du collége des Missions Franciscaines dit de Jésus, établi dans la ville de Castro (Ile principale de Chiloe) au 42e degré de latitude méridionale, et fondé en 1838 par les pères italiens. — En outre, de la famille de la maison de St-Ildephonse, située dans la ville de Chillan, au 36e degré et quelques minutes de latitude méridionale dans la province de la Conception de Penco ; ces deux colléges se trouvent dans la république du Chili, à 840 milles de distance l'un de l'autre. — De plus encore, le nombre des missions qui dépendent de ces colléges, avec le nom qu'elles portent, et celui des Pères qui les desservent, et l'indication du collége auquel ils appartiennent. — On verra combien de prêtres a chacun des dix colléges, combien d'entre eux demeurent dans la communauté au service du couvent, et combien il y en a (et quels ils sont) qui se trouvent au dehors au service des missions sur divers points et sur divers objets. On indique également dans ce tableau les distances qu'il y a entre les colléges et les missions; on y désigne les prêtres et les frères laics qui sont déjà repartis pour l'Italie. On y mentionne le nombre des sauvages, déjà chrétiens, dans chaque mission; enfin, on y donne de longs détails sur la religion, le gouvernement et l'état actuel des pays dépendant des diverses missions et sur d'autres points intéressants.

Famille religieuse du collége de Jésus a Castro (Ile de Chiloé).

Prêtres :

1° Le P. Diego Chiuffa, vice-président général des colléges et missions, *a*)
2° Le P. François Novelli, gardien, *b*).
3° Le P. Antoine Gavilucci, professeur de théologie, *a*).
4° Le P. Marc Bulla, maître des novices, *a*),
5° Le P. Dominique Pazzolini, *c*).
6° Le P. Guillaume Guglielmi, *d*).
7° Le P. Paul Liberati, *a*)
8° Le P. Ange Anfossi, *a*).
9° Le P. Joseph Bonassi, *a*).
10° Le P. Hilaire Mischianti, *e*)
11° Le P. André Marianni. *a*).
12° Le P. André Testa, *f*).
13° Le P. Zenon Badia, *g*).
14° Le P. Bernardin Vielma, *g*).
15° Le P. Daniel Garzia, *g*).
16° Le P. Bonaventure Dias, *g*).
17° Le P. Diego Bargas, *g*)
18° Le P. Antoine Bargas, *g*).
19° Le P. Benoit Garzia, *g*).
20° Le P. Pierre Dias, *g*)

Clercs en théologie :

21° Le Fr. Michel Carcamo.
22° Le Fr. Bernardin Carcamo.
23° Le Fr. François Sanches.
24° Le Fr. Samuel Cardenas.

Clercs en philosophie :

25° Le Fr. Ludovic Cardenas.
26° Le Fr. Antoine Perez.
27° Le Fr. François Saldavia.
28° Le Fr. Léonard Morales.
29° Le Fr. Joseph Bergas.
30° Le Fr. Romolo Barela.

Clercs dans les classes de grammaire :

31° Le Fr. Ange Perez.
32° Le Fr. Jean Antoine Garzia
33° Le Fr. Raphael Gagliardo.
34° Le Fr. Joseph Marie Gomes.
35° Le Fr. Gabriel Paceco.
36° Le Fr. Daniel Besarsun.
37° Le Fr. Jean-Baptiste Dias.

Laics :

38° Le Fr. Pierre Gonzalez.
39° Le Fr. Benoit Marsiglia.
40° Le Fr. Vincent Boniglia.

Résumé :

Prêtres.	20
Clercs en théologie.	4
id. en philosophie	6
id. dans les classes de Grammaire	7
Laics	3
au total	40

Nota. Les religieux américains susnommés appartiennent tous au collége, puisqu'ils y ont fait leur profession, à l'exception du P. Zénon Badia et du P. Bernardin Vielma, qui s'y sont seulement incorporés.

(1) *La lettre a*) *signifie* de la province de Rome, *b*) de la province de Turin, *c*) de la province de Bologne, *d*) de la province de Toscane, *e*) de la province séraphique, *f*) de la province de Gênes, *g*) américain, *h*) espagnol.

Famille religieuse du collége de Chillan.

Prêtres :

1° Le P. Joseph Salvo, gardien, *g*).
2° Le P. Joseph Sepulveda, *g*).
3° Le P. Grégoire Acugna, *g*).
4° Le P. Victorin Pallavicino, *g*).
5° Le P. François Ciabarria, *g*).
6° Le P. Jean Venega, *g*).
7° Le P. Joseph Lirè, *h*).
8° Le P. Quintilien Scapucci, *d*).
9° Le P. Chérubin Brancadori, *a*).
10° Le P. Septima Begambi, *e*).
11° Le P. Macaire Biamonti, *f*).
12° Le P. Philippe Remedi, *a*).
13° Le P. Grégoire Maldonato, *g*).
14° Le P. Joseph Munè, *g*).
15° Le P. Michel Urrutia, *g*).
16° Le P. Manuel Salvo, *g*).

Laics :

17° Le Fr. Pacifique Bulgarini, ital. *c*).
18° Le Fr. Rinaldo de Ginestra, *a*).
19°, 20° Deux tertiaires, américains.

MISSIONS DU CHILI.

Il y a dans la république du Chili dix-huit missions qui sont desservies par les deux colléges (de Jésus à Castro (Chiloè) et de St Ildephonse à Chillan); ce sont les suivantes :

1° Arauco, sous le vocable de St-François.
2° Tucapel, id. de Ste Rose.
3° Nascimento, id. du Rosaire.

Ces trois premières missions se trouvent dans la province de la Conception de Penco; elles appartiennent au Collége de Chillan.

4° San-Giuseppe id. St-Joseph.
5° Guanehue, id. St-Antoine.
6° Costa di Nebbia, id. du Crucifix.
7° Arriche, id. de l'immaculée Conception.
8° Chincilka, id. de la Vierge de la colonne.
9° Valdivia, id. de St-François.

Ces missions se trouvent dans la province de Valdivia, parmi les Huiglics, et elles appartiennent, comme les trois ci-dessus, au collége de Chillan.

10° Daglipugli, id. du Rosaire.
11° Cudico, id. de la Vierge de la colonne.
12° Riobono, id. de St-Paul.
13° Thumag, id. de St-Michel.
14° Pilmaychem, id. de St-Antoine.
15° Chilacahuir, id. de St-Bernardin
16° Costa di San-Giovanni id. de St Jean-Baptiste.
17° Coyunco id. de St Jean Capistran.

Ces huit missions se trouvent aussi dans la province de Valdivia, chez les mêmes Huiglics; mais elles dépendent du collége de Jésus à Castro (Chiloé).

18° Magallianes, id. de l'Immaculée Conception.

Cette dernière mission se trouve chez les Theulet en Patagonie, près du cap d'Horn.

Pères de l'un ou l'autre des colléges qui desservent actuellement les missions, et nombre des sauvages chrétiens que renferme chacune d'elles

Mission	
1° Mission d'Arauco. (collége de Chillan).	Il s'y trouve le P. Joseph Siré, espagnol, du collége de Chillan. On y a fait environ 600 chrétiens, au milieu de beaucoup de gentils 600
2° Mission de Tucapel (collége de Chillan).	Il s'y trouve le P. Chérubin Brancadori, du collége de Chillan. Il y a près de 200 chrétiens nouveaux et beaucoup de payens 200
3° Mission de Nascimento (collége de Chillan).	Il s'y trouve le P. Philippe Remedi, du collége de Chillan. On y compte également près de 200 néophytes et beaucoup de payens 200
4° Mission de St Joseph (collége de Chillan).	Il s'y trouve le P. Gregoire Acunna, du collége de Chillan ; on y compte 800 néophytes et un très-grand nombre d'infidèles. 800
5° Mission de Chincicla (Collége de Chillan).	Il s'y trouve le P. André, du collége de Chiloé. Il y a là 600 néophytes et beaucoup de gentils. 600
6° Mission de Valdivia (Collége de Chillan).	Il s'y trouve le P. Guillaume Guglielmi du collége de Chiloé. On y compte 500 néophytes et peu d'infidèles. 500
7° Mission de Daglipugli (collége de Chiloé).	Il s'y trouve le P. Victorin Pallavicino, (du collége de Chillan) qui, à cause du manque de sujets, dessert également les missions de Ludico et Thumag. On compte dans les trois missions 4300 chrétiens 4300
8° Mission de Riobuono (collége de Chiloé).	Il s'y trouve le P. André Testa, du collége de Chiloé. Les chrétiens sont au nombre de 2200, et il y a beaucoup d'infidèles 2200
9° Mission de Pilmaichem (collége de Chiloé).	Il s'y trouve le P. Paul Liberati qui l'a fondée en 1843. Il y a 1200 chrétiens et beaucoup de payens . . 1200
10° Mission de Chilacahuir (collége de Chiloé).	Il s'y trouve le P. François Chabarria du collége de Chillan. Il y a 1809 néophytes sans infidèles 1809

11° Mission de San-Giovanni de la Costa (collége de Chiloé).	Depuis la mort du P. Apollinaire Gandini, cette mission se trouve veuve; elle est cependant desservie par le P. missionnaire de Coyunco. Le nombre des chrétiens s'y élève à 1600
12° Mission de Coyunco (collége de Chiloé).	Il s'y trouve le P. Flavien Mischianti, du collége de Chillan. On y compte 2200 néophytes et peu de gentils. 2200
13° Mission de Magallianes (collége de Chiloé).	Il s'y trouve le P. Pazzolini, du collége de Chiloé. Les sauvages de cette mission appartiennent à des tribus errantes comme les bêtes. On y compte quelques chrétiens dont le nombre peut être fixé approximativement à . 100
14° Mission d'Arriche (collége de Chillan).	Il ne s'y trouve aucun père, par suite du manque de sujets ; mais cette mission est néamoins desservie par le missionnaire de Quinchila. On y compte environ 300 chrétiens sans infidèles. 300
15° Mission de Guanchue (collége de Chillan).	Il ne s'y trouve aucun père tant à cause du manque de sujets que parce que la mission est détruite; elle est néanmoins desservie par le missionnaire de la mission de St Joseph. On y compte environ 300 chrétiens, plus ou moins, avec quelques gentils. 300
16° Missions de la Costa di Nebbia (du collége de Chillan), de Cudico et de Thumas, desservies par le missionnaire de Daglipugli.	Il ne s'y trouve aucun père à cause du manque des missionnaires; mais elles sont desservies par le missionnaire de Valdivia. On y compte environ 350 chrétiens avec quelques gentils. . 350

Nota. Tous ces sauvages, néophytes et déjà chrétiens, ne se trouvent soumis à aucun évêque; mais ils sont sous la juridiction immédiate des missionnaires, parce qu'il y en a parmi eux plusieurs qui ne sont pas suffisamment instruits, d'autres qui sont encore peu policés, et aussi parce que beaucoup d'entre eux vivent à côté ou au milieu des gentils.

Distances qui séparent les deux colléges, et les colléges de chacune des missions, ainsi que de la ville de Valdivia, dans la Province de laquelle se trouvent la plupart des missions.

La ville de Valdivia, qui se trouve à 39 degrés 50 minutes de latitude méridionale et à 37 degrés et demi de longitude occidentale, est la capitale de la province

de ce nom, où, comme on l'a déjà observé, existent la plupart des missions. La capitale de la république du Chili est Santiago (St Jacques), ville située à 300 lieues de distance, par terre (ou 990 milles), de Valdivia. Le collége de Chillan est à 540 milles de Valdivia ; le collége de Chiloé à 330 milles. Entre les deux colléges il y a, par terre, 870 milles. La ville de la Concezione, capitale de la province de ce nom, est distante, par terre, de Valdivia, de 510 milles ; elle est située au 37e degré de latitude méridionale et au 73e de longitude, etc.

DISTANCES DES MISSIONS. Les missions suivantes se trouvent toutes dans la province de Valdivia.	du collége de Chillan.	du collége de Chiloé.	de la ville de Valdivia.
Mission de St-Joseph.	420	345	42
» Valdivia	510	330	0
» Costa di Nebbia. . . .	492	315	15
» Arriche	495	314	15
» Chincicla	537	300	36
» Guanchue.	435	320	27
» Daglipugli	560	255	45
» Cudico.	555	252	44
» Riobuono.	570	249	60
» Thumag	570	240	7
» Pilmaichem	588	243	75
» Chilacaguin	588	240	72
» Coyunco	560	220	84
» San Giovanni de la Costa	612	243	96

Toutes les missions d'infidèles se trouvent situées entre le 72e et le 73e degré et demi de longitude occidentale et entre le 36e et le 41e degré de latitude méridionale, à l'exception de la mission de Magallianes ; mais les chemins sont si mauvais, on y rencontre tant de bois et de montagnes, qu'ils allongent singulièrement le trajet et la distance par voie de terre.

Les missions sont d'ailleurs séparées les unes des autres par une distance de 20 à 60 milles.

Chaque mission comprend une ou deux Réductions et de nombreuses dépendances, et par conséquent une étendue qui va de 15 à 30 milles carrés. La juridiction d'une mission finit où commence celle d'une autre. Le collége de Chillan s'occupe du nord et du nord-ouest. Le collége de Chiloé, du sud ou midi. Les établissements des missions sont placés à la campagne, près de forêts très-épaisses et presque impénétrables, toujours du côté où ces forêts sont moins profondes, afin que les missionnaires se trouvent un peu moins éloignés les uns des autres et puissent communiquer quelquefois entre eux quand le pays le permet, car dans la province des missions il pleut ordinairement huit mois de suite par an, et l'on y trouve beaucoup de fleuves navigables, qui grossissent démesurément et ferment les voies de communication, de sorte que trois ou quatre mois se passent souvent, sans que les missionnaires puissent se voir.

On entend par Réduction une agglomération plus ou moins nombreuse.

La Réduction se divise en *partialités* ou groupes de plusieurs familles. C'est comme une province qui se divise en villages, et ceux-ci en quartiers ou hameaux. A la tête de toute réduction il y a un chef qui s'appelle cacique, et à la tête de chaque *partialité* un autre chef soumis au cacique; on appelle ces chefs inférieurs *Ghilmenes*. Chaque Réduction comprend un grand espace ou étendue de plusieurs milles; ce terrain consiste en champs et bois, où les sauvages sont disséminés. Leurs huttes sont placées dans les lieux les plus solitaires, et éloignées d'un ou deux milles l'une de l'autre.

Règlement uniforme qui s'observe dans toutes les missions.

Les missions, comme je l'ai déjà indiqué, se trouvent en pleine campagne, entourées de forêts de tous les côtés. Voici en quoi consiste une mission : une petite église, une case pour l'habitation du missionnaire, une autre pour les hommes qu'on instruit, comme on le verra, une autre pour les femmes, et enfin une autre qui sert d'école aux petits garçons, enfants des sauvages; le tout en bois. Chaque mission prend à sa charge une ou deux Réductions qui contiennent le nombre d'individus ci-dessus attribué à chaque mission (sans compter les infidèles). Presque tous les sauvages (appelés indifféremment indigènes, naturels, tribus, etc., pour les distinguer des Espagnols ou des blancs, qu'on appelle aussi espagnols comme descendants des européens de cette nation) vivent dispersés dans les champs ou les bois, dans des huttes cachées au fond des lieux les plus déserts. Il est d'usage dans toutes les missions qu'un homme revêtu du titre de *capitaine d'amis* (c'est dans chaque mission un agent salarié par le gouvernement qui le met au service du missionnaire) accompagne le missionnaire quand il va administrer les sacrements aux chrétiens dans leurs maladies et lui serve, en cas de besoin, d'interprète. Ce capitaine sort tous les quinze jours, il va dans les Réductions rassembler les sauvages au nombre de quinze ou vingt hommes et autant de femmes, et les conduit à la mission, afin que le Père Missionnaire les instruise, les catéchise et leur enseigne tout ce qui concerne le salut éternel. Ordinairement ceux qui sont déjà chrétiens restent quinze jours dans la mission, et ceux qui n'apprennent pas facilement un mois, plus ou moins, surtout ceux qui viennent pour recevoir le baptême ou pour contracter mariage; car il y en a beaucoup qui reçoivent ces deux sacrements en même temps. Au bout de quinze jours, ceux qui sont déjà chrétiens se confessent, puis se retirent et rentrent chez eux. De même pour ceux qu'on baptise et qu'on marie. Après leur départ le capitaine d'amis commence une nouvelle tournée, rassemble une nouvelle troupe et la mène à la mission, où l'on fait pour elle ce qu'on a déjà fait pour les autres hommes et femmes. Cela se répète pour tous les individus des deux sexes de toute la réduction. Tous doivent se rendre une fois par an à la mission, de la manière indiquée. Quand le cercle a été parcouru, on recommence. Les chrétiens ont coutume d'amener avec eux des amis ou parents infidèles, sur le point d'épouser des femmes déjà chrétiennes, ou *vice-versa,* et en pareil cas tous se rendent à la mission, de sorte que le nombre des néophytes augmente chaque jour, surtout si le missionnaire a soin d'aller les catéchiser chez eux et les exhorter à recevoir le saint baptême. Ceux

qui, déjà chrétiens, n'habitent pas loin de la mission, par exemple, à deux ou trois lieues de distance seulement, y portent le fils ou la fille qui vient à leur naître, pour le faire baptiser; s'ils demeurent plus loin et que leur pauvreté les empêche de se rendre à la mission, le missionnaire se transporte lui-même chez eux, à travers la campagne et les bois, tant pour baptiser les enfants que pour catéchiser les adultes; quand la distance est trop grande, il envoie le *capitaine d'amis* pour baptiser les enfants et leur assurer ainsi le salut en cas de mort.

Pendant le temps que les naturels passent à la mission, comme on l'a dit plus haut, pour être instruits, le missionnaire leur fournit les aliments spirituels et corporels, et entretient tous ceux qui se présentent. La nourriture ordinaire des indigènes consiste en grains bouillis, fèves, pois, maïs, pommes de terre, etc., et autres mets grossiers. Ils n'ont pas idée de mets recherchés : ils mangent de la chair de cheval mort presque pourrie, à moitié crûe, comme les chiens, et boivent le sang des animaux qu'ils tuent. Comme l'entretien de tant de personnes (il s'en trouve parfois quarante dans la mission) exige la consommation de beaucoup de comestibles, on a coutume dans toutes les missions de semer du blé, des fèves, des pois, des patates, etc. Les indigènes ou sauvages labourent, sèment, moissonnent, font les clôtures eux-mêmes ; car ce sont eux qui consomment ce qu'on sème et ce qu'on récolte. Les femmes, de leur côté, s'occupent à faire la cuisine, à apprêter les viandes pour les hommes et pour elles-mêmes, ou bien encore, à filer la laine et à tisser des étoffes grossières pour l'habillement de quinze ou vingt jeunes garçons, enfants des sauvages, qu'on élève dans la mission, où l'on pourvoit à leur habillement et à tous les détails de leur entretien. Il y a dans chaque mission une école avec un maître payé par le gouvernement, lequel maître enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la doctrine chrétienne, etc., aux petits garçons. Ceux-ci se rassemblent, à cet effet, avec les enfants des blancs espagnols qui habitent également dans les champs. Parmi les enfants des sauvages, on en voit qui se distinguent par de rares talents, et cela est plus commun que parmi les enfants des blancs.

Le matin de bonne heure et le soir vers l'*Angelus* les hommes et les femmes se réunissent par groupes distincts, pour prier sous la direction du missionnaire, qui récite avec eux les prières et le résumé des vérités de la foi en dialecte Araucan. Ensuite, par l'organe d'un *fiscal* (ou magistrat), auquel on donne ce nom parce que c'est le plus souvent un sauvage choisi parmi les *anciens* les plus judicieux et les plus prudents et mieux disposés que les autres, par l'organe de ce *fiscal*, qui parle à ses compatriotes leur langue usuelle avec tous ses tours de phrase, le missionnaire leur explique les mystères, la doctrine et tous les points dont l'explication lui paraît la plus utile.

Il est dans la nature de ces indigènes (auxquels le nom de sauvages convient parfaitement sous tous les rapports) de fuir la vie en société, et ils ne sauraient arriver du premier pas à la civilisation, telle que nous la comprenons. La liberté et l'absence de tout frein social sont pour eux des conditions nécessaires et indispensables d'existence; aussi les recherchent-ils avec la plus grande ardeur. Voilà pourquoi ils tiennent à construire leurs habitations ou huttes dans la solitude, au milieu de forêts montagneuses, ou dans les petites plaines que renferment ces forêts. Il est très-rare de rencontrer chez eux quatre ou cinq huttes rapprochées, de sorte qu'il faut franchir un ou deux milles pour aller d'une habitation à une

autre. Quant aux missions, elles sont établies d'ordinaire au centre des Réductions respectives, mais dans des lieux retirés, déserts et tout à fait solitaires, tels que les versants des montagnes ou la pleine campagne.

Quand les sauvages, déjà chrétiens, tombent malades, le missionnaire va leur administrer les sacrements, à quelque distance qu'ils se trouvent (il y a un seul missionnaire par chaque mission); il va aussi catéchiser les adultes infidèles et baptiser les enfants qu'un trop grand éloignement ne permet pas d'apporter à la mission. On doit se donner beaucoup de mal pour les faire renoncer aux usages barbares auxquels ils sont fortement attachés, et il serait trop long de décrire ici leurs mœurs vraiment bestiales. Il suffira de remarquer et de dire en un mot que les sauvages dont on parle, ces sauvages pour la conversion desquels on fait tant d'efforts, sont idolâtres et athées, qu'ils ne connaissent aucune religion, qu'ils adorent seulement un Principe qu'ils appellent *Piglian*, et qui n'est autre que le démon, auquel ils offrent leurs sacrifices, et Dieu seul sait combien il y en a dans les Indes occidentales. L'immense majorité de ces sauvages ne se convertit pas et ne peut être gagnée, à cause des scandales que leur donnent les blancs espagnols, comme je l'exposerai ailleurs. En effet, beaucoup de ces blancs conseillent aux infidèles de ne point embrasser le christianisme, en leur disant que les missionnaires sont des imposteurs qui leurs enseignent des faussetés, et qui ne croient rien de tout ce qu'ils débitent. Il est certain que la plupart des blancs dits espagnols sont plus grossiers, plus ignorants, plus barbares que les sauvages eux-mêmes, et qu'ils ont les mêmes mœurs, sinon de pires; aussi sont-ils le supplice, le marteau et l'enclume des pauvres et malheureux missionnaires, car ces blancs habitent dans les champs et les bois, de même que les sauvages et avec eux.

Le nombre des Pères qui se trouvent au service des missions et en d'autres lieux, s'élève à 17.

De ces Pères il y en a 12 dans les missions d'infidèles, comme on l'a vu plus haut; puis 3 qui se trouvent parmi les fidèles des îles de Chiloé; ce sont le P. Ange Anfossi, à Ciacao; le P. Zénon Badia, à Tenaun, le P. Joseph Bonassi, à San-Carlo, tous trois du collége de Chiloé; et 2 à Valparaiso, dans la maison où l'on fait suivre des exercices aux hommes et aux femmes; ce sont le P. Septime Begambi et le P. Macaire Biamonti, l'un et l'autre du collége de Chillan; au total 17.

Résumé. Les Pères qui appartiennent au collége de Chillan sont au nombre de 16, dont 8 se trouvent employés dans les missions, et 8 restent dans le collége, au service de la communauté.

Les Pères. appartenant au collége de Chiloé, sont au nombre de 19, dont 8 se trouvent au service des missions et dépendances, tandis que les autres restent au collége pour le service de la communauté.

Tout cela s'applique à l'année 1849.

ANALECTES

CONCERNANT LA PROVINCE BELGE DES RÉCOLLETS.

Dans un temps où les ennemis de la religion rivalisent pour éteindre l'esprit catholique en Belgique, on sera heureux de voir avec quel zèle NN. SS. les Evêques et les curés des paroisses s'efforcent de procurer à leurs ouailles les moyens de salut extraordinaires pour faire revivre la foi, fortifier les bons et ramener à Jésus-Christ les brébis égarées. A ces grands moyens appartiennent principalement les missions, les octaves et les exercices préparatoires aux adorations perpétuelles. Pour donner une idée du grand bien qui s'opère dans les villes et les campagnes de la Belgique, nous avons jugé bon de donner la liste suivante des missions, jubilés, retraites, octaves et Triduums donnés durant le cours de l'année 1865 par les Pères récollets de la province de S. Joseph de la Belgique. En considérant les travaux apostoliques et les fruits immenses qui résultent des missions et des adorations perpétuelles, on se convaincra de plus en plus que la foi est encore vive parmi les Belges et qu'il ne faut pas trop se décourager à cause de la défection et de l'hostilité d'un petit nombre qui cherche à dominer par l'audace et l'injustice.

LISTE DES MISSIONS, JUBILÉS, RETRAITES, OCTAVES ET ADORATIONS PERPÉTUELLES PRÊCHÉS PAR LES PÈRES RÉCOLLETS DE LA PROVINCE BELGE PENDANT L'ANNÉE 1865.

Pendant les missions qui durent huit jours, les Pères prêchent trois fois le jour et le dimanche quatre fois, outre les instructions qu'ils donnent aux enfants. Presque tous les jubilés ont été prêchés en forme de mission. Les exercices préparatoires aux adorations perpétuelles durent ordinairent trois jours avec sermons le matin et le soir.

DIOCÈSE DE MALINES.

Turnhout.	Adoration.	Anvers (St Jacques).	Adoration.
Stabroeck.	»	» »	Octave.
Berchem.	»	Anvers Eglise (N.-D.).	Triduum.
Bornhem.	»	Malines (N.-D. au-delà	Neuv. de
Brasschaetsche Heyde.	»	de la Dyle).	N. D. des sept doul.
Oostmalle.	»	Tirlemont.	Triduum.
Wommelghem.	Jubilé.	Brecht.	Adoration.
Louvain (St Jacques).	»	Wommelgem.	»
Loenhout.	Adoration.	Anvers (Notre-Dame).	Triduum.

Moortsel. Adoration.
Anvers (St Augustin). Octave des âmes du purgatoire.
Diest (Notre-Dame). Octave de St Antoine de Padoue.
Halle. Jubilé.
Orsmael. »
Louvain (N.-D. aux fièvr.) Octave.
Malines (Carmelites). » de Ste Thérèse.
Malines (St Rombaut). Octave des âmes du purgatoire.
Malines (N.-D. de Hanswyck). Oct. de l'Immaculée Conception.
Anvers (St Augustin). Retraite pour hommes.
Anvers (St Augustin). id. pour fem.
Malines (Frères cellites). »
Malines (Sœurs de la Misér.) »
Malines (Fréres de la Misér.) »
Tirlemont (Sœurs Grises). »
Turnhout (Béguines). »
Lierre (Clarisses). »
Weseren. Jubilé.
Budingen. »
Rummen. »
Geet-Betz. »
Ransberg. »
Boyenhoven. »
Grasen. »
Capelle-au-Bois. Adoration.

Ryckevorsel. Adoration.
Montaigu. »
Bonheyden. »
Battel. »
Bonheyden. Jubilé.
Malines (St Jean) Prépar. au pèler. à Montaigu. Trid.
Herenthout. Adoration.
Opwyck. »
Malines (Ste Cathérine). Préparat. pour le pèler. de N.D. du bon conseil.
Maxenseele. Adoration.
Londerzeele. »
Heyndonck. »
Esschen. »
Bouchout. »
Tirlemont. »
Keerberge. »
Oppuers. »
Malines (N.-D. au-delà de la Dyle). Jubilé.
Thielen. Adoration.
Turnhout. Retraite pour les Tierç.
Montaigu. Adoration
Ittre. »
Bruxelles (Carmes). Carême.
Huldemberg. Triduum.
Huldemberg. »
Banlers. »
Huldemberg. »
Bousval. »

Diocèse de Bruges.

St Georges. Jubilé-Mission.
Oostvleteren. » »
Westvleteren. » »
Bavichove. » »
Belleghem. » »
Aerseele. » »
Bruges. Oct. de la Ste Vierge.
Beveren. Jubilé-Mission.

Swevezeele. Jubilé-Mission.
Caneghem. » »
Marialoop. » »
Wielsbeke. » »
Ingelmunster. » »
Assebroeck. » »
Cachtem. » »
Schuifferscapelle. » »

Bruges (St Gilles).	Oct. du S. Cœur.
Westroosbeke.	Retraite.
Hulste.	Jubilé-Mission.
Markeghem.	» »
Westroosbeke.	» »
Couckelaere.	» »
Coolscamp.	» »
Bruges (St Jacques).	» »
Iseghem.	Adoration.
Bavichove.	»
Thourout.	Jubilé-Mission.
Oyghem.	» »
Ruisselede.	» »
Lichtervelde.	» »
Emelghem.	» »
Vive-St-Bavon.	» »
Cuerne.	» »
Wynghene.	» »
Oostnieuwkerke.	» »
Denterghem.	» »
Courtrai (Notre-Dame).	» »
Courtrai (St Martin).	» »
Courtrai (St Roch).	» »
Bruges (St Gilles).	» »
Houthem.	» »
Leysele.	Jubilé-Mission.
Ooteghem.	» »
Oedelem.	» »
Ingoyghem.	» »
Desselghem.	» »
Luigne.	» »
Dottignies.	» »
Ypres (Clarisses).	Neuv. de la Salet.
Aerseele.	Adoration.
Schuifferscapelle.	»
Pitthem.	»
Swevezeele.	»
Wynghene.	»
Denterghem,	»
Caneghem.	»
Ingelmunster.	»
Westroosbeke.	»
Hulste.	»
Meulebeke.	»
Vive St Eloi.	»
Marialoop.	»
Oostroosbeke.	»
Markeghem.	»
Courtrai.	Neuvaine de N.-D. de la Salette.

DIOCÈSE DE GAND.

Petegem.	Adoration.
Dikkelvenne.	Jubilé.
Hamme.	Retraite.
Gand (Clarisses).	»
Meulestede.	Adoration.
Aygem St Pierre.	»
Oordegem.	»
Cluizen.	»
Westrem-St-Dénis.	»
Oombergen.	Solenn. de Ste Agathe.
Landscauter.	Adoration.
Gand (St Michel).	Octave.
Hansbeke.	Adoration.
Ophasselt.	»
Gand.	Triduum.
Maldegem.	»
Evergem.	»
Gand (St Bavon).	Jubilé.
Gand (St Nicolas).	»
Gand (St Martin).	»
Gand (St Pierre).	»
Eecloo.	Retraite pour les sœurs de St Vincent.
Exaerde.	Mission.
Wanneghem.	Adoration.
Marialaethem.	Octave des sept douleurs.

Termonde.	Retraite pour les clarisses.
Elene.	Jubilé.
Ertvelde.	Neuvaine. Pèler. de N.-D. de Sloepe.
Gand (Clarisses).	Neuvaine de N.-D. de la Salette.
Lemberge.	Adoration.
Eename.	Jubilé.
Wanzeele.	Adoration.
Bayghem.	»
Poucques.	Jubilé.
Oostacker.	Retraite aux sœurs de S[t] Vincent.
Lovendeghem.	Mission.
Lootenhulle.	Adoration.
Gand (Prison).	Jubilé.
Grammont.	Retraite.
Nokere.	Jubilé.
Maetere.	»
Wanneghem.	Triduum.
Oost-Eecloo.	Jubilé.
Oost-Acker.	Adoration
Deynze.	Retraite au pensionnat et à l'hôpital.
St Nicolas.	Retraite pour les clarisses.
Belcele.	Triduum.
Lokeren (Eglise paroiss.).	Prières de quarante heures.
Lokeren (Eglise paroiss).	Jubilé.
Zwyndrecht.	»
Zwyndrecht.	Retraite pour les Maricolles.
Waesmunster.	» (Hosp.).
Tamise.	» aux sœurs de charité.
Nieukerke.	»
Exaerde,	Neuvaine.
Zwyndrecht (hospice).	Retraite.
Cruybeke.	»
Hamme.	Retraite aux sœurs.
Moerbeke.	Adoration.
Opdorp.	»
St Paul (Waes).	Jubilé.
Saffelaere.	Adoration.

Diocèse de Liége.

Donceel.	Jubilé-Mission.	
La Gleixhe.	»	»
Solières.	»	»
Hozémont.	»	»
Crehen.	»	»
Rocour.	»	»
Velroux-Voroux.	»	»
Otrange.	»	»
Plennevaux.	»	»
Engis.	»	»
Jeneffe.	»	»
Ambressineaux.	»	»
Glons.	»	»
Meeffe.	»	»
Landenne.	»	»
Dommartin.	»	»
Millen.	Jubilé-Mission.	
Uykhoven.	»	»
Tongres (N.-D.).	»	»
Waremme.	»	»
Pellaines.	»	»
Racour.	»	»
Beeringen.	»	»
Fresin.	»	»
Heers.	»	»
Linunt,	»	»
Rosou.	»	»
Ordingen.	»	»
Niel,	»	»
Brusthem.	»	»
Nieuwerkerken.	»	»
Grand-Looz.	»	»

	Jubilé-	Mission.
Waleffe-St-Georges.	Jubilé-	Mission.
Vlytingen.	»	»
Rukkelingen.	»	»
Liége (St Nicolas).	»	»
Gelinden.	»	»
Widoye.	»	»
Halle.	»	»
St Trond (Sœurs de Charité).		»
Grand-Jaminne.	»	»
Mettecoven.	»	»
Heure-le-Tixhe.	»	»
Buvingen.	»	»
Blehain.	»	»
Attenhoven.	»	»
Bommershoven.	»	»
Cuttecoven.	»	»
Aelst.	»	»
Roclange.	»	»
Cosen.	»	»
Gors-op-Leeuw.	»	»
Berlingen.	»	»
Hex.	»	»
Petit-Jaminne.	»	»
Kerniel.	»	»
Marline.	»	»
Goshem.	»	»
Avin.	»	»
Bouckhout.	»	»
Moxhe.	»	»
Landen.	»	»
Alken.	»	»
Looz.	»	»
Mielen-sur-Aelst.	»	»
Herck-La-Ville.	»	»
Overhespen.	»	»
Gingelom.	»	»
Opheers.	»	»
Walswezeren.	»	»
Borloo.	»	»
Ulbeek.	»	»
Ryckel.	»	»
Elixem.	»	»
Vechmael.	Jubilé-	Mission.
Laer.	»	»
Weyer.	»	»
Wanghe.	»	»
Wyckmael.	»	»
Hamont.	»	»
Nederheim.	»	»
Lille-St-Hubert.	»	»
Liége (St Gilles).	»	»
Stevort.	»	»
Berrebroeck.	»	»
Herck-St-Lambert.	»	»
Curange.	»	»
Lummen.	»	»
Henis.	»	»
Berg.	»	»
Beverst.	»	»
Peer.	»	»
Linde.	»	»
Vliermael.	»	»
Wimmertingen.	»	»
Spalbeek.	»	»
Bolderberg.	»	»
Hasselt (Eglise paroiss.).	»	»
Viversele.	»	»
Overpelt.	»	»
Pael	»	»
Achel.	»	»
Genendyck.	»	»
Godsheid.	»	»
Rixingen.	»	»
Kermpt.	»	»
Reekheim.	»	»
Bourg-Léopold.	»	»
Hern-St-Hubert.	»	»
Vliermaelrood.	»	»
Tongres (St Jean).	»	»
Neerpelt.	»	»
Velroux.	»	»
Bourlez.	»	»
Hannut.	»	»
Poucet,	»	

Tavier. Jubilé-Mission.
Cras-Avernas. » »
Montegnée. » »
Zonhove. » »
Gothem, » »
Lanaeken. » »
Maeseyk. » »
Neeroeteren. » »
Goyer. » »
Overwinden. » »
Wilderen. » »
Fexhe-le-haut-clocher. » »
Godsheid. Octave de Ste Odile.
Hasselt (Egl. N.-D.). » de l'Assompt.
Landen (Sœurs de Marie). Retraite.
St Trond (Sœurs de Charité). »
Léau (Sœurs Grises). »
Tirlemont (Tierçaires). »
Hasselt (Frères de l'Imm. Conc.) »
Hasselt (Sœurs de la Ste Enf. »
Hasselt (Frères de l'Imm. Conc.) Retraite pour les étudiants.
Beeringen. »
Hasselt, Retraite. Congrég. de la Ste Vierge.
Engelmanshoven. Triduum.
Haeren. »
Villers-le-Peuplier. »
Sussen. Jubilé-mission.
Sichen. » »
Materslinde. » »

Herderen. Jubilé-Mission.
Eygenbilsen. « »
Lanklaer. » »
Kesselt. » »
Riempst. » »
Borsheim. » »
Canne. » »
Opgrimby. » »
Gellick. » »
Roosmeer. » »
Stockheim. » »
Grote-Spauwe. » »
Moppertingen. » »
Heppenaer. » »
Hees. » »
Waltwilder. » »
Kleine-Spauwe. » »
Euchoven. » »
Aldenbiezen. » »
Bilzen. » »
Niel. » »
Vucht. » »
Werm. » »
Outh-Hoesselt. » »
Veltwezelt. » »
Neerharen. » »
Mechelen. » »
Membruggen. » »
Asch. » »
Reckheim (Dépôt de Mend. Jubilé et préparation aux Pâques.

Diocèse de Namur.

Florée. Adoration.
Mesnil St Blaise. Mission.
Louette-St-Pierre. Adoration.
Bièvre. »
Aublain. Mission.
Sorinne. »
Floreffe. Prièr. 40 heures.

Assesse. Jubilé.
Lustin. »
Erpend. »
Bonneville. Adoration.
Namur (Notre-Dame). Octave.
Assesse. Adoration.
Bois de villers. »

Davendisse. Adoration.
Coutisse. Mission.
Lèves. »
Engis. Mission.
Marches-les-Dames. Adoration.

DIOCÈSE DE TOURNAY.

Luttre. Adoration.
Strée. Mission.
Obaix. Adoration.
Boignée, Jubilé.
Mont-sur-Marchienne. Retraite au collége.
Lers-fostoux. Jubilé.
Frasnes-lez-Gosselies. »
Aiseau. »
Marcinelle. »
Moulbaix. »
Thirimont. »
Robchies. »
Saint-Rémy. »
Biesme-sous-Thuin. »
Montigny-sur-Sambre. Adoration.
Lambusart. Jubilé.
Villers-la-Tour. »
Tourpes. Jubilé.
Gourdinnes. »
Hennuyères. »
Mellet. »
Loverval. »
Croiz-lez-Rouvroix. »
Bienne-lez-Happart. Mission.
Sars la Buissière. »
Hamme-sur-Heure. »
Buzet. »
Ragnies. »
Buissenal. »
Luth. Jubilé..
Leval-Tranières. »
Aiseau. Adoration.
Biercée. Jubilé.
Escanaffles. »

FRANCE (1).

DIOCÈSE DE CAMBRAI.

St Vaast. Jubilé-Mission.
Eringhem. Adoration.
Herlies. Jubilé-Mission.
Louvil. » »
Forêt. » »
Templeuve-en-Pevèle. » »
Roubaix (Ste Elisabeth). Adoration.
Wahagnies. Jubilé et mission.
Ochterzeele. Neuvaine et Jubilé.
Quesnoy-sur-Deûle. Ador. et Jubil.
Bourghelles. Jubiléet mission.
La-Gorgue. Adoration.
Pont-de-Marcq. Jubilé et mission.
Prémesque. » »
Eringhem. Nouvaine et Jubilé.
Roubaix Ste-Elizabeth. Jub. et miss.
Mortagne. » »
Roubaix (Hospice) Jubilé.
Roubaix (Hôpital). »
Roost-Warendin. Jubilé et mission.
Halluin. » »
Roubaix (Egl. des Récol.) » »
Ghuyvelde. » »

(1) Les missions de France ont été prêchées par les Récollets du couvent de Salzinnes (lez-Namur) et de celui de Roubaix appartenant également à la Province belge.

Merville. Jubilé et Mission.

DIOCÈSE DE REIMS.

La Neuville-au-Tourneur. Jubilé et Mission.
Neuvizy. Retraite.
Liney et Charbeaux. Jubilé.

Sailly. Jubilé.
Liart. Mission.
Aubigny. »

DIOCÈSE D'ARRAS.

Lorgies. Jubilé-mission.

ANGLETERRE (1).

DIOCÈSE DE SALFORD.

Bolton (N D.). Miss. de 15 jours.
Manchester (St Joseph). Mission de trois semaines.
Manchester (Ste Anne). » »
Aspull (Immac. Conc.). Miss. de 15 j.
Blackburn (Ste Marie). Mission de 3 semaines.
Blackley. Triduum.
Oldham, Retraite aux Sœurs de Charité.

DIOCÈSE DE BEVERLEY.

Bradford (Ste Marie). Mission de quinze jours.
Halifax. Mission.

DIOCÈSE DE NOTTINGHAM.

New-Mills (N.-D.). Mission de quinze jours.

HOLLANDE. (DIOCÈSE DE BREDA).

Koewagt. Jubilé mission.

MISSION

Prêchée dans l'église de Ste Marie à Bradford, Yorkshire, par les Récollets belges, du Couvent de Manchester en Angleterre.

La dernière quinzaine du mois d'août 1865 fut pour les catholiques de la paroisse de Ste Marie, à Bradford, une époque de grâces et de bénédictions célestes. Le zélé curé avait invité les Pères Franciscains à venir répandre sur ses ouailles le bienfait d'une mission. L'heureuse nouvelle avait été annoncée aux fidèles plusieurs semaines d'avance, et leur ardent désir de voir les messagers du Seigneur au milieu d'eux croissait à mesure que le jour souhaité approchait. Le 19 du mois était le jour fixé pour l'ouverture de la

(1) La Province belge a fondé un couvent à Manchester depuis peu d'années. Ce sont les pères de ce couvent qui ont donné en Angleterre les missions dont il est fait mention. Ils ont eu la consolation de convertir durant cette année 147 protestants, dont 113 dans les missions et 34 dans l'église du couvent.

mission. Plusieurs heures avant le commencement de la solennité, tous les abords de l'église de Ste Marie furent envahis par une foule compacte, composée de catholiques et de protestants sans distinction, tous avides de saluer pour la première fois les enfants de St François, et d'entendre de leur bouche la parole divine qui devait leur attirer une abondance de grâce et de miséricorde. Vers 7 heures et demie du soir, les trois prêtres de Ste Marie, accompagnés des enfants de chœur, s'avancèrent lentement vers la porte de l'église, où ils reçurent les Missionnaires et les conduisirent processionnellement jusqu'au pied de l'autel, au milieu du chant de l'hymne *Benedictus Dominus Deus Israel.*

Au moment où les Pères firent leur entrée dans l'église, la foule semblait électrisée par un sentiment de respect et d'amour, en revoyant, après 300 ans de persécution, le pauvre habit de St François autrefois si vénéré dans toute l'Angleterre. L'émotion des pauvres catholiques se manifesta par des soupirs et des larmes de joie. Arrivé au pied de l'autel, le bon curé, se tournant vers ses paroissiens, leur adressa quelques paroles pour les engager à se rendre dociles à la voix des missionnaires, auxquels il résignait dès ce moment toute son autorité et sa sollicitude pastorale pour tout le temps de la mission. Les paroles du vénérable pasteur furent accueillies par le peuple avec une reconnaissance manifestée par ces démonstrations si naturelles aux pauvres catholiques irlandais et qui expriment si vivement les sentiments de foi et de religion qui animent leur cœur.

Après avoir chanté le *Veni Creator*, le Père Willibrord monta sur l'estrade élevée à cet effet et adressa au peuple une instruction sur la nature d'une mission, sur sa nécessité et les moyens d'en profiter. Le silence religieux qui régnait dans l'auditoire était interrompu à plusieurs reprises par des gémissements involontaires, accompagnés de soupirs qui témoignaient la profonde émotion produite sur leurs âmes par la parole du missionnaire. La cérémonie d'ouverture fut terminée par la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement. La mission fut donc commencée sous les plus heureux auspices, et de ce moment il serait impossible de décrire toutes les scènes consolantes qui se présentèrent chaque jour durant la mission.

On peut dire sans exagération que depuis 5 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir au moins 4 à 5000 personnes visitèrent l'église. La messe de 5 heures, dite particulièrement pour les pauvres qui vont aux fabriques à 6 heures, offrait un spectacle vraiment édifiant. A peu près 2000 personnes assistaient à cette messe ; riches et pauvres, tous se faisaient un devoir de venir demander les bénédictions du ciel sur l'œuvre des missionaires, à la grande admiration des protestants ; on voyait des vieillards de 80 ans et des enfants de 7 à 8 ans venir s'agenouiller devant l'autel du bon Dieu à cette heure où leur âge ne demande que le repos. C'était encore à cette heure matinale que l'on voyait s'approcher de la Sainte-Table ces brebis égarées,

ces enfants prodigues déjà courbés sous le poids des années, qui, bien qu'ils n'eussent jamais renoncé à la foi catholique, étaient néanmoins depuis longtemps étrangers à la pratique des devoirs chrétiens, au grand scandale des catholiques et au détriment de leur âme. Plusieurs fois le bon curé de Ste Marie fondit en larmes à la vue d'un si grand nombre de ses paroissiens qui, jusque là indifférents à ses exhortations, venaient, émus par la parole de Dieu, se réconcilier avec leur Père et rehausser encore ce spectacle édifiant par les larmes de componction qui malgré eux s'échappaient de leurs yeux.

Après la première messe, l'église se remplissait successivement pendant tous les exercices de la sainte mission. Le reste du jour jusqu'au service du soir, les missionnaires, assistés des trois prêtres de la paroisse, furent constamment occupés à entendre les confessions. Quant à l'affluence du peuple qui venait assister au sermon du soir, il serait impossible d'en donner une idée : catholiques et protestants, tous semblaient rivaliser de zèle pour venir entendre les vérités de notre sainte religion. Tous les abords de l'Eglise, là même où il était impossible d'entendre la voix du missionnaire, furent envahis, et plusieurs fois on dut omettre le salut à cause du grand nombre de personnes qui venaient se grouper jusque sur les marches de l'autel.

Pendant que les missionnaires prêchaient à l'Eglise, les prêtres de la paroisse étaient occupés de l'instruction des enfants et des protestants adultes, dans l'école. Le service du soir finissait régulièrement vers 9 heures et demie du soir, et le reste du temps jusqu'à 11 heures de la nuit était réservé pour entendre les confessions des ouvriers des fabriques.

Tous les jours de la mission se passèrent de la sorte, et loin de diminuer, le zèle des pauvres catholiques augmentait à mesure que la fin de la mission approchait; ce qui servit admirablement à soutenir le courage des missionnaires, qui, comme on peut juger, étaient harassés de fatigue sans pouvoir prendre le repos nécessaire à la nature.

Durant ces beaux jours on vit avec bonheur les protestants fraterniser avec les catholiques et se conformer en tout aux cérémonies religieuses de la mission. Un grand nombre d'entre eux, à l'exemple des catholiques, firent une offrande de chandelles, comme un acte de réparation à Notre Seigneur pour toutes les offenses qu'il reçoit journellement dans nos tabernacles. Un sermon solennel fut prêché sur le mystère de la Ste Eucharistie, et à cette occasion une immense quantité de chandelles ornaient l'autel. Au moment où le St Sacrement fut exposé et où le missionnaire se jetait à genoux devant le Très-Haut pour faire l'amende honorable, le cœur le plus endurci n'aurait pu résister aux gémissements qui partaient de tous les cœurs des assistants. Le même spectacle consolant se renouvela le jour où le missionnaire faisait la consécration de la paroisse à la sainte et Immaculée Vierge Marie, et ce fut surtout à ces occasions que les protestants se senti-

rent émus et obligés de reconnaître la vérité de notre sainte religion. Ce fut pour plusieurs d'entre eux le moment de passer des ténèbres à la lumière, de l'erreur à la vérité.

Le dernier jour de la mission était fixé au dimanche 3 septembre ; une communion générale ayant été annoncée, plus de 2,000 personnes vinrent se nourrir du pain des Anges et reçurent la Ste Communion des mains des missionnaires. La solennité du jour fut rehaussée par la présence de Monseigneur Cornthwait, évêque du diocèse, qui eut le bonheur de voir devant lui 43 protestants adultes abjurer les erreurs du protestantisme, et recevoir le saint baptême ; 72 enfants nés de parents catholiques, mais tous laissés sans baptême jusqu'à l'âge de 4 à 5 ans, furent baptisés en même temps, et au-delà de 600 personnes reçurent le Sacrement de Confirmation des mains de l'Evêque.

La cérémonie de clôture ayant été fixée à 6 heures et demie, l'église fut comble plusieurs heures avant le temps. Après un discours énergique sur la sainte vertu de persévérance, prononcé par le Rév. Père Germain, tous les assistants, dont le nombre montait en ce moment au-delà de 2,000, allumèrent un cierge, et le tenant en main, se jetèrent à genoux et renouvelèrent à haute voix leurs vœux de baptême. Inutile de décrire ici la magnificence et la grandeur du spectacle que présenta l'église en ce moment ; et quand ensuite le missionnaire, après avoir donné la bénédiction papale, fit entendre au peuple le mot de séparation, le mot d'adieu, hommes et femmes, vieillards et enfants, tous manifestèrent leur affliction par des pleurs et des gémissements qui faisaient résonner le vaste temple de Ste Marie. La cérémonie terminée, la foule ne consentit à quitter l'Eglise qu'après avoir eu le bonheur de remercier les missionnaires en venant les uns après les autres recevoir une dernière bénédiction.

Le lendemain, jour fixé pour le départ des Pères, fut un jour de deuil pour les habitants de Bradford. A 9 heures une messe solennelle fut célébrée pour le repos des âmes des fidèles trépassés, au-milieu d'un grand concours de peuple. Après le saint Sacrifice, les missionnaires se disposèrent à retourner à leur couvent, et il serait impossible de décrire les témoignages d'affection qu'ils reçurent à ce moment de toute la population. Une foule immense assiégea l'église et la maison du curé, et au moment où les Pères sortirent pour se mettre en route, ce furent des cris, des larmes, des gémissements et des transports que la parole ne saurait dépeindre. Pour la dernière fois les missionnaires donnèrent la bénédiction à ce bon peuple et quittèrent la ville en bénissant le Seigneur pour les grâces signalées qu'Il a daigné leur accorder durant les jours de la mission (1).

(1) La mission donnée par les Pères à l'église de Ste Marie à Halifax, a été auss couronnée du plus heureux succès. Ils sont également demandés dans la ville de Hull qui compte 25,000 catholiques.

†

NÉCROLOGE DE L'AN 1865.

Le R. P. Patrice (*Jacques Verherstraeten*) naquit à Assche le 14 juillet 1827, entra dans l'ordre des Frères-Mineurs-Récollets à Thielt le 21 janvier 1848, où il fit sa profession le 22 janvier 1849. Il fut ordonné prêtre à Liége le 2 juin 1855 et envoyé en Irlande, où il fut nommé, en 1860, supérieur du nouveau couvent de Killarney. En 1864, il commença la construction d'une église et d'un couvent, et y mourut victime de son zèle, muni des Sacrements de notre Mère la sainte Eglise, avec une entière résignation à la volonté de Dieu et rempli d'une joie céleste, le jour de Pâques, 16 avril 1865. Sa mort fut un deuil général pour toute la ville ; ses obsèques furent célébrées, en présence d'une foule immense de fidèles, à la cathédrale de Killarney, par sa Grandeur Mgr Moriarty, évêque de Kerry, assisté des RR. PP. Dominicains de Tralee, de son clergé et des Frères Mineurs. Après le service son corps fut transporté processionnellement à l'église en construction des Récollets, et enseveli à l'endroit destiné au sanctuaire.

Le Frère Jean-Baptiste (*Léon Decock*) pieusement décédé, après une maladie de trois ans, au couvent des Frères-Mineurs-Récollets à St Trond, le 24 avril 1865, muni des Sacrements des mourants. Il naquit à Ingoyghem le 14 janvier 1840, fit sa profession au couvent des Frères-Mineurs-Récollets à Thielt le 25 septembre 1861, et fut ordonné sous-diacre à Liége le 17 décembre 1864. Sa constante occupation avait été l'assiduité à la prière, à la méditation des grandeurs de Marie et à l'étude.

Le R. P. Adolphe Koepp, décédé au couvent de St Trond le 2 août 1865, muni des Sacrements de notre Mère la Ste Eglise, après avoir été supérieur de plusieurs couvents. Il naquit à St Trond le 25 mai 1804, fit sa profession au couvent d'Urbino dans les Etats Pontificaux le 4 octobre 1831, où il fut ordonné prêtre le 7 avril 1832.

Le Frère Ivon (*Henri Delahaye*), mort subitement au couvent des Frères-Mineurs-Récollets de Salzinnes lez-Namur, le 13 septembre 1865. Il naquit à Blankenberge le 4 janvier 1823, entra dans l'ordre des Frères-Mineurs-Récollets en 1842, fit profession des vœux simples à St Trond en 1843 et des vœux solennels à Thielt en 1849.

Le R. P. Raimond Knapen, décédé au couvent des Frères-Mineurs-Récollets à Lokeren, muni des Sacrements de notre Mère la Ste Eglise, le 8 novembre 1865. Il naquit à Weert (Limbourg), le 18 février 1835, émit ses vœux au couvent des Frères-Mineurs-Récollets à Thielt le 10 octobre 1853, et fut ordonné prêtre à Liége le 18 juin 1859.

Rien de plus édifiant que ce que nous apprenons de la maladie et de la

mort de ce saint religieux. Pendant les cinq années que dura sa maladie, il montra constamment une entière résignation à la volonté de Dieu. Il parlait de sa mort future, comme s'il eût parlé de son sommeil. Aux derniers jours de sa vie, il manifesta plus de joie et plus de désir des souffrances que jamais. Il avoua que rien ne le retenait plus sur la terre, et il ne craignait pas de dire qu'il espérait aller en Paradis sans passer par le Purgatoire, donnant pour raison que son désir d'être uni à Dieu était trop vif pour qu'il en fût séparé plus longtemps. C'est le cas de s'écrier : « *Moriatur anima mea morte justorum.* »

Requiescant in pace.

Nous recommandons ces chers défunts aux prières de tous les religieux et religieuses de notre Ordre, ainsi qu'à celles des membres du Tiers-Ordre.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Vᵉ ANNÉE. — 3ᵐᵉ LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

ABYSSINIE.

DÉBUTS DES MISSIONS FRANCISCAINES EN ABYSSINIE.

(SUITE ET FIN).

1289.

Le premier Missionnaire Franciscain, que nous trouvions avoir été chargé du soin des Abyssins par le Siége Apostolique, est le Fr. Jean de Monte-Corvino, qui, à son retour d'une course apostolique dans les régions de l'Asie, où il eut occasion de se mettre en relation avec le Patriarche des Jacobites, résidant à Alexandrie, reçut du pape Nicolas IV, avant d'aller reprendre les travaux de son ministère dans les mêmes contrées, des lettres tant pour ce prélat, de qui dépend, comme nous l'avons vu, l'*Aboun* de l'Abyssinie, que pour l'empereur de ce pays. La première était conçue en ces termes :

« Au vénérable frère Patriarche des Jacobites salut et bénédiction apostolique! Elevé au sommet de la dignité apostolique par la disposition de Celui dont la puissante providence règle toutes choses au ciel et sur la terre, nous sentons un vif désir de voir tous les hommes diriger leurs pas et régler le cours de leurs actions de manière à se rendre agréables au Très-Haut et à obtenir le salut de leurs âmes. Car, que peut-il y avoir ici-bas de plus heureux, de plus désirable et de plus précieux, si, comme l'atteste l'Evangile, la possession du monde entier n'est rien, quand on l'obtient au détriment de son âme (S. Matth. XVI, 26) ? C'est pourquoi nous cherchons et nous travaillons à faire en sorte que toutes les nations de l'univers s'efforcent de s'enrôler sous Jésus-Christ dans la religion chrétienne que suit fermement et professe la Sainte Eglise Romaine, dans cette religion qui trace la voie de la vie et conduit aux joies éternelles. Nous espérons donc que vous aussi à qui, dit on, est soumis un peuple nombreux, vous éprouvez le vif désir et vous

prenez avec zèle les moyens de faire qu'il plaise au Créateur par la pratique des bonnes œuvres, et qu'il s'attire ainsi les grâces du salut, grâces qu'on ne saurait obtenir sans l'observation de cette foi chrétienne qui détruit les fautes et efface les taches de l'âme. C'est pourquoi, dans toute l'effusion de notre cœur, nous venons presser Votre Fraternité, et nous vous conjurons, au nom du Fils de Dieu le Père, de vous décider sans retard à embrasser promptement, spontanément et généreusement la foi catholique, que, comme nous l'avons dit plus haut, tient et conserve la Sainte Eglise Romaine, de vous unir à elle, en écartant tous les obstacles et toutes les difficultés qui pourraient s'y opposer, et de vous persuader que la récompense que Dieu vous accordera sera d'autant plus grande que vous lui aurez ramené un plus grand nombre de fidèles par votre louable exemple; car il arrive d'ordinaire qu'ils imitent volontiers les exemples de leurs supérieurs. A vrai dire, non-seulement nous espérons, mais nous avons grande confiance que vous vous rendrez avec joie et sincérité à nos exhortations, et que vous vous emploierez avec zèle à engager le peuple qui vous est soumis à s'y conformer; *car notre cher fils le Fr. Jean de Monte Corvino, de l'Ordre des Frères Mineurs, porteur de la présente lettre, nous a fait un très-grand éloge de votre personne et nous a dit sur votre compte des choses qui nous ont vivement réjoui* (1). Recevez donc avec déférence nos franches exhortations; écoutez l'appel que vous adresse le vicaire de Jésus-Christ, en travaillant à procurer l'honneur et la gloire du créateur de toutes choses, de manière à vous rendre agréable à ses yeux par beaucoup de mérites. Du reste, nous vous prions instamment de réserver le meilleur accueil au Frère Jean et à ses compagnons et de les traiter avec bienveillance et amitié, afin qu'avec un pareil concours ils puissent s'acquitter plus facilement et plus utilement de leur ministère, et y accomplir plus efficacement l'œuvre de Jésus-Christ à l'honneur du nom de Dieu. Afin, d'ailleurs, que vous soyez à même de mieux enseigner aux autres cette doctrine de la foi chrétienne, nous jugeons convenable de vous en envoyer un sommaire qui commence par la formule suivante : « Nous croyons en la Très Sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint Esprit, etc. — De Rieti, dans la deuxième année de notre pontificat (2). »

Or cette lettre apostolique, pour peu qu'on y réfléchisse, nous fournit beaucoup d'observations qui rendent de plus en plus sensible l'utilité des Missions Franciscaines en ce temps-là. D'abord on voit que, dès sa première mission, le Frère Jean de Monte-Corvino était réellement parvenu à rapprocher de l'unité catholique le Patriarche des Jacobites, à tel point que celui-ci méritait d'obtenir du Souverain-Pontife, qui se réjouissait si vivement dans le Seigneur d'un pareil changement, des félicitations toutes particulières (3).

(1) Wadding, dans ses *Annales,* tome V, année 1289. — (2) Idem, ibid.

(3) *Frater Joannes de Monte Corvino . . . multa bona, multaque laudabilia opera, quae laetanter audivimus, de tuis studiis duxit referenda* (loco citato).

Cela prouve que, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois ailleurs, l'apostolat des Frères Mineurs était vraiment universel, que loin de se borner à tel ou tel pays où ils étaient envoyés, ils se répandaient partout où ils avaient quelque espoir de faire du bien, ne cessant de tenter de nouvelles entreprises en même temps qu'ils poursuivaient les anciennes, avec une constance et une puissance d'action qui tiennent certainement du prodige. En second lieu, cette lettre fournit une nouvelle preuve que nous n'avons pas exagéré quand il nous est arrivé d'avancer que les régions d'Asie étaient parcourues à cette époque non par de petits pelotons, mais en quelque sorte par des troupes de Frères Mineurs, qui n'y laissaient pas un coin de terre, sans y faire éclater la puissance de la foi et de la grâce de Jésus-Christ; car il est évident que les Missionnaires durent cette fois aussi être nombreux, puisqu'ils ne s'attaquaient pas seulement à l'Arménie, à la Perse, à la Géorgie, à la Tartarie, à la Chine, mais encore à l'Egypte, où résidait le Patriarche Jacobite, et où leurs confrères exerçaient déjà depuis longtemps un apostolat si varié et si difficile. Ces missions paraissent doublement belles et méritoires, quand on pense combien il devait être alors dangereux de parcourir des contrées où dominaient d'orgueilleux et farouches musulmans. Quoi qu'il en soit, les Franciscains étendaient leur sollicitude apostolique non-seulement sur les Jacobites de l'Egypte, mais sur tous les Orientaux, et spécialement sur les Abyssins qui adhéraient aux doctrines de ceux-ci. En effet, ils se rendirent près de l'Empereur d'Abyssinie, dans son propre pays, pour traiter avec lui et avec les évêques de la réunion de leur peuple à l'Eglise Romaine. Voici la lettre que le pape Nicolas leur remit à l'adresse de ce prince, afin qu'ils trouvassent en lui aide et protection dans l'œuvre qu'ils allaient commencer.

« A notre très cher fils en Jésus-Christ, l'illustre empereur d'Ethiopie, salut et bénédiction apostolique! Tenant sur la terre, malgré notre indignité personnelle, la place du Pasteur Suprême qui a donné sa vie pour le salut de ses ouailles, et a librement voulu subir le supplice de la mort la plus cruelle, afin de nous soustraire tous au joug de l'ennemi, nous désirons ardemment, il est facile de le comprendre, et nous nous efforçons par tous les moyens de procurer le salut de tous les hommes, afin qu'en sortant de la présente vie, les âmes des fidèles soient admises au banquet de la gloire éternelle (1). Or, puisque c'est la foi catholique, telle que la connaît et professe la Sainte Eglise Romaine, qui fraie le chemin et ouvre la porte du salut, nous devons exhorter votre grandeur, au nom du Fils de Dieu le Père, à vouloir lever les yeux de l'intelligence vers le Seigneur, à tourner les résolutions de votre volonté vers de bonnes œuvres de salut, et à vous soumettre ainsi à l'observation de cette foi chrétienne, en réalisant avec zèle et d'une manière sérieuse votre réunion à l'Eglise. Nous devons

(1) Voir Wadding, dans ses *Annales,* tome V, année 1289. De Gubernatis, *De mission. antiq. lib. III, cap. II, n°* 12.

également vous pousser à d'autres œuvres qui puissent être agréables aux yeux du Très-Haut, afin que faisant, avec sa grâce, chaque jour de nouveaux progrès dans le bien, il vous soit donné de parvenir enfin aux joies de la béatitude éternelle. Du reste, c'est parce que nous vous aimons en Dieu avec une sincère charité et que nous sollicitons votre salut par tous nos vœux, que nous donnons à vous et à tous les vôtres la bénédiction apostolique en rémission de vos fautes. — De Rieti, dans la deuxième année de notre Pontificat (1). »

A cette lettre le Souverain Pontife en joignait plusieurs autres semblables, adressées aux évêques et à tout le peuple Abyssins, qu'il exhortait en des termes tout aussi pressants à s'entendre avec leur empereur pour se rallier pleinement et sincèrement à l'Eglise Romaine, unique maîtresse infaillible de la vérité au milieu des nations (2). Mais les compagnons du Fr. Jean de Monte Corvino entrèrent-ils réellement en Abyssinie? Oui, répondons-nous; car on a dès lors occasion de trouver à chaque instant des traces de cette mission dans les lettres apostoliques des Papes, qui auparavant n'en avaient jamais fait mention. On voit peu de temps après Jean XXII regarder cette même mission comme existante, comme constituée, sous la direction commune des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs, qui y recueillaient des fruits abondants de leurs travaux apostoliques. Mais cela ne doit pas étonner, puisque, suivant le témoignage du Pape Alexandre IV, ils avaient, dès l'an 1258, pénétré non-seulement dans d'autres pays et même dans la Nubie, limitrophe à l'Abyssinie, mais jusque dans les provinces plus éloignées des Indes (3). Or il n'est pas douteux que ces apôtres des deux ordres ne fissent partout quelque bien, quoique les détails ne nous en soient point parvenus; la plupart, au contraire, sont tombés dans l'oubli, grâce à la vertu même des missionnaires, qui, appliqués à leur œuvre, ne se souciaient pas d'autre chose. Il faut encore et surtout attribuer un pareil silence aux bouleversements effroyables qui déchirèrent si souvent ce pays. Mais que ces religieux aient, depuis des siècles, parcouru l'Orient dans tous les sens, sans interruption et toujours en grand nombre, ainsi que les immenses contrées de l'Asie et toutes les côtes de l'Afrique sans exception, avec les îles voisines, c'est ce qu'attestent d'une manière irréfragable des pièces authentiques, c'est-à-dire des lettres de papes que nous citons et que nous reproduisons même intégralement, parce qu'elles sont non-seulement des documents précieux, mais souvent les seuls qui nous fassent connaître les entreprises apostoliques dont il s'agit; elles constituent donc pour l'histoire un véritable trésor.

(1) *Caeterum, quia celsitudinem tuam sincera in Domino caritate complectimur tuaeque salutis affectamus augmentum, tibi tuisque nostrae benedictionis munus impertimur in vestrorum remissionem peccatorum.* Ibid.

(2) Spondanus, année 1289, n° 6.

(3) Voir le chap. XIV du 1r livre de l'*Histoire des Missions Franciscaines.*

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

ANGLETERRE.

Lettre du P. WILLIBRORD VAN DEN NEUCKER, *au Rédacteur des Annales, sur l'état actuel des Missions Franciscaines en Angleterre.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE.

Connaissant votre sollicitude à l'égard du bien-être de vos confrères, Missionnaires en Angleterre, et convaincu de l'intérêt que vous portez à nos entreprises apostoliques en ce pays, je me fais un devoir de satisfaire aux désirs du T. R. P. Bernard Vanloo, notre Provincial de Belgique, en vous adressant ma présente lettre, où je tâcherai de vous rendre brièvement compte des diverses Missions prêchées ici par nos Pères, depuis qu'ils se sont établis à Manchester. J'espère que cette lettre, publiée dans nos *Annales des Missions Franciscaines,* excitera vivement ceux de nos Pères du continent qui aspirent à consacrer leur vie à la conversion des infidèles sur les cîmes des montagnes de l'Amérique ou dans les déserts brûlants de l'Afrique, à tourner un peu leurs regards vers des contrées où la moisson devient chaque jour plus abondante et promet les fruits les plus copieux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Les Franciscains Récollets de Belgique s'établirent en Angleterre en 1857; mais, connaissant peu la langue du pays, ils durent au commencement restreindre leurs travaux apostoliques au comté de Cornwall où l'évêque de Plymouth les appela, par suite du petit nombre des prêtres séculiers, pour qu'ils donnassent leurs soins aux pauvres catholiques, disséminés çà et là, à de grandes distances les uns des autres, et qui, à cause de leur extrême pauvreté, n'avaient pu jusqu'alors obtenir un prêtre résidant. Là nos Pères dirigèrent très-souvent des exercices spirituels dans plusieurs communautés religieuses, et eurent en outre le bonheur de ramener bon nombre de protestants dans le giron de l'Eglise catholique. Quand ils se sentirent bien au courant de la langue anglaise, ils se disposèrent à entreprendre leur mi-

nistère apostolique suivant le plan qu'ils s'étaient proposé en venant en Angleterre. C'était de fonder un couvent régulier, où la règle et les statuts de l'Ordre fussent strictement observés et dont les religieux se trouvassent toujours prêts à donner des exercices et des Missions, quand le clergé sécu-lier les appellerait. Dieu parut bénir leur dessein en ouvrant le champ le plus vaste à leur zèle. En effet, Mgr l'évêque de Salford leur accordait en 1861 la faculté de s'établir dans le voisinage immédiat de la ville de Manchester, et dès le premier dimanche de l'Avent de cette même année les Pères Emmanuel, Willibrord et Germain y prenaient possession d'une maison à leur usage, où ils surent en peu de semaines se concilier si bien l'affection des catholiques et le respect des protestants, que le peuple accourait de toutes parts pour voir les fils de St François et leur témoigner la vive satisfaction que lui causait la vue de l'humble habit séraphique, autrefois populaire dans toute la Grande-Bretagne.

En même temps aidés par l'influence de quelques honorables familles et par la charité des pauvres catholiques, ils trouvèrent moyen d'acquérir à West Gorton, près de Manchester, un terrain où s'élève actuellement une partie du couvent et de l'Eglise dont ils espèrent achever bientôt la construction, si la Providence leur fournit les ressources nécessaires à cet effet. Aussi, quoique nos Pères y soient établis depuis si peu de temps, les résultats qu'ils ont obtenus dans tous les environs par leur zéle et leurs fatigues n'en sont pas moins très-considérables. Il faut remarquer ici, mon bon Père, que les habitants de West Gorton, qui sont pour la plupart pauvres et réduits à gagner leur vie dans les manufactures de coton et les mines de fer, n'avaient ni école, ni église ; de sorte que l'éducation des enfants était entièrement négligée, et que la foi catholique allait chaque jour s'affaiblissant. Aujourd'hui je suis heureux de vous dire qu'il s'est opéré à cet égard un changement complet : les enfants sont instruits et élevés d'une manière tout à fait chrétienne, et le peu de foi qui sommeillait dans le cœur des parents et des adultes s'est singulièrement ranimée. Aussi il y a déjà plus de cent protestants qui sont rentrés dans le sein de notre mère l'Eglise ; beaucoup de mariages ont été régularisés ; les mariages mixtes diminuent de plus en plus ; et un très-grand nombre d'enfants restés sans baptême jusqu'à un âge très-avancé ont été régénérés dans les eaux salutaires de ce Sacrement. Et malgré toutes les peines que les Pères ont dû se donner pour ranimer la foi à West Gorton, ils n'ont pas laissé de diriger des exercices et de faire des Missions jusque dans les villes voisines.

Quoique les progrès réels du catholicisme en Angleterre remontent à vingt ou trente ans, l'usage d'y donner des Missions n'a pris naissance qu'à l'époque où les ordres voués à ce ministère ônt commencé à se fixer dans le pays. Quant à la méthode que nos Pères ont adoptée pour accomplir leur œuvre, ils se sont attachés à celle du Bienheureux Léonard de Port-Maurice que nous suivons également en Belgique et partout ailleurs, sauf à la modifier selon le caractère et les mœurs des peuples qu'il s'agit d'évangéliser. On célèbre la première messe, à laquelle on joint une instruction, à cinq heures du matin; on donne une autre instruction, spécialement destinée aux enfants, à la messe de neuf heures ; l'office du soir, qui commence à sept heures et demie, consiste dans une autre instruction dogmatique sur les points de controverse discutés par les protestants, puis en la récitation du St Rosaire, suivie d'une instruction sur les grandes vérités de notre Sainte religion, et il finit par la bénédiction de l'auguste Sacrement. Le reste de la journée s'emploie à entendre les confessions. Il y a encore une heure fixée pour donner une instruction particulière soit aux protestants, soit aux jeunes gens et aux adultes, qui doivent être préparés à recevoir dignement la Sainte communion ou le sacrement de la Confirmation. En général, la Mission dure quinze jours ou trois semaines, suivant le nombre plus ou moins grand des catholiques du district. A la clôture, le peuple à genoux, et tenant à la main un cierge allumé, renouvelle à haute voix les vœux du baptême et reçoit la bénédiction papale.

Dans le tableau des Missions que nous donnons (tableau, que vous trouverez ci-après) il me serait impossible, mon bon Père, de répéter les mêmes choses à propos de chacune d'elles. Je vous dirai donc une fois pour toutes que le concours du peuple est toujours extraordinaire, surtout dans les endroits manufacturiers où les protestants rivalisent de zèle avec les catholiques d'une manière étonnante pour entendre la parole de Dieu. L'effet que la Mission produit en eux est vraiment heureux ; la plupart, sans parler du grand nombre qui embrassent bientôt la foi catholique, se retirent avec des idées sur notre religion tout autres que celles qu'on leur avait suggérées ; ils renoncent ainsi à leurs préjugés et aux invectives amères qu'ils étaient accoutumés de vomir contre le catholicisme. Et cela arrive partout, pourvu seulement qu'une Mission y ait été donnée deux ou trois ans !

Ici je ne saurais passer sous silence un fait que vous apprendrez avec grand plaisir ; c'est que toutes les fois que nous nous rendons dans des dis

tricts éloignés du couvent et dans des comtés où il semble que la Réforme anglicane ait exercé plus de ravages qu'ailleurs, nous trouvons des vestiges très-remarquables de la dévotion que ces peuples avaient anciennement pour S. François d'Assise, notre Père Séraphique, et pour S. Antoine de Padoue, dont les noms sont encore familiers, non-seulement aux catholiques, mais même aux protestants. Aussi, à la vue de notre humble costume, devinent-ils souvent à quel institut nous appartenons, et semblent-ils se rappeler le temps où le Frère Franciscain était l'ami des pauvres et le consolateur des affligés dans l'Angleterre entière. Les ruines de nos anciens couvents, les nombreuses peintures qui représentent S. François, les livres et les manuscrits de l'Ordre que l'on conserve encore, sont les principaux monuments qui ravivent toujours la dévotion envers notre saint Patriarche, dévotion qu'on peut bien appeler la *dévotion populaire* des catholiques d'Angleterre. Aussi avons-nous dans toutes nos Missions le bonheur d'en affilier un grand nombre au Tiers-Ordre; il est même arrivé souvent que tous, pauvres et riches, ont voulu se ceindre du cordon béni, comme témoignage de leur piété envers les plaies du Sauveur et les sacrés stigmates de son saint serviteur François.

CHINE.

Biographie du P. Barthélemy Sandrini, *Mineur Observantin de la custodie de Lucques, mort Missionnaire apostolique en Chine.*

A sept milles de la ville de Lucques s'élève, dans la partie septentrionale du lac de Sesto, un joli village, nommé *Colle di Compito*, où Joseph de Lorenzo Sandrini et Catherine de Marco Casali donnèrent, le 30 mai 1810, le jour au P. Barthélemy, qui reçut au baptême les noms de Laurent Hyacinthe et plus tard la confirmation des mains de l'archevêque Philippe Sardi. L'aîné des garçons de la famille, il savait à peine faire ses premiers pas, quand ses parents confièrent son éducation morale et intellectuelle à son oncle paternel Don Barthélemy Sandrini, alors curé de Brandeglio, dont il apprit les premiers rudiments de la Grammaire, en même temps qu'il puisait à cette école un goût tout particulier pour les choses d'église, de sorte que ses délices étaient de servir de petit ange dans les cérémonies religieuses.

Quand il eût atteint sa sixième année, il alla demeurer dans la paroisse

de St-Laurent à Vaccoli, village près duquel s'élève le couvent (sainte maison de solitude) des Franciscains de l'Observance, dit de St-Cerbon, parce que son oncle avait été envoyé dans ce poste. Là notre jeune Laurent montra une ardeur de plus en plus grande pour l'étude, et un goût extraordinaire pour les culte divin. Il y joignait une souplesse, une obéissance, une humilité, au-dessus d'un âge si tendre, toujours respectueux et docile, non-seulement au moindre signe de l'oncle, qui lui tenait lieu de maître et de père plein de tendresse, mais même vis-à-vis des personnes de service.

Les heures qui lui restaient après l'étude, il les consacrait à la prière. C'est pourquoi il s'était, dans une chambre du presbytère, fait une petite chapelle ornée d'un petit autel, dans laquelle il s'exerçait volontiers à prêcher la parole de Dieu. A huit ans il demanda et obtint d'être admis parmi les clercs. Il avait pour directeur spirituel le P. Félix, capucin, qui plusieurs fois ne put s'empêcher d'exprimer à Don Barthélemy combien il s'estimait heureux de diriger un enfant d'un si bon caractère et si vertueux, disant qu'il désirait que le Seigneur l'appelât à revêtir l'habit de St-François, ainsi qu'il arriva par la suite. Son oncle lui fit faire un cours inférieur de grammaire, puis l'envoya, à onze ans, fréquenter les cours du collége de Lucques, où on lui enseigna la grande grammaire, les humanités, la rhétorique, et en même temps le grec.

Nous croyons inutile de parler soit des progrès que fit notre jeune Laurent dans toutes les classes par lesquelles il passa, soit de l'innocence de sa vie. Il suffit de dire que le T. R. Don Marc Giusti, son professeur d'humanités, encore vivant, n'hésitait pas à déclarer que le zèle avec lequel il remplissait tous ses devoirs était vraiment remarquable et que sa conduite était de tous points irrépréhensible. Mais nous citerons le témoignage d'un homme de lettres distingué, de l'avocat Fornaciari, qui professait alors au collége royal, pour montrer avec quelle ardeur il s'appliquait aux études propres aux humanistes, spécialement à l'étude austère et difficile de la langue grecque.

Il faut néanmoins commencer par tenir compte de l'attrait que notre jeune Laurent éprouvait pour la vie religieuse. Cet attrait, qu'il avait dès ses premières années, devint en lui plus vif, quand il eut de treize à quatorze ans. La paroisse de St-Laurent se trouvant, comme nous l'avons dit dans le voisinage du couvent Franciscain de St-Cerbon, il arrivait souvent que l'un ou l'autre des religieux venait au presbytère où l'appelaient les fonctions du

ministère sacré. Il fut donc facile à Laurent de les connaître et de se familiariser avec eux ; ce qui le fit s'éprendre de leur austère institut. De telle sorte que poussé, d'une part, par son inclination naturelle pour la vie du cloître, et soutenu, d'autre part, par son confesseur, qui avait reconnu qu'elle lui venait réellement du ciel, il manifesta, tandis qu'il suivait le cours de rhétorique, la volonté décidée de prendre l'habit des Pères Mineurs Observantins.

Revenant à l'avocat Louis Fornaciari, disons qu'il avait conçu une affection particulière pour notre jeune homme, parce qu'il lui voyait faire des progrès extraordinaires dans la langue grecque, et parce qu'il présageait que son élève fournirait une brillante carrière dans les sciences comme dans les lettres. Cependant il regrettait qu'un esprit si distingué dût se perdre dans la cléricature, comme si le talent était inutile et infructueux dans l'Eglise! Aussi ne manqua-t-il pas d'engager Laurent à quitter l'habit ecclésiastique et à entrer dans le barreau. Mais le jeune homme ne se laissa point séduire par les flatteries de son professeur, et si le 27 juin 1825 il quitta l'habit ecclésiastique, ce fut pour endosser la tunique grossière du Pauvre d'Assise au couvent de St-Cerbon, où il fit solennellement profession le 3 juillet 1826. Et il faut noter ici qu'il avait tellement caché cette résolution subite à Fornaciari que, quand son oncle le Recteur alla remercier ce dernier des soins qu'il avait eus pour son neveu, l'illustre professeur en fut grandement surpris. « Ah! dit-il, il a donc fait son coup! Mais je répète qu'il aurait mieux fait son chemin dans le monde! » Après la réception des premiers ordres sacrés, Laurent fut ensuite ordonné prêtre le 22 décembre 1832 par Mgr Chérubin Scali, évêque de Dionisia et vicaire apostolique du diocèse, son confrère en religion, de la province de Rome. Ajoutons à ce détail que, comme il avait manifesté un grand goût pour la prédication alors même qu'il n'était encore que petit clerc, son oncle le recteur le fit monter deux fois en chaire, savoir pour la cérémonie du lavement des pieds le jeudi saint, et dans la nuit de Noël pour la naissance du divin Enfant. Disons encore à sa louange que jamais il ne montra de volonté propre; il était toujours content de ce qu'on lui donnait, sans ambitionner ou désirer autre chose. A ce sujet on aime à rappeler que sa mère, étant devenue par un jeu de la fortune en possession de trois cents écus et ayant voulu faire avec cette somme des cadeaux à ses enfants, demanda au petit Laurent, déjà clerc, ce qu'il désirait? « Un beau rosaire! » répondit-il. Cette dévotion envers la sainte Vierge prit chez lui un accroissement extraordinaire, lorsqu'il fut religieux, surtout lorsqu'il fut Missionnaire en Chine.

Il était gardien du couvent de St-François à Lucques et enseignait la dernière partie de la théologie dogmatique, lorsqu'il partit, en 1843, pour ces régions lointaines. On lui assigna la province du Chan-Si, où il exerça le ministère apostolique avec un zèle infatigable jusqu'en 1858. Frappé alors d'apoplexie partielle, il ne traîna plus qu'une existence extrêmement pénible, mais en se montrant toujours résigné à la volonté du ciel. Ici nous ne croyons pouvoir mieux parler de ses derniers jours qu'en reproduisant la lettre suivante que Mgr Eloi Cosi, Mineur Observantin de la province de Toscane, évêque de Prienne en Carie et vicaire apostolique coadjuteur de Scian-tun, adressait à ce sujet, le 25 février 1865, au Très-Révérend Père Frediano Pardini :

« Le P. Aimé Pagnucci de Lucques, qui se rend en la mission de Schen-si, vient d'arriver ici, et il m'a été donné de passer avec lui vingt jours. Il m'a raconté beaucoup de choses sur notre chère province de Toscane et sur vous ; il m'a dit notamment que vous désiriez recevoir quelques détails sur le T. R. P. Barthélemy Sandrini d'heureuse mémoire. Eh bien ! me voici prêt à vous satisfaire. Il est venu dans le Scian-tun au mois de mars 1859 ; il était très corpulent, et atteint depuis six mois d'un mal qui lui permettait à peine de remuer et de parler et qui avait affaibli ses facultés intellectuelles, principalement sa mémoire. Il était venu avec l'intention de retourner en Europe, et à cette fin il avait reçu de notre ministre général deux obédiences l'autorisant à rentrer dans sa patrie. Mais, dans l'état où il se trouvait, il lui était impossible d'entreprendre un si long voyage ; car il éprouvait beaucoup de difficulté à gravir deux marches peu élevées, et il avait besoin de l'aide de deux personnes valides pour s'habiller ou se déshabiller. Dans cette triste situation l'on jugea prudent de ne point le laisser partir ; on lui conseilla de rester plutôt ici avec nous. Ce conseil lui plût et il se tint très-volontiers, jusqu'au mois de Novembre, presque toujours dans ma chambre, où il me communiquait les lettres que votre Très Révérende Paternité lui adressait. Très timoré, comme vous le savez, il fut pris une ou deux fois de scrupule relativement à l'administration des sacrements ; mais quand on lui eut dit qu'il pouvait avoir la conscience tranquille, il se calma entièrement. En un mot, le Très Révérend Père Sandrini, dès qu'il fut ici, se montra toujours ce même religieux pacifique, exemplaire, parfait que j'avais connu en 1843, gardien à Lucques, quand de Pescia j'allai recevoir en cette ville les ordres mineurs. Il observait toujours rigoureusement la pauvreté monastique, et

j'espère qu'à présent il se trouve déjà parmi les élus dans le ciel. Par les soins de Mgr Louis de Castellazzo et les miens, il s'était remis un peu de de sorte qu'en dernier lieu il pouvait célébrer tous les jours la sainte messe. A la fin, au mois de novembre, il retourna dans sa mission de Schan-si. Depuis lors, devenu tout-à-fait impotent, il ne m'écrivit plus. Mais ceux de nos confrères qui se trouvaient dans cette province me donnèrent toujours de ses nouvelles jusqu'à sa mort, qui arriva vers le milieu du mois d'août 1861. En 1862 j'allai dans cette province en qualité de secrétaire de Mgr Louis, visiteur, et j'eus un long entretien avec un prêtre qui avait assisté le défunt à l'heure de sa mort. Ce prêtre me dit que le P. Barthélemy était tombé, six mois avant de mourir, dans un complet idiotisme, et qu'à ses derniers moments il avait été soigné par trois ecclésiastiques indigènes, ses disciples, qui lui administrèrent l'extrême onction et lui donnèrent l'absolution avec indulgence plénière. Il mourut à Lon-ghan-fu, dans une grande chrétienté qu'il s'était choisie. On le mit dans son cercueil, on célébra ses funérailles, et on l'inhuma ensuite dans le parvis de l'église. Je n'ai pu aller visiter son tombeau, comme je le désirais, mais j'ai dit plusieurs messes pour le repos de cette belle âme. Tels sont les détails en petit nombre que je puis vous donner sur le T. R. P. Barthélemy Sandrini, votre compagnon et ami : *Requiescat in pace!* »

Ajoutons qu'il a écrit de Chine à son oncle, à ses parents, à ses frères, à ses amis, beaucoup de lettres qui montrent surtout que son unique désir était d'inspirer aux autres l'amour si vif qui l'enflammait pour le Cœur Immaculé de Marie. Et comme étant tout petit il aimait à faire chez lui le Mentor, en recommandant la crainte de Dieu, la pratique de la vertu, le mépris des richesses, il continua à faire de même dans sa correspondance de missionnaire; ses confrères conservent une partie de ces lettres, et les autres ont eu l'honneur de l'impression dans la *Pragmalogie catholique de Lucques.*

Nous faisons des vœux pour que cette notice puisse engager quelque bon Père de la Province de Toscane à nous donner un jour une biographie complète de notre illustre confrère, mort missionnaire apostolique en Chine.

Trois lettres de feu Monseigneur CÉLESTIN SPELTA, *min. obs. réf. de St-François, ancien vicaire apostolique de Hu-pè, sur les Missions Franciscaines en Chine.*

Première lettre à MM. les membres du conseil de Lyon de l'Association pour la Propagation de la foi.

Messieurs,

Après avoir passé quelque temps à la résidence de Tien-men, où j'ai été dès mon arrivée au Hu-pè, j'ai été obligé de me transporter ailleurs avec mes élèves, tant à cause de l'insalubrité du climat, que parce que ce lieu était continuellement infesté par des voleurs. Au commencement du mois de mars nous nous sommes rendus de Tien-men à Tam-kia-ho, village peu éloigné d'Ou-tchang-fu, chef-lieu. Y ayant établi notre séminaire non sans de grandes dépenses, je pensai à y fonder aussi une école ou un collége pour l'instruction de la jeunesse soit chrétienne soit infidèle. En effet, on voyait surtout beaucoup d'enfants de familles païennes accourir spontanément à notre maison, à la grande satisfaction de leurs parents. Moi-même je me félicitais de voir des infidèles des environs venir souvent au collége pour demander qu'on leur enseignât notre religion, et j'éprouvais une plus grande consolation encore quand je trouvais des familles païennes entières, instruites au même collége, toutes prêtes à abandonner leurs sectes et leurs idoles, afin de se joindre aux disciples de Jésus-Christ. Cependant l'ennemi frémissait de ces progrès et, loin de calmer sa fureur, il s'efforçait de détruire les œuvres à peine ébauchées qu'on avait élevées avec bien du mal à l'avantage du christianisme. Il trouva un précieux auxiliaire dans un bachelier païen. Un sordide intérêt empêchant cet homme de supporter que notre collége fut fréquenté par tant d'élèves, il se mit à débiter contre nous les plus fausses accusations ; il avança que les chrétiens étaient partisans des *Quansines,* ou chefs des rebelles, et que leur grand prêtre savait à son gré, par une vertu infernale, se procurer des tas d'or. Le petit docteur avait sans doute été tout ébloui en assistant à l'office que je célébrais pontificalement pour les fêtes pascales ; il avait été tout émerveillé, le pauvre homme, de la richesse de nos ornements sacrés à la vue de la crosse épiscopale et de la mître solennelle que je portais en pareil jour. Ce rusé compère y trouva une excellente occasion de publier les prétendus prodiges que nous opérions ; au simple toucher de l'évêque, affirmait-il sans hésitation, une simple branche se change en une verge d'or,

absolument comme Ovide parlait du roi Midas (1). Aveuglé par l'envie, le malheureux ne voyait pas, que, malgré notre prétendue puissance de tout convertir en or, nous sommes toujours dans l'indigence et dans mille embarras, précisément faute de ressources pécuniaires. Néanmoins le trop crédule mandarin de Hien voulut s'assurer lui-même du fait en se transportant en personne à notre résidence et séminaire. Il vint donc, et le 21 avril, à 11 heures du matin, il se dirigea vers notre habitation, escorté d'un grand nombre de satellites. A cette nouvelle les chrétiens m'engagèrent avec de vives instances à me retirer ailleurs, afin de me soustraire à la visite et aux perquisitions des satellites, et éviter ainsi de plus grands maux, c'est-à-dire ceux qu'aurait amenés mon arrestation. Je me séparai non sans peine de mes chers élèves, en leur recommandant la force d'âme et la confiance en Dieu. Puis je me rendis furtivement avec le P. Joseph Baccarani, recteur du séminaire, dans la maison contiguë appartenant à une famille chrétienne, pour attendre dans une obscure cachette le résultat de cette visite. Le mandarin arrive ne se possédant plus de colère, appelle devant lui les élèves et le bachelier chrétien qui donnait des leçons au séminaire, et leur demande d'un ton dur et d'un air irrité s'ils sont chrétiens. « Eh! comment donc, répondirent tranquillement les élèves, comment donc en douter? Oui, nous sommes chrétiens, et nous nous glorifions de l'être! » — « Eh bien! suivez-moi! » répliqua le mandarin, et à l'instant les satellites chargent de chaînes avec une violence incroyable nos chers élèves et le bachelier leur maître, en les maltraitant à leur gré, sans pitié ni pour leur jeunesse ni pour leur innocence. Cependant les autres satellites se livraient à une perquisition rigoureuse dans la maison, cherchant s'il ne s'y trouvait rien qui convînt à leur caractère superstitieux; aussi prirent-ils divers objets religieux, deux images peintes sur toile et deux petites orgues qui servaient dans les cérémonies sacrées. Leur perquisition finie, ils conduisirent aussitôt leurs innocentes victimes au chef-lieu judiciaire d'*In-chen-hien* pour y attendre leur sentence définitive, et là il se passa quelque chose de vraiment merveilleux, qui montre bien clairement ce que peut notre religion pour rendre douce même à un âge tendre la souffrance supportée en l'honneur de la vérité, et surtout

(1) . . . . *cum alta fronte virentem*
Ilice detraxit virgam, virga aurea facta est.
(Metamorph. lib. 2).

combien l'empire de la grâce divine est admirable chez ses élus. Il arriva qu'un de nos élèves, encore tout jeune, échappa aux recherches du mandarin, et ne fut par conséquent ni arrêté, ni enchaîné, ni conduit au tribunal. L'excellent jeune homme ne trouvait point de repos : il pleurait bien la prise et l'absence de ses compagnons; mais ce qui l'affligeait surtout, c'était d'avoir perdu l'occasion de souffrir, lui aussi, pour Dieu. Une seule pensée pouvait le consoler, c'était de rattraper ses compagnons sur la route qu'ils suivaient et de partager leurs chaînes. L'intrépide enfant se hâte donc, il court, et bientôt il a rejoint la troupe des satellites qui menaient au tribunal ses frères bien aimés. Et se tournant vers le centurion : « Ne sauriez-vous pas par hasard, lui dit-il, que moi aussi, je suis chrétien? N'appartiens-je pas au même collége que ces jeunes gens? Comment m'avez-vous laissé-là tout seul? » « Toi chrétien! » réplique le centurion d'un air étonné, et il lie sur le champ le jeune homme avec ses compagnons. « Tu es un élève chrétien! continua-t-il; mais comment as-tu osé te présenter ici? » — « Je suis venu, répondit le généreux enfant, afin de partager ce qu'auront à souffrir mes chers camarades. » — « Quel avantage en retireras-tu? » reprend le centurion. — « J'y gagnerai des mérites pour la vie éternelle, » dit notre séminariste. — « Et si le mandarin te condamnait à perdre la vie, où en serais-tu? » — Cela ne me ferait pas peur, loin de là; car je serais sûr alors d'obtenir bien vite la récompense que le Dieu des chrétiens a promise à quiconque confesse la vérité de sa religion! » — « Quelle récompense? » — « Une vie éternellement heureuse! » — « Quoi! si jeune encore, tu penses déjà à l'avenir! Assurément, c'est là un signe de folie! Va-t-en! » Et ce disant, le centurion délivre l'enfant. Mais le même homme, touché de la conduite généreuse et intrépide de cet enfant, désirait vivement s'édifier sans retard sur la nouvelle religion et, chemin faisant, il s'approcha d'un autre séminariste prisonnier pour lui demander des notions précises sur le christianisme. Notre élève ne manqua point cette belle occasion : il convainquit si bien le centurion par la force et l'évidence de ses raisonnements, que cet infidèle, subjugué par la vérité de notre foi et surtout frappé d'un coup de la grâce divine, reprit : « Ah! la religion des chrétiens est sainte!.. Ses disciples sont bons aussi!.. Je reconnais la fausseté des accusations portées contre ces jeunes gens!.. Mes amis, soyez sûrs, qu'il suffira que vous disiez un mot, que vous fassiez un signe au mandarin contre vos accusateurs, pour qu'ils soient sévèrement punis! Je serai toujours là pour vous défendre, à la

confusion du bachelier orgueilleux qui vous a accusés malgré votre innocence. » — « Non, répliqua le courageux prisonnier ; cela ne nous est point permis, le véritable disciple de Jésus-Christ pardonne et aime ses ennemis. Le désir de leur bonheur est sa seule vengeance. » — « La loi de Jésus-Christ est-elle sublime à ce point ! s'écrie le centurion étonné. « Oh ! moi aussi, je me soumets et je deviens disciple de votre foi ! » En effet, dès cet instant, l'honnête centurion voulut s'instruire avec le plus grand zèle sur les dogmes de notre religion et se prépara avec faveur à se laver le plus tôt possible dans le bain salutaire du baptême.

Tandis que ces choses se passaient, un chrétien pénétra bientôt dans notre obscure retraite, nous racontant avec la plus vive douleur l'arrestation de nos élèves et tous les incidents de la visite du mandarin. A ces nouvelles nous nous sentîmes défaillir, tant nous éprouvions une violente émotion ; mais une confiance invincible adoucissait notre douleur en nous persuadant que notre Mission sortirait bien encore triomphante de cette cruelle épreuve. Dieu, nous disions-nous, a toujours été notre refuge, notre force et notre secours, en nous faisant passer sains et saufs à travers des troupes ennemies, pour nous introduire d'une manière merveilleuse dans le *Hou-pè;* il ne nous abandonnera pas dans les tribulations qui nous accablent aujourd'hui : *adjutor erit in tribulationibus, quæ invenerunt nos nimis* (Psalm.). Plein de cette confiance, nous avons quitté notre asile et nous sommes rentré au séminaire, que nous avons trouvé, hélas ! dans un état déplorable. Le Sanctuaire était profané, les élèves disparus, la résidence bouleversée. Nous dûmes donc donner un libre cours à la nature en gémissant sur nos malheurs. Nous étions ballotés entre la crainte et l'espérance, quand accourt un messager qui nous annonce l'heureuse arrivée de nos élèves à la ville, où le mandarin les avait aussitôt traités avec bienveillance. Il n'avait montré ni colère ni irritation ; il s'était, au contraire, adressé aux élèves avec indulgence et douceur en les accueillant de la manière la plus affable, et pendant les deux jours que les prisonniers restèrent au prétoire, ils reçurent de la part de tous les témoignages les plus sincères de sympathie et d'affection. Le mandarin se plaisait à causer avec nos jeunes gens, usant toujours à leur égard d'une extrême politesse et même d'une véritable amitié ; il les caressait, badinait avec eux et se récréait très-volontiers à entendre les accords mélodieux de nos instruments de musique. Quand il eut reconnu l'innocence de nos élèves, le rusé mandarin voulut néanmoins mettre leur constance à l'épreuve, et s'adressant

à eux : « Voici le crucifix, leur dit-il (c'était précisément celui qu'on avait pris au séminaire) ; Voici la croix ! Seriez-vous maintenant disposés à la fouler aux pieds ? » — « Jamais ! répondirent-ils ; à Dieu ne plaise que nous commettions jamais un crime si énorme ! Voici notre tête à tous ; coupez-la, si vous voulez ; mais ne nous demandez pas un sacrilége si horrible ! » — « Je sais bien, reprit aussitôt l'adroit mandarin, je sais bien que les vrais adorateurs de votre Dieu ne consentent pas facilement à cette action ; j'ai voulu à dessein mettre votre fidélité à l'épreuve, pour mieux me convaincre que vous n'appartenez pas à la faction des rebelles. Maintenant que je suis bien assuré que vous êtes vraiment chrétiens, je vous permets volontiers de retourner à votre collége de *Tam-Kia-ho*, pour vous y appliquer comme auparavant à l'acquisition des sciences. Bien plus, voulant vous donner à tous un gage particulier de ma bienveillance, je vous ferai restituer ce qui a été pris par d'autres dans votre résidence. » Se tournant ensuite vers le bachelier chrétien, professeur au séminaire, « Fournissez-moi, lui dit-il, une note exacte des objets qui vous manquent. » Cette note lui fut remise immédiatement. Le mandarin se tourna de nouveau vers les élèves et il les congédia en leur disant avec toutes les marques de l'intérêt le plus affectueux : « Adieu, mes enfants, soyez toujours sages et studieux. » Puis, quand les satellites eux-mêmes eurent rangé tous nos objets d'après la liste dressée par le bachelier chrétien, le mandarin ordonna qu'une inscription chinoise portant que *tels objets appartenaient à la sainte religion des chrétiens* fut attachée à chaque article de nos bagages. Les porte-faix se mirent ensuite en route pour rapporter en grande pompe au séminaire ce qu'avait fait recueillir le mandarin lui-même. Puis, les élèves accompagnés du bachelier leur maître sortirent du prétoire au milieu des plus vives acclamations des gens du mandarin, tout joyeux de l'hommage rendu à l'innocence des jeunes chrétiens. D'un autre côté, le peuple, à la vue du glorieux triomphe remporté par la religion du Christ sur ses ennemis, se sentit pour elle plus d'attrait, plus de confiance, et plusieurs habitants de la ville même où réside le mandarin demandèrent avec de grandes instances à se joindre aux fidèles. Ce mouvement détermina de nombreuses conversions qui propagèrent le christianisme au sein même du chef-lieu judiciaire, et dans un lieu où auparavant notre sainte religion n'était aucunement connue, on compte aujourd'hui maints catéchumènes, outre plusieurs néophytes sur lesquels trois portant le titre

de docteur. Que Dieu est grand dans ses infinies miséricordes ! Combien il est vrai que l'Eglise de Jésus-Christ triomphe et triomphera toujours de ses ennemis !

Louis Célestin, *Évêque de Thespis, Vicaire apostolique de Hou-pè.*

Hou-pè, juin 1857.

Deuxième lettre aux mêmes.

Messieurs,

Un autre bien grand motif de joie, c'est la délivrance de trois de nos Missionnaires qui viennent de sortir de prison. Le prêtre chinois Paul Wang, arrêté et emprisonné depuis l'année dernière, comme vous l'annonçait ma lettre précédente, a été remis en liberté au mois de juin dernier. Un autre indigène, le P. Stanislas Lo, accusé près du mandarin par quelques païens envieux et condamné en conséquence à un rigoureux emprisonnement, a eu aussi le bonheur de recouvrer sa liberté cette année. Mais il y a surtout quelque chose d'admirable et de merveilleux dans la libération du Missionnaire Européen, le P. Alex Filippi. Ce zélé Missionnaire avait été, au mois d'avril dernier, assailli par une troupe nombreuse d'infidèles tandis qu'il célébrait les douloureux mystères de la Semaine-Sainte, puis chargé de chaînes et conduit devant le mandarin de la ville de *Tchin-tchou-fou.* Là, il eut à soutenir plusieurs interrogatoires, à essuyer de mauvais traitements, et il ne fut, à la fin, remis en liberté qu'à la condition expresse de se présenter de nouveau devant le tribunal à toute réquisition ; néanmoins nous attendions avec anxiété l'issue de l'affaire. Entre temps je joindrai ici quelques extraits des lettres que j'ai reçues du P. Filippi ; ils vous montreront qu'il ne manque point de mandarins qui ne se soucient guère d'observer les décrets impériaux et le traité conclu entre la France et l'Empire Chinois.

« Des prisons de Tchin-tchou-fou, ce 5 mai 1857.

Monseigneur,

Dans la matinée du Samedi-Saint, j'avais à peine célébré l'office divin que je fus assailli à l'improviste par une bande nombreuse de gens armés qui m'emmenèrent avec François Fu, agent de l'œuvre de la Sainte-Enfance, et deux autres chrétiens dans un village voisin où se trouvait campé le général impérial. Arrivés là, nous fûmes liés avec des cordes, et comme je priais les satellites de ne point molester quelques chrétiens innocents, ils me répondirent par un vigoureux soufflet accompagné des plus infâmes imprécations; ce que je souffris avec patience, me laissant maltraiter au gré de mes bourreaux. Bientôt arriva le général, qui m'accueillit,

lui, avec les plus grands égards et une véritable bienveillance, en me disant toutefois que je devrais être présenté au mandarin supérieur, résidant dans la ville de *Tchin tchou-fou*. Cependant les satellites avaient arrangé tous nos effets pour le voyage, que nous dûmes faire à pied et enchaînés comme les plus grands scélérats. A peine avions-nous fait quatre lieux de chemin, que voilà une pluie torrentielle qui tombe, et votre Illustrissime Seigneurie comprendra par là dans quelles conditions dut se terminer notre voyage. Les satellites auraient bien voulu nous conduire ce jour là à *Tchin-thou-fou*, situé à quatre-vingts lieux du camp militaire, mais il se faisait tard et le soleil allait se coucher, de sorte que la chose fut impossible et force nous fut de passer la nuit dans un petit village, situé à mi-chemin ; là on nous servit une légère collation , après laquelle on nous mit des ceps aux pieds, et nous restâmes ainsi assis la nuit entière. Le lendemain matin de bonne heure nous continuâmes notre voyage qui devint extrêmement pénible; nous perdîmes en route jusqu'à nos souliers. Les injures et les coups que nous eûmes d'ailleurs à essuyer sont incroyables; nous arrivâmes enfin avec beaucoup de mal à *Tchin-tchou-fou*, où nous fûmes sur-le-champ présentés à un mandarin inférieur. Celui-ci me demanda aussitôt de quel royaume et de quelle profession j'étais? —« Missionnaire italien, » répondis-je. —« N'êtes-vous donc pas anglais ! » reprit le mandarin. — « Non, répliquai-je, je suis italien, placé sous la protection du gouvernement français. »—« Et pourquoi ne retournez-vous pas dans votre pays? » dit le mandarin. Je m'en excusai, en lui alléguant les chances de la guerre qui rendent le trajet difficile et périlleux. « Qu'avez-vous à craindre des rebelles, s'écria-t-il, puisque vous appartenez au même parti? » —« Seigneur, répliquai-je alors, s'il se trouve de nos chrétiens parmi les rebelles, voici ma tête à votre disposition. »—« Eh bien ! reprit-il d'un ton plus doux, attendez ici un instant. » Et ce disant, le mandarin se retire. J'attendis donc, mais longtemps, et c'est seulement vers le soir qu'on nous remit, rigoureusement gardés, au tribunal supérieur. Là nous trouvâmes le Fou-tai assis à table, ripaillant avec deux mandarins inférieurs et se gorgeant de vin jusqu'à perdre l'usage de la raison. Je passai la nuit entière chargé de chaînes et à genoux devant ces trois ivrognes. Les blasphèmes, les imprécations que ces malheureux vomirent lâchement contre Dieu et contre la Sainte Vierge me faisaient frémir d'horreur, et les usages européens étaient pareillement l'objet des plaisanteries les plus infâmes. Ils m'exhortèrent plusieurs fois à l'apostasie; mais comme toutes leurs tentatives étaient inutiles, ils me firent reconduire en prison, pour soumettre au même interrogatoire le chrétien Pierre Lo, et le voyant confesser constamment la foi, ils le frappèrent à mort. Le *Fou-tai* craignant, malgré son ivresse, que le champion du Christ ne mourût en sa présence, au milieu des excès et des désordres d'un banquet scandaleux, le fit transporter presque expirant en prison, où l'intrépide chrétien parvint heureusement à recouvrer ses forces et toute sa vigueur.

« Des prisons de *Tchin-tchou-fou,* ce 5 juin 1857.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu le 1er du courant la lettre si aimable et si consolante, où je reconnais votre sollicitude paternelle et l'affection que vous voulez bien, malgré mon indignité, me porter toujours. Que Dieu vous en accorde la juste récompense ! Je prie Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime de ne point s'affliger à mon sujet;car je vous assure que jamais je n'ai goûté une paix comparable à celle dont je

jouis maintenant, parce que je me vois jugé digne de souffrir quelque chose pour l'amour du bon Dieu. Que je suis heureux d'avoir pu, avant mon incarcération, faire des exercices spirituels par lesquels le divin maître préparait mon âme à porter une croix, bien que je ne prévisse pas alors ce qu'elle devait être. En me voyant souffleté, tourné en dérision, mis aux ceps et chargé de chaînes, je tressaillais de joie, parce que, me disais-je, la volonté de Dieu s'accomplissait. Je suis seulement fâché de voir m'échapper la palme du martyre, parce que ces mandarins sont presque convaincus de la vérité de notre religion.

Avant-hier le mandarin de *Hien*, faisant la visite des prisonniers, demandait souvent où se trouvait l'Européen. Quand je lui fus présenté, il me demanda de quel pays j'étais? — « Italien, répondis-je, sous la protection du gouvernement français. » — « Oh ! oh ! *Falansi, Falansi !* (la France) répétait le mandarin, en secouant la tête. « Dans vos académies, ajouta-t-il, combien de grades avez-vous? » — « Sept » répondis-je. » — « Ce n'est pas peu, reprit le mandarin; levez-vous, levez-vous! » Il m'honora ainsi en présence des autres prisonniers qui doivent tous, sans distinction aucune, rester à genoux, comme des coupables, quand ils se trouvent devant un mandarin quelconque. »

« De la ville de *Tchin-tchou-fou*, ce 17 juin 1857.

MONSEIGNEUR,

C'est au moment où mon cœur jouissait d'un calme parfait et où je m'étais préparé à rester longtemps en prison, que la divine Providence poussa le mandarin de *Hien* à m'en tirer. Dans la nuit du 15 du courant nous fûmes conduits au tribunal par ordre de ce mandarin, sans savoir ce que signifiait ce subit appel. Je m'y rendis aussitôt avec François Fou et deux autres prisonniers chrétiens, et quand nous fûmes arrivés au prétoire, le mandarin me parla en ces termes : « *Tung-wen-hio* (tel est mon nom chinois), vous ne pourrez certainement pas, puisque vous êtes européen, souffrir pendant l'été les inconvénients de nos prisons; vous pouvez donc sortir, en me désignant toutefois un garant. Vous saurez sans doute qui désigner? » — « Oui certes, » répondis-je, et sur-le-champ j'appelai un pauvre chrétien en guenilles, de sorte qu'on n'eût pas à lui extorquer de l'argent, et je le présentai au mandarin, en lui disant : « Voici ma caution. — « Eh bien ! ajouta le mandarin, *Tung-wen-hio*, vous êtes libre, mais ne vous éloignez pas encore; car je désire qu'on vous restitue les objets qu'on vous a volés lors de votre arrestation. Je dois, en outre, informer le général en chef de votre libération. Je partis donc pour me retirer près d'une famille chrétienne de cette ville, attendant avec anxiété l'issue de notre affaire. François Fou et les deux autres chrétiens furent également mis en pleine liberté.

Je suis avec un profond respect,

De Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime

Le très-humble Serviteur,

P. ALEXIS FILIPPI, *Miss. Apost.*

Cette lettre et la mienne vous feront comprendre, Messieurs, l'état actuel de notre Mission. De continuelles bourrasques menacent de balayer le petit troupeau de Hou-pè; mais la puissance divine ne permettra pas qu'elles le dissipent; il résistera, au contraire, avec plus de constance à toutes les

épreuves, à mesure qu'il s'affermira davantage dans la foi et s'encouragera par l'espoir d'un plus glorieux triomphe. Vos pieux lecteurs se consoleront certainement de ces persécutions, parce qu'ils savent que le sang des martyrs est l'engrais qui fertilise les chrétientés, et qu'ils savent aussi par expérience que le flambeau de la paix, de la justice et de la vérité ne brille jamais d'un plus vif éclat qu'au milieu des persécutions, et nous en avons eu une nouvelle preuve bien évidente dans les conversions nombreuses et remarquables que nous avons naguère obtenues sous les yeux mêmes de nos persécuteurs. Et nous? nous ne craindrons pas de jeter nos filets dans les eaux agitées des persécutions, comptant, pour faire toujours une pêche abondante, sur la grâce d'en-haut et sur les prières ferventes des associés de la Propagation de la Foi. C'est pour cela précisément que nous voudrions obtenir dans une plus large mesure encore, dans celle de nos besoins, les secours et les faveurs de ces mêmes associés. Quatre persécutions se sont élevées ici dans le court espace de cinq mois. Sans doute nous en avons toujours glorieusement triomphé; mais les emprunts qu'il nous a fallu contracter et les fonds que nous avons déboursés pour la rançon de quelques chrétiens prisonniers montent à une somme telle qu'elle nous épouvante, pour ainsi dire, et que notre dette nous afflige même plus que les persécutions. Néanmoins nous nous confierons toujours dans la générosité des associés et dans l'équité bien connue de leur digne conseil, qui sauront bien vite nous consoler, en soulageant notre indigence par une active sollicitude et de plus abondantes aumônes.

Je reste dans cette confiance

Votre très-humble Serviteur,

Houpè, ce 30 août 1857. LOUIS CÉLESTIN, *Évêque de Thespis,*

Vic. Apost. de Hou-pè.

Troisième lettre à M. JAMMES, *Vice-Président de l'OEuvre de la Sainte-Enfance, à Paris.*

HONORÉ MONSIEUR,

J'ai écrit à Votre Seigneurie au commencement de l'année; mais ma lettre a été retenue dans les environs de Canton à cause des troubles de la guerre qui a désolé ce pays pendant plusieurs mois. J'aime d'autant plus à vous envoyer aujourd'hui des nouvelles ultérieures sur le vicariat de Hou-pè. Des

rapports que j'ai reçus récemment de mes Missionnaires il résulte qu'on a baptisé dans le cours de l'année dernière (1856) 4,513 enfants abandonnés. L'OEuvre de la Sainte-Enfance est connue dans chaque district et dans chaque chrétienté, où les Fidèles ne se lassent pas d'aller à l'envi au secours de tant d'âmes innocentes. Un de nos chrétiens, barbier-chirurgien de profession, régénère annuellement, pour sa part, dans les eaux baptismales des centaines de pauvres petites créatures abandonnées, grâce à son art qui lui permet de seconder si bien nos intentions. Comme on lui demandait un jour comment il remplissait le rôle de *baptiseur*. « Tout le monde sait, répondit-il, que je suis chirurgien ; on sait aussi que j'exerce le métier de barbier. Il s'ensuit que, quand il y a des enfants malades et en danger de mort, je suis souvent appelé par les familles païennes, et c'est alors qu'il me devient facile de baptiser l'enfant moribond, en prenant l'occasion de lui raser la tête, comme pour lui administrer le remède convenable à son mal. » De même, dans la ville de *Tchin-tchou-fou*, une veuve chrétienne, tartare de nation, baptise chaque année au moins cent enfants parmi ses compatriotes. Catherine Jen, sage femme très-capable, a, elle aussi, ouvert déjà la porte du ciel à beaucoup d'enfants, qui sans son secours eussent misérablement péri. Ce serait ici le lieu d'écrire la besogne de chaque *baptiseur*. A dire vrai, un vaste champ se présente partout à nos chrétiens et à nos Missionnaires pour exercer leur zèle en faveur des enfants abandonnés. Il n'y a pas longtemps que, visitant quelques chrétientés, je trouvai un petit garçon exposé sur la voie publique en pâture aux animaux. L'innocente créature était déjà à moitié dévorée par les corbeaux ; mais un fidèle compâtissant, qui l'aperçut par hasard, put heureusement la recueillir et la baptiser, un peu avant qu'elle rendît le dernier soupir. Des faits de ce genre se produisent fréquemment dans ce vicariat, et ils doivent enflammer d'un nouveau zèle les associés, afin d'apporter des secours plus abondants encore à nos pauvres enfants. J'avoue que si la charité des associés ne se hâte de subvenir à nos besoins, je ne saurai vraiment à quel parti m'arrêter. En effet l'œuvre de la Sainte-Enfance grandit chaque jour dans ce vicariat, et par conséquent les dépenses augmentent proportionnellement. Le manque des ressources nécessaires me causerait donc certainement une grande peine et une véritable désolation. Mais notre espoir se tourne du côté de votre excellent conseil, et nous avons la confiance qu'il accueillera volontiers dans son sein paternel

nos enfants abandonnés du Hou-pè, qui furent toujours l'objet de ses vives sollicitudes.

Je suis avec la plus sincère affection, etc.

De votre Seigneurie,

Le très-humble Serviteur,

Hou-pé, 8 septembre 1857 LOUIS CÉLESTIN, *Evêque de Thespis*, *Vic. Apost. de Hou-pè.*

Extrait d'une lettre adressée par le R. P. FRANÇOIS GIACCHETTI, *Min. Obs. Réf. Missionnaire au Hou-pè, à son frère prêtre* D. JOSEPH GIACCHETTI.

BIEN-AIMÉ FRÈRE,

Je viens enfin, cher frère, te donner quelques nouvelles des Missions que j'ai tenues dans le cours d'une année en ce vicariat de Hou-pè. De la chrétienté de *Cien-Kia-fang*, où lors de mon arrivée dans cette province, je me suis arrêté quelque temps pour m'instruire dans la langue chinoise et pour mieux apprendre les usages du pays, je passai à la Mission de *Tan-li-Kou*. Les chrétiens de cet endroit sont tous parents, et bien qu'ils vivent au milieu d'un peuple infidèle, ils n'ont rien conservé des mœurs païennes ; ils vivent simplement, disant matin et soir la prière en commun, et se réunissant à chaque fête de précepte dans un pauvre bâtiment, où ils répètent le catéchisme, récitent le Rosaire et font le chemin de la Croix. Telles sont aussi les habitudes de tous les fidèles de ce vicariat. Vraiment la première fois que je me trouvai présent à ces exercices de piété je croyais voir dans les chrétiens qui les pratiquaient les fidèles de la primitive Église dont parle Théodoret (1) : « *Les fêtes se passent parmi nous à chanter de pieux cantiques et à entendre des discours religieux, qui sont suivis de prières adressées à Dieu non sans des larmes et des soupirs de componction.* » Je restai là trois semaines, et j'y serais resté plus longtemps si je n'avais été forcé à hâter mon départ par la nouvelle que les rebelles, déjà maîtres du bas pays, se disposaient à monter à *Tan-li-kou.* J'appris ensuite qu'ils n'y étaient pas allés. Quel bonheur! que de maux ils auraient amassés sur ces pauvres chrétiens. » Quand

(1) *Fiunt apud nos festivitates divinis canticis personantes sacrisque sermonibus audiendis intentae, in quibus ad Deum preces non sine sanctis lacrymis ac suspiriis submittuntur.*

ces gens là envahissent un lieu quelconque, ils le dépouillent de tout, ils y prennent les étoffes pour en faire des vêtements curieux à plusieurs couleurs, les victuailles pour en faire bombance, les femmes pour en faire trafic; ils tuent les vieillards comme des êtres insipides et inutiles; en un mot, ils plongent les familles dans une extrême désolation. Il n'y eut d'ailleurs point peu de gentils qui se donnèrent la mort à eux-mêmes par la strangulation, ou en se jetant au fond des fleuves uniquement par désespoir d'avoir perdu par la main des rebelles inhumains soit leur père, soit leur femme, soit leurs enfants.

De *Tan-li-kou* je m'enfuis à *Ly-xan*, village très-riche, en repassant à *Cien kia-fang*, où je peignis une crèche avec personnages de grandeur naturelle, tout à fait comme celle que je peignais, il y a trois ans seulement, dans l'église de St-Gaëtan à Brescia... A *Ly-xan* j'ai donné une Mission en deux endroits : dans une localité contiguë au village, et dans une autre qui en est peu éloignée. Tandis que je donnais la Mission dans la première de ces localités, le village se livrait à de grandes réjouissances à l'occasion de la nouvelle année chinoise : les rues étaient ornées avec tout le luxe oriental, des feux d'artifice partaient de toutes parts, l'aristocratie du pays avait pris des vêtements de soie, et le peuple des vêtements de toile très-fine; c'était partout des jeux de hasard, partout des sacrifices et des libations au Dieu des richesses; puis des visites multipliées, des compliments sans fin, des banquets somptueux, et le reste, sans ordre ni économie. Pour mon instruction je voulus tout voir, et parcourant le village d'un bout à l'autre, je pénétrai jusque dans les temples des idoles. J'en trouvai de vastes et somptueux, parmi lesquels j'admirai celui qu'ont élevé les marchands de la province de Xan-si. La vieille architecture en est un peu défigurée ; mais on y remarque beaucoup d'autels chargés d'encensoirs, de toutes sortes de vases, de corbeilles de fleurs, de plateaux pleins de mets offerts par de pieux gentils; des idoles extrêmement variées dans leur forme et toutes couvertes de magnifiques ornements de couleurs, des candelabres en fer de fonte hauts de plus de vingt pieds, sur lesquels on a grossièrement retracé l'histoire de quelques sages placés au nombre des dieux ; enfin des tombeaux disposés symétriquement çà et là. Ce temple est gardé par une centaine de bonzes, très-méprisés par la plus grande partie du peuple, parce qu'ils sont chastes sans chasteté, dévots sans dévotion, fidèles sans fidélité, en un mot, vertueux seulemént en apparence ; car on les voit marcher la tête entièrement rasée,

avec de longs vêtements blancs, les yeux toujours baissés vers la terre et les bras croisés sur la poitrine, mais en réalité ils n'ont même pas l'ombre d'une vraie et solide vertu. Quand j'eus fini ma Mission dans la chrétienté contiguë à Ly-xan, je me rendis dans l'autre chrétienté un peu plus éloignée et appelée *Xe-men.* J'y étais appelé par un sourd-muet qui me renseigna par des signes qu'il voulait aussitôt se confesser. Auparavant il ne voulait point entendre parler de Mission, parce que depuis plusieurs années il ne s'était pas présenté au prêtre. Le Seigneur, prenant compassion de l'aveuglement de ce malheureux, le convertit par un prodige vraiment admirable que voici. Un jour notre sourd-muet se trouvait dans son petit champ à cultiver la terre, quand il vit tout à coup s'ouvrir devant lui un gouffre effroyable d'où sortaient des jets de flammes menaçant de le dévorer. Epouvanté à cette vue, il recula précipitamment, se hâta de retourner chez lui, et fit comprendre par des signes à ses voisins ce qu'il venait de voir. Il commença dès lors à faire le signe de la croix, à s'agenouiller devant le crucifix pendant les prières communes et à se montrer zélé pour la Mission. De semblables prodiges (grâce à la miséricorde divine qui veut le salut de tous) arrivent de temps en temps en Chine, pour ranimer la foi de quelques chrétiens. En arrivant à Xe-men, je vois une foule de gens venir à ma rencontre, se mettre à genoux et me regarder en silence. Je les interroge plusieurs fois sans obtenir aucune réponse. Qu'y a-t-il donc? C'étaient tous des sourds-muets, au nombre de dix, père, enfants, oncles, neveux, etc., et cette circonstance me frappa d'un singulier étonnement. Les chrétiens appellent cette Mission *Ta-pa-hoci,* ou Mission des muets. Il m'y arriva un fait qui m'arracha des larmes des yeux. Une femme chrétienne, plus que septuagénaire, pauvrement vêtue et transie de froid, entra un matin dans la pièce où je faisais mon action de grâces après la messe; elle se prosterna à mes pieds, et déployant un linge dont elle avait enveloppé 600 sapèques, elle me pria de célébrer deux messes. Je demandai à la bonne femme si elle avait de quoi se nourrir. « Ah! mon Père, répondit-elle, je suis très-pauvre, depuis longtemps je ne mange que du riz, quelquefois un peu de farine cuite avec des racines qui croissent là sur les collines voisines; voilà ma nourriture. » Puis elle se mit à pleurer. « Mais puisque vous êtes si pauvre, répliquai-je, pourquoi offrez-vous au prêtre ces honoraires de Messes? Y a-t-il quelque obligation qui vous y porte? Gardez, gardez cet argent; je dirai les Messes le plus tôt possible. » — « Non, non, jamais dit-elle; le Missionnaire souffre tant pour le

bien de nos âmes, et nous ne lui donnerions rien ! » Et elle recommença à soupirer et à pleurer. « Votre mari vit-il encore? » repris-je. — « Oui, mais il est plus âgé que moi. Il ne vient pas se confesser, parce que c'est un infidèle obstiné qui ne veut pas se convertir. J'ai eu quatre maris, tous païens, et tous sont morts chrétiens. Le cinquième, que j'ai à présent, ne pense pas à adorer Dieu. Tous les jours je l'exhorte à étudier le catéchisme, à apprendre les prières, à soigner les affaires de son âme, mais en vain ; j'ai seulement pu obtenir de lui la destruction des idoles devant lesquelles il se prosternait chaque jour, souvent en leur brûlant de l'encens. Hélas ! mon Père, il ne veut pas se convertir et je ne sais trouver la paix ; c'est pour cela que je demande pour sa conversion deux messes au missionnaire, et je récite tous les jours deux Rosaires à cette intention. » — « Soyez tranquille, lui dis-je, le Seigneur aura pitié de votre mari ; en attendant, retournez chez vous, parlez-lui souvent de Dieu, des récompenses et des châtiments de la vie future. » — « Je ferai mon devoir, » répondit élle et elle se retira en soupirant. En effet, j'ai su depuis qu'on a un sérieux espoir de la conversion de ce gentil. Après la Mission de *Xe-men*, je me rendis à *Gan-kiu*, localité commerçante dont les habitants, presque tous chrétiens autrefois, étaient retombés dans l'idolâtrie à cause des persécutions. Là je fis la conquête de plusieurs âmes, esclaves du démon : je conférai le baptême à quelques gentils connaissant très-bien les dogmes de notre sainte religion ; je ramenai à la pénitence des chrétiens tièdes ; j'enrôlai dans le catéchuménat des infidèles qui, comme je l'ai appris depuis, s'instruisent avec zèle des vérités de notre foi ; il faut, bien entendu, attribuer toutes ces conquêtes à la miséricorde infinie de notre divin maître.

Après avoir réglé toutes les affaires de la mission de *Gan-kiu*, je retournai à *Cien-kia-fang*, pour y passer en repos les fêtes pascales. Mais hélas ! à peine étais-je arrivé dans cette résidence, que les nouvelles les plus fâcheuses vinrent troubler cette paix que je commençais à peine à goûter. Une lettre du Révérendissime Pro-Vicaire Général, le P. Faustin Burgazzi, m'annonça qu'un bachelier païen, poussé par l'envie et par un sordide intérêt, avait accusé près du tribunal notre très-zélé pasteur Mgr Louis Célestin Spelta de Voghera, ainsi que tous les seminaristes, ses élèves ; que les satellites du prétoire s'étaient, avec le mandarin d'*In-chien-hien* et d'autres nobles personnages de la même ville, transportés au séminaire pour les arrêter ; qu'en effet les élèves et le bachelier, leur maître, avaient déjà été con-

duits au tribunal bien gardés et chargés de chaînes. Enfin, que Monseigneur, qui s'était prudemment retiré dans une obscure retraite avec le P. Joseph Baccarani, recteur du séminaire, était plus affligé que jamais de ce que ses chers élèves avaient été arrachés de ses bras . . . . Quelques jours après, une autre lettre du même Pro-Vicaire Général m'informait que le P. Alexis Filippi était aussi jeté en prison et traité par le mandarin comme un criminel, suspect de rébellion ; que le prêtre indigène Wang, détenu déjà dans les prisons depuis un an, était menacé de mort, s'il ne payait pas une grosse somme d'argent ; que le prêtre chinois Joachim Lo, envoyé par Mgr à *Hon-Kong* pour prendre des fonds dont il était et est encore entièrement privé, ne pouvait plus avancer d'un pas, à cause des troubles qu'il y avait dans les environs de Canton. A la lecture de ces lettres, des larmes me tombèrent des yeux et je m'abandonnai à une grande désolation. Pauvre Monseigneur ! Pauvres Missionnaires ! me disais-je sans cesse au fond du cœur. Peut-être va-t-il éclater une nouvelle persécution qui nous disperserait et ruinerait tous nos travaux ! O mon divin Maître, et vous Vierge Sainte, protégez-nous. Ne permettez pas que la dispersion du pasteur et de ses collaborateurs expose ce troupeau, encore jeune dans la foi, à se perdre ! . . . . Le ciel exauça ces prières jointes aux sacrifices de mon fervent pasteur et des autres missionnaires ; car, quelques jours après, une autre lettre m'annonçait que le mandarin d'*In-chien-hien* avait mis honorablement en liberté les élèves du séminaire, ainsi que le bachelier, leur maître. De même, les autres mandarins rendirent aussi, plus tard, la liberté aux missionnaires emprisonnés, de sorte que les prisons sont maintenant vides de chrétiens. Bien plus, Dieu et la très-sainte Vierge nous ont encore accordé d'autres grâces ; car, dès que le mandarin d'*In-chien-hien* eut reconnu l'innocence de nos intrépides jeunes gens, plusieurs païens, riches et pauvres, militaires et gens de prétoire sollicitèrent avec instances leur admission au bain salutaire du baptême. La mission que je donnai après ces épreuves fut justement celle de *Ta-pei-tien*, endroit très-pauvre, où la sécheresse générale fit mourir de faim cette année plus de 300 païens, outre les enfants ; ce qui arriva aussi, proportionnément, dans les autres parties de cette province. A *Ta-pei-tien*, je vis de mes propres yeux, à la porte de mon habitation, un homme exténué par la faim près de rendre le dernier soupir ; je lui fis porter par des chrétiens une potion de thé avec de la farine et du sucre, mais inutilement ; la maladie était trop avancée ; le pauvre homme ne put rien digérer ; pris d'un violent

hoquet, il se mit à vomir jusqu'à ce qu'il expirât. De nos chrétiens, aucun, Dieu merci, n'est mort de faim dans toute la province, bien qu'en général ils soient plus pauvres que les païens; ils rivalisent de charité pour se secourir mutuellement, en prenant le beau titre de *puissants par la religion.* Cela prouve combien la divine Providence protége ceux qui se confient en elle!

Mon frère, salue de ma part les parents et les amis, recommande-moi au Seigneur, et prie pour moi sur la tombe de nos chers parents. Adieu, porte-toi bien.

De la chrétienté de *Chien-kia-fang*, Ton Frère François Giachetti,
A Hou-pé, ce 15 août 1857. *Prêtre de l'Ordre des Min. Obs. Réf. de S. François.*

MISSION FRANCISCAINE A HONG-KONG.

Hong-Kong, ou comme les Chinois l'appellent, Sian-han, mot qui signifie *ruisseaux odorants*, est une île située à l'est du canal de Canton, à une distance de six lieues de Macao, au 22e degré neuf minutes et 22e degré vingt-une minutes de latitude boréale et au 124e degré huit minutes de longitude orientale du méridien de Greenwich; elle a environ vingt-sept milles de circonférence et neuf de diamètre. Ce n'est qu'un groupe bizarre de monticules stériles, dont la forme est tout à fait irrégulière.

Le climat de Hong-Kong est fort insalubre, au moins ici à Vittoria, et les raisons paraissent en être nombreuses. Comme nous sommes environnés de collines de tous côtés, l'air semble pour nous ne pas circuler. En même temps l'humidité causée par les eaux stagnantes, par les végétaux, et quelquefois même par des animaux en putréfaction, la malpropreté des maisons chinoises, l'influence meurtrière du soleil au milieu du jour et d'autres causes accidentelles, tout se réunit pour rendre l'atmosphère presque pestilencielle pendant les mois les plus chauds de l'été. Ajoutez à cela la difficulté que trouvent la plupart des Européens à supporter les climats des tropiques, et de plus une autre circonstance dont il faut tenir compte, à savoir l'insalubrité que présente généralement le séjour des nouvelles colonies. Il est vrai que souvent on pourrait combattre ces influences malignes du climat par la frugalité dans le manger et surtout dans le boire, puis en ne s'exposant ni au soleil en plein midi, ni à l'air de la nuit. Mais les soldats ne peuvent ou ne veulent pas s'en préserver, et il en résulte que c'est presque toujours parmi eux que la mort frappe. L'année dernière le 98e régiment avait perdu plus de la moitié de ses hommes, mais pourtant aucun officier. Le 55e régiment,

qui vient de retourner en Angleterre, a perdu également la moitié des siens, quoique beaucoup d'entre ces militaires eussent longtemps vécu sous le chaud climat des Indes. Cependant les soldats indiens n'ont commencé à être décimés que cette année. Sur le reste de la population la mort n'a fait, en général, de grands ravages que parmi les gens qui buvaient des liqueurs avec excès; et comme ce ne sont pas seulement les hommes, mais aussi les femmes qui tombent dans des excès de ce genre, plusieurs d'entre elles ont succombé, et il en est même qui ont expiré dans l'ivresse. Il faut observer encore que les fièvres dites de Hong-Kong, qui déterminent d'ordinaire une violente inflammation du cerveau ou des douleurs d'entrailles, commencèrent cette année à régner même à Che-chu, village situé à l'opposite de l'île, ce qui n'était pas arrivé les années précédentes. On peut donc se demander si ces fièvres ne sont pas causées par la malignité de l'air que nous respirons à Vittoria.

Cette île dépendait du district de *Sin-au*, ou *Sa non*, dans la province de Canton, lorsqu'en 1839 le plénipotentiaire Miot l'accepta, et en outre une somme de six millions d'écus, en échange de Canton, au nom des Anglais, qui, au moment de s'emparer de cette grande ville, s'arrangèrent avec les Chinois, quittèrent Canton, et allèrent prendre possession de cette île. Cependant l'empereur ne ratifia point le traité, de telle sorte que les hostilités durèrent jusqu'en 1842, époque où le traité de Nankin, solennellement conclu par les deux puissances occidentales, laissa les Anglais maîtres absolus de l'île.

Dès 1839 les Anglais avaient commencé à vendre des terrains et à construire des édifices dans la partie septentrionale de l'île, où, à une petite lieue de distance, elle fait face au continent et possède un port commode et presque à l'abri des fureurs du typhon, vent très-violent qui dans les mers des tropiques disloque parfois les navires les plus solides et sur la terre ferme renverse même les édifices. Au mois d'août 1842 le nombre des maisons était encore peu considérable, et, quand nous arrivâmes à Hong-Kong, nous ne trouvâmes qu'ébauchée ou plutôt commencée la rue principale. Les travaux, soit publics soit particuliers, avancèrent lentement jusqu'au mois de janvier de cette année; dès lors la construction de la ville, appelée Vittoria depuis l'an dernier, fut reprise avec une nouvelle ardeur, et les commerçants anglais qui résidaient auparavant à Macoa y fixèrent désormais leur demeure. Maintenant le nombre des maisons tant grandes que petites s'élève déjà à plus de cinq cents; il y a une chapelle anabaptiste, une petite mosquée, deux colléges anglo-chinois, un hospice protestant pour les indigènes, quelques hôpitaux militaires sur les navires et sur la terre ferme, plusieurs écoles protestantes pour les Chinois, une école militaire pour les Anglais, sans parler de nos écoles et de nos établissements, dont nous nous occuperons plus loin. Il y réside un gouverneur, commandant en chef de toutes les forces britanniques

en Chine, plénipotentiaire et surintendant du commerce anglais. Il y a, en outre, un général pour les troupes de terre, et un amiral pour les troupes navales. La garnison de terre ne compte pas moins de 2,000 soldats, et la garnison maritime est aussi nombreuse. Je crois que la population totale de Vittoria peut être de 15 à 16 mille âmes.

On trouve encore dans l'île quelques villages, entr'autres Hong-Kong, qui lui a donné son nom. Il est situé à l'ouest de l'île et habité exclusivement par des Chinois, au nombre, je pense, de mille environ. Au sud il y a un autre village, un peu plus peuplé : c'est Che-chu que nous avons mentionné plus haut. Plus de 500 soldats, parmi lesquels 150, tant Anglais ou Irlandais qu'Indiens, sont catholiques, y prennent leurs quartiers. A l'est il y a encore un petit bourg, nommé Sai-Wan, avec un poste de quarante à cinquante soldats; et enfin, à un quart de lieue à l'est de Vittoria, on voit Wan-ni-chum, autre petite localité, où l'on a bâti quelques maisons européennes actuellement inhabitées; on y trouve près de 500 Chinois.

Au triste aspect que présentent l'île de Hong-Kong et ses environs, personne ne croirait qu'ils renferment des habitants; mais en Chine la population est si grande, que même les lieux les plus déserts sont peuplés; aussi les indigènes sont-ils si pauvres, à Hong-Kong comme ailleurs, qu'ils s'estiment heureux quand il leur est donné de se rassasier avec du pain cuit dans l'eau et avec quelques poissons assaisonnés d'herbes insipides.

Mais il est temps d'en venir au principal objet de mes travaux, c'est-à-dire à la mission. Comme l'île dépendait, ainsi que je l'ai dit, de la province de Canton, elle était, par conséquent, soumise à la juricdition de l'évêque de Macao; seulement on ne voit pas qu'aucun prêtre, européen ou indigène, ait passé dans le pays pour y porter l'Evangile; car notre religion est chose toute neuve pour les indigènes.

Or, voici pourquoi, en quel temps, et en quelles circonstances a été entreprise cette mission. Quand les Anglais furent devenus maîtres de l'île en 1839, comme je l'ai dit, on y vit mourir de maladie beaucoup de soldats, la plupart catholiques, comme le sont presque partout les militaires de la Grande Bretagne. M. Board, Anglais et excellent catholique, pria feu le Procureur de la Propagande, Théodore Joset, prêtre séculier suisse, de vouloir bien envoyer quelque religieux pour assister tant d'infortunés catholiques. M. Joset, voyant que le vicaire capitulaire de Macao ne pouvait même pas trouver un prêtre pour une paroisse vacante de la ville, et que dans les deux vastes provinces de Canton et de Kuan-Si, non plus que dans l'île de Hai-nam (missions portugaises), il n'y avait plus un seul missionnaire européen, crut qu'on espèrerait vainement d'en avoir un pour Hong-Kong, et il informa en même temps la Propagande de la situation des catholiques dans cette colonie. Ayant eu connaissance des faits, le Saint Père nomma aussitôt, le 22 avril 1841, l'abbé Joset préfet apostolique de l'île et des environs à six

lieues de distance. Le nouveau Préfet s'y rendit avant tout autre ministre de la religion le 22 janvier 1842, y laissa pour missionnaire le P. Michel Navarro, Espagnol de l'Ordre de S. Pierre d'Alcantara, et retourna à Macao pour y commencer une quête dont le produit était destiné à construire à Hong-Kong une église et quelques écoles. Il dut pour cela faire connaître au public, comme il le fit, que le Pape l'avait nommé Préfet apostolique de Hong-Kong, et cette nomination contraria si vivement un certain personnage de Macao, qu'il se mit en tête de persuader au vicaire capitulaire, et celui-ci au gouverneur, que soustraire Hong-Kong à la juridiction de Macao, c'était violer le patronat portugais ; que, par conséquent (chose incroyable!), on ne pouvait pas en bonne conscience tolérer et encore moins permettre que le Procureur de la Propagande recueillît des aumônes dans la ville pour la fin indiquée. Il en résulta que les uns fermèrent leur bourse, les autres écrivirent contre le quêteur et contre les missionnaires italiens qu'ils accablaient d'injures, allant jusqu'à les traiter de pirates ! C'était encore peu pour notre personnage; le gouverneur ayant mandé le Procureur, lui intima l'ordre de sortir de Macao, dans le délai de vingt-quatre heures, lui, les missionnaires, les élèves et les autres personnes de sa maison. Qui peut s'imaginer dans quels embarras se trouvait M. Joset, puisque si peu de temps ne lui suffisait pas non-seulement pour prendre quelques arrangements soit dans la maison soit dans le séminaire, mais même pour recevoir les condoléances de ses amis? A force d'instances un colonel français obtint de l'honorable gouverneur un délai d'un seul jour. On ne saurait décrire la confusion, les difficultés, le désarroi d'un départ si précipité. Une vingtaine de personnes en branle, les meubles, les outils, les provisions, etc. tout ou presque tout devait être expédié, malgré le mauvais temps et les vents contraires, en un lieu presqne désert encore et inhospitalier, où un missionnaire résidait depuis quelques semaines dans une petite cabane faite de roseaux et de feuilles de bambou! Voilà pour 1842.

Du 22 janvier au 25 février le missionnaire n'avait pu célébrer, parce qu'il n'avait ni chapelle ni ornements; tous les objets sacrés lui avaient été volés durant la nuit avec plus de 200 écus, outre qu'il faillit être percé par les lances des brigands, danger qui le rendit ensuite fort peureux dans la prévision de pareilles aventures. Dès lors il plaça tous les objets de cette nature dans deux ou trois autres huttes en roseaux, qu'il dressa le mieux possible. Mais le lieu était tellement insalubre et exposé à des pluies torrentielles que, lors de la Semaine Sainte, les eaux inondaient tout à coup la chapelle, au moment où l'on y portait le Très-Saint Sacrement, et bientôt les missionnaires, les élèves et les domestiques tombèrent presque tous malades; ceux qui l'étaient moins soignaient ceux dont le mal était plus sérieux.

La grande activité et le zèle du nouveau Préfet le poussaient à pourvoir avec une vive sollicitude aux besoins pressants au milieu desquels ils se trou-

vait. Sans négliger les occupations ordinaires de la Procure qui, toujours graves, étaient devenues bien plus graves encore, il ne tarda point à obtenir du gouverneur, par son adresse et ses manières insinuantes, un emplacement pour la construction de l'église et de la maison de la Procure, un terrain pour les dépendances des missions et un terrain pour le cimetière. En quatre mois il put voir s'achever la Procure, au moins quant aux murs et au toit. Ayant rassemblé d'avance les matériaux, il jeta les fondements de l'église, commença l'hospice des enfants abandonnés, bâtit deux autres petites maisons et prépara l'emplacement du séminaire. Mais hélas ! les fatigues excessives que lui avaient imposées les circonstances, l'ardeur infatigable qu'il avait déployée précisément à une époque de l'année où le climat est ici le plus nuisible, l'avaient tellement accablé, que tombé malade à la fin de juillet, il ne put plus se relever. Ayant confié la charge des âmes au P. Michel, et l'administration de la Procure au P. Antoine, procureur actuel, après sept jours de maladie pendant lesquels ne se démentit pas sa résignation à la volonté divine, il mourut le 5 août, pleuré des hérétiques eux-mêmes et du gouverneur M. Tohriston. Le P. Navarro et un élève étaient les seuls qui ne fussent pas malades eux-mêmes près du lit funèbre. Inhumé dans le cimetière catholique, le corps de M. Joset y resta jusqu'au 20 mai 1843, où, transféré pendant la nuit dans l'église, il fut déposé dans le chœur ; sa tombe fut ornée d'une belle épitaphe, aux frais de son intime ami M. Antoine Freitas, négociant portugais.

Cinq jours après ce funeste décès, nous abordions à Macao, où descendus secrètement le jour de Ste Claire, nous allâmes aussitôt trouver le P. Antoine, procureur intérimaire, qui s'y tenait caché, et avec la fièvre, près de M. Freitas. La même nuit une barque portugaise nous conduisit au port de Hong-Kong. Nous y étant installés dans la nouvelle maison, nous fûmes les premiers qui l'habitâmes, tandis que notre famille religieuse resta encore quelques jours dans les cabanes dont j'ai parlé plus haut et qui nous parurent inhabitables. Quelques jours après, le P. Antoine fit venir à Macao les élèves et les domestiques malades, les fit soigner, et renvoya ensuite les premiers dans leurs provinces, de sorte que le séminaire se trouva vide. Dès que le digne missionnaire fut débarrassé de la fièvre, il retourna le 7 septembre à Hong-Kong, où il continua les travaux pour l'achèvement de la maison et de l'église, tout en faisant une quête pour cette dernière œuvre parmi les Anglais et autres habitants de l'île. De son côté le P. Michel se rendit à Manille pour y faire aussi une collecte ; mais il ne put recueillir que peu d'argent, parce que, le gouverneur lui ayant interdit de quêter, il fut forcé de le faire en secret. En l'absence de ce Père, le soin des âmes avait été laissé à mon compagnon de voyage, D. Buffa d'Ovada, qui s'était appliqué avec moi, à Calcutta, à l'étude de la langue anglaise.

Revenu de Manille dans les premiers jours du mois de février 1843, le

P. Michel fut le 6 du même mois chargé tout à coup de la mission, tandis que D. Buffa commençait à remplir les fonctions de Procureur.

Ayant reçu le 17 mars les lettres patentes de Préfet apostolique, le P. Antoine nomma le P. Michel Vice-Préfet, le soin des âmes restant presque entièrement à ma charge jusqu'à ce que, vers la fin de juin, ce dernier partit pour Hu-quam et je fus désigné comme Vice-Préfet. Je remplis ces fonctions jusqu'au 25 juillet 1844 ; à cette époque (c'est le moment où je vous écris) je fus envoyé au Chan-si avec le Père Barthélemy Sandrini, de Lucques. D. Buffa se chargea pour la seconde fois du soin de cette mission, et le P. Jérôme Manzieri de Sant' Arsenio, Obs. réformé, qui apprend maintenant l'anglais, sera son coadjuteur, tout en servant encore, comme chantre habile, dans les offices divins. D. François Leanz, Chinois de Canton, fera la mission parmi les Chinois, et D. Pierre Colombier, de Verceil, Vice-Procureur, aidera le P. Antoine, jusqu'à ce que bientôt il lui succède, au moins je le crois, dans la Procure.

Si j'entre à présent dans quelques détails relativement à la Mission, je dois dire que jusqu'aujourd'hui la principale occupation des missionnaires a consisté à visiter les malades répartis entre les divers hôpitaux de terre et de mer, qui sont tous éloignés de la résidence, et quelques uns situés dans les quartiers reculés de Che-chu et de Sai-wam. Indépendamment du grand bien procuré à tant de malheureux, nous pouvons reconnaître franchement que nous avons gagné non-seulement l'admiration, mais encore l'affection des protestants eux-mêmes ; le général Aquillar en a rendu témoignage, et déjà quinze hérétiques ont abjuré leurs erreurs pour retourner au catholicisme. Les Chinois aussi nous aiment, et combien se seraient convertis, je crois, s'il y avait eu plus tôt un missionnaire sachant bien parler leur langue? Du reste, il y a déjà parmi eux vingt-deux adultes baptisés, outre un bon nombre de catéchumènes. J'ai dit que les Chinois nous aiment, et nous en avons eu une preuve au commencement de cette année. Le gouverneur avait alors publié l'ordre de démolir les maisons chinoises, comme trop petites et trop misérables. Cet ordre irrita vivement les Chinois, qui fixèrent un jour pour massacrer tous les Européens qu'ils pourraient; mais il n'en fut plus question, dès que le gouverneur eût calmé les esprits, en donnant aux mécontents un autre lieu pour leurs habitations et les eût exemptés des taxes publiques pendant cinq ans. Cependant je sus par un de nos domestiques qu'ils étaient en tout cas disposés à nous avertir avant le jour fixé pour l'exécution du complot, afin que nous pussions nous mettre en sûreté. Nous n'aurions pas manqué, bien entendu, d'en informer le gouverneur avant l'explosion de la fureur populaire.

Il y aurait beaucoup de choses à dire qu'il sera facile à chacun de deviner, par exemple, sur les moyens d'affermir les faibles dans la foi, de ramener les âmes égarées, etc. Les chrétiens d'Orient, comme ceux d'Europe, ne

sont que trop répréhensibles dans leur foi et dans leurs mœurs. Oh! combien en est-il qui auraient fréquenté les assemblées des protestants, ou qui auraient vécu dans un oubli complet de toute pensée religieuse, s'il n'y avait point eu ici de Missionnaires catholiques! Il est vrai que sous ce rapport nous sommes très-peu satisfaits. On a cherché de mille manières à remédier au mal en introduisant la fréquentation de l'église et des Sacrements, mais on n'y a guère réussi. On a établi des confréries du Carmel, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, du Rosaire, des sociétés de Tempérance, etc., mais elles comptent encore peu de membres; on a de même établi la célébration d'une messe solennelle aux jours de fête, la prédication dans la matinée, et dans la soirée le catéchisme ainsi que la bénédiction du Saint Sacrement, des prières publiques, le chemin de la Croix pour les Chinois, et à chaque dimanche du Carême le même exercice solennel en anglais, mais sans grand profit. Maintenant nous érigeons l'œuvre pie de la Propagation de la Foi et la Congrégation du Sacré Cœur Immaculé de Marie pour la conversion des pécheurs, et nous en attendons avec confiance d'heureux résultats pour la Mission. Nous avons déjà reçu des lettres d'agrégation et nous avons écrit les régles de cette confrérie.

Faute de ressources, nous nous donnions vraiment des peines presque inutiles pour fonder des écoles, mais nous avons fini par y réussir, grâce aux secours de l'excellent et charitable conseil de la Propagation de la foi de Lyon. L'année dernière au mois de février, on a ouvert une école pour les enfants chinois et peu après une autre pour les Anglais. Malheureusement elles sont insuffisantes; car il en faudrait quelques autres dans les villages, notamment à Che-chu, et une autre encore pour les filles. Mais, par l'intercession de la Vierge et des Saints, le secours d'en-haut ne nous manquera pas dans nos besoins. Il est certain, au dire de tous les vieux ouvriers apostoliques avec lesquels j'ai pu m'entretenir, que Dieu protége les Missionnaires de la manière la plus évidente, et j'en ai fait l'expérience en maintes occasions.

Quant à l'intercession des Saints, voici quelques faits. Le 26 avril je fis baiser une relique de sainte Philomène à un malade tourmenté par de continuelles douleurs d'entrailles, et aussitôt il en fut délivré. La même relique, donnée à baiser le 10 du même mois à une malade dont l'on craignait fort la fin prochaine, lui fit quitter le lit quatre heures après, et recouvrer bientôt toute sa santé. Le 14 du même mois, comme j'étais à faire la Mission à Che-chu, je tenais beaucoup à ce que les malades fissent tous leurs dévotions durant mon court séjour, et je me recommandai vivement au Sacré Cœur Immaculé de Marie. Eh bien! ces pauvres gens qui depuis longtemps ne s'étaient pas confessés se confessèrent aussitôt et d'une manière très-édifiante; l'un d'eux, qui était resté rebelle et que j'avais quitté en lui disant de réciter un *Ave Maria,* était entièrement changé à mon re-

tour. Mais une vilaine aventure qui m'est arrivée il y a peu de jours me confirme davantage encore la toute-puissante intercession de la Sainte Vierge. Je revenais de Che-chu avec un catéchiste et deux autres chinois qui portaient un coffre et les ornements sacrés, quand nous arrivâmes dans un lieu tout à fait désert où nous attendaient des voleurs. Ils frappèrent le catéchiste de quatre coups de couteau, heureusement sans lui faire de blessure mortelle, me gratifièrent d'une longue et violente bastonnade surtout sur la tête, enlevèrent tout ce qu'il y avait de plus précieux, et disparurent. Mes Chinois s'étaient enfuis de peur, de sorte que je restai seul et tout couvert de sang dans ce lieu solitaire. Je me sentais si épuisé qu'après avoir marché un peu, je dus me jeter à terre, et ne voyant pas qui pourrait me porter secours, je me disais en moi-même : « Sans l'aide spéciale du ciel je mourrai ici... oui, je mourrai ici...! » Mais les porteurs revinrent quelque temps après, me prirent sur leur dos, et me déposèrent après une petite lieue de marche dans une cabane où les Pères vinrent me voir pour me faire transporter en litière à leur résidence. Après m'avoir visité et avoir pansé mes plaies, le médecin déclara que le lendemain je serais beaucoup pis, et je me trouvai au contraire beaucoup mieux, si bien qu'en six jours je fus guéri. Une guérison si prompte, nous ne pouvions, moi et les autres Pères, l'attribuer qu'à la grande protection de Marie, à laquelle je m'étais recommandé pendant que les coups pleuvaient sur ma tête, et que je m'étais ensuite trouvé abandonné. On connut partout la tentative d'assassinat ; la justice s'est mise à la recherche des coupables ; mais nous ne demandons, nous, qu'à ravoir nos effets. Ceci se passait le 20 juillet 1844.

Reste maintenant à parler des bâtiments achevés et des constructions en train. On a déjà vu que la maison de la Procure est terminée depuis plus d'un an. L'église, qui y tient en partie, a été, suivant les instructions du procureur défunt, commencée par le P. Navarro, qui en a posé la première pierre le 7 juin 1842. L'infidélité des ouvriers fut cause que les travaux furent suspendus plusieurs fois. Le gros-œuvre fut si mal exécuté, surtout de la part des charpentiers, que le toit menaçait ruine même avant d'être couvert. On dut en conséquence élever huit grandes colonnes en briques pour le soutenir. L'unique remède au mal du côté de la justice était de condamner les coupables à la bastonnade ; mais ce remède ne nous plaisait nullement, et nous aurait d'ailleurs exposés à une complète interruption des travaux. Car, lorsque les Chinois laissent un ouvrage inachevé, ils ont coutume (au moins à Macao, d'après ce que dit le P. Antoine) de se venger de ceux qui le reprennent, et nos ouvriers étaient précisément de Macao. Il nous fallut donc patienter, augmenter leur salaire, diminuer leur besogne, supporter mille défauts dans leur ouvrage, et subir des insolences et des dégoûts incroyables. Cependant, comme il était de l'intérêt des maçons de se faire connaître, ils cherchèrent à donner une certaine apparence extérieure à l'édi-

fice, principalement à la façade, où, en se conformant au plan que les Pères leur avaient tracé, ils dépassèrent nos désirs par la beauté des ornements. Aussi les Anglais en furent-ils tout émerveillés, et notre église est, en effet, à présent ce qu'il y a de plus beau à voir à Hong-Kong. L'intérieur en est de même très-décent, et le rétable, qui se trouve derrière le maître-autel et s'élève presque jusqu'au toit, flatte les yeux d'une manière toute particulière. Il a été fait avec les débris d'un ancien autel de Manille, entièrement en bois très-dur et en stuc. On y voit quatre niches, une dans le haut, où l'on a placé une statue de la Vierge Immaculée, et trois au-dessous, dans lesquelles on a placé trois autres statues, l'une de notre Père St-François, une autre de S. Dominique, et une troisième de S. Pascal. Cette église peut contenir un millier de personnes. Le 11 juin 1843, où l'on célébrait la fête de la Très-Sainte Trinité, le P. Antoine en fit l'inauguration solennelle avec bénédiction du Saint-Sacrement. M. Freitas y envoya quelques musiciens de Macao à ses frais; quelques Pères Lazaristes nous honorèrent aussi de leur présence, et deux de nos Missionnaires étaient arrivés d'Europe précisément dans la matinée, de sorte que tout concourut à rendre la cérémonie très-belle.

Entre autres projets que nous nous proposions d'exécuter dans l'intérêt de la Procure et des Missions, nous voulions bâtir : 1° une maison pour les écoles et le logement des maîtres (elle a été terminée il y a peu de mois); 2° un séminaire; 3° une maison pour les enfants abandonnés; 4° un hôpital; 3° quelques maisons pour les dépendances des Missions; 6° une petite résidence et une chapelle à Che-chu; 7° faire un cimetière; 8° construire un mur d'enceinte qui renfermât la Procure, l'église et le séminaire. Ce dernier ouvrage est déjà terminé, et une partie du cimetière est déjà nivelée et garantie par un nouveau mur. On n'a pas encore commencé la maisonnette et la chapelle de Che-chu, parce que jusqu'ici nous n'avons pas obtenu du gouvernement le morceau de terrain nécessaire. On mettra prochainement la main à l'œuvre pour les dépendances des Missions. Quant à l'hôpital, à l'hospice des enfants abandonnés et au séminaire, on n'a jusqu'à présent que préparé l'emplacement. Comme il y avait toujours à travailler ici sur le penchant de collines escarpées, on a dû faire de grands déblais, enlever des blocs énormes, élever de gros et hauts murs; on peut donc dire qu'un tiers de l'ouvrage est fait, quoiqu'on n'ait que préparé l'emplacement. Nous espérons recevoir de nouveaux secours du conseil de la Propagation de la foi de Lyon, et peut-être Mgr l'évêque de Nancy nous viendra-t-il en aide pour l'hospice des enfants abandonnés. Autrement, nous ne réussirions probablement pas dans notre entreprise; car nos catholiques sont peu nombreux et très-pauvres, et les collectes que nous faisons chaque année parmi eux ne suffisent même pas à l'entretien de l'église. Les honoraires de messes sont nuls, et cependant chaque chose, le plus petit service

coûte énormement; dans une Mission tout à fait nouvelle, dans une ville naissante, qui peut se figurer combien les besoins sont innombrables? Je ne parle pas des veuves, des orphelins, des pupilles, en danger manifeste d'être entraînés dans l'erreur par des ministres protestants qui s'efforcent et avec de l'argent et avec des livres et avec des flatteries de les attirer dans leurs assemblées en leur faisant accroire mille imputations calomnieuses contre notre religion; c'est là un désordre auquel il faudrait rémédier le plus tôt possible.

Il y a lieu de dire ici quelques mots sur les ministres du protestantisme dans l'île. On y compte trois ou quatre ministres de l'église anglicane ou du gouvernement : un sur les navires de guerre, un dans la ville, un dans les colléges et pour les fonctionnaires. Dans les hôpitaux ce sont les médecins qui servent de ministres, au moins ceux qui veulent, et dans les écoles les maîtres, bien qu'ils soient laïques. Il y a encore certaines femmes de Ministres qui se glissent avec des manières séduisantes jusque dans les maisons catholiques pour y semer l'erreur, et si on leur résiste, elles finissent par dire, suivant l'usage des protestants, que *notre religion est bonne aussi*. Les anabaptistes sont très-peu nombreux, et cependant ils ont cinq ou six ministres. Celui d'entre eux qui bâtit la chapelle de la secte, voyant qu'à l'ouverture de notre église le peu de Chinois qui l'écoutaient auparavant avaient presque tout disparu, commença dès lors à se poster aux jours de fête sur la voie publique, l'argent à la main, pour appeler à lui les Chinois, beaucoup plus idolâtres de ce métal que de leurs fausses divinités. A ce propos je citerai ici un fait curieux que m'ont raconté des personnes dignes de foi. Un jour un chinois avait consenti moyennant une certaine somme à recevoir le baptême de ce ministre, et quand il l'eut touchée, tous les deux descendirent dans l'eau. Puis, tandis que le ministre était occupé à faire la cérémonie, voilà que le bon catéchumène chercha à s'échapper de ses mains; mais il n'y parvint pas, car le ministre voulait à toute force le baptiser : « Tu as reçu l'argent, lui disait-il, il est juste que tu reçoives aussi le baptême. » A Che-chu, ce même ministre ou un de ses confrères avait décidé un Chinois à se faire baptiser, en lui promettant huit écus par mois. Ayant un jour rencontré cet homme à Che-chu, je lui demandai s'il était vraiment disposé à recevoir le baptême, et il me répondit sérieusement par l'affirmative. « Auriez-vous consenti à le recevoir, lui répliquai-je, si l'on ne vous avait pas payé la somme promise ! » — « Non, » répondit-il aussitôt. Il y a un autre ministre américain, presque indifférent en matière de religion, qui publie des articles religieux en faveur de toutes les sectes, même en faveur du catholicisme. Un jour qu'il voulait prêcher aux soldats, on ne le lui permit qu'à la condition de prêcher suivant les principes de l'Eglise du gouvernement, et il le fit sans la moindre hésitation. Il est vrai que ces maîtres d'erreur ne font point de prosélytes, que je sache; néanmoins ils ne font que trop de mal

en répandant l'esprit d'indifférence en matière de religion, en nous imputant des doctrines qui ne sont pas les nôtres, et en confirmant dans l'erreur ceux qui se montrent portés à se convertir. Ils donnent de l'argent, distribuent partout des livres, paient de gros gages à leurs catéchistes parmi les Européens et particulièremet parmi les Chinois.

Je dirai encore ici quelques mots de la religion des Chinois, tout en avouant que je n'en ai pas une idée exacte. A ce qu'il paraît, ils ne connaissent pas un créateur suprême. Le culte des morts et les sacrifices au démon, pour qu'il ne leur fasse point de mal, voilà leur occupation religieuse quotidienne. Chaque habitation, soit sur la terre ferme soit en mer, est revêtue d'une pancarte placée dans un lieu visible et portant ce mot : *esprit*, écrit en gros caractères. Ils entourent cette pancarte de papier enduit de diverses couleurs, et surtout de rouge de sang; ils y allument des lumières, des chandelles, ou la résine des racines de certaines herbes que je ne connais pas, laquelle brûle bien longtemps, mais ne donne pas de flamme. Ils brûlent aussi de l'encens et des parfums en certaines solennités ; offrent des nourritures, notamment du thé, boisson qui ne doit jamais ou presque jamais manquer ; ils font des révérences et des prosternations dites *Ku-tou;* ils croient que l'esprit des défunts réside en cette pancarte, les écoute, et a le pouvoir et la volonté d'assurer le bonheur de la famille. Ils honorent le diable, qu'ils appellent *Mo-tuei,* non parce qu'ils l'aiment, mais parce qu'ils en ont une peur extraordinaire. Ils le représentent sous une forme humaine, mais la plus monstrueuse, et chaque famille en conserve et en vénère l'effigie. L'image du dragon est également commune chez les Chinois; c'est l'emblême du céleste empire, et plusieurs fêtes de l'année sont célébrées en l'honneur du dragon, nom sous lequel ils n'entendent peut-être désigner que le démon. J'ai vu encore dans leurs pagodes l'image d'une femme, qu'ils appellent la *Reine du Ciel,* parce que, suivant le récit de la fable, un jour que le firmament menaçait ruine, elle le consolida avec des briques. A la fin du mois d'août, cette image est portée solennellement en procession. D. François Leanz nous affirme que ses compatriotes adorent aussi l'Empereur qu'ils appellent fils du Ciel. Toutefois les nobles, les mandarins et les lettrés se rient de toutes ces superstitions populaires, bien qu'ils aient de même leurs idées superstitieuses ; car ils décernent un culte d'adoration au grand Confucius, tout comme le peuple.

Je ne pense pas qu'il y ait aucun bonze qui réside à Hong-kong ; mais il en vient des environs, et même de Canton. On dit que le peuple voudrait y élever une pagode semblable à la magnifique pagode de Singapour, qui est une des merveilles de cette ville. A l'est de Vittoria il existe une ancienne pagode, où les gentils du voisinage vont chaque jour, au son de la cloche, faire leurs adorations. J'en ai vu encore une autre au village de Hong-kong, et nous en avons une troisième en face sur le continent. Il y en a probablement une dans chaque bourg.

J'entends dire que dans les autres provinces de la Chine le caractère des indigènes est un peu meilleur que dans la province de Canton. Ici en vérité il serait difficile de faire leur éloge. La haine aux étrangers, l'amour de l'argent, des honneurs et des plaisirs les rendent, généralement parlant, fourbes, voleurs, grossiers, assassins. Tant en voyage sur terre ou sur mer que dans leurs propres demeures, l'Européen a toujours à craindre leurs attaques. Dans le commerce ils sont pires que les Juifs. Ils apprennent presque tous à lire et à écrire, pour acquérir par là des richesses, des honneurs, des avantages, des mandarinats, ou du moins pour n'être pas victimes des fourberies d'autrui. Ils ont peut-être un certain génie, mais un génie d'imitation seulement. Extrêmement audacieux pour aller voler, ils deviennent peureux comme des lapins s'ils trouvent de la résistance. Pour tout dire en un mot, un évêque, qui a passé plusieurs années dans une province voisine, ne savait ce qu'on peut trouver de bon dans ces pauvres chinois, et nous a prouvé qu'ils ne ressemblent en rien aux européens. Espérons qu'ils deviendront meilleurs en embrassant notre sainte religion.

Oh! que de bien il y aurait ici à faire, que d'âmes à sauver! Si ces prêtres, qui se sentent intérieurement poussés à travailler au salut des âmes, voyaient le vaste champ qui s'ouvre ici à leur zèle, oh! comme ils accourraient d'Europe au secours de tant d'hommes qui manquent d'un Ananie pour les éclairer! Le nombre des missionnaires en Chine n'est rien comparativement au grand besoin qu'on en a. Il est vrai que leur nombre augmente annuellement, mais les docteurs du protestantisme se multiplient de même, ainsi que les scandales donnés par les Européens, et ces scandales il faut les combattre sans cesse, de peur que les loups ne portent le ravage parmi les âmes rachetées par le sang d'un Dieu!

FR. JÉRÉMIE, *Min. Obs.*

ÉGYPTE.

Lettre du F. PIERRE DE TAGGIA, *Obs. de la Province de Gênes, au* P. MARCELIN DE CIVEZZA, *sur différentes aventures qui lui sont arrivées durant sa longue Mission en Palestine et en Egypte.*

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

Voici, suivant ma promesse, une rapide esquisse de ma longue carrière de Missionnaire en Terre Sainte. Après avoir surmonté les graves obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement du vœu que j'avais fait depuis longtemps de visiter les Lieux-Saints de Palestine, et avoir obtenu du ministre général la permission nécessaire, je partis du port de Gênes, en janvier 1838, dans

la direction du Levant. Je ne fus pas exempt du mal de mer ordinaire, et je parvins, non sans de graves dangers, en vue de l'île de Chypre, où je ne descendis pas à cause de la peste qui y sévissait en ce moment, vers le milieu du mois d'avril de la même année, avec dix-huit compagnons religieux qui se rendaient à la même destination. Après une courte escale je continuai ma course jusqu'à Beyrouth, et là je pus débarquer à notre petit hospice et me reposer un peu. Dès que j'eus repris mes forces, je me dirigeai avec mes compagnons sur de maigres et pauvres haridelles vers Ptolémaïde, où j'arrivai le corps tout meurtri des chutes continuelles auxquelles m'exposait mon inexpérience dans l'équitation. Quelques jours de repos me permirent de partir pour Nazareth, et de là pour Jérusalem après laquelle je soupirais. J'y arrivai entre la vie et la mort vers le 10 mai, et il me fut donné d'y embrasser mes confrères avant d'être soumis à une rigoureuse quarantaine de huit jours; car la ville se trouvait ravagée par une maladie contagieuse, à laquelle j'échappais par miracle, puisque, dans mon ignorance, je n'avais pas pris les précautions d'usage dans mes rapports avec le peuple. Lorsque je fus admis dans la société de mes frères et que quelques mois après la contagion eût disparu, je demandai au supérieur la permission de me retirer à l'ombre du St-Sépulcre; mais je reçus l'ordre de me disposer, au contraire, à partir au plus tôt pour Alep. Arrivé à Beyrouth sur une mauvaise barque arabe, pleine de toute sorte de gens qui exhalaient une odeur insupportable, je fus de nouveau soumis à une quarantaine de huit jours. Mais combien elle fut plus pénible que la première, tant parce que je me trouvais tristement au milieu des Turcs, que parce que je manquais des choses les plus nécessaires à la vie. Sorti enfin de ce bagne, je me remis en route pour Lattacchia, où je trouvai un religieux, notre confrère, dans une extrême misère. Tout ce qu'il put faire pour moi et pour un compagnon que j'avais avec moi, ce fut de nous recommander au conducteur turc, afin qu'il nous fournît en chemin quelques vivres, dont le prix lui serait payé par notre supérieur à notre arrivée. Je vous laisse à juger de tout ce que nous avons eu à souffrir durant cette longue traversée de six jours, à la merci de gens qui nous regardent comme des chiens d'infidèles et ne songent qu'à nous dépouiller. Parvenu au terme qui m'était assigné et promptement rétabli, je m'adonnai tout entier à l'étude de la langue arabe, bien que je n'eusse aucun des moyens propres à me la faciliter, et dès que je pus me tirer d'embarras, ma première besogne fut de travailler avec les

autres Missionnaires à rappeler dans le bon chemin tant de chrétiens égarés (il s'y trouvait aussi un prêtre indigène), que des vexations continuelles avaient fini par détacher de la foi et jeter dans l'Islamisme. Malheureusement, les fatigues d'une part, et le désir ardent de voir adorer par tous le divin crucifié, d'autre part, me firent, quelque temps après, contracter une grave maladie, qui me força bientôt de déguerpir et de chercher à Lattachia un climat plus propice. Là je me remis, grâce à l'influence bienfaisante de l'air et au repos; puis je regagnai mon champ de bataille, et si, en l'abordant la première fois, j'eus à souffrir, comme je l'ai dit, cette fois j'eus à mourir de faim et de froid (c'était au mois de décembre), d'autant plus qu'une pluie torrentielle ne cessa de nous accompagner durant tout un long voyage de cinq ou six jours. Mais, Dieu merci, je surmontai encore cet obstacle, et j'arrivai vivant à mon premier poste. Je dois noter que, me trouvant dans ce village tout à fait faible et exténué, parce que j'avais été jour et nuit exposé à toutes sortes d'intempéries, je pus obtenir à force de prières un asile quelconque chez un adorateur du diable, auquel on m'avait annoncé comme un seigneur espagnol. Quand je fus rétabli, je recommençai à exercer, comme auparavant, ma fonction de catéchiste des orientaux et des quelques colons européens que le commerce attire. Sur ces entrefaites survint une terrible sécheresse de près d'une année, qui réduisit non-seulement les hommes, mais même les animaux à périr de faim et de soif. On vit un torrent, qui servait aux besoins de la ville et qui n'avait jamais manqué, se dessécher aussi en plein hiver. Mais ce fut surtout à notre pauvre troupeau que le fléau réserva la part la plus déplorable. En effet, comme les marchands musulmans gardent, avec l'avidité des oiseaux de proie, le monopole du commerce de blé, ils formèrent entr'eux une ligue secrète, d'accord avec le gouverneur que dévorait une pareille soif de l'or, afin de le faire enchérir sans mesure, pour revendre ensuite au plus haut prix, particulièment aux chrétiens, jusqu'aux balayures moisies des magasins. Un riche capitaliste des nôtres essaya de faire venir d'Odessa ou de la Mésopotamie une certaine quantité de céréales pour subvenir aux besoins les plus urgents, mais le gouverneur lui défendit de débarquer la marchandise du côté de la mer, en même temps que de l'amener par la voie de terre. Il est vrai que ce magistrat vénal fut ensuite destitué par le Sultan, après de justes réclamations de la part des représentants européens, mais le mal était fait. Ne cachons rien : un jour je sors tout triste de chez moi et je vais voir un consul

pour le consulter sur le moyen de remédier à une si grande calamité. Or il commence par me dire qu'un chrétien chef de famille s'était tout récemment étranglé, parce qu'il ne savait plus entendre les gémissements continuels dont sa femme lui déchirait les oreilles, en lui présentant ses enfants, quelques-uns encore à la mamelle, mourant de faim, et en lui demandant du pain. Parmi les immondices mêmes qui sont la pâture des chiens, on voyait de pauvres faméliques grappiller des restes de nourriture pour ne point tomber d'inanition. J'aurais voulu pouvoir soulager par moi-même une si affreuse misère, mais nos ressources étaient trop bornées! Je fis néanmoins ce que je pus; mais c'était si peu de chose! Je conférai donc avec ce consul et avec ses collègues, et je les priai de se présenter en corps au gouverneur, pour le conjurer d'entreprendre des travaux publics, afin de faire gagner de quoi se nourrir à tant de malheureux affamés. Ils firent volontiers cette démarche, mais en vain; car le gouverneur ne visait lui-même, comme les marchands, qu'à l'anéantissement des chrétiens, s'il était possible. Ayant échoué de ce côté, je résolus de proposer aux évêques des divers rites de se présenter tous ensemble avec moi au gouverneur, soit en personne, soit par des délégués intimes, afin de le supplier d'exempter les chrétiens des tributs ordinaires, au moins pour cette saison; mais ils accueillirent ma proposition avec froideur et timidité. Dans cette situation, je me rendis, à moitié fâché, tout seul chez le gouverneur, et je dis tant de choses, je pérorai si longuement que, suivant mon projet, j'obtins au moins pour les Latins l'entière exemption des tributs. J'aurais voulu que cette exemption eût été générale, et elle l'eût probablement été si j'avais été secondé; je dus donc me contenter de ce que je pus obtenir. Quelque temps après, lorsque le calme fut rétabli, l'obéissance m'appela à Bethléem pour y remplir les fonctions de Missionnaire curé, et ici je vous laisse à penser quels soins incessants je dus prendre, le jour et la nuit, du bien spirituel et temporel de ces chrétiens. Durant mon séjour au couvent de Bethléem, je fus témoin d'une scène épouvantable. Les Grecs, nos ennemis implacables (il paraît que maintenant ils se sont un peu calmés), tramèrent habilement à cette époque un complot pour nous perdre tous à la fois, et ce ne fut que par miracle que nous ne tombâmes point sous les coups de leur haine invétérée; car nous réussîmes à échapper à leurs mains, par une porte secrète, dans des souterrains où nous pûmes nous réfugier provisoirement, et nous fûmes ainsi tous sauvés. Je fus ensuite envoyé en qualité de supérieur à notre hospice de Saïde, et j'y

continuai à exercer à l'ordinaire mon ministère apostolique; tandis que je m'acquittais ici tranquillement, le mieux que je pouvais, de la tâche dont j'avais été chargé, je reçus tout à coup l'ordre officieux de faire voile pour Alexandrie, où un champ plus vaste réclamait d'une manière pressante mon activité, un champ où se trouvaient beaucoup plus de ronces et d'épines. Je me confiai immédiatement à la mer pour me rendre là où j'étais appelé. Dès que j'y fus arrivé, tout épuisé par des vomissements continuels qui ne me permettaient pas de prendre de la nourriture, je me mis comme je pus à ma rude besogne, et je reconnus qu'il y avait à soigner là réellement une moisson très-abondante, qui exigeait un ouvrier plus habile que je ne l'étais, pour être conduite à maturité et recueillie dans le grenier du seigneur. Je travaillai de mon mieux me faisant tout à tous sans distinction de Latins, de Grecs, d'Arméniens, de Cophtes, de Syriens, de Maronites, d'Arabes, etc. et avec l'aide de Dieu je réussis en peu de temps à gagner l'affection et la sympathie de tous, et à ramener à Jésus-Christ beaucoup d'hommes égarés et d'hérétiques. C'est surtout en 1848 et 1849, lorsque cette ville fut visitée par le choléra asiatique sous ses formes les plus terribles, que je dus dépenser toutes mes forces pour procurer des secours spirituels et temporels aux malades et les faire transporter à l'hôpital, de peur qu'ils ne succombassent au milieu des rues. Après avoir continué pendant les années suivantes à cultiver cette portion de la vigne du Seigneur, je sollicitai et obtins la permission d'aller passer quelque temps dans les sanctuaires de Palestine, objets de tous mes désirs, afin d'y ranimer mon âme extrêmement abattue par tant de peines et de fatigues. Eh bien ! j'y eus à peine mis le pied, que les supérieurs demandèrent que j'allasse au Caire pour donner un cours d'exercices en Arabe à une population qui l'attendait. — Je m'y rendis aussitôt, bien qu'un peu malgré moi, je l'avoue; je me sacrifiai à l'obéissance, et pour me rendre au poste qui m'était assigné, je partis sur un chameau et traversai pendant quinze jours les sables arides du désert qui m'en séparait. Le fruit que je parvins à produire par mon ministère ne fut pas médiocre et j'en remerciai Dieu. Cela fait, il me fut enjoint de retourner de nouveau en qualité de supérieur à Alep, où je pus aller cette fois avec moins de désagréments que les autres fois, d'autant plus que je pus profiter d'un vapeur français jusqu'à Alexandrette. Parvenu à ma destination, je me consacrai tout entier au soin des âmes qui m'étaient confiées; malheureusement l'antique ennemi excita tout à coup la fureur des musulmans contre

tous les chrétiens qu'ils jurèrent d'exterminer jusqu'au dernier. Il est à remarquer que ces furieux essayèrent, durant mon absence, de faire main basse sur les chrétiens, mais ils ne réussirent à frapper qu'un petit nombre de victimes ; encore durent-ils payer cher leur audace, parce qu'ils provoquèrent, au moins en apparence, la colère du Sultan, qui, pour donner une satisfaction quelconque aux puissances européennes protectrices, fit bombarder une partie de la ville coupable et punit de mort quelques uns des principaux auteurs des troubles. C'est au milieu de ces circonstances critiques que je quittai Constantinople, et je trouvai la route parsemée plus qu'à l'ordinaire de croix tracées dans la poussière. C'est là dans le pays une manière particulière d'insulter les chrétiens que je n'ai pas trouvée ailleurs; elle est surtout pratiquée par les enfants que leurs parents y accoutument, afin de nous forcer à fouler aux pieds en passant le signe de notre rédemption qu'ils méconnaissent. Quelques instants après, une main inconnue me lança une grosse pierre, mais heureusement je pus m'en garer ; autrement j'étais perdu. C'étaient là autant de préludes des maux qui nous menaçaient et que peu de personnes prévoyaient. J'allai ensuite dans un quartier entièrement habité par des chrétiens, et je restai stupéfait en y trouvant toutes les portes des maisons entr'ouvertes et quelques individus au-dehors profondément désolés. Je demandai aussitôt la raison d'une chose de si insolite. « Vous ne savez donc pas, Père, me dit-on, qu'à la fin du *Ramadan* (la Pâque des Turcs), qui a lieu après demain, nous devons être tous massacrés, si Dieu ne vient à notre aide. » Tout consterné à une pareille nouvelle, que je savais déjà être très-probable, je me rendis immédiatement chez les évêques des divers rites pour leur persuader et les prier de vouloir bien recommander, chacun à ses coreligionnaires, de se tenir le plus possible à l'écart durant ces jours là, et de ne se montrer en public qu'en cas de nécessité absolue, et encore avec un air humble et dans un costume plus modeste, sans aucun ornement de luxe. Cela obtenu, je courus chez les divers agents des puissances européennes qui restaient, je dirai comme endormis, en fumant leur pipe; je leur fis comprendre l'imminence du péril et les engageai à se rendre sans retard en corps et en uniforme chez le gouverneur, pour protester et demander un prompt remède au mal qui nous menaçait. Ils acceptèrent mon conseil et se présentèrent sur-le-champ au gouverneur, qui cette fois adopta une conduite bienveillante et habile. Il les reçut avec politesse et leur dit, en les congédiant, de ne pas avoir d'inquié-

tude; qu'il se chargeait d'imaginer quelque stratagème pour sauver *la chèvre et les choux*. Or, voici comment il s'y prit. Il fit immédiatement appeler devant lui tous les chefs de quartiers de la ville et leur tint ce langage : « Mes chers enfants, vous avez formé le dessein de détruire enfin cette race de chrétiens, ces chiens d'infidèles (tel est le titre honorifique que nous décernent toujours les mahométans), et vous avez bien raison. Je partage vos intentions, mais je ne puis m'associer à votre entreprise. Au contraire, si vous persistez opiniâtrement dans vos projets, je m'en lave les mains, et demain je m'en irai en vous laissant faire ce que vous voulez. Remarquez toutefois que toute la joie que vous éprouverez à décharger votre colère sur les chrétiens sera de courte durée; remarquez encore que vous ne pourrez pas jouir longtemps des dépouilles que vous amasserez. Loin de là ! tout cela ne servira qu'à attirer de plus grands malheurs sur vous et sur vos familles ; car le glaive vengeur tombera, comme la foudre, sur vos têtes ; il renversera vos palais et poussera vos femmes et vos enfants dans l'exil et dans les déserts, où ils erreront jusqu'à ce qu'ils meurent de désespoir. » Le gouverneur usait de ce stratagème et parlait ainsi, parce qu'il n'avait que peu de troupes à sa disposition ; au cas contraire, il eût agi autrement.

Effrayés de ce langage si net, les chefs de quartiers promirent à l'instant même en jurant sur leur tête (c'est le serment ordinaire des Turcs) qu'ils ne feraient rien de ce qu'ils avaient en effet prémédité et ils se retirèrent dans les dispositions les plus pacifiques. Aussi, dès qu'ils furent rentrés dans leur quartier respectif, ils s'attachèrent à calmer chacun ses gens, et c'est ainsi que nous fûmes préservés d'un massacre auquel nous avions tout lieu de nous attendre. Alors le rusé gouverneur, rassuré sur la situation, fit venir devant lui les agents européens et leur garantit qu'il n'y avait rien à craindre. Néanmoins, au jour fixé pour la tragédie, il répartit adroitement sur tous les points de la ville le peu de soldats qu'il avait à ses ordres, afin de faire son possible, en cas d'une crise imprévue, pour maintenir le bon ordre ; mais, Dieu merci, il n'arriva rien de fâcheux, et tout se passa à l'ordinaire. Après cet incident je repris mes occupations ; seulement la charge de supérieur me devenait insupportable ; l'inquiétude m'accablait et me faisait passer les nuits dans l'insomnie. J'étais si bouleversé et tellement oppressé par les angoisses qui me déchiraient le cœur, que je demandai à mon supérieur d'être débarrassé de ce lourd fardeau. A la fin, il céda, bien qu'à contre cœur, à mes instances réitérées, et m'envoya de nouveau à

Alexandrie, qui manquait en ce moment de sujets pour la nation arabe. Le besoin était d'autant plus pressant que le choléra y moissonnait un plus grand nombre de victimes (c'était en 1854). A peine fus-je arrivé, que je me consacrai de mon mieux à ma tâche en soignant les malades, en catéchisant les simples, jusqu'à ce que, les Pères de Terre-Sainte ayant acquis à Damiette une maison destinée à être convertie en hospice, je fus chargé de surveiller les travaux et de prendre soin du peu de catholiques qui s'y trouvaient. Après avoir d'abord pris les arrangements que comportaient les circonstances, je conçus le projet de bâtir une église convenable; mais comme nos ressources étaient épuisées, je sollicitai du R. P. Custode la permission de me rendre en Europe pour y faire une quête à cette fin. Toutefois il n'approuva point cette idée. En cet état de choses on me laissa provisoirement au Caire, d'où je reçus l'ordre d'aller à Katr-zayat diriger la construction d'un autre hospice qu'on y rebâtissait (le premier s'était écroulé). J'obéis, et pendant plusieurs mois j'eus, exposé aux rayons d'un soleil brûlant, beaucoup à souffrir de graves indispositions, et surtout d'une ophthalmie très-douloureuse, qui me força de renoncer entièrement à la surveillance des travaux (ils avançaient rapidement et sont maintenant terminés), pour me réfugier à Alexandrie, où je reçus l'accueil le plus affectueux. Je fus autorisé à y résider en qualité de curé arabe, jusqu'au commencement de l'année courante. A cette époque, ayant obtenu la faveur de me rendre à Rome pour les fêtes de Pâques et pour la canonisation de nos saints martyrs, je fus au comble des consolations spirituelles; j'eus entre autres celle de baiser le pied du Saint-Père Pie IX, et de recevoir de ses mains bénies le pain eucharistique. Aujourd'hui, depuis mon retour à Alexandrie, je continue à travailler autant que je puis, en attendant que les supérieurs disposent de moi autrement.

A l'occasion des différentes courses que j'ai dû faire çà et là, suivant la relation telle quelle que je vous ai mise sous les yeux, j'ai toujours cherché selon les circonstances à profiter même de ce temps qui semblerait à première vue le moins propice pour insinuer soit à mes guides soit à des voyageurs musulmans les principes de notre sainte religion et pour parler à leur intelligence. J'y trouvai de grands avantages; car, si d'abord ils me regardaient avec indifférence, ou plutôt avec mépris et dédain, ils me témoignèrent ensuite beaucoup de respect et de vénération, me remerciant des instructions que je leur donnais, et maudissant leurs Santons qui, ignorants

eux-mêmes, les laissent privés de tout enseignement religieux et moral. La liberté du culte nous manque encore; si nous l'avions, de zélés ouvriers parviendraient, au milieu des bruyères les plus incultes et les plus sauvages, à faire germer des roses et des pampres pour l'ornement des jardins célestes. Daigne Dieu nous protéger et nous venir en aide !

Je termine en vous offrant mes plus sincères hommages ; et priant Dieu avec ferveur de vous donner une force et une vigueur toujours nouvelles, afin que vous puissiez mener à bonne fin les travaux que vous avez commencés et ceux que vous allez encore entreprendre pour la plus grande gloire de Dieu et de notre Ordre, je suis heureux de protester de la sincère estime et de l'affection que porte à Votre Très Révérende Paternité

Alexandrie d'Egypte, ce 12 sept. 1862. Son très dévoué serviteur,

FR. PIERRE DE TAGGIA, *Min. Obs.*

IV.

ALBANIE.

Renseignements sur l'Albanie adressés au Rédacteur des Annales par le P. AIMÉ DE LUCQUES, *Min. Obs. Miss. Apost. en Albanie.*

Le terrain est ici accidenté, avec beaucoup de collines et de plaines. De ces collines les unes sont stériles, parce qu'elles sont formées d'une roche vive, les autres, telles, par exemple, que les montagnes des Mérebtes, pourraient donner des produits, si l'on y pratiquait l'art de l'agriculture. Ces collines seraient agréables ; mais le petit nombre d'habitants et le manque total de riches propriétaires qui veulent y élever des maisons de campagne avec leurs dépendances, font qu'elles n'ont que la beauté qui leur vient de la nature. Les plaines sont très fertiles, mais le petit nombre de laboureurs et l'absence de tout horticulteur qui s'attache à y planter des arbres fruitiers, mêlés à des vignes, suivant l'usage des pays civilisés, font qu'elles ne produisent que du maïs, outre un peu de céréales et d'orge. On y trouve un autre inconvénient. Comme ni le gouvernement ni les particuliers ne prennent le soin d'établir des fossés ou des conduits par lesquels s'écoulent tant les eaux pluviales que celles qui dans la saison d'hiver descendent au bas des collines et des montagnes contiguës, il en résulte que ces plaines deviennent

marécageuses, la plupart pendant plus de la moitié de l'année. Songez ensuite que pour traverser ces plaines et pour franchir ces montagnes il n'y a aucune route tracée, mais qu'on doit se contenter de celles que forment les pieds des chevaux et des piétons. Du reste, on y trouve des oliviers, des mûriers, des figuiers, des vignes ; et tout pourrait y venir aussi bien que dans beaucoup de parties de l'Italie, seulement la culture y manque, parce que les Albanais ne s'occupent que du bétail, à la manière des anciens Patriarches, et c'est pour cela encore que les campagnes ne pourraient point être cultivées comme en Italie, car les bestiaux y détruiraient tous les arbres fruitiers qu'on essaierait de planter.

Les villes ont des marchés tenus comme en Orient. Tous les habitants s'y livrent au commerce, et il n'en est pas un seul qui vive uniquement de revenus autres ; cependant on en connait beaucoup qui possèdent des biens et des bestiaux, mais non en quantité suffisante pour pouvoir se tirer d'affaire, quoiqu'ils n'aient pas, comme nous le verrons, à supporter les dépenses de luxe des autres villes d'Europe.

Il suit de tout ce qui précède qu'il faut ranger les habitants de l'Albanie en trois classes, savoir : les citadins, les campagnards ou paysans et les pasteurs ; chacune de ces classes se distingue par des mœurs particulières, et ce sont les plus barbares qui sont communes à toutes les trois. Je parle 1° des vengeances particulières, exercées de telle sorte que les parents de l'offensé doivent rendre la même offense sinon à l'offenseur, du moins à quelqu'un de ses parents, par conséquent, le tuer, s'il y a eu meurtre, le blesser, s'il y a eu blessure, lui donner des coups de bâton, si l'on en a reçu, le voler, s'il y a eu vol, etc. 2° de l'usage de traiter la femme comme une esclave et de ne lui laisser nullement voix au chapitre, à tel point que quand il s'agit pour elle de contracter mariage, elle ne peut manifester son inclination pour celui-ci plutôt que pour celui-là ; mais il faut qu'elle se résigne à tendre la main à celui qu'on lui présente, quel qu'il soit. Il en est de même pour l'homme, avec cette différence qu'il peut renvoyer la femme qu'il a prise, tandis que la femme ne peut s'affranchir d'une compagnie antipathique, si telle est celle que le sort lui a assignée.

Ce sont les deux obstacles que le Missionnaire non plus qu'un autre ne peut surmonter, quoiqu'il fasse ; peut-être un gouvernement plus civilisé et plus fort que le gouvernement turc pourrait-il les faire disparaître peu à peu de ces malheureuses contrées.

Afin de mieux éclaircir ces deux points essentiels, je crois utile d'entrer dans des détails minutieux sur la manière dont les choses s'y passent.

A peine un meurtre est-il connu, qu'à l'instant, en un clin d'œil, tous les parents de la victime et surtout les plus proches courent aux armes et s'élancent, comme autant de lions à la poursuite de leur proie, à la recherche de quelque parent mâle du meurtrier (jamais d'une femme), pour le tuer en revanche de l'effusion du sang d'un des leurs, et pour détruire un membre vivant de la famille qui a détruit elle-même un membre vivant d'une race ennemie. Mais par bonheur il arrive rarement qu'on puisse se venger si vite; car tous les proscrits sont prévenus de ce qui s'est passé par leurs amis, et ils prennent la fuite, tandis que les femmes cachent leurs petits enfants, qui courraient eux-mêmes quelque danger : quelle barbarie! Il y en a qui se tiennent cachés chez leurs amis jusqu'à ce que des habitants neutres s'interposent pour faire conclure la paix, ou plutôt un armistice; alors par les soins de ces entremetteurs on assemble tous les parents offensés, lesquels accordent une trève de quelques mois, la première fois au profit de tous les parents du meurtrier, lui excepté ainsi qu'un autre membre de sa famille, et dès ce moment les grâciés peuvent se rendre librement à leurs travaux et voyager, sans avoir à craindre que leurs adversaires manquent à la parole donnée; mais le délai de l'armistice une fois expiré, on doit encore recourir à une intervention bienveillante, par laquelle on obtient de nouveau et plus facilement un traité de paix et pour plus longtemps, et très-souvent pour un temps indéfini, tant toutefois que le meurtrier reste en vie et ne meurt pas soit de mort naturelle, soit sous une main étrangère ; car en ce dernier cas la partie offensée ne se tient pas pour satisfaite, parce qu'elle ne l'a pas tué elle-même, et alors c'est le successeur du défunt ou un de ses parents, tant qu'il en survit, qui, comme disent les Albanais, entre dans la *prescription de mort pour payer la dette contractée.*

Il arrive très-souvent et même presque toujours que, lorsque le meurtrier a vécu quelques années errant sur la terre comme Caïn, des amis interposent leurs offices, et ici en général le missionnaire a un rôle à remplir ; il insiste pour qu'il soit accordé une promesse de paix à tels ou tels proscrits, et après beaucoup de débats et de prières, il finit par obtenir les engagements désirés. Dès lors les fugitifs rentrent dans leurs foyers et reprennent leurs travaux. On peut dire que ce premier heureux résultat assure la vie de ces infortunés, car avant l'expiration de la trève, on s'attache à en solliciter une plus

longue, puis une autre, jusqu'à ce qu'à la fin les entremetteurs se hasardent à demander grâce, ce qu'on n'obtient qu'après beaucoup de formalités. Quelquefois, au bout même de plusieurs années, vient de Constantinople l'ordre de mettre fin à toutes les querelles. Dans ce cas comme dans le premier, on doit payer aux offensés une amende que les plus généreux refusent par dignité. Toutefois ce deuxième pardon n'est ni aussi sûr ni aussi sincère que le premier; car l'Albanais n'y trouve pas son honneur satisfait.

Toutes ces règles sont adoptées et suivies sous les auspices du gouvernement civil, qui les approuve et conforme ses jugements aux usages de la nation, de sorte qu'on pourrait presque les justifier, puisque chaque peuple a le droit d'avoir des lois pour réprimer la violence du plus fort, et que les Albanais et les habitants de la Roumélie, où règnent également de pareils préjugés, consentent à perdre leur propre vie, si la nation peut en disposer, c'est ce que prouvent les sentiments exempts de haine que des gens unis par le sang ont à l'égard de leur adversaire. En effet, demandez leur s'ils ont pardonné, ils vous répondront franchement qu'ils n'ont rien à pardonner, puisque l'adversaire a pu réclamer sa créance, et qu'ils étaient vraiment ses débiteurs. Voici un fait dont j'ai été témoin l'année dernière. Deux frères avaient tué traîtreusement, pour je ne sais quelle querelle, un jeune homme du village qu'ils habitaient. Après qu'ils avaient erré pendant plusieurs années, la famille de la victime réussit à tuer l'un des meurtriers, qui heureusement ne tomba point sur place et eut le temps de recevoir les secours de la Religion; mais de plus, il fit spontanément appeler le chef de la famille qui l'avait frappé et voulut se réconcilier expressément avec elle, en lui demandant pardon d'avoir tué son fils et en protestant que de son côté il pardonnait tout de bon cœur, parce qu'il avait bien mérité la mort; puis, il ne tarda point à expirer en paix.

Je puis ajouter à ces détails que durant les trèves convenues les Albanais ne tuent pas leur ennemi, bien que, s'ils le tuaient, ils en auraient le droit, à cause de la *dette du sang;* seulement ils se déshonoreraient entièrement et encourraient le blâme universel.

Si de pareils usages rendent les Albanais cruels, que dirons-nous de la manière dont ils traitent les femmes? Je ne demanderais ni ne désirerais qu'elles fussent aussi libres que dans notre Europe civilisée, encore moins qu'elles fussent aussi libres qu'un trop grand nombre de coquettes et de petites maîtresses. Mais que la femme, qu'on charge de tout en Albanie, n'ait

cependant pas un mot à dire ni au foyer domestique, ni au dehors, ni dans les affaires, ni même dans la conversation, c'est là une grossièreté trop barbare et un grand obstacle aux développements de la civilisation chrétienne.

Mais un obstacle plus grand encore est la manière dont se contractent les liens matrimoniaux. C'est du mariage assurément que dérivent tous les avantages de la société, la paix dans les familles, la bonne éducation des enfants, la bonne administration tant des intérêts privés que des intérêts généraux de la nation ; mais comment pourrait-il s'accomplir dans ces conditions, lorsque les fiancés doivent s'unir sans s'être jamais vus? Et il en est ainsi. Quand une fille vient au monde, elle vient au monde pour devenir à un moment donné la compagne d'un homme, comme quand un garçon vient au monde, c'est pour être un jour l'époux d'une jeune fille ; mais cette union ne dépendra nullement du choix qu'ils auraient à faire l'un de l'autre, elle dépendra uniquement de leurs parents. Ceux-ci, dès que leurs enfants ont de huit à dix ans, et parfois quand ils sont encore au berceau, entremettent à leur gré un courtier qui se charge de conclure les fiançailles ; quand elles sont conclues, il prend un gage des parents de la femme sans qu'elle en sache rien, ou si elle le sait, cela n'importe ; car elle n'est pas libre de dire oui ou non ; le courtier porte ce gage aux parents du futur, et dès qu'il est accepté, les fiançailles deviennent indissolubles ; de sorte que la jeune fille appartient à la famille du futur *sous peine du sang,* si elle prenait la fuite ou s'oubliait avec un autre homme, en rompant les engagements contractés avec son futur époux. La famille du fiancé et non le fiancé lui-même peut abandonner la jeune fille ; mais cela n'arrive guères ; car ce serait un déshonneur, et les Albanais se gardent bien de s'exposer au déshonneur.

Dans les années qui s'écoulent entre le temps des fiançailles et le jour des noces, on s'occupe des préparatifs : la famille du futur rassemble les cadeaux réclamés par les parents de la future ; car en Albanie, à la campagne, au lieu de prendre la femme avec une dot, on doit payer pour l'obtenir, et si elle passe pour être belle et vigoureuse, il faut que, même sans l'avoir vue, on donne plus d'argent. A la ville, au contraire, on ne donne ni ne reçoit de dot ; mais la jeune fille doit un trousseau qui équivaut à une dot. La famille lui fournit donc *lanam et linum* (la laine et le lin), afin que de ses propres mains elle se fasse un trousseau, qui devra lui servir pendant presque toute sa vie ; car, une fois mariée, elle n'aura plus le temps de travailler pour elle-

même ; mais elle devra se fatiguer comme une bête de somme dans les occupations domestiques, et pourvoir à la toilette et à l'entretien de son mari, au moins à la campagne.

Dans l'intervalle de temps qui sépare les fiançailles du mariage, on ne se livre pas aux fadaises et aux doux propos, comme le font chez nous un grand nombre de femmes, qui, à peine sevrées, commencent à nommer un homme leur galant, leur amant, jusqu'à ce qu'elles l'appellent leur fiancé, n'y eût-il point de fiançailles, mais seulement des promesses frivoles, qu'elles renouvellent à de nouveaux prétendants aussi souvent que varient les caprices des jeunes filles de cette sorte.

Telle n'est pas la jeune Albanaise ; elle vaque à ses occupations domestiques sans parler de ses amours, et si on lui nomme son futur, la rougeur qui se répand sur ses joues, ou ses yeux pudiquement baissés, ou tout au plus un innocent sourire, sont son unique réponse. Loin de chercher à se montrer, elle se dérobe le plus possible aux regards du monde, de manière surtout à ne point voir son futur ou ses parents, et à ne point en être vue.

C'est ici le lieu d'indiquer le genre de vie et de conversation des jeunes Albanaises. Les citadines, celles qui sont riches et nobles, se tiennent renfermées dans leur appartement du moment qu'elles atteignent la puberté jusqu'à ce qu'on les conduise chez leur mari. Les pauvres vont à la ville pour leurs affaires, mais enveloppées d'un grand voile qui les recouvre entièrement et qui ne permet de voir ni leurs traits ni leurs formes, ni même de reconnaître leur âge.

Les campagnardes et les bergères, qui doivent se livrer aux travaux des champs et veiller au bétail, vont découvertes ; mais en général elles ne sont pas vues de leurs futurs époux, parce que la plupart des mariages se font entre personnes de pays différents, et d'un autre côté, les jeunes gens et encore moins les jeunes filles ne sortent ni de leur famille ni de leur village. Que s'il arrive parfois que deux jeunes gens du même lieu soient fiancés, et qu'ils aient par hasard été attachés à la même bergerie, à peine la future sait-elle qu'elle a été promise, qu'elle fuit à l'approche de son futur, comme la fumée devant le vent. Voilà un exemple pour nos femmes si libres et si dévergondées !

Mais arrivons au moment de la célébration des noces. C'est un apparat extraordinaire : on convoque les amis, les amies, les parents de chacune des familles des deux époux; on fait entendre des décharges de mousqueterie à

vous étourdir. Dès la soirée qui précède les épousailles les invités se réunissent pour manger, boire et chanter à qui mieux mieux, toujours pourtant les femmes à part et les hommes à part : jamais on ne permet ni ne tolère le mélange des deux sexes. Figurez-vous quel beau spectacle ce doit être de voir tous ces braves gens rassemblés, assis par terre à la manière orientale, dans de pauvres chaumières, où l'on mange et l'on boit par-ci, tandis que par-là l'on ne cesse de tirer des coups de pistolet, qu'on fait quelquefois partir en restant assis comme on l'est, si la fatigue et l'ivresse empêchent de se lever pour le décharger à la fenêtre, jusqu'à ce qu'enfin les acteurs de cette scène, las de crier, de chanter, de manger, et gorgés de boisson, s'étendent et s'endorment pour se réveiller le matin de bonne heure et recommencer le même train le lendemain et les jours suivants. Ceci s'applique à la campagne; à la ville on garde un peu plus de décorum, sans sortir néanmoins des coutumes orientales.

Cependant le lendemain, quand arrive le moment d'aller chercher la future, des convives désignés à cet effet partent, en un certain nombre, tous à cheval, avec une monture destinée à la fiancée, et se rendent chez elle. On la trouve dans l'appartement des femmes, qui lui mettent le costume de mariée, à la mode du pays, et l'affublent de toutes sortes de parures, assez en désordre selon nous : elles consistent en vêtements ornés de plusieurs bandes et cordons de diverses couleurs, en pièces d'argent trouées et enfilées autour du cou, en une couronne sur le front avec des pendants qui retombent sur les yeux, en fichus rouges suspendus à la ceinture, etc. Mais elle ne s'est encore montrée à aucun homme du cortége convoqué dans la maison de la future, et qu'on ne compte pas la voir avant son départ; il faut qu'on se contente de manger et de boire jusqu'à satiété. Si au moins il était permis de la voir à ceux qui sont venus la chercher; mais ceux-là même ne peuvent savoir quelle est la figure de celle qu'ils emmènent; car les femmes l'enveloppent d'un grand manteau rouge, comme d'un voile, qui la recouvre tout entière de la tête aux pieds, par devant et par derrière, si bien qu'elle ressemble tout à fait à un fantôme ambulant; puis on la remet aux gens de la noce qui prennent cet être vivant puisqu'il remue un peu, et avec une extrême délicatesse, avec toutes les précautions imaginables pour qu'il ne se découvre pas, ils le placent sur le cheval qui lui est destiné. On se dirige ensuite vers la demeure de l'époux, tandis que deux hommes se tiennent constamment près de la fiancée, l'un à droite, l'autre à gauche, de peur

qu'elle ne tombe. Le voyage se continue ainsi tant bien que mal. Quand on est arrivé au but, on descend de cheval la jeune fille, de la même manière qu'on l'y a placée, et on l'introduit dans l'appartement des femmes qui sont à l'attendre en chantant leurs airs nationaux; celles-ci la reçoivent tout enveloppée, et c'est à elles seules, je crois, qu'il appartient de la découvrir alors. Mais l'épousée ne parle pas; comme une muette ou une dévote, elle tient les yeux baissés vers la terre, et se borne à répondre aux félicitations qu'on lui adresse par des révérences et des courbettes en signe de salut et d'approbation; et c'est la conduite qu'elle tient, qui qu'elle rencontre. Tout cela est commun aux indigènes, à quelque religion qu'ils appartiennent, au catholicisme, au schisme grec ou au mahométisme, les seules religions qu'il y ait en Albanie. Mais voici pour les catholiques le moment où ils devraient contracter mariage dans l'Eglise. Ils le faisaient jadis après avoir laissé s'écouler des mois et des années, et aujourd'hui il est rare, grâce aux démarches et aux efforts des évêques et des missionnaires, qu'ils se montrent si négligents; le cas ne se présente plus que dans les montagnes les plus sauvages, mais on espère que les missionnaires parviendront bientôt par leurs soins continus à détruire cet abus.

Il n'y a pas longtemps qu'ils ont obtenu qu'on se rende à l'église pour célébrer le mariage et que préalablement on découvre la fiancée. Il y a vingt-un ans, à l'époque où je suis venu en Albanie, le curé allait à la demeure du fiancé et là il administrait le Sacrement; la femme, toujours couverte, donnait son consentement par une inclinaison de tête, puis les époux se retiraient secrètement dans la couche nuptiale. On peut bien lui donner ce nom de couche; car les campagnards n'ont, au lieu de lit, qu'une espèce de réduit dans un coin de la maison, comme les chiens. Le lendemain les époux se lèvent, libres de toutes ces cérémonies et de toutes ces simagrées; la femme commence à s'occuper de la besogne domestique, et les deux amoureux peuvent observer à leur aise de quelle couleur ils sont l'un et l'autre. Le mari médite comment il a dépensé son argent! car soit pour payer les parents de la future, soit pour faire face aux frais des noces, il a dû user toutes ses ressources et même se cribler de dettes! Je me souviendrai toujours d'un mariage auquel j'assistai dans une montagne, où de pareils usages subsistaient encore, et auquel je me rendais, à la demande d'un de mes confrères. J'allai d'abord chez la fiancée, et je remarquai que les invités accomplissaient diverses cérémonies qu'il serait trop long de dé-

crire, et que d'ailleurs j'ai presque oubliées, je l'avoue. Ce dont je me souviens encore et qui ne s'effacera jamais de ma mémoire, c'est d'avoir vu arriver ce *fagot rouge* sur un cheval. Dès qu'il fut entré dans la cour et enlevé du cheval, il disparut avec la troupe des femmes, en même temps que les conducteurs se retiraient parmi les hommes, et que moi j'attendais le moment de la célébration du mariage. Après une demi-heure environ d'attente, on m'appelle pour exercer mon ministère. Je suis mon guide ; il me conduit au dehors, puis à la porte du cellier, il m'engage à y entrer, au milieu des tonneaux. J'y retrouve la fiancée, immobile, dans une obscurité telle que je pouvais à peine la distinguer. Il y avait aussi là deux autres femmes, qui se retirèrent à mon arrivée, afin que je confessasse la fiancée, comme j'avais déjà confessé son futur. Quand j'eus terminé, les deux femmes, le fiancé et les deux témoins entrèrent aussi dans cette espèce de caverne, et là-dessus il fut entendu que les deux futurs se prenaient pour mari et femme. Je crois même qu'on avait préparé dans ce lieu le lit nuptial, où dans la soirée, à une heure avancée de la nuit, les mariés devaient se retirer pour se reposer de la fatigue des fêtes.

Telle était la manière de contracter mariage et telle elle est encore, avec cette différence que maintenant la fiancée se découvre avant d'aller à l'église, et que le fiancé peut jeter sur elle un regard à la dérobée; car ce serait une honte pour lui que de la regarder fixement. Quant à la fiancée, comme elle doit ces jours là tenir les yeux modestement baissés plus qu'un novice de couvent, il ne lui est pas possible de voir son fiancé. D'ailleurs, peu lui importe de le voir ou de ne le voir pas, puisqu'elle ne pourrait pas reculer, dût-il lui en coûter la vie. Il faut qu'elle consente à l'aimer tel que le sort le lui donne, et encore son amour ne doit-il pas être trop visible; car il est honteux pour le mari de montrer qu'il aime sa femme, et *vice versa;* à tel point que le pauvre homme est forcé de la battre quelquefois un peu, même sans motif, pour prouver au monde qu'il la tient dans la sujétion. Aussi est-ce une idée reçue que le mari peut battre sa femme, sans qu'elle ait le droit de s'en plaindre à qui que ce soit; seulement il ne faut pas qu'il la batte trop fort, autrement les parents de la femme se fâchent, surtout si le mari faisait couler le sang en lui causant quelque blessure; alors ils exigeraient sang pour sang, et pour obtenir la paix, le pauvre homme aurait à leur payer plus d'argent encore qu'il n'en a déboursé au moment de son mariage.

Tout cela étonne ceux qui sont nés et qui ont voyagé en occident, mais

non ceux qui connaissent les mœurs orientales, et beaucoup moins encore ceux qui sont nés en ces pays. Au contraire, ceux-ci tomberont de leur haut d'étonnement, s'ils entendent parler de nos usages, et surtout s'ils en sont témoins. En Albanie, en effet, il ne s'agit jamais de conversations entre hommes et femmes réunis : chaque sexe a son quartier séparé. C'est pourquoi soit dans les noces, soit dans les fêtes, soit jusque dans les visites d'amitié, la société se divise : si l'on chante, les femmes chantent entre elles ; si l'on danse, les hommes danseront, mais sans femmes ; si l'on mange, ils auront une table à part ; si l'on voyage ou même si l'on se rend à l'église ou à une fête ou aux noces, les femmes accompagneront les femmes et les hommes iront seuls ou en compagnie d'autres hommes. Mais, dira-t-on, si un homme et une femme sont mariés? Ils iront encore moins ensemble ; ce serait d'un ridicule impardonnable ! Oh ! si les Albanais voyaient des hommes et des femmes aller bras-dessus bras-dessous dans les rues, ils les mépriseraient souverainement et les ridiculiseraient sans pitié.

Ils sont d'ailleurs si susceptibles sur le point d'honneur qu'on mérite sans rémission la mort, rien qu'à toucher à la femme d'autrui, et souvent rien qu'à inspirer le moindre soupçon. Mais, s'il arrivait par malheur qu'on acquît la certitude d'une grossesse illégitime, on ne ferait pas la moindre attention à l'innocente créature qui devrait en venir, mais on fusillerait aussitôt la femme enceinte et son complice. Si cependant l'enfant naissait et que le Missionnaire cherchât par ses soins à le sauver, aucune femme ne voudrait se charger de l'allaiter, parce que toutes le regarderaient comme un fruit indigne d'être nourri. Il m'est arrivé trois fois en vingt-un ans de devoir intervenir en pareil cas, et je sais combien il fallut me donner de mal. Une fois j'avais en vie une petite fille, née si jolie et si fraîche qu'on eût dit une rose. Malheureusement il était impossible de trouver une nourrice, même moyennant salaire; car l'évêque m'avait prescrit de chercher une nourrice, sauf à lui à pourvoir aux frais. A la fin je trouvai une pauvre femme dont l'enfant avait près d'un an, et à force de prières, moyennant une somme suffisante même pour procurer la nourriture nécessaire à son enfant et pourvoir à ses propres besoins, elle accepta ma proposition. Je lui demandais souvent des nouvelles de son nouveau nourrisson, et elle m'en donnait de bonnes ; mais j'appris, après cinq mois environ, qu'il n'allait pas bien, parce que cette femme ne lui donnait ni les soins convenables ni son lait, qu'elle réservait pour son propre enfant. J'exigeai, en

conséquence, qu'on me l'apportât immédiatement, et dès que la pauvre petite fut en ma présence, ce fut là pour échanger avec moi je ne sais quels regards de secrète intelligence. Je la considérais attentivement ; elle ne paraissait avoir que la peau et les os et pleurant doucement, toujours avec cet air gracieux qu'elle avait en naissant, avec les yeux non d'une enfant, mais d'une personne déjà sensée et âgée, elle me regardait fixement, comme pour me dire : « Voyez, mon Père, à quelles mains vous m'avez confié. » Je laisse aux cœurs sensibles à comprendre quelle était mon émotion en ce moment ; pour moi, je ne saurais la dépeindre ni par la plume ni par des paroles. Je priai sur le-champ une autre femme de prendre grand soin de ma protégée, qu'elle entoura, en effet, de toute sa sollicitude. Mais il était trop tard ; car le lendemain le petit ange s'envola vers son créateur, là où j'espère qu'il priera pour moi et pour ses bienfaiteurs, et même pour cette méchante nourrice dont l'odieuse conduite fut cause qu'elle put aller si vite au ciel.

En réfléchissant à toutes ces règles, qui, quoique barbares, n'en sont pas moins un grand frein aux mauvaises mœurs, que les jeunes gens apprennent dès le berceau et en présence desquelles ils grandissent, on ne s'étonnera pas que j'avance que les mauvais mariages sont plus fréquents dans des pays trop libres que dans ceux que j'ai décrits. Je puis affirmer sans hésiter un instant, que sur cent mariages il n'y en a peut-être pas cinq où les conjoints ne se félicitent pas de leur union, ni un seul où le mari demande le divorce ou prenne une autre femme pour concubine ; encore cela n'arrive-t-il pas pour la laideur de l'une ou la beauté de l'autre, mais seulement dans le cas où la femme légitime est tout à fait au-dessous de sa besogne domestique ou bien stérile. Quant à l'épouse, on ne la voit point s'enfuir pour se venger d'une relation criminelle ; elle ne prend ce parti que lorsque son mari est un homme tout à fait brutal, ou qu'une séduction diabolique l'empêche de cohabiter avec sa propre femme.

En fait, la femme, élevée dans de pareilles maximes, ne franchit presque jamais les bornes de l'honnêteté. S'il arrive parfois que les passions veuillent lui faire entendre leur voix, il suffit qu'elle songe au péril auquel elle s'exposerait en les écoutant, qu'elle en connaisse la laideur, et surtout qu'elle sente dans son cœur les remords de sa conscience, pour qu'elle se hâte de les réprimer avec un saint courage, qu'elle continue à vivre comme elle doit tant que dure l'union matrimoniale, et qu'elle se contente de la compagnie que le sort lui a destinée, comme on l'a vu plus haut.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES CONCERNANT LES MISSIONS FRANCISCAINES.

CHINE.

Mgr Louis de Castellazzo, Min. Obs., écrit ce qui suit, à la date du 12 février de l'année courante (1865), du Vicariat apostolique de Xan-tum, au T. R. P. François de Lucques, Définiteur général de l'Ordre et ministre de la Province de Rome.

« Nous commençons maintenant à profiter un peu de la liberté religieuse accordée à ce pays. Entre autres avantages, elle nous permet du moins de pouvoir jeter sans danger la semence de la parole divine, qui, il faut le reconnaître, produit des fruits très-abondants. En effet, dans mon seul Vicariat, depuis l'année dernière jusqu'à présent, on compte près de 3000 catéchumènes, outre ceux qui ont déjà été régénérés dans les eaux du baptême. Beaucoup de populations païennes me demandent un missionnaire qui leur prêche la parole de Dieu; mais il ne m'a été donné que de les contenter peu à peu, à cause de la rareté des ouvriers évangéliques. Il y a donc lieu d'espérer que le Seigneur, par la miséricorde duquel la moisson augmente tant, ne refusera pas d'accroître aussi le nombre des ministres qui puissent la recueillir, avant que l'ennemi de tout bien vienne y porter le ravage et la désolation. De plus, l'augmentation du nombre des chrétiens et les progrès de la Religion nécessiteront la construction de nouvelles églises et parmi elles d'un très-beau temple, afin de faire connaître à ces peuples toute la majesté de notre culte divin. Malheureusement nous manquons des ressources dont nous aurions besoin! Daigne Dieu nous secourir dans sa miséricorde!

» Devant partir pour la province de Xan-Si et ne sachant pas combien de temps je devrai m'y arrêter, j'ai cru prudent de laisser un coadjuteur dans mon Vicariat, et usant de la bulle que m'a envoyée le Souverain Pontife régnant, j'ai sacré évêque de Prienne le P. Eloi Cosi, de Pontassieve en Toscane, qui pendant quinze ans a professé dans mon séminaire.

» Ne m'oubliez pas, non plus que tous mes chrétiens, dans vos prières. »

Autre lettre des mêmes contrées adressée au T. R. P. Frediani Pardini, *Procureur général de l'Ordre.*

Très-Révérend Père,

N'attribuez pas à la négligence le retard que j'ai mis à remplir un devoir; il a été causé par différentes circonstances qui me mettaient dans l'impossibilité de vous écrire plus tôt ce que je vais maintenant vous dire. Vous connaissez déjà peut-être les incidents de notre voyage, ou vous pouvez les apprendre du ministre général qui est informé de tout; je ne prends donc pas la peine de vous les raconter. Or, c'est le 23 août 1864 que nous sommes arrivés sains et saufs à l'ancienne résidence de Mgr Louis de Castellazzo, où le P. Joachim, aussi natif de Castellazzo et

appartenant à la province de Bologne, nous reçut avec autant de cordialité qu'on recevrait un frère qu'on n'espérait plus revoir. Jusqu'à présent nous n'avons pas quitté le lieu où nous sommes arrivés, et nous y étudions la langue chinoise; mais bientôt nous nous séparerons peut-être pour toujours; car j'accompagnerai Monseigneur Louis jusqu'au Xan-Si, qu'il va visiter comme administrateur de ce Vicariat; puis je continuerai mon voyage vers la province de Xen-Si, qui se trouve à la distance de vingt-cinq journées de marche. Le P. Ange partira également pour Ci-nan fu, chef-lieu de Xan-tum, avec Mgr Eloi Cosi de Pontassieve, sacré évêque coadjuteur de cette province. Les choses vont très-bien en Chine, et la liberté en fait de religion, bien que les Mandarins ne négligent rien pour nous contrarier, ne contribue pas peu à la propagation de l'Evangile. Les catéchumènes se multiplient de jour en jour d'une manière sensible. Il est vrai qu'en raison du petit nombre des Missionnaires et de l'insuffisance de ressources humaines, nous ne pouvons pas faire autant de progrès à l'extérieur, ainsi qu'il arrive pour quelques provinces du Xen-si, et malgré cela la grâce de Dieu ne produit pas moins d'effets dans celles-ci que dans celles-là. Quant à moi, je suis très-content de ma vocation, et je serais toujours prêt à entrer dans la même carrière! C'est certainement une vie pleine de fatigues et de sacrifices assez pénibles; mais la pensée de se dévouer au salut des âmes est d'une si grande satisfaction! Les usages des Chinois sont tout à fait différents des nôtres; néanmoins un européen peut se plier convenablement à plusieurs. Mgr Eloi vous donnera des informations plus précises sur le P. Sandrini et mieux que je ne pourrais le faire, et vous pourrez les transmettre à son frère Maximilien, qui me suppliait à mon départ de lui en donner des nouvelles. Voila, Très-Révérend Père, tout ce que j'ai à vous dire pour le moment, sauf que je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières, comme je me souviendrai de vous. Je vous prie encore, si vous me le permettez, de saluer de ma part le bon Frère Michel et le Père Vincent, de Forli. Enfin je suis avec un profond respect

De Votre Très-Révérende Paternité

Le très-respectueux Serviteur,

FR. AIMÉ PAGNUCCI, *Min. Obs.*
Miss. Apost. en Chine.

Ke-olr-ly-chaan, ce 26 *février* 1865.

N. B. La *quatrième partie* de l'édition de Rome de cette 3e livraison est entièrement consacrée aux *errata* qui se trouvent dans le texte italien de la *Liste chronologique* placée pag. 54-59. Nous devons seulement indiquer ici qu'à ces pages il faut lire partout *observance*, au lieu de *réforme*, et *observantin* au lieu de *réformé;* à la page 55, l. 9, *îles Canaries* au lieu de *îles Philippines*, qu'à la page 57 il faut ajouter à la 11e ligne ces mots : « Il fut solennellement béatifié par Pie VI par le Bref *Cum ex debito* du 18 août 1786, » et qu'à la page 58, l. 32, il faut lire *Ségovie*, au lieu de Rome. — Toutes ces corrections sont déjà faites dans notre deuxième tirage de la 1re livraison.

ANALECTES

CONCERNANT LA PROVINCE BELGE DES RÉCOLLETS.

TABLEAU HISTORIQUE DES FONDATIONS FRANCISCAINES EN BELGIQUE.

INTRODUCTION.

Nous entreprenons d'écrire l'histoire des communautés Franciscaines en Belgique.

Depuis que l'on s'est mis à rechercher avec un soin si minutieux les origines de la société moderne, il faut bien que l'on compte avec ces grandes institutions qui eurent tant de part à la formation des nationalités européennes. Au moyen âge, entre le peuple et les grands se placèrent les corporations monastiques. Conservateurs de la Religion, de la littérature, des sciences, forts de leur inviolabilité et de la vigoureuse organisation de leurs sociétés, les moines étaient là pour établir ce qu'on appellerait aujourd'hui la pondération des pouvoirs. Leur influence rayonnait des deux côtés, et cette influenee était salutaire, civilisatrice.

Les économistes non chrétiens déclament contre l'immense multitude des couvents sous l'ancien régime; d'autre part ils exagèrent la cruauté des lois et des procédures criminelles au moyen âge. Or, si nos souvenirs historiques nous montrent dans chaque ville, dans chaque bourgade un ou plusieurs couvents, la reconnaissance des peuples nous dit que ces monastères étaient autant de lieux d'asile, que leur existence était un véritable adoucissement qu'apportait la Religion à la dureté des législations anciennes. L'histoire impartiale sait que les moines étaient non-seulement les conseillers des grands, mais aussi les avocats, les défenseurs, les médecins même du peuple, du pauvre surtout. Un fait non moins certain, c'est que les ordres religieux furent de beaucoup dans le développement de l'énergie populaire et l'établissement des communes.

» Les hommes imitèrent ce qu'ils avaient sous les yeux, ils s'accoutumèrent à se rapprocher, à vivre ensemble, par conséquent à se supporter et à

se soutenir. Les maisons se groupèrent autour des abbayes, et formèrent des villes nouvelles. Quoi de plus misérable d'abord que ces cultivateurs et ces tisserands entassés entre d'étroites murailles? Et cependant il s'établissait au milieu d'eux un intérêt commun, c'est-à-dire un principe d'unité, un germe de puissance. Ils apprenaient chez les moines, leurs voisins, à délibérer entre eux, à se donner des chefs, à obéir, à se dévouer pour le bien général. En s'organisant ainsi, les habitants des villes commençaient l'œuvre de leur affranchissement; de sorte que, sans contester la diversité des causes qui concourent à la même fin, il faut bien reconnaître que l'exemple des communautés fit beaucoup pour la constitution des communes (1). »

Les ordres mendiants surtout exerçaient une action puissante sur le peuple par la fondation et le rapide développement des tiers ordres ; les Franciscains et les Dominicains sanctifièrent en quelque sorte l'esprit d'association. Par les détails de la règle imposée à la communauté, ils établirent au sein des diverses corporations les principes de charité, de justice, d'économie, contenus dans l'Evangile. Ils firent cesser ou diminuèrent les inimitiés implacables des divers métiers, et contribuérent ainsi à maintenir et à fortifier, avec la piété chrétienne et l'orthodoxie catholique, le sentiment national qui fait vivre les peuples.

L'histoire des communautés religieuses est donc une des pages les plus importantes de l'histoire de la civilisation. En observant l'éclosion et l'extension de l'élément monastique au sein de la société, nous découvrons en même temps l'élément divin, l'action de la Providence. On cessera dès lors de ne voir dans l'existence des couvents qu'un fait isolé, individuel, basé sur des sentiments égoïstes ; mais on reconnaîtra que, si les idées ont fait l'éducation des nations, ces idées ont germé d'abord au sein des corporations monastiques, passant de là dans les diverses classes de la société et transformant le monde.

Ces considérations nous ont engagé à donner successivement l'histoire des couvents Franciscains qui ont existé depuis six siècles en Belgique. S. François, ayant connu par révélation que son Ordre était appelé à travailler au salut des âmes, convoqua, en 1216, ses frères en chapitre dans le couvent de la Portioncule. De là il les envoya dans toutes les contrées de l'Europe, en instituant partout des ministres provinciaux selon la coutume et le régime de son Ordre.

(1) Ozanam, *Etudes Germaniques*, tom. II, p. 300.

Par une prédilection toute particulière pour la France et la Belgique, le saint Fondateur se réserva ces pays ; mais ayant été empêché par des affaires de son Ordre de s'y rendre, il y envoya en sa place le Fr. Pacifique de Picène, qu'il établit Ministre Provincial, et les Frères Ange et Albert de Pise. Ces trois religieux répandirent l'Ordre séraphique dans le nord de la France, ainsi que dans les deux Flandres et dans tout le Pays wallon. En même temps S. François envoya des Frères dans la Teutonie ou l'Allemagne, qui ne partirent cependant définitivement qu'en 1219. Ces derniers fondèrent l'Ordre dans toute l'Allemagne, ainsi que dans le Limbourg, le Brabant et le nord des Pays-Bas.

Les couvents de l'Ordre Franciscain en Belgique appartenaient donc primitivement à deux Provinces distinctes. Ceux des Flandres et du Pays wallon, appartenant à la Province qu'on appela la France-Parisienne (1), formèrent trois custodies : celles de Liége, d'Artois (dans le comté d'Artois) et de Flandre. Les couvents du Limbourg, du Brabant et de toute la Hollande formèrent aussi trois custodies, savoir : celles de Brabant, de Hollande et de Deventer, qui appartenaient à la province de Cologne. Lors du chapitre général de l'Ordre, tenu en 1260, à Narbonne par S. Bonaventure, ces six custodies contenaient 36 couvents.

La réforme de l'Observance régulière amena de nouveaux changements dans l'Ordre séraphique. C'est alors qu'en 1523 les couvents des deux Flandres et du Pays wallon furent érigés en Province sous le nom de Province de Flandre. — En 1529 les couvents du Brabant et du nord des Pays-Bas furent séparés de Cologne pour former la province de Germanie Inférieure. — Vers la même époque, en 1558, les couvents situés dans le comté d'Artois, faisant alors partie des Flandres, furent érigés en Province, sous le nom de S. André, par le Pape Paul IV, à cause des guerres continuelles entre les rois d'Espagne et de France, dont ces contrées étaient le théâtre.

En 1628, sous le Provincialat du T. R. P. Pierre Marchant, les couvents des deux Flandres furent séparés des couvents wallons, et formèrent une Province nouvelle sous le nom de *S. Joseph dans le comté de Flandre*. Les

(1) La Province de France, fondée par les disciples de S. François, fut divisée en 1239 par le général P. Haymon, Anglais de naissance, en trois Provinces : celles de France-Parisienne, de Tourraine et de Bourgogne. La Province primitive de l'Allemagne fut divisée, à la même époque, en cinq Provinces différentes : celles d'Argentine ou de la Germanie supérieure, de Cologne, de Saxe, de Danemarck et de Bohême.

Pères du Pays wallon conservèrent toutefois le nom, le droit de l'antiquité et le sceau de la Province de Flandre.

En 1797 toutes ces Provinces furent supprimées par la Révolution française, et l'Ordre de S. François resta aboli dans notre pays jusqu'en 1833. A cette époque le Rév. Père Jacques Vergauwen reprit le premier de tous l'habit Franciscain à Thielt et rétablit l'Ordre dans les Flandres. Vers le même temps quelques anciens Pères recommencèrent la vie claustrale à S. Trond.

En 1842, les deux couvents de Thielt et de Gand dans les Flandres furent unis à celui de St-Trond et créés en une Province nouvelle sous le nom de S. Joseph, dont le T. R. P. Lambert Dirix fut le premier Provincial. La Province de la Germanie inférieure fut concentrée dans les limites de la Neerlande actuelle. Comme les couvents qui existaient en Belgique avant la révolution française appartenaient à quatre Provinces différentes : savoir, celles de la Germanie inférieure, de la Flandre, de la Flandre S. Joseph et de S. André, nous avons jugé à propos de donner le tableau synoptique de tous les couvents de ces Provinces ainsi que la date de leur érection, avant d'entreprendre l'histoire des couvents Belges.

Ancienne province de la Germanie Inférieure.

Couvents	*construits* (1).		*Couvents*	*construits.*	
St Trond.	1220 *al.* 1230	Belgique.	Halle.	1626	Belgique.
Louvain.	1228		Hasselt.	1634	
Bruxelles.	1228		Maeseyck.	1644	
Tirlemont.	1226		Turnhout.	1649	
Diest.	1228		Wavre.	1655	
Malines.	1231		Reckheim.	1708	
Bootendale.	1364		Bois-le-Duc.	1228 1258	Neerlande.
Anvers.	1447		Maestrcht.	1234 *al.* 1240	
Herenthals.	1473		Utrecht.	1246	
Tongres.	1615		Dordrecht.	envir. 1250	

(1) *Nota.* Les auteurs ne s'accordent pas toujours sur la date de ces couvents. La raison en est que les uns donnent l'an de l'arrivée des Frères Mineurs, et les autres l'année de la construction ou de l'achèvement de leur couvent, qui se fit souvent plusieurs années après. Nous avons tenu autant que possible l'année de leur arrivce.

Couvents	*Construits*	
Zierikzee	envir. 1250	Neerlande.
Bolsward.	1260 *al.* 1270	Neerlande.
Middelbourg.	1289	Neerlande.
Amsterdam	1304	Neerlande.
Ruremonde	1307	Neerlande.
Deventer	1343 *al.* 1345	Neerlande.
Kampen.	envir. 1370	Neerlande.
Gouda.	1418.	Neerlande.
Berg-op-Zoom	1426	Neerlande.
Rotterdam.	1441	Neerlande.
Leyde.	1443	Neerlande.
Lichtenberg.	1455	Neerlande.
Delft.	1448	Neerlande.
Gorcum.	1454	Neerlande.
Haarlem.	1455	Neerlande.
Leeuwarden.	1457	Neerlande.
Weert.	1461	Neerlande.

Couvents	*construits*	
Amersfoort.	1471	Neerlande.
Alkmaar.	1545 *al.* 1455	Neerlande.
Harderwyck.	1569	Neerlande.
Venlo.	1612 *al.* 1640	Neerlande.
Breda.	1626	Neerlande.
Megen.	1645	Neerlande.
Venray.	1647	Neerlande.
Heinsberg.	1626	(1)
Erckelens.	1645	(1)
Nimègue.	1336	(2)
Groningue.	1387	(2)
Zutphen.	1455	(2)
Arnhem.	1489	(2)

Résidences.

Hoogstraten.	1670
Alost.	
Ledeberg.	

ANCIENNE PROVINCE DE FLANDRE.

Couvents	*constr uits*	
Namur.	1224	Namur.
Couvin.	1486	Namur.
Florenne.	1605	Namur.
Ciney.	1637 *al.* 1635	Namur.
Mons.	1228	Hainaut.
Tournay.	1270	Hainaut.
Ath.	1445	Hainaut.
Farciennes	1477	Hainaut.
Binche.	1598	Hainaut.
Fontaine l'Evêque	1650 *al.* 1653	Hainaut.
Chimay.	1668	Hainaut.
Nivelles.	1248	(Brabant).
Liége.	1481 *al.* 1487	Liége.
Waremme.	1624 *al.* 1630	Liége.
Bolland.	1624	Liége.
Jupille.	1627	Liége.
Verviers.	1630 *al*, 1631	Liége.
Visé.	1630 *al.* 1632	Liége.
Huy.	1636 *al.* 1640	Liége.
Sougné.	1664	Liége.
Bastogne.	1613	Luxembourg.
Durbuy.	1628 *al.* 1629	Luxembourg.
Rétines.	1661	Luxembourg.
Hamipré.	1662 *al.* 1663	Luxembourg.
Virton.	1652 *al.* 1676	Luxembourg.
Luxembourg.	1223	Grand-duché.
Ulfling.	1630	Grand-duché.
Diekirck.	1670	Grand-duché.

Résidences.

Braine-le-Comte. (Hainaut).

(1) Ces deux endroits se trouvent aujourd'hui dans la Prusse rhenane.

(2) Les quatre derniers couvents appartenaient à la Province de Cologne.

Ham-sur-Eure.	1638	Hainaut.
Beaumont.		Hainaut.
Gosselies.		Hainaut.
Flobecque.		Hainaut.
Fleurus.	1653	(Hainaut).

Jodoigne.	(Brabant).
Limbourg.	Liége.
Herve.	Liége.
Eupen	(Prusse).

Ancienne province de St-Joseph.

Couvents	*construits*	
Gand.	1225	Fl. orient.
Audenarde.	1230	Fl. orient.
Eecloo.	1648	Fl. orient.
St-Nicolas.	1661	Fl. orient.
Bruges.	1225	Flandre occid.
Ypres.	1255	Flandre occid.
Dixmude.	1453	Flandre occid.
Courtrai.	1458	Flandre occid.
Thielt.	1624	Flandre occid.
Nieuport.	1625	Flandre occid.
Hondschoote	1625	Fl. occ.
Poperingue.	1628	Fl. occ.
Dunkercke(France)	1438	Fl. occ.

Couvents	*construits*	
L'Ecluse.	1443	Neérlande.
Hulst.	1457	Neérlande.
Gravelinge.	1643	Neérlande.
Résidences.		
Grammont.	1648	Flandre orient.
Ninove.	1662	Flandre orient.
Nevele.	1663	Flandre orient.
Clingen.	1668	Flandre orient.
Coewagt.	4670	Flandre orient.
Velzeke.	1683	Flandre orient.
Overslag.	1695	Flandre orient.
Blankenberg.	1659	Fl. occ.
Verovie.	1660	Fl. occ.
Peteghem.	1690	Fl. occ.

Ancienne province de St-André.

Couvents	*construits*	
Valenciennes.	1216	France.
Lens.	1220	France.
St-Omer.	1222	France.
Douai.	1230	France.
Lille.	1250	France.

Couvents	*construits*	
Cambrai.	1262	France.
Bethune.	1330	France.
Vallée-Entine.	1503	France.
Arras.	1524	France.

Province actuelle de S. Joseph ou de la Belgique.

Couvents	*rétablis.*	
St-Trond	1833	(Limbourg).
Thielt	1833	(Fland. oc.).
Gand	1840	(Fland. or.).
Hasselt	1846	(Limbourg)
Reckheim	·1847	(Limbourg)
Lokeren	1848	(Fland. or.).
Montigny-s.-S.	1852	(Hainaut).
Salzinnes	1852	(Namur).
Anvers	1855	(Anvers).

Couvents	*rétablis.*	
Roubaix	1858	(Fr. diocèse Cambray).
Killarney	1860	(Irlande).
Manchestre	1862	(Angleterre)
Malines	1863	(Anvers).
Résidences.		
Gand	1857	(Fland. or.).
Argenteuil	1862	(Brabant).
Eecloo	1866	(Fland. or.).

PROVINCE ACTUELLE DE LA GERMANIE INFÉRIEURE.

Weert	1836.	Outre ces couvents, cette Province dessert 23 stations ou missions dans les principales villes de la Hollande. La plupart de ces villes possédaient autrefois un couvent de Franciscains.
Megen	1842.	
Venray		
Maastricht	1859.	
Rotterdam	1861.	

L'OEUVRE DES OUVRIERS FLAMANDS A ROUBAIX.

Pour estimer un bienfait à sa juste valeur, il faut en être privé. On n'apprécie jamais mieux la santé, que lorsqu'on est malade; la liberté, que si l'on est prisonnier; la fortune, que par la pauvreté ; la joie, que dans l'affliction ; l'influence de la famille, que sur une terre étrangère. Il ne nous avait jamais été donné de comprendre aussi bien qu'ici, combien la famille est puissante pour retenir ses différents membres dans le devoir ; combien l'autorité d'un père a de prestige et l'exemple d'une mère d'influence pour mettre un frein aux passions naissantes de leurs enfants. Et ce que nous disons de la famille par rapport aux enfants, nous pouvons également le dire de la paroisse par rapport aux familles. Il suffit d'être témoin des faits qui se passent chaque jour sous nos yeux pour acquérir à cet égard la plus entière conviction. On dirait que, par cela même qu'on n'est point connu, l'on peut impunément lâcher la bride à toutes les passions, se précipiter dans tous les désordres. Nous voyons, pour ainsi dire, chaque jour arriver ici des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pieux comme des anges, ne soupçonnant pas le mal et comme naturellement portés vers le bien. Sous les yeux de leurs parents et au sein de leur famille, ils s'approchaient régulièrement des sacrements tous les mois et même plus souvent, assistaient tous les dimanches à la messe et aux vêpres, étaient membres d'une congrégation pieuse, se faisaient un bonheur et une gloire de la vertu, étaient satisfaits de leur état présent et remplis d'espérances pour le ciel. Mais hélas ! cet or pur se change bien vite en un plomb vil. Ces jeunes cœurs, si riches de vertus dans leur patrie, deviennent, au bout de quelques mois, le réceptacle de tous les vices sur une terre étrangère. On dirait qu'en passant la frontière, ils se sont, par le fait même, affranchis de tous leurs devoirs religieux et qu'un instinct fatal les pousse dans le gouffre de tous les vices. Des compagnons corrompus, voyant briller sur leurs fronts candides l'innocence et la vertu, s'empressent de les exploiter et de leur servir d'introducteurs dans la voie large du mal. Qui les arrêtera sur ce plan incliné qu'ils descendent avec une rapidité incroyable? L'autorité paternelle est absente, l'œil vigilant d'une mère vertueuse n'épie plus toutes leurs démarches, ils n'ont plus ce soutien si puis-

sant d'un bon compagnon et de l'opinion publique, toujours prompte et sévère à censurer le vice. Aussi ont-ils bientôt déserté l'église et les offices divins, abandonné la fréquentation des sacrements et fait divorce avec les devoirs les plus sacrés. Chez eux le physique et le moral portent, pour leur honte, les stigmates du désordre. Cette douce fraîcheur que la vertu répandait sur leur jeunesse a disparu pour faire place à des rides prématurés. Ce teint vermeil, immortel reflet d'une âme pure s'efface rapidement pour être remplacé par les couleurs ternes et déshonorantes du vice. On n'entend plus sortir de leur bouche que blasphèmes, paroles obscènes, railleries contre la religion et ceux qui la pratiquent. Ils achèvent de s'abrutir en se livrant à la boisson et ils dépensent, en quelques heures, ce qu'ils ont gagné pendant toute une semaine à la sueur de leur front. L'indifférence et quelquefois l'impiété arrachent de leurs cœurs les derniers sentiments religieux et achèvent leur ruine spirituelle.

Le clergé gémissait d'un si triste état de choses, mais ne pouvait, malgré tout le zèle dont il est animé, suffire à une tâche qui augmentait tous les jours. Une paroisse dirigée par un clergé flamand n'aurait pu desservir convenablement la population flamande, éparpillée sur toute la surface de la ville, parce qu'une paroisse est essentiellement circonscrite par un territoire et ne peut empiéter sur la paroisse voisine. Il fallait donc à nos flamands nomades des religieux pauvres comme eux et pouvant aller, sur tous les points de la ville, porter à leurs frères malades ou égarés les consolations, les conseils et les secours religieux dont ils ont un si grand besoin.

Monseigneur Regnier, archevêque de Cambrai, voyant la population flamande s'accroître de jour en jour par l'émigration continuelle des Belges, spécialement des deux Flandres, jugea, dans son zèle apostolique et sa sollicitude pastorale, que le moyen le plus efficace pour venir au secours de ces milliers d'ouvriers, jetés sur une terre étrangère, serait d'appeler à Roubaix un ordre religieux. Il en conféra avec ses vénérables collègues dans l'épiscopat, Nosseigneurs de Bruges et de Gand. L'évêque de Gand (1), qui appartenait au diocèse de Cambrai par sa naissance et sa première éducation, non-seulement accueillit cette proposition, mais encore, dans l'ardeur de son zèle, en pressa l'exécution. Il eut bientôt à se féliciter de voir ses démarches couronnées d'un plein succès. Il vint lui-même prier les enfants de S. François d'accepter cette importante mission. L'affection sincère que l'éminent prélat portait à l'Ordre, l'importance de la ville de Roubaix, entièrement privée de religieux voués à la vie apostolique, et surtout le bien

(1) Mgr Delbecque, né à Warneton (France). Nous devons encore au zèle de cet illustre Prélat la fondation établie à Paris, en faveur des ouvriers flamands, sous son Eminence le cardinal Morlot. Mgr Bracq, évêque actuel de Gand, dont la sollicitude pastorale rivalise avec celle de son glorieux prédécesseur, vient d'envoyer un de ses prêtres à Lille pour travailler à la même œuvre.

qu'il y avait à faire dans cette population ouvrière, provoquèrent, de la part des supérieurs, un consentement aussi prompt qu'efficace.

Pendant le carême de 1857 deux Pères récollets de la maison de Gand vinrent tous les dimanches prêcher à Roubaix. Ils obtinrent un tel succès que l'on évalue à cinq mille le nombre des Flamands qui remplirent alors leur devoir pascal. Dès ce moment il se manifesta un désir général de voir les enfants de saint François venir se fixer dans cette ville, où la population flamande croissait et se multipliait d'une manière effrayante. Au mois d'octobre de la même année la petite colonie franciscaine, composée de quatre religieux, venait planter sa tente sur le terrain qu'elle devait arroser de ses sueurs, au milieu des ouvriers flamands qu'elle était appelée à évangéliser. Nos compatriotes émigrés furent au comble de la joie en revoyant parmi eux des religieux qu'ils étaient habitués de voir aux grandes solennités dans leurs paroisses respectives. Ils rivalisèrent de zèle, retranchant même sur leur nécessaire, pour pourvoir aux besoins des Pères qu'ils savaient vivre d'aumônes, voulant tous porter leur pierre à l'église qu'on devait élever pour eux aux frais de la charité chrétienne. A dater de ce moment, les religieux témoignèrent à ces malheureux la plus vive affection et leur portèrent le plus haut intérêt. Ils allèrent les visiter à domicile pour se mettre avec eux en rapports très-intimes; ils portèrent les consolations de la religion à ceux d'entr'eux que la maladie retenait sur un lit de douleur; excitèrent les autres à se rapprocher de l'église, à se prémunir contre les dangers de l'atelier, et à fréquenter les sacrements, comme ils avaient coutume de le faire dans leur pays natal. Rien de ce qui touchait nos pauvres flamands ne fut étranger aux Pères; ils s'informèrent de leurs moyens d'existence, pourvurent quelquefois même à l'insuffisance de leur ressources, et par tous ces moyens amenèrent peu-à-peu la confiance et inaugurèrent efficacement l'œuvre de restauration religieuse et de moralisation chrétienne qu'ils étaient venu opérer parmi eux.

Notre établissement acquit en peu de temps de nombreuses et d'encourageantes sympathies. La respectable famille Salembier prit l'initiative et voulut faire construire à ses frais notre maison d'habitation; d'autres familles riches marchèrent sur ses traces et s'estimèrent heureuses de pouvoir contribuer largement à la construction de l'église où nos pauvres ouvriers flamands devaient se réunir le dimanche, comme dans leur paroisse natale, pour y entendre, après les travaux de la semaine, la parole qui console et qui moralise. Le conseil municipal, toujours heureux et empressé de favoriser les œuvres qui ont pour but l'amélioration de la classe ouvrière, voulut bien encourager nos efforts en votant, pour notre église en construction, une subvention de vingt-mille francs, payable en deux annuités.

Ce fut le 24 juin, jour de la fête de S. Jean-Baptiste, de l'année 1860, qu'on célébra, pour la première fois, le saint sacrifice dans le nouveau tem-

ple dédié à St-Joseph, patron et protecteur de la classe ouvrière. Jusqu'à cette époque nous avions exercé le saint ministère dans la chapelle des religieuses Carmélites que Monseigneur avait bien voulu mettre à notre disposition lors de notre arrivée à Roubaix. Quoique notre église soit très-spacieuse et puisse contenir 2800 personnes, nous l'avons vue bien des fois trop étroite pour la foule des fidèles qui se pressaient dans son enceinte. Tous les dimanches on y prêche en flamand avant et après midi, et nous sommes heureux de dire que les instructions sont écoutées avec fruit par un grand nombre de fidèles.

La grâce avait travaillé et changé bien des cœurs ; beaucoup avaient quitté l'ornière du vice pour rentrer dans le chemin du devoir, quelques-uns même pour gravir l'étroit sentier de la perfection. Néanmoins pour régénérer les familles, il fallait avoir une influence plus directe, un ascendant plus efficace sur ceux à qui Dieu avait communiqué une partie de son autorité. Il fallait en outre habituer les jeunes gens à une vie franchement chrétienne, afin que plus tard ils pussent devenir eux-mêmes des pères de famille modèles et solidement vertueux, prêchant l'amour du devoir par leur exemple encore plus que par leurs paroles. Il était donc nécessaire de mettre de plus en plus leur jeunesse à l'abri de la contagion du vice et de leur faire porter le joug du Seigneur dès leurs tendres années. Car l'Esprit-Saint nous assure que le jeune homme ne déviera pas dans sa vieillesse de la route qu'il aura suivie dans sa jeunesse. Il fallait retrancher les excès ruineux, les chômages du Lundi, il fallait faire marcher de pair l'amour du travail et l'amour d'une vie honnête, chrétienne et rangée ; en un mot, il fallait songer à établir une association pieuse qui répondît au double but que l'on se proposait. On crut rencontrer ces deux avantages dans l'association de la sainte Famille qui produit, dans toutes les localités où elle est établie, les fruits les plus consolants pour la religion et les bonnes mœurs. Les pauvres sont le plus souvent aussi dépourvus des biens de l'âme que des biens du corps, le sentiment de la famille s'éteint chez eux, les parents deviennent presqu'étrangers à leurs enfants qui souvent les abandonnent sans pitié. Or cette œuvre se propose de reconstituer parmi eux la vie de famille en assignant aux différents membres la place et les devoirs qui leur sont propres. Pour atteindre ce but, quel plus parfait modèle peut-on leur proposer que celui de Jésus, Marie et Joseph, vivant, dans leur humble chaumière de Nazareth, du travail de leurs mains, donnant l'exemple de toutes les vertus et offrant aux générations futures le type le plus accompli, l'idéal le plus sublime de la famille pauvre, mais éminemment chrétienne. Aussi Monseigneur de Cambrai, en autorisant dans notre église cette pieuse association, se plaisait-il à dire : *qu'elle est de nature à produire de très-heureux résultats et à attirer d'abondantes bénédictions sur ceux qui en feront partie;* et nous voudrions ajouter : à opérer bien des conversions par la puissance irrésistible du bon exemple. Qu'il est touchant

de voir tous les lundis à 8 heures du soir, ces pauvres ouvriers au sortir des ateliers, où ils ont épuisé leurs forces et prodigué leurs sueurs, se rendre directement à l'église, oubliant en quelque sorte les besoins du corps pour satisfaire d'abord à ceux de l'âme! Qu'il est édifiant de les entendre prier à haute voix avec une dévotion vraiment cordiale et un recueillement parfait! Qu'il est ravissant pour la terre et pour le ciel cet harmonieux concert formé de trois cents voix, chantant à l'unisson les louanges de Dieu et lui rendant mille actions de grâces pour les bienfaits qu'ils en reçoivent! Dieu seul sait combien d'intérieurs de famille ont été transformés depuis l'établissement de cette sainte association. *Ah! que je suis heureuse*, s'écriait dernièrement une pauvre, mais vertueuse mère de famille, *depuis que mon mari et mon jeune homme font partie de la sainte Famille; je n'entends plus de blasphèmes dans ma maison, une paix inaltérable règne parmi nous, on cherche à s'édifier mutuellement, et mon habitation ne retentit plus que du chant de pieux cantiques.* Voilà comment la religion change les cœurs et rapproche les hommes.

Il ne leur suffit pas d'édifier à l'église, ils doivent encore le faire dans les ateliers, braver partout le respect humain et les railleries, répandre en tous lieux la bonne odeur de Jésus Christ. Ils sont auprès de leurs frères égarés des apôtres par leurs bons exemples, des guides par leurs sages conseils; ils sont dévorés par les saintes ardeurs du bien, comme les méchants sont consumés par la fièvre brûlante du mal. Ils assistent en corps, précédés de la bannière de la sainte Famille, aux processions du saint sacrement. Nouveau sujet d'édification pour tous ceux qui les voient. D'une main ils portent un flambeau allumé, et de l'autre ils tiennent un livre de prières ou un chapelet. Leur nombre imposant commande le respect, leur bonne tenue excite l'admiration. Plusieurs fois ils ont arraché à l'impie lui-même ce cri involontaire: Ces pauvres ouvriers sont le plus bel ornement de la procession.

Leur dernière heure n'a pas été oubliée. Après leur mort une bannière funèbre, appelée guidon, aux emblèmes de la sainte Famille, les conduit au lieu du repos; soixante de leurs confrères font cortége à leur dépouille mortelle, et le saint sacrifice est offert pour le soulagement de leur âme.

Il manquait encore un fleuron à cette œuvre; il fallait à ces pieux ouvriers un lieu de réunion où ils pussent se délasser honnêtement et chrétiennement les dimanches et les jours de fête. La fréquentation des méchants est si pernicieuse! Il est si facile de se laisser entraîner par d'anciens compagnons de débauche, et de perdre, en quelques heures, dans leur société, tout ce qu'on a amassé de vertu et de piété par de longs efforts. Deux personnes dévouées au bien s'offrirent à faire construire un local, et quelques âmes généreuses s'empressèrent par des dons spontanés à en payer le loyer. C'est dans ce local, dont ils sont déjà en possession, qu'ils prennent, sans danger pour leur âme, des récréations indispensables au corps. Ils ont formé dans le même local une société de secours mutuels pour les cas de maladie; cette

société est approuvée par un décrét impérial et placée sous le haut patronnage de la ville et du gouvernement. Chaque année, le 15 du mois d'août, fête de l'empereur, ils reçoivent des prix pour une certaine somme d'argent. M. le maire préside à cette distribution. Lorsqu'ils se sont présentés l'année dernière, le premier magistrat de la ville s'est plu à les complimenter en ces termes : *Je connais votre société, je sais qu'il y règne un excellent esprit, je vous en félicite et je vous engage à continuer de la sorte.* Ces quelques paroles, plus éloquentes qu'un long discours, encouragèrent singulièrement nos pauvres flamands. On ne se figure pas le bien que fait à l'âme de l'ouvrier la plus petite marque d'intérêt ou de sympathie tombée du cœur d'un riche ou d'une personne haut placée.

Terminons cet article par un dernier, mais excellent moyen de moralisation, les bonnes lectures, qui constituent l'apostolat à domicile. « Un livre » pénètre, dit M. l'abbé Mullois, se glisse partout, même au sein de la famille, jusqu'au foyer domestique, où on l'accueille souvent comme un » ami, et il a le droit de tout dire ; on reçoit de sa page discrète des vérités » qu'on ne recevrait de personne au monde. . . . . . Le mal s'est servi de la » presse pour porter l'erreur dans les chaumières, dans les ateliers ; il va » encore aujourd'hui de porte en porte, semant partout le vice sous les » formes les plus séduisantes et les plus enchanteresses. Le bien, c'est son » devoir, doit aussi aller de porte en porte, être toujours derrière le mal » le serrer de près, pour lui disputer les cœurs, pour verser la vérité » dans l'oreille qui vient de recevoir le mensonge, pour frapper de son » glaive les passions et les sophismes. » Oui, un bon livre est un excellent prédicateur, qui dit la vérité toute entière ; il a pour église le foyer domestique, et pour auditoire la famille. Combien de personnes doivent leur persévérance à un bon livre? combien d'autres doivent leur retour à Dieu à un trait d'histoire qui leur a percé le cœur? On ne saurait donc trop user de ce moyen qui, sous nos yeux, produit chaque jour parmi nos ouvriers flamands les plus consolants résultats.

Le jubilé a couronné dignement l'année qui vient de s'écouler. On évalue à plusieurs milliers le nombre des conversions. La parole de Dieu a été reçue avec avidité et empressement, et nous avons la ferme confiance qu'elle ne sera pas tombée dans une terre stérile, mais qu'elle produira, en son temps, d'heureux fruits de sanctification dans le cœur de ceux qui n'ont pas encore su rompre la lourde chaîne de leurs mauvaises habitudes.

Voilà un rapide aperçu de l'OEuvre des ouvriers flamands à Roubaix. Un grand bien, comme on le voit, est déjà opéré ; mais il en reste encore beaucoup à faire. Le travail et la prière sauront surmonter tous les obstacles. Enfants de saint François, nous pouvons nous appliquer avec autant de joie que d'à-propos ces belles paroles de S. Vincent de Paul à ses prêtres : *Nous sommes les ministres des pauvres ; c'est là notre capital, le reste n'est qu'accessoire.*

Roubaix le 25 janvier 1866.

LE CHEMIN DE LA CROIX (1).

Le chemin de la croix, dans son acception littérale, est la route que le divin Sauveur parcourut depuis le prétoire de Pilate jusqu'au Calvaire. Il se compose de quatorze stations, marquées par autant de croix. Chaque station correspond à un des endroits où Jésus fut obligé de s'arrêter; et comme depuis le palais de Pilate jusqu'au saint sépulcre Notre-Seigneur a fait quatorze pauses, douze étant en vie et deux après sa mort, on compte quatorze stations. Après l'Ascension de son divin Fils, la très-sainte Vierge a parcouru cette voie douloureuse; c'est ce que nous apprend une pieuse et ancienne tradition confirmée par la révélation qu'elle même daigna en faire à sainte Brigitte (2). « Pendant tout le temps qu'elle vécut, dit saint André de Crète, elle parcourait sans cesse les lieux où son Fils avait prononcé quelque parole, ceux qu'il avait consacrés par quelque action, aussi bien que les lieux où il avait été chargé de liens et cloué à la croix. » — « Elle les mouillait de ses larmes, dit le vénérable Bède, et y appliquait avec ardeur ses lèvres virginales. » A l'exemple de la Mère des douleurs, les fidèles de la Palestine d'abord, et dans les siècles suivants de nombreux pèlerins, des contrées même les plus reculées, allèrent visiter ces lieux consacrés par le sang de l'Homme-Dieu. Les Souverains-Pontifes, pour engager les fidèles à entreprendre ce pieux pèlerinage, y ont attaché de nombreuses et riches indulgences.

Lorsque, après les croisades, les Lieux-Saints furent retombés entre les mains des Sarasins et qu'il devint plus difficile de les visiter, plusieurs pieux fidèles voulurent se dédommager de cette privation en élevant ailleurs des représentations de la voie douloureuse; on donna à ces *chemins figuratifs* le nom de *Stations du Calvaire.* Les Franciscains de l'Observance, préposés à la garde des Lieux-Saints, furent les promoteurs de cette dévotion en Occident. Les indulgences attachées à la voie douloureuse n'étaient d'abord communiquées qu'aux stations érigées dans leurs églises et dans les lieux dépendants de leur juridiction; elles ne pouvaient être gagnées que par eux et par les personnes affiliées à l'Ordre. Benoît XIII, par son bref *Inter plurima,* du 3 mars 1726, étendit ces indulgences à *tous les fidèles sans distinction* qui feraient pieusement le chemin de la croix dans les églises du même Ordre. Clément XII, par son bref *Exponi nobis,* du 16 janvier 1731, accorda que les religieux de l'observance (Observants, Récollets) pussent ériger le chemin de la croix dans les églises paroissiales, les oratoires, les monastères et autres lieux de dévotion indépendants de leur juridiction. Ce privilége (3) était

(1) *Séraphique Règle du troisième Ordre de S. François* par le R. P. Léon.

(2) « Omni tempore, post Ascensionem Filii mei visitavi loca, in quibus ipse passus est, et mirabilia sua ostendit. » *Revel.,* lib. VI, cap. VI.

(3) Dans les avertissements de Benoît XIV, pour l'exercice du chemin de la

alors exclusivement réservé à ces religieux, à tel point que l'érection eût été nulle si elle eût été faite par tout autre prêtre séculier ou régulier. Dans notre siècle, le Saint-Siége accorde souvent aux évêques, et même à de simples prêtres, la faculté d'ériger le chemin de la croix, *excepté dans les lieux où les Franciscains de l'Observance sont établis.* Cette clause, qui ordinairement s'y trouve jointe, est portée *sous peine de nullité,* ainsi qu'on peut le voir dans une déclaration de la Sacrée Congrégation des Indulgences rendue le 20 janvier 1858.

On voit par là que la dévotion au chemin de la croix est comme le patrimoine des Franciscains de l'Observance ; elle est pour eux, en quelque manière, ce que le scapulaire est aux Carmes et le Rosaire aux Dominicains; aussi leur a-t-elle toujours été chère, ainsi qu'à tous les membres du second et du troisième Ordres, qui sont sous leur direction. Le B. Léonard de Port-Maurice, religieux de l'Observance, a été sans aucun doute le plus illustre promoteur de l'exercice du chemin de la croix. C'est lui qui obtint du Saint-Siége des déclarations pour dissiper les doutes relatifs aux indulgences dont il est enrichi et pour applanir les difficultés qui s'opposaient à sa propagation. Sur sa demande, les Souverains-Pontifes permirent aux Franciscains de l'ériger même en dehors de leurs églises et des lieux soumis à leur juridiction. C'est à ses instances que sont dus les *avertissements* et les *décrets* émanés de la Sacrée Congrégation pour régler ce qui concerne l'érection et la pratique du chemin de la croix. Pendant ses 40 années d'apostolat, il a mis tout en œuvre pour propager en tout lieu cette sainte et salutaire dévotion; il fit lui-même plus de 600 érections. C'est encore ce saint missionnaire qui conçut et réalisa avec l'approbation de Benoît XIV, le dessein d'ériger les stations dans l'enceinte du Colisée à Rome (1).

Nous citerons, en terminant, quelques extraits de ses écrits où se révèle toute l'ardeur de son âme : « Qu'il nous soit permis, à genoux aux pieds de nos vénérables prélats, curés, recteurs et ministres de Dieu, de leur dire que le remède efficace contre la plupart des maux qui nous affligent est entre leurs mains; qu'ils s'efforcent par tous les moyens qui sont en leur pouvoir d'introduire dans chaque paroisse le chemin de la croix. . . . Oh, quel bien produirait parmi les fidèles ce saint exercice! . . . J'en appelle à l'expérience. Tous les jours j'ai eu l'occasion de constater que, là où cette sainte pratique a été mise en vigueur, on a remarqué aussitôt une amélioration très-sensible

Croix, on lit : « La faculté d'ériger le chemin de la Croix ayant été accordée (*privative quoad alios quoscumque*) aux religieux soumis au Ministre général des Frères-Mineurs de l'Observance, il n'est point permis à d'autres de l'ériger; et si un autre l'érige, on ne gagne point les indulgences. »

(1) Le B. Labre, disciple, lui aussi, de St François, s'était logé dans un réduit obscur du Colisée, afin de pouvoir parcourir plus souvent les stations du Chemin de la Croix, la nuit comme le jour.

dans les mœurs. . . . » Il s'adresse ensuite à ses confrères les religieux de l'Observance : « C'est à vous qu'il appartient de propager une si sainte dévotion, et, en qualité d'enfants de S. François, de graver dans tous les cœurs le souvenir de la passion de notre divin Rédempteur. Souvenez-vous que les stigmates ont été accordés à notre Séraphique Père. . . . Ça été uniquement pour qu'il imprimât sur le front des fidèles le signe mystérieux qui représente la passion de Jésus-Christ. A cette fin la divine Providence a voulu que la garde des lieux sanctifiés par le sang du Sauveur nous fut confiée, et que notre Ordre jouit tout spécialement du privilége d'ériger les chemins de la croix auxquels seraient communiquées les Indulgences des stations de Jérusalem. De là vient que nos Pères, réunis en chapitre général à Rome en 1688, se crurent obligés de décréter que tous les supérieurs de l'Ordre s'efforceraient de propager cette insigne dévotion. »

BIBLIOGRAPHIE.

La Vie et Légende de Monsieur sainct Françoys, nouvelle édition publiée par le prince AUGUSTIN GALITZIN (1).

Parmi les hommes qui ont voué de nos jours leurs loisirs à la propagation et à la défense des vérités religieuses, il en est peu qui nous offrent des surprises plus fréquentes et plus pieuses que le prince Augustin Galitzin. Récemment, nous apprenions à connaître Jeanne de Matel, la fondatrice de l'Ordre du Verbe Incarné, humble fleur éclose pour le jardin du Seigneur au sein des montagnes d'Auvergne, et depuis lors demeurée très-longtemps ignorée.

Aujourd'hui, la *Vie et Légende de Monsieur sainct Françoys*, édition du XIVe siècle, publiée par le prince Galitzin, nous reporte à ces temps où un langage doux et naïf servait d'interprète à une foi plus naïve encore. Publier après tant d'autres une nouvelle relation de la vie du Patriarche séraphique paraîtra de prime abord une entreprise tant soit peu audacieuse, surtout de la part d'un auteur qui, désirant coopérer par son travail à une œuvre des plus intéressantes, a d'autant plus de droit d'aspirer au succès. Qui ne connaît, en effet, cette existence sans pareille, fidèle commentaire durant vingt-trois années de la vie du divin Sauveur? Qui n'a pas lu ces légendes si touchantes dans leur simplicité, ces *fioretti di san Francesco*, guirlande merveilleuse que les siècles se sont transmise et que chacun d'eux a saluée dans le langage qui lui était propre ? Les arts, la poésie, tout ce que Dieu a donné à l'âme humaine pour consoler et charmer son exil, a glorifié à l'envi « le » très humble et très débonnaire sainct Françoys, » devenu pour l'amour de son Dieu « le chevalier et poursuivant de dame sainte Pauvreté. » Et cependant, ne craignons pas de le dire, quel que soit le mérite des nombreux ouvrages qui, récemment encore, ont célébré les vertus du saint populaire par excellence, il restait

(1) En vente à Paris, chez Ch. Douniol, rue de Tournon, 29, et chez les principaux libraires de la Belgique.

à glaner dans ce champ si bien et si souvent moissonné. En effet, le langage étant, dans ses formes diverses, le plus fidèle interprète de l'esprit d'un temps, comme du génie d'un peuple, nul ne peut se flatter d'avoir apprécié à sa juste valeur ce que la vie des saints du moyen âge renferment de naïveté touchante et de sublime poésie, s'il n'a consulté dans leur idiome originel les témoins de ces histoires merveilleuses.

En mettant donc à la portée de tous cette antique édition de la *Vie de sainct Françoys,* le prince Galitzin vient de rendre un véritable service aux amis des nobles et saintes pensées aussi bien qu'aux hommes qui conservent encore le culte des choses de l'intelligence. Ces derniers y trouveront un modèle complet de cet idiome du XIVe siècle, aussi bien fait pour reproduire les merveilleux récits des anciens âges, que pour narrer les intrépides exploits de nos pères. Ils y admireront une sobriété de style et une brièveté fort rares dans les ouvrages du même siècle, unies à ce tour de style tantôt doux, tantôt énergique, toujours gracieux, qui s'harmonise si bien avec les idées et les caractères de ces temps reculés.

Mais quel baume délicieux, quelle rosée bienfaisante sera ce doux langage à ces âmes pieuses et compatissantes, honneur de notre siècle, pour lesquelles la vie des saints n'est pas la pâture d'une curiosité stérile, mais une nourriture forte et vivifiante et un stimulant puissant à marcher dans la pratique des vertus « qui font » la créature tant plaisante à son Créateur. » Suivant pas à pas ce modèle vénéré, elles apercevront d'abord « le très-humble et très-débonnaire jouvencel sainct » Françoys nourri délicatement dans la maison paternelle, adonné aux délices de « ce pauvre monde, et vestu de précieux habillemens, mais non ostant tout plein » de piété et de compassion des pauvres. » Elles le verront « se fondant sur la » ferme pierre de l'humilité, mépriser toutes vanités humaines, estimer honte et » diffame grant honneur, paines et grans labeurs, grandes richesses. Mener à son » corps une dure et très-austère vie et être à ses frères et prochain, doulx et hu- » main, large et condescendant piteusement à les subvenir en leurs nécessités. » Et enfin, lorsque de douleurs en douleurs, de renonciations en renonciations, le saint Patriarche en est arrivé au plus sublime degré de perfection, « elles s'éjouiront » de la faveur inestimable par laquelle Dieu couronne son fidèle serviteur en l'associant par le moyen des saints stigmates aux souffrances et à la gloire de sa douloureuse Passion. Cette lecture élèvera ces âmes vers des régions meilleures, leur apprenpra à savourer de plus en plus l'ivresse de la privation, et les enracinera pour jamais dans le mépris de ce qui passe et l'estime de ce qui reste.

Mais ce n'est pas assez d'esquisser les principaux traits de ce naïf et charmant ouvrage, pour le faire apprécier comme il mérite de l'être. Si nul n'est juge dans sa propre cause, nul du moins n'est meilleur avocat que lorsqu'il plaide pour lui-même. Laissons donc quelques instants la parole à l'historien anonyme de *Monsieur sainct Françoys;* sa diction douce et simple préviendra plus en sa faveur que ne pourraient le faire de plus longs éloges.

« Un jour le benoist sainct Françoys s'en partit, et s'envint à ung chasteau, le- » quel s'appelait Almaine, et commença à prescher au peuple. Audit lieu, auquel » il preschait, il y avait beaucoup d'airondelles, lesquelles chantaient si très hault » que le peuple ne povait ouyr le benoist Françoys prescher, pour le grant bruit » qu'elles menaient. Le benoist Françoys appela les airondelles familièrement, et » leur dit : Mes doulces sœurs, vous avez maintenant assez hault chanté, il est

» temps que vous cessiez : et pour tant vous prie en l'honneur de notre Créateur,
» que vous tenez silence iusque à tant que je aurai annoncé la parolle de notre
» doulx Sauveur au peuple. Or, à celles parolles, elles se teurent, et escoutèrent
» diligentement la prédication du benoist Françoys. Pour laquelle chose, ledit
» peuple eut grande devocion audit benoist sainct Françoys et ouirent volontiers
» ses prédicacions. »

Faisons donc comme les *airondelles*, taisons-nous, et espérons nonobstant que nos lecteurs auront l'heureuse inspiration de désirer connaître par eux-mêmes la nouvelle *Vie de Monsieur sainct Françoys* et de contribuer ainsi à une excellente œuvre franciscaine aussi bien qu'à leur propre « advancement. »

NÉCROLOGE.

Frère Fidèle (*Jean-Hubert Willems*), du Tiers-Ordre de S. François, né à Looz le 6 mars 1813, profès au couvent des Frères-Mineurs de Saint-Trond le 29 mai 1840, est pieusement décédé dans le même couvent, muni des derniers sacrements, le 5 janvier 1866.

Frère Célestin (*Jean-Baptiste De Waele*), né à Cruyshautem le 1 février 1814, profès de la 1e Règle le 24 août 1850, est pieusement décédé, muni des derniers sacrements, au couvent de Lokeren, le 6 janvier 1866.

Priez pour leurs âmes.



Vᵉ ANNÉE. — 4ᵐᵉ LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

ILLYRIE ORIENTALE.

MISSIONS FRANCISCAINES EN CES CONTRÉES.

1288.

Nous parlerons maintenant de l'Illyrie orientale, qui comprenait à cette époque les provinces actuelles de la Bulgarie, de la Moldavie, de la Valachie, de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie, ainsi que la Macédoine, la Thessalie, l'Attique, l'Achaïe, le Péloponnèse et toutes les îles Ioniennes. Au temps des premiers empereurs chrétiens, toutes ces contrées s'abritaient sous la protection immédiate du Saint-Siége, dont le représentant ou le légat était ici l'évêque de Thessalonique. Malheureusement les invasions des barbares et l'ambition des patriarches grecs de Constantinople vinrent troubler cet ancien ordre de choses, et tout changer, tout bouleverser. C'est ainsi que ces pays se préparèrent à subir le joug abrutissant de Mahomet, qui continue à y dominer, surtout en Bosnie, où, même de nos jours, les pauvres Franciscains, qui depuis plus de quatre siècles soutiennent SEULS cette difficile mission, comme ils soutiennent tous les chrétiens dont ils sont l'unique appui et l'unique consolation, se trouvent en butte au fanatisme invétéré des Turcs (1). A propos de cette mission vraiment héroïque

(1) Aussi un correspondant de la *Gazette officielle de Vienne* lui écrit-il des frontières de la Bosnie, à la date du 6 février 1858, que les Missionnaires catholiques, qui appartiennent tous à l'Ordre des Frères Mineurs de Sᵗ François, sont les seuls représentants de la civilisation en ce pays, et que plusieurs d'entre eux connaissent même la médecine. Il y a peu de temps qu'on trouve en Bosnie quelques médecins parmi les émigrés. Mais comme ils ont embrassé l'islamisme, les chrétiens les méprisent et les malades ne les appellent qu'à contre-cœur. Avant que le Révérendissime Père Marien Schunic (Frère Mineur) eût été nommé Vicaire Apostolique de la Bosnie, l'instruction scolaire se donnait dans les trois couvents

au milieu de tant de difficultés et de périls, disons que, dès 1220, Etienne, grand *Jupan* de Servie, ayant épousé une nièce de Henri Dandolo, doge de Venise, tourna le dos aux Grecs et fit acte d'adhésion et de soumission à l'Eglise Romaine. En conséquence, il envoya au pape Honorius III une ambassade chargée de resserrer cette union et de lui demander en même temps pour Etienne le titre de roi. Le souverain Pontife satisfit aussitôt à cette demande et lui envoya un cardinal légat pour le couronner solennellement avec la reine sa femme (1). La ville capitale du royaume s'appelait Servia, ou autrement Pek, et ses frontières s'étendaient jusqu'aux anciennes provinces de la Mésie et de la Dardanie. Etienne avait un frère nommé Sabas, qui avait embrassé la vie monastique sur le mont Athos, et qui, à la mort de Théodore, évêque de Pek (ou Servia), en fut élu successeur, malgré ses résistances. Le patriarche latin de Constantinople lui accorda une si grande confiance qu'il l'établit son vicaire pour toutes ces régions, et bientôt Sabas fut revêtu de la dignité archiépiscopale, avec juridiction sur douze évêchés fondés par son frère Etienne. C'était un prélat d'une vertu telle que, dans des contrées où il y avait des chrétiens de toutes sortes de rites et de langues, il sut toujours maintenir entre tous une paix et une harmonie constantes.

Mais après plusieurs années, enflammé de plus en plus du désir de vivre dans la solitude, il obtint de se décharger du lourd fardeau de l'épiscopat, pour s'en retourner au mont Athos, où il mourut saintement vers l'an 1250; l'Eglise honore sa mémoire le 14 février (2).

Or le roi Etienne eut un fils du même nom, qui épousa Hélène, femme, dit-on, française d'extraction, dont il eut deux fils, l'un Etienne, l'autre Urose, surnommé aussi *le dragontin*. Il paraît que ces princes n'héritèrent pas de la piété catholique de leurs parents, et qu'ils se laissèrent, au contraire, prendre aux piéges du schisme grec, même du vivant de leur mère. Car nous voyons en 1288 Nicolas IV leur envoyer deux religieux Mineurs, le Fr. Marin et le Fr. Cyprien, qu'il charge de les instruire et de les ramener à la foi orthodoxe, en leur donnant des lettres pour ces princes ainsi que pour leur pieuse et sainte mère Hélène, afin qu'elle employât tout son zèle à les faire rentrer le plus tôt possible dans le sein de la vraie Eglise. Voici ce qu'il lui disait :

« A notre très-chère fille en J.-C. Hélène, illustre reine des Slaves, salut et bénédiction apostolique ! Nous rendons grâce de tout bien à Celui qui en

catholiques de Sudiska, Krescevo et Sainyza.... Mais ce zélé Vicaire Apostolique est parvenu par son activité à établir en différentes *Nakie* quatorze écoles paroissiales qui sont fréquentées par près de 600 élèves. Ces glorieux disciples de St François d'Assise sont donc ici curés, maîtres, médecins et tout le reste.

(1) Voir Assemani, *Calendaria,* tome V, p. 38 — Raynaldi, année 1230.

(2) Raynaldi, année 1250 — Actes des Saints, au XIV février — Lequien, dans son *Oriens Christianus.*

est le dispensateur ; aussi avons-nous appris avec la plus grande satisfaction que, pénétrée par la miséricorde divine de l'amour et de la crainte du saint nom du Seigneur, et faisant remonter la gloire de votre dignité royale à Celui seul qui a une vraie puissance dans la société humaine, vous croyez sincèrement en Dieu, et vous vénérez son Eglise avec le dévouement d'une piété toute catholique. Or, désirant que cette foi jette de profondes racines dans votre postérité, nous avons voulu exhorter par nos lettres vos deux fils, Etienne et Urose, illustres rois des Slaves, à considérer qu'il n'y a qu'une seule foi, sans laquelle il est impossible d'arriver au salut et de plaire à Dieu, et par conséquent, à s'y attacher sans retard ni réserve, avec tout le peuple soumis à leur domination..... A cette fin nous leur avons envoyé, porteurs de ces lettres, nos chers fils Marin et Cyprien, de l'Ordre des Frères Mineurs, hommes pauvres, il est vrai, des biens de ce monde, mais riches de foi et très-versés dans la connaissance de la loi du Seigneur, qui voudront bien leur enseigner Jésus-Christ, Marie, sa glorieuse mère, et l'observation de la foi chrétienne. C'est pourquoi nous exhortons Votre Altesse avec les plus vives instances à vouloir, en rémission de ses fautes, travailler à faire rentrer sincèrement ces princes dans l'unité de la foi, en recevant avec docilité nos salutaires avis, ainsi que ceux des deux religieux ; nous la prions de les engager à y persévérer fidèlement, de sorte que vous puissiez, comme mère, vous féliciter d'avoir mis des enfants au monde, et que Dieu lui-même puisse vous appeler bénie entre les femmes. Nous vous recommandons, en outre, les mêmes religieux, que Nous vous prions, en raison du respect dû à Dieu et à notre personne, de traiter avec bienveillance et faveur. C'est ainsi que vous parviendrez par votre zèle à vous rendre tout à fait agréable à Dieu. — De Rieti, dans la première année de notre pontificat (1). »

Nous voyons par là les Frères Mineurs commencer dans l'Illyrie orientale et précisément à Servia une nouvelle mission, qui s'étendra bientôt d'une manière merveilleuse dans toutes ces régions, où les fils de St-François sauront inspirer aux habitants des sentiments si purs et si forts de foi catholique qu'ils les conserveront comme le plus précieux héritage, même aux dépens de la vie, dès que le despotisme brutal de Mahomet leur aura imposé le joug d'une servitude intolérable. Un pareil peuple, on peut, sans exagération, l'appeler héroïque, tel que le représente l'histoire, particulièment les Bosniens, qui, abreuvés du lait de la foi et instruits par les Franciscains, combattront pendant des siècles entiers, comme ils combattent encore de nos jours, pour le droit sacré de garder et de pratiquer librement leur sainte religion. Lutte effroyable, acharnée, ayant tous les caractères d'un véritable martyre, qui ne touche pas encore à son terme ! Mais, puisqu'elle se pro-

(1) Voir Wadding, de Gubernatis et Raynaldi, *loc. cit.*

longe à travers toutes les épreuves, nous pouvons croire que ce peuple ne tardera point à remporter un complet triomphe!

Mais pour bien faire connaître le succès qu'obtinrent les travaux apostoliques des deux Frères Mineurs Marin et Cyprien, secondés par la pieuse sollicitude de la bonne reine Hélène, qui les accueillit avec tous les témoignages possibles de respect et d'affectueuse bienveillance, il faut observer qu'il paraît que peu de temps après leur arrivée et le commencement de leur mission, les deux princes Urose et Etienne se partagèrent le gouvernement du royaume : tous deux rois de Servie, ils régnaient l'un à Rascia, l'autre en Bosnie (1). Quant au premier, on croit qu'il ne se rendit pas aux prières qui lui étaient faites de se rapprocher de l'Eglise Romaine. Toutefois en 1308 il envoya lui-même des ambassadeurs demander au Pape des Missionnaires qui l'instruiraient dans la vraie foi, lui et le peuple soumis à son empire. Seulement, au dire de Spondanus (2), il ne faisait point cette démarche avec des dispositions sincères; il agissait plutôt par ruse, à la manière des Grecs chez lesquels il avait puisé le goût du schisme, et dont il connaissait et pratiquait à merveille les artifices qui ont rendu leur perfidie célèbre dans l'histoire. Au contraire, Etienne se montre dès 1291 plein de zèle et d'un vif attachement pour la foi catholique, en faisant savoir au pape Nicolas IV, par l'organe de Marin, archidiacre d'Antivari, que dans les provinces de Bosnie, où il commandait, beaucoup de chrétiens étaient atteints de la lèpre de l'hérésie et qu'ils cherchaient par leurs discours séduisants à corrompre la foi des catholiques; il le priait, en conséquence, de lui envoyer aussitôt des Missionnaires versés dans la langue du pays, et d'une vie exemplaire, qui affermiraient les bons dans la vraie religion et ramèneraient du sentier de l'erreur ceux qui y sont égarés; enfin, il l'assurait qu'il leur donnerait toute l'aide et tout l'appui possibles. On ne saurait dire combien une pareille demande toucha le Souverain Pontife, d'autant plus qu'elle était le fruit des sollicitudes apostoliques de ses chers frères Marin et Cyprien. Aussi écrivit-il immédiatement au ministre provincial des Franciscains d'Esclavonie, pour qu'il envoyât sur-le-champ en Bosnie quelques-uns de ses religieux versés dans les matières théologiques et doués de toutes les qualités requises, en leur recommandant d'aider ce bon prince à lever les obstacles qui s'opposaient au triomphe de la foi catholique dans ses Etats. Il écrivit également à ces religieux une lettre apostolique par laquelle il les excitait à apporter tout leur zèle dans une affaire de si haute importance pour l'Eglise. En même temps il informait le roi Etienne et la reine sa mère de la prochaine arrivée des ministres évangéliques qu'ils demandaient; puis il leur assurait qu'afin de leur donner une récompense digne de leur dévouement au trône apostolique, il prenait dès lors sous la protection spéciale

(1) Voir de Gubernatis, *de Mission. antiq.* lib. I, cap. IV, n° 150-151.
(2) Année 1308.

de St-Pierre leurs états et leurs persounes, de sorte qu'ils pourraient en toutes circonstances compter sur son puissant secours.

Pour ne point allonger notre récit, nous nous proposons de ne point reproduire ici les deux premières lettres. Si l'on avait envie de les lire, on pourrait en trouver un type complet, aux noms près, dans celles que Wadding publie aux tomes IV° et V° de ses *Annales* (année 1255, n° 14 et année 1257, n° 18) et auxquelles il renvoie lui-même ses lecteurs (1). Mais nous ne pouvons nous abstenir de citer et de traduire la lettre adressée au roi Etienne, comme un magnifique témoignage de la sagesse, de la sainteté et de la généreuse affection du pontife romain envers tous les peuples de la terre. Voici en quels termes elle est conçue :

« A Etienne, illustre roi de Servie ! Comme parmi tous les désirs de notre âme celui qui nous tient le plus au cœur, c'est que la foi catholique, professée par la Sainte Eglise Romaine, mère et maîtresse de tous les fidèles, prenne de nos jours un accroissement agréable au Seigneur, nous nous sentons tressaillir d'une grande allégresse, quand nous voyons des rois et des princes de la terre, se conformant aux volontés souveraines du roi des rois, dont nous soutenons la cause, consacrer volontiers leurs soins à propager le culte de la foi orthodoxe, et pleins de la vertu qui leur vient d'en haut, s'opposer par tous les moyens et de toutes leurs forces à ceux qui se lèvent pour la combattre. Enflammé du zèle de la vraie foi et de la vraie piété, vous venez précisément, très-cher fils, de nous faire savoir par l'intermédiaire de notre cher fils Marin, archidiacre d'Antivari, qu'il y a dans les parties de la Bosnie soumises à votre domination quelques hérétiques qui, sortis des voies de la vérité et errant dans les sentiers glissants des fausses doctrines, cherchent par des enseignements dangereux et pestilentiels à corrompre la foi catholique, au mépris du maître de l'éternité et au préjudice manifeste du salut des âmes. C'est pourquoi vous suppliez humblement le Siége Apostolique de vouloir bien vous envoyer des hommes connaissant bien l'idiome de ces régions, qui, joignant à une vie exemplaire la science du salut, puissent, grâce à leur ministère et aux lumières de la grâce, dissiper les ténèbres de l'erreur parmi les habitants et les ramener à la connaissance de la vraie foi ; et vous promettez de leur donner vos conseils et tout votre appui afin d'arracher la zizanie jusqu'en ses racines. Chargé de tenir sur la terre la place de Jésus-Christ, rédempteur du genre humain, nous, qui demandons avec ardeur le salut de tous les hommes et ne désirons rien tant que les progrès de la religion catholique par la destruction des obstacles qui s'y opposent, nous avons cru de notre devoir d'accéder à votre demande, inspirée certainement par l'intégrité de la foi et par la ferveur de la piété qui vous distinguent. Nous avons été profondément ému de vos intentions si louables, et nous en avons rendu de vives

(1) Voir aussi Assemani *Calendaria*, tome V, pag. 45 et suivantes.

actions de grâces au roi des rois qui est dans le ciel. En conséquence, nous avons immédiatement écrit à notre cher fils le Ministre Provincial des Frères Mineurs en Esclavonie pour que, connaissant parfaitement les religieux de son Ordre, il choisisse en notre nom parmi eux deux sujets aptes à la prédication, édifiants dans leur vie et leur commerce, riches en science, versés dans l'idiome de votre pays, et vous les envoyât sans retard afin d'en extirper le venin de l'hérésie et d'y affermir, d'y étendre la foi catholique avec le secours de la grâce. Nous adressons donc nos prières et nos exhortations à Votre Grandeur en Jésus-Christ, auteur de notre salut, pour qu'à l'arrivée des religieux envoyés, sur notre autorisation, par ledit Ministre Provincial d'Esclavonie, vous les receviez aussitôt avec bienveillance, à cause du respect dû à Dieu, à ce Siége Apostolique et à notre personne, et vous agissiez comme il convient à un vrai fils de bénédiction, que nous embrassons tendrement avec une sincère charité dans le Seigneur. Dès lors ces Missionnaires, soutenus par vos conseils et votre appui, pourront mener à bonne fin l'entreprise confiée à leurs soins, pour la gloire de Dieu, pour le triomphe de la foi chrétienne et pour l'honneur de votre nom (1). »

Cependant la reine Hélène, tout heureuse de voir les Frères Mineurs aller remplir leur ministère apostolique dans les provinces de Bosnie soumises à son fils Etienne et pleine de zèle pour le triomphe de la religion catholique, fit en outre savoir au pape, que dans le courant de l'été de 1291 elle se proposait d'avoir une conférence avec Georges, roi des Bulgares, pour essayer de le ramener à l'unité et à l'autorité de l'Eglise Romaine; elle le suppliait de vouloir bien lui écrire une lettre qui l'aiderait à parvenir à son but. On est vraiment touché de voir cette GÉNÉREUSE ENFANT DE LA FRANCE, devenue reine de Servie, travailler avec une si vive sollicitude à introduire, à affermir la foi véritable en Jésus-Christ, non-seulement dans son royaume, mais encore dans les états voisins, et à se mettre dans ce but en relation avec le chef suprême de l'Eglise. Nicolas IV lui-même en fut touché, et afin de seconder au plus vite ces excellentes dispositions, il écrivit au roi et à l'archevêque des Bulgares, qu'il exhortait à ne pas résister plus longtemps à la grâce divine. Le Souverain Pontife rappelait aussi à ce dernier qu'il avait publiquement et solennellement accepté la réunion à l'Eglise Romaine, ainsi que tous les Grecs assemblés au palais impérial de Constantinople, alors que lui Nicolas, simple Frère Mineur, y représentait Grégoire X pour la conclusion d'une affaire qui intéressait à un si haut degré la foi et la paix du monde. Quant à Hélène, il lui adressa ces paroles si belles, que nous ne pouvons nous empêcher de reproduire :

« A Hélène, illustre reine de Servie! Nous nous réjouissons, très-chère

(1) Wadding, *Annales*, tome V, année 1292 — De Gubernatis, *de Mission. antiq.* lib. I, n° 18 — Raynaldi, année 1291 — Assemani, comme dans la note précédente.

fille, et nous nous mettons à genoux pour rendre de solennelles actions de grâces au Père des lumières.... parce que nous avons appris que, divinement éclairée des lumières de la foi chrétienne, vous ne vous bornez pas à regarder comme un devoir de l'observer exactement, mais qu'en outre vous employez tous les moyens et vous montrez tout le zèle possible pour faire connaître cette foi aux autres et pour en étendre l'empire. Par là vous vous rendez certainement très-agréable aux yeux du Dieu tout-puissant, dont vous soutenez ainsi la cause, et vous rendez votre nom profondément vénérable parmi les nations. Et comme vous nous avez.... supplié de vouloir bien adresser une lettre d'exhortation au magnifique prince Georges, illustre roi des Bulgares, avec lequel vous vous proposez d'avoir l'été prochain une entrevue, afin de l'amener à reconnaître la sainte Eglise Romaine, nous conformant au désir de votre cœur, et donnant à cette salutaire pensée tous les éloges qu'elle mérite, nous avons déjà écrit à ce souverain et à notre vénérable frère l'archevêque des Bulgares, en les priant de ne point tromper la sollicitude que nous avons, nous et vous, pour leur salut !... Nous vous exhortons donc instamment, très-chère fille, et avec toute l'effusion de notre âme dans le sein de Jésus-Christ, à offrir avant tout un sacrifice de sentiments d'amour à Celui qui peut rendre pures les choses qui ne le sont pas; car il suffit qu'il touche les montagnes, c'est-à-dire les hommes haut placés, que la dignité de leur rang porte à une orgueilleuse présomption, pour qu'aussitôt elles se réduisent en fumée (1), sous le souffle de la grâce extérieure qui a daigné se faire sentir d'en-haut à leurs cœurs. Maintenant, levant au ciel les regards de votre intelligence et y jetant l'ancre de votre espérance, suivez une négociation si louable et si salutaire, pour la gloire de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et à l'honneur de votre nom, bien persuadée que, plus belles seront les gerbes de bonnes œuvres que vous porterez dans le grenier du Seigneur, plus grande sera la récompense qu'il vous accordera. — D'Orvieto, dans la quatrième année de notre pontificat (2). »

Ainsi cette sainte reine exerçait un véritable apostolat pour la propagation de la foi et le salut de la nation! Encore ne le bornait-elle pas aux soins dont nous venons de parler, ils ne prenaient qu'une partie de son temps et de sa glorieuse vie; elle la consacrait tout entière au bien de ses peuples et au triomphe universel de la religion. Nous ne saurions passer sous silence le zèle catholique qu'elle déploya même dans l'intérêt de l'Albanie. Il y avait là une ville, nommée Sava (peut-être Sappa), qui, après avoir été longtemps en ruines, se releva et prit comme une vie nouvelle; les habitants, qui professaient la religion catholique, demandèrent instamment

(1) Psaume CIII, 32.
(2) Voir Wadding, dans ses *Annales,* tome V, année 1291 ; Raynaldi, ibid. n° 3.

un évêque, et le clergé élut à cette dignité un prêtre, du nom de Pierre, en priant l'archevêque d'Antivari de confirmer ce choix. Cependant Hélène, d'accord avec ce prélat, écrivit immédiatement au Souverain Pontife pour l'informer du fait et en même temps lui demander une règle de conduite. A la date du 11 juillet, le pape lui répondit en ces termes : « Si, après avoir pris les informations convenables, vous reconnaissez la canonicité de l'élection et la capacité du sujet, nous vous enjoignons de confirmer ce qui a été fait, *sur l'avis du prieur des Frères Prêcheurs et du gardien des Frères Mineurs de Raguse,* et de faire sacrer ensuite l'élu (1). »

Sans nous étendre davantage sur cette mission, nous pouvons, en terminant cet article, affirmer que si, au XIIIe siècle, l'Illyrie orientale s'est retrempée dans la foi catholique et dans la civilisation de l'Evangile, il faut l'attribuer directement aux efforts du pontificat romain, aux soins pieux d'une Française devenue par une disposition de la Providence reine à Servia, aux travaux apostoliques et à la prédication des fils de St François d'Assise de la province de Dalmatie. Et ici combien de belles considérations se présentent à l'esprit sur la puissante influence exercée par ces trois merveilleux instruments de la sagesse divine pour la régénération du monde! Ah! certainement il ne saurait être douteux pour quiconque étudie l'histoire avec impartialité, que ce sont les papes, les reines catholiques et les ordres religieux qui ont créé la civilisation des peuples et qui l'ont relevée, en cas de décadence! Aujourd'hui encore c'est d'eux seulement que peut venir le salut de l'Europe en proie à une si terrible convulsion religieuse et sociale, qui la menace d'une entière ruine. Aussi est-ce contre ces trois puissances que se déchaîne l'impiété des sectes, quand elles travaillent avec une incroyable constance à saisir sur leurs ruines les rênes de l'empire de la terre! Cet empire exige un sublime et légitime sentiment religieux descendu d'en-haut et forçant les peuples à s'incliner. On trouve ce sentiment dans la parole du vicaire de Jésus-Christ, père de toute la famille humaine; il exige la douce mansuétude et la suavité de l'amour, et cet amour jaillit du cœur généreux des femmes catholiques, haut placées pour qu'elles puissent exercer autour d'elles leur aimable et efficace influence; il exige enfin un accès facile au milieu des multitudes et le secret d'y inspirer à tous par une action continuelle, mais calme et modeste, un vif et sincère dévouement à l'équité, à la justice et à l'obéissance aux lois. Mais nous comprenons que ce n'est pas ici le lieu de traiter un pareil sujet; nous contentant donc de ne l'avoir qu'effleuré, nous terminerons par quelques détails succincts sur l'origine de la province Franciscaine de Dalmatie, dont nous venons de parler avec tant d'éloges.

Cette province prit naissance dans l'illustre ville de Raguse, déjà sancti-

(1) Voir Raynaldi, année 1291, nº XLII; Assemani, *Calendaria,* comme ci-dessus.

fiée autrefois par la présence du bienheureux François d'Assise lui-même. Cette ville, aussi nommée Dubrounik, s'élève sur une côte escarpée et toute hérissée de rochers au pied du mont Sergio ; elle était alors la capitale de la république de Raguse, jouissant d'une excellente législation et forte de mœurs sévères. S[t] François, à ce qu'il paraît, y alla trois fois : d'abord en 1212, quand, naviguant vers la Syrie, il fut repoussé par les vents contraires en Esclavonie, d'où un navire le ramena miraculeusement à Ancône (1); puis en 1219, quand il se rendit en Egypte ; enfin, lors de son retour en Italie. Or les chroniques locales racontent que, les anciens de la ville ayant demandé au Saint pourquoi Dieu permettait que l'impiété des Sarrasins obtînt de si grands triomphes, à la consternation du monde chrétien, François leur fit la réponse suivante : « *Le pied du cheval sarrasin écrase l'orgueil des chrétiens, leur libertinage et leur manque de respect pour les prêtres et les choses du Seigneur.* » Interpellé ensuite sur la manière dont ils parviendraient sûrement à se défendre eux-mêmes et à garantir leur indépendance, il ajouta : « *en conservant la foi de l'Eglise Romaine dans toute son intégrité et sa pureté* (2). » Nous ne saurions affirmer qu'il y ait laissé quelqu'un de ses compagnons ; mais il est certain que ses disciples y eurent un couvent dès 1235 (3), et bientôt on y fonda une très-belle province, qui aujourd'hui même reste florissante au grand avantage spirituel de cette région. C'est du sein de cette province que sortirent les Missionnaires dont nous venons de parler et qui, sur l'ordre du pape Nicolas IV, allèrent combattre les hérétiques et les schismatiques de la Servie et de la Bosnie, pour le salut des peuples qui habitaient ces contrées et pour le triomphe de l'Eglise Romaine, de laquelle seule l'humanité reçoit, en même temps que la vraie foi, le principe de la régénération, même par rapport à la vie présente, c'est-à-dire de la civilisation créée par l'Evangile.

(1) Voir le chapitre I[er] du livre I[er] de notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines.*

(2) *Monumenta historica Prov. Rhagus. Ordin. Min. Franc. Sebastiani a Rhagusio* — Naples, 1746.

(3) Id. ibid.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

ÉGYPTE.

Lettres du Révérendissime P. Custode, SÉRAPHIN MILANI, *au Révérendissime Père général de l'Ordre,* RAPHAEL DE PONTECCHIO, *sur les ravages du choléra dans ces contrées.*

1.

Du Caire, en tournée, ce 4 juillet 1865.

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Le 8 du mois dernier j'informais d'Alexandrie Votre Paternité Révérendissime de la résolution que j'avais prise de me rendre en Egypte avant que le soleil embrasât les sables ; mais je me trompai ; cette année-ci les chaleurs excessives sont venues de bonne heure et ont amené le terrible fléau du choléra. Je quittai Alexandrie le 11 juin, et déjà plusieurs cas s'étaient déclarés dans cette ville. Ma première station fut à Mansourah, où je restai jusqu'au 25 au soir. De là je partis par le Nil pour Damiette ; mais comme le vent était contraire, le trajet ne put se faire qu'en trente-trois heures. Néanmoins j'arrivai heureusement, je visitai nos établissements, et dans la matinée du 20, je m'embarquai de nouveau pour traverser le lac Manzarech, et vers 10 heures du soir nous atteignîmes le canal maritime de Suez ; mais il nous fallut dormir à bord, et ce fut seulement le 21 au matin que nous pûmes entrer dans la nouvelle ville de Port-Saïd. Je n'ai pas l'intention de décrire ces lieux autrefois déserts, aujourd'hui pleins d'habitants de tout âge, de toute langue et de différentes religions. Ma tournée étant purement canonique et ecclésiastique, je ne dois point m'occuper d'autre chose. Je dirai seulement que le 22, Octave de la Fête-Dieu, je fus invité à faire la procession dans l'enceinte de la maison qu'habitent les Sœurs du Bon Pasteur, préposées au service de l'hôpital et chargées de l'instruction des filles dans cette nouvelle ville. C'était la première fois que Jésus-Christ présent au Saint-Sacrement paraissait dans une procession dans une plaine où six

années auparavant il n'y avait que de l'eau sale et un peu de sable. M'étant acquitté de mon ministère et assuré que tout marchait régulièrement, je partis le 12 au matin sur une barque fraîchement restaurée, que la compagnie du canal maritime mettait à ma disposition, et après un voyage d'une douzaine d'heures j'arrivai au Guirs, où se trouve un grand campement d'ouvriers, et où l'on a bâti beaucoup de maisons, une église et un hospice de pauvres Franciscains. Quand j'eus visité ce lieu et reconnu que tout allait bien, le 25 au soir je montai sur une autre barque que me procura la Compagnie, et je continuai ma course sur le canal maritime. Après une heure de vent favorable, je me trouvai dans la nouvelle capitale du désert, sur les bords du lac Timpsah, où l'eau douce se mêle à l'eau salée. C'est là que résident les chefs de la Compagnie. Bien que la ville n'ait que deux ans d'existence, on est étonné d'y voir de superbes palais, des rues majestueuses, des places magnifiques. Ce qu'on y remarque de plus merveilleux, ce sont les divers jardins, où l'on a réuni toutes sortes de plantes, et qui font oublier au voyageur qu'il se trouve au milieu du désert. Tout cela est dû au bienfait de l'eau douce. On ne saurait calculer les immenses avantages que le canal produira le long de son cours jusqu'à Suez. Il existe aussi à Port-Saïd une belle église catholique avec un hospice pour nos religieux, c'est l'œuvre de la Compagnie, qui se charge de fournir tout ce qui est nécessaire au culte tant à Port-Saïd qu'au Guirs et à Ismailia, ainsi qu'à l'entretien des religieux. Tandis que j'admirais la hardiesse de l'homme à entreprendre de pareils travaux pour corriger la nature, je fus frappé d'un autre spectacle plus lugubre : au moment où je descendais au lieu destiné à l'habitation de nos religieux, on portait derrière moi à l'église catholique les cadavres de quatre personnes moissonnées par le fléau de Dieu, qu'on appelle *choléra*. Le prêtre grec accompagnait au cimetière un plus grand nombre de ses coréligionnaires. J'ignorais la mortalité qui sévissait dans les divers campements éloignés d'Ismailia ; je sus seulement que les ouvriers, surtout les grecs, avaient été saisis d'une terreur panique, et que beaucoup d'autres cherchaient à s'en aller. En effet, j'appris quelques jours après que près de trois mille grecs étaient partis. Le lendemain je recevais du Caire des lettres m'annonçant la mort du P. Joseph, mineur de Malte, résidant à Bolac, que l'effroyable maladie avait frappé, et enlevé en douze heures. On m'écrivait aussi d'Alexandrie que le choléra y faisait de grands ravages, et que les Européens étaient presque tous partis. Mme Rossetti devait également s'em-

barquer pour l'Italie, elle avait même pris déjà son billet; mais n'ayant pas trouvé à bord, à cause du grand nombre des passagers, les commodités qu'elle désirait, elle resta à Alexandrie, pour attendre le départ d'un autre bateau à vapeur. Dieu en avait disposé autrement pour elle et pour sa fille de dix-sept ans; car elles furent les deux premières victimes du terrible fléau. On m'avait dit que le moral des religieux d'Alexandrie était excellent. En recevant ces nouvelles à Ismailia, je me hâtai de terminer ma tournée canonique et mes visites profanes. Je trouvai les chefs de la Compagnie extrêmement satisfaits des services rendus par les Pères Franciscains; mais il sera maintenant nécessaire de remplacer le P. Bernard d'Orléans, qui doit retourner prochainement en France, par un autre missionnaire que le P. Provincial pourrait envoyer. En attendant j'ai envoyé à Ismailia, pour assister les *cholériques* italiens, le P. François d'Orta, napolitain, missionnaire apostolique. M. de Lesseps devait arriver à Ismailia le jour où j'en suis parti, et je tenais à le voir ; mais M. le Directeur général des travaux m'assura que je pourrais le rencontrer au Caire, en me promettant d'ailleurs de m'informer du jour où le grand promoteur du percement de l'Isthme de Suez serait arrivé en cette ville. Dans cet espoir je quittai Ismailia le 30 juin, sur une barque de la Compagnie préparée exprès, et je parcourus le canal d'eau douce. La barque était remorquée par des mulets et des chameaux qui nous menèrent en vingt heures à Suez, et j'y logeai, parce que l'hospice a peu de places, chez les Pères du petit couvent, où je fus très-bien. Mais le nouvel hospice et la nouvelle église sont presque terminés, et dans quelques mois tout sera pour le mieux. Je reviendrai sur ce sujet, quand j'aurai plus de temps et de plus amples informations. Dans la soirée du 1er du mois courant, j'arrivais sain et sauf au Caire par le chemin de fer. Mais c'est là qu'il y avait *à voir des misères!* La maison à côté du couvent que j'avais cédée pour l'habitation des sœurs chargées de l'hôpital, servait de Lazaret aux cholériques, de sorte qu'on n'entendait pendant la nuit que des plaintes, des gémissements et des cris de douleur. Ce petit hôpital est tenu par les Frères des Ecoles chrétiennes et par les Sœurs du Bon-Pasteur, sous la surveillance de la Supérieure des Sœurs de St-Joseph. Celles-ci soignent l'autre hôpital. Les deux curés et le P. Grégoire, belge, sont continuellement en course pour porter des secours spirituels. Le couvent des Sœurs Clarisses a de grandes épreuves : en cinq jours elles ont perdu deux Sœurs et quatre novices; quatre autres sont alitées. Je reçois à l'instant

d'Ismailia une lettre du P. Bernard d'Orléans, qui me dit que le mal empire depuis mon départ et que le 1er juillet on compta 38 décès. M. de Lesseps ne cessait de visiter les hôpitaux et les pauvres malades, en distribuant de ses propres mains les remèdes en son pouvoir.

Ici au Caire il paraît que la maladie s'est un peu ralentie dans sa marche. Hier, il y eut 700 décès, 40 de moins que la veille, où il y en avait eu 20 de moins que le jour précédent. Espérons que le Seigneur daignera, dans sa miséricorde, avoir pitié de nous ! Au moment où je vous écris, le thermomètre Réaumur nous marque 38 degrés de chaleur. Le 26 du mois dernier, il marquait à l'ombre 45 degrés à Ismailia. On aurait dit ce jour là que le vent qui soufflait sortait d'une fournaise ardente. Jamais je n'aurais pensé que je dusse de ma vie me trouver dans un pays si chaud.

Je m'arrête là pour aujourd'hui, avec l'espoir de pouvoir donner bientôt de plus consolantes nouvelles à Votre Paternité Révérendissime. Bénissez-moi et croyez-moi

Votre très-affectionné fils,

Fr. Séraphin Milani, *Custode de Terre-Sainte.*

2.

Alexandrie d'Egypte, en tournée, ce 19 juillet 1865.

Révérendissime Père,

Grâces soient rendues au Très-Haut, qui m'a conservé sain et sauf durant une longue tournée en Basse-Egypte, et m'a ramené au point où j'avais débarqué il y a 54 jours. Mais hélas ! combien je trouve cette ville autre que je l'avais laissée : *mutatus est color optimus* ! Mon Dieu, mon Dieu, soyez mille fois béni, recevez mille actions de grâces de m'avoir, tandis que je ne voyais autour de moi que la douleur, l'abattement et le deuil, reconduit au milieu de mes frères, de ceux que vous avez, dans une visite de votre miséricorde, choisis comme coopérateurs pour guérir les plaies des âmes, et que vous avez désignés, nouveaux Aarons, pour que, se plaçant parmi les victimes du fléau, ils fissent monter devant votre trône la fumée de la prière, et que l'ange exterminateur remît son épée dans le fourreau. Révérendissime Père, je l'avoue sans détour, quand, en entrant dans le couvent, je vis le nombre des religieux plutôt augmenté que diminué ; quand je les entendis se féliciter d'avoir pu donner des soins aux malheureux qu'avait atteints

la contagion ; quand j'appris qu'à mon premier appel ils rivalisaient de zèle pour s'y rendre, je me sentis le cœur tellement ému que je ne pouvais retenir des larmes de consolation. Mgr le légat se retira aussi dans le couvent, et je le remerciai de cette détermination, qui le consola lui-même autant qu'elle encouragea les religieux. Le gardien seul fut incapable de partager les fatigues des autres religieux, forcé qu'il était de rester dans sa cellule, où le retenaient des douleurs articulaires qu'il éprouve à un pied et la nécessité de porter le bras en écharpe, à cause d'un mal qu'il avait au pouce de la main gauche et qui le faisait beaucoup souffrir. Mais de sa chambre il donnait tous les ordres nécessaires, et il n'y a personne qu'il n'ait satisfait.

Quant à moi, j'avoue franchement qu'en cette circonstance je suis plus content de me trouver en Egypte que si j'avais été à Jérusalem. J'aurais été très-fâché de mon absence, à cause des inquiétudes que m'aurait inspirées l'état de mes fils, tandis que, me trouvant près d'eux, j'éprouve une grande consolation à les voir bien disposés et pleins de courage, et à partager avec eux les craintes et les espérances. On m'écrit de Jérusalem pour demander mon retour ; mais j'ai commencé la sainte visite et je dois la terminer. Si je puis la finir pour le 28 courant, et qu'il ne faille pas faire la quarantaine à Jaffa, je partirai ce jour là ; autrement je partirai le 8 août.

Si j'ai un peu de temps, je vous transmettrai, avant mon départ, quelques détails sur l'affaire de Suez.

Bénissez-moi, mon bon Père, et croyez-moi,

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-dévoué fils et Serviteur,

FR. SÉRAPHIN MILANI, *Custode de Terre-Sainte.*

Lettre du P. VINCENT DE BRENO, *Mineur Obs. au Très-Révérend* P. ANTOINE LULICH, *Définiteur général de l'Ordre à Rome.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Les continuelles distractions des courses et des voyages que j'ai faits durant les deux mois et demi qui se sont écoulés depuis mon départ de Rome, ne m'ont point permis de vous écrire plus tôt, comme c'était mon devoir et comme je vous l'avais promis. Maintenant que je suis au terme de mes voyages et que je me trouve dans notre couvent d'Alep, où le Révérendissime Père Custode a bien voulu me recevoir dans sa famille, afin que je puisse me

livrer à l'étude de l'arabe, je vais faire ce qui m'a été impossible jusqu'à ce moment. Je commence par vous annoncer avec plaisir et satisfaction que les voyages que j'ai dû faire par mer et par terre ont été très-heureux sous tous les rapports, sans que leur durée et leurs inconvénients aient altéré le moins du monde ma santé ou m'aient causé le moindre mal, non plus que les rayons ardents du soleil et la nécessité de dormir à la belle étoile (ce qui m'est arrivé plus d'une fois) à côté des Arabes et des juments. Aujourd'hui encore, Dieu merci, je me sens bien et je jouis d'une excellente santé.

Pendant ce temps là, j'ai pu visiter, comme je le demandais et désirais si ardemment, les principaux sanctuaires de la Palestine, surtout ceux qu'on trouve à Jérusalem, à Bethléem, à St Jean dans la montagne et aux alentours, m'arrêtant un mois entier à Jérusalem. Oh! comme il est doux de séjourner près des Saints Lieux! Avec quelle attention et quelle facilité on médite les mystères qui s'y sont opérés ! Comme il est consolant de penser : « C'est ici que le Fils unique de Dieu est né, a souffert, est mort et a été enseveli pour le salut du monde ! C'est de ce tombeau qu'il est ressuscité triomphant de la mort et du péché ! C'est de cette montagne qu'il s'est élevé glorieux au ciel, à la vue de ses disciples ! C'est dans cette vallée qu'il doit venir, à la fin des siècles, juger les vivants et les morts ! » Oh ! oui, la méditation des divers mystères jointe à cette pensée : *la chose est arrivée, ici, en ce lieu*, éclaire l'esprit, enflamme le cœur et ravit l'âme même malgré elle.

Je rends donc des actions de grâces infinies au Seigneur pour le sort qui m'est échu d'être destiné à la garde des Saints Lieux et au service de la mission qu'y entretient notre Ordre Séraphique, et quand même je n'aurais point d'autres motifs, celui-là seul me suffirait pour que je m'y dévoue à jamais tout entier. Aussi gardé-je de la reconnaissance et de la gratitude pour tous ceux qui ont contribué à me procurer un sort si beau.

Mais lorsque je me trouvais dans les Saints Lieux, me suis-je souvenu du T. R. Père Lulich ? Oui, je me suis souvenu de mon devoir et des promesses que j'avais faites à ce bon Père en lui faisant mes adieux. Et je récitais un *memento* spécial pour lui, en demandant à Notre-Seigneur et à la Sainte-Vierge pour Votre Très-Révérende Paternité la santé, la paix, et le bonheur du temps et de l'éternité.

Nous recevons d'Egypte de mauvaises nouvelles quant au choléra qui s'y est déclaré dans la première moitié du mois de juin dernier. Nous avons perdu aussi un certain P. Joseph de Malte, religieux de la Province ro-

maine, qui se trouvait en ces contrées depuis six ans et demi ; il est mort à l'hospice de Bolac, où le fléau l'a enlevé en 12 heures, sans que de continuels vomissements lui aient permis de recevoir le Saint Viatique.

Ici, grâces à Dieu, nous sommes exempts de maladies extraordinaires, et nous espérons que le Seigneur nous en préservera encore par la suite. Notre famille se compose de quatorze religieux, dont huit prêtres et six convers. L'un est occupé dans la paroisse, l'autre enseigne dans l'internat que tient ici la Terre Sainte. Un troisième confesse les religieuses, un quatrième étudie l'arabe ; nous sommes tous occupés, et les autres qui arriveraient trouveraient encore de la besogne. Les Pères Capucins ont aussi un petit hospice, de même que les Pères Lazaristes. La ville est grande et plus civilisée que les villes voisines. La plupart des habitants sont des Turcs qui ont conservé leur ancien fanatisme religieux. Cependant on ne nous insulte pas, et les Turcs commencent même à envoyer leurs enfants à notre collége pour y apprendre l'italien et le français. Un de nos frères laïcs va tous les jours chez le pacha pour enseigner le français à ses fils. Notre couvent consiste en une grande galerie, avec des chambres assez commodes et des fenêtres qui donnent sur une rue très-fréquentée. L'église est extrêmement pauvre, mais on en construit maintenant une autre, vraiment magnifique, et quand elle sera terminée, elle pourrait se trouver dans une ville quelconque de l'Italie ; mais il nous faudra encore du temps et de l'argent. Notre internat est beau et assez grand. Nous avons aussi une église hors de la ville, dans un faubourg nommé Katab, où l'on va célébrer deux fois par semaine pour la commodité des fidèles ; c'est comme la succursale de la paroisse. Le consul de France qui réside ici aime beaucoup les religieux. Alep est encore le siége de plusieurs patriarches et évêques orientaux de divers rites et communions.

J'ai besoin d'espérer que Votre Paternité, débarrassée des indispositions dont elle souffrait au printemps dernier, jouit actuellement d'une bonne santé. C'est ce que je lui souhaite.

Sur ce, je vous offre mes hommages, et vous laissant dans le doux et saint amour de Jésus et de Marie, je reste et me déclare avec les sentiments de sincère affection et d'estime que je vous dois,

De Votre Paternité Très-Révérende,

Le très-dévoué et très-obéissant,

Alep en Syrie, ce 17 juillet 1865. Fr. Vincent de Breno, *Min. Obs.*

ALBANIE.

Renseignements sur l'Albanie adressés au Rédacteur des Annales *par le P.* Aimé de Lucques, *Min. Obs. Miss. Apost. en Albanie.*

(*Suite et fin.* Voir pag. 179-189).

Après avoir parlé des usages des Albanais dans leurs mariages, je vais les prendre à leur naissance et dire comment ils élèvent leurs enfants.

Les enfants naissent ici, je crois, comme dans toutes les autres parties du monde; mais on ne les soigne pas comme ailleurs. On n'y trouve dans les accouchements ni sage-femme de profession ni médecin spécial; mais je pense que les femmes en pareil cas s'aident l'une l'autre. La patiente n'est pas entourée des soins qu'on leur donnerait chez nous (je parle de la campagne, car il en est autrement dans les villes); mais on l'étend sur quelques chiffons près du feu, bien couverte de ses propres vêtements, attendu qu'on n'use jamais d'un lit en pareille circonstance. Pas de soupe, pas de bouillon; un peu de pain, de lait, d'œufs et de choses semblables, voilà toute sa nourriture, et quelques jours après elle se lève pour vaquer à sa besogne. Les bergères qui descendent de la montagne dans la plaine ou montent de la plaine à la montagne accouchent souvent en route; puis elles prennent leur nouveau-né sur les épaules et s'en vont. Combien de fois ai-je baptisé de ces petites créatures que leurs mères m'apportaient à peine un jour ou deux après leur naissance; et certes, celui qui verrait la vivacité de ces enfants et la vigueur de ces mères serait bien étonné; il ne pourrait croire qu'un nouveau-né à la mine si florissante ne fût au monde que depuis si peu de temps. Je ne sais pas bien quels soins on donne à l'enfant immédiatement après sa naissance; mais j'ai vu souvent pratiquer l'usage de le placer dans un berceau en bois, avec un peu de paille, sur laquelle on étend un morceau de laine; on lave l'enfant dans un vase d'eau tiède, comme on laverait un jeune agneau; puis on le remet en place sans l'essuyer; on replie ensuite, de chaque côté, le morceau de laine en posant doucement les petites mains de l'enfant le long de son corps, on assujettit le maillot avec une longue bande, on le recouvre d'une pièce de toile. A l'endroit où se trouve la tête du petit être, le berceau présente un petit arc qui le préserve du contact et lui permet de respirer librement. Les mères laissent là leur enfant jusqu'à ce qu'il ait besoin d'être nettoyé; ou bien, si elles doivent voyager, elles le lient sur leurs épaules; si elles doivent s'ar-

rêter, elles le tiennent sur leur sein pour l'allaiter. Et cependant on ne trouverait pas en Albanie un seul sujet déformé par le rachitisme. Les femmes des villes sont, d'ailleurs, plus soigneuses : elles ont de très beaux berceaux avec leurs jolies garnitures, et tellement couverts de courtes pointes de coton que l'été c'est presque un miracle si la chaleur n'y étouffe pas les enfants. Eh bien ! non, ils ne meurent pas là dessous : vraiment l'homme est un animal qui s'accoutume à tout.

Les chrétiens portent l'enfant au baptême comme tous les autres chrétiens, avec cette différence qu'ici la parenté spirituelle s'étend à toute la famille. De même dans la confirmation, les Albanais contractent une parenté particulière, en faisant couper les cheveux aux enfants par une personne choisie à cet effet. Après la cérémonie, tous les membres des deux familles deviennent compères ou commères : cet usage est commun même aux Turcs. Puisque nous en sommes aux parentés, je crois bon de parler ici d'une autre parenté curieuse, par laquelle se lient *des frères et sœurs en Dieu.* Cela se fait entre femmes, ou entre hommes, ou entre un homme et une femme; mais en ce cas, la parenté se borne aux deux sujets. Voici comment se passe la cérémonie. Les deux sujets se réunissent ; ils prennent une aiguille ou un morceau de fer pointu quelconque, avec lequel ils se percent l'un et l'autre le petit doigt, jusqu'à ce qu'il s'en échappe quelques gouttes de sang ; ils les font couler dans une tasse ou un verre, ils y ajoutent un peu d'eau ; puis ils agitent et boivent l'un après l'autre cette mixtion des deux sangs : par là on a acquis *un frère ou une sœur en Dieu !* En cette qualité ils doivent ensuite s'aimer jusqu'à la mort, et si un frère s'est fait ainsi une sœur, il doit la respecter comme telle, de sorte qu'ils peuvent sans ombre de scandale se voir familièrement ; aujourd'hui toutefois on n'a plus à cet égard la même confiance.

Une fois que je travaillais avec plusieurs amis à éteindre une inimitié vieille de plus de trente ans, j'assistai encore à une semblable cérémonie, qui avait lieu entre des hommes : pour donner un gage plus certain de son pardon, le plaignant s'offrit à devenir le frère *en Dieu* du chef de la famille dont les membres l'avaient attaqué et blessé trente ans auparavant, la nuit, dans sa propre maison, pour le voler. Je ne pus m'empêcher de bien rire quand il s'agit de se percer les doigts, en voyant mes deux hommes hésiter également à se faire cette blessure, mais j'eus à me féliciter du résultat que nous obtînmes ; puis, suivant l'usage en pareille circonstance, le tout finit par un bon repas.

Si l'on naît, l'on meurt; on meurt donc aussi en Albanie. Voyons maintenant comment l'on y meurt et comment l'on enterre. Naturellement, là comme ailleurs, on meurt faute de respiration, puis on est mis en terre; mais différentes sont les dispositions avec lesquelles on accepte la mort et différentes les funérailles qui la suivent, si l'on considère ce qui se passe ailleurs.

Quant à la mort, l'Albanais l'accepte avec résignation et une sorte d'indifférence, absolument comme s'il ne s'agissait que de faire un petit voyage d'un lieu dans un autre. Aussi n'est-il pas difficile aux Missionnaires de déterminer les moribonds à se préparer aux derniers sacrements. Loin de là, à peine un Albanais sent-il son mal s'aggraver, qu'il les demande avec instances; et s'il fait un peu de difficulté pour recevoir l'extrême-onction, c'est par une crainte respectueuse; car il est convaincu qu'en cas de guérison, il devrait vivre en saint par respect pour le sacrement qu'il aurait reçu, et surtout il ne pourrait plus, sans s'exposer à mal, toucher au bien d'autrui, pas même manger un fruit tombé dans le chemin.

J'ai toujours été étonné de la tranquillité avec laquelle les Albanais meurent, et je ne saurais l'attribuer en premier lieu qu'à leur ignorance des conditions de la vie future; car, quoiqu'ils les croient heureuses pour les bons et malheureuses pour les méchants, ils n'ont point l'idée du souverain malheur réservé à ceux-ci, ni du souverain bonheur destiné à ceux-là. En second lieu, comme ils vivent presque tous misérablement, comme ils mènent une existence extrêmement pénible, il est naturel qu'ils la perdent sans peine. Du reste, les catholiques meurent chrétiennement, reçoivent volontiers les saints Sacrements, demandent pardon à tout le monde, soit à ceux qui les entourent, soit à ceux du dehors, et en supposant qu'il y ait quelque voisin avec lequel ils soient en mésintelligence, ce voisin va les visiter et ils lui demandent également pardon; après cela le malade ne cesse plus d'invoquer Dieu, la Sainte Vierge et les Saints, et les assistants prient avec lui. Je fus, une fois entr'autres, témoin oculaire de la mort d'un jeune homme dont la jeune fiancée (je savais qu'ils s'aimaient et ils avaient des motifs de s'aimer) agenouillée au chevet du moribond l'aidait, l'œil sec et d'une voix nette et sonore, à invoquer les Saints, et l'encourageait à se détacher du monde et à remettre son âme entre les mains de Dieu, avec une onction telle que je ne voulus pas l'interrompre, me contentant de réciter les prières ordinaires en pareil cas; quant à la pauvre jeune fille,

elle se réservait d'exhaler sa douleur par des plaintes bruyantes dès que son fiancé aurait expiré, et en attendant, elle versait de temps en temps une larme de tendresse.

On ne saurait décrire par la plume toutes les cérémonies qui ont lieu entre le moment du décès et l'inhumation : c'est une chose qu'il faut voir. Cependant j'en indiquerai de mon mieux les principales. A peine y a-t-il un décès que les voisins se rassemblent pour garder le défunt et aider ceux qui l'ont perdu. Ils commencent par le laver, le vêtir de ses plus beaux habits et le placer ainsi étendu par terre; puis ils ne cessent, surtout les femmes, de faire entendre autour de lui des lamentations. Ce sont eux qui s'occupent, pour les héritiers, des affaires de la maison, car les parents ont autre chose à faire : l'un va inviter les membres de la famille, dont chacun amènera, bien entendu, des compagnons; l'autre s'empresse de tuer un bon bœuf et d'y joindre des moutons en cas de besoin, tandis qu'un troisième aura soin de procurer du vin, de l'eau de vie, du pain, etc. car les parents et amis qui prendront part au deuil voudront bien manger, et plus ils seront satisfaits des préparatifs, plus ils vous assourdiront de leurs cris en route.

Voici comment se passe cette scène de deuil : dès le soir ou le jour même de la mort, les femmes du voisinage, comme plus compatissantes et pouvant plus facilement se faire venir des larmes aux yeux, partent tranquillement de chez elles; arrivées près de la maison du défunt, elles commencent une lamentation artificielle que des étrangers prendraient pour un chant lugubre. En effet, au milieu de leurs tristes gémissements, elles articulent en pleurant des paroles confuses par lesquelles elles expriment leur douleur au défunt, en lui rappelant les belles qualités dont il était orné, la perte infligée à sa famille, etc. Elles s'approchent ainsi doucement et lentement du mort, et jouent ce rôle jusqu'à une heure avancée; la nuit elles gardent le cadavre chacune à son tour.

Le lendemain matin la scène devient plus émouvante : tandis que les parents renouvellent avec les voisines ce qui s'est passé la veille, on voit arriver successivement les femmes invitées aux funérailles, la plupart des filles de famille mariées ailleurs. Celles-ci, en approchant de la maison, répètent ce que les autres ont fait la veille, se frappent des deux mains le front, et replient leurs doigts comme pour se meurtrir le visage de désespoir, du front au bas des joues, ainsi que le font leurs amies. Alors celles qui sont à l'intérieur cessent leur manége et viennent à leur rencontre; et c'est

ainsi que toutes ces femmes s'approchent du mort, s'agenouillent à ses côtés, se penchent sur lui et le baisent ; puis elles se relèvent, se frappent de nouveau le front, se couchent, et après s'être fait plusieurs meurtrissures, elles forment un chœur plaintif. Or qu'on se figure quelle belle harmonie ce doit être d'entendre toutes ensemble ces trente ou quarante femmes, et quelquefois un plus grand nombre !

Sur ces entrefaites viennent aussi les hommes, et alors l'âme est saisie d'un véritable sentiment d'horreur. Quand ils sont arrivés près de la maison, à la porte de la cour, si elle est précédée d'une cour, sinon à une distance égale, ils s'arrêtent tous ensemble, déposent leurs armes, leur coiffures (et notez que les Albanais, se rasant entièrement la tête, paraissent porter autant de têtes de mort), leur manteau, s'ils en ont un ; puis, poussant tous ensemble un cri, ils vocifèrent ces mots : *plantum magnum*, dont je n'ai jamais cherché à connaître la signification, et en même temps ils se frappent des mains le front, comme je l'ai dit des femmes ; mais ils se le frappent tout de bon, puisqu'ils en font jaillir le sang. Dès qu'ils ont jeté le premier cri, ils branlent la tête, se tordent le corps, et, les mains croisées, les jambes tournées tantôt à droite, tantôt à gauche, ils s'avancent à pas lents en poussant un gémissement. Après avoir fait quelque pas, ils se redressent, étendent les mains, se frappent, s'égratignent le front, et se mettent à crier comme s'ils reprochaient au défunt de s'être laissé mourir. Ils recommencent ensuite leurs contorsions, et continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils arrivent près du cadavre. Alors ils se jettent dessus comme les femmes, le baisent et mettent leur visage contre son visage ; et comme les meurtrissures qu'ils se sont faites ont couvert de sang tout leur visage et qu'ils le laissent couler, ils en baignent la tête et tous les vêtements du défunt, leur propre visage et leurs propres habits ; tout est donc souillé de sang. Pendant ce temps là les gens de la maison sont allés prendre les armes et les effets déposés au dehors, pour les porter à l'intérieur. Les autres, après cette explosion de douleur, sont aussi introduits dans la maison, et dès lors on ne pleure plus ; mais une table est, suivant l'usage, disposée à terre avec des rafraîchissements et des calmants propres à diminuer la désolation : ils consistent en force eau-de-vie, en fromage, en viandes et en fruits. Là on parle du décès survenu, tandis qu'au dehors ou en un autre lieu on a préparé nombre de belles grandes chaudières remplies d'excellente viande.

La matinée ainsi passée en deuil, c'est-à-dire en cris et en démonstrations,

quand tous les invités sont arrivés, on lie le mort sur une espèce de civière, et on le porte à l'église. Cependant, avant de partir, les hommes poussent un autre cri, et donnent au cadavre un autre baiser; puis ils le prennent sur les épaules et se mettent en route. Les femmes suivent le convoi en faisant entendre leur symphonie funèbre, en gémissant à haute voix, en rappelant les actions, les qualités, etc. du défunt; de sorte que, si en certains endroits le prêtre accompagne le corps, il lui est presque impossible, à cause de ce tintamarre, de réciter soit le *De profundis*, soit un *Requiem æternam*. Quand on est arrivé à l'église, le Missionnaire impose et tâche d'obtenir silence; puis il récite les prières ordinaires, célèbre la Sainte Messe et termine les obsèques, après lesquelles les assistants prennent le mort et le portent à sa tombe, toujours accompagnés des plus proches parents. C'est là qu'il faut entendre les pleurs, les lamentations, et voir les simagrées des femmes, de la sœur, de la mère, de la femme, etc., du défunt; on dirait qu'elles veuillent être enterrées avec lui; mais bientôt leurs amies les embrassent, les entraînent et se dirigent vers la maison mortuaire. Peu à peu on se calme, et on se prépare à faire un bon repas, sauf à recommencer à pleurer aux heures convenables et dans les moments déterminés par l'usage. Quand on est arrivé à la maison, on s'assied par terre à une table ronde; on se met à boire de l'eau-de-vie, à manger de différents mets, de la viande, du riz en abondance, de façon à bien se remplir le ventre. Cependant je ne crois point que, s'il se trouvait là quelque européen, il fût capable de prendre quelque nourriture, lorsqu'il verrait nos Albanais faire rafle dans des plats en bois ou en terre ordinaire d'une vétusté telle qu'ils semblent être d'un autre siècle, avec des mains non blanches et propres, mais noires et toutes sales; lorsqu'il les verrait tout meurtris et souillés de leur propre sang, présenter un visage tout sanguinolent qui leur donne l'air de véritables monstres; car ils ont l'habitude de ne point se laver pendant plusieurs jours de ces taches de sang; ils commettent d'ailleurs tant d'autres malpropretés qu'elles sont vraiment insupportables pour l'homme élevé d'une manière tant soit peu honnête. Le repas terminé, chacun se rend à ses affaires, et ainsi finissent le deuil, la douleur, les funérailles....

Les femmes se livrent encore à d'autres simagrées, comme de se mettre à pleurer à certaines heures du jour pendant un certain temps, ou quand survient une visite de condoléance; mais il serait trop long de les décrire, d'autant plus que cela varie suivant la différence des classes auxquelles les

femmes appartiennent, de même que varie le cérémonial ci-dessus décrit; car en ville les usages sont plus sérieux et plus décents. Je ne m'arrêterai pas plus longtemps à ce sujet, et je vais parler du genre de vie ordinaire des Albanais.

En Albanie comme en toutes les parties du monde on mange avec la bouche, et on se sert des mains pour préparer les mets; mais la manière dont l'on mange et dont l'on apprête les mets est bien différente de la nôtre. La propreté est une vertu que préconisent toutes les nations, toutes les classes : chacune d'elles évite certains actes comme incivils, certaines choses comme répugnantes, mais chacune à son point de vue et suivant les idées dont elle a été imbue; d'où il résulte que, si l'on observe bien les différentes sortes de gens, on verra que l'une trouve toujours quelque chose à redire à l'autre.

Vienne maintenant un homme assez bien élevé, qu'il s'asseie à une table orientale, et je parie qu'il ne mangera rien tant que la faim ne le pressera pas avec une force irrésistible. D'abord l'obligation de rester assis par terre lui fera trouver cette position intolérable; cependant il pourra rémédier à cet inconvénient en s'étendant de son mieux; mais de se voir devant une vieille table ronde sans nappe, élevée d'une palme au-dessus du sol, couverte de morceaux de pain et de fromage, devant des plats non-seulement en terre ordinaire, mais tellement écaillés qu'ils semblent avoir servi à toutes sortes d'usages, puis de voir tout le monde y fouiller avec les mains, et encore avec quelles mains, quand même on aurait pris le soin de les laver auparavant! sans couteaux pour détacher, ni fourchettes pour saisir les bouchées, attendu qu'on se sert seulement de cuillers de bois pour les potages, encore ne sont-elles pas propres... outre que personne n'a de mouchoir de poche!... Quant à ce qu'ont fait les cuisinières et les ménagères, il n'y a pas moyen d'y rien changer! Je puis garantir que, quand même on imaginerait les procédés les plus malpropres, les mélanges les plus dégoûtants, on les trouverait tous parmi ceux que pratiquent les Albanais, si l'on veut et si l'on peut bien les observer. Cela n'empêche pas pourtant qu'ils parlent souvent, eux aussi, de propreté! Pour nous, plutôt que de mourir de faim, nous fermons les yeux, nous tâchons de ne penser à rien, nous raflons comme les autres, nous mangeons et nous avalons; puis, ce qui n'empoisonne pas, engraisse! Quand les Albanais boivent, ils s'y mettent, là encore, tous à la fois, puisant dans un bocal ou une courge; si c'est du vin, on le pré-

sente d'abord au premier de la table, et on le fait ensuite passer successivement aux autres, jusqu'à ce qu'il revienne à celui qui y a puisé le premier, et que la soif ne le reprenne pas, lui ou ses commensaux. S'ils boivent de l'eau-de-vie, ils se servent tous, bien entendu, du même verre, et comme en buvant de l'eau-de-vie on mange toujours quelque chose, il est facile de considérer de quelle couleur est devenu le verre, quand il a fait trois ou quatre tours. Tout cela s'applique aux paysans et surtout aux montagnards; car s'il s'agit des gens de la ville, il faut dire qu'ils sont plus propres : ils ont des nappes, des plats décents, de jolis verres à dessins, des cuillers propres, des mouchoirs de poches, des mets mieux préparés, etc., mais pas de fruits.

Ici la manière de dormir est également particulière, et il faut de bonnes dispositions pour prendre un peu de sommeil. Chez les paysans on ne connaît point les lits : ils se contentent d'une simple natte (quand ils en ont une) ou tout au plus d'une pièce d'étoffe étendue sur le sol et dont souvent on se passerait volontiers; puis tout le monde se couche dans la même chambre où l'on a mangé et conversé. On peut se figurer quelle compagnie on y trouve d'insectes blancs, rouges et noirs !

Dans les villes vous avez un matelas, des draps et des couvertures propres; mais là encore il n'y a qu'une chambre, qui sert de salle de réception, de salle à manger, de salon, de dortoir; par conséquent, quand même ces pièces sont bien entretenues, décorées et de cérémonie, on ne manque pas d'y recevoir des visiteurs invisibles peut-être, mais pas moins désagréables.

D'ailleurs, dans toutes ces réunions ou conversations communes, on ne songe jamais à mettre les hommes et les femmes ensemble; toujours les hommes sont seuls, les femmes seules, Si l'on mange, ce sera dans une chambre et à une table à part; si l'on dort, de même; si l'on chante, vous n'entendrez que des voix d'hommes, ou des voix de femmes. De même, si l'on danse, les hommes exécuteront seuls leurs sauts mystérieux, et les femmes, de leur côté, leurs figures affectées. Jamais on ne verra dans les rues des personnes de différent sexe marcher de compagnie : les hommes vont avec les hommes, se parlant de leurs exploits, de leurs travaux, etc.; les femmes en bavardant, suivant l'habitude de leur sexe. Il y a des paysannes qui ont la face découverte; mais les femmes des villes ont le visage couvert, et ne laissent voir que les prunelles de leurs yeux, absolument comme nos masques au carnaval.

CHINE.

Lettre du P. Smeraldo de Livourne, *Min. Obs. Réf. Miss. Apost. en Chine, au Supérieur de la Province.*

Mon Révérend Père,

Voici un fils qui vient du bout du monde vous donner des nouvelles de sa personne et des travaux apostoliques qu'il accomplit afin de sauver des âmes rachetées du sang précieux d'un Dieu fait homme, et d'amasser ainsi pour sa pauvre âme et pour ses confrères, surtout pour ceux qui appartiennent à la même famille religieuse, quelques mérites qui produiront leurs fruits dans l'éternité. J'ai la ferme confiance que ces travaux contribueront à augmenter votre gloire, et à m'assurer la mienne, après que je l'ai si souvent compromise par mes péchés. Il est vrai que je me trouve bien loin de vous; mais je n'ai pas oublié que je suis votre fils, quoique l'hémisphère qui nous sépare m'empêche de jouir de l'aimable et doux commerce de mes chers Pères et confrères, comme j'en ai joui autrefois.

Enfant de la Province des Observantins réformés de Toscane, je me souviens avec un indicible plaisir d'y avoir pris la livrée Séraphique qui m'était plus chère qu'un manteau royal; aussi marchais-je tout fier d'un si beau costume. Les mondains ne croient pas et ne sauraient croire, sans en faire eux-mêmes l'expérience, combien j'étais ravi d'avoir endossé ce saint habit! Plusieurs fois le jour je le regardais et le regardais encore ; puis j'y imprimais d'affectueux baisers de dévotion. Figurez-vous donc quelle douleur je dus éprouver en arrivant au grand Caire en Egypte, où il me fallut reprendre des habits séculiers! Ce changement, quoique prévu depuis longtemps, me perçait continuellement le cœur et me tentait presque de me retirer de la carrière de missionnaire, à laquelle le Seigneur m'appelait. Sans doute, suivant la parole de saint Grégoire, *les traits qu'on voit venir, blessent moins* (1) ; néanmoins ma plume ne saurait décrire la douleur que j'éprouvai, quand je dus déposer notre saint habit, et je crois que celui qui l'aime sincèrement me comprendra. Cependant, lorsque j'eus passé quelques jours dans cette ville (l'ancienne Memphis) avec mes compagnons de voyage, le P. César de Telve, mineur réformé de la Province de la Marche, et le P. Séraphin d'Urbino, mineur observantin de la même province, nous nous diri-

(1) *Minus jacula feriunt, quae praevidentur.*

geâmes vers Suez, port sur la mer Rouge, où nous arrivâmes après dix-huit heures de marche par la poste dans le désert. Trois jours après, nous nous embarquâmes sur le grand bateau à vapeur anglais le *Bengall*, et nous naviguâmes heureusement jusqu'au port de Galle dans l'île de Ceylan (Indes). Je n'ai rien de particulier à noter sur ce trajet, non plus que sur le suivant, jusqu'à Hong-Kong, port chinois où les Anglais sont les maîtres absolus. Car, si nous voulons excepter la houle ordinaire de la mer, les troubles qu'elle cause à l'estomac, et les excessives chaleurs qui me faisaient suer au point qu'il semblait que mes os se fondissent, le voyage fut aussi heureux qu'on pouvait le désirer, sans tempêtes, sans typhons et sans autres accidents. J'eus donc bien lieu d'admirer, de remercier et d'adorer la miséricorde divine. Comment Dieu imposait-il silence aux ouragans, enchaînait-il les vents, commandait-il le calme à un élément perfide, et procurait-il le voyage le plus heureux à tant d'ennemis implacables? Peut-être à cause des prières qu'on faisait? Mais qui est ce qui les aurait faites? J'ai voyagé avec toutes sortes de gens, des juifs, des turcs, des païens, des protestants, et j'ai vu tous les premiers s'agenouiller plusieurs fois matin et soir et même dans la journée devant leurs idoles et leur offrir des prières et des supplications; mais le chrétien, soit catholique, soit protestant, jamais je ne l'ai vu ployer un genou et adresser une prière au Très-Haut, comme si l'homme s'abaissait en adorant Dieu! comme si c'était avilir la dignité humaine que de rendre hommage au Créateur de l'univers! Mais quand on ne prie pas Dieu, cesse-t-on au moins de l'offenser? Hélas! on cesse bien, vraiment, de l'offenser! Loin de là, le temps de la navigation semble être celui où on lâche la bride à tous les vices! Le temps de la navigation est un temps de loisir. Or, comment le passe-t-on? Voici : dans l'ivrognerie, dans des conversations obscènes, dans la lecture de romans impudiques, dans des chants passionnés et des danses, dans des génuflexions, des courbettes, voire des actes d'adoration mille fois répétés devant Mademoiselle ou Madame Y. Oui! cet orgueilleux qui dédaigne de ployer le genou devant le Créateur, le ploiera devant un morceau de fange immonde, devant une créature, qui lui est, telle que la femme, inférieure par sa position. Je crois que c'est là un châtiment manifeste du ciel, dont menacent souvent les Saintes Écritures; alors Dieu ne guérit pas les hommes, il les livre à leur propre sens, il les laisse tomber dans la plus honteuse dégradation et se glorifier de leurs chutes. Au spectacle de ces abominations, je me sentais frémir d'indignation, et plusieurs

fois, suivant l'expression du Dante, je me mordis les mains de douleur. Eh bien ! si, malgré tout cela, Dieu nous conservait par un trait de sa divine miséricorde, ne fallait-il pas l'adorer, le remercier et le bénir à jamais ? Cependant ce qui console, ce qui émeut même jusqu'aux larmes, c'est d'entendre les lèvres du noir abyssin, du brun indien, du Siamois et du Chinois prononcer les doux noms de Jésus et de Marie. C'est alors qu'on voit se vérifier la divine prophétie de la Sainte-Vierge : « Toutes les générations me disent bienheureuse (1). » Voilà tout ce que je puis dire de particulier sur mon voyage de Rome à Hong-Kong, mais en abrégé; car si je voulais en décrire minutieusement toutes les particularités, il vous faudrait dépenser un mois entier à m'écouter avec une patience excessive, pour n'entendre, d'ailleurs, que des choses fort peu importantes.

Quand nous fûmes arrivés à Hong-Kong (ce nom signifie en notre langue *ruisseau aromatique*), nous fûmes reçus avec une joie et une affection incroyables par les Missionnaires et par Mgr le Révérendissime Vicaire Apostolique, notre confrère réformé. Hong-Kong est situé dans une île du même nom appartenant aux Anglais. Cette ville présente une vive image de ce qui se passait à l'aréopage d'Athènes. Le culte y est libre pour toutes les sectes, et les Turcs dans leur mosquée, les protestants dans leur maison de prière, les païens dans le *miao* de leurs idoles, les juifs dans leur synagogue, les catholiques dans leur église exécutent leurs cérémonies en public sous la protection du gouvernement qui les garantit de toute insulte. Il y a, en outre, une église consacrée, comme l'autel de l'aréopage, *au Dieu inconnu*, et là il est permis à tous, excepté aux catholiques, de faire leurs cérémonies. Le protestant y entre et prêche ses doctrines bâtardes, le Turc y entre et invoque son Mahomet, l'idolâtre y entre et adore son *Pu-Sà* (c'est le nom général des idoles en Chine). Mais l'église la plus jolie est celle des Francs-maçons, l'*église*, ou plutôt l'établissement impie de leurs sacriléges conciliabules. Eux aussi, quoiqu'ils fassent profession expresse de n'admettre ni âme, ni Dieu, ni rien, ont construit une maison appartenant à leur société infernale, et ils lui ont donné le nom d'église. Au-dessus de la porte principale ils ont placé leurs armoiries, c'est-à-dire le compas, l'équerre et le plomb, et en arrière cette inscription : *en l'an de la lumière* 5853, inscription aussi ridicule en soi que contraire au pyrrhonisme, à l'athéisme et au système diabolique des adeptes de la Franc-maçonnerie. En effet, que cette

(1) *Beatam me dicent omnes generationes.*

année fût l'an 5853 de la lumière, nous le savons à ne pas en douter, puisque l'Ecriture-Sainte, à laquelle nous croyons, nous l'apprend. Mais qui leur a dit, à eux qui n'admettent pas un iota de l'Ecriture, que cette année en laquelle ils ont ouvert leur odieux réceptacle était l'an de la lumière 5853 ? Et s'ils répondent qu'ils l'ont appris dans leurs livres, je demanderai aux auteurs de ces livres qui leur a dit que, quand ils sont venus au monde ou quand ils les ont écrits, on était à telle ou telle époque? qui leur a dit que la lumière, depuis son apparition jusqu'à leur temps, comptait tel nombre d'années? Oh ! c'est ici vraiment que *ceux qui se prétendent sages sont devenus insensés*, et il semble que le prince de Sion, par pitié de ces pauvres niais, leur adresse directement cette parole : *ô Stulti, aliquandò sapite; ô insensés, ayez donc une fois un peu de sens!* Malheureusement leur équerre n'a pas servi à leur redresser le moins du monde l'esprit ; il les a laissés avec une tête ronde comme l'O de Giotto, tels que leur compas les avait formés dès l'origine. — Mais je reprends mon récit.

Je restai six mois dans ce port. J'étais comme les âmes du Purgatoire, qui ont un pied sur le seuil du Paradis, sans qu'il leur soit permis d'y entrer. De même j'étais au seuil de l'empire chinois, aspirant à aller cultiver cette vigne que je me voyais destinée par le ciel, et il ne m'était pas donné d'y entrer à cause des troubles qui fermaient les chemins. Le vicaire apostolique fit deux fois explorer la route de Kuan-tum, qui est pour nous la plus courte et la plus directe; mais on alla lui annoncer qu'elle était impraticable. On essaya de la route de Xan-hai, mais il fut répondu qu'il était impossible de la suivre. A la fin, on tenta le passage du côté de Fu-chen, et l'on nous dit : il est bien difficile. Oh ! on laisse au moins là quelque espoir, on n'emploie plus le mot désagréable d'*impossible*. En conséquence, le 23 janvier 1855, le P. César et moi, nous partîmes dans la direction de Han-may, ville chinoise en face de l'île Formose, où nous arrivâmes le jour de la Purification.

Nous y trouvâmes les Très-Révérends Dominicains espagnols, auxquels appartient la mission de Fu-chen. Ces religieux, les Pères Ange Boffurul, Sébastien de Sales et François Zea, nous accueillirent et nous traitèrent avec cet esprit de charité et d'affection qui portait l'un vers l'autre nos saints Fondateurs Dominique et François. — Après avoir demeuré deux ou trois jours dans cette ville, nous allâmes visiter quelques villages chrétiens, appelés l'un Kam-wei, et l'autre Hiao-pau. Et qui pourrait dépeindre l'allégresse

et la joie de ces bons chrétiens? Il suffit de dire que tous, du petit au grand, du pauvre au riche, s'empressaient autour de nous. On aurait dit qu'ils ne faisaient que chercher jour et nuit les moyens de mieux nous traiter. Si le sol ou les eaux de la localité avaient quelque produit délicieux, c'était pour nous exclusivement. On venait avec des violons, des lyres et d'autres instruments de musique, chanter les litanies de la Sainte-Vierge ou le *Gloria in excelsis Deo*, avec d'autres compositions en l'honneur de l'Enfant Jésus, mais tout cela dans la langue nationale. Puis on nous disait : « Pères, nous vous prions d'écrire à vos parents en Europe et de leur demander qu'ils nous recommandent à Dieu et à la Très-Sainte Vierge Marie, afin que nous, qui vivons ici au milieu des idolâtres, nous puissions aller en Paradis avec eux. » Aussi, comme ils avaient parmi eux tant de Pères, entendaient-ils tant de messes, s'approchaient-ils si souvent des Sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, que ce sont certainement tous des saints. « Non, disaient-ils, nous ne manquerons pas à notre devoir. » Et je me disais intérieurement : Quelle confusion ne devront pas, au contraire, éprouver nos européens au jour redoutable du Jugement, lorsqu'ils se trouveront avec vous devant le Juge-Eternel ! Cependant, j'espère dans la miséricorde de Dieu !

Tandis que nous étions si heureux au milieu de ces bons Chinois, nous faisions nos préparatifs pour pousser en avant. — Nous envoyâmes à la ville de Kian-kieu-fu des hommes chargés de questionner les voyageurs venant de l'intérieur, afin de savoir si les routes étaient libres, et il nous fut répondu qu'elles étaient très-libres, excepté sur un bout d'environ quatre journées de chemin, où des assassins par bandes de cent individus, plus ou moins, assaillaient les voyageurs à main armée, et les dépouillaient de tout. Que penser, que faire donc? Le temps pressait; car nous voulions arriver pour Pâques, et la route est longue et difficile. Nos bons néophytes trouvèrent un expédient : « Que le R. P. Matthieu Peng, prêtre chinois, notre conducteur, s'habille en mandarin, parce qu'il connaît bien la langue, dirent-ils, et que les deux autres lui servent de secrétaires. Nous inviterons ensuite le chef des brigands à l'accompagner durant les quatre journées de route dangereuse; de cette façon le voyage se fera sans aucun risque. » On suivit ce conseil. Nous mîmes notre conducteur en mandarin, nous invitâmes le chef des brigands à nous accompagner, en lui donnant un écu et en nous chargeant de payer tous les frais pour son salaire. Puis nous lui offrîmes encore un autre écu pour étrenne, et le 7 mars nous partîmes pour notre destination

au milieu des sanglots et des soupirs de ces bons chrétiens. Pensez, mon Révérend Père, de quelle tranquillité nous pouvions jouir, avec l'escorte que nous avions ! Nous craignions les brigands, et nous ne craignions pas moins leur chef notre compagnon, qui nous fut cependant très-fidèle : trois fois nous rencontrâmes les bandits, et trois fois nous précédant il leur assigna leur poste, parce qu'il était responsable du *mandarin* et de ses compagnons, et ces hommes nous regardèrent fixement en silence et nous laissèrent passer. Grâce au ciel, nous arrivâmes ainsi à Kiue-tao, lieu jusqu'où il était convenu qu'il nous accompagnerait ; il nous délivra un sauf-conduit, reçut son salaire avec mille remerciements et s'en alla. De notre côté, nous continuâmes notre route.

Le chemin était horriblement fatiguant : les hommes qui nous portaient ne pouvaient à cause du poids gravir ces rudes montagnes, de sorte qu'il nous fallait aller à pied. Nous tâchions de nous dérober à la vue des idolâtres, de peur d'être reconnus comme européens ; mais en voyant notre épaisse barbe blonde, et nos tresses de cheveux dont la longueur n'était pas encore d'une paume et demie et de la même couleur que notre barbe, ils disaient hautement : « Voilà deux européens ! » Puis, s'apercevant que nous ignorions entièrement leur langue, ils ajoutaient : « oui, voilà bien des européens. » Nous fûmes donc reconnus comme tels deux ou trois fois ; mais le bras du Tout-puissant, qui nous avait appelés à travailler à cette vigne, ne manqua jamais de prendre notre défense. Après vingt journées de marche, nous arrivâmes donc heureusement à un petit village chrétien nommé Fong-lim dans la province de Kian-hy, lequel était la station convenue avec les chrétiens de Huo-pan qui nous accompagnaient. On était déjà au jeudi après le dimanche de la Passion. Quand ces chrétiens nous virent, ils ne purent proférer une parole, tant ils étaient transportés de joie ! A la fin, ils nous dirent après un long silence : « Pères, nous craignions d'avoir à passer la fête de Pâques sans messe, et c'est pourquoi nous priions Dieu jour et nuit de faire passer quelque prêtre. Dieu nous a exaucés. Au lieu d'un missionnaire, il nous en a envoyé trois. Qu'il soit à jamais béni ! » Aussitôt le premier catéchiste envoya deux hommes, l'un pour aller chercher les choses nécessaires à la célébration de la messe, l'autre pour aller avertir le Père à une journée de chemin. Nous ne tenions guères cependant à rester là quinze jours et nous fîmes tous nos efforts pour partir. Mais comment réussir ? Nous n'avions ni porteurs, ni personne pour nous accompagner ; et

il nous manquait d'ailleurs ce qu'il nous fallait absolument pour le voyage. Nous dûmes demander à nos chrétiens de préparer notre équipage. Mais ils ne voulurent rien faire avant le mardi de Pâques. D'après cela, mon Révérend Père, vous pouvez juger avec quel zèle ils nous servaient. Le jour du départ arrivé, tous vinrent nous accompagner jusqu'au navire avec des larmes et des soupirs : on aurait cru voir l'Apôtre quittant Milet pour se rendre à Ephèse.

Une fois embarqués, nous fîmes, après deux jours de navigation, un détour de près de trois heures, pour aller présenter nos hommages à l'Illustrissime Monseigneur D. Xavier Dauniucurt, vicaire apostolique au Kian-hy, membre de la Congrégation des missions de St-Vincent de Paul. Quand on n'a point vu l'affabilité de ce prélat, on ne peut s'en faire une idée. Ayant passé près de deux jours dans une compagnie si aimable et si honorable, nous nous remîmes en chemin pour nous rendre à Liu-kian-fu, autre chrétienté du Kian-hy, à une distance de quatre journées de marche. Dans cette partie de la route nous essuyâmes quelques tribulations, mais nous en fûmes quittes cependant pour la peur. En effet, le bruit courut que les troupes impériales ne se trouvaient qu'à une distance de dix milles, qu'elles s'emparaient de toutes les barques pouvant contenir plus de 20 personnes, et la nôtre pouvait en contenir plus de 30. De sorte que le batelier ne voulut pas aller plus loin, et il nous fallut prendre un petit bateau pêcheur où l'on peut comprendre combien nous étions mal à l'aise, et c'est ainsi que nous parvînmes à passer à travers les troupes impériales sans être vus. Arrivés à la chrétienté de Lin-kian, nous y reçûmes l'accueil accoutumé. Nous nous y arrêtâmes seulement quatre jours, tant parce que nous voulions nous hâter que parce que nous craignions que plus tard les routes ne fussent plus libres, et aussi parçe que ces chrétiens n'avaient pas, comme les autres, à prétexter pour nous retenir l'approche d'une grande fête. On détacha donc une barquette pour aller jusqu'à l'embouchure du fleuve où se trouve la petite ville de Pin-Kian-Sien. Là nous en prîmes une autre jusqu'au grand village de Xen-li, non très-loin de la ville d'U-Kian-zen, chef-lieu de la province de Hu-pè (notre vicariat apostolique). Il semblait vraiment qu'en ce voyage le Seigneur bénit nos pas ; car, outre que nous trouvions toujours des cours d'eau navigables, Dieu nous fit avoir en poupe un vent si favorable que nous avançâmes plus en cinq jours que nous ne l'avions fait en un mois. Nous arrivâmes ainsi en très-peu de temps à Xen-li. Là finirent nos consola-

tions pour faire place aux angoisses, aux tribulations et aux orages que le Seigneur déchaîna pour nous éprouver.

Lors donc que nous fûmes parvenus à ce village, nous y trouvâmes un nombre incalculable de navires chargés de troupes impériales, qui se tenaient en garde contre les rebelles et qui, en conséquence, exerçaient une surveillance rigoureuse comme en temps de guerre. Là finissait l'affrétement de notre barque : nous fûmes donc obligés de descendre à terre et de marcher pendant une journée et demie, pour gagner la chrétienté la plus proche. Nous demandions aux équipages des navires voisins quelles sont les routes à suivre pour aller à tel ou tel endroit, et ils nous répondent qu'elles sont très-difficiles. Le capitaine d'un bâteau militaire vint banqueter avec notre patron ; mais il ne nous reconnut pas comme Européens ; malheur à nous et au P. Peng, notre excellent conducteur, s'il nous avait reconnus ! Quand cet homme fut venu, le P. Peng, quoique fort inquiet, prit courage et lui demanda, l'air tranquille et d'un ton ferme, comment les soldats du guet se conduisaient à l'égard des voyageurs? Il en reçut cette réponse catégorique : « Ecoutez, M. Peng, sur le chemin que vous devez parcourir, à chaque intervalle de cinq milles, il y a un piquet de patrouille, et par conséquent il est impossible que vous passiez inaperçus. Essayez donc, si vous avez un passeport, car vous pourrez peut-être passer ; sinon, retournez sur vos pas, parce qu'il vous serait impossible de passer, tant les soldats sont rigoureux ! Quand ils voient des voyageurs, ils leur demandent leur passeport et leur font ensuite subir un examen minutieux. Si ceux-ci ne leur paraissent nullement suspects, ils les laissent passer ; autrement ils les retiennent, afin de bien s'assurer de leurs dispositions. Quand les voyageurs n'ont point de passeport, ou on les chasse, ou, s'ils paraissent suspects, on les tue sans forme de procès. » Puis le capitaine se tourna vers nous deux, qui nous tenions sur nos gardes pour ne pas être reconnus, et nous dit : « Pourquoi êtes-vous si tristes? Ne vous tourmentez pas ainsi. Après tout, ce n'est pas un si grand malheur de retourner sur ses pas. » Ces mots avec quelques autres me suffirent, et je m'en allai. Le P. Peng se tourna vers nous tout affligé : « Quel parti prendre? dit-il. Nous n'avons point de passeport, vous êtes suspects comme Européens, et je le suis également à cause de vous. Que faire? » L'unique parti qui nous restait était de retourner sur nos pas, à une distance de quinze journées, et de gagner Heu-cheu-fu, chrétienté la plus voisine, et ainsi fîmes-nous. Le même bâtelier qui nous avait menés là, nous emmena, partant le

lendemain 9 mai. Le ciel nous donna de nouveau le vent en poupe, de sorte que nous fîmes plus de quinze lieues ou de quinze milles toscans en une demi-journée, en remontant le cours du grand fleuve Kiam, qui prend sa source dans le Thibet et va se jeter dans le Xan-hai, après avoir traversé le vaste empire chinois tout entier. Il a une demi-lieue de largeur, et sa profondeur est proportionnée à sa largeur. Le long du trajet nous gémissions sur la nécessité de retourner en arrière. Mais qu'arriva-t-il? Nous gagnâmes vers le soir la ville de Tou-cheu-fu, et le bâtelier comptait y passer la nuit, lorsque, avant que notre barque s'approchât de terre, des sbires et des soldats sautèrent dedans, et commencèrent à dire avec la dernière arrogance : « Bâtelier, quelles marchandises avez-vous? » — « Aucune, » répondit-il. — « Qui avez-vous dans votre barque? » — « Cinq hommes (nous trois missionnaires et deux chrétiens de Fong-lim, qui nous accompagnaient). » — « Bien, nous voulons les voir, qui sont-ils? » — « Des voyageurs de Kian-hy. » — « Où vont-ils? Quel est leur commerce? » Le P. Peng répondit : « Nous voulions aller à U-chian-zen; mais par peur des rebelles nous retournons sur nos pas et nous nous rendons à Heu-chou-fu, où nous avons des parents et des amis, et nous sommes marchands de perles. » — « Ces deux messieurs, qui sont-ils? » — « Ce sont nos associés dans le même commerce. » — « Est-ce vrai, Messieurs? » — « Nous? Eh! nous venons de Fu-chen, nous ne comprenons pas la langue des mandarins. » — « Vous ne comprenez pas? Vous venez de Fu-chen? Mensonge! Vous êtes Européens! Allons, nous allons visiter vos bagages. » En effet, ils prirent le coffre où étaient nos habits et le retournèrent du haut en bas, et n'y trouvant rien qui pût nous faire passer pour des gens suspects, ils quittèrent leur ton hautain et nous dirent avec bienveillance : « Maintenant nous savons que vous n'êtes pas de mauvaises gens, mais de paisibles voyageurs. Mais il y a ces deux là qui ne savent pas parler; ce ne sont certainement pas des Chinois, et notre devoir est d'avertir le mandarin. Qu'ils aient donc la bonté d'attendre que nous l'ayons averti, et que nous ayons reçu sa réponse, qui ne peut manquer d'être bonne. » Comment se tirer de là? Ces hommes n'avaient nullement l'intention d'aller chez le mandarin, mais bien celle de nous tâter un peu les poches par leur finesse. En effet, ils s'éloignèrent quelque temps, puis ils revinrent en disant : « Nous avons donné de bons renseignements au mandarin, et en conséquence il a répondu que vous nous donniez quelque chose, et qu'ensuite vous pouviez aller votre chemin. Vous nous avez une grande obligation : donnez-nous

donc 1,000 sapèques (5 livres toscanes pour chacun). » Alors le P. Peng dit : « Nous n'avons même pas assez d'argent pour le voyage. Nous voulons plutôt aller chez le mandarin et lui demander de l'argent afin de pouvoir nous rendre à Heu-chou-fu. » A ces mots, nos Chinois insistèrent pour que nous ne nous présentions pas au mandarin, parce qu'il nous aurait reconnus comme Européens, et qu'en cette qualité nous aurions encouru les peines les plus graves, etc., etc. Pour en finir, nous leur donnâmes 200 sapèques, et ils s'en allèrent. Nous visitâmes ensuite nos effets et nous nous aperçumes de la disparition de nos mouchoirs blancs et du rasoir du P. César : grande perte pour nous ! A ces débats les deux chrétiens de Fong-lim, qui nous accompagnaient, perdirent la parole et faillirent s'évanouir ; ce qui accrut encore les soupçons que nous inspirions. L'un d'eux notamment éprouva une grande secousse jusque dans ses facultés mentales ; mais on ne reconnut son état de folie qu'au bout de quelques jours. Le lendemain les satellites, revenus sur leurs pas, se mirent à nous suivre, peut-être pour avoir quelque argent ; mais ne nous atteignant dans aucun endroit qui fût soumis à la juridiction de leur mandarin, ils ne purent nous inquiéter davantage. Ce que voyant, le P. Peng, d'accord avec nous, résolut d'aller directement à Heu-chou-fu, pour engager les chrétiens qui connaissaient bien les chrétientés à nous conduire en lieu sûr, après avoir recommandé au bâtelier de nous transporter très-lentement jusqu'à Xan-te-fu, en traînant un peu sur la route.

Là nous devions attendre quelques jours l'arrivée des courriers. Mais que se passa-t-il? On s'amusa ici, on s'amusa là, on arriva tout de même au point convenu, on attendit trois jours, et personne ! Le chrétien le plus expérimenté n'avait point voulu rester avec nous sans le P. Peng, il l'avait suivi. Nous étions donc seuls avec le fou, duquel dépendit notre sort. Il décidait toujours de tout, et malheur à nous si nous l'avions contredit ! Il nous eût très-bien infligé la bastonnade : tel était son état de frénésie ! Il prit entr'autres une belle décision après que nous eûmes passé cinq jours à Xan-te-fu, où arrivèrent le lendemain les chrétiens qu'on attendait : ce fut celle de nous conduire à Lin-chan-fu, à une distance de vingt journées de marche. Il nous fallut y consentir. Le jour de la Pentecôte, jour d'allégresse et de joie pour moi et pour tant d'autres, ne fut donc cette année qu'un jour d'amertume et de grand chagrin, qui m'apporta plusieurs accès de fièvre. Nous partîmes ce jour là pour Lin-chan-fu, où nous arrivâmes le jour de l'octave de la Fête-Dieu. En route notre fou déclarait qu'il avait deux Européens à conduire,

qu'il fallait par conséquent marcher avec grande diligence, avec de grandes précautions, etc. Nous ne savions pas combien d'argent il gaspillait, mais il dépensa certainement au moins cent écus toscans. Cependant c'était déjà le deuxième mois qui s'écoulait depuis que, nous trouvant à bord d'un bâtiment idolâtre, nous ne pouvions ni dire la messe, ni par conséquent nous nourrir du pain des anges. A peine pouvions-nous, en usant de mille précautions, nous confesser l'un à l'autre, en profitant soit du temps où dormaient les bâteliers, soit de celui où ils étaient occupés à gouverner le bâtiment, et alors nous nous étendions par terre, nous feignions de dormir ou de parler de nos affaires. Grand Dieu ! il y en a tant qui, le pouvant, ne s'approchent pas de votre sainte table en Europe, et nous qui le voudrions, nous ne le pouvons pas ! Quand nous fûmes rentrés à Lin-chian-fu, nos pauvres chrétiens accoururent en foule près de nous pour nous questionner sur notre voyage, sur notre retour, etc., etc. Nous eûmes le bonheur d'y rencontrer le P. Antoine Tan, missionnaire indigène, avec lequel nous pûmes combiner pour le mieux ce que nous avions à faire. Cependant les courriers envoyés par le P. Peng nous cherchaient à Hu-nam. Mais ils n'eurent pas à multiplier leurs recherches pour savoir où nous étions allés. Car, grâce au bavardage de notre fou, ils connurent de point en point notre itinéraire ; néanmoins ils passèrent un mois en route avant d'arriver à Lin-chan-fu.

Sur ces entrefaites nous envoyâmes un exprès à l'Illustrissime Mgr Daunincurt, vicaire apostolique du Kian-hy, pour l'informer de notre retour dans son vicariat. A peine eût-il reçu notre lettre et appris notre infortune, qu'il nous envoya sur le champ son vicaire-général, le révérendissime P. Anot, avec une lettre où il compâtissait à notre sort ; il nous adressait en même temps une exhortation si pathétique qu'elle aurait touché les cœurs les plus endurcis et nous encourageait à persister dans notre entreprise. Il nous autorisait pleinement à rester dans son diocèse, et nous disait qu'il avait chargé expressément son vicaire de nous pourvoir d'une habitation, des vivres et de tout ce dont nous aurions besoin. Mais quand le P. Anot arriva, le P. César était déjà parti depuis quelques jours, et les courriers envoyés par le P. Peng étaient déjà arrivés. De sorte que nous ne pûmes passer ensemble que deux jours, attendu que, indépendamment des motifs ci-dessus énumérés, il en survint un autre : c'est que deux chrétiens de Pe-pu, malades à la mort et très-pauvres, n'auraient pu, faute des ressources nécessaires pour appeler un prêtre, recevoir les derniers sacrements, si je ne m'étais rendu près d'eux.

Cédant aux instances qu'on me faisait, je hâtai mon départ afin d'aller les assister en ce moment terrible de la mort, Pe-pu se trouvant à peu près sur le chemin que je devais suivre. O justice de Dieu ! Des deux malades, l'un était vieux, l'autre jeune. Mais comme le premier, qui avait toujours mené une vie exemplaire, avait toujours demandé à Dieu la grâce de pouvoir à la mort recevoir les secours de notre sainte religion, il fut exaucé. L'autre, d'une conduite déréglée et contempteur des sacrements, ne les obtint pas, quoiqu'il les demandât à sa dernière heure. Car j'arrivai à temps près du vieillard pour pouvoir le confesser et lui administrer le Viatique et l'Extrême-Onction, tandis que le jeune homme était déjà mort à mon arrivée. O justice divine ! je le répète encore une fois.

Je continuai ensuite ma route pour Kin-Kien-fu, afin de me rendre à Tan-zu-xan, où il y a une grande chrétienté de notre vicariat, et d'y attendre les ordres de mon supérieur. Rien de particulier ne m'arriva dans ce voyage d'un mois et vingt jours, à moins que je ne parle du supplice horrible de la chaleur qui est incroyable en ce pays-ci, à tel point qu'on est obligé de tenir immobile le manche du parasol dont on se sert, fût-il en roseau, sans porter la main ni vers le haut ni vers le bas ; car le soleil, dardant sur la terre et réverbérant ses rayons sous le parasol, en embrase tellement le manche, qu'au moindre mouvement les mains brûlent. Que Votre Paternité très-révérende considère les incommodités d'un pareil voyage, tandis que je sentais une soif brûlante me consumer les entrailles. Après cinq jours d'une marche si pénible, nous parvînmes au fleuve et, grâce à Dieu, nous y trouvâmes une grande barque chrétienne montée par quatorze bâteliers, dont dix étaient chrétiens et quatre idolâtres. J'y étais donc aussi en sûreté que chez moi. Les bâteliers chrétiens étaient tous empressés à me servir, et me témoignaient tout le respect dû à un ministre de Dieu. Partout où l'on descendait, s'il s'y trouvait quelque mets délicat, ils l'achetaient pour moi sans regarder à la dépense. Un jour ils achetèrent un certain poisson, très-recherché en Chine, du poids de 9 onces, et ils le payèrent deux écus. Je les grondai et dus leur défendre de faire encore de semblables dépenses. Mais ce fut peine inutile. Nous arrivâmes à un chef-lieu, où la douane visitait toutes les barques, et là il y avait danger pour les bâteliers et pour moi. Heureusement Dieu y pourvut encore. A la distance d'une heure du poste de la douane, le vent du sud cessa de souffler, et en conséquence nous dûmes nous arrêter trois jours. Cependant à quoi cela nous eût-il servi, si le Seigneur n'eût inspiré au pa-

trou l'idée de prendre une petite barque de pêcheur, une de ces barques qui passent inaperçues près des douaniers, et si je n'avais pu ainsi continuer mon voyage? Mais le ciel le voulut et les choses se passèrent ainsi. Le lendemain le bon bâtelier me fit monter sur la barquette et prit congé de moi. « Il est entendu, dit-il, que si le vent du sud se lève, vous vous arrêterez ; car je veux absolument vous avoir dans mon grand bâteau. » Je ne pus décliner une invitation si obligeante; j'y consentis, je partis, je me trouvai hors de danger. Mais il ne s'était pas encore passé un quart d'heure que le vent se leva, le bâteau me rejoignit et j'y remontai pour continuer heureusement mon voyage. O bonté de Dieu! après plus de vingt journées de marche, nous commençâmes à voir la cime des hautes montagnes du Tan-zu-xan, terme de mon pénible voyage, après lequel je soupirais, et six ou sept jours de marche me menèrent à leur pied. Là, il me restait encore à marcher plus d'une demi-journée avant de monter jusqu'à ma chrétienté. Les forces commençaient à me manquer, tant parce que j'avais dû marcher longtemps à pied, que faute d'une nourriture suffisante. Je n'avais pris dans vingt-quatre heures qu'une écuelle de riz avec un peu de citrouille, et j'étais dévoré par une soif ardente. A la fin je trouve une source abondante d'eau fraîche et limpide. Je m'en approche pour me rafraîchir un peu, en y plongeant les pieds et les mains, et y puisant une grande gorgée. Je rétablis ainsi l'équilibre de la machine. Mais quelle déception! je m'aperçus bientôt que cette eau m'avait, au contraire, causé une faiblesse incroyable. Je me remis néanmoins en route, et je gravis avec effort ces pentes escarpées.

Mon Dieu, soyez à jamais béni! Dès que je fus arrivé à la première maison chrétienne, ses hôtes me servirent aussitôt un repas qui, préparé à la chinoise, ne pouvait guère exciter l'appétit d'un Européen. Néanmoins, je pus réparer mes forces si bien qu'il me fût donné de me rendre sur le champ à l'église, où je retrouvai le P. César et le P. Bernardin de Montalto, Génois, notre confrère et mon compagnon de collége, lequel avait quitté Rome un an auparavant. Ces deux Pères furent ensuite envoyés par le supérieur dans une autre mission, et je restai à Tan-zu-xan, où je demeure actuellement. J'y suis bien et je voudrais y passer toute ma vie. Dans ces lieux alpestres nous nous trouvons en sûreté, parce que le gouvernement ne s'occupe pas de nous, et le christianisme y exerce son culte aussi librement qu'à Rome même. Nous pouvons dire la messe à toute heure ; les idolâtres viennent voir, mais aucun d'eux ne nous inquiète. On peut sans crainte porter publiquement le saint

Viatique, accompagner les morts, faire des processions, etc. La prudence veut cependant qu'on use de certaines précautions. Les idolâtres savent d'ailleurs parfaitement que nous sommes Européens, mais sans prendre garde à nous. Puis les chrétiens, qui sont au nombre de plus de 400, et bons et dociles, aiment profondément le Père et s'en font aimer. Néanmoins c'est une mission fatigante. Je dois soigner 1200 âmes dans un pays presque aussi étendu que la Toscane tout entière. Au moins l'air est sain, et pour moi c'est l'essentiel.

Voilà succinctement tout ce qui m'est arrivé de Rome à Tan-zu-xan. Mais je puis assurer Votre Paternité Très-Révérende que, si j'avais voulu tout vous raconter, il m'aurait fallu écrire un gros volume. Cependant ce que je vous ai dit remplit mon intention, qui est 1° de donner de mes nouvelles à Votre Paternité Très-Révérende ; 2° de porter mes confrères, soit religieux, soit séculiers, à prier pour les pauvres missionnaires, qui, voyageant tout le jour, sont toujours en danger. Chaque soir je me dis : Je me couche ici cette nuit, la nuit suivante je ne sais où, peut-être en prison... A la messe je prie pour mes chers confrères, et je compte sur la réciprocité. Cher Père, accordez à un fils une seule chose qui ne peut vous coûter beaucoup, c'est un *memento* dans la sainte messe ; 3° parce que j'espère que ma lettre pourra fournir des sujets de grande édification à ceux à qui vous la communiquerez et contribuera à l'honneur de l'Ordre Séraphique et de notre Province.

Au moment de mon départ de Rome, le R. P. André de Quarata m'écrivit une lettre par laquelle il me priait de saluer au moins de loin la tombe de notre compatriote le P. Sylvestre de Monte Varchii, missionnaire en Chine, mort depuis quelques années. Eh bien! dites-lui que le Seigneur m'a accordé de la saluer souvent de près ; car elle n'est qu'à cent pas de mon église à Tan-zu-xan. On y voit deux inscriptions, l'une en chinois, l'autre en latin. Mais celle-ci est à peine lisible, par suite de l'inhabileté du graveur. L'inscription chinoise indique le nom du défunt par le mot *Ceao*, et son prénom par les mots *Kum-chuen-te*. Voici ce qu'en disent les chrétiens : Il était toujours occupé soit à remplir ses devoirs de missionnaire, soit à étudier. Aucun chrétien, riche ou pauvre, quoi qu'il fît, n'a jamais pu se livrer avec lui à une conversation oiseuse. Les jours de fête il faisait la ronde à deux ou trois lieues de distance pour surprendre les chrétiens qui travaillaient, et il les réprimandait fortement. Mais dans ses plus grandes rigueurs il captivait

l'affection de tous ; c'était un saint, et nous l'avons bien vu à sa mort. Réduit à l'extrémité par de violentes coliques, il se montrait toujours gai et jovial avec nous qui allions en larmes visiter notre Père. Dans son agonie il ne faisait que prier et lancer vers le ciel d'ardentes oraisons jaculatoires ; il ne s'attristait même pas de ne pas avoir à ses côtés un prêtre, qui n'arriva que le lendemain de sa mort. A peine avait-il expiré que sa chambre se remplit d'une odeur délicieuse et qu'on entendit une mélodie qui ne pouvait certainement pas venir des musiques qui charment notre empereur (notez que ces chrétiens jouent tous de quelque instrument et connaissent la musique chinoise). Un quart d'heure après la mort du P. Sylvestre, cette musique cessa dans sa chambre, mais pendant un mois on l'entendit chaque soir dans son tombeau. Toutefois il n'y eut que trois personnes qui entendirent cette musique du soir, savoir le P. Lieu, encore vivant, et deux catéchistes de grande vertu déjà morts en 1854. Voilà tout ce que ces chrétiens m'ont rapporté sur le P. Sylvestre. L'Illustrissime Mgr Joseph Rizzolati de Trieste, mineur réformé et mon vicaire apostolique, exalte jusqu'aux nues ses rares vertus. Il me dit un jour en propres termes : L'humilité du P. Sylvestre était telle que je ne l'ai jamais vu s'asseoir en ma présence, même après avoir marché. Ce souvenir fait tressaillir mon cœur d'allégresse, parce qu'il tourne à la gloire de notre Ordre Séraphique.

Comme premier fruit de mes travaux, Dieu m'a accordé la grâce de baptiser deux enfants et une adulte idolâtres et de ne devoir point ajourner au-delà de la Pentecôte le baptême de trois autres adultes. Je ne vous parle pas des mœurs des Chinois ; elles ont été décrites dans les *Annales* de la Propagation de la Foi. Je me contente de dire qu'en Chine il règne une modestie extrême non-seulement parmi les chrétiens, mais bien plus encore parmi les idolâtres. Jamais une femme ne se place à l'église pour entendre la messe au lieu assigné aux hommes. Quand un Chinois parle de sa femme ou une Chinoise de son mari, jamais ils ne disent : *ma femme, mon mari,* ils parlent à la troisième personne, et si on leur demande : quel est cet *il*, quelle est cette *elle*, d'abord ils rougissent, puis ils répondent : *la femme du pécheur* ou *le mari de la pécheresse* (il s'agit ici des chrétiens, bien entendu). O contraste ! Quelle ne sera pas la confusion de nos Européens au jour du jugement ! Le moyen dont se servent les Chinois pour prévenir les dangers de la galanterie est cependant bien mauvais : c'est celui de faire contracter alliance à leurs enfants encore en bas âge sans que ceux-ci, parvenus à l'âge mur, puissent

s'affranchir de ce lien étroit. Toutefois cet usage est mitigé chez les chrétiens, grâce à la vigilance des missionnaires. En Chine on ne connaît pas le blasphème. Celui qui voudrait blasphémer en chinois devrait recourir à cette phrase : *Ma-tu-tien-chu-che,* qui signifie : *maltraiter le maître du ciel.* Ce qui me gêne en Chine, c'est la langue qui se compose de près de trois mille mots exprimés par trois mille caractères. Ces mots ont une signification différente suivant l'accent différent qu'on leur donne dans la prononciation. Ainsi le mot Kyan-fu prononcé avec un accent qu'on ne peut saisir signifie *bénir,* avec un autre accent il veut dire *courtisane,* avec un autre mari, et ainsi de suite jusqu'à deux cents significations. Si les mots sont écrits, la variété des caractères en rend la compréhension encore plus difficile. Mais si une pareille étude me donne du mal, je m'en console en pensant que je m'y livre pour la gloire de Dieu, à qui je suis prêt à sacrifier même ma vie.

Maintenant, mon Révérend Père, je vous prie de m'envoyer la liste de nos confrères morts depuis mon départ jusqu'aujourd'hui, afin que je puisse célébrer des messes, et je vous prie de me remettre pareille liste tous les ans. Jusqu'ici je leur ai appliqué près de 140 intentions, mais je ne sais si c'est assez ; j'en appliquerai encore par la suite, parce que je suis sûr que la Province me les rendra à ma mort.

J'ai reçu au mois d'avril des nouvelles d'Europe, mais toutes anciennes et peu agréables, où il ne s'agissait que de luttes opiniâtres, d'une peste horrible et d'une affreuse famine. Non, certes, à de pareilles nouvelles je n'envie pas le sort de ceux qui habitent l'Italie; nous sommes bien plus en sûreté, bien plus tranquilles en Chine. Peu de chose suffit à qui ne demande rien ; je me trouve donc plus riche en Chine que ceux qui sont en Europe. D'ailleurs n'a-t-on pas faim en Europe comme en Chine. Ici je suis aimé par mes enfants jusqu'au fanatisme, je possède en chacun d'eux un véritable ami. Que puis-je désirer davantage? En quoi donc envierais-je les Italiens ou les Européens? Pour la dévotion peut-être ? Oh non; car les chrétiens chinois apportent, dans ces cabanes construites en bois et couvertes en paille, mille fois plus de respect et de vénération que les Italiens dans le sanctuaire et devant le Saint-Sacrement lui-même. Et une longue expérience me prouve que je ne me trompe pas ! Je dis la vérité et rien que la vérité.

Je termine en vous priant de saluer de ma part tous les religieux de la Province, quand vous ferez votre visite, et de nous recommander à leurs

prières, moi ainsi que mes pauvres néophytes. Qu'ils se rappellent que nous sommes au sein de l'idolâtrie entourés de dangers quant à l'âme et quant au corps. Heureux le missionnaire qui peut se confesser une fois l'an, plus heureux celui qui peut le faire tous les six mois; bienheureux s'il se confesse une fois par mois! Oh! à combien d'attaques, où il nous faut une grâce spéciale de Dieu pour ne point l'offenser, nous sommes en butte de la part de nos ennemis capitaux! Nous avons donc besoin des prières d'autrui, et Votre Paternité Très-Révérende voudra bien nous les procurer.

Enfin, agenouillé à vos pieds, je vous baise respectueusement la main, je vous demande votre paternelle bénédiction séraphique et je me déclare

De votre Paternité Très-Révérende,

Le très-obéissant et dévoué serviteur et fils,

FR. SMERALDO DE LIVOURNE,

Min. réf. Miss. Apost.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. ÉTIENNE DE BERGAME, *Mineur Observantin, Missionnaire Apostolique dans la Nouvelle Zélande, au P.* JEAN CHRYSOSTOME DE BERGAME.

Auckland, 29 *octobre* 1864.

MON RÉVÉREND PÈRE,

S'il y a une chose qui console le cœur de l'homme en ce monde, c'est certainement d'avoir des nouvelles de ses amis et de ses parents. Eh bien! cette douce consolation, jusqu'à présent personne ne me l'a donnée, quoique je l'ai ardemment désirée, et que j'ai écrit moi-même des lettres. Oui, mon Révérend Père, voilà déjà quatre ans que je me trouve dans ces régions si reculées, loin de ceux que j'aime et du commerce des hommes, confiné dans une forêt, enfermé entre trois tortueux bras de mer, au milieu de mille embarras, privations et souffrances!

Maintenant j'espère beaucoup que vous aurez la bonté de satisfaire au plus tôt mes désirs en me donnant des nouvelles de mes parents et de tous mes amis. Et puisqu'il se présente une occasion favorable de donner moi-même de mes nouvelles à Votre Paternité, je le fais volontiers, avec la confiance qu'elles vous seront agréables, ainsi qu'à ceux à qui vous les communiquerez.

Je me trouve actuellement à Auckland, capitale de la Nouvelle-Zélande, où je suis venu du Hokianga par raison de santé, à la fin du mois de septembre dernier, et j'ai pu revoir et embrasser le cher P. Octave Barsanti, notre supérieur, le P. Dominique de Castignano, et le P. Nivard de Fenestrelle, qui jouissaient tous d'une bonne santé et exerçaient avec un zèle admirable leur ministère apostolique.

Mais comme, Dieu merci, je me suis parfaitement rétabli, je repartirai bientôt par la voie de mer pour ma station, parce qu'à l'approche de la Noël, j'aime à disposer ces bons indigènes catholiques à en célébrer la fête avec les sentiments convenables et à baptiser ceux qui sont encore catéchumènes.

En attendant, quelles nouvelles pourrai-je donner à Votre Paternité? Il est certain que, si je voulais vous raconter aujourd'hui tout ce qui m'est arrivé depuis le moment où j'ai mis le pied dans cette île, je n'en finirais pas. Je me bornerai donc à entrer dans quelques détails qui pourront vous fournir une idée de l'état des missions de la Nouvelle-Zélande.

Il serait permis d'espérer obtenir dans ce pays de grands résultats en fait de religion et de civilisation ; car les indigènes ont reçu de la nature un caractère excellent, c'est-à-dire doux, honnête et pacifique. Pour eux l'hospitalité est sacrée; on est étonné de les voir si heureux de partager leurs patates et leurs racines de fougère avec l'étranger ou le voyageur. Joignez-y une simplicité et une loyauté incomparables, qui leur font manifester ouvertement toutes leurs pensées, tous leurs jugements, soit bons, soit mauvais, de sorte qu'on peut dire d'eux sans le moindre doute qu'ils ont le cœur sur la main. En outre, ils ont une activité d'intelligence toute particulière. S'ils possédaient tous les moyens d'instruction dont jouissent les Européens, il est indubitable qu'ils ne seraient pas inférieurs à n'importe quel peuple civilisé! En effet, en plus de trois ans que j'ai passés parmi eux, j'ai connu beaucoup de ces Maori, à qui trois mois suffisaient pour apprendre à lire et à écrire correctement et à faire plusieurs opérations d'arithmétique.

Enfin, dans les rapports qu'on a avec eux, ils donnent un nouveau charme à la douceur de leur conversation par le respect et l'estime qu'ils professent à l'égard des Européens, et l'on est touché de pitié quand on voit ces Maori, doués de si belles qualités, privés des moyens qui arrachent l'homme à un état barbare et propre aux brutes pour l'élever à la dignité de la civilisation.

Pourtant que Votre Paternité ne croie pas les Maori exempts de vices. Ah! non; car ils n'en ont que trop. Pour eux la paresse est le vice capital : ils éprouvent un sentiment de véritable répulsion pour la fatigue, et c'est à grand' peine qu'ils se décident à cultiver un peu de patates et de *Kumara* (1) pour leur nourriture. Et il est presque impossible de les tirer de cette léthargie! Cependant il semble, grâce à Dieu, que la civilisation et la religion commencent à jeter de profondes racines dans le cœur de ces sauvages, et déjà ils commencent à sentir le besoin d'adopter un nouveau genre de vie.

Il n'est pas douteux que, si un autre peuple européen était venu habiter cette île, les indigènes ne se fussent déjà soulevés en partie; mais sous des maîtres qui ne pensent qu'à s'enrichir par l'injustice et la fourberie, ils ne peuvent apprendre que le libertinage, la dissolution, l'usure, l'accaparement, le brigandage, la fourberie et l'ivrognerie. Dès lors la civilisation ne saurait faire de grands progrès parmi les Maori, et la religion elle-même se heurte à des obstacles tels que, naturellement parlant, ils sont insurmontables. C'est là une des principales raisons qui rendent difficiles les missions de la Nouvelle Zélande, sous quelque rapport qu'on les considère.

Ajoutez à cela que le protestantisme a pénétré sous la hutte du sauvage, et cette hydre gourmande a déjà dévoré un grand nombre des indigènes trompés par les ministres protestants, qui les attirent à leur secte par le don d'une pipe, de tabac, de couteaux, d'aiguilles et d'autres bagatelles semblables. Ceux qui savent lire reçoivent ensuite la Bible et sont destinés à devenir bientôt des maîtres de leurs compatriotes, sous les inspirations qu'ils puiseront dans ce livre tout altéré et corrompu.

En même temps, sous le manteau de la religion, ces ministres enlèvent aux indigènes leurs terres, et leur prêchent la fidélité, non à leur Créateur céleste, mais à la Reine qui les gouverne sur la terre! Hélas! plût à Dieu que la reine de Londres les gouvernât sur la terre. La guerre cruelle qu'elle fait depuis deux ans à ces pauvres sauvages prouve qu'elle les veut misérables et malheureux quant au corps et quant à l'âme. Que votre Paternité me pardonne si je passe rapidement sur ce sujet délicat.

De plus, on enseigne à ces néophytes de l'erreur de quelle manière ils doivent se conduire à l'égard des ministres catholiques; on leur dit : « Prenez garde, ne croyez pas à ce que vous débitent les prêtres de l'Eglise ca-

(1) Espèce de patates propres à cette île, très douces au goût, mais peu nutritives.

tholique; car ce sont les ministres d'une religion qui est un amas de toutes les erreurs. » Là dessus ils leur exposent comme en un clair tableau tous les points controversés avec les réponses qu'ils doivent faire; les pauvres Maori, ignorants tels qu'ils sont, croient à tout, et quand ils ont occasion de voir quelque Missionnaire catholique, on les entend aussitôt mettre en question la confession, le Pape, les indulgences, le culte des Saints, le Purgatoire, etc.

J'avoue la vérité : j'ai eu souvent occasion d'entendre les sauvages divaguer sur tout cela. Quelquefois je les écoutais tranquillement et je leur démontrais la fausseté de leurs opinions et l'erreur où ils se trouvaient. D'autres fois je m'impatientais, et élevant la voix, je leur disais : « Est-il possible que vous soyez capables de traiter de pareilles matières, vous qui ne savez pas encore ce qu'est Dieu? » En effet, j'ai pris souvent plaisir à leur adresser quelque question des plus simples du catéchisme, et ils ne savaient nullement y répondre.

Combien de fois j'ai eu à déplorer le sort de ces pauvres gens ainsi trompés par les ministres protestants! Ah! si Dieu daignait toucher enfin le cœur de la malheureuse Angleterre et la faire rentrer dans le sein de la vraie Eglise, que de millions d'âmes sortiraient de la voie de la perdition! Car, si le colosse du protestantisme tombait à Londres, les heureuses conséquences de cette chute se feraient sentir jusque dans les colonies. Mais quand cela arrivera-t-il? Dieu seul le sait, et l'homme ne peut que s'écrier avec l'apôtre : *Oh! que les jugements de Dieu sont profonds!*

Mais bien que les Protestants aient été les premiers à porter l'Evangile dans cette île, comme ils disent, tous les Maori n'ont pas été, grâce à Dieu, abusés par leur enseignement. La Providence a voulu en réserver un bon nombre pour la foi catholique.

En effet, à peine les Frères Maristes se furent-ils introduits dans cette île qu'ils en attirèrent beaucoup dans le giron de la vraie Eglise par leur active charité, par leur zèle infatigable; et sous l'influence des Missionnaires, ces convertis restèrent depuis toujours fidèles aux devoirs de la religion catholique. Mais le départ des Pères Maristes laissa les Maori livrés à eux-mêmes et sous la garde des loups! Il faut donc maintenant une patience extraordinaire et de grands efforts pour les ramener à Dieu et réveiller en eux la grâce du baptême.

Ceux qui sont revenus au catholicisme sont vraiment bons, quoiqu'en

petit nombre; car, généralement parlant, les Maori, corrompus par tant de sectes, imbus de tant d'erreurs, ne sont ni catholiques, ni protestants. Ils sont tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant qu'il leur paraît plus avantageux.

(*A continuer*).

REMARQUE TOUCHANT LA TROISIÈME PARTIE.

Nous omettons ici la 3e partie du texte italien, parce qu'elle ne contient que deux lettres qui ne présentent aucun intérêt hors d'Italie. Nous avons aussi omis, de la 2e partie, une lettre sur l'Angleterre, que nous remplacerons dans les *Analectes* de cette livraison et des suivantes par de plus amples renseignements sur ce pays.

QUATRIÈME PARTIE.

DOCUMENTS SUR QUELQUES FAITS IMPORTANTS RELATIFS A LA CUSTODIE DE TERRE SAINTE.

1426. — Le P. Nicolas d'Osimo, Franciscain de l'Observance, est chargé par un bref apostolique du Pape Martin V d'aller réformer les religieux de cette sainte Custodie (*Chronique de Terre Sainte* 1re *partie*).

1429. — Les Califes ayant à cette époque leur résidence en Egypte, les juifs, à force d'argent, obtiennent du Divan de Jérusalem cette partie du Cénacle (sur le mont Sion) qu'on dit renfermer le tombeau de David et en expulsent les Frères Mineurs. Indignés d'une pareille conduite, le Pape, Jeanne, Reine de Naples, et la République de Venise imposent de grosses amendes aux juifs de leurs Etats, et en envoient le montant au secours des Saints Lieux.

1430. — En vertu d'un ordre pontifical le P. Ludovic de Bologne, qui fut le premier gardien Observantin, fut envoyé comme gardien de Jérusalem, et les non Observantins en furent chassés. St-Jean de Capistran, vicaire-général de l'Observance, délégua toute son autorité au gardien du St-Mont Sion (*Chronique, année* 1443). D'autres chroniqueurs disent cependant qu'en 1434 le P. Scolario de Montalcino, non Observantin, fut désigné par le général de l'Ordre comme gardien de Jérusalem; mais quand il alla recevoir la bénédiction du Pape Eugène IV, celui-ci demanda sa démission, choisit et envoya pour le remplacer le P. Jacques Delfino, Observantin de Venise. Les deux faits sont peut-être exacts.

1438. — St-Jean de Capistran fut envoyé en Terre Sainte pour réformer la sainte Custodie, et en faire disparaître quelques vestiges de relâchement, entreprise dans laquelle il obtint un plein succès (Wadding, année 1438, no 23).

1439. — Comme les Sarrasins (1) de la Syrie opprimaient cruellement les religieux, le P. Gandulphe, gardien du Saint Mont Sion, recourut au sultan d'Egypte, qui, sur les instances du roi Robert et de la reine Sanche des Deux-Siciles, confirma tous les priviléges et toutes les faveurs que les religieux avaient obtenus des sultans ses prédécesseurs; mais peu de temps après il devint hostile aux Frères Mineurs. Son successeur se montra très-cruel et implacable ennemi du nom chrétien. Il fit profaner les églises, traîner par les rues les croix et les images sacrées, déchirer et souiller les ornements sacrés, remplir d'ordures et de toutes sortes d'immondices le tombeau même de Jésus-Christ, d'où peut-être lui est venu le nom turc de *Camame* (*lieu immonde*). Ce qu'ayant su, Constantin d'Ethiopie chargea un ambassadeur d'aller sommer le Calife de renoncer à sa conduite odieuse envers les chrétiens, et de lui déclarer qu'autrement il détournerait les eaux du Nil, pour le faire rôtir dans ses sables. Le vif langage de l'ambassadeur et une menace si redoutable pour l'Egypte épouvantèrent le Calife, et il accorda tout ce qu'on lui demandait. L'ambassadeur voulut ensuite entrer à Jérusalem avec les honneurs dûs à un roi chrétien; il y entra précédé de l'étendard de la croix, et y demeura jusqu'à ce qu'il eût purifié le Lieu-Saint et qu'il lui eût rendu son premier éclat et sa première beauté; aussi l'audace musulmane s'évanouit-elle à son aspect.

1448. — Les religieux du couvent de Nazareth furent contraints à fuir et à abandonner leur sainte maison à cause des vexations insupportables des Turcs. Le Pape Nicolas V accorda aux Frères Mineurs la faculté de réparer la grande église de Bethléem.

1460. — Les Juifs excitent de nouveau les Sarrasins à usurper sur les religieux le Saint Cénacle et le Tombeau de David, et les Sarrasins ne s'en font pas prier. Le roi de Castille, dans les Etats duquel se trouvaient encore les Maures, les menace d'une extermination complète s'ils ne s'engagent à faire restituer par leurs coreligionnaires aux Franciscains les Sanctuaires usurpés, et les Maures de Jérusalem s'exécutent.

1469. — Le P. François Sansone, Observantin de la Province de Milan, est élu gardien du St-Mont Sion; il est ensuite élu général de l'Ordre, qu'il gouverne vingt ans avec le plus grand zèle.

1489. — Au lieu où se trouve la grotte du prophète Jérémie, nous avions un hospice qui fut abandonné parce que les Arabes tuèrent en une nuit tous les religieux et saccagèrent tout. (*Ici le chroniqueur se trompe. La grotte de Jérémie est située au nord de la ville de Jérusalem, tandis que ce couvent se trouve dans le village du fameux Abugosch, à près de trois lieues de Jérusalem; quant au massacre, il n'eut lieu qu'en* 1490).

1500. — Il s'éleva contre les religieux une violente persécution, tendant à les expulser à tout prix du Saint Mont Sion. Plus tard, en 1520, un juif qui simulait

(1) Les Sarrasins! que d'origines extravagantes on a données à ce nom! Toutefois je crois qu'il n'y a pas d'étymologie plus satisfaisante que celle-ci : *Sciàrek,* et au pluriel *Sciarikiin* (peuples d'Orient) dérive du verbe arabe *Sciàrak, lever du soleil.* Cette explication me semble faire tomber tous les châteaux qu'on a voulu bâtir en l'air. Rien de plus ordinaire, d'ailleurs, dans les langues orientales que le changement du *qaf* en *caf,* c'est-à-dire du K en C.

un grand attachement aux Frères Mineurs, poussa le Sultan à nous faire le plus de mal possible. Docile à ces conseils, le méchant homme se mit à persécuter les religieux, et pendant plusieurs années ils eurent à subir des vexations et des maux incroyables de toute sorte. (Voir la Chronique déjà citée jusqu'à 1551).

1510. — Les Géorgiens, qui avaient commencé dès 1484 à faire la guerre aux Franciscains pour obtenir du gouvernement turc, auquel ils étaient soumis, une place au Calvaire, obtinrent enfin la victoire sur ce point, et par ordre du Sultan, les Frères Mineurs durent leur céder la moitié du Saint-Mont.

1515. — Selim 1er (ou Salim, nom qui équivaut à celui de Simplice), sultan de Constantinople, déclara la guerre aux Egyptiens. Dès les débuts de la guerre, les Frères-Mineurs recueillirent tout ce qu'il y avait de plus précieux dans le temple du St-Sépulcre et dans les autres églises, pour l'envoyer à Nicosie en Chypre et le soustraire à l'avidité des Musulmans. Arrivé à Jérusalem, et ne trouvant pas dans le temple ce que convoitait sa cupidité, il enferme tous les religieux de Bethléem et de Jérusalem au château des Pisans, et les fait rouer de coups. Plusieurs succombent, et il fait transporter ceux qui survivent à Damas, où ils sont jetés au fond d'un horrible cachot, en proie à la faim, à la soif, à la plus affreuse disette, de sorte qu'il y en a beaucoup que ce cruel régime tue dans le long espace de 27 mois. En 1517 le sultan revient de l'Egypte, chargé de dépouilles ennemies et gorgé de butin, et c'est alors seulement qu'il remet en liberté les religieux qui ont survécu à leur cruel martyre.

1537. — Le P. Thomas de Norcia, gardien du Saint-Mont Sion, fut emprisonné, suivant l'usage, au château des Pisans, tandis que tous les autres Frères-Mineurs étaient envoyés à Damas, où on les laissa moisir trois ans et deux mois dans un cachot obscur. Au moment de leur départ, ces infortunés, ne sachant à qui s'adresser, remirent les clefs de leurs maisons et de leurs églises au principal des Arméniens (peut-être leur évêque), et le perfide vola, outre un grand morceau du vrai bois de la Sainte Croix que renfermait un riche reliquaire placé, dans notre chapelle du Saint Sépulcre, sur l'autel à l'angle de l'Evangile, les registres et les papiers importants des archives, ainsi que beaucoup d'ornements sacrés et d'autres objets précieux. Les Arméniens envoyèrent l'insigne relique à Sébaste en Arménie ; ils firent du reste ce qu'il leur plut. Le Supérieur mourut en prison avec quelques autres religieux. Ceux qui survécurent recouvrèrent la liberté en 1540, à la demande du Roi Très Chrétien. (*Il faut remarquer ici que le registre contenant les noms de tous les pèlerins et l'autre registre renfermant la liste des chevaliers, lesquels se conservent en nos archives, ne remontent qu'à l'an* 1573, *c'est-à-dire, à* 36 *ans après que ces méchants Arméniens les auront ainsi pillées. Or, qui pourrait deviner combien d'autres fois elles l'ont été ? Voilà la cause réelle des nombreuses lacunes qu'offre l'histoire de cette Sainte Custodie. Cependant je ne puis dissimuler qu'au milieu de tant de vicissitudes un grand nombre de manuscrits aient été perdus par négligence et paresse. Oui, il m'en est passé par les mains beaucoup qu'on ne peut plus lire, parce qu'ils ont été rongés par les vers, pourris par l'humidité, et parce qu'ils ne forment plus qu'une espèce de pâte, comme si on les avait pétris, beaucoup qui tombent en pièces, beaucoup qui sont abîmés, à cause de la mauvaise encre dont l'on s'est servi et de l'action de l'oxyde produit par le sable ferrugineux que nos pères employaient pour sécher leur écriture*).

1547. — Le P. Bonaventure Croset, de Dalmatie, gardien du Saint-Mont Sion,

acheta la pierre sur laquelle on avait posé la Très-Sainte Vierge Marie lors de son douloureux évanouissement à la vue de son divin Fils tombant pour la première fois sous le fardeau de la Croix, et la fit placer à la porte de la principale église du Saint-Mont Sion. Ce gardien fut le premier qui commença à prêter de l'argent aux ambassadeurs français. L'année suivante (1548) les Frères-Mineurs se virent de nouveau contraints à fuir du couvent de Nazareth. (Voir la Chronique déjà citée, à l'année 1547).

1550. — En cette année là, les Franciscains furent entièrement expulsés du Saint-Mont Sion, après avoir été pendant 42 ans en butte à la plus cruelle tyrannie, et avoir habité pendant huit ans une étroite et petite maison, dite la *maison du four*, à cause de la ressemblance qu'elle avait avec un four, et voisine du couvent d'où ils avaient été chassés. (*Sur l'emplacement de cette maison les protestants anglais ont aujourd'hui une délicieuse demeure, avec un joli jardin à côté; ils appellent cette maison collége et y élèvent peut-être une douzaine d'enfants turcs et juifs, de ceux qui ne savent que faire pour vivre. Ainsi changent les scènes de ce monde*).

1559. — Le P. Boniface de Stagno (Rép. de Raguse) gardien du St-Mont Sion, lequel gouverna douze ans les Pères de Terre-Sainte, voyant l'exiguité de la *maison du four* et ayant perdu tout espoir de recouvrer le couvent du Saint Cénacle, acheta le couvent de Saint Sauveur dans l'enceinte de la Ville-Sainte et le paya 1.200 sequins; cette année là même, les religieux se transportèrent dans ce couvent, et à la demande du P. Boniface, le Pape Pie IV transféra toutes les indulgences du Saint-Mont Sion à l'église du même couvent. Le même Père fit réparer la grande coupole du Saint Sépulcre et construire la petite coupole de la chapelle sous laquelle se trouve le saint tombeau; cette petite coupole est soutenue par douze colonnettes de marbre, que le P. Boniface obtint des Grecs, auxquels il donna en échange un grand lampadaire rond, offert à notre église par le roi de Pologne et que les Grecs ont encore aujourd'hui dans leur chœur (*Le chroniqueur écrivait en* 1670). Il fit aussi revêtir de beau marbre blanc, au dedans et au-dehors, la *Loge de l'onction*. Ayant ouvert le St-Sépulcre, il y trouva une pierre qu'on suppose être celle sur laquelle reposait la tête sacrée de Jésus Christ, un linge que le contact de l'air réduisit en cendres, et des morceaux de myrrhe et d'encens couverts du sang coagulé du précieux corps du Seigneur (*Je ne sais si l'on pourrait soutenir ce détail*). A cette même époque les Turcs, en haine des Chrétiens, brisèrent la colonne de la Flagellation en cinq fragments, dont le plus gros fut placé par le P. Boniface à l'hôtel de notre chapelle du Saint-Sépulcre, du côté de l'épître; il s'y trouve aussi un fragment de la pierre qui servit d'oreiller à la tête sacrée du Sauveur. Les autres fragments de la colonne de la Flagellation furent, avec les autres reliques, envoyés par le même Père à Sa Sainteté le Pape Pie IV, à l'Empereur Frédéric, au roi catholique d'Espagne, à la République de Venise et à la Principauté de Raguse (*Voir la Chronique, 1re partie, année* 1551). Ce fut encore ce Père qui en 1558 empêcha les Juifs d'établir une synagogue à Bethsaïda. (*Le P. Jérôme Donner, Observantin de la Province de Russie, qui, étant pour la seconde fois historiographe en* 1733, *donnait une belle relation des principaux événements de cette sainte Custodie au P. Jules Villemus, récollet, venu pour apporter des aumônes de Paris, dit que le P. Boniface avait mis en* 1563 *la main à la restauration de la coupole dont il a été parlé. Mais comment cela aurait-il pu être si le P. Boniface ne gouverna la Custodie que pendant douze ans,*

à partir de 1560? *Toutefois il est vrai qu'il n'y a plus qu'un an de différence, dès qu'on suppose qu'il aurait restauré la Coupole précisément dans la dernière année de son gouvernement*).

1561. — Tandis que le P. Aurélien de Riano degli Orci-Nuovi (Province de Brescia) était gardien du Saint-Mont de Sion, les Nestoriens se déclarèrent tous catholiques et lui prêtèrent obéissance en le reconnaissant pour leur Supérieur. (*Je pense qu'on a voulu dire : tandis que le P. Aurélien était commissaire et délégué apostolique; autrement, comment les Nestoriens auraient-ils dû lui obéir comme à leur Supérieur?*

1566. — Germain, patriarche grec, démontre par de faux témoignages au tribunal turc que depuis trente ans les Lieux-Saints appartenaient aux Grecs; mais on en découvre la fausseté, et les religieux conservent leur paisible possession. Ainsi trompé dans son attente, Germain envoie à Constantinople un de ses caloyers, qui, plein de malice, rassembla près de 500 grecs, et leur ordonna d'aller débiter et colporter dans cette capitale que les religieux Francs étaient tous des Espagnols et des Maltais ennemis du Grand-Seigneur; qu'ils s'entendaient avec les Corsaires; qu'ils avaient fait du couvent de St-Sauveur une forteresse; qu'ils enlevaient les enfants turcs et les envoyaient dans leur propre pays. Au moyen de ces odieuses calomnies et d'autres semblables, dont les Grecs seuls sont capables, le Patriarche Germain parvint à obtenir une clef de la Sainte-Crèche, mais pour deux années seulement; car il dut, à son grand regret, la rendre en 1568.

1574. — Tandis que le P. Jérémie (de la Province de Brescia) était gardien, une Espagnole du Tiers-Ordre, nommée Marie, fut martyrisée en haine de la foi sur la place du Saint-Sépulcre. L'année suivante, le même Père fit réédifier le tombeau ou le temple du Tombeau de la Très-Sainte-Vierge de la vallée de Josaphat.

En cette même année nous dûmes nous plaindre 17 fois à Constantinople des attentats commis par l'inique Patriarche Germain, qui remuait ciel et terre pour s'emparer des Lieux-Saints, et les Pères de Terre-Sainte eurent à dépenser 35,195 écus, soit 70,750 florins, mais Germain en dépensa autant sans rien obtenir; au contraire, ayant été condamné comme faussaire, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'en payant, 5,200 thalers vénitiens, dits *Abn-Kelb*. Telle était la rage de ce forcené, que souvent il s'écriait qu'il voulait arriver, à force d'intrigues, à faire du Sanctuaire de Bethléem une mosquée plutôt que de le laisser entre les mains des Religieux Francs.

1581. — Nos Frères du Couvent de Bethléem découvrirent cette année qu'un certain grec allait nuitamment exhumer les cadavres fraîchement enterrés et les jetait dans notre jardin, afin de nous faire attribuer la profanation.

1586. — La méchanceté du drogman des Arméniens fut cause que les Turcs empalèrent l'évêque des Syriens et convertirent leur église en mosquée ; mais le pacha n'échappa point au châtiment; car un prêtre grec (plus méchant que lui) le tua quelque temps après.

1593. — Le P. Félix de la Fratta, qui venait d'être nommé gardien du Saint-Mont Sion, mourut après 15 jours de gouvernement et fut enterré dans la maison de Caïphe devant la porte de l'église. L'année suivante, alors qu'était supérieur le P. Evangéliste de Gabiano, Observantin de la Province de Milan, qui fut plus tard commissaire-général des couvents d'en deçà des Monts, le vénérable serviteur de Dieu Frère Côme, espagnol, fut martyrisé en haine de la foi,

1603. — Les Maltais prirent une barque pleine de savon qui appartenait à l'émir de Gaza, et le P. Césaire de Trino, alors gardien, fut obligé de la payer 2846 sequins. Ce supérieur eut à traverser de grandes épreuves. L'année suivante (1604), Jérusalem fut assiégée pendant 32 jours, et les Turcs contraignirent les Frères-Mineurs à monter la garde sur les murs de la ville; puis les religieux ne parvinrent à s'en faire exempter qu'en payant de fortes sommes,

1605. — Le même P. Césaire, pressé de toutes parts, paya 1,000 sequins à un ambassadeur français pour obtenir quelque édit de la Porte Ottomane; mais ni l'édit ne fut publié, ni les 1,000 sequins ne furent restitués.— (*Il était plus facile au P. Louis Garcia de citer ce fait, au lieu de citer ce que Sébastiani fit en* 1800, *ou mille autres faits semblables; mais à quoi bon rapporter des choses qui pourraient nous exposer à un plus grand mal, sans espoir d'aucun bien, soit dans le présent, soit dans l'avenir?*)

1612. — Un pélerin sicilien, déjà vieux, se fit turc, par dépit contre les Frères-Mineurs, qui ne lui avaient pas donné du vin à boire à sa volonté, et un autre pèlerin italien menaça d'en faire autant, si on ne lui donnait pas de secours pécuniaire. L'année suivante (1613) un pèlerin flamand se rendit à Hebron, et courant étourdiment à cheval, il écrasa un jeune turc qu'il tua; aussi fut-il pris et condamné à mort. Les Pères de Terre-Sainte payèrent 3,000 sequins pour sauver l'homicide, qui, se voyant délivré, fit mille belles promesses, et s'engagea même à restituer la somme déboursée; mais depuis 245 ans la restitution n'a pas encore été faite, et tout ce que les religieux y ont gagné, c'est de ne pouvoir plus depuis cette époque visiter cette célèbre ville d'Abraham.

1620. — Le roi très-chrétien obtint de la porte Ottomane de pouvoir établir un consul à Jérusalem; ce qui causa beaucoup d'inconvénients et de dépenses aux Pères de Terre-Sainte. En la même année les supérieurs de Terre-Sainte permirent par écrit aux Arméniens de célébrer *une* Messe dans la Sainte crèche la nuit de Noël. Mais quand ils voulurent en célébrer plusieurs, on leur en refusa l'autorisation. Grégoire, patriarche-arménien, vivement irrité de ce refus, nous fit un vilain procès à Constantinople, et pour le gagner il imagina un moyen étrange qu'on n'attribuerait ni à un Chrétien, ni à un Musulman ! Ce fut de sacrifier cinq cents agneaux pour la santé du Sultan. — Le 19 décembre de la même année, le P. Thomas de Novare reprit possession de la *Santa Casa* de Nazareth, abandonnée depuis 1548. De 1620 à 1682 ce sanctuaire fut souvent saccagé, renversé, incendié, délaissé : nos Frères ont souffert, qui la mort, qui la prison, qui la bastonnade et mille autres vexations, avanies et persécutions, et jamais ils ne se sont lassés de lutter avec l'arme de la patience et de maintenir le culte dans ce saint lieu où les louanges de Dieu n'ont cessé de résonner.

1621. — Vers la fin du mois d'avril, le même P. Thomas acheta le sanctuaire de S[t] Jean dans la montagne et en prit possession. Cette église, qui renfermait le lieu où était né le Précurseur, avait servi longtemps d'étable à des animaux immondes. Puis, comme le drogman de Terre-Sainte, qui était un certain André Leone, arménien catholique, ne voulut pas donner au chef des Mograbins (ils étaient alors les maîtres de ce lieu) les 1500 piastres que lui avaient remises à cette fin les Pères de Terre-Sainte, les Turcs commirent à notre égard mille actes tyranniques, et finirent par obtenir de la Sublime Porte un édit les réintégrant dans leur ancien droit, qu'ils avaient cependant vendu. Le sanctuaire redevint ainsi une étable, et cet état de choses dura jusqu'en 1674. En moins de deux mois que les Pères de

Terre-Sainte occupèrent le sanctuaire, ils dépensèrent, y compris les avanies, 20,519 piastres, et encore fallut-il le revendre. En cette même année, M. Louis Aix, gentilhomme français, fit tous les efforts possibles pour nous expulser des Saints Lieux et y placer un autre ordre; mais le P. Thomas se rendit à Rome et y soutint notre cause.

1622. — Le P. Ambroise de la Pola, président de Terre-Sainte, et le Père Procureur furent menés à la forteresse et incarcérés. Nos religieux n'obtinrent leur délivrance qu'au prix de plusieurs milliers de piastres. Sous le gouvernement du P. Ambroise, la Sainte Custodie s'endetta de 58,984 piastres.

1626. — Sous le gouvernement du P. Santi de Messine, la Terre-Sainte dut, pour subsister, contracter des emprunts à l'intérêt de 50 °/₀. Le P. Valletta, espagnol, qui succéda au P. Santi comme Président, chassa le drogman dont il avait découvert la trahison. Cet homme alla à Constantinople peut-être pour commettre de nouvelles perfidies, mais il y mourut empoisonné, disent quelques-uns, on ne sait par qui, et c'est ainsi qu'il fut puni du mal qu'il avait fait à l'église de St Jean. Durant son court gouvernement, le P. Santi eut à payer 41,793 piastres d'avanies seulement.

1627. — Louis XIII, roi très-chrétien, supprima pour les Pères de Terre-Sainte le subside de 600 piastres que leur avait alloué François Ier (aussi roi très-chrétien, qui régna de 1515 à 1547), pour le donner aux Capucins français Missionnaires dans le Levant.

1628. — Le P. Diègue de San-Severino, réformé, fut nommé gardien du Saint mont Sion, et à peine fut-il arrivé que les religieux furent accusés d'avoir brisé les murs de la ville dans le voisinage du couvent. En conséquence, on mit en prison le gardien, le P. Vasquez, procureur, et le P. Pierre, Maronite (religieux de notre Ordre et drogman); ils y restèrent seize jours, sur lesquels ils eurent sept jours la chaîne au cou, et pour obtenir leur libération, les Pères de Terre-Sainte payèrent 6000 piastres. Dans le cours de la même année, il vint à Jérusalem un certain *Monsù* Jean d'*Imperiu,* envoyé par le roi très-chrétien et reconnu par la Porte Ottomane comme consul de Jérusalem. Le résultat de cette installation fut que les Pères de Terre-Sainte durent payer 2508 piastres et subir toute sorte de désagréments.

1630. — C'est sous le gouvernement du même P. Diègue de San-Severino que commença la terrible lutte que les Grecs engagèrent contre nous, et qui se prolongea de 1630 à 1636, année où le P. Hyacinthe de Vérone, réformé de la Province de Venise, était Président de Terre-Sainte. Ce procès coûta 63,518 piastres à nos Pères.

1631. — Le P. Paul de Lodi, nommé gardien, arriva le 22 août à Jérusalem. Il s'y trouva au milieu de beaucoup d'embarras par suite de notre querelle avec les Grecs qui lui causa les plus grands soucis. Ces contrariétés jointes aux peines qu'il trouva dans l'intérieur même du couvent lui suggérèrent l'idée d'écrire le *Labyrinthe,* manuscrit dans lequel il laisse le souvenir de toutes les épreuves que doivent traverser les supérieurs de Terre-Sainte. (*Pauvre brave homme! Si l'on voulait se mettre à retracer de pareils tableaux, il n'est personne qui ne put remplir des volumes. Du reste, soit que ce curieux ouvrage n'existe plus, soit seulement que je n'aie pas eu jusqu'ici la chance de le rencontrer, je doute qu'on le trouve encore*).

1633. — On enleva aux Vénitiens à Alep une église qui servait depuis long-

temps de paroisse en cette ville et que les Turcs convertirent en magasin. En la même année, les Arméniens obtinrent à l'amiable trois arcades de notre galerie; ils nous cédèrent en échange deux petites pièces voisines de notre chapelle et nous permirent d'avoir une lampe allumée au lieu de *la Madeleine.*

1634. — Le 27 juillet les Grecs se mirent en possession des Lieux Saints en vertu d'un ordre de la Sublime Porte. Onze de nos drogmans (*en titre, je crois*) furent jetés en prison pour avoir abjuré le schisme grec et embrassé la croyance catholique; et pour obtenir leur délivrance la Terre-Sainte dût payer 330 piastres. En cette année encore notre confrère le P. Pierre, maronite, fut, à la demande du patriarche grec, mis en prison et condamné à mort; puis la Terre-Sainte ne parvint à le sauver qu'en payant 3500 piastres.

1636. — Vers la fin du mois d'août de cette année, les Lieux Saints nous furent de nouveau restitués. Les Frères Mineurs prirent aussi dans la même année possession de la chapelle dite *de la Pamoison,* contiguë au Calvaire, dans laquelle le V. Vasquez, Procureur, obtint plus tard de pouvoir célébrer le Saint Sacrifice. L'année suivante (1637) les Grecs usurpent de nouveau sur nous les Lieux Saints, au moment où le P. André d'Arco, réformé de la Province de St Antoine, était gardien du St mont Sion, et en 1638 ils parvinrent à fermer nos grottes souterraines de Bethléem, sous prétexte qu'elles étaient neuves, et il fallut débourser de grandes sommes pour pouvoir les rouvrir.

1641. — Le Pacha fit donner la bastonnade au P. Procureur parce que, disait-il, des plaintes avaient été formées contre lui à Constantinople par suite des rapports qu'avait faits ce Père; il se raccommoda ensuite avec le Cadi et fit incarcérer trois religieux sous prétexte qu'ils avaient célébré la Messe au mont des Oliviers, et leur libération coûta beaucoup d'argent.

1643. — Une peste terrible enleva 25 religieux. En 1644 les chevaliers de Malte prirent une caravelle (ancien navire de guerre d'une grande vitesse) du Grand Seigneur, dans laquelle se trouvait la Sultane avec un de ses fils qui se fit dominicain. Le Sultan en fut tellement irrité qu'à l'instigation des Grecs il ordonna l'extermination de tous les religieux Missionnaires et principalement des Frères Gardiens des Saints Lieux, auxquels il attribuait les guerres acharnées que se faisaient les Musulmans et les Chrétiens; mais les ambassadeurs des puissances catholiques près de la Sublime Porte s'opposèrent à un édit dont il leur fut facile de démontrer l'injustice. — (*Addition de l'historiographe le P. Jérôme Donner*). Ils firent même si bien que le Sultan publia un diplôme (*un hatti-chérif*), par lequel il enjoignait à tous les magistrats de Jérusalem de respecter les *Frères du Cordon* (nom sous lequel les Turcs distinguaient et distinguent encore les Franciscains des Moines Francs) et de se garder de les molester à propos d'un navire pris par les Corsaires Maltais, peut-être lors de la guerre entre les Turcs et les Chrétiens, attendu que ces Frères sont des gens pacifiques étrangers aux Corsaires, ainsi qu'aux puissances belligérantes. (*Diplôme digne d'un prince chrétien plutôt que d'un Sultan turc*).— C'est le 9 juin de cette même année que fut brûlé le vieux térébinthe, si célèbre parce que, suivant la tradition commune, la Vierge Mère de Dieu s'est reposée sous son ombre, en allant de Bethléem à Jérusalem. Deux frères Musulmans y avaient mis le feu pour vexer les Chrétiens; mais ils en furent bien punis, car ils moururent tous deux presque subitement, à la grande admiration des chrétiens et terreur des Turcs. — Cependant j'ai lu dans un autre auteur (*le P. Conrad Hietling, dont nous parlerons ailleurs*) que ces deux Turcs brûlèrent cet arbre

non volontairement, mais par hasard, pendant qu'ils mettaient le feu à du chaume.

1647. — La Sacrée Congrégation de la Propagande envoya comme gardien de Jérusalem le P. François de Côme, de la Province de Milan, et le général de l'Ordre envoya de son côté à Jérusalem, en qualité de Visiteur de Terre-Sainte, le P. Antoine de Gaëte, réformé de la province de la Terre de Labour, qu'il nomma gardien de Jérusalem et qui ne gouverna la Custodie que pendant environ deux ans.

1648. — On cessa, sous le gouvernement de ce Père, la procession des Rameaux, et depuis lors elle ne s'est plus faite (*il s'agit de la procession des Rameaux qui se faisait publiquement de Betfage à Jérusalem*).

En cette même année on paya 5000 piastres d'avanies, parce que les religieux avaient porté du vin pour les messes sur le mont des Oliviers, et qu'ils avaient été accusés et trahis par Hhanna (Jean) notre drogman.

1650. — Le P. Marien de Marco, Observantin de la province de Milan, fut envoyé comme gardien de Terre-Sainte, et son gouvernement dura un peu plus de six ans. Nous ne disons rien des événements qui y arrivèrent, parce que le P. Marien a publié lui-même ce qui se passa pendant son administration.

1657. — Un pacha vint avec 24 bannières et exigea en arrivant 15000 piastres de chaque couvent des trois nations, latine, grecque et arménienne. En cette même année un juif fut tué la nuit, puis transporté et jeté devant la porte de notre couvent; c'est pourquoi les Frères Mineurs furent taxés à une grosse avanie.

1660. — Dans le chapitre général tenu en Espagne, le P. Eusèbe Velles, réformé de la Province de Milan, ancien Provincial et Définiteur Général, fut élu gardien du Saint mont Sion; mais comme il se rendait à Jérusalem sans lettres de Rome, la Sacrée Congrégation ne voulut pas qu'on le reconnût pour Supérieur de Terre-Sainte. Arrivé à Malte, il dut retourner à Rome, et de Rome repartir pour Jérusalem. Sa nomination fut alors confirmée. Dès son arrivée dans la Ville Sainte, deux aventuriers, qui se posaient comme les conseillers du roi de France, lui firent les plus sanglants affronts et le maltraitèrent par les plus injurieuses paroles. Il en mourut de chagrin en Terre-Sainte.

1664. — Le P. Isidore d'Oggiono était président de Terre-Sainte lorsque le Patriarche Arménien prétendit célébrer pontificalement avant notre Supérieur; mais il ne l'emporta point. Néanmoins il en résulta un grand tumulte et même des menaces de la part des Arméniens.

1666. — Sous le gardiennat du Révérendissime Rini de Sicile, la procession de la fête des Rameaux donna lieu à de grands troubles et à des scènes scandaleuses entre les Catholiques et les Grecs : on en vint même aux mains, et nous dûmes payer de fortes sommes. Le même Père gouvernait encore la Terre-Sainte quand un certain Fr. Thomas, de la Province de Rome, voulut conduire deux pèlerins dans la partie supérieure du palais de Pilate; là ils furent enfermés et menacés de mort; les Pères de Terre-Sainte eurent à payer une très-grosse somme d'argent pour obtenir leur délivrance.

1670. — Le R. P. Théophile Testa de Nole, Observantin de la Province de la Terre de Labour, fut nommé gardien, après avoir été laissé par le Révérendissime P. Rini comme Président de Terre Sainte. Le P. Théophile fut le premier auquel nos règles accordèrent le titre de Révérendissime. Il lui fallut prendre trois fois la fuite pour se soustraire aux persécutions des Turcs, et une fois il dut, quoique gravement malade, se rendre chez le Cadi, à la demande du Patriarche grec.

ANALECTES

CONCERNANT LA PROVINCE BELGE DES RÉCOLLETS.

NOTICE NÉCROLOGIQUE DU R. P. EPHREM

Le 28 mars 1866 est décédé à Roubaix le très-révérend Père Ephrem Comiant, supérieur de la communauté des Pères Récollets de cette ville.

Le R. P. Ephrem naquit à Eugies dans le Hainaut le 26 novembre 1816; il fut ordonné prêtre à Tournai le 13 juin 1840. A peine entré dans le saint ministère, il se distingua par un grand zèle pour le salut des âmes. A l'exemple du divin Maître, il n'épargnait ni peines, ni fatigues pour aller à la recherche des brebis égarées; il était heureux de les prendre sur ses épaules pour les ramener au bercail. Le zèle dirigeait ses actions et était le mobile de toutes ses entreprises. Ce fut pour le pratiquer sur une plus grande échelle qu'en 1858, à l'âge de 41 ans, il entra courageusement dans l'ordre de St-François. Il fut un novice modèle de ferveur et de régularité, et émit ses vœux au couvent de Thielt le 3 février 1859. C'est à dater de ce jour que commence cette vie apostolique qu'il n'abandonnera que pour se coucher sur un lit de douleur et aller recevoir au ciel la récompense réservée à ses travaux.

Il prêchait simplement mais avec une conviction profonde; il répandait son cœur avec ses paroles, et son onction était aussi grande que sa piété. On venait l'entendre non pour jouir et être charmé de la parole de l'homme, mais pour être édifié de la parole de Dieu et se convertir. Aussi pouvons-nous affirmer qu'il produisait dans les âmes des fruits abondants de salut et de sainteté, et Dieu seul a compté les pécheurs qui lui doivent leur conversion, et les justes qu'il eut le bonheur d'affermir dans le sentier de la vertu.

La dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie fut l'arme victorieuse dont il se servit pour aplanir toutes les difficultés et pour triompher de tout obstacle. Afin de faire passer plus facilement cette dévotion dans le cœur de ses auditeurs, il songea à faire de petits imprimés portant d'un côté quelques invocations très-efficaces et de l'autre les promesses que Notre-Seigneur fit à la bienheureuse Marguerite Marie en faveur de ceux qui seraient dévôts envers son Sacré Cœur. Ces petites prières jouèrent un grand rôle dans ses missions, et il en distribua quinze cent mille pendant sa vie. Dès qu'il fut arrivé dans la paroisse qu'il était appelé à évangéliser, il se rendit dans les écoles pour apprendre aux enfants ces invocations et les stimuler à les réciter tous les jours à l'église à haute voix avant le sermon. Par ce moyen elles

étaient en peu de jours sues par les paroissiens et récitées en famille avec confiance et dévotion. Elles produisirent les plus heureux effets et opérèrent même des conversions étonnantes, comme le R. P. Ephrem l'a attesté lui-même plusieurs fois.

Depuis quelques mois notre bon Père allait en déclinant ; il semblait ne pas s'en apercevoir. Au dernier carême il voulut encore reprendre ses travaux apostoliques, et pendant la seconde mission qu'il donna son zèle trahit ses forces. Il rentra dans sa communauté, épuisé et presque aveugle. Le lendemain il se mit sur son lit de douleurs, et, trois semaines après, Dieu rappela à lui le bon et fidèle serviteur pour le récompenser de ses travaux.

Dès que la mort du R. P. Ephrem fut connue, on se précipita dans le couvent pour le contempler une dernière fois et donner à sa dépouille mortelle les plus touchantes marques de sympathie et les plus profonds hommages d'estime et de vénération. J'ose assurer, sans exagération, qu'il a été visité, pendant les deux jours qu'il a été exposé, par plus de quinze mille personnes de tout rang et de toute condition. On ne s'en éloignait qu'à regret et on aimait à y revenir.

Il fut enterré le Vendredi-Saint au milieu d'un concours immense de fidèles. Les chantres des trois paroisses et le clergé tant de la ville que de l'étranger s'empressèrent de témoigner une dernière fois leur affection pour le vénéré défunt. Les membres de la Ste-Famille, au nombre de plus de cent, portant à la main un flambeau allumé, formaient haie des deux côtés du convoi funèbre. MM. les doyens de St-Martin et de Notre-Dame, M. le curé de Ste-Elisabeth et M. le Principal du collége tenaient les coins du poële. Derrière le cercueil marchaient les Frères des écoles chrétiennes, les conférences de St-Vincent de Paul, et une foule de personnes des premières familles de la ville que la piété et l'affection avaient attirées à cette triste et lugubre cérémonie. En voyant ce brillant cortége, on aurait cru assister plutôt aux pompeuses funérailles de quelque personnage illustre et opulent, qu'à l'enterrement d'un humble et pauvre franciscain.

Cette profonde sympathie a été partagée par les magistrats de la ville, qui, dans la haute position qu'ils occupent, comprennent parfaitement que les ouvriers évangéliques et les ministres de la religion opposent aux passions des masses une digue plus puissante que ne pourraient le faire le code pénal, la police, la prison et les bagnes. Ils sont intimement convaincus qu'il faut appuyer et favoriser l'élément religieux, pour asseoir sur une base solide et durable le bien-être de l'individu, de la famille et de la société. Aussi M. le maire s'empressa-t-il d'accorder, pour la sépulture des Pères Récollets, la concession gratuite et à perpétuité d'un terrain dans le cimetière de la ville ; concession que les religieux pouvaient choisir dans l'endroit et de la grandeur qu'ils désiraient. Cette marque de bienveillance il l'accompagna de ce témoignage si précieux dans la bouche du premier magistrat : *c'est le moins*

que nous puissions faire en reconnaissance de ce que ces bons Pères font pour notre ville.

On ne traite pas partout de la même manière la religion et ses ministres. Dans un pays voisin de l'Empire on dispute aux ordres religieux les quelques pouces de terrain qu'ils possèdent, on leur fait même un crime d'exister, et on a recours aux moyens les plus iniques pour ameuter contre eux les mauvaises passions, nonobstant les services éminents qu'ils rendent à l'Eglise et à la patrie. Ici, au contraire, on les accueille, on apprécie leurs services, on récompense leurs efforts, et on se plaît à rendre hommage à leur mémoire.

Ayant toujours devant les yeux les vertus et les bons exemples de nos frères, et suivant le conseil de S. Augustin, hâtons-nous de prier pour les défunts afin que miséricorde leur soit faite dans l'éternité.

Roubaix, le 8 avril 1866.

LE CHEMIN DE LA CROIX.

(Suite. — Voir p. 204).

Il nous reste à indiquer les conditions à remplir pour participer aux indulgences du Chemin de la Croix. On peut les réduire à quatre :

1° Il est nécessaire que les stations aient été érigées par les Franciscains de l'Observance, ou au moins par un prêtre (1) séculier ou régulier *expressément autorisé* par le Saint-Siége ou par le général de l'Observance. Il n'entre pas dans notre dessein de parler de ce qui est prescrit pour la validité de l'érection.

2° On doit être en état de grâce et avoir un sincère repentir de ses péchés ; la confession et la communion ne sont pas de rigueur. Si quelqu'un avait le malheur de se trouver en état de péché mortel, qu'il n'abandonne pas pour cela cette pieuse pratique, comme le remarque M. le chanoine Labis ; car, selon une opinion suivie par plusieurs théologiens, il pourra gagner les indulgences pour les âmes du purgatoire (2), et il en recueillira pour lui-même de grands avantages spirituels, en obtenant de Dieu la lumière et la force dont il a besoin pour se relever de son misérable état. On a vu les pécheurs les plus obstinés se convertir en faisant le Chemin de la Croix, et prendre la résolution de changer de vie.

(1) Le Saint-Siége accorde souvent aux évêques un indult en vertu duquel ils peuvent déléguer des prêtres pour ériger le Chemin de la Croix dans les lieux de leur diocèse où les Pères de l'Observance ne sont point établis.

(2) C'est en effet le sentiment d'un grand nombre d'autorités respectables, citées et suivies par Ferraris. *Biblioth.* V° Indulgentia, art. 3, n° 21.

3° Il faut parcourir les quatorze Stations d'un seul trait et *sans interruption*, ainsi que l'a déclaré la Sacrée Congrégation par son décret du 22 janvier 1858. Lorsque cet exercice se fait solennellement dans une église et que les fidèles sont trop nombreux pour suivre les stations, ils peuvent gagner les indulgences en restant à leur place. Il suffit alors que le prêtre qui préside l'exercice parcoure les stations et que les assistants se tournent successivement vers chacune d'elles.

4° En parcourant les stations, on doit méditer, selon sa capacité, sur la Passion de Jésus-Christ (1). Cette méditation est comme l'âme de ce saint exercice ; il n'est donc pas absolument nécessaire de lire, à chaque station, les prières et les réflexions que l'on trouve dans les livres propres à cette dévotion. On en conseille cependant l'usage comme pouvant aider à bien faire ce saint exercice. Dans les *Avertissements* publiés par ordre de Clément XII, renouvelés et complétés par Benoît XIV, nous lisons ce qui suit : « Il n'est pas nécessaire, comme quelques-uns le supposent à tort, de réciter à chaque station six *Pater* et *Ave;* il suffit de méditer, même brièvement, la Passion du Sauveur, *ce qui est l'œuvre enjointe pour gagner les indulgences.* Quant aux personnes simples, il suffira qu'ils réfléchissent sur le mystère spécial de chaque station, autant que leur capacité le leur permet. Toutefois, on exhorte tous les fidèles, *mais sans les y obliger,* à réciter, à chaque station, un *Pater* et un *Ave* avec un acte de contrition. »

Les Souverains-Pontifes, désirant étendre les riches avantages de cette sainte pratique aux personnes qui ne peuvent visiter les lieux où les stations sont canoniquement érigées, ont accordé la faculté de gagner les mêmes indulgences en se servant d'un Crucifix béni à cet effet. Cette faveur fut concédée par Clément XIV, sur la demande des religieux de l'Observance. L'original du décret, donné le 26 janvier 1773, est conservé à Rome, dans leur couvent de St-Bonaventure.

On gagne ces indulgences en remplissant les conditions suivantes :

1° Le crucifix doit être béni par le général des Franciscains de l'Observance, ou par un provincial, ou par un gardien ou président d'un couvent, ou même par le vicaire dans l'absence du gardien. Tout autre prêtre, séculier ou régulier, peut cependant obtenir cette faculté, soit directement du Souverain Pontife, soit du ministre général de l'Observance ; en règle ordinaire, elle n'est accordée que pour un nombre limité, et elle cesse d'être valable partout où les religieux Franciscains sont établis.

2° Les indulgences ne peuvent être attachées qu'à un crucifix proprement

(1) Il ne suffit pas de méditer sur la Passion de Notre-Seigneur en général, mais il faut méditer spécialement sur les quatorze stations qui sont généralement connues des fidèles, comme la Sacrée Congrégation l'a décidé le 16 février 1839. Voy. *Revue catholique,* 1866, avril, pag. 240.

dit, c'est-à-dire à une croix portant l'image du Christ en relief. Ce crucifix doit être de cuivre ou au moins d'une matière qui ne soit point fragile, ainsi que l'a déclarée la Sacrée Congrégation, dans un décret confirmé par Pie IX, le 8 août 1859. Nous ne connaissons point de décret déterminant la dimension que doit avoir le crucifix, nous savons seulement que le Souverain Pontife a souvent refusé d'en bénir qui n'avait qu'un pouce environ de longueur, les jugeant trop petits.

3° On doit tenir le crucifix dans les mains et réciter avec un cœur contrit vingt fois *Pater, Ave* et *Gloria;* quatorze pour les stations, cinq en l'honneur des plaies sacrées de Notre-Seigneur et le dernier à l'intention du Souverain-Pontife. Ces prières sont absolument nécessaires pour gagner les indulgences.

4° Il faut un empêchement légitime, une impossibilité physique ou morale qui ne permette pas de se rendre à l'église pour y parcourir les stations. Le privilége du crucifix indulgencié est personnel ; celui qui le possède peut *seul* s'en servir, de sorte que ceux qui réciteraient avec lui les prières, sans tenir chacun leur crucifix, n'auraient aucune part aux indulgences, à moins d'une faculté spéciale. C'est ce que la Sacrée Congrégation a déclaré en 1842. Lorsqu'on a un crucifix à son usage et qu'on le vend ou qu'on le donne, l'indulgence n'est pas transmise à celui qui le reçoit. Si on le prête, celui qui s'en sert ne gagne pas l'indulgence, mais elle n'est pas perdue pour celui à qui il appartient.

Les indulgences attachées au Chemin de la Croix peuvent se gagner *chaque fois* qu'on fait cet exercice ; elles sont très-nombreuses, mais les Souverains-Pontifes ont défendu de les spécifier en détail.

Voyez le décret du 8 août 1859, dans la *Revue catholique* de juin 1860, pag. 364 (1).

MISSION PRÊCHÉE A HALIFAX

par les RR. PP. Polycarpe, Willibrord *et* Edouard *du Couvent des Franciscains Récollets de Manchester.*

La ville d'Halifax peut être rangée parmi les grands centres manufacturiers du comté de Yorkshire ; elle compte une population de 100,000 habitants. C'est une de ces villes où le fanatisme protestant et la haine contre la religion catholique se sont manifestés depuis 300 ans, époque de la

(1) A ceux qui désirent des instructions exactes et complètes sur tout ce qui concerne la dévotion du Chemin de la croix, et des pratiques pieuses pour ce saint exercice, nous recommandons fortement l'ouvrage du grand promoteur de cette dévotion, le bienheureux Léonard de Port-Maurice, de l'ordre des Frères-Mineurs, intitulé : *La voie sacrée, ou théorie et pratique du Chemin de la croix.* Tome VIII des OEuvres complètes, Tournai, 1860, qui se vend séparément

Réforme, jusqu'aujourd'hui d'une manière spéciale et parfois même violente et cruelle. De là est venu ce proverbe si familier en Angleterre : « *From Hell* (1) *Hull, and Halifax, lord deliver us.* » Le traitement injuste et cruel que les habitants d'Halifax ont fait subir aux catholiques a toujours été un grand obstacle à l'accroissement de notre sainte religion dans cet endroit, et par là nous y trouvons les catholiques moins nombreux que dans les autres grandes villes de l'Angleterre. Cependant depuis quelques années, vu l'état florissant des manufactures de laine dans les villes du comté de Yorkshire, le nombre des catholiques y est considérablement augmenté, de sorte que la population catholique d'Halifax s'élève aujourd'hui à 6,000, tous pauvres irlandais, à l'exception de quelques familles anglaises qui ont conservé leur foi en dépit de la haine et de l'oppression de leurs frères protestants.

Au milieu de toutes ces difficultés, le curé de Ste-Marie, Monsieur J. Kelly, ancien étudiant de l'Université de Louvain, parvint à bâtir une magnifique église dans un des endroits les plus respectables de la ville d'Halifax ; elle fut solennellement dédiée au service divin, au mois de novembre dernier, par le Docteur Manning, archevêque de Westminster, assisté de M. Cornthwait, évêque de Beverley.

A l'occasion de l'ouverture de la nouvelle église, le curé annonçait à son peuple l'invitation qu'il avait faite aux Récollets de Manchester, de venir répandre sur ses ouailles les bienfaits d'une Mission. Cette nouvelle fut reçue avec des sentiments de joie et de reconnaissance de la part des catholiques. Depuis la Réforme jamais Mission n'avait été donnée dans la ville d'Halifax, et conséquemment la nouvelle d'une chose si extraordinaire et inconnue aux protestants produisit sur leur esprit un effet très-peu favorable, et qui faisait même appréhender des suites funestes. Quelques protestants mal intentionnés en prirent occasion pour divulguer, par toute la ville, que des services extraordinaires allaient avoir lieu dans l'église catholique à l'effet d'exciter les Irlandais et de les préparer pour reprendre de force l'ancienne église catholique, maintenant l'église paroissiale des protestants. Un bruit de telle nature ne pouvait que renouveler la haine et les préjugés des protestants, et il devint l'occasion de luttes passionnées et continuelles entre les catholiques et les protestants dans tous les ateliers et fabriques de la ville. Les protestants les plus respectables de la ville s'étaient laissés induire en erreur et vinrent trouver le curé de Ste-Marie pour se rassurer sur les bruits séditieux en question. Voilà donc les pauvres catholiques intimidés, et les protestants mal disposés pour recevoir la semence de la parole du Seigneur. Mais l'œuvre de Dieu souffrant violence partout, il ne fallait point désister, et les trois Missionnaires se rendirent à Halifax pour commencer la Mission le samedi 2 décembre 1865.

(1) Hull est une autre grande ville du Yorkshire dont les habitants sont également connus pour fanatiques.

Plusieurs heures avant le temps fixé pour l'ouverture de la Mission l'église était remplie d'une foule compacte, composée en grande partie de protestants, amenés par la curiosité pour entendre le début du grand complot qui devait se réaliser le jour de Noël. Le bon Dieu est admirable dans ses dispositions; au moment où la procession, suivie par les Missionnaires, entrait dans l'église, un silence respectueux régnait dans tout le saint édifice. Les pauvres catholiques manifestaient les sentiments de leur âme par des gémissements et des larmes de joie, et les protestants semblaient frustrés et confondus en voyant les trois Missionnaires, dont ils avaient entendus tant de propos séditieux, venir au milieu d'eux, les pieds nus, la tête rasée, couverts d'un pauvre habit, et ne portant d'autres armes pour détruire l'empire de Satan que la Croix de Jésus et le rosaire de Marie. Après le chant du *Veni Creator*, le curé de Ste-Marie remit le soin de sa Congrégation aux Missionnaires pour tout le temps de la Mission ; puis le Père Willibrord monta sur l'estrade et prononça le discours d'ouverture. Toutes les paroles du Missionnaire furent reçues avec un respect et une attention admirable. Après avoir expliqué l'objet de leur visite dans la ville d'Halifax, le Père fit un appel aux sentiments des protestants; il les invita dans les termes les plus charitables à fraterniser avec leurs frères catholiques durant les trois semaines de la Mission et à venir entendre la parole de Dieu. Il leur promit en même temps que, de l'estrade où il se trouvait au pied de la Croix, nulle allusion ne serait faite à leur caractère, et nulle parole offensive à leurs sentiments religieux ne serait prononcée durant tout le temps de la Mission. Ces paroles suffirent pour leur inspirer de la confiance et les rassurer sur la nature et l'objet de la Mission ; elles furent répandues par toute la ville comme par enchantement et produisirent le plus heureux effet. Dès ce moment pas une parole, pas une remarque, ni allusion n'était faite de la part des protestants; au contraire, c'était à qui aurait la première place dans l'église pour entendre les sermons et les instructions.

L'ordre de la mission fut suivi, durant trois semaines, sans le moindre trouble ou opposition. Les gens de police reçurent ordre des magistrats de la ville de surveiller tous les abords de l'église catholique et de leur communiquer les moindres choses qui pourraient provoquer du désordre ou troubler la paix publique. La première messe se célébrait chaque jour le quart avant 5 heures. L'église était comble à cette heure matinale, circonstance qui excitait beaucoup l'admiration des protestants; car se lever de bon matin pour louer le bon Dieu est une chose inconnue dans l'Église anglicane. De 5 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir l'église était remplie de monde, et les Missionnaires étaient constamment employés au saint ministère du confessional. Ce va-et-vient continuel des pauvres irlandais à l'église, durant tous les jours de la Mission, peut être regardé comme cause de la conversion du plusieurs protestants. Entre autres, il y eut un avocat des plus renommés

de la ville d'Halifax qui, ayant occasion de passer devant l'église plusieurs fois le jour, fut attiré dans l'église par un sentiment de curiosité pour voir ce qui s'y passait. Après quelques jours, le jeune avocat vint trouver le curé, et sans doute c'était la première fois de sa vie qu'il s'adressait à un prêtre catholique; il parla au curé en ces termes : « Monsieur, le spectacle que j'ai eu devant moi durant cette semaine m'a convaincu de la vérité de votre religion. Si je passe votre église à 5 heures du matin, ou à midi ou à 9 heures du soir, je la trouve toujours remplie de pauvres. Chez nous, malgré notre influence sociale et l'argent que nous avons à notre commande, nous ne pouvons parvenir à persuader nos pauvres à venir à l'église, même les dimanches; il faut donc qu'il y ait dans l'église catholique un moteur plus puissant que l'argent et l'influence sociale. Donc, continua l'avocat, dès ce moment je me range de votre côté; car je veux être là où je vois la vraie religion, et s'il y a une religion vraie, ce ne peut être que la religion catholique. » Le lendemain l'avocat vint se prosterner aux pieds d'un des Missionnaires au confessionnal, et à cette heure il est un membre édifiant de la Congrégation de Ste-Marie; nous avons tout lieu d'espérer que son exemple produira le plus heureux effet sur ses confrères protestants.

Il serait impossible de décrire le concours de peuple qui venait assister au service du soir. Au de là de 500 enfants qui, faute de place, furent exclus de l'église s'assemblèrent dans l'école pour y recevoir l'instruction d'un des Missionnaires.

Les solennités de l'amende honorable au Saint Sacrement et de la Consécration de la paroisse à la sainte Vierge étaient des vrais jours de fête pour la ville. Protestants et catholiques sans distinction se firent un devoir d'apporter des fleurs et des chandelles pour orner les autels. Le second dimanche de la Mission, jour fixé pour l'érection de la Congrégation des enfants de Marie, offrit aux protestants une circonstance pleine d'intérêt. Le titre d'enfant de Marie est devenu familier parmi les hérétiques d'Angleterre depuis la désastreuse catastrophe de *Santiago;* et dans l'attente de voir quelque chose de miraculeux à cette occasion, tous se firent un devoir de venir assister à la solennité qui devait avoir lieu à 3 heures de l'après-midi. Longtemps avant l'heure fixée, l'église était remplie de personnes de toute condition, et entre autres d'un bon nombre de ministres protestants. A 3 heures, le drapeau de la sainte Vierge en tête, tous les enfants de chœur et les Missionnaires, suivis de 180 jeunes filles au-dessous de 16 ans, habillées de blanc et un voile sur la tête, firent leur entrée dans l'église, au milieu du chant du *Magnificat.* Jamais spectacle plus édifiant n'avait été vu dans la ville d'Halifax; tous les assistants étaient ravis de joie et d'admiration. Arrivés au pied de l'autel, les enfants de Marie prirent place dans les bancs réservés pour elles. Le Père Willibrord fit une allocution sur les devoirs des enfants de Marie et sur le culte des catholiques envers la sainte Vierge. A la fin du discours, toutes pro-

noncèrent à haute voix l'acte de Consécration ; après quoi elles vinrent l'une après l'autre au pied de l'autel de la Vierge recevoir la médaille bénite à cet effet par le Missionnaire. La solennité se termina par la bénédiction du Saint Sacrement, et la procession se retira de l'église dans le même ordre qu'elle y était entrée, laissant une sensible impression sur tous les assistants, qui, la plupart protestants, se retirèrent édifiés et animés de sentiments plus favorables envers la Mère de Dieu. On a remarqué un ministre protestant versant des larmes durant tout le temps de la cérémonie. Une solennité de cette nature, surtout se rapportant au culte de la sainte Vierge, aurait, il y a une douzaine d'années, provoqué les plus amères invectives de la part des protestants; aujourd'hui nous les voyons venir en grand nombre assister à nos processions et contempler avec grand intérêt toutes les marques extérieures de dévotion et de respect que nous payons à la Mère de Dieu. Cela nous fait prévoir avec bonheur que bientôt le temps viendra où l'Anglais saura louer le Fils sans insulter la Mère.

Le dernier jour de la Mission, la veille de Noël, fut l'occasion de grandes préparations à l'intérieur de l'église; des guirlandes de verdure mêlées de fleurs artificielles décoraient le saint édifice; 250 chandelles, toutes offrandes du peuple, ornaient le maître autel; au-delà de 1,000 personnes s'approchaient de la Sainte-Table durant la messe de 9 heures, spectacle bien consolant qui s'offrait pour la première fois dans la ville d'Halifax depuis 300 ans. On vit aussi à la même messe 21 protestants adultes, convertis durant la Mission, s'agenouiller pour la première fois à la Table-Sainte et se nourrir du pain des anges. Le nombre des personnes qui reçurent la sainte Communion durant la Mission s'éleva à 3,310. Par suite des rumeurs séditieuses qui avaient été répandues dans la ville sur l'intention des catholiques d'aller reprendre de force la vieille église catholique, la nuit de Noël, le curé de Ste-Marie jugea prudent de ne pas célébrer la Messe de Minuit, pour éviter des scènes désagréables qui arrivent souvent à cette occasion dans ce pays.

La clôture de la Mission eut lieu à 6 heures de soir. Depuis 4 heures toutes les places dans l'église étaient occupées et la foule se pressait à l'intérieur du sanctuaire, au point de laisser à peine de la place sur l'estrade pour le Missionnaire. Le discours fut suivi du renouvellement des vœux du baptême: tout l'auditoire à genoux, une chandelle allumée en main, fit résonner l'édifice sacré au moment où tous d'une voix unanime renoncèrent pour jamais au démon, à ses œuvres et à ses pompes. Après avoir donné la bénédiction papale, le président de la Mission, au nom de ses deux confrères, exprima au peuple la joie et la satisfaction dont ils avaient joui durant les trois semaines de la Mission. Il remercia le clergé de Ste-Marie, et adressant un dernier mot d'adieu à la Congrégation, il descendit de l'estrade au milieu des soupirs et des gémissements de toute l'assistance. Après la bénédiction du Saint-Sacrement les catholiques se retirèrent chez eux; et cette nuit, tant

redoutée par les habitants de la ville, fut la plus tranquille et la plus paisible qu'il y eût jamais de mémoire d'homme.

Le même soir le P. Willibrord se rendit à la ville d'*Huddersfield*, à 5 lieues d'Halifax, où il avait été invité pour prêcher un sermon à la Messe de minuit. La solennité ayant été annoncée une semaine d'avance, tous les protestants respectables se firent un devoir d'y assister ; et pour exclure le bas peuple et les gens mal intentionnés, le curé avait jugé à propos de faire payer les places un shelling. Jamais auditoire plus nombreux et plus respectable n'avait rempli l'église catholique d'Huddersfield. Après l'Evangile, le Père, revêtu de l'humble habit de S. François, monta les marches de l'autel, au milieu d'un silence remarquable et respectueux. Il prit son texte de l'Evangile de la Messe, et après avoir décrit l'objet de la solennité et toutes les circonstances de la naissance de notre Sauveur, il attaqua d'une manière libre, mais charitable les deux grands principes qui semblent actuellement dominer la société protestante de l'Angleterre, savoir l'indépendance de toute autorité en matière de religion, et l'attachement aux biens temporels : principes qu'il démontra avoir été si noblement dénoncés et condamnés par l'obéissance et la pauvreté de Jésus dans la crèche de Bethléem. Le discours, qui dura plus d'une heure, fut écouté par tout l'auditoire avec le plus grand intérêt. Après la Sainte Messe tous se retirèrent de la manière la plus respectueuse. Le spectacle solennel et édifiant que les protestants avaient contemplé dans l'église catholique, à la Messe de minuit, était le sujet de la conversation durant tout le jour de Noël. Il est facile de voir que le catholicisme, en Angleterre, gagne de jour en jour plus d'influence contre les préjugés protestants, ce qui peut être attribué en grande partie au bienfait des Missions. Même dans les endroits qui par le passé se sont fait remarquer le plus par la haine contre les catholiques on bâtit aujourd'hui des églises et des écoles sans la moindre opposition.

En ce moment le Père Willibrord est engagé à conduire une Mission dans la petite ville de Bollington dans le comté de Chespire. Dans cette ville, il y a à peine quelques années, la Sainte Messe n'était offerte qu'une fois par mois dans une misérable petite maison; à plusieurs reprises le prêtre fut chassé de l'endroit à coups de bâton, et un jour la populace protestante le poursuivit hors de la ville et, après l'avoir maltraité d'une manière cruelle, le jeta du pont dans la rivière où il faillit perdre la vie; aujourd'hui il y a une belle église, un prêtre résidant qui jouit de l'estime de tous les habitants, et la première Mission y fut commencée le 6 du mois de janvier 1866 ; elle fut bien fréquentée et a produit des fruits abondants de salut.

Manchester le 2 février 1866.

FONDATION DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Les historiens du temps nous font un bien triste tableau du siècle où parut saint François d'Assise. Tous les peuples de l'Europe avaient les armes à la main ; l'hérésie des Albigeois, qui ne se soutenait que par le feu, le fer et le sang, avait infecté et corrompu les plus belles provinces des Gaules. Les empereurs avaient injustement déclaré la guerre aux successeurs de saint Pierre. Frédéric II avait chassé Alexandre III de son siége, et, pour joindre l'impiété à l'injustice, ce prince rebelle avait élevé quatre antipapes sur la chaire du Vicaire de Jésus-Christ. Le feu de la discorde promenait ses flammes dans toute l'Allemagne et l'Italie, nourrie par les cruelles et interminables luttes des Guelfes et des Gibelins. Partout le meurtre, le sang, le carnage, la trahison : l'embrasement qui était dans les sociétés descendait au sein de la famille, dans le cœur des individus, et la guerre s'allumait souvent entre les plus proches parents et les plus intimes amis. Un immense empire de haine se propageait à la faveur de la diversité des principes dont les différents partis tiraient leur origine. La plus hideuse corruption des mœurs marchait de pair avec ces violences et ces haines, et l'on pouvait dire, comme au temps de Noé, que toute chair avait corrompu sa voie.,. Telles étaient les dernières années du XIIe siècle et les premières années de ce XIIIe siècle qui devait être si fécond en grands papes, en grands rois, en grands saints, en grands événements... Aussi lorsque Dieu voulut donner à saint François une juste idée du monde qu'il aurait à réformer, il le lui présenta sous la forme d'une maison en ruine qui attendait de lui sa réparation.

... Je n'ai point à dire ici comment saint François conçut le projet de convertir et de sanctifier ce monde qui en avait si grand besoin ; comment, à vingt-cinq ans, il brisa tous les liens qui l'attachaient aux choses de ce monde, descendit nu de sa montagne d'Assise poür offrir aux hommes l'exemple le plus complet de cette folie de la croix qui lui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Calvaire. Chose admirable ! loin de révolter le monde par cette folie, François le subjugue. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein pour se rendre digne, par son humilité et le mépris des hommes, d'être le vaisseau de l'amour, et plus sa grandeur éclate et rayonne au loin, plus les hommes se précipitent sur ses pas ; les uns ambitieux de se dépouiller de tout comme lui, les autres avides au moins de recueillir sa parole inspirée. C'est en vain qu'il va chercher en Egypte le martyre ; l'Orient le renvoie à l'Occident qu'il lui faut féconder, non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur et de ses cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse communication de Celui qui avait aimé le monde jusqu'à la mort. Lui aussi, c'était le monde entier qu'il embrassait dans son amour ! Il avait commencé à sanctifier la terre par l'établissement de deux Ordres religieux, l'un qui représenterait la vie du

Sauveur, mélangée de contemplation et d'action, l'autre qui resterait à ses pieds avec Madeleine pour écouter les oracles qui sortent de sa bouche. Mais il n'était pas libre à tous d'y avoir accès, à cause des liens nécessaires et légitimes qui retiennent dans le monde la plus grande partie des hommes. Le cœur de François souffrait plus qu'on ne le saurait dire de ces nécessités sociales qui lui enlevaient la masse du genre humain qu'il eût voulu donner tout entier à Dieu. Ce cœur, possédé des flammes du plus extrême amour de Dieu, avait déjà eu pourtant l'occasion de se satisfaire... il s'était lui-même sacrifié sans aucune réserve à Celui qu'il aimait ; il lui sacrifie les milliers de cœurs de ceux qui étaient entrés dans les deux Ordres qu'il avait fondés pour les parfaits... Donc, quelque soit la violence de votre amour pour Dieu, soyez heureux, ô séraphin d'Assise ! oui, soyez heureux jusqu'à la consommation des siècles. Vous ne serez plus réduit à gémir de n'avoir qu'un seul cœur pour aimer Dieu, qu'une seule langue pour le louer, que deux yeux pour pleurer les désordres du péché, que deux mains pour vous armer du fouet et flageller votre corps, vous aimerez et vous louerez Dieu, vous verserez des torrents de larmes sur les péchés des hommes, vous satisferez à la justice divine par autant de cœurs, de langues, de yeux, de mains, qu'il y aura de personnes qui embrasseront votre double institut ! Créer deux Ordres religieux pour la gloire de Dieu, c'eût été beaucoup pour un amour vulgaire, c'est peu pour l'amour de François ! François ne sera content que le jour où il aura trouvé le moyen de mettre la perfection avec la vie religieuse à la portée du commun des hommes, de faire du monde entier un immense monastère où tous les cœurs et toutes les langues seront voués à l'amour et à la louange de de Dieu, tous les yeux et toutes les mains aux larmes et aux œuvres de la pénitence, et ce beau jour, après lequel soupirait son amour, devait luire pour lui. Les désirs des peuples eux-mêmes devaient se rencontrer avec les siens pour former le troisième Ordre.

Après le chapitre général de 1221, François parcourait les villes et les bourgs de l'Ombrie et de la Toscane, prêchant la pénitence et la paix. Tel était l'objet de tout son zèle et de toute sa sollicitude.

Saint François apparaissait au milieu des peuples qu'il évangélisait comme un autre précurseur ; son humble habit, sa corde, ses pieds nus prêchaient comme autrefois la peau de chameau et le cilice de Jean-Baptiste. Je n'ai point dit assez, saint François apparaissait comme un autre Jésus-Christ : sa vie, en effet, comme le constate un de ses biographes, n'était que la reproduction fidèle de la vie de Jésus-Christ. *Ejus vita fuit sancti Evangelii ad litteram adimpletio.* On eût dit au moins que saint François était un des apôtres, ou Pierre, ou Paul, ou Jean, revenus dans le monde. Aussi je ne m'étonne pas que sa vue et sa parole aient soulevé sous ses pas les régions qu'il parcourait ; je ne m'étonne pas que la réputation et l'odeur de sa sainteté aient fait naître dans le cœur de tous le désir de le voir, de l'entendre,

de converser avec lui ; je ne m'étonne pas que les populations les plus déréglées en soient venues, des excès du vice à ces excès de dévotion, que les maris voulaient quitter leurs femmes, les femmes leurs maris, les jeunes filles leurs parents, et les veuves leurs enfants, pour se retirer dans les cloîtres et y professer la vie religieuse. Je ne m'étonne pas que les villes et les villages soient devenus déserts, parce que tous leurs habitants, sans s'inquiéter de leurs biens, qu'ils laissaient derrière eux, voulaient le suivre dans ses courses apostoliques. *Omnes mares et omnes feminae, relictis omnibus, ire post ipsum volebant.* Je ne m'étonne pas que tous lui criassent ce que les Juifs disaient autrefois à saint Jean-Baptiste : Maître, que faut-il faire? *Magister, quid faciemus?* Le parti le plus assuré que nous puissions prendre, c'est de vous ressembler, c'est de nous consacrer à Dieu dans les religions que vous avez établies.

Saint François dut essayer de mettre une digue à ces ardeurs, qui auraient dépeuplé le pays. A tous ces hommes, à toutes ces femmes, animés à son exemple du saint amour et qui, non contents de marcher dans la voie des préceptes, voulaient s'élancer dans la voie des plus sublimes conseils, notre saint patriarche représentait les avantages et les obligations du mariage : il rappelait que Dieu était l'auteur de ce sacrement, qu'il ne devait trouver sa dissolution que dans la tombe, qu'il était le symbole de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise et qu'il n'était point incompatible avec la sainteté, qu'il y menait même directement en tant que Jésus-Christ l'a élevé à la dignité de sacrement.

Toutes ces raisons, aussi solides que persuasives, ne faisaient que redoubler l'ardeur des âmes fortement passionnées par le désir du salut et de la perfection. Aux remontrances pleines de sagesse de François, tous répondaient : Nous ne voulons point rester en arrière, nous voulons marcher dans les sentiers où vous marchez, attirez-nous aprés vous, *trahe nos post te.* Le parfum qui s'échappe de votre dévouement pour Dieu nous donne le vertige et nous entraîne comme malgré nous sur vos pas. *In odorem curremus unguentorum tuorum.*

Nous ne saurions mieux nous représenter les puissantes impressions que les exemples et les paroles de ce nouvel apôtre avaient fait sur le cœur de ceux qui en étaient pénétrés, qu'en les comparant à ces passions violentes qui agitent les peuples en certains jours et les rendent incapables d'écouter une autre voix que celle qui donne satisfaction à leurs impétueux désirs ; la contradiction la plus sage faisait sur ces natures, emportées hors d'elles-mêmes par l'élan que leur avait communiqué le zèle de François, l'effet du souffle du vent sur une forêt embrasée : elle ne faisait que les enflammer davantage. « Vous ne voulez pas que nous entrions dans les Ordres que vous avez établis pour les hommes et pour les femmes, que ferons-nous donc, *quid faciemus?* Nous vous conjurons, par l'intérêt que vous prenez à la gloire

de Dieu, par le zèle que vous témoignez pour le salut de nos âmes, de nous dire ce que nous devons faire pour satisfaire à la justice divine, vivre saintement et nous rendre dignes de la gloire du nom chrétien.

François ne put calmer ces âmes saintement avides de leur perfection qu'en leur promettant de leur donner une législation spirituelle qui, au milieu du monde, sans vouloir rompre des mariages bien unis, ni dépeupler le pays, leur feraient goûter la paix de la vie religieuse.

A Florence, on avait déjà commencé à bâtir une maison pour les gens mariés qui renonçaient au monde. Ils se formèrent en deux congrégations, l'une d'hommes, l'autre de femmes ; chacune avait son chef et s'appliquait aux exercices de la piété et à la pratique des œuvres de miséricorde avec un si grand dévouement, qu'un auteur contemporain les compare aux premiers chrétiens.

Passant à Pozzi-Bonzi, en Toscane, François trouve une des anciennes amitiés de sa jeunesse, le marchand Luchesio. Dieu venait de changer sa cupidité en dévouement et son avarice en sainte prodigalité ; il faisait de grandes aumônes, soignait les malades dans les hôpitaux, remplissait tous les devoirs de la vie chrétienne et tâchait d'inspirer les mêmes sentiments à Bona-Donna, sa femme. A la vérité, elle était pieuse ; mais pas assez détachée des biens et de la vanité du monde, ce qui la portait à blâmer les aumônes de son mari. Un jour, Luchesio ayant distribué aux pauvres tout le pain qui était dans la maison, il pria Bona-Donna de donner encore quelque chose à d'autres qui survinrent. Elle lui répondit en colère : Tête sans cervelle et affaiblie par les veilles et les jeûnes, tu négligeras donc toujours les intérêts de ta famille? Luchesio, aussi patient que charitable, ne s'émut point des injures et pria sa femme de regarder dans l'endroit où l'on mettait le pain, en pensant à celui qui, par sa puissance, rassasia des milliers de personnes avec cinq pains et deux poissons. Bona-Donna y trouva une grande quantité de pain. Dès ce jour, elle n'eut plus besoin d'être exhortée aux œuvres de miséricorde, et il eut entre ces deux âmes charitables une sainte émulation. Luchesio supplia François de leur montrer une voie de sanctification qui leur convînt. François répondit : J'ai pensé depuis peu à instituer un troisième Ordre, où les gens mariés pourront servir Dieu parfaitement, et je crois que vous ne pourriez faire mieux que d'y entrer. Ils se jetèrent à ses pieds, demandant cette grâce avec instance. François leur fit prendre un habit simple et modeste, d'une couleur grise, avec une corde à plusieurs nœuds pour ceinture, et leur indiqua de vive voix quelques pratiques, en attendant qu'il eût composé sa Règle.

Quelques circonstances que je veux signaler ici mettent le Tiers-Ordre de Saint-François au-dessus de tous les autres Tiers-Ordres : la première, c'est qu'il a eu Notre-Seigneur Jésus-Christ comme fondateur, ainsi que le dit un de ses historiens, affirmant que saint François ne fonda le Tiers-Ordre que

sur le commandement de Jésus-Christ. Comme Moïse, Josué et David, notre saint patriarche n'entreprenait rien de considérable qu'après avoir consulté Dieu. Quand il eut le projet d'établir un Ordre religieux pour les personnes engagées dans le monde, il conjura le Ciel par des prières accompagnées d'un torrent de larmes de lui faire connaître sa volonté, et parce qu'il savait que Dieu accorde souvent aux prières de la multitude ce qu'il refuse souvent aux prières des particuliers, il obligea sainte Claire et les plus fervents de ses disciples à se mettre en prière pour obtenir la même grâce. Nouveau prophète qui ouvrait et fermait le Ciel à son gré par l'ardeur de ses oraisons, François fut exaucé. Dieu lui révéla, et à ceux qui le prièrent de sa part, que c'était en effet sa volonté qu'il fondât pour les séculiers un Ordre où, vivant chrétiennement et travaillant courageusement à leur salut, ils pussent embrasser la vie religieuse sans en faire les vœux et sans en contracter les obligations incompatibles avec les devoirs de famille et de société et de mener une vie régulière sans clôture. Ce fut après avoir été fortifié par cette révélation d'en-haut que saint François réalisa le dessein que lui avait inspiré son amour pour Dieu et pour les âmes, de sorte qu'il n'a été dans l'établissement du Tiers-Ordre que le ministre de la volonté divine, de sorte qu'il disparaît, en qualité d'instituteur secondaire de cette religion, de serviteur ne faisant qu'exécuter les ordres de son maître, devant l'instituteur principal Notre-Seigneur Jésus-Christ. Une seconde circonstance qui donne la prééminence au Tiers-Ordre de Saint-François, c'est qu'il est le plus ancien de tous les Tiers-Ordres. On voit souvent dans le monde des familles disputer avec chaleur sur l'antiquité de leur noblesse et sur les belles actions de leurs aïeux, le temps ayant jeté des nuages sur leur origine et leur histoire. Les familles spirituelles qu'on nomme des Tiers-Ordres n'auront entre elles aucune dispute semblable ; tout le monde reconnaît qu'avant saint François, aucun homme apostolique n'avait eu l'idée de transformer le monde en un vaste monastère, de fonder un Ordre religieux auquel pourraient aspirer tous les hommes sans distinction d'âge, de sexe, de condition. Quelques patriarches des autres Ordres admirèrent les heureux succès de la belle entreprise de saint François et, voyant les fruits admirables de pénitence et de vertu que le Tiers-Ordre du séraphin d'Assise faisait porter aux peuples les plus éloignés de Dieu, résolurent de fonder eux aussi un Tiers-Ordre, mais ce fut à l'imitation de François et selon le modèle qu'il leur avait laissé. Enfin, une troisième circonstance qui met en relief le Tiers-Ordre de Saint-François, c'est que, suivant une révélation qui a été faite à son saint fondateur, il doit durer, comme les deux premiers Ordres, jusqu'à la fin des siècles.

Maintenant, recueillons-nous, et tirons quelques conclusions pratiques des notions que nous venons d'acquérir sur l'origine et la prééminence du Tiers-Ordre auquel nous sommes si heureux d'appartenir. Notre-Seigneur Jésus-

Christ est le fondateur principal de notre Ordre, c'est sur son commandement que notre Père saint François l'a établi ; rendons grâces à Notre-Seigneur des faveurs que nous avons trouvées dans cette sainte institution. Quand notre bon maître fortifiait son serviteur dans la pensée d'offrir aux personnes séculières une arche de salut au milieu des tempêtes du monde, il pensait à chacun de nous ; peut-être savait-il que sans ce secours providentiel nous aurions été victimes de la contagion du siècle ; remercions-le donc de l'institution du Tiers-Ordre, où nous trouvons un abri salutaire contre toutes les séductions des temps malheureux où nous vivons, une source de forces en rapport avec nos dangers, comme d'une grâce suprême de salut. Que notre cœur reconnaissant n'oublie pas non plus notre Père saint François, qui a été le ministre de Dieu dans l'institution du Tiers-Ordre. Nous devons la reconnaissance à nos parents, non-seulement parce qu'ils ont été les instruments de la Providence pour nous donner la vie naturelle, mais encore parce qu'ils sont ses instruments pour la fortifier et la développer en nous. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à S. François, qui peut-être nous a obtenu par ses prières ou nous a procuré, par le zèle de ses enfants, la conversion ou la vie surnaturelle, qui l'emporte sur la vie naturelle autant que le ciel est au-dessus de la terre ! Lorsque les parents communiquent la vie à leurs enfants et développent cette vie par des soins persévérants, leur dévouement n'est pas tout à fait désintéressé ; ils se recherchent eux-mêmes, ils veulent avoir des images vivantes de leur vie, des héritiers de leur fortune, des appuis pour leur vieillesse, des survivants qui les perpétuent après leur mort et les rendent en quelque sorte immortels ; mais quand saint François nous donnait, par l'institution du Tiers-Ordre, le moyen de retrouver plus facilement et de perfectionner avec plus de succès notre vie spirituelle, recherchait-il en quelque chose sa satisfaction personnelle? Non. Il ne se proposait d'autre but que la gloire de Dieu par la justification des pécheurs et la perfection des justes, semblable en cela au soleil, dont la lumière éclaire et dont le feu échauffe, sans qu'il lui en revienne d'autres avantages que de gratifier les créatures de sa vertu. Les pères et les mères abandonnent quelquefois leurs enfants lorsqu'ils sont assez grands pour se suffiire à eux-mêmes, ou bien du moins lorsque la mort les a enlevés de ce monde. Saint François n'a pas cessé depuis six siècles de prendre soin des enfants que la divine Providence a bien voulu lui donner. Il nous instruit et nous encourage par la beauté de ses exemples, la sainteté de sa Règle, le zèle des religieux, nos frères aînés ; du haut du ciel, où ses lumières sont plus vives, pour mieux découvrir nos misères, il vient à notre secours par les grâces qu'il nous obtient, imitant encore en cela l'astre du jour qui, après s'être couché sur notre hémisphère, laisse derrière lui des traces de lumière et de chaleur qui continuent de féconder la terre. Mais si saint François est pour nous un soleil bienfaisant, dit un vieil auteur, rendons-lui, pour lui

exprimer notre reconnaissance, les hommages que les fleurs et les oiseaux rendent au soleil de la nature. A peine les premiers rayons du soleil percent-ils les ténèbres de la nuit, qu'aussitôt les fleurs s'empressent de lui offrir ce qu'elles ont de plus odoriférant et d'envoyer leurs parfums, les oiseaux le saluent de leurs suaves mélodies; que le parfum de nos vertus s'élevant aussi de la terre aille réjouir dans le ciel le cœur de notre séraphique Père; que sa louange soit toujours sur nos lèvres pour le faire connaître et aimer à nos frères qui ne le connaissent pas et ne l'aiment pas autant que nous. Tel doit être le double mode de la reconnaissance d'un véritable Tertiaire envers saint François.

Le Tiers-Ordre de Saint-François, par son antiquité, a la prééminence sur tous les autres Tiers-Ordres. Il faut donc que les enfants de Saint-François soutiennent cette prééminence de leur Ordre par les plus belles vertus et un plus vif amour de la pénitence; il faut qu'ils puissent servir de modèles à toutes les personnes engagées dans un Tiers-Ordre. La prééminence de l'Ordre dont ils font partie ne servirait qu'à découvrir et à faire éclater leur ignominie s'ils ne s'efforçaient pas d'être les premiers parmi tous les Tertiaires, s'ils se laissaient vaincre en régularité, en vertu, en ferveur. Ce ne sont pas les longues années, ni les cheveux blancs, dit le Saint-Esprit, qui rendent les hommes vénérables et dignes d'honneur, ce n'est pas non plus l'antiquité de notre Ordre qui fera notre mérite devant Dieu et devant les hommes, mais nos sentiments et nos œuvres. C'est la foi et la vertu de nos Pères qui ont rendu le Tiers-Ordre de Saint-François vénérable à toutes les nations de la terre; c'est la bonne odeur de leurs exemples qui a séduit les peuples et les a excités à s'engager dans une religion si féconde en saints; et comme les choses ne se maintiennent que par les principes qui les ont établies, il n'y a que notre sainteté qui puisse soutenir la gloire du Tiers-Ordre et son antiquité. Prenons garde que le public, s'apercevant que le zèle des Tertiaires pour la pénitence s'est bien ralenti dans le cours des siècles, ne le compare au mouvement qui perd son élan, au ruisseau qui perd la pureté de ses eaux, à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine; prenons garde que le Tiers-Ordre, qu'il nous a été donné de ressusciter en ce siècle, ne ressemble à ces vastes et vieux châteaux que nos contemporains veulent habiter. Il n'y avait rien de plus magnifique et de plus soigné du temps de nos ancêtres, qui prenaient grand soin de les embellir et de les orner; mais parce que les héritiers qui en sont en possession, ou n'ont pas la fortune nécessaire pour leur rendre leur premier lustre, ou ne veulent pas s'en donner la peine, ils n'offrent plus qu'un spectacle de désolation et de ruines. Puisque, par la grâce de Dieu, nous avons pu de nos jours faire revivre le Tiers-Ordre, faisons-le revivre avec toute sa gloire, c'est-à-dire avec la vertu et la perfection de ses membres.

Le Tiers-Ordre a été établi comme un remède aux maux qui désolaient

l'Eglise et le monde au temps de saint François, pour ramener la paix au sein des sociétés bouleversées par la guerre, raviver la foi dans les esprits et la vertu dans les cœurs. Fut-il jamais un siècle qui eut eu plus grand besoin que le nôtre de ce remède dont le monde entier a éprouvé l'efficacité? Est-ce que les sociétés ont été jamais plus agitées qu'aujourd'hui? Est-ce que l'Eglise et son chef ont jamais couru de plus grands dangers? Est-ce que l'incrédulité a jamais répandu de plus épaisses ténèbres sur le monde? Est-ce que l'immoralité a jamais coulé à pleins bords comme de nos jours? Offrons donc un abri dans notre Ordre à tant de frères victimes de la haine, de l'iniquité, de la corruption qui ravagent le monde; ne nous contentons pas de rester seuls, loin du danger, sur la montagne sainte où pour nous le ciel est plus serein, le soleil plus brillant, l'air plus pur ; donnons la main à nos frères pour qu'ils montent avec nous et qu'ils augmentent la famille de S. François; au sein de nos amitiés, de nos relations, au sein des villes et des campagnes que nous habitons, écrions-nous comme autrefois le généreux et zélé Mathatias : « Si quelqu'un a le zèle de la loi, qu'il se joigne à nous : *Si quis habet zelum legis, exeat post me.* » Si quelqu'un, au milieu des périls que nous présente le siècle, est épris du désir d'observer les commandements de Dieu et de sauver son âme, qu'il vienne grossir nos rangs et qu'il embrasse avec nous l'Ordre de la pénitence. Que notre activité soit sans relâche, ne prenons aucun repos que nous n'ayons eu le bonheur de donner quelques enfants de plus à notre saint patriarche.

BIBLIOGRAPHIE.

Opuscules complets de saint François d'Assise.

Traduction nouvelle, par le traducteur des œuvres de Catherine Emmerick. 1 vol. in-18 de 416 pages (1864), chez H. Casterman à Tournai, chez L. A. Kittler, à Leipzig, et chez P. M. Laroche à Paris. Prix : 1 fr. 50 c.

Nous n'avons point à redire la vie de ce grand serviteur de Dieu, puisqu'elle est connue de tous, ni même le caractère particulier de ses œuvres, puisqu'elles ont été plusieurs fois publiées, et spécialement à Anvers en 1622. Il nous suffira de faire connaître en peu de mots l'ordre dans lequel elles sont classées ici, avec un aperçu sommaire des matières dont elles se composent. On les a divisées en trois parties. Dans la première se trouve d'abord, par ordre chronologique et avec des notes du traducteur, les lettres du Saint adressées à des religieux de l'Ordre, si l'on en excepte quelques-unes qui furent écrites aux fidèles de Jésus-Christ et à tous les chefs des peuples en général, et une autre à une dame qui, apparemment,

appartenait au tiers-ordre. Viennent ensuite des opuscules divers au nombre de cinq, contenant des avis aux frères, l'éloge de quelques vertus propres aux religieux, l'éloge de la joie parfaite, l'explication de l'oraison dominicale, et un hymne de louanges à Dieu très-haut et très-grand : des formules de prières composées par le Saint terminent, avec son testament spirituel, la première partie. — La seconde a pour objet les règles écrites par le Saint pour les Frères Mineurs. L'une de ces règles, la première, que le pape Innocent III et le Concile de Latran approuvèrent verbalement en 1215, cessa bientôt d'être en vigueur, et on lui en substitua une autre moins développée ; c'est cette seconde règle qui a été suivie jusqu'à cette époque par les Frères-Mineurs; elle fut définitivement approuvée par Honorius III. Du reste, cette seconde règle a été rédigée par le saint fondateur comme un recueil de maximes évangéliques, sans lui donner la forme précise que demande une constitution. La première se composait de vingt-trois articles; la seconde n'en contient que douze, sans y comprendre l'éloge que saint François en fit. Après les règles écrites pour les Frères-Mineurs, viennent successivement les règles écrites pour les religieuses de Sainte-Claire, et la règle des Frères et des Sœurs de la Pénitence ou du tiers-ordre. Les unes se composent de douze articles, l'autre en a vingt. — Enfin la troisième partie contient les conférences monastiques du saint fondateur, au nombre de vingt-sept; ses poésies ou cantiques spirituels, au nombre de trois; ses apophtegmes ou maximes; ses entretiens familiers, fort courts, mais nombreux; ses prophéties, ses paraboles et exemples, ses bénédictions, ses oracles et sentences, ses pensées. A cela on a joint, en appendice, quelques opuscules dont l'authenticité est douteuse, sinon pour le fond, au moins pour la forme. Un office de la passion latin-français, et le texte italien des trois cantiques du saint, avec la traduction latine, complètent ce volume, où le traducteur a eu soin d'insérer des notes historiques et explicatives toujours fort justes, et le plus souvent fort intéressantes. — Tel est l'aperçu succinct de cet ouvrage, dont nous n'avons point à faire l'éloge, et qui se recommande assez de lui-même à l'attention du public religieux.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Ve ANNÉE. — 5me LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

MISSION EN AFRIQUE DU B. CONRAD D'ASCOLI.

1289.

C'est, si nous ne nous trompons, dans la Tripolitane, là où s'étendent les contrées fameuses de l'ancienne Lybie qu'on appelait Marmarique et Cyrénaïque, que notre bienheureux accomplit sa mission. C'est une des régences de l'Afrique septentrionale, où nous n'avons pas encore eu l'occasion de rencontrer des Franciscains en mission; puisque nous en voyons maintenant jusqu'à l'intérieur du pays, cela prouve qu'ils agrandissaient leur champ apostolique, parce que leur ministère était béni.

Conrad naquit à Ascoli, ville de la Marche d'Ancône, le 18 septembre 1234, de François, membre de la noble famille des Miliani, et d'Agnès Saladini, qui était aussi de noble lignée. Longtemps avant que Dieu l'eût accordé à ses parents, Conrad leur fut annoncé par un Frère Mineur d'une grande sainteté, qui indiqua jusqu'au genre de vie qu'il embrasserait et jusqu'à la haute perfection à laquelle il s'élèverait. En effet, cet enfant donna dès l'âge le plus tendre des marques d'une dévotion extraordinaire; ainsi, à toutes les vigiles et aux autres jours d'abstinence de l'Eglise, il ne voulait têter qu'une seule fois. Quand il eut crû un peu en âge, il trouva une autre manière de se mortifier et manifesta encore qu'il parviendrait certainement à une sublime vertu. Quand il commença ses humanités, il fuyait avec une admirable prudence les mauvais compagnons et tout ce qui ressemblait au vice, surtout au vice impur, contre lequel il se tenait en garde en domptant la chair par des jeûnes, des veilles et des cilices. Aussi Dieu le favorisa-t-il dès lors du don de prophétie: toutes les fois qu'il rencontrait un petit enfant né dans une très-humble condition au petit village de Lisciano et nommé

Jérôme de Pietro-Massi, il s'agenouillait devant lui par respect, et comme on lui demandait la raison de cette conduite, il répondait qu'il voyait dans les mains de cet enfant les clefs du royaume des cieux. A la vérité cet enfant était ce Jérôme, qui entré plus tard dans l'Ordre des Frères Mineurs, devint par son mérite d'abord ministre général de son Ordre, puis cardinal et enfin chef suprême de toute l'Eglise sous le nom de Nicolas IV. Les deux jeunes gens s'unirent dès lors par les liens de la plus étroite amitié; ils allaient toujours ensemble, et, s'appliquant avec un égal zèle à la pratique de la vertu, ils résolurent d'un commun accord de quitter le monde et demandèrent à prendre les livrées de saint François d'Assise. Ils s'en revêtirent au couvent d'Ascoli, leur patrie, d'où ils furent envoyés à Assise, puis à Pérouse, pour pouvoir s'y livrer à l'étude des choses divines et des choses humaines, et ils firent en peu de temps de si grands progrès dans la science, qu'ils furent jugés dignes de l'honneur du doctorat. Ils le refusèrent d'abord l'un et l'autre par humilité; mais avertis par un ange qu'il était de leur devoir de l'accepter, ils obéirent docilement.

Appelés de Pérouse à Rome afin d'y enseigner la théologie et de s'y adonner en même temps à la prédication de la parole de Dieu, ils acquirent dans ces fonctions une réputation telle que Jérôme fut bientôt élevé aux premières fonctions de l'Ordre; et si Conrad n'y parvint point, ce n'est pas qu'il eût moins de mérite que son confrére, mais c'est que, ne se croyant pas, dans son extrême humilité, apte au commandement, il ne voulut jamais consentir à se laisser préposer aux autres. Ainsi, lorsque son intime ami le P. Jérôme eût été placé à la tête de toute la famille séraphique, il le chargea d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles en Afrique, afin de consacrer au moins une partie de sa vie au service du Seigneur. Heureux de cette décision, Conrad partit au nom de Dieu, avec l'encouragement de la bénédiction séraphique (1).

Mais l'histoire ne nous dit point par quelle voie il se rendit dans sa mission. Seulement il paraît hors de doute que, descendu sur les côtes d'Afrique, il pénétra ensuite peu à peu dans la région que nous avons ci-dessus nommée (2). Quant à l'époque du départ de l'enfant d'Ascoli, dès qu'on le place après l'élection de son confrère et ami le P. Jérôme comme ministre général, il paraît certain qu'il eut lieu en 1274 (3); ainsi, puisque Conrad était revenu au temps qu'il alla en France comme nonce du St-Siége (en 1277) (4), sa mission ne put évidemment pas durer plus de trois ans. Néanmoins la

(1) Annales de Wadding.

(2) Voir Henrion, dans son *Histoire universelle des Missions catholiques*, liv. Ir, chap. VIII, p. 107.

(3) Wadding, an 1274.

(4) Idem, an 1277.

tradition, d'accord avec plusieurs chroniques, dit qu'il parcourut une grande partie de la contrée dont il avait entrepris l'évangélisation, certainement non sans toute sorte de difficultés et de périls : mais Dieu aidant sa prédication par de nombreux miracles, il sut en aussi peu de temps convertir, d'après ce qu'on rapporte, 6478 INFIDELES, OUTRE BEAUCOUP DE FAMILLES ENTIÈRES (1). Pour opérer si facilement et si rapidement tant de conversions, il fallait vraiment que son apostolat eût aux yeux de ce peuple un caractère prodigieux. Aussi ces succès irritèrent-ils l'enfer, qui, se voyant arracher des mains tant d'âmes qu'il considérait comme une proie certaine, se mit à affliger l'apôtre du Seigneur par des ulcères et d'autres cruelles tribulations. Cependant le saint missionnaire, souffrant tous ces maux avec une invincible patience, reprochait à l'ennemi son envie et sa malice ; il lui opposait l'insuffisance de ses forces contre les volontés du ciel ; il invoquait pour sa défense et pour sa consolation ces paroles du prophète Jérémie disant : « Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri : sauvez-moi, et je serai sauvé, parce que vous êtes ma gloire (2). » C'est pourquoi il montrait à ces tribus barbares et sauvages une mansuétude telle que jamais on ne le vit se laisser aller au moindre acte d'impatience ou à la colère, quelque injure qu'on lui fît, ou à l'orgueil, quelque honneur qu'on lui rendît ; il ne gênait ni n'importunait qui que ce fût, pas même à propos des choses nécessaires à la vie qu'il ne réclamait jamais d'une manière pressante, eût-il eu à supporter les plus dures privations !

Il se contentait de si peu ! Souvent du pain et de l'eau étaient toute sa nourriture ; il marchait les pieds entièrement nus et ne portait qu'un habit commun tout usé. Ses jeûnes étaient presque continuels : il jeûnait le lundi en l'honneur des anges ; le mercredi, par compassion de la trahison qui a livré le Sauveur ; le vendredi, en mémoire de sa passion ; le samedi, par dévotion envers la Sainte-Vierge. Les autres jours quelques herbes et légumes lui composaient un repas somptueux ; il ne s'accordait un brin de viande que le dimanche, encore était-ce après s'être flagellé avec une longue et rude discipline. Il offrait à Dieu en faveur des âmes du purgatoire l'abstinence du mardi et du jeudi, leur procurant par là de si grands avantages qu'il mérita de savoir par une révélation angélique que beaucoup de ces âmes en étaient sorties pour entrer dans la gloire, grâce à ses jeûnes et à ses prières. Quant à sa méditation continuelle et à la douleur dans laquelle le plongeait le souve-

(1) C'est ce qu'on voit dans Wadding (*loc. cit.*) au procès de canonisation de Conrad. D'un autre côté, le Bréviaire Romain Séraphique dit de même : « Parti pour l'Afrique, il parcourut diverses régions de la Lybie, où, par sa mansuétude, par l'éclat de ses vertus et par ses miracles, il adoucit ces tribus barbares et gagna au Christ plusieurs milliers d'hommes (*au* 19 *avril*).

(2) *Sana me, Domine, et sanabor; Salvum me fac, et salvus ero, quoniam laus mea tu es* (Jerem. XVII, 14).

nir de la Passion du Sauveur, on ne saurait s'en faire une juste idée. Il y concentrait toutes ses pensées, jusqu'à oublier toute autre chose, surtout le Vendredi-Saint, jour où il obtint la grâce de voir chaque année Jésus-Christ au milieu de ses tourments avec une couronne sur la tête ; et aspirant à participer à une pareille douleur, il obtint même d'en sentir en lui-même toutes les amertumes, de minuit à neuf heures du matin. Son sommeil très-court, il le prenait sur une planche nue, consacrant tout le reste de son temps soit à l'instruction des infidèles, soit à quelque ouvrage manuel ; car il fuyait l'oisiveté avec horreur, comme la racine de tous les vices. Il veillait avec l'attention la plus scrupuleuse à la conservation de la sainte vertu, détestant la moindre parole un tant soit peu vaine ou légère; aussi s'observait-il lui-même assez sévèrement pour garder pur et intact jusqu'à la mort le lis de la virginité. En un mot, la vie de Conrad fut extrêmement austère. Quelquefois son langage était sévère ; mais alors même il servait à remuer profondément les cœurs ; car, lorsqu'il prêchait, il semblait que des traits de feu sortissent de sa bouche. Il inculquait surtout la foi au mystère de la Très-Sainte Trinité, comme étant le fondement de toute la religion chrétienne ; il y avait une dévotion toute spéciale et l'invoquait au commencement de chacune de ses actions. Au nom de la sainte Trinité il rendait la santé aux malades et la vue aux aveugles ; il redressait les boîteux, guérissait les paralytiques, délivrait les possédés du démon ; il ressuscita même deux Africains (1). C'est un pareil éclat que jetait la haute sainteté du Fr. Conrad en Afrique par une vie telle qu'il n'y a point lieu de s'étonner s'il exerça sur les esprits chez ces peuples une influence assez salutaire pour en conquérir en peu de temps un grand nombre à la foi de Jésus-Christ. En effet, il paraît évident que ce digne ministre de Dieu fut, par rapport à la conversion des peuples, une de ces apparitions extraordinaires de la Providence divine destinées à rendre un témoignage solennel à la divinité de la religion catholique, non-seulement par l'abnégation avec laquelle ces missionnaires se vouent eux-mêmes à leur ministère apostolique, mais aussi par l'éclat de leurs miracles, phénomène qui n'a jamais cessé dans l'économie spirituelle de l'Eglise, et qui durera en elle jusqu'à la consommation des siècles.

Toutefois cette même Providence qui, pour l'accomplissement de ses hauts desseins avait envoyé Conrad dans ces pays lointains, veut maintenant qu'il en soit rappelé tout à coup, et au même moment cesse le bienfait de sa miraculeuse mission. Voici comment : le Fr. Jérôme avait été envoyé par le Pape à Paris, afin de traiter de la paix entre le roi de France et le roi d'Espagne, brouillés pour quelques différends politiques ; mais comme il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance, le Souverain-Pontife jugea bon de lui adjoindre un compagnon qui pût l'aider par sa doctrine et sa pru-

(1) Voir Wadding, *loco citato*.

dence à la mener à une heureuse fin, et ce compagnon fut précisément le frère Conrad d'Ascoli, qu'on rappela, en conséquence, aussitôt en Europe. Ici nous laissons le lecteur s'imaginer combien un ordre pareil dut affliger le cœur du saint religieux; car rien n'afflige autant un vrai missionnaire catholique que de se séparer des âmes qu'il a gagnées à Jésus-Christ par ses travaux et ses sueurs. Mais les saints mettent leur véritable sagesse à ne point se rendre eux-mêmes juges des moyens par lesquels ils doivent plaire à Dieu, à la gloire de qui toute leur vie est consacrée; ainsi Conrad, sachant que Dieu voulait qu'il quittât à cette heure l'Afrique pour se rendre en France, lui sacrifia sans hésiter son goût personnel, c'est-à-dire le zèle dont il était embrasé pour le salut des pauvres Africains, et se mit sur-le-champ en route pour la destination à laquelle Dieu l'appelait, tout en se ménageant cependant la consolation d'emmener avec lui plusieurs des nouveaux fils qu'il avait engendrés à l'Evangile, et qui furent tous placés en Europe dans une position en rapport avec leur âge et avec leur état (1). Peut-être aussi ces chrétiens d'Afrique ne voulurent-ils absolument pas se séparer de leur père, qui, en retour, n'eut point le courage de les abandonner. C'est ainsi qu'il leur permit de s'arracher au sol natal pour le suivre, certain qu'il ne manquerait pas en Europe des moyens nécessaires pour subvenir à leur entretien. En effet, il parvint à les caser tous en France, suivant les exigences de leur état et de leur âge. Faits étonnants, dignes de figurer dans les fastes de l'histoire! Faits qui font si grandement honneur au catholicisme et à la pieuse générosité des nations chrétiennes de ce moyen âge auquel nous sommes accoutumés de ne décerner que le titre de barbare! Ah! croyons-nous donc que la civilisation qu'on appelle humanitaire des sociétés de l'Europe actuelle pourrait surpasser une pareille expansion de l'amour chrétien?

Revenons au frère Conrad, et disons qu'il nous serait bien difficile de décrire les honneurs extraordinaires qui lui furent faits dans toute la France et surtout à Paris, où la réputation de son mérite et de sa sainteté était déjà parvenue, et où la foule accourut de toutes parts à sa rencontre. Certes, ce dut être pour cette ville un spectacle non moins attendrissant qu'émouvant de voir, au milieu de sa troupe d'Africains, ce digne fils de François d'Assise, les pieds nus, couvert d'un vil et grossier habit, le teint hâlé et les joues creuses, attester hautement au monde la puissance de la grâce du Sauveur, qui continuait, à la gloire de son nom, à opérer des prodiges éclatants parmi les nations. Tous les assistants, touchés jusqu'aux larmes, serraient le saint religieux dans leurs bras, et ces larmes se changèrent en sanglots quand on entendit le Fr. Jérôme d'Ascoli, se jetant au cou du bienheureux Conrad, s'écrier : ECCE PLUS QUAM JONATHAS HIC ! (*Voici celui qui est plus que Jonathas !*) C'est que les deux religieux, ne formant qu'un cœur et qu'une âme, s'aimaient

(1) Voir Wadding, *loco citato*.

comme David et Jonathas. Il faut encore rappeler ici que Conrad portait en main un petit tableau carré, représentant les images de Marie et du patriarche d'Assise peintes par un Africain; il avait coutume de placer ce tableau dans un lieu élevé, visible à tout le monde, lorsqu'il se mettait à annoncer la parole de Dieu, et il suffisait qu'il le donnât à baiser ou même qu'il le fît simplement toucher, pour rendre la santé aux malades.

Or, quand nos deux Franciscains réunis s'occupèrent de la négociation pour laquelle le Souverain Pontife les avait envoyés en France, l'un d'Afrique et l'autre de Rome, ils y déployèrent une telle habileté, qu'ils l'eurent bientôt conduite à un heureux terme. Ils allèrent en rendre compte au Chef suprême de l'Eglise : Jérôme obtint en récompense le chapeau cardinalice, et Conrad, resté simple religieux, se consacra pendant deux ans à Rome même à l'humble ministère de la prédication, au grand avantage des âmes. Mais il fut de nouveau envoyé à Paris pour y enseigner publiquement la théologie; et nous devons faire remarquer à cette occasion que ses supérieurs lui ordonnèrent expressément d'adoucir la rigueur de ses austérités, de porter des sandales et de prendre un habit moins grossier que celui dont il s'était servi jusqu'alors. S'étant conformé en tout cela à leur volonté, Conrad se rendit à son nouveau poste. Il fut reçu à Paris avec d'autant plus de plaisir qu'on l'avait vu partir avec plus de regret, et il s'y livra à l'enseignement à la satisfaction universelle; chaque dimanche il prêchait en faisant aux âmes un bien extraordinaire, et il passait le reste du temps à visiter les pauvres et les malades dans les hôpitaux, leur prodiguant toutes sortes de secours spirituels et temporels (1).

Cependant, lorsque le Fr. Jérôme, son ami intime, déjà cardinal, fut devenu Souverain Pontife, celui-ci rappela Conrad à Rome, afin de l'élever à la dignité qu'il venait lui-même de quitter, depuis qu'il était revêtu de la dignité la plus éminente qu'il y ait sur la terre. Cette nouvelle venue à la connaissance des Parisiens les porta immédiatement à lui préparer des démonstrations publiques d'honneur; mais Conrad, se tournant un jour vers la foule qui le suivait, l'exhorta à s'attacher plus tôt à la vertu, chose qui seule le remplirait de joie. Enfin, après l'avoir remerciée de l'escorte qu'on voulait lui donner jusqu'à Rome, il partit seul, n'emmenant avec lui que le Fr. Benoît du Poggio di Canosa et le Fr. Denis de Sant'Omero des Abruzzes, qui étaient depuis longtemps ses compagnons inséparables et qui écrivirent plus tard sa vie, indépendamment du témoignage solennel qu'ils rendirent sur ses principales actions lors du procès fait pour sa canonisation. Quand il arriva à Ascoli, le 3 mars 1289, toute la population sortit des murs de la ville pour le recevoir avec des marques d'allégresse extraordinaire. Mais, hélas! il touchait aux termes de ses jours; car, saisi par la fièvre le 4 avril, il prédit lui-

(1) Voir Wadding, *loco citato*.

même que cette maladie l'enlèverait et désigna même le jour et l'heure de sa mort. Sentant diminuer de plus en plus ses forces, il se munit des secours de la religion, et demanda qu'on l'ôtât de la planche nue sur laquelle il était couché pour le poser à terre, à peine enveloppé de quelques guenilles, afin de ne donner en aucune façon prise aux attaques et aux assauts de l'ennemi infernal. Il sollicita ensuite du supérieur la permission de se revêtir d'un habit d'emprunt, pour demander à tous pardon des fautes qu'il avait pu commettre pendant sa vie contre la règle. Plein alors d'une nouvelle force, il se mit à réciter des hymnes de louange en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, puis des prières ferventes au Crucifix qu'il tenait entre les mains et sur lequel il fixait les yeux comme sur le fondement de son espérance. Enfin il dit d'une voix claire les versets suivants du 30e psaume de David : « C'est en vous, Seigneur, que j'ai placé mon espérance ; faites que je ne sois pas confondu à jamais. Sauvez-moi, vous qui êtes juste. Tournez vos oreilles vers moi ; hâtez-vous de me délivrer. Soyez-moi un Dieu protecteur et mon asile, sauvez-moi. Vous êtes ma force et mon refuge, et à cause de votre nom conduisez-moi et nourrissez-moi. Dégagez-moi de ces rets qu'ils ont cachés sous mes pas ; car vous êtes mon protecteur. Je remets mon âme entre vos mains ; vous me rachèterez, Seigneur, Dieu de vérité. Vous haïssez les adorateurs des vanités et du néant ; moi, j'ai espéré dans le Seigneur. Je me réjouirai et je triompherai dans votre miséricorde. Parce que vous avez regardé mon affliction et que vous avez secouru mon âme dans mon angoisse, parce que vous ne m'avez point enfermé dans la main de mon ennemi, et que vous avez affermi mes pas dans une voie spacieuse. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis opprimé. Mon âme, mes entrailles sont dévorées par la douleur. Ma vie a défailli dans la souffrance, et mes années dans les gémissements. Mon iniquité a brisé mes forces, et mes os ont été dissous. Je suis devenu un objet d'insulte pour mes ennemis, l'opprobre de mes voisins, l'effroi de mes amis ; ceux qui m'ont vu de loin se sont enfuis. J'ai été mis en oubli comme le mort effacé du cœur, comme le vase brisé. J'ai entendu le blâme de la multitude, la terreur l'environnait quand elle tenait conseil contre moi. Ses pensées méditaient ma mort. Et moi, Seigneur, j'ai espéré en vous, j'ai dit : Vous êtes mon Dieu, mon sort est dans vos mains, arrachez-moi à mes ennemis et à mes persécuteurs. FAITES LUIRE VOTRE FACE SUR VOTRE SERVITEUR, SAUVEZ-MOI A CAUSE DE VOTRE MISÉRICORDE. »

A ces dernières paroles il sourit avec la douce joie des anges et s'envola dans le sein de Dieu le 19 avril 1289, au couvent des Frères Mineurs, situé hors les portes de la ville d'Ascoli.

Chose merveilleuse ! Son corps resta si souple et si flexible, il exhalait une odeur si suave, qu'il fallut le laisser exposé trois jours sans sépulture au public, afin de satisfaire la dévotion du peuple qui accourait en foule pour admirer ce prodige, à travers les gardes nombreux que les magistrats de la

ville avaient chargés de veiller à ce qu'on ne leur enlevât point leur trésor. Conrad avait une taille médiocre, les cheveux blonds, la barbe épaisse, le front chauve et une belle prestance. Dès que la nouvelle de sa mort parvint au pape Nicolas IV, il en eut une grande douleur, et dit publiquement aux cardinaux qu'ils venaient, au grand préjudice de l'Eglise, de perdre un collègue ; il écrivit ensuite aux autorités d'Ascoli pour demander qu'elles déposassent le défunt à part dans un lieu d'honneur. C'est ce qu'on fit, en le mettant dans un cercueil en bois renfermé dans un monument en marbre garni de lames de fer sur lequel on lui dressa une statue, au bas de laquelle on lisait cette inscription : « *Ci gît le corps du bienheureux Conrad de la famille Miliani d'Ascoli, Mineur de l'Ordre du patriarche S. François, théologien et docteur de Paris, lié par une étroite amitié au pape Nicolas IV, avant que celui-ci fût élevé au pontificat. Il mourut le* XIX *avril MCCLXXXIX* (1). » Dieu ne tarda guère à honorer la tombe de son serviteur par beaucoup de miracles, de sorte que le concours des peuples pour le vénérer devint de plus en plus considérable. On demanda donc au Siége apostolique l'autorisation de transférer son corps (trouvé intact et exhalant la plus douce odeur) dans un autre couvent franciscain dans l'enceinte même de la ville près de Ste-Marie *des Vignes*, et cette translation eut lieu le 28 mai 1371. Enfin, comme Dieu continuait à glorifier son serviteur par des prodiges toujours éclatants, Pie VI en confirma le culte, en permettant d'en réciter la messe et l'office avec une légende propre.

C'est là certainement un beau titre de gloire pour les Missions Franciscaines, qui nous montre la continuation merveilleuse non-seulement d'un zèle toujours brûlant pour la gloire de Dieu et le salut des peuples, mais encore d'un apostolat resplendissant de l'auréole de la sainteté. C'est cette sainteté qui, pendant la vie et après la mort de ces champions de la foi, répand les rayons de sa beauté et de sa puissance immortelles en témoignage de la vertu divine qui vivifie l'Eglise et qui ne faillira jamais dans le cours des siècles.

(1) *Hic jacet corpus Beati Conradi familiae Milianorum Asculanae, Ordinis Minorum sancti Francisci, theologus et doctor Parisiensis, nec non socius juratus Papae Nicolai IV, dum esset in Minoribus. Obiit anno Domini MCCLXXXIX die* XIX *mensis aprilis* (voir Wadding, dans ses *Annales,* tome V, an 1289). Voir aussi le *Martyrologe franciscain* d'Artur, au 19 avril, et le *Légendaire franciscain* de Mazzara, ibid. etc.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. Étienne de Bergame, *Min. Obs. Miss. Apost. dans la Nouvelle-Zélande, au P.* Jean Chrysostome de Bergame.

(Suite et fin. Voir pag. 249).

1865. — Mais ces quelques bons chrétiens sont tout à fait bons. Ils ravissent le cœur du missionnaire quand il va les trouver dans leur *Kaianga* (village) ou quand ils le vont trouver dans sa résidence. Ils lui serrent la main, ils voudraient lui avancer leur nez (1), et ils le saluent par ces mots : *E pa te na ra ko Keo* (Père, soyez le bien venu) ! Puis, ils se pressent autour de lui, avides d'entendre la parole de Dieu et de se faire raconter les actions des Saints. Ainsi le missionnaire est obligé de parler, n'en eût-il pas envie ; il ne trouve pas de repos même la nuit, parce que ces braves gens ne cessent de l'importuner en disant : *Epa uhakona maton, ckon maton. I matau ki uga likanga o te Atua* (Père, instruisez-nous ; nous ne connaissons pas les choses du ciel).

J'avoue que cela m'a paru parfois très-ennuyeux. Mais à la fin je me sentais m'attendrir, en réfléchissant qu'ils n'ont le bonheur de voir le missionnaire catholique que trois ou quatre fois l'an.

Votre Paternité s'étonnera peut-être que ces pauvres sauvages voient si rarement le missionnaire, mais son étonnement cessera, si elle considère l'étendue considérable qu'a une seule station, et les grandes difficultés qu'on trouve à voyager dans cette île. Il suffit de dire que notre seule station du Hokianga est plus grande que toutes les provinces lombardes réunies. Je n'exagère pas, puisque de Purakau (lieu de la station, situé au centre du district) jusqu'aux limites du district, il y a de deux à trois journées de marche. D'où vous pouvez juger de l'étendue du pays.

(1) Sorte de salutation propre à ces insulaires ; ils l'adressent d'ordinaire à ceux qu'ils aiment véritablement ; elle consiste à se rapprocher nez à nez, en pleurant ensemble.

Et ce n'est pas tout, car beaucoup d'autres raisons rendent difficile l'accès des *Kainga* des Maori.

D'abord il n'y a absolument aucune route pour y aller à pied, sinon quelque sentier plus propre aux animaux qu'aux hommes à travers d'immenses forêts et des marais pleins de joncs où il est facile d'enfoncer pour ne plus en sortir. Ajoutez que, si la pluie vous surprend, vous ne trouvez d'autre endroit pour vous abriter que la terre nue sous un arbre, et il arrive souvent qu'on doit y passer toute la nuit.

Quand on arrive à l'habitation de quelque indigène, on n'y peut rien avoir pour se remettre de la fatigue et de l'épuisement du voyage. On trouve pour lit la terre nue, pour matelas une natte, pour lampe un tison dans un coin et une fumée qui vous aveugle pendant toute la nuit. Tout cela quand on voyage par terre.

Mais la Nouvelle-Zélande a beaucoup de bras de mer et de fleuves navigables, qui séparent un lieu de l'autre; ainsi le missionnaire est le plus souvent obligé d'aller en barque; mais ici encore on rencontre mille périls; car ces canaux sont très dangereux, et au moment où l'on y pense le moins, on voit éclater une violente tempête, et malheur à quiconque se trouve en mer en pareilles circonstances! A ce propos je vais vous raconter un naufrage que j'ai fait et auquel j'ai échappé je ne sais comment.

Vers la mi-septembre 1861, dans ma première excursion de missionnaire, je m'embarquai un beau matin pour me rendre à Wai-ma: la mer était presque tranquille, cependant les rameurs disaient que bientôt le vent deviendrait plus fort; mais comme il était favorable, je ne fis pas attention à ce qu'ils me disaient. Après une heure environ de navigation, il s'éleva un vent extrêmement violent, et la mer roulait avec fureur des vagues écumantes.

Alors je commençai à comprendre quel danger je courais; je récitai quelques *Ave Maria* à la Sainte Vierge, et je me recommandai vivement à S. Antoine. Puis je dis à mes compagnons: « Abaissez les voiles et laissez le bateau aller à la dérive. » Je n'avais point achevé ces paroles qu'un furieux coup de vent fit chavirer la barque, et nous fîmes tous le plongeon.

Il me serait impossible de dépeindre ma frayeur, d'autant plus que, ne sachant point nager, je tombai dans la mer absolument comme une pierre et j'allai droit au fond. Quand mes compagnons ne me virent pas reparaître, l'un de ceux qui se trouvaient déjà sur la rive s'élança pour venir me cher-

cher ; mais mon poids l'empêcha de m'amener à terre. En conséquence, je tâchai de prendre courage et du fond de l'eau je me dirigeai vers le bord. Mais les forces commençaient à me manquer quand heureusement je rencontrai les voiles de la barque chavirée ; aussitôt je m'en saisis, et je pus ainsi me tenir la tête hors de l'eau pour respirer. Alors mes rameurs, m'ayant vu surnager, se jettent encore une fois à l'eau, s'accrochent à la barque et la tirent vers la terre, tandis que moi même je restais cramponné à la barque et sortais des flots.

De tout ce qui précède Votre Paternité pourra conclure combien la mission de la Nouvelle-Zélande est difficile, tout comme les autres missions étrangères. Mais je n'ai jusqu'ici parlé qu'en général ; il faut maintenant que j'entre dans quelques détails, c'est-à-dire que je dise quelque chose de la situation actuelle des Franciscains.

Partout où l'Ordre des Frères Mineurs a été établi, il a trouvé des difficultés et des contradictions, surtout au commencement ; partout il y a eu des épines et des ronces qui rendaient âpre et pénible la voie à suivre ; partout, en un mot, ils eurent à lutter à la fois contre les puissances invisibles et contre les puissances visibles.

Telle est précisément notre situation actuelle. S'il n'y avait à combattre que les puissances invisibles, ce ne serait rien, puisqu'il est certain, et Jésus-Christ l'a dit, que l'esprit malin ne fera jamais alliance avec le bon esprit, et bien que l'un se voie dominé et vaincu par l'autre, jamais il ne cessera de continuer la guerre jusqu'à la fin. Mais ce qui nous paraît extrêmement dur, ce qui nous afflige plus que tout le reste, c'est que les difficultés et les contradictions viennent souvent de ce qu'on ne s'entend pas sur la manière de faire le bien. Toutefois, en vue de cette vertu qu'a tant inculquée notre Seigneur Jésus-Christ, en nous recommandant de faire du bien à ceux qui nous persécutent, nous ne perdons pas courage au milieu de nos afflictions.

La vertu de patience est une vertu extraordinairement nécessaire pour nous Franciscains de la Nouvelle-Zélande, d'autant plus que, par l'éloignement de ceux qui nous sont chers, notre âme désolée ne peut s'épancher qu'au pied du crucifix, unique consolation qu'on puisse avoir en ces contrées lointaines.

Les privations et les souffrances sont pour nous comme des compagnes inséparables, qui ne nous quittent et ne nous quitteront jamais, à moins que la Providence n'en dispose autrement.

Je vais vous mettre sous les yeux ce que nous souffrons dans la seule station de Hokianga, et par là vous pourrez juger du reste.

Le Hokianga est situé au nord-ouest de la Nouvelle-Zélande, et comprend, comme je l'ai dit, une étendue immense. Dieu voulut que ce pays reçût pour la première fois l'Evangile par le moyen des Pères Maristes, qui choisirent pour leur résidence Purakau, lieu entouré de montagnes sur les bords d'un bras de mer que forme le fleuve Hokianga. Ils le choisirent dans l'intérêt des Maori, afin qu'ils puissent facilement y aller remplir les devoirs du christianisme.

Ces bons Pères ont fait leur possible pour rendre ce lieu commode et agréable. Ils se sont construit une maison en terre, composée de plusieurs petites pièces. Ils ont, en outre, dépensé beaucoup d'argent pour tirer parti de leur terrain. Mais ensuite, ils ont été forcés de s'en éloigner au beau milieu de leurs travaux, tout a été renversé, tout est revenu à l'état primitif.

Après douze ans de complet abandon, cette station fut cédée aux Franciscains. Mais, quand nous y mîmes les pieds, nous y trouvâmes bien peu de vestiges des travaux de nos prédécesseurs ; ainsi la résidence n'était d'abord qu'une forêt, et nous n'y trouvâmes qu'une forêt; les Maori, qui avaient embrassé la foi catholique, étaient retombés dans leur abrutissement. Il en résulta que, loin d'Auckland et de tout visage européen, privés de toutes les ressources nécessaires à la vie, nous eûmes à souffrir en ce lieu des choses qui, en vérité, paraîtraient incroyables à Votre Paternité, si on les lui racontait.

Depuis, quoi que nous ayons fait et quoi que nous ayons souffert, nous ne sommes point encore parvenus à sortir de notre misère. Je m'adresse donc à la bienveillance de Votre Paternité pour qu'elle me recommande à la généreuse charité des Milanais et des autres. Je sais que Votre Paternité a une grande influence, parce que le Seigneur l'a douée du beau don de l'insinuation et de la persuasion ; aussi une seule parole lui suffit-elle pour obtenir ce qu'elle veut.

La maison que nous habitons fait horreur ; elle tombe de toutes parts, et nous sommes dans l'impossibilité de la réparer, à cause de l'extrême pauvreté où nous nous trouvons. Nous n'avons pas d'église, et nous sommes réduits à célébrer le Saint Sacrifice dans un lieu qui ressemble plus à une étable qu'à un sanctuaire. D'un autre côté, que faisons-nous? Dieu voit nos

bonnes intentions, Dieu sait parfaitement que, si les moyens ne nous avaient pas manqué, nous aurions déjà fait beaucoup d'excellentes choses fort utiles à ces sauvages sous le rapport de la religion et de la civilisation. En outre, nous désirons vivement fonder une école pour les indigènes ; mais jusqu'ici ce n'est encore là qu'un projet, et je ne sais quand nous pourrons le réaliser. La Providence est grande, et nous nous confions en elle.

Les produits du sol ne nous ont pas jusqu'à présent dédommagés des grands travaux que nous y avons exécutés. Afin de vivre, nous avons dû faire les cultivateurs et les pêcheurs autant que les Missionnaires.

Néanmoins, au milieu de tant de misères, de privations et de souffrances, Dieu ne manque pas de nous consoler de temps en temps par sa sainte bénédiction, en nous faisant recueillir des fruits précieux de nos travaux apostoliques. Je ne saurais vous indiquer ici le nombre exact de ceux qui par notre ministère ont passé du Paganisme dans le sein de l'Eglise catholique, ou de la nuit du Protestantisme au jour de la vérité, parce que j'en ai laissé le registre à Purakau. Mais je puis vous affirmer que la prophétie d'Isaïe s'est vérifiée jusque dans cette île, qui est la plus reculée du monde connu, et il nous est permis de dire à l'Eglise : « Lève les yeux autour de toi et regarde : tous ceux-là se sont rassemblés pour venir à toi, tes fils te viendront de loin, et les filles se lèveront à tes côtés (1). »

Je termine en vous priant de me recommander aux bons et charitables milanais et à nos compatriotes. Toutes les aumônes, quelles qu'elles soient, que vous pourriez nous envoyer, afin d'avoir une maison, une église et une école à notre résidence de Purakau, seraient vraiment une grande charité que vous feriez à notre Mission, et serviraient beaucoup la cause de la religion et de la civilisation en cette île. Ne vous étonnez pas que je vous demande des secours afin d'avoir une maison, une église et une école ; car ici les bâtiments sont en bois, et en deux ou trois mois deux hommes suffisent pour élever une construction.

Dans le cas où vous trouveriez quelque chose, le moyen le plus facile de l'envoyer est celui de la Banque ; car la banque de Milan doit avoir des rapports avec celles de Londres, et les banques de Londres en ont avec celles d'Auckland.

(1) *Leva in circuitu oculos tuos et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi; filii tui de longe venient, et filiae tuae de latere surgent.*

Comptant que Votre Paternité voudra bien s'intéresser à cette affaire, je joins à ma lettre la demande qu'elle pourra présenter aux pieux Bienfaiteurs, en l'appuyant, pour en assurer le succès, de ses chaleureuses paroles. En attendant, je vous salue de cœur, je me recommande à vos prières, et je vous prie de communiquer cette lettre à mes parents, dont je salue chacun. Enfin je me dis sincèrement

De Votre Paternité Très-Révérende,

Le très-humble et très-obéissant frère en J.-C.

P. ETIENNE DE BERGAME, *Min. Obs.*,

Miss. Apost. dans la Nouvelle-Zélande.

CHINE.

I. *Lettre du* P. JÉRÉMIE DE DOLCEDO, *Min. Obs. de la province de Gênes, à MM. les Membres du Conseil de Lyon, sur la situation des chrétiens en Chine.*

TRÈS-RESPECTABLES MESSIEURS,

Le 29 décembre 1845 mon Vicaire Apostolique m'adressait dans une de ses lettres ces mots : « Écrivez en France ; mais que le seul désir de servir le prochain et d'obéir à vos supérieurs vous porte à le faire. » Voilà le motif décisif qui me détermine à prendre la plume. Je compte sur votre extrême bienveillance pour trouver près de vous un bon accueil.

A l'époque où je vous écris, on parle, je crois, beaucoup par là-bas de la liberté de religion obtenue au catholicisme en Chine par l'intervention de la Légation française. Nos fidèles d'Europe s'imaginent déjà sans doute que tous les Chinois s'en aperçoivent, que partout l'on bâtit des églises et que beaucoup de payens assistent à nos catéchismes. Peut-être en est-il ainsi ailleurs; mais ici la permission impériale est ignorée de la masse du peuple, et les vexations continuent dans la plupart des localités. Ce sont les fidèles qui sont spécialement requis de prendre part aux superstitions. Quelquefois ils s'en exemptent en donnant pour des œuvres de bienfaisance publique les aumônes qu'on réclame pour le culte des idoles. D'autres fois, cet expédient ne réussissant pas, ils sont tourmentés, accusés, battus. Pour passer sous silence plusieurs exemples récents que je pourrais citer, le fait suivant suffira pour tous les autres.

Le 28 juillet dernier, lorsque les dispositions impériales en faveur de notre foi avaient déjà été notifiées aux tribunaux, trois jours seulement après mon arrivée à Tai-iuen-hien (ville de troisième ordre située au sud-sud-ouest de Tai-iuen-fu, dont elle n'est distante que de quarante ly chinois) six chrétiens de Jan-zum, village dépendant de Tai-iuen-hien, furent accusés de ne point contribuer à la construction d'une pagode, et en conséquence mis en prison. Le 17 août ils obtinrent moyennant caution de retourner chez eux. Mais treize jours après, c'est-à-dire le 30 du même mois, ils furent appelés de nouveau devant le tribunal, en même temps qu'Ange Leu d'U-fei-im, qui leur avait servi de caution, et le mandarin Tien, gouverneur intérimaire, s'adressant d'abord au sexagénaire Joachim, lui demanda s'il était chrétien? Sur la réponse affirmative de celui-ci, le mandarin lui dit : « Ne sais-tu pas que l'Empereur prohibe la religion chrétienne? Il faut que tu y renonces. » — « C'est la religion vraie, reprit Joachim; je ne puis y renoncer. » Et ces mots lui valurent trente soufflets.

Le mandarin demanda ensuite au catéchiste Paul, aussi sexagénaire, s'il était chrétien et s'il voulait renier la foi. Paul confessa franchement sa religion et refusa d'apostasier. Alors le mandarin, l'ayant fait étendre tout nu par terre, lui fit donner quarante coups d'une planche que les portugais appellent *pancate*. Puis il lui adressa la même demande à deux reprises différentes, et comme il en obtint chaque fois la même réponse, il lui fit chaque fois donner un égal nombre de coups.

Il dit ensuite à Ange Leu d'U-feu-im, qui avait servi de caution aux accusés : « Si tu renies ta foi, je te traiterai bien ; sinon, je te condamnerai. » — « Condamnez-moi aussi, répondit Ange, s'il plaît ainsi à Votre Excellence; jamais je n'apostasierai. » Alors le juge donna l'ordre à l'un de ses assistants de tracer à terre une croix, et au confesseur, de la fouler aux pieds. Leu refusant de se rendre coupable d'une pareille impiété, quelques prétoriens le tirèrent, ceux-ci par devant, ceux-là par derrière, et le poussèrent des mains pour qu'il la foulât. Ange ne fit que passer à côté. Mais à peine l'eut-il fait, qu'il craignit de ne pas avoir entièrement rempli son devoir. Il accourut donc m'interroger. « Vous devez, lui dis-je, résister de toutes vos forces à l'acte qu'on veut vous faire commettre, si vous ne voulez vous rendre coupable d'apostasie. » Cela suffit au généreux chrétien. Il se hâta de se rendre au tribunal, et à sa vue le mandarin se mit à lui dire : « Eh quoi! te voilà revenu? Pourquoi ne veux-tu pas apostasier? » — « Parce que je ne veux

pas, » répliqua le chrétien, et pour cette réponse il reçut, lui aussi, cent coups de planche.

Luc subit ensuite le même interrogatoire, fit la même profession de foi et fut battu un égal nombre de fois.

Fabien, aussi catéchiste, eut à son tour la même gloire.

La réponse que fit Jacques est curieuse. « Je n'ose pas apostasier, dit-il, parce que mes parents, à leur mort, m'ont défendu de le faire. » Il voulait donner à entendre par là qu'en professant la religion chrétienne, il ne faisait qu'obéir à ses parents, et qu'en obéissant à ses parents, il se conformait à l'une des lois de l'empire les plus connues, les plus respectables et les plus rigoureuses. Quand on lui ordonna de fouler aux pieds la Croix, il s'y refusa ; quand on le poussa dessus par la force, il se contenta de dire : « C'est là une apostasie forcée, elle ne compte pas. » — « Ecris, dit le juge, écris que tu as renié la foi. » — « Impossible, » repliqua Jérôme. Tout cela lui valut aussi cent coups.

Enfin Bonaventure, ayant reçu ordre d'écrire sa déclaration, répondit :« Il faut voir de quelle déclaration il s'agit; si elle doit procurer quelque bien au village, je la ferai volontiers; mais si l'on veut que je signe une formule d'apostasie, je ne la signerai pas. » En conséquence, il reçut à son tour cent coups de planches. Ainsi, Dieu merci, nos sept chrétiens montrèrent une égale constance.

Quand ils furent rendus à la liberté, les fidèles coururent à l'envi les féliciter, les encourager et leur fournir tout ce dont ils avaient besoin. Je voulus qu'ils missent par écrit les circonstances du fait les plus certaines et les plus importantes; ce qu'ils firent le lendemain même. Ce sont exactement les circonstances que je viens de vous raconter. Pendant plusieurs nuits la douleur de leurs blessures et la crainte de la gangrène ne permirent pas aux généreux athlètes de la foi de dormir, et l'on craignit même que l'un d'eux ne mourût. Mais à la fin ils recouvrèrent tous leur première santé, qui après trente, qui après quarante, qui après cinquante jours. Au contraire, le mandarin qui avait ordonné l'arrestation eut à cesser ses fonctions par suite de la mort de sa mère. Celui qui avait fait battre nos chrétiens, accusé deux mois plus tard d'avoir extorqué des tributs non exigibles, fut dépouillé de tous ses grades, et même, dit-on, ignominieusement battu. Quant à leur accusateur, il perdit en peu de temps sa femme, deux enfants et d'autres parents.

Il est aisé de comprendre que la persécution soufferte tourna à la gloire de notre foi. Il n'est pas rare d'entendre des gentils eux-mêmes la vanter. Ils disent que les chrétiens sont tellement attachés à leur croyance qu'ils se laissent tuer plutôt que de l'abandonner. En outre, cette persécution servit à augmenter le désir du baptême en ceux qui l'avaient conçu. Citons à ce sujet l'exemple du savant médecin Ciam-ci-fo. Cet homme, qui depuis plus d'un an aspirait au baptême, et qui, sans être encore enfant de l'Eglise, lui avait déjà engendré un bon nombre d'enfants en danger de mort, en leur donnant le bain baptismal, se sentit alors un désir si ardent de devenir membre de Jésus-Christ que, jugeant utile d'aller à Lu-gan-fu pour demander le baptême au R. P. Silvère, à qui sont confiés les fidèles d'U-siam-hien (province natale de Ciam-ci-fo), il s'y rendit aussitôt, bien qu'il ne lui ait pas fallu moins de quatre jours de marche à pied par des routes montueuses et peu sûres, seulement pour arriver en cet endroit.

J'aurais encore d'autres choses à vous dire, Messieurs ; mais la crainte de précipiter mon jugement me porte à m'en abstenir. Je ne puis cependant m'abstenir de vous faire connaître quelle est la pauvreté des chrétiens confiés à mes soins. Ils se cotisent pour nourrir le missionnaire. Quinze familles ne peuvent suffire à son entretien pendant un mois. Pourtant ma table est beaucoup plus frugale que celle que je trouvais dans mon pauvre couvent en Italie. Il faut que je supplée à mon propre entretien par mes quelques honoraires de messe et par le très-léger subside que peut m'allouer mon évêque. Puis je dois aider ceux qui sont forcés à certains jours de s'abstenir des œuvres serviles pour s'occuper de l'affaire de leur salut. Je dois quelquefois les pourvoir de vêtements, pour qu'ils osent se présenter devant moi. Je dois indemniser les familles qui donnent l'hospitalité à ceux qui viennent des autres villages à la mission. Je dois prolonger la mission le moins possible, de peur que, si elle causait aux fidèles par sa durée un préjudice temporel notable, ils ne fussent tentés de remettre à un autre temps les choses nécessaires à leur âme. L'extrême dénûment des églises, les nouveaux-nés exposés ou tués faute de quelqu'un qui en prenne soin, les enfants sans maîtres, les chrétientés privées des personnes assez instruites pour savoir lire et expliquer au peuple les livres ordinaires de religion (sans parler d'autres besoins) provoquent la pitié du cœur, sollicitent des secours et me poussent sans cesse à exciter l'intérêt de votre généreuse charité. Je sais bien que le Prélat à qui j'ai l'honneur d'être soumis ne manquera pas de faire

connaître à Vos Seigneuries ma situation et d'implorer votre aide. Veuillez néanmoins, je vous prie, prêter aussi l'oreille à ma faible voix et accueillir avec bienveillance le petit tableau que je vous ai présenté et des misères de mes fidèles et des coups qu'ils ont endurés pour la gloire de notre foi.

J'ai l'honneur d'être,

De vos Illustrissimes Seigneuries,

Le très-humble et très-reconnaissant serviteur,

FR. JÉREMIE DE DOLCEDO, *Min. Obs.*,

Xan-Si, ce 24 janvier 1846. *Miss. Apost.*

II. *Lettre de Monseigneur* GABRIEL DE MORETTA, *Obs. de la province de Turin, Vicaire Apost. de Xan-Si, au P. Général de l'Ordre, sur la situation de son Vicariat.*

RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Je me conforme, Révérendissime Père, avec le plus grand plaisir à l'ordre que le T. R. P. Procureur m'a donné de transmettre à Votre Paternité Révérendissime quelques détails sur les Missions de Xan-Si, confiées depuis un temps immémorial au zèle de vos religieux. Pour y mettre un peu d'ordre, je commencerai par vous dresser rapidement la liste de ceux de mes vénérables prédécesseurs (alors Vicaires Apostoliques des deux provinces de Xan-si et de Xen-si maintenant séparées) dont l'on conserve le souvenir jusque de nos jours. J'ai dit *dont l'on conserve le souvenir*, parce que je chercherais en vain dans mes archives des renseignements sur les commencements et sur les premiers Vicaires Apostoliques de ce Vicariat. J'ai recueilli tout ce que je vais écrire près de personnes âgées, dont la mémoire a suppléé jusqu'à un certain point à l'absence des documents positifs, et dans quelques courtes notes prises sur les couvertures de livres européens. On est parvenu à soustraire ces livres aux mains des Mandarins, lorsque ceux-ci ont arrêté nos confrères qui en faisaient usage.

Le premier des Vicaires Apostoliques, sur lequel j'ai pu trouver quelque mention, s'appelait Min (en chinois) et mourut en paix avant qu'éclatât cette longue et terrible persécution qu'excita l'empereur Cien-lum, à la fin de l'année 1784, et dont le seul souvenir fait encore frissonner les chrétiens.

Le second, nommé Fan, fut pris et conduit à Pékin, où il mourut en prisonle 14 février 1785.

Le troisième nommé Can (Antoine d'Osimo), évêque de Domiziopoli, parvint à se soustraire quelque temps aux recherches du gouvernement; mais touché de compassion à la pensée des chrétiens qui étaient cruellement tourmentés parce qu'ils persistaient à ne pas vouloir indiquer le lieu où était caché leur pasteur, il alla se présenter au premier mandarin de la capitale de Xan-si. Il demanda et obtint la liberté de ses chers enfants spirituels, fut lui-même traité avec humanité par ce mandarin, et envoyé bientôt à Pékin, où il mourut le 6 février 1785. Ce prélat a dû probablement avoir été d'abord coadjuteur et n'avoir pris le gouvernement du Xan-si qu'après l'emprisonnement de son supérieur.

Le quatrième, nommé Cim (Marien de Norma), évêque de Magida, ayant appris que plusieurs Missionnaires étaient morts d'inanition dans les prisons de Pékin, n'écouta plus que son ardente charité pour se rendre en cette ville. Là il se déclara lui-même européen et fit les protestations nécessaires contre les geôliers. Par sa fermeté et par ses habiles démarches il améliora la position de ses confrères survivants. Lorsqu'il eût été remis en liberté, il vint secrètement dans le Xan-si, où peu après son arrivée (le 6 avril 1790), il mourut suffoqué par les vapeurs délétères du charbon de terre qu'on avait allumé dans sa chambre pour la chauffer, suivant l'usage de ces contrées.

Le cinquième, nommé Vu (Jean Baptiste de Mandello), évêque de Croja, après sa sortie des prisons de Pékin, se rendit secrètement dans le Xan-si, et se signala par la constance avec laquelle il souffrit les calomnies auxquelles il fut en butte. Son innocence fut enfin reconnue, bien qu'il n'eût pas cherché à défendre sa cause, et la Congrégation de la Propagande a elle-même préconisé sa vertu par une lettre, qui est arrivée ici après sa mort.

Le sixième, nommé Lu (Louis de Signa), élu évêque d'Antedonum en 1802, fut lui aussi, tiré des prisons dans lesquelles avaient gémi ses prédécesseurs; puis il vint secrètement dans le Xan-si, où il succomba à une longue et très-douloureuse maladie.

Le septième, nommé Gai (Joachim Salvetti), évêque d'Euri, eut à subir les rigueurs des prisons de Canton, qui lui causèrent une hémiplégie des deux jambes; il souffrit patiemment son mal jusqu'à sa mort, qui arriva le 21 septembre 1843.

Ce fut le dernier des Vicaires Apostoliques des provinces de Xan-si et de Xen-si; car, huit mois après la mort de l'Illustrissime Salvetti, et avant que

la nouvelle en fût parvenue à Rome, l'Illustrissime Alphonse fut déchargé des fonctions de coadjuteur du Vicaire Apostolique des deux provinces et nommé premier Vicaire Apostolique dans le nouveau Vicariat du Xen-si, en même temps que j'étais, malgré mon indignité, sacré évêque d'Euri, et que mes faibles épaules étaient chargées du fardeau non moins lourd que redoutable de l'administration du Xan-si, en qualité de successeur immédiat de l'Illustrissime Salvetti. Votre Paternité comprendra de quelle confusion je me sens couvert, quand je pense que je suis le successeur de Prélats et de confesseurs de la foi si illustres.

On n'a conservé le souvenir que de sept d'entre eux, sur lesquels six ont eu la chance glorieuse d'avoir passé par les horreurs des prisons chinoises, parce qu'ils étaient venus dans ces contrées annoncer le royaume des cieux et enseigner le chemin du salut éternel. Le sort des chrétiens du Xan-si ne fut point autre que celui de leurs pasteurs; les pères ont transmis à leurs fils et à leurs neveux la lugubre histoire de la longue suite des persécutions auxquelles furent livrés les adorateurs du vrai Dieu. Elles ne servirent qu'à les rendre peureux et pauvres, et voici comment la peur fut cause de leur pauvreté. Comme ils craignaient d'être dénoncés au mandarin par les payens de leur propre village, s'ils ne voulaient pas contribuer avec eux aux frais de leurs superstitions, et qu'ils craignaient, d'un autre côté, de violer la loi sainte en y contribuant, ils recoururent en beaucoup d'endroits à un expédient qui les réduisit peu à peu à la pauvreté : ce fut de donner chaque année aux chefs du village une forte somme à employer en choses licites pour le bien commun, et de cette façon ils obtinrent d'être exemptés de contribuer aux frais du culte des idoles. A cela se joignit la cupidité des satellites ou des sbires, qui, connaissant la frayeur que la police inspirait aux chrétiens, ne perdirent pas cette bonne occasion; ainsi, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, ils allaient de temps en temps chez les chrétiens, et ne se retiraient guère sans avoir touché une petite somme. C'est à ces deux causes de dépenses continuelles qu'il faut attribuer l'état général de pauvreté auquel se trouvent réduits la plupart des chrétiens. Pauvreté glorieuse, puisqu'elle est volontairement choisie plutôt que de trahir la conscience! Crainte raisonnable et salutaire, puisqu'elle a porté à éviter soigneusement les plus graves périls, qu'aurait pu suivre la grande perte du trésor inestimable de la foi! Du reste, les habitants du Xan-si sont fort estimés par les Chinois des autres provinces : ils sont bien un peu rustiques et

moins cérémonieux ; mais ils sont plus sincères, plus pacifiques et plus probes que leurs compatriotes des régions méridionales. Leur habileté dans les affaires les a fait remarquer dans toutes les provinces de l'Empire, où ils sont épars en grand nombre pour se livrer au commerce et d'où ils emportent chaque année de grosses sommes pour soutenir leurs familles. Malheureusement l'impossibilité de s'affranchir des superstitions a encore fermé à nos chrétiens cette source de bénéfices. Ils se sont donc bornés à faire le commerce dans leur pays, et il y en a très-peu qui aient eu le malheur de préférer un gain temporel à la félicité éternelle en se mêlant aux idolâtres pour aller négocier dans des pays lointains. Il pourrait sembler que je ne me propose que d'ennuyer Votre Paternité Révérendissime par des bagatelles, en écrivant des choses si peu intéressantes. Cependant, si vous voulez bien considérer à quels sacrifices se sont résignés et se résignent encore les habitants du Xan-si pour rester fidèles à Dieu, j'espère que vous aurez compassion d'eux. Les malheureux se trouvent pour le plus grand nombre privés de prêtres ; car les Xan-siniens chrétiens sont disséminés sur un territoire d'une étendue de 400 milles piémontais (200 lieues françaises) ; ce vaste champ a été de temps immémorial confié au zèle de vos enfants, c'est-à-dire des Frères Mineurs du Patriarche St François ; mais il ne se trouve maintenant que trop privé d'ouvriers, il se tourne du côte du ciel et de Votre Paternité Révérendissime, implorant secours et pitié. Il faudrait au moins cinq Missionnaires de plus pour le Xan-si et autant pour le Xen-si, et tous devraient arriver dans le cours de l'année, afin de pourvoir nos missions et de les préserver des graves dommages auxquels il y a tout lieu de craindre que les exposerait le manque de missionnaires. Nos Pères réformés n'ont qu'un Vicariat, et cependant deux de leurs religieux sont arrivés l'année dernière à Hong-Kong, ainsi que me l'a écrit le Révérendissime P. Procureur, tandis qu'un seul Mineur Observantin a été envoyé pour les deux vicariats de Xan-si et de Xen-si. Patience !

Je me trouve actuellement dans un petit séminaire, où je m'amuse tous les jours à faire une classe de théologie dogmatique, une classe de morale, une classe sur les décrétales, un cours de philosophie, un cours de grammaire, et enfin une classe d'alphabet, et je ne crois pas pouvoir me permettre de priver la mission d'un missionnaire pour m'alléger les fatigues quotidiennes des classes. C'est pour cette raison que j'ai dû employer presque un mois à écrire ces quelques lignes, en profitant des courts intervalles de temps

dont j'ai pu disposer. Je sollicite donc votre indulgence, si je ne vous ai pas écrit avec la précision convenable.

Je vous remercie infiniment de m'avoir l'année dernière envoyé les Pères Barthélemi et Jérémie, et je termine en vous offrant mes sentiments affectueux et en me disant avec une profonde soumission,

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-humble Fils,

Fr. Gabriel de Moretta,

Ce 4 février 1846. *évêque d'Euri.*

III. *Lettre du P.* Pierre Pellici (1), *Observantin de la Province d'Ombrie, au Révérendissime Père Général de l'Ordre, sur les Missions Franciscaines en Chine.*

Pe-iam-iu (province de Xan-tum ce 1er décembre 1845.

Révérendissime Père,

Je désirais depuis longtemps rendre compte à Votre Paternité Révérendissime de mes voyages et de mes courses apostoliques; mais étant presque toujours en route et toujours accablé de fatigue et de besogne, je n'ai pu satisfaire ce vif désir comme je le réalise aujourd'hui en témoignage de la soumission, de la vénération et de l'affection filiales que je vous dois.

Parti de Rome avec trois compagnons le 12 février 1844, et ayant rapidement franchi la Méditerrannée et le golfe Arabique, j'arrivai le 8 avril à Bombay dans les Indes Orientales. Le 18 du même mois je continuai mon voyage sur un bâtiment anglais, et le 26 nous mouillâmes près de Kochin sur la côte de Malabar. Après avoir passé l'île de Ceylan et avoir ensuite navigué en vue de celle de Sumatra, nous arrivâmes le 22 du même mois à Singapour, île appartenant aux Anglais dans le détroit de Malacca et habitée par des indigènes Malais ainsi que par des Chinois qui s'y rendent et y résident en grand nombre pour se livrer au commerce. Là nous fûmes reçus avec la plus affectueuse charité par les Pères Missionnaires français des missions étrangères; nous y retrouvâmes aussi plusieurs Missionnaires avec divers jeunes élèves indigènes, qui se disposaient à entrer dans les missions de Cochinchine. Nous demeurâmes deux jours dans cette île; puis nous continuâmes notre voyage, et le 9 juin nous débarquâmes avec la plus grande joie à Hong-Kong, petite île à 30 milles de distance de Macao et à 2 ou 3 milles environ du continent Chinois; elle a été cédée aux Anglais dans le

(1) Actuellement en mission chez les sauvages de l'Amérique méridionale.

dernier traité de paix par l'Empereur actuel Tao-Kuam. Entre les divers lieux de cette île montueuse et inculte habités par des Chinois et par les soldats de la garnison anglaise, on distingue la ville qui a pris le nom de la reine Victoria et qu'on continue à bâtir avec la plus grande activité, malgré l'insalubrité du site. Il y existe une très-belle église catholique récemment érigée par les Pères Missionnaires de la Sacrée Congrégation de la Propagande; on y a annexé une maison, où résident le R. P. Antoine Feliciani, Mineur Observantin, Procureur de la Congrégation, et quatre Missionnaires qui ont soin des catholiques, tout en travaillant à la conversion des infidèles. Dans le voyage que j'ai décrit, et qui fut pour moi le plus heureux de tous les voyages, rien de remarquable ne s'est présenté à ma vue; ce qui frappait mon imagination et mon cœur, c'était seulement de voir partout ces pauvres indiens, presque entièrement nus, brunis et brûlés par les rayons cuisants du soleil, mener sur de petits canots la vie la plus pénible et la plus laborieuse. Dieu miséricordieux, quand ouvrirez-vous les yeux de tant d'infortunés pour qu'ils croient à une vie meilleure et qu'ils aient lieu de l'espérer? Je m'arrêtai à Hong-Kong jusqu'au commencement du mois d'août, et le 2 je partis avec un autre compagnon sur un navire anglais pour la province de Nankin. Le 7 du même mois nous arrivâmes à *Hia-men* ou Emoy, localité dépendante de la province de *Fukien :* c'est un des cinq ports ouverts au commerce européen, avec *Canton. Fuchou, Nimpo* et *Sanghai.* Il nous fallut nous y arrêter plusieurs jours, au bout desquels nous en partîmes le 20 du même mois, et après un voyage qu'une violente tempête rendit très-périlleux et très-pénible, nous arrivâmes le 27 à *Chusam,* île dépendant de la province de *Che-Kiam,* que les Anglais gardent et garderont jusqu'à ce que l'Empereur de la Chine leur ait payé, suivant le traité, 22 millions d'écus. J'y tombai malade, et je fus logé chez le P. Danicourt, Missionnaire Lazariste français, qui m'entoura aussitôt des soins les plus tendres et les plus assidus. Treize jours après nous nous embarquâmes de nouveau sur un petit brigantin nommé *Henriette,* sous pavillon anglais. C'était, avec son équipage chinois, le bâtiment le plus misérable que j'eusse jamais vu. On mit à la voile le 13 septembre, espérant de pouvoir atteindre en deux ou trois jours au terme de notre traversée; mais les vents contraires et l'inhabileté du capitaine nous en empêchèrent. Le jour du 10 était déjà presque sur son déclin quand près de l'embouchure du fleuve *Kiam* le bâtiment échoua. On n'apercevait point la terre; seulement on voyait à l'horizon des plages tantôt découvertes, tantôt inondées par les eaux à cause du flux et du reflux de la mer. Nous nous trouvions à plus de quarante lieues de distance de *Sanghai.* Après avoir fait d'inutiles tentatives pour sortir de ce danger, nous envoyâmes un canot au lieu le plus proche pour demander du secours. Cependant l'inhabile capitaine, voyant le flux de la mer augmenter et soulever de temps en temps le navire, déploya les voiles et s'engagea plus avant, si bien qu'on

ne pouvait plus espérer de s'en tirer. De cette manière le navire, tantôt soucvé par la force des vagues, tantôt précipité avec violence contre les bancs de sable, finit dans la troisième nuit par s'ouvrir. Il était déjà rempli d'eau, et l'on ne voyait encore ni revenir le canot envoyé, ni arriver le secours désiré. A peu de distance il y avait un très-grand nombre de barques de payens chinois, qui, refusant de nous venir en aide et avides de pillage, regardaient avec plaisir notre naufrage. Quand on ne connaît pas la charité de la Religion Chrétienne, on a un cœur barbare et dur dans lequel est éteinte jusqu'à la compassion naturelle pour les malheureux ses semblables! Le lendemain matin le pilote partit avec l'autre canot. Cependant les mariniers, ayant fait un radeau, cherchèrent à y préparer un refuge où pussent se réunir les passagers qui restaient sur le navire. Nous arrivâmes ainsi à la quatrième nuit, celle du 23 septembre, nuit lamentable, hélas! que je n'oublierai jamais! Il n'était pas encore huit heures du soir, quand le bâtiment tombant d'un côté resta presque entièrement submergé. M'étant lié au cou mon bréviaire avec quelques autres papiers, je tâchai de me réfugier dans un endroit certainement peu sûr, mais auquel du moins n'atteignaient pas encore les eaux. Mais quelles transes et quelles frayeurs m'y attendaient! Seul, me tenant les mains à une pièce de bois au-dessus de ma tête, sans savoir ce qu'étaient devenus mes compagnons, j'y entendais les cris, les pleurs, les gémissements d'un grand nombre : j'y entendais le bruit des mâts du navire qui tombaient en craquant; j'y voyais au-dessous de moi, au clair de la lune, les vagues furieuses s'élever avec violence, du fond du bâtiment, comme d'un gouffre profond, puis s'y précipiter de nouveau, emportant ballots, caisses, pièces de bois, et ces objets, bientôt entraînés par des courants plus forts, paraissaient et disparaissaient tour à tour. Aussi ne cessais-je de me recommander à Dieu, à la Vierge, aux Saints, attendant la mort d'un moment à l'autre. Mais au milieu d'une pareille épouvante, j'entendais une voix intérieure qui me répétait fréquemment : « N'aie point peur, n'aie point peur, tu ne périras pas. » C'était sans doute la voix de Dieu, qui protège et sauve les Missionnaires dans les tribulations et les périls. Je quittai ce poste si dangereux et allai à travers les flots me réfugier sur le radeau, que la violence des vagues élevait ou abaissait tour à tour, de sorte que nous étions à chaque instant sous l'eau. Nous restâmes dans cette situation jusqu'à ce que, vers minuit, arriva pour notre consolation et pour notre salut une barque envoyée par le consul anglais de *Sang-hai*, qui nous tira du péril imminent où nous nous trouvions. Quand le jour du 24 parut, nous nous vîmes entourés d'innombrables barques chinoises qui se jettaient comme des pillards avec la plus grande avidité sur les marchandises et les épaves. Je perdis une malle contenant mes ustensiles, mes habillements, mes livres, mes calices et mes vases sacrés; quant aux autres et à ceux qui apparteanient aux missions de *Nan-kim* et du *Xan-si*, ils furent trouvés remplis

d'eau. Tandis que nous nous dirigions vers *Sang-hai*, nous vîmes à une certaine distance venir à notre rencontre sur une petite barque une personne nous saluant avec beaucoup d'affection. C'était Mr Mas, consul d'Espagne, que nous avions connu à *Hong-Kong* et qui, ayant appris notre désastre, accourait bien vite pour nous sauver. A moitié exténués par suite de notre naufrage, nous arrivâmes enfin le 25 septembre, par une protection spéciale de la Providence et l'intercession de Marie, près de Monseigneur Louis Comte Besi, Vicaire Apostolique de *Xan-tum* et administrateur du diocèse de *Nan-Kim*, à *Mom-cie*, lieu situé à trois milles de distance de *Sang-hai*. Le jour même je quittai mon costume européen pour m'habiller à la chinoise. Le lendemain, sur l'ordre du Vicaire Apostolique, j'eus la consolation de baptiser entre autres un adulte infidèle et malade qu'on m'apporta. Vu la rareté des missionnaires, on voyait à chaque instant des chrétiens malades venir des lieux éloignés sur de petites barques là où se trouvait le missionnaire, afin de recevoir les derniers secours de la religion. O Dieu ! quand sera-ce que, par la multiplication des ouvriers évangéliques, on verra la religion fleurir dans cet empire si vaste et si peuplé !

La province de *Kiam-nan* ou de *Nankim*, qui prend son nom de sa situation et de son principal fleuve, est la plus fertile et la plus belle de toutes. Ses immenses plaines verdoyantes, ses champs bien cultivés, ses produits abondants, ses innombrables canaux qui serpentent de toutes parts, la rendent non moins agréable qu'importante par son commerce. Chaque ville et même chaque bourgade ou hameau a sa langue différente, et souvent elle est si difficile et si obscure que les indigènes eux mêmes ne s'entendent pas. Il n'y avait dans toute cette province, à mon arrivée, que neuf ou dix missionnaires pour soigner plus de 60,000 chrétiens. L'un des trois Pères Jésuites étant tombé malade, je dus partir le 4 octobre pour un lieu distant de *Sang-hai* de 15 à 20 milles dans un district où se trouvent environ 12,000 chrétiens, afin de procurer les secours spirituels au moins aux moribonds. Mais quelle tristesse j'éprouvais de me voir, ignorant la langue du pays, obligé de courir, jour et nuit, çà et là pour exercer mon ministère et dans l'impuissance d'instruire, d'exhorter, de réveiller et d'exciter les cœurs, puisqu'il ne me servait à rien pour lors d'avoir étudié le Chinois à Rome pendant une année! Cependant au milieu de cette tristesse j'eus la consolation d'administrer le Sacrement du baptême à deux adultes infidèles. Après un mois et demi, lorsque déjà je commençais à comprendre et à parler ce difficile idiome, je tombai malade, et je fus envoyé chez les Pères Jésuites au séminaire afin de rétablir ma santé. Soigné avec la plus grande charité et la plus grande sollicitude, je restai là jusqu'à la mi-décembre, époque à laquelle je fus destiné à la mission de *Su chou*, *Tam-iam*, *Chen-Kiam*, *Nan Kim*, *U-ho*, *Tam-chou*, *Hoai-gan*, lieux extrêmement éloignés, où se parlent divers idiomes. Je partis, en conséquence, pour le

Su-chou, ville grande et riche, la plus commerçante et la plus peuplée de la province que les Chinois appellent *le paradis terrestre*. Parmi des milliers de gentils cette ville compte environ 70 chrétiens, outre, à une distance de trois milles, plus de 300 pêcheurs, tous pauvres, mais chrétiens simples et timorés, qui n'ont d'autre maison qu'une petite barque. J'y passai plus de deux mois, et j'y conférai le baptême à un adulte payen qui se trouvait malade. Je me remis en route au commencement du mois de mars, et après avoir célébré les fêtes de Pâques à *Chen-kiam*, j'arrivai le 1er avril à *Nan-kim* (ou Nankin), chef-lieu de la province, la ville la plus vaste de tout l'empire, mais aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur, où l'on trouve encore le temple de la *Reconnaissance*, et la fameuse haute tour, qu'on nomme *Pao-ta*, et revêtue de porcelaine de diverses couleurs. Elle est à une distance d'environ 400 milles de *Sang-hai*. Elle présente des murs grandioses, une entrée majestueuse, ornée d'arcs, des rues larges, mais des édifices bas et mesquins. Il n'y a pas de ville chinoise qui puisse être comparée aux cités européennes. Avant la persécution excitée contre la religion chrétienne par le précédent empereur *Kia-Kim*, il y avait à *Nan-Kim* trois églises catholiques, dont l'une se trouvait près du lieu que j'habitais, et dont l'on voit encore les murs en ruine. En contemplant ces restes, je me répétais intérieurement : « Jusques à quand, Seigneur, triomphera le démon, vénéré dans tant de temples, tandis que vous, vrai Dieu, vous n'avez pas d'autel, pas de sanctuaire, où chacun puisse vous adorer librement! » Maintenant nous n'avons qu'un oratoire caché derrière des maisons, avec près de 400 chrétiens pauvres dont beaucoup sont réduits à une extrême misère. Privés depuis longtemps de la visite d'un missionnaire et des instructions nécessaires, dépourvus de secours spirituels, travaillant et vivant toujours au milieu des gentils, on peut s'imaginer à quel état ils étaient réduits par un pareil abandon! J'entrepris ma mission : je faisais des instructions et des exhortations, et malgré ma tristesse intérieure j'éprouvais quelque consolation à voir la docilité et la componction de ces pauvres chrétiens, à entendre leurs gémissements et leurs sanglots, quand ils s'approchaient du tribunal de la pénitence. Pour la solennité de la Pentecôte je baptisai deux adultes infidèles, différant le baptême de plusieurs autres catéchumènes parce qu'ils n'étaient pas encore suffisamment instruits. Je comptais terminer bientôt cette mission pour aller dans la chrétienté d'*U-ho* (cinq fleuves), limitrophe à la province de *Ho-nan*, et distante de *Nan-kim* de plus de 100 milles, quand le gouverneur, ayant appris la présence d'un missionnaire européen, excita tout-à-coup une persécution. Le 11 juin, dès cinq heures du matin, quatre mandarins se rendirent à la maison dite *Chou*, dans laquelle j'avais passé quelques jours; mais ne m'y ayant point trouvé, ils emmenèrent plusieurs chrétiens de cette famille et quelques payens pour les examiner. On croit qu'un infidèle, qui restait près de cette maison, a été le dénonciateur. Je

reçus cette nouvelle inattendue au moment où j'étais dans la chapelle me disposant à célébrer le Saint Sacrifice. Je me retirai, et sortant de la ville par la porte orientale, je me réfugiai chez un agriculteur chrétien à une distance d'environ trois milles. Sur les instances du ministre plénipotentiaire de France, l'empereur actuel avait peu de mois auparavant publié un édit par lequel il permettait à ses sujets chrétiens l'exercice de leur religion, tout en continuant à interdire aux missionnaires de pénétrer dans l'intérieur de l'Empire. Néanmoins le lendemain les quatre Mandarins arrivèrent avec des soldats et des chevaux au lieu de la chapelle et cernèrent les habitations, dans l'espoir de me prendre; mais comme ils ne m'y trouvèrent pas, ils entrèrent dans l'Oratoire, démolirent l'autel, enlevèrent les images sacrées, les livres et les autres objets religieux; puis, ayant fait conduire au tribunal plusieurs chrétiens, ils voulurent les forcer par leurs menaces à fouler aux pieds la croix et à apostasier. Voilà de quelle manière s'observent ici les traités et s'exécutent les décrets impériaux. A cette vue nos chrétiens s'effrayèrent tellement que, ne sachant plus où me retirer, je fus obligé de partir et de marcher pendant deux jours par une pluie battante, jusqu'à ce que j'arrivasse d'abord à un lieu nommé *Ho-Van*, et de là à *Tam-iam*, à une distance d'environ 100 milles. J'espérais m'y reposer, quand ces chrétiens, saisis, eux aussi, d'une vaine terreur, m'engagèrent à continuer mon voyage jusqu'à *Sang-hai.* J'étais fort embarrassé : l'argent et tous les moyens me manquaient pour aller ailleurs. Mais Dieu, qui a un soin spécial des missionnaires et en qui seul chacun doit se confier, ne manqua point de me consoler encore dans cette tribulation. Tout à coup il se présenta à moi une chrétienne compatissante qui, ne craignant rien, me dit qu'elle s'estimerait heureuse de me donner l'hospitalité dans sa maison, éloignée de 12 milles de cette ville. J'acceptai l'offre et partis cette nuit même. Parvenu à destination, enfermé dans une chambre petite et obscure, où un seul rayon de lumière pénétrait par le toit, j'y demeurai jusqu'à ce que j'eusse reçu du Vicaire Apostolique, résidant alors à *Xan-tum*, l'ordre de me rendre dans cette province. Ayant quitté ce sombre séjour, j'arrivai le 1er juillet à *Iam-chou*, où je trouvai le digne prélat de retour, mais faible et malade par suite des fatigues du voyage et des mauvaises nouvelles qu'il avait reçues. Après l'avoir aidé pendant quelques jours et avoir baptisé un adulte payen, quoique je fusse presque épuisé par les fièvres dont j'avais souffert, je me remis en route pour *Hoai-gan-su*, dernière chrétienté de la province de *Kiam-nan*, d'où je me dirigeai le 2 août vers la province de *Xan-tum*. Transporté sur un chariot incommode qui avançait sur un sol inégal dans des chemins rocailleux, inondés ou boueux, tantôt balloté d'un côté et d'autre, tantôt s'enfonçant dans des fondrières, j'eus à faire un voyage extrêmement pénible. Mais la tristesse que j'éprouvais intérieurement était bien plus grande, en remarquant qu'il ne se trouvait pas un seul chrétien dans tant de pays, de

villages et de villes que je traversais, et en voyant d'ailleurs des milliers et des milliers de payens courir joyeux et ardents à leur irréparable ruine. Seigneur miséricordieux, quand sera-ce que tant d'aveugles ouvriront les yeux à la lumière éclatante de la vérité? Tandis que je me désolais, le cœur livré à ces tristes pensées, j'aperçus un village orné d'arcs et de beaux édifices. C'était le lieu natal du célèbre philosophe *Men-zu,* dont il porte le nom. Là dans une enceinte de murs et au milieu du feuillage de hautes plantes, s'élève un temple qui contient le tombeau fastueux de cet illustre écrivain payen, que tant d'aveugles adorent comme une divinité. A une distance de près de deux milles de *Men-zu,* se trouvent le lieu natal et le tombeau du fameux Confucius. En continuant tristement mon voyage, j'arrivai au bout de quinze jours à la première chrétienté de *Xan-tum,* où je rencontrai le nouvel évêque coadjuteur Monseigneur Louis de Castellazzo, de l'Ordre des Mineurs Observantins. M'y étant reposé deux jours, je me remis en route, et le 22 août je parvins à une chrétienté nommé *Xe-ol-ly-Choam,* où j'attendis Monseigneur et restai avec lui jusqu'à la fête de notre Père St François. Durant ce temps là je fus un jour appelé pour assister un malade. Je courus bien vite près de lui, et entré dans un sale bouge, j'y trouvai gisant et recouvert de terre un vieillard octogénaire exténué, usé, et déjà près du terme fatal. C'était un payen, qui, sur les insinuations d'une de ses filles (elle était chrétienne), demandait le baptême. Après l'avoir instruit un peu, je régénérai dans l'eau du salut cette âme qui avait servi durant tant d'années le démon dont il me semblait voir les traits sur le visage du moribond! Je me sens vivement ému à la pensée des pauvres habitants de ce pays, et quand je réfléchis à leur misérable état. Leur maison est un sale bouge; leur lit, la terre nue, avec une pièce de bois ou une pierre pour chevet; du pain, du maïs, du millet, avec un peu d'herbes, leur nourriture quotidienne; toujours travaillant, et dévorés par la vermine, ils mènent la vie la plus laborieuse et la plus pénible, la plupart, hélas! sans l'espoir d'une vie future meilleure. Mon Dieu, vous dont la miséricorde est infinie, ayez pitié de ces malheureux! En toute cette province, qui s'étend entre Pékin et Nankin, parmi tant de millions d'habitants il n'y a que sept ou huit mille chrétiens, et seulement quatre missionnaires, y compris l'évêque coadjuteur, pour veiller à une foule de chrétientés; aussi la distance où elles sont les unes des autres ne permet-elle pas de procurer à tous les fidèles des secours spirituels. Souvent il faut que nous abandonnions une mission commencée, et que, marchant à pied ou montés sur une mauvaise jument, raidis par le froid, nous franchissions en un jour dans la glace et la neige plus de trente milles, afin d'administrer aux moribonds les derniers sacrements. La vie du missionnaire est donc ici assez pénible et non exempte de mille afflictions intérieures; car le fruit ne répond pas au travail! Toutefois quelle consolation n'est-ce pas pour nous de voir et d'entendre matin et soir bon nombre

de fidèles, au milieu du paganisme, bénir, louer et remercier ce Dieu bienfaisant, que tant de gens ne connaissent pas et haïssent! Le 7 octobre je me séparai de l'évêque coadjuteur et je partis pour la nouvelle mission qui m'était assignée. Elle comprend vingt chrétientés que je dois parcourir dans le cours d'un an. Trois jours de marche me menèrent à la première nommée *Sin-Choam;* puis à celle où je me trouve à présent et qui n'est composée que de chrétiens. Quoiqu'ils soient tous pauvres, ils s'ingénient et travaillent à construire ici une nouvelle église plus grande, où ils puissent se réunir pour chanter les louanges du Seigneur. Je suis profondément édifié de l'ardeur de leurs efforts. Mais ce n'est point là l'unique consolation que je goûte au milieu de tant de peines et d'afflictions. Je vois ici beaucoup de jeunes filles faire les plus grands efforts et les plus grands sacrifices pour conserver leur virginité, qu'elles désirent consacrer au Seigneur. Une d'entre elles, fiancée contre son gré par ses parents à un jeune chrétien, a vécu plusieurs jours cachée sous terre jusqu'à ce que l'époque fixée pour les noces fût passée, afin de rester fidèle à Jésus, son divin époux. Une autre, contrainte par sa mère, il y a déjà trois ans, à sortir de chez elle pour aller habiter avec son fiancé, n'a jamais consenti et ne consent pas encore à contracter mariage, et cela uniquement pour conserver sa chasteté et s'unir par sa pureté au Seigneur. Grand Dieu! combien est prodigieuse et efficace même dans ces faibles néophytes la force de votre amour!

Je m'arrête, Révérendissime Père, me réservant de vous donner dans une autre occasion des nouvelles plus étendues sur cette mission. Acceptez cette courte relation de mes voyages comme un témoignage des sentiments d'affection, de soumission et d'obéissance qu'en qualité d'inférieur et de fils je vous porte comme à mon supérieur et père. Je supplie maintenant Votre Paternité Révérendissime de prier le suprême dispensateur de tout bien de m'accorder la patience dans les épreuves, la force dans les périls, et de me rendre apte à exercer le sublime ministère auquel il a daigné m'appeler dans son ineffable bonté. Moi, je prie continuellement Dieu de vous assister et de vous donner la force et la grâce de faire refleurir de plus en plus notre Ordre séraphique pour le bien de l'Eglise et pour la propagation de la foi. Je vous présente mes humbles hommages, et attendant avec impatience une bonne réponse avec votre bénédiction séraphique, je vous baise la main avec une profonde vénération et me déclare sincèrement

De Votre Paternité Révérendissime

Le très-humble, très-dévoué et très-obéissant
serviteur et inférieur,

FR. PIERRE DE LUCQUES,
Min. Obs. Miss. Apost.

ÉGYPTE ET PALESTINE.

I. *Lettre du* P. Louis de Parme, *Observantin de la Province de Bologne, au Révérendissime Père général de l'Ordre, le* P. Raphael de Pontecchio.

Révérendissime Père,

Sur l'invitation de mes supérieurs, je vous adresse ci-jointes les lettres dans lesquelles mon frère me fait la description de son voyage. Je les transmets à Votre Paternité Révérendissime, afin qu'elle en fasse l'usage qu'elle jugera convenable. Il est vrai qu'elles ne contiennent rien qui concerne les Missions, mais il est également vrai qu'on y voit à quelles peines, à quels sacrifices de tout genre doit se résigner un Missionnaire, dans le seul but de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est pourquoi je crois que beaucoup de choses contenues dans ces lettres fourniront des sujets de grande édification à ceux qui les connaîtront, parce qu'ils apprendront avec quelle gaieté et quelle joie souffre, Dieu aidant, celui qui s'est consacré à la gloire de son saint nom, et parce qu'en même temps elles serviront d'instruction à ceux qui désirent se vouer à un ministère aussi ardu que l'est celui du Missionnaire.

Je vous demande pardon si je viens vous importuner par ma lettre ; mais connaissant votre bonté, je suis persuadé que, malgré vos nombreuses occupations, vous ne dédaignerez pas de jeter un coup d'œil sur les lettres dont je parle et de prendre connaissance de ce qui concerne un de vos fils. Vous savez qu'il s'est rendu avec empressement dans les pays infidèles, là où l'appelait la volonté de Dieu qui lui était révélée par la bouche de Votre Paternité Révérendissime. Si, après les avoir lues, vous pensiez qu'elles pourraient être insérées intégralement ou en partie dans les *Annales des Missions Franciscaines* pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain, vous nous feriez le plus grand plaisir, à moi et à ceux qui m'ont engagé à vous les transmettre ; le contraire me sera néanmoins égal ; je m'en rapporte en tout et pour tout à ce que vous déciderez dans votre prudence.

Sur ce je demande pour vous au Seigneur tous les biens, je vous présente les hommages du R. P. Provincial et du P. Crema et je vous baise la main en me disant

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-dévoué, très-reconnaissant et très-obéissant serviteur et inférieur,

Fr. Louis de Parme, *Min. Obs. Professeur de théologie.*

Parme, Couvent de l'Annonciation, ce 11 novembre 1865.

II. *Lettre du* P. Henri de Parme, *Obs. de la Province de Bologne, Miss. Apost. en Palestine, à son frère le* P. Louis.

Alexandrie d'Egypte, Couvent de Ste Catherine,
ce 27 mai 1865.

Très-cher Frère,

J'aurais voulu vous écrire dès mon arrivée, tant pour vous donner des nouvelles de mon voyage que pour satisfaire aux désirs que vous m'aviez exprimés par votre lettre du 29 avril dernier; mais comme je ne savais encore rien de ma destination, j'ai attendu que je la connusse pour vous en faire part. Car (vous le savez sans doute) il est ici de règle que, lorsqu'un religieux destiné au service de la Terre-Sainte arrive au premier couvent qui en dépend, il s'y arrête jusqu'à ce que le Révérendissime Père Custode lui indique sa destination. C'est ce que j'ai fait ainsi que mes compagnons. Depuis quinze jours je suis à attendre dans ce couvent, et c'est seulement avant-hier que nous avons reçu du Révérendissime P. Custode la réponse par laquelle il nous permettait de visiter, comme nous l'avions demandé, les sanctuaires de Jérusalem, où ensuite nous connaîtrons notre destination. En conséquence, nous partirons demain par le bateau à vapeur français pour Jaffa, nous arriverons lundi après midi, et à la fin du mois nous serons, s'il plaît à Dieu, dans la Ville Sainte, à la joie inexprimable de nos cœurs.

Je vais maintenant vous parler du voyage. Après une station de huit jours à Messine, station qui me parut fort ennuyeuse, je l'avoue, bien que je fusse parfaitement traité par le T. R. P. Commissaire chez lequel j'étais logé, le moment du départ vint : c'était le 9 du mois courant, vers 11 heures du matin. Ayant pris congé des Pères, nous nous rendîmes à bord du vapeur français (le Copernic), et comme ce n'était pas le bateau-poste ordinaire, au lieu de lever l'ancre et de quitter le port à l'heure fixée, c'est-à-dire à midi et demi, on attendit jusqu'à près de 3 h. et demie. Le temps était beau ; un très-léger nuage obscurcissait un peu le soleil, de manière à ne point nous blesser par l'ardeur de ses rayons ; la mer était très-calme ; l'air, rafraîchi par un doux petit zéphyr, et peu à peu nous nous éloignions de Messine et de l'Europe. Je me tenais muet et pensif, les yeux fixés sur notre belle péninsule, et le cœur plus ému que je ne saurais dire, je laissais échapper ces tendres adieux : « ô Italie, ma douce et chère patrie, Reine des nations,

siége et centre du christianisme, berceau de la civilisation, des sciences et des arts, je te salue !.. Je m'éloigne de toi, peut-être pour ne plus te revoir ; mais mon cœur pensera toujours à toi, et désirant ardemment que tes douleurs, tes embarras, tes déchirements aient enfin un terme, je ne cesserai de faire des vœux pour que le repos, la prospérité, la paix te soient rendus, et qu'un meilleur avenir te soit à jamais assuré. » Je passai bien toute la soirée, sans nullement souffrir, et la nuit était déjà avancée quand je m'étendis sur ma couchette où je goûtai un profond sommeil. Le lendemain la mer était un peu houleuse, et je commençai à en souffrir un peu, cela augmenta le troisième jour, parce que l'agitation de la mer devenait de plus en plus forte. Dans ces deux jours que je passai en partie dans mon lit, en partie sur le pont du navire, sans voir que le ciel et l'eau, il ne me fut presque pas possible de manger. Je ne vomis cependant qu'une fois. Le vendredi suivant la mer avait repris tout son calme, et cela me remit dans mon état normal ; je me sentais bien affaibli, mais sans souffrir nulle part. Ce fut ce jour là que parut à nos yeux l'île de Candie, l'antique Crête, autrefois célèbre république fondée par Minos, aujourd'hui province abrutie par le despotisme musulman. La mer continuait à être calme, et cela dura tout le reste de notre navigation ; d'un autre côté, la gaieté des quelques voyageurs qui étaient avec nous à bord contribuait grandement à faire bien se passer la journée ; néanmoins elle me semblait d'une longueur interminable, et nous aspirions tous à arriver à Alexandrie, que nous ne découvrîmes que le dimanche 14, vers 9 heures du matin. Des transports de joie générale accueillirent le cri de terre ! A midi et demi nous mouillâmes dans le port d'Alexandrie, où nous débarquâmes une demi-heure après. Je ne saurais vous exprimer par des paroles la vive compassion que je ressentis à la vue de ces pauvres musulmans, plongés dans les ténèbres et assis à l'ombre de la mort, à l'aspect désolé des lieux où ils ont leur habitation et de l'abrutissement où ils gémissent. Je disais intérieurement au Seigneur : ô bon Jésus, quand viendra l'heureux moment où ces infortunés connaîtront la lumière de la vérité et de la vie... Ah ! par votre miséricorde hâtez ce moment !... C'est dans ces sentiments que j'arrivai au couvent, où je fus reçu, ainsi que mon compagnon, de la manière la plus aimable, par le R. P. Alexis de Livourne, qui nous procura tout ce dont nous avions besoin. Voilà quant au voyage. Que dois-je maintenant vous dire de cette ville? Je ne saurais ajouter à ce qu'en ont déjà écrit plusieurs auteurs de mérite ; je dirai

seulement que, grâce à la colonie européenne (en grande partie *italienne*) qui réside ici, la ville (la nouvelle ville, bien entendu) a une physionomie presque tout européenne, avec ses belles rues (non pavées cependant), ses places spacieuses et élégantes, ses édifices superbes et grandioses, etc., etc. En fait de souvenirs religieux, j'ai vu dans l'église des Cophtes schismatiques le lieu où a été enterré le corps de l'Evangéliste S. Marc, avant d'être transporté à Venise, et dans l'église des Grecs aussi schismatiques la pierre sur laquelle fut liée Sainte Catherine, lorsqu'elle fut décapitée.

Je termine en vous annonçant que je resterai à Jérusalem au moins un mois, j'espère, et qu'avant d'en partir, je vous enverrai encore de mon écriture. J'irai peut-être à Alep pour apprendre tout à fait l'arabe; dans ce cas j'aurais pour gardien et maître de langue le P. Ludovic de Ravenne, qui est fort considéré en ce pays. Saluez de ma part notre père et madame Agathe; dites-leur que sur le tombeau de Jésus-Christ j'adresserai au Seigneur de ferventes prières pour leurs besoins spirituels et temporels. C'est aussi ce que je ferai pour vous. Présentez mes respects au P. Provincial, au P. Crema, à M. le curé, à Clément; saluez de ma part nos parents, le choriste, François, Jean, tous nos amis et connaissances.

Enfin, priez beaucoup pour

Votre tout affectionné,

Fr. Henri, *Min. Obs. m. a.*

III. *Jérusalem, Couvent du S. Sauveur, ce* 25 *juin* 1865.

Très cher Frère,

Me voici enfin sur le point de partir pour le poste qui m'a été assigné, et, suivant ma promesse, je vous envoie de mon écriture, non-seulement pour vous donner de mes nouvelles, mais encore pour vous accuser réception de votre excellente lettre datée du 4 de ce mois. Je suis bien content que le Seigneur miséricordieux continue à vous accorder à vous tous une bonne santé, et je fais les vœux les plus vifs pour qu'elle ne soit jamais altérée par aucun accident fâcheux. Moi je vais bien aussi, et même très-bien; car ni les fatigues du voyage que j'ai fait, ni le changement de climat n'ont nui à ma santé, elle est toujours celle dont je jouissais là-bas. Voici en abrégé le récit de mon voyage. Je suis parti d'Alexandrie le 28 du mois dernier sur le

vapeur français, grâce à la vitesse duquel j'arrivai à Jaffa non dans la soirée, mais dans la matinée du lendemain vers 9 heures. J'ai souffert durant toute la navigation les douleurs ordinaires ; cependant tout en me tourmentant, elles ne m'abattaient pas. Je restai à Jaffa jusqu'à l'après midi du lendemain, où, toujours avec mes compagnons, je montai un joli cheval pour me diriger vers Rama, et j'y arrivai vers huit heures du soir. J'avoue que, chevauchant pour la première fois, j'avais d'abord peur de tomber et de ne pouvoir me faire à cette manière de voyager ; mais ensuite je m'y accoutumai avec un tel courage que j'aurais fait ainsi le tour du monde. Je passai la nuit à Rama, et le lendemain matin de bonne heure j'étais de nouveau sur ma monture, me dirigeant vers Jérusalem. Le chemin que nous suivions était celui d'Emmaüs, où nous arrivâmes vers 11 heures du matin, après avoir traversé de hautes montagnes, sous les rayons d'un soleil brûlant. Vous saurez qu'on bâtit en ce moment à Emmaüs un nouvel hospice non-seulement dans l'intérêt des voyageurs, mais encore afin de pouvoir desservir l'église qui occupe l'emplacement de la maison de Cléophas, chez qui eut lieu la seconde fraction du pain. Vers trois heures et demie après midi nous nous remîmes en marche, et comme nous voulions, chemin faisant, visiter Ramathaim-Sophim, patrie et tombeau de Samuel, il nous fallut allonger d'une lieue notre route. Là, sauf quelques maisons habitées exclusivement par des protestants, on ne voit qu'une mosquée, ancienne église que desservaient jadis des moines. Le chemin qui y conduit est difficile et scabreux; mais on est dédommagé de la fatigue par la beauté de la vue dont l'on jouit au sommet. Ce fut de là que mes yeux découvrirent pour la première fois Jérusalem, en l'apercevant je laissai échapper un cri de joie, et je m'agenouillai avec mon compagnon pour réciter une hymne d'action de grâces. A partir de ce moment jusqu'à mon entrée dans la Ville-Sainte, qui eut lieu deux heures après, je restai tout pensif, le cœur ému des plus profonds sentiments. L'histoire de la grande cité, les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu, et l'horrible crime qui s'y commit étaient les objets sur lesquels s'arrêtait mon esprit. Il était près de huit heures quand nous arrivâmes au couvent, et nous nous y présentâmes aussitôt au Révérendissime gardien, dans lequel nous trouvâmes l'homme le plus digne et le plus aimable, et qui nous accueillit avec tous les signes d'une véritable et paternelle affection.

Ma destination fut Alep, comme je le pensais ; je partirai demain après midi, avec un de mes compagnons de voyage, parce que le Révérendissime

Père Custode nous a accordé un mois pour visiter les Saints Lieux, et ce mois va expirer. Outre les Sanctuaires de Jérusalem, j'ai visité ceux de Bethléem, et de St Jean dans la Montagne, en un grand nombre desquels j'ai eu la consolation de célébrer la Sainte Messe. Dans tous ces pèlerinages je me suis souvenu particulièrement de vous tous, et j'ai même dit plusieurs fois la messe pour notre cher Père et pour madame Agathe. Pendant huit jours consécutifs je me suis tenu enfermé dans le premier temple du monde, *enseveli avec le Christ en Dieu*, et quoique ce lieu ne soit vraiment pas salubre, quoique j'y fusse très-fatigué, je n'en ai néanmoins pas souffert. Mais j'étais extrêmement ému de voir ce sanctuaire auguste tant profané et dans un si misérable état. Espérons qu'il viendra des temps meilleurs où le Saint Sépulcre recouvrera sa magnificence primitive !

Il se trouve ici à Jérusalem trois religieux de notre province : le P. Matthieu, vice-curé extrêmement zélé, le Fr. Ange, sacristain, et le Fr. Alphonse, de Cervia, infirmier, tous vous saluent avec affection.

Voilà tout ce que je sais vous dire aujourd'hui ; je voudrais bien encore vous parler de diverses choses relatives à la Mission ; mais je les réserve pour un autre moment.

En attendant, vous souhaitant tout le bonheur possible à vous, au cher Père et à Madame Agathe, je vous salue tous de cœur. Recommandez-moi à Dieu et à la Sainte Vierge, et comptez sur la réciprocité.

Présentez mes respects au P. Provincial, et informez-le que je n'ai pas pu m'acquitter de ses commissions, parce que le Révérendissime Père Custode fait maintenant sa tournée en Egypte.

Présentez aussi mes compliments au P. Crema, à Clément, à Pierre, à M. le curé, aux dames d'Argini, à Cattani, et enfin saluez de ma part les choristes, le P. Innocent, notre tante et nos parents, ainsi quele P. Jean et le P. François, dont la détermination me fait le plus grand plaisir.

Adieu, mon très-cher.

Tout à vous,

Fr. Henri, *Min. Obs. Miss. Apost.*

IV. Alep, 17 juillet 1865.

Très-cher Frère,

Entonnez à votre tour au fond de votre cœur des hymnes et des cantiques de reconnaissance au Dieu de toutes les consolations ; car votre Henri est enfin arrivé sain et sauf, après un voyage difficile, désastreux, au lieu de sa destination. Pour ma part je ne cesserai certainement pas de remercier le Très-Haut de m'avoir protégé et secouru d'une manière toute spéciale, en me donnant ainsi un gage de l'assistance qu'il est disposé à me prêter à l'occasion. Ah ! il est bien vrai que celui qui place sa confiance en Dieu ne sera pas confondu dans ses espérances. Il n'est pas moins vrai que la plus petite action faite en son honneur, il sait la récompenser, même ici-bas, par de grands bienfaits et par des grâces extraordinaires ! J'ignore si le sacrifice que j'ai fait en embrassant le ministère apostolique a été agréé avec complaisance par le Seigneur ; mais il m'est doux de l'espérer fermement à cause du généreux retour dont il daigne me payer.

Je vais maintenant vous raconter mon voyage. C'est le 26 du mois dernier, vers 4 heures après midi, que, en compagnie d'autres religieux (dont un seul ne venait pas ici), je montai un cheval très-doux pour quitter le couvent de la ville de Jérusalem. Au lieu de la route que nous avions déjà faite, celle que nous devions parcourir était bien plus courte, parce que nous n'avions l'intention de nous arrêter qu'à Rama. C'est ce que nous fîmes ; car, après avoir traversé les plaines stériles ainsi que les rudes montagnes de la Judée, après nous être reposés encore quelque peu au milieu du trajet sous une cabane qui portait le nom de *café*, nous arrivâmes enfin à Rama, vers 2 heures du matin, accablés d'un sommeil qui nous cuisait littéralement les yeux.

Après midi nous nous remîmes en route, et après trois heures de marche dans une plaine agréable, nous atteignîmes Jaffa, lieu où il me fallait bien, bon gré mal gré, me livrer de nouveau à la merci des flots. Le jour de l'embarquement était fixé au 29 seulement. Nous eûmes donc le temps de nous reposer à loisir et de solenniser la fête du prince des Apôtres, patron du lieu et de l'église. Nous nous rendîmes à bord du vapeur vers 7 heures du soir, et ce ne fut qu'une heure après que nous sortîmes du port pour nous diriger sur Beyrouth. Pendant cette navigation, qui fut de 13 heures, j'eus, à l'ordinaire, des vertiges à la tête, et une grande lourdeur d'estomac, suite

inévitable du mal de mer, de sorte que je dus rester continuellement étendu dans ma couchette. A Beyrouth je débarquai ainsi que mon compagnon, et comme notre bateau, qui avait passé par Alexandrie (où vous savez sans doute que le choléra règne), n'y avait point pris de passagers, nous échappâmes au désagrément de faire la quarantaine comme on le craignait. Nous passâmes la journée à l'hospice de Beyrouth ; puis nous nous rembarquâmes sur le même bâtiment, nous partîmes vers une heure du matin, et à huit heures nous mouillâmes dans la rade de Tripoli. Nous débarquâmes et nous allâmes à l'hospice, afin de dire la messe et de passer la journée avec les religieux, puisque le bateau s'arrêtait tout ce temps. Ce petit trajet avait été pour moi plus satisfaisant que le premier. Vers le soir nous remontâmes en bateau, et à 10 heures nous repartîmes pour Lattakiè (l'ancienne Laodicée), où nous arrivâmes à 6 heures du matin, après une navigation très-heureuse en ce qui me concerne. On ne devait, disait-on, s'arrêter là que 3 heures ; nous débarquâmes donc à l'ordinaire, nous nous rendîmes à l'hospice, nous célébrâmes la sainte messe, et après avoir pris un peu de repos, nous nous hâtâmes de retourner au bateau, qui ne se mit en route que vers midi, dans la direction d'Alexandrette. La mer était extrêmement calme, l'air était un peu rafraîchi par le vent qui soufflait, de sorte que du pont du navire je pouvais jouir de la belle vue que présentent les hautes montagnes qui bordent la Syrie, avec les plaines fertiles et verdoyantes placées au dessous. Quand vint enfin le soir, nous nous trouvions en vue d'Alexandrette, ville toute resserrée entre les montagnes, où des brouillards épais et continuels, ainsi que les marais des environs, rendent l'air extrêmement insalubre. A huit heures nous mouillâmes, mais le débarquement ne nous fut permis que le lendemain matin, et vous pouvez comprendre avec quel plaisir j'en profitai. J'avais atteint le terme de ma navigation. On célébra ensuite la sainte messe à l'hospice des Pères Carmes, qui ont là une Mission ; puis nous nous adressâmes à notre procureur, M. Bernardin Colaccicchi, consul d'Autriche, qui se donna beaucoup de peine tant pour nous restaurer que pour nous procurer des montures devant nous conduire à Alep. Ce fut à une heure après midi du même jour (3 juillet) que nous nous mîmes en route, sans connaître ni la langue, ni le chemin, guidés par deux turcs et protégés et défendus par Dieu seul. Nous voyageâmes pendant quatre heures sous les rayons d'un soleil brûlant, toujours longeant ou traversant des monts et des ravins, au bout desquels nous arrivâmes en un village nommé

Beilan. Nous y trouvâmes un campement de soldats venus pour soumettre et châtier les montagnards rebelles des environs, lesquels refusaient de payer les nouvelles taxes établies par le gouvernement. Comme nous devions faire halte dans ce village, l'un de nos guides nous conduisit chez un Arménien schismatique, qui vint à notre rencontre dès qu'il nous aperçut et qui, nous souhaitant la bienvenue en langue italienne, dont il savait quelques mots, nous fit descendre l'escalier, puis entrer dans une chambre, qu'il faudrait plutôt appeler un galetas. C'était la chambre à coucher que l'aimable hôtelier voulait bien nous assigner dans son grand établissement. Là nous étendîmes sur le pavement une couverture et un tapis que nous avions avec nous, et nous nous préparâmes ainsi un lit pour la nuit suivante, où nous dormîmes assez bien, grâce à notre lassitude et à notre épuisement. Le matin de bonne heure nous nous remîmes en route par monts et par vaux, à travers des rochers, des halliers et des buissons, et lorsque vers dix heures, les monts une fois franchis, nous atteignîmes à la plaine, où s'étend le lac immense d'Antioche, nous fîmes halte dans une cabane voisine, et là, après avoir déchargé nos provisions, nous prîmes un peu de nourriture et un peu de repos. On se remit ensuite en route, et ce ne fut qu'après cinq heures de marche toujours dans une plaine fertile, mais inculte, que nous arrivâmes à Antioche. Nous y reçumes l'hospitalité chez le P. missionnaire capucin, qui nous accueillit d'une manière aimable et vraiment cordiale. Nous nous proposions, après un jour de repos, de continuer notre voyage pour Alep, dont nous étions encore éloignés de deux journées; mais le manque d'une caravane nous força de nous arrêter quatre jours, et durant ce temps nous visitâmes la ville. Elle ne conserve d'ancien que quelques restes de ses fortes tours et murailles, une porte construite en arc de triomphe, et une chapelle creusée dans la pierre vive, laquelle faisait autrefois partie de l'église où le prince des Apôtres établit sa première chaire. Il ne m'a point été donné de pouvoir visiter ce monument chrétien si célèbre, à cause de son éloignement et faute de guide. Dans la matinée du 9 du courant nous partîmes d'Antioche avec la caravane, et après avoir voyagé constamment dans une plaine fort agréable, quoique inculte et déserte, il nous fallut finir par nous arrêter tant pour prendre quelque nourriture que pour faire reposer les chevaux, car ils marchaient depuis cinq heures. Nous n'avions ni cabane, ni tente, ni maison ; nous garantissant donc le mieux possible des rayons du soleil du midi, au moyen de nos parasols, nous nous installâmes à terre, et

nous y mangeâmes pour satisfaire un appétit qui ne nous manquait jamais. Remontant ensuite à cheval, nous continuâmes notre voyage toujours dans une vaste plaine, où nous rencontrâmes beaucoup de monticules faits en forme de *chœur*. Ils servaient, d'après l'opinion commune, sous le règne des Séleucides, de tombeaux aux rois ou aux guerriers les plus illustres. Vers le soir nous nous trouvâmes à Tenisajer, village situé sur les bords d'une petite rivière, lieu où nous devions passer la nuit. Ce fut là qu'il me fallut pour la première fois dormir à la belle étoile; mais cela ne me gêna guère : j'étendis avec mon compagnon notre tapis et notre couverture, nous nous réchauffâmes un peu et nous nous mîmes en train de reposer; seulement notre sommeil était interrompu par les coassements continuels des grenouilles de la rivière. La nuit en était à un peu plus de la moitié de son cours, quand on donna le signal du départ; nous arrangeâmes nos effets, nous nous remîmes à cheval, et nous voilà en route par un magnifique clair de lune. En cheminant toujours par des sentiers tracés entre des collines couvertes d'aspérités et tout à fait nues, nous arrivâmes de bon matin à une plaine resserrée entre des monts, où il me fut donné de découvrir comme une antique cité détruite, parmi les ruines de laquelle je remarquai des colonnes, des arcs, et je ne sais quoi encore. Nous traversâmes ensuite d'autres villages, notamment Tanmanin, frontière des anciennes possessions des Croisés, et nous arrivâmes vers 11 heures à Alcath. Nous nous y arrêtâmes en plein air, comme la veille, pour prendre un peu de repos et de nourriture; puis, nous voilà repartis. C'était la dernière étape qu'il nous restait à faire; aussi, malgré notre fatigue, avancions-nous aisément vers Alep, à travers ces montagnes stériles, et lorsque, à la distance d'une lieue, nous aperçûmes la ville, notre cœur s'épanouit vraiment de plaisir. Nous y entrâmes vers 7 heures du soir, et nous allâmes droit au couvent, épuisés de fatigue, mais bien portants, grâce à Dieu. Ainsi se termina mon voyage de deux mois et demi pour me faire arriver à la maison que m'avaient assignée mes supérieurs. Je m'y trouve très-bien tant à cause de la bonté de l'air et du régime que de l'agréable compagnie des religieux avec lesquels je vis.

Le papier me manque pour m'étendre davantage et vous donner d'autres nouvelles que je réserve à une autre occasion. J'ajoute seulement que, Dieu merci, nous n'avons pas eu le choléra, et nous aimons à espérer qu'il nous dispensera de sa visite. Le P. Ludovic, de Ravenne, gardien et

curé, a été indisposé jusqu'à ces jours derniers, par suite de fièvres qui l'ont vraiment abattu; mais il est maintenant en voie d'amélioration. Nous avons aussi le P. Jean de Spineta, qui, ayant terminé son temps comme visiteur, s'est mis à étudier l'arabe pour devenir missionnaire. L'un et l'autre vous saluent cordialement, ainsi que notre cher Père. Recevez aussi mes propres salutations, que j'étends au cher Père et à Mme Agathe. Enfin, vous chargeant de présenter mes respects au P. Provincial, au P. Crema, à M. le curé, à Pierre, à Clément; puis, de saluer de ma part nos parents et vos élèves, je vous embrasse de tout cœur en me disant volontiers

Votre tout affectionné,

FR. HENRI. *Miss. Obs.*

P. S. Le P. gardien voulait vous écrire; mais son indisposition l'en empêche. Présentez donc ses hommages au P. Provincial, au P. Crema et à M. le curé, auquel vous présenterez également les respects du P. Jean. Si l'élection des nouveaux supérieurs est prochaine, ajournez jusqu'alors votre réponse.

SERVIE.

Lettre du P. ROSARIO DE CASTEL-DI-LUCCIO, *Min. Obs. Miss. Apost. en Servie, Professeur à Scutari, et secrétaire de Mgr l'archevêque de Scopia, au* T. R. P. ANTOINE M. DE RIGNANO *ex-Procureur-général.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

C'est un devoir pour tout membre de l'Institut séraphique de conserver toujours un vif souvenir des hommes illustres qui par leurs lumières et leur sagesse ont honoré et honorent encore notre Ordre. L'esprit pénétré de cette pensée et me rappelant les grandes œuvres et le rare savoir par lesquels Votre Paternité Révérendissime s'est acquis l'estime et l'affection non-seulement de tout l'Ordre, mais encore de toutes les classes de la société qui vous voient briller tel qu'un astre parmi les fils du Patriarche S. François, je viens par ces quelques lignes vous renouveler l'assurance des sentiments de vénération et d'amour qu'il m'a été donné de vous exprimer durant le peu de mois que j'ai passés à Rome en 1862; puis, quand j'ai pris congé de vous en

partant pour les Missions d'Albanie, où je me trouve actuellement en qualité de secrétaire de l'archevêque de Scopia.

Je sais avec quel zèle Votre Paternité Révérendissime a toujours cherché à favoriser dans l'Ordre le goût des Belles-Lettres, et quelle affection elle a par suite vouée à la mémoire du si regrettable Père Frediani ; de plus j'admire et aime beaucoup les poésies si naïves et si naturelles de cet illustre défunt, c'est pour cela que je veux offrir, moi aussi, un petit bouquet à la Très-Sainte Vierge dans le *Journal hebdomadaire* que publie à Rome le T. R. P. Marcellin de Civezza, sous le titre de *la Vierge*, et en conséquence j'adresse à Votre Paternité Révérendissime la copie de quelques stances que j'ai composées pour mon école de garçons de Scutari, lorsque je la dirigeais, en m'inspirant du morceau du P. Frediani intitulé la *Prière d'Ildegonde*, Elles ont été goûtées par plusieurs personnes et traduites aussitôt en albanais ; les enfants les chantent encore aujourd'hui dans les principales solennités de la Bienheureuse Marie. Je vous en envoie une copie, disais-je, afin que, si vous les croyez dignes de l'impression, vous les fassiez insérer dans ce journal, après les corrections que vous jugeriez nécessaires ; car dans les circonstances du temps et de ma position, lesquelles ne me permettent plus la composition, il ne m'a pas été possible de donner à ces stances une forme meilleure et une diction plus châtiée.

Oh ! s'il y avait quelqu'un de nos confrères qui, se trouvant en de meilleures conditions que moi, rééditât encore une fois les poésies de cet illustre P. Frediani, et en publiât un recueil complet ! J'espère que Votre Paternité Révérendissime ne manquera pas de le publier à l'occasion, et dans le cas où vous n'auriez pas quelques-uns des morceaux qui ne se trouvent ni dans l'édition publiée à Prato, ni dans celle qui a paru à Naples chez Brutus Fabbricatore, je vous prie de m'en informer ; car, ayant les copies que j'ai prises à Naples sur des feuilles volantes que m'a gracieusement prêtées M. Fabbricatore, outre une pièce à Philomène Apicella de Cava, que m'ont procurée des personnes qui eurent la chance d'en avoir une copie, je me ferai un devoir de les remettre à Votre Paternité Révérendissime, afin que lorsqu'elles seront réunies aux autres compositions de l'auteur, on puisse, si c'est possible, en avoir un recueil tout à fait complet.

Si vos occupations vous laissent un peu de temps, je vous prie et vous conjure de me répondre et de me donner des nouvelles de votre santé, qui m'est si chère et si précieuse.

Je vous baise respectueusement la main avec la plus vive affection et la plus profonde vénération et vous prie de me croire toujours,

De Votre Paternité Révérendissime,

Le très-attaché et affectionné serviteur et ami.

FR. DE ROSARIO DE CASTEL-DI-LUCCIO,

Min. Obs, Miss. Apost. et Secrétaire de l'Archevêque de Scopia.

Priserendi (Servie Turque) ce 30 octobre 1865.

CHANT A MARIE NOTRE MÈRE.

I. Devant le trône de votre puissance, auguste Marie, tout dévôt s'incline aujourd'hui avec une émotion pieuse : *Salve, Regina! Salve, Regina!*

II. C'est à vous que recourt tout plein de confiance le pauvre orphelin sans asile, et vous l'accueillez, Mère divine : *Salve, Regina! Salve, Regina!*

III. La jeune fille, seule et livrée aux orages d'un monde méchant, ne se perd pas, grâce à votre secours : *Salve, Regina! Salve, Regina!*

IV. Fatigué et abattu sous le lourd fardeau de ses longues années, le bon vieillard s'approche de vous au milieu de ses maux ; *Salve, Regina! Salve, Regina!*

V. Moi aussi, auguste Vierge, je veux vous consacrer mes affections et vous invoquer matin et soir, tant que je respirerai : *Salve, Regina! Salve, Regina!*

P. ROSARIO DE CASTEL-DI-LUCCIO,

Min. Obs. Miss. Apost.

TROISIÈME PARTIE.

Notices sur quelques missionnaires franciscains, Observantins de la province de Toscane, recueillies par le P. FRANÇOIS FREDIANI *et laissées au P.* FACONDI GIANNOTTI.

1. Fr. Barthélemi de Giovanni-Lippi, Min. Obs., reçut l'habit religieux des mains du bienheureux Jean de Capistran. Il écrivit beaucoup sur l'Ecriture-Sainte et laissa ses ouvrages au couvent de Saint-Luc, situé sur le territoire de Poggibonsi. Il fut gardien de la Mission de Jérusalem et du couvent d'*Ara Cœli* à Rome. Il remplit la nonciature de la Marche au nom de Pie II, puis, de Calixte III. Il mourut au couvent de St-Luc, en 1484, et fut inscrit au nombre des bienheureux.

(*Extrait d'une note autographe de Ferdinand Morozzi dans l'ouvrage du chanoine Cateni di Colle.*)

2. Le P. Joseph Matraia, Min. Obs., après dix ans de résidence au couvent de St-François à Lucques, sa patrie, y mourut en 1840 le 6 avril, à l'âge de 77 ans, ou à peu-près. Il prit tout jeune l'habit des clercs et fit ses études théologiques au séminaire archiépiscopal de cette ville sous la direction du professeur Franceschi. Quittant ensuite, je ne sais pourquoi, les habits et les études ecclésiastiques, il se livra au commerce avec son père. Leurs affaires ayant mal tourné, il se rendit avec son frère à Barcelone, sur l'invitation d'un correspondant de son pauvre père, lequel employa les deux frères dans sa maison. Plus tard ce négociant les envoya en Amérique, pour surveiller des mines où l'on purifiait les métaux. Après la mort de son frère, Joseph se fit religieux franciscain dans un couvent d'Amérique, probablement au Pérou. Là il remplit les fonctions de missionnaire apostolique même près des sauvages. Il paraît qu'il les cessa vers 1828. Il était versé dans toutes les sciences et tous les arts qui se rattachent à la physique. Les ouvrages qu'il mit au jour sont la *Ritonomie ecclésiastique* ou la *Science des Sacrés Rites,* sous le pseudonyme du *Prêtre philadelphe;* puis les *Institutions de théologie canonico-morale,* qu'il publia sous le même pseudonyme. Ce dernier ouvrage devait être composé de cinq volumes; mais il n'en parut qu'un seul, divisé en trois parties, parce que les autres ne furent pas approuvés. Il fit aussi une *Génigraphie,* du frontispice emphatique de laquelle je citerai une partie pour quiconque aimerait à connaître les titres de l'auteur : *Génigraphie italienne,* etc. nouvelle méthode d'écrire cette langue de sorte qu'elle soit lue de même dans toutes les contrées du monde, inventée et publiée par le T. R. P. Jean-Joseph Matraia de Lucques, *min. obs. de la province de Toscane, prédicateur général apostolique, ex-missionnaire de la Propagande dans l'Amérique méridionale, consulteur théologique et examinateur synodal de l'archevêque de Plata, consulteur et qualificateur du Saint-Office de l'Inquisition du Pérou, professeur public de mathématiques et de théologie morale en ce pays, où il a exercé son ministère, tant parmi les chrétiens que parmi les gentils, pendant l'espace de* 32 *ans, dans les vastes diocèses de Cordova, de San-Michele, etc.* Vient ensuite une dissertation dans laquelle l'auteur démontre ou prétend démontrer que *les enfants morts avant le baptême sont sauvés par la foi des parents;* et un petit traité de *minéralogie* à l'usage de la jeunesse qui aime ce genre d'études. Le P. Matraia construisit aussi, pour mesurer les longueurs et les hauteurs des bâtiments, un instrument nommé *Teodolite,* et indiquant les plus petites subdivisions. Il fit également un modèle en fer blanc d'une horloge à eau, dont le mouvement, une fois mis en branle, devait être perpétuel; il fit exécuter ce modèle à la fin de sa vie, et le légua à son neveu.

Il est fait mention de la *Génigraphie* du P. Matraia dans l'Antologie de Florence, tom. 43, n° 123, p. 51.

3. Le T. R. P. Herménégilde Pardini de Sant'Anna près de Lucques, min. obs., miss. apost., mourut à 59 ans à l'hospice d'Alexandrie, le 26 mai 1823, enlevé par la maladie contagieuse qui infestait ces régions, et qu'il contracta en donnant des soins aux malades.

4. Le T. R. P. Valérien de Prato, min. obs., professeur jubilaire, ex-custode de la province de Toscane, ex-gardien de Jérusalem, ex-custode de Terre-Sainte, mourut le 16 mai 1788, à l'infirmerie de la maison de tous les Saints. Dans le siècle il portait le nom de Pierre Dominique Bellandi. Il reçut le baptême le 24 octobre 1711, la confirmation (des mains de Mgr Bossi) le 30 octobre 1717. Il prit

l'habit de l'observance à Sienne, le 14 septembre 1730, et y fit profession l'année suivante.

5. Le Révérendissime P. Livigliani, custode et président de Terre-Sainte, mourut au couvent de Jérusalem en 1787.

6. Le T. R. P. Joseph Pierallini de Pistoie, gardien de Terre-Sainte, mourut à la custodie de Jérusalem au temps de la suppression des Ordres Réguliers.

7. Le P. Antoine Louis Landi, de Signa, min. obs., fut d'abord missionnaire en Egypte, puis en Chine, où il fut fait évêque d'Antedon dans la province de Kan-si, en attendant qu'il fût nommé vicaire apostolique. Alors il fonda un séminaire et y ordonna trois prêtres. Après avoir fait beaucoup de bien dans ces contrées idolâtres, il alla recevoir le 26 octobre 1811 le prix de ses travaux apostoliques. Le P. Antoine, qui s'appelait dans le monde Gaspard, était né le 26 juillet 1749. On trouve quelques particularités sur ses voyages et ses missions dans les lettres que le P. Atto Biagini, du même ordre, écrivait à ses parents et à ses amis. On voit par une lettre, datée du 3 juin 1782 et écrite du Caire, qu'il se joignit à ce même P. Atto, à un certain P. Joseph de Bientina et à trois autres religieux pour se rendre en ce mois même aux missions de Chine. Une autre lettre datée de Suez et adressée au P. Hortense de Cutigliano, min. obs., raconte que, partis du Caire, les trois missionnaires eurent, avant d'arriver à Suez, beaucoup à souffrir dans le désert, tant d'une chaleur excessive que de la soif qui les tourmentait. Quand ils eurent quitté Suez pour franchir la Mer-rouge le long de l'Arabie, puis l'Océan, ils parvinrent enfin à l'île de Bombay, après trois mois et demi de navigation. Là ils s'arrêtèrent quelque temps pour attendre un navire qui pût les transporter en Chine. Dès qu'ils l'eurent enfin trouvé, ils se mirent en mer, et après plusieurs mois de navigation ils finirent, grâce au ciel, par arriver à Macao, puis à Canton. Dans les lettres que le P. Atto écrivit aux siens durant ce long trajet, de Moka dans l'Arabie heureuse, et de Bombay dans les Indes, il décrit et les périls de la mer, et les ardeurs du climat, surtout sous la ligne, et les craintes et les inquiétudes qu'inspiraient à ces dignes confesseurs de la foi les pièges des Arabes avec lesquels ils étaient obligés de naviguer. Arrivés à Canton le 17 décembre 1783 au nombre de 9, dont 6 observantins, les missionnaires, enfermés jusque-là (ce sont les expressions du P. Atto) comme dans une prison afin de n'être ni vus ni connus des gentils, se répandirent çà et là dans les différentes provinces pour commencer leurs saintes missions. Mais par la trahison d'un catholique chinois, qui avait escorté quelques-uns des missionnaires, la chose fut dénoncée aux mandarins chinois, puis aux vice-rois ou gouverneurs des provinces, et c'est ainsi que s'alluma dans le Céleste Empire une persécution d'une violence inouïe. Les prêtres européens et chinois étaient jetés dans les prisons des chefs-lieux, où on leur faisait subir toutes sortes de tourments. De là par ordre de l'empereur les missionnaires, et les catholiques chinois qui leur étaient le plus attachés, furent tous envoyés à Pékin, et chargés de pesantes chaînes, ils furent répartis dans les prisons publiques, qui sont de plain-pied, humides et fétides. On n'y donnait aux détenus deux fois par jour pour boisson qu'une eau saumâtre, pour nourriture que du riz noir et avarié avec quelques herbes ou racines salées. Au mois d'avril ou de mai 1785 le P. Louis gémissait dans une de ces prisons, et on l'y trouve encore le 23 juillet de cette année, époque à laquelle mourut dans la même prison le P. Atto Biagini, comme le raconte le premier dans une lettre qu'il écrivit de Manille (îles Philippines) au supé-

rieur de l'Ordre, lorsqu'ayant quitté la Chine, il revenait en Europe.— Le P. Louis avait pris l'habit à Cortone le 16 oct. 1766.

8. Le P. Jacques de Lucques, observantin, visiteur apostolique de Jérusalem, fut nommé commissaire par Benoît XIV à l'effet de régler les difficultés du schisme qui s'éleva parmi les Maronites lors de l'élection du nouveau patriarche en 1743. On peut voir le bref qui l'investit de ces fonctions dans le *Bullaire Romain,* n° 79.

9. Mgr Antoine Boucher de Porto-Ferrajo mourut le 5 novembre 1765 au couvent de Macao. Il était évêque de Rosalia, et avait été nommé par Benoît XIV commissaire apostolique *dans tout l'empire chinois.* Il appartenait à la province de Toscane, et sa mort lui fut annoncée par la Congrégation de la Propagande.

10. Antoine de Lucques, frère mineur, est nommé par Fabricius, par Wadding et par les historiens de son Ordre, qui l'appellent un théologien insigne, et disent qu'après avoir été provincial de Toscane et de la Marche, il fut élu *patriarche d'Antioche.* Tossiniano nous apprend qu'on a conservé à Foligno, dans la bibliothèque des mineurs observantins, quelques sermons pour le carême du P. Antoine, outre des sermons *de tempore,* c'est-à-dire pour les différentes fêtes de l'année; mais il ne nous dit pas quel cas il y a lieu d'en faire. Lucchesini en parle également dans l'*Histoire littéraire de Lucques,* ainsi que le P. Jean François Bonosi dans son *Théâtre des frères mineurs.*

11. Ezéchiel Olibaldi, de Pietra-Santa, était président de Terre-Sainte en 1816.

12. Le P. Venceslas Vannucchi, de Prato, qui prit en 1728 l'habit des mineurs observantins et qui mourut en 1793 à San-Caciano, mérite une mention particulière. Professeur jubilaire de théologie et définiteur, il fut, lorsqu'il avait ce dernier titre, nommé provincial de la province de Chérubin de Sienne et s'acquit beaucoup de réputation comme prédicateur. C'était un homme d'une vie sainte et austère, comme le prouvent le cilice qu'il portait continuellement sur sa chair nue, et ses autres mortifications; la très-grande dévotion qu'il avait pour les augustes mystères de notre religion, le décida plusieurs fois à faire le pèlerinage des lieux sanctifiés par le divin Rédempteur. Il a composé en l'honneur de plusieurs saints des neuvaines qui lui ont valu la réputation de judicieux écrivain : elles ont cette sainte et merveilleuse onction qui fait le prix des livres de piété et qui révèle la pureté d'une âme formée à l'école de la Bible et des Pères. Aussi toutes les églises de Toscane se servent-elles de ces neuvaines, que j'ai réunies en un volume imprimé en 1841 chez Joseph Pontecchi, pour les rendre plus accessibles au public et pour les soustraire au vandalisme de beaucoup d'autres imprimeurs antérieurs qui les rééditaient sans les notes latines que l'auteur y a jointes, et qui en forment un très bel accessoire. Il y a cependant à y rectifier la date de la naissance du P. Venceslas, que j'ai placée en 1785, tandis que, comme j'ai pu le reconnaître, il est né beaucoup plus tôt; ce qui résulte évidemment de l'époque de son entrée en religion, laquelle eut lieu en 1728, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

13. Le gouvernement chinois fit mourir de faim à Pékin au mois de mars 1785 le P. Atto de Pistoie, missionnaire dans le pays, par suite d'une violente persécution suscitée contre les chrétiens (*Voir ci-dessus ce qui est dit à propos du P. Louis de Signa*).

QUATRIÈME PARTIE.

Discours (1) *sur l'*Itinéraire *du bienheureux* ODERIC MATTIUSSI, *d'Udine, miss. apost. de l'Ordre des frères mineurs.*

Un sentiment pénible d'amertume s'élève dans tout cœur honnête et bien fait lorsqu'on offense la mémoire de personnes irréprochables par des paroles de blâme imméritées, par des accusations hasardées, par de fausses allégations que suggère une présomptueuse ignorance ou une légèreté inconsidérée, lorsqu'on voit discréditer des hommes illustres dont la vie, consacrée à leurs semblables, devrait être pour la postérité un objet éternel de louanges et de vénération. Ce sentiment devient plus amer encore, s'il s'agit d'un personnage qui par quelque côté nous appartienne plus étroitement, s'il est une des gloires de notre patrie.

J'éprouve cette douleur de l'âme, et vous l'auriez tous éprouvée, en lisant dans l'*Histoire universelle des missions catholiques,* du baron Henrion, imprimée à Turin en 1846, les accusations calomnieuses et les plaisanteries insolentes par lesquelles le traducteur italien anonyme de cet excellent ouvrage a terni, dans ses notes critiques et explicatives, la glorieuse et pure mémoire du bienheureux Oderic Mattiussi, de Villanova de Pordenone, apôtre de la foi au XIVe siècle dans le plus extrême Orient. L'anonyme ne se contente pas de nous le présenter comme un homme abusé ou trompé par une crédulité excessive dans le récit de son lointain voyage; mais il voudrait insinuer que le bienheureux était un vrai imposteur, et bien plus, j'ai peine à le dire, un parjure.

Tandis que ce trait injurieux, lancé si impudemment, me blessait au cœur, il me vint à l'esprit que je ne ferais une chose ni inutile ni désagréable aux habitants du Frioul, si, dans la mesure de mes forces, je cherchais au moins à frayer la voie par laquelle on peut arriver à venger et à laver de toute tache une mémoire qui nous est si chère et que nous vénérons tant. Tel est le but des observations que je me propose, bien qu'elles puissent ne pas être d'une haute valeur, de soumettre à vos réflexions dans cette circonstance solennelle, sûr que vous les accueillerez avec bienveillance, à cause du respect et de l'affection que vous avez pour celui à l'honneur duquel elles sont consacrées.

Ainsi rien ne m'empêche de commencer, encouragé que je suis par l'indulgence paternelle de l'Illustrissime Révérendissime Monseigneur l'archevêque et des directeurs de ce séminaire archiépiscopal.

Le premier fondement de toute narration historique nous est fourni par le narrateur lui-même. Si c'était un homme digne de foi, notre raison ne saurait lui refuser son assentiment; autrement l'histoire, la vie de l'humanité n'existerait plus comme objet de connaissance, mais chaque génération aurait à se considérer comme le commencement et la fin du genre humain. Cette règle fondamentale nous servira de point de départ dans la carrière que nous allons parcourir. Si le bienheureux Odéric était un homme digne de foi, nous devons admettre son récit.

(1) Lu au séminaire archiépiscopal d'Udine dans l'année 1865.

Or, dès qu'on admet la crédibilité de sa narration, toutes les assertions de l'anonyme tombent au même instant, et il ne nous reste plus qu'à faire un soigneux examen pour nous rendre compte des choses qui paraissent difficiles à croire, non par la faute morale de l'histoire, mais à cause du caractère des différentes versions du récit lui-même dans l'état où il nous est parvenu.

Une vie toute en Dieu dès l'enfance, un exercice héroïque des vertus chrétiennes, l'estime universelle de ceux qui l'ont fréquenté tous les jours, une réputation constante de sainteté et le témoignage uniforme à cet égard de tous les contemporains qui ont connu l'homme ou ses œuvres; le mépris des honneurs, même légitimes, qu'il ne cessa de refuser; l'absence du moindre désir de lucre ou de gain quelconque chez un homme qui dans sa jeunesse s'était soumis par vœu à toutes les rigueurs de la pauvreté franciscaine; le détachement de toute louange ou renommée mondaine chez un religieux qui ne demandait qu'à vivre dans la solitude et à fuir les applaudissements dûs à ses vertus; l'abnégation personnelle avec laquelle il donnait l'exemple d'une mortification et d'une obéissance prodigieuses, il traversait les mers, il allait dans les pays barbares avec la perspective certaine de toutes sortes de fatigues, de travaux, de supplices et même de la mort, qui se présentaient à lui sous mille faces sur son chemin, et cela, uniquement pour gagner des âmes à Jésus-Christ; en un mot, tout ce qui constitue une vie éminemment sainte, digne des honneurs des autels, voilà une esquisse du caractère moral du bienheureux Odéric. On ne saurait imaginer un caractère plus parfait pour un historien véridique, à qui le moindre déguisement, le moindre mensonge sont plus odieux que la mort même. Ici tous les motifs humains d'exagération sont combattus et vaincus dans une lutte régulière qui dure toute la vie et dans laquelle la victoire reste toujours du même côté.

Il y a plus. Des fins non-seulement honnêtes, mais utiles au bien spirituel des peuples devaient engager Oderic à publier ses voyages. Des renseignements sur ces régions eussent été précieux pour les missionnaires qui devaient suivre les routes si pénibles qu'il avait battues; les progrès de la foi parmi ces peuples eussent encouragé les futurs apôtres et édifié les fidèles de l'Europe; le récit de ses souffrances et de la constance avec laquelle il les avait supportées, aurait servi à exciter le zèle des autres, comme peut-être à suggérer de sages précautions à employer dans les rencontres difficiles afin de trouver moins d'obstacles dans l'exercice du ministère apostolique.

Rien de tout cela ne touche l'esprit du bienheureux voyageur. La seule crainte que son récit pût lui attirer quelque éloge ou quelque honneur, et que par suite sa profonde humilité eût à en souffrir, lui fait enfermer dans son cœur le souvenir de tout le bien qu'il a opéré. Il n'y a que l'obéissance qui soit capable de surmonter cette véritable humilité, et c'est sur l'ordre de son supérieur que le bienheureux se dispose à raconter ses voyages.

Mais jaloux de pratiquer l'une et l'autre vertu, il trouve moyen de les concilier parfaitement. Pas un mot des vingt mille infidèles qu'il a baptisés, de la torture qu'il dut subir sur le chevalet, de la maladie violente qui le cloua plusieurs mois à la campagne, sans qu'il fut consolé par la vue d'aucune figure humaine, soutenant à peine sa vie par un peu de fruits tombés de l'arbre hospitalier sous lequel il gisait et par l'eau fraîche d'un ruisseau voisin! Jamais il ne parle de ces actes, sinon de la translation qu'il a faite des saintes reliques des martyrs de la Tana; il n'é-

nonce qu'en passant ses prédications contre l'usage parricide des anthropophages et contre la doctrine impie de la transmigration des âmes; s'il rappelle ce qui s'est passé à Cambalec, c'est qu'il s'agit de ce que ses confrères ont fait avec lui. Même dans les renseignements qu'il nous donne sur les pays, sur les peuples et sur les mœurs qu'il a observés, il est toujours tellement sobre de détails qu'on voit évidemment qu'il ne parle qu'autant qu'il le faut absolument pour satisfaire à l'obéissance. Ce qui prouve encore mieux qu'il n'avait point d'autre fin, c'est qu'au moment où il dictait son Itinéraire. il était alité par une maladie mortelle, de consomption, qui, sans lui laisser jamais le moindre répit, lui ouvrit, au bout de quelques mois, le chemin du Paradis, de sorte qu'il aurait très-bien pu insister près du P. Ministre pour être déchargé d'une besogne fatigante, dont le prudent supérieur l'eût sans doute exempté. Mais Oderic, après avoir fait sa part à l'humilité, voulut à ses dépens se conformer au désir de son supérieur, et c'est ainsi qu'il réunit merveilleusement en un seul acte la pratique de ses trois vertus favorites : l'humilité, la mortification et l'obéissance.

En pesant ces circonstances, nous en appelons à tous les gens raisonnables, fussent-ils pour leur malheur étrangers à la vraie foi, ne seront-ils pas tous d'accord pour affirmer qu'on ne saurait trouver ni même demander chez un historien un plus grand caractère de vérité. Les incrédules pourront le taxer d'illusion, parce qu'ils sont eux-mêmes aveuglés par leurs préjugés, de mensonge jamais!

Mais, dira-t-on, peut-être, quand on admettrait qu'Oderic fût un homme tout à fait vérace, s'ensuit-il qu'il pût nous servir de témoin irréfragable des choses qu'il nous raconte? Comment en douter? N'a-t-il point parcouru pendant seize ans le plus extrême orient? N'a-t-il pas visité personnellement la plupart des pays qu'il décrit, vécu au milieu de ces nations qui nous sont inconnues, et traité avec elles? Ne leur a-t-il pas prêché la loi divine de Jésus-Christ? N'a-t-il pas demeuré trois ans dans l'immense capitale de Cambalec, où les Franciscains très-sympathiques à la dynastie des Jun-se, avaient une place d'honneur dans toutes les fêtes de la cour? Dans cette cour où il y avait un nombre incroyable d'officiers de tout grade, de toute nation et de toute croyance, appartenant à ce vaste empire, et parmi eux beaucoup de chrétiens convertis à la foi par le bienheureux Oderic et ses compagnons, il recueillit maints renseignements, comme il nous le fait entendre lui-même. Il est possible que parfois sa loyauté et sa sincérité aient été abusées par des fourbes; cependant Oderic, loin de prêter l'oreille à tout ce qu'on lui disait, n'écoutait que ceux qu'il jugeait dignes de foi, ainsi qu'on peut le conclure de divers passages de son Itinéraire.

De quel front donc oserait-on regarder comme peu digne de foi un narrateur dont la loyauté est au-dessus de tout soupçon, et qui avait acquis par sa propre expérience la connaissance des choses qu'il raconte, choses qu'il avait en grande partie vues de ses propres yeux et qu'il avait, quant aux autres, apprises de gens qui lui avaient paru véridiques?

Mais le censeur anonyme, qui, nous voulons le croire, a sans doute compulsé toutes les éditions des voyages de notre bienheureux, viendra peut-être nous dire : le moyen de croire à la véracité d'un narrateur qui nous raconte des choses telles que celles que contient son itinéraire ?

A cette question nous aurions le droit de répondre : Comment osez-vous opposer vos notes critiques et explicatives, sur le sujet dont il s'agit, à un ouvrage d'un

aussi grand poids que l'histoire du baron Henrion, sans justifier des études critiques et historiques qui vous y autoriseraient? Vous nous faites penser à cet épiphonème de notre poète nous représentant des gens qui voudraient s'asseoir sur un pliant pour mesurer de loin avec la paume de leur main des distances de centaines de milles ; en pareil cas, eussiez-vous des yeux de lynx pour le reste votre vue ne pourrait guère s'étendre au delà d'une palme.

Les règles fondamentales de l'art de la critique, les premiers éléments de la philosophie de l'histoire nous enseignent que, lorsqu'un auteur est reconnu pour véridique, les difficultés que présentent ses écrits doivent être résolues par l'examen intrinsèque du contexte et non être rejetées inconsidérément comme des faussetés. De fait, si l'on examine le récit du bienheureux Oderic, où l'on découvre la raison des erreurs qui peuvent s'y trouver, sans que la faute en retombe sur le narrateur; ou l'on reconnait qu'il ne faut point prendre pour une erreur ce qui paraît l'être au premier abord; ou enfin l'on voit qu'il y a certaines choses qu'il n'est pas juste d'appeler fausses, puisqu'elles n'impliquent aucune impossibilité intrinsèque; seulement après une période de cinq siècles on ne trouve plus qu'elles subsistent encore dans leur pleine identité.

Comme ce n'est pas ici le lieu de nous livrer à la discussion approfondie de ces divers points. il suffira que nous en donnions une idée sommaire.

Le bienheureux Oderic n'a pas écrit ses voyages; mais il les a dictés par obéissance, tandis qu'il languissait d'une maladie mortelle. Il les dicta de mémoire, parce qu'un voyageur comme lui n'avait eu ni la pensée, ni les moyens de consigner dans un journal des notes quelconques sur les choses qu'il lui arrivait de remarquer dans les pays qu'il traversait. On ne sait pas en quelle langue il fit sa dictée; il est seulement certain que Fr. Guillaume de Solagna, qui la recevait de la bouche de l'auteur, l'a traduite en très-mauvais latin. Le manuscrit original ne nous est point parvenu ; nous n'avons que des copies postérieures au moins de 70 ans. Peu d'années après la mort du bienheureux Oderic, Fr Henri de Glatz, qui se trouvait à la cour pontificale d'Avignon, fit, d'après une relation qui y fut portée, une compilation dans laquelle on trouve des additions empruntées aux récits de Fr. Marchisino de Bajadon. Il est évident que le travail de Fr. Henri n'est pas une copie de celui de Fr. Guillaume; c'en est un corrigé, comme on le voit par le latin même, qui est beaucoup plus correct, et le plus ancien munuscrit que nous en ayons est postérieur de près d'un siècle à la mort du bienheureux.

Si au moins les copistes avaient reproduit ces compilations telles qu'ils les trouvaient! Mais ils y firent de nombreuses additions ainsi que le prouvent soit les variantes très-importantes qu'elles présentent entr'elles, soit surtout les lacunes qu'on remarque dans le texte le moins altéré en le comparant aux autres avec toutes leurs interpolations. Les copistes refaisaient le récit à leur guise, et tout en en conservant la substance, ils voulaient donner des notions plus exactes sur cet extrême orient, et en conséquence ils y mêlaient des indications extraordinaires, étranges, qu'ils empruntaient aux anciens géographes, ou surtout à l'ouvrage bizarre de Jean de Mandeville, qui, publié trente ans après celui du bienheureux Oderic était avidement recherché à cause de la multiplicité de ses détails fantastiques. Il s'ensuit que, comme nous n'avons que la substance de l'itinéraire de notre voyageur dans les textes imprimés jusqu'ici, lesquels sont farcis de fables dont il est facile de reconnaître les sources et les causes, c'est une grande niaiserie, pour

ne pas dire une déloyauté manifeste de les imputer au bienheureux Oderic. Dans la *Biographie universelle* La Renaudière, quoique peu porté à défendre notre voyageur, a reconnu ce fait si évident, et a déclaré qu'il fallait attribuer aux pauvres copistes une partie des passages de l'Itinéraire qu'il considère comme fabuleux. Le censeur anonyme, après avoir reproduit les accusations du biographe français et avoir encore enchéri sur l'article par les élucubrations arbitraires de son cerveau, n'a pas daigné tenir compte de l'observation.

Encore ne suffit-il pas dans ces questions de censure historique d'avoir une connaissance et une pratique sûre des règles d'une saine critique, il faut en outre savoir se servir judicieusement de la logique, avant de rejeter comme des fables les choses racontées, simplement parce qu'elles nous paraissent étranges et merveilleuses, ou parce qu'elles sont en dehors de notre expérience. Quand il s'agit de coutumes, de mœurs, d'usages, de peuples, qui, pour nous modernes, sont anciens, de peuples qui étaient très-peu connus à l'époque où ils furent visités; quand il s'agit de la situation précise de villes et de régions qui ont changé de nom, comment donc oserons-nous, après cinq siècles, parce qu'on ne leur trouve plus le même nom, parce que ces peuples n'ont plus de nos jours les mêmes usages, ou qu'ils ont changé de résidence, comment oserons-nous traiter un récit de fabuleux, tandis que dans le cours de tant d'années il ne serait pas étonnant pour un naturaliste que tel site, telle ville et même telle province entière eût changé complètement d'aspect physique par suite de cataclysmes locaux? Comment aurons-nous le courage d'appeler fausses les choses que nous ne savons pas expliquer, lors même qu'elles n'ont contre elles aucun argument décisif, aucun témoignage positif, lorsque considérées en elles-mêmes et dans l'ensemble des circonstances que présente leur récit, elles n'impliquent aucune contradiction logique? Ce serait faire de notre propre esprit le trésor universel des connaissances humaines et de notre propre raison le criterium suprême du savoir.

Mais ne nous arrêtons pas davantage à ces observations fondamentales. Ce que nous avons dit suffit amplement à rendre tout son honneur au nom de notre voyageur et à laver cette réputation sans tache que n'ont même pas pu éclabousser, je crois, les billevesées de l'accusateur anonyme; jetons maintenant un rapide coup-d'œil sur chacune de ses accusations, bien que ce travail ne fût pas nécessaire ; car elles retombent toutes sur lui par la seule démonstration que nous avons jusqu'ici cherché à faire.

Assis sur son pliant, notre censeur prononce sa sentence contre l'arrivée du bienheureux Oderic aux îles de Sumatra, Java et Bornéo, en disant que la critique d'aujourd'hui a prouvé combien il est improbable qu'il ait pu y aborder. Ne faisons pas remarquer que ce mot : *je suis venu*, prononcé par Oderic seulement en parlant de Lamori (Lambri chez Marc Polo), pays de Sumatra, ne se trouve pas dans les textes; ne faisons pas remarquer non plus qu'il est fort difficile de constater par les textes si l'auteur a désigné l'île de Bornéo; car on sait, si sous le nom de Iava il faut entendre l'île de Java (Nusa Java) (quoique l'indication de sa circonférence soit inexacte) ou bien le pays de Java (Iana Iava), c'est-à-dire l'île de Bornéo; contentons-nous d'observer que la science contemporaine prouve combien il était facile d'y aborder, et confirme le récit de notre bienheureux. Des rapports maritimes ont existé dès les temps les plus anciens entre l'archipel malais et le continent indien et indo-chinois, de telle sorte que des tribus malaises en-

tières se sont établies sur divers points de la terre ferme et en diverses îles de l'Océan indien. Dès le IXe siècle et même auparavant les navires sarrasins fréquentaient les ports du continent et de ces îles, et longtemps avant le voyage du bienheureux Oderic leurs maîtres avaient formé des établissements tels qu'ils avaient rendu vulgaire le nom arabe qu'ils donnaient aux échelles de commerce. Au XIIe siècle il y avait déjà des royaumes entiers qui avaient embrassé l'islamisme, et dans l'île de Sumatra le royaume du Ferlec (Perlak) était mahométan. Les îles malaises étaient tributaires de Kublai, et Marc Polo en visita beaucoup de parties dans une expédition entreprise par ordre du Khan. Si telles étaient les relations politiques, commerciales, religieuses de ces pays, de quelle singulière critique il faut user pour conclure qu'un voyageur n'a pu y arriver, tandis qu'en bonne critique, on est naturellement conduit à confirmer qu'il y est allé?

Mais peu satisfait d'avoir nié le débarquement, notre judicieux annotateur ajoute par enjolivement que ce que le bienheureux Oderic raconte de ces îles est un roman des plus fantastiques. Croyez-vous, Monsieur le critique, au témoignage de Messire Marc Polo? Si j'y crois! répond-il. Ne nous a-t-il pas donné *de précieuses notions?* Eh bien! comparez les narrations et vous y trouverez très-peu de différences. Les anthropophages vous portent ombrage? Parlez-en à l'auteur vénitien! La description du palais du roi de Java vous paraît imaginaire? Les objections de la critique nous font supposer ici une transposition des copistes; mais la même description, vous la trouverez donnée ailleurs (dans le *Million*) pour le palais du roi de Zipango. Quoi qu'il en soit, qu'est-ce qui est plus croyable, du palais décrit par le missionnaire du Frioul, ou des *hommes qui ont une queue semblable à celle des chiens, longue de plus d'une palme, qui sont tout couverts de poil et qui demeurent dans les montagnes du royaume de Lambri* (Sumatra), tels que les décrit le voyageur vénitien aux *précieuses notions?*

Quand la manie de faire parade de savoir entre dans une tête, elle aveugle tellement que, par suite, on semble prendre les allures des ennemis systématiques de la vérité, tantôt en mentant effrontément, tantôt en lançant au hasard des accusations vagues et générales, tantôt en bravant le péril de paraître ignorer ce que tout le monde sait. Loin de nous la pensée de ranger le traducteur anonyme dans ce triste et ignoble troupeau! Non, il n'appartient pas aux sectaires modernes, qui maudissent les Ordres religieux, qui vilipendent la hiérarchie de l'Eglise, qui avec les bribes tombées des livres des hérétiques et des écrivains condamnés ou suspects se lèvent pour faire la leçon au Pape vicaire de Jésus-Christ, et à l'épiscopat de l'Eglise catholique; non, nous le répétons; autrement, il n'aurait pas donné à l'Italie par sa traduction une œuvre historique, qui devient par le témoignage éclatant des faits une manifestation glorieuse de l'ardente charité des Papes, des évêques, des prêtres et des Ordres religieux; il n'y a eu de sa part qu'un acte inconsidéré, fruit amer d'une science insuffisante.

Comment ne pas encourir l'accusation du mensonge, quand on prétend que le bienheureux Oderic parle *d'hommes à deux têtes à Ceylan,* et quand on change les hommes en oies, tandis qu'on lit *anseres* dans tous les textes? On pouvait, d'ailleurs, éclaircir sans peine cette difficulté par un examen attentif de l'expression, par un peu de réflexion sur les hasards qu'ont courus les manuscrits et sur les causes qui ne les ont fait parvenir jusqu'à nous qu'avec tant d'interpolations. Comment ne point passer pour un charlatan qui lance des accusations en l'air pour

dénigrer une personne à laquelle il ne trouve rien de particulier à reprocher, quand on vient vous dire que votre missionnaire parle *des génies et de toutes les légendes dont sont remplis les contes arabes,* sans se donner la peine d'en spécifier un seul exemple. Si par ces légendes notre anonyme entend les merveilleuses relations sur les richesses, sur les usages et sur les coutumes de la cour de Cambalec, il devrait adresser les mêmes reproches à l'auteur du *Million,* dont il tient les notions comme *précieuses;* car Marc Polo nous a laissé des détails précis et minutieux là-dessus et sur d'autres points qui prouvent la puissance du grand Khan. Que s'il veut parler des prestiges des enchanteurs et des astrologues de l'empereur tartare, dont le bienheureux Oderic ne nous dit que quelques mots en passant, nous sommes encore forcé de lui recommander de relire dans Marc Polo la description du palais de Ciandû, et là, quand même la chose lui déplairait, il trouvera assez d'enchantements pour en tomber de son haut.

Mais la vallée des esprits? La vallée des esprits, transformée par notre censeur, précisément à la manière des contes arabes, en *vallées pleines d'esprits,* est le désert de Lop. Il est bon de répéter avec les expressions de l'auteur vénition ce que le bienheureux Oderic rapporte avoir vu dans cette vallée, afin qu'on puisse rechercher pour quelle raison le récit de ce dernier est une fausseté, tandis que celui du premier est une *notion précieuse.* — Il y a là, écrit Marc Polo, une grande merveille que je vais vous raconter. Sachez que quand on chevauche de nuit dans ce désert, s'il arrive que quelqu'un reste en arrière ou s'écarte du cortége pour dormir ou pour une autre cause, et qu'il veuille ensuite rejoindre ses compagnons, il entend parler en l'air des esprits qui semblent être ses compagnons, qui l'appellent parfois par son nom et l'égarent si bien qu'il ne se retrouve plus, et il y en a beancoup qui sont ainsi morts, après s'être égarés. Souvent aussi on entend les voix de ces esprits et l'on dirait qu'ils jouent du tambour ou d'un autre instrument. — Au moment où écrivait l'anonyme, les phénomènes du magnétisme n'étaient pas aussi connus qu'ils le sont de nos jours; les savants n'avaient pas encore distingué par des preuves aussi péremptoires le charlatanisme qui se mêle à ces faits, des sortiléges employés par les initiés. On n'avait encore marqué de leur véritable cachet ni la science ni le secret de l'évocation des morts. Dupotet et Allan-Kardec n'étaient pas venus faire connaître l'agent mystérieux de ces merveilles par leurs aveux et leurs ouvrages; on n'avait ni vu ni expérimenté les effets des terribles enchantements de David Hume; enfin l'Italie n'avait pas encore les savants ouvrages de Monticelli et de Caroli. Néanmoins, pour ne pas traiter de fabuleuse la narration du bienheureux Oderic, il suffisait à un catholique de consulter les livres saints; car il aurait trouvé l'explication de ce récit dans l'Exode, le livre de Tobie, le Saint Evangile, les Actes des Apôtres. Les sentences des Pères et des Interprètes sacrés, l'Histoire ecclésiastique, surtout les vies des Pères du désert, les Lettres édifiantes ou les Annales de la Propagation de la foi lui auraient fourni les moyens de se former un vrai criterium, sans sacrifier aux préjugés de l'incrédulité ou d'une science défectueuse.

Notre anonyme n'est pas plus heureux dans ses plaisanteries, quand il s'en prend aux quatre mille quatre cents îles gouvernées par soixante quatre monarques, ou à l'histoire des peuples de Cassar, *qui avaient coutume de faire servir leur ventre de tombeau à leurs proches parents.* Voilà un homme qui s'érige en censeur d'un ouvrage historique sans même connaître les règles du genre! Il ne sait

pas que les chiffres sont les signes les plus faciles à changer pour des copistes! Il n'a pas lu que pendant un certain temps les Battas ont réellement pratiqué cet usage parricide, ni que les tribus sauvages et barbares de la Malaisie ont transmigré à différentes époques pour se fixer sur le continent asiatique et dans plusieurs archipels de ces mers immenses! Il n'a seulement pas songé à distinguer le récit des choses rapportées sur ouï-dire, ni à tenir compte de l'indétermination des formes de langage des marins les plus habiles, qui désignent quelquefois par les mêmes termes des péninsules, des écueils, des promontoires et des caps! Que dirons-nous de l'erreur qu'il prête au bienheureux Oderic, en affirmant qu'il parle du *Dalay-Lama*, nom que notre critique a découvert dans sa tête, et non dans la relation du saint missionnaire, puisque le nom d'*Abassi* que l'apôtre franciscain donne au chef de la religion thibétaine est historiquement tout à fait exact?

Nous ne voulons pas nous arrêter un instant à l'odieuse calomnie que l'anonyme lance contre le bienheureux quand il l'accuse de *joindre une formule de serment à chacune de ses assertions;* pure calomnie suivant le texte de la compilation de Fr. Guillaume de Solagna, publiée par Venni en une édition que cite le traducteur anonyme.

Oh! combien de réflexions se présentent à l'esprit, quand on considère avec quelle impudence le mensonge et la calomnie s'efforcent de souiller les noms les plus purs! Quand on songe que l'étourderie ou la malveillance suffisent pour lancer d'une main étourdie ou méchante des traits envenimés, tandis qu'un long et fatigant labeur est nécessaire pour guérir les blessures et fermer les cicatrices qu'ils causent, et pour que le public n'en conserve point une fâcheuse impression!

Mais il faut mieux terminer en détournant notre esprit de ces tristes pensées et en lui présentant la gloire du héros dont nous avons, malgré notre insuffisance, vengé la renommée. Que le souvenir de son ardente charité, de ses travaux, de ses souffrances, de ses vertus héroïques; que l'éclat de sa sainteté, que l'honneur de la religion excitent notre âme à de généreuses entreprises pour la gloire du nom de Dieu, la défense de notre foi et le bien de nos frères! En nous souvenant du bienheureux Oderic, nous nous rappellerons que le Frioul, notre patrie, est aussi un pays de saints, que notre ville d'Udine a vu l'éclat de l'héroïsme chrétien, qu'elle a joui du bienfait surnaturel d'œuvres miraculeuses.

APPENDICES.

I. ACCUSATIONS CONTRE L'ITINÉRAIRE DU BIENHEUREUX ODERIC.

Extrait de l'Histoire universelle des Missions catholiques par le baron HENRION, *liv. 1er chap. IX — édit. de* 1846.

Texte p. 122.

— Ce missionnaire (Oderic) a visité les îles de Ceylan, de Sumatra, de Java et de Bornéo.

Note du traducteur anonyme.

Oderic parle bien des îles de Sumatra, de Java et de Bornéo ; mais la critique moderne a prouvé combien il est improbable qu'il ait pu y aborder ; les descriptions qu'il nous en donne sont un roman des plus fantastiques. — *Note du trad.*

Texte page 123.

— Il est à considérer que l'Itinéraire de cet Apôtre de la foi est le même que celui de l'anglais Jean de Mandeville, qui a copié des pages entières de la relation du religieux italien, et dont les observations, quand il se dispense de copier, roulent toujours sur les mêmes particularités.

Note du traducteur anonyme.

(La Renaudière, dans la *Biographie universelle*, à l'art. Mandeville).

— Il faut cependant noter ici qu'Oderic de Pordenone et Mandeville ont ajouté bien peu de vérités et beaucoup de fables aux précieuses notions de Marc Polo. Oderic, par exemple, il vous parle des hommes à deux têtes, qu'il a vus à Ceylan, des vallées pleines d'esprits et de génies, et de toutes les légendes dont sont remplis les contes arabes, des 4,400 îles que comprennent les Indes et que gouvernent 64 monarques ; il vous parle d'un pape de ces contrées appelé *Dalay-Lama*, et il appuie chacune de ses assertions par une formule de serment pour en attester la vérité (Voir sa relation dans Ramusio, tome II, p. 248 à 256, en deux versions différentes par leur étendue et la narration des faits ; dans les voyages de Hakluyt, tome II, p. 39 ; dans les Bollandistes, au mois de janvier, 1, page 480, et dans l'édition qu'en a publiée son biographe Venni, Venise, 1781, in-4°). – *Note du trad.*

II. NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE B. ODERIC.

Le Bienheureux *Oderic* ou *Odoric* est né en 1286 à Villanova de Pordenone. Dès l'enfance il donna des signes éclatants d'une piété singulière, et il est probable qu'il prit quelques notions des belles-lettres à Pordenone, où il y avait alors déjà des écoles. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de quinze ans, attiré par l'amour divin, il vint à Udine pour vêtir l'habit des fils de S. François d'Assise et pratiquer la perfection évangélique dans l'Institut du Père séraphique.

Il commença aussitôt un genre de vie très-exemplaire, non-seulement en pratiquant les vertus chrétiennes et monastiques avec la plus grande ardeur et les intentions les plus pures, mais en ajoutant aux austérités de la règle franciscaine des jeûnes très-fréquents au pain et à l'eau, puis en portant continuellement sur ses reins et ses bras un cilice à mailles de fer. L'éclat de ses vertus engagea plusieurs fois les religieux à l'élire pour supérieur ; mais son humilité lui fit toujours refuser toute prélature. Il ne demanda rien que la bénédiction du Père ministre et la permission de se retirer pour vivre en ermite, afin de se détacher de plus en plus des choses terrestres, et par le silence, par la méditation, par la prière, de s'absorber entièrement dans les choses célestes. Quelques années après, poussé par l'esprit divin, il sortit de son ermitage pour aller prêcher au peuple, et

telle était la force de sa parole que la foule émue accourait à ses sermons, et tous les auditeurs s'en retournaient édifiés, souvent même pleins de componction et de contrition, d'autant plus que le Seigneur rehaussait chez son ministre la puissance des discours par le don des miracles.

Le zèle du salut des âmes, croissant en lui chaque jour, le décida à solliciter l'autorisation de s'en aller dans les pays d'Asie, afin de porter la lumière de la vérité à tant de peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie ou gisant dans le bourbier de l'Islamisme, et de concourir à l'œuvre de la prédication évangélique, que les religieux de S. François et de S. Dominique avaient entreprise dès 1245. Ce fut vers l'an 1294.

Il parcourut pendant seize ans l'Orient en prêchant la religion de Jésus-Christ. Il visita l'Arménie, la Chaldée, la Perse, l'Inde, les îles de la Sonde, l'Annam, la Chine, le Thibet. De ses œuvres, de ses travaux, des fruits de son zèle il nous a laissé à peine une mention fugitive dans la relation de ses voyages qu'il dicta, à son retour, sur l'ordre réitéré de son supérieur; tant la pensée de laisser de sa personne des souvenirs qui eussent pu lui attirer de la gloire ou des éloges faisait horreur à l'humble religieux !

Du reste, d'autres documents et témoignages de ses contemporains nous font connaître que le bienheureux Oderic a baptisé vingt mille infidèles; qu'il voyageait toujours nu-pieds, couvert d'une seule tunique et dépourvu de tout comme les Apôtres; que les Sarrasins mirent le feu à une maison où il s'était réfugié pour l'y brûler et qu'il en fut préservé miraculeusement; qu'il fut étendu sur un chevalet; qu'atteint d'une maladie très-grave dans une ville où il était défendu sous peine de mort de donner l'hospitalité à des chrétiens, il fut porté à la campagne et que, déposé sous un arbre près d'un ruisseau, il y resta plusieurs mois languissant sans autre nourriture que les fruits tombés de l'arbre hospitalier, jusqu'à ce qu'il recouvra miraculeusement la santé en mangeant un fruit étranger que lui apportèrent dans leur cours les eaux du ruisseau; que les démons le tourmentèrent plusieurs fois; mais comme il les avait vaincus en Europe par le signe de la croix, il les mettait encore en fuite en Asie par ce signe invincible. Nous savons qu'au milieu de tant d'épreuves et de souffrances, Dieu le soutenait par de célestes consolations, nous savons que le généreux missionnaire fut favorisé de l'apparition de la Vierge Immaculée et de beaucoup de saints.

Après qu'il eut visité, comme un autre S. Paul, toutes les stations des Pères Franciscains et Dominicains, il revint en Europe pour se rendre à Avignon, rapporter au Souverain-Pontife les progrès de la foi en ces régions et demander un renfort de missionnaires afin d'en augmenter la propagation.

Il débarqua en Italie en 1330, mais il tomba gravement malade dès son arrivée à Pise. Un jour S. François d'Assise lui apparut éblouissant de lumière et lui dit : « J'irai, moi, pour toi et pour les autres, et j'arrangerai les affaires que tu as à cœur. Arme-toi de force et lève-toi, retourne dans ton pays, c'est là que tu mourras; car cette ville, qui a tant résisté au Pape légitime, ne mérite pas de posséder même ton cadavre. »

Obéissant à la voix de son Patriarche, le Bienheureux se fit transporter dans sa province. Il s'arrêta à Padoue, pour s'y reposer un peu et pour vénérer le tombeau de S. Antoine, et c'est là que Fr. Guidotto, ministre du couvent, lui ordonna, en vertu de la sainte obéissance, de dicter ses voyages. S'étant ensuite retiré au cou-

vent d'Udine, Oderic se mit au lit, sans rien retrancher de ses austérités, quoiqu'il fût exténué par la maladie; il reçut les saints Sacrements avec grande dévotion, et expira paisiblement le 14 janvier 1331 pour aller recevoir au Paradis les célestes récompenses. Toute la ville accourut, le Patriarche en tête (c'était alors Pagano della Torre). Des funérailles magnifiques furent célébrées au défunt; mais ce qui leur donna un éclat extraordinaire, ce furent les miracles continuels qui s'opéraient au contact de son corps virginal et autour de son cercueil. On fit le procès de beaucoup de ces miracles dans la forme juridique, et on l'envoya au Souverain-Pontife avec le manuscrit de ses voyages pour la cause de la Béatification. Son culte s'est perpétué, et sa fête se célébrait le deuxième dimanche de janvier. Son culte fut plus tard confirmé en 1755 par le Souverain-Pontife Benoît XIV, avec approbation de la messe et de l'office, dans lequel le Pape Pie VII inséra les leçons propres de la vie du Bienheureux.

III. LE CORPS DU BIENHEUREUX ODERIC.

On commença en 1259 à rebâtir le couvent des Mineurs Conventuels Franciscains dans lequel mourut le Bienheureux Oderic, et l'église fut consacrée en 1266 par le Patriarche Grégoire de Montelongo. L'humble édifice fut agrandi en 1292 par le Patriarche Raymond Della Torre, et en 1350 il fut doté par Philippe Savorgnano, Prévôt de S. Etienne à Aquilée.

Avant la réédification de l'Église, qui eut lieu en 1733, et la construction (en 1782) du grand hôpital contigu, le couvent formait un carré dont un côté s'appuyait au flanc méridional de l'église, et auquel se joignait un cloître beaucoup plus petit entre l'orient et le midi. Dans sa forme primitive le bâtiment présentait quelques chambres autour du chœur, et une tradition constante rapporte que le Bienheureux passa à l'éternité dans la chambre qu'on trouve aujourd'hui à gauche quand on entre dans l'église de l'hôpital par la porte du haut.

Les historiens observent que le Bienheureux arriva à Udine tellement épuisé, changé et usé par ses voyages que personne ne le reconnaissait : il n'avait plus que la peau et les os. Comme nous l'avons rappelé, on commença aussitôt après sa mort à lui rendre un culte public, et le Patriarche Pagano Della Torre, lui ayant fait faire une chasse en marbres fins, ornée de glaces historiées et de statuettes, y déposa la vénérable dépouille du défunt. Cette châsse fut placée sur quatre colonnes dans la première chapelle de l'église, du côté de l'Evangile (qu'on appelle communément aujourd'hui de la Vierge), mais un peu au-dessus vers l'est si l'on se reporte à la disposition que présentait l'église avant d'être restaurée.

Lors de la reconstruction de l'église en 1733, quand les autels des chapelles furent tournés dans le sens des murs de l'édifice, la châsse du Bienheureux fut posée sur le devant, et avant de la rétablir en son lieu et place le 26 février 1735, elle fut portée solennellement en procession dans les environs, avec l'assistance du Patriarche, du Lieutenant Vénitien, des députés de la ville, des chanoines, du clergé séculier et régulier et de plusieurs pieuses confréries.

Le 4 décembre 1749, lorsqu'il s'agit d'introduire la cause de la canonisation, la reconnaissance officielle du corps fut faite suivant un rapport dressé sous la foi du serment par Andre Rosetti, premier médecin, Thomas Mattioli, et Alphonse Bel-

grado, médecins, Ange Paroni, Philippe Paroni, et Valentin Patrielli, chirurgiens, tous docteurs en physique, délégués à cet effet.

Le corps fut trouvé avec toutes ses articulations, entier et sans aucune corruption : il n'y manquait que les pieds. La peau était desséchée, les dents fermes dans les gencives, les mains intactes. Les experts déclarèrent et attestèrent à l'unanimité que l'état du corps ne provenait de l'emploi d'aucune substance balsamique ou pharmaceutique, qu'il fallait, par conséquent, y voir un fait extraordinaire.

En 1771 les Mineurs Conventuels quittèrent le couvent de S. François et l'église pour allez habiter le couvent des Pères Carmes Chaussés, auxquels il était enlevé par suite d'innovations arbitraires. Ils portèrent dans l'église de Notre-Dame du Carmel la châsse contenant le corps du Bienheureux Oderic. Lorsque leur Ordre fut violemment supprimé par le gouvernement italien, les Pères durent se retirer, et leur église fut donnée à la paroisse en échange de l'ancienne église de S. Pierre de Bertaldia, qui reçut une destination profane.

Aujourd'hui donc le corps du Bienheureux Oderic repose dans l'église paroissiale de Notre-Dame du Carmel et de St Pierre au-dessus du second autel à gauche de l'entrée. La châsse fut endommagée, pour être attachée au-dessus de l'autel même. Les colonnes furent enlevées, on ne conserva que la façade antérieure et les façades latérales, on coupa le côté de derrière et on plaça la châsse ainsi réduite, en vue, au bas du rétable. Le corps extrait de la châsse fut placé dans une urne de bois au-dessus de l'autel, et il est resté tel que les médecins l'ont décrit en 1749. Quand on y regarde bien, on voit encore la peau sèche et transparente qui recouvre les os de la tête, les dents dans leurs alvéoles, et les mains parfaitement conservées. En 1859, à la demande de l'Illustrissime et Révérendissime évêque de Concordia, on détacha le péroné de la jambe gauche et, après l'avoir enfermé dans un riche médaillon, on le plaça dans l'église paroissiale de St-Marc de la noble ville de Pordenone.

Quoiqu'on continue à célébrer annuellement la fête du Bienheureux dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Carmel le second dimanche de janvier, il n'y a plus, par suite de tant de vicissitudes, ce fréquent concours et ces pieux hommages dont font mention les anciens documents. Le clergé de toutes les paroisses d'Udine et les maisons religieuses Franciscaines, rétablies dans le diocèse, en raviveront la mémoire pour la génération actuelle, afin que ce missionnaire apostolique de l'extrême Orient, gloire religieuse de notre patrie, soit connu, honoré et invoqué, et qu'on voie se rouvrir la source des prodiges qui découlaient de la châsse dans les lieux où elle se trouvait au grand avantage de nos ancêtres, quand ils accouraient pleins de confiance implorer l'intercession de notre Bienheureux.

IV. TEXTES LIVRÉS A L'IMPRESSION.

Les Bollandistes, au tome 1er des *Actes des Saints* (14 janvier), n'ont reproduit de l'Itinéraire du Bienheureux Oderic, d'après un très-ancien manuscrit de la compilation de Fr. Henri de Glatz, que la partie qui témoigne de son zèle ardent pour propager la religion chrétienne.

Dans la vie et les voyages du Bienheureux Oderic, imprimés à Udine en 1737,

Don Basile Asquini, Barnabite, commente, sans en publier le texte, le manuscrit du Couvent des Franciscains conventuels d'Udine, lequel le comte Jérôme de Montegnacco, Syndic du couvent, avait fait copier en 1542 sur un exemplaire que Fr. Albert d'Udine avait écrit en 1448, et que le temps avait détérioré. La copie de Fr. Albert était tirée d'un exemplaire plus ancien.

Le P. Joseph Venni publia à Venise en 1791 l'éloge historique et le voyage du Bienheureux Oderic, d'après une copie d'un manuscrit de 1401, qui se trouvait entre les mains du Commandeur Jean Joseph Lirutti et qui portait au bas de chaque page les variantes du texte Udinois de Montegnacco.

Ces deux textes proviennent l'un et l'autre de celui de Fr. Guillaume de Solagna qui a écrit l'Itinéraire d'après le récit de vive voix que le Bienheureux Oderic lui en avait fait à Padoue en 1330; seulement Fr. Guillaume l'avait mis en un très-mauvais latin, souvent peu grammatical : *Frater Gullielmus de Salagna in scriptis redegit sicut ipse Frater Odoricus ore proprio exprimebat.* Mais quoique puisés à la même source, le texte de Montegnacco et celui de Lirutti présentent des différences très-importantes, qui prouvent qu'ils n'étaient que des compilations et non la seule relation exacte, dictée par le Bienheureux.

Le Père Marcellin de Civezza, dans un appendice au VIII[e] volume de son Histoire universelle des Missions Franciscaines (Rome. 1859), a publié le voyage du Bienheureux Oderic, d'après le manuscrit n° 903 de la Bibliothèque royale de Monaco. Ce manuscrit a été copié en 1422 sur la compilation qu'avait faite à Prague en 1340 Fr. Henri de Glatz. Il avait été porté de l'Irlande à Ratisbonne en 1529, et de là ensuite à Monaco. Fr. Henri se trouvait à la cour pontificale d'Avignon vers le temps de la mort du Bienheureux, et puisa sa narration dans la notice envoyée au Souverain-Pontife par Pagano della Torre, patriarche d'Aquilée; mais comme l'annonce Frère Henri, Fr. Marchisino de Bajadon par des notes écrites, et d'autres confrères du Bienheureux de vive voix, avaient déjà fait des additions à la relation du patriarche Pagano. Sa version est en général d'une latinité plus pure que celle de Fr. Guillaume; mais on y reconnaît facilement plusieurs interpolations. En comparant cette édition avec les fragments publiés par les Bollandistes, on reconnaît qu'ils proviennent d'une même version, quoique les variantes indiquent le travail de copistes différents.

Les textes jusqu'ici imprimés des voyages du Bienheureux Oderic viennent de deux sources, les uns, de la compilation de Fr, Guillaume de Solagna , les autres de celle de Fr. Henri de Glatz, et c'est à ces deux sources qu'on peut rapporter tous les manuscrits inédits ou inconnus qui se trouvent encore dans les Bibliothèques.

La traduction italienne publiée par Ramusio (vol. II, p. 245; Venise-1539), quoique parfois peu exacte, peut-être à cause de la version du manuscrit latin sur lequel elle fut faite, est conforme au manuscrit du couvent d'Udine. L'autre relation incomplète des voyages (p. 253) est une compilation falsifiée, erronée et contradictoire; c'est un rapiècement de diverses notices, dont il n'y a pas à tenir compte, si ce n'est peut-être pour comparer quelques noms propres.

V. AUTHENTICITÉ DES TEXTES LIVRÉS A L'IMPRESSION.

La Renaudière (Biographie universelle — Venise, 1828 — vol. 41, p. 183) a fait observer que nous n'avons que des fragments de la relation du Bienheureux Oderic et qu'une partie des récits bizarres qui se trouvent dans les textes imprimés *doit être attribuée aux copistes postérieurs.*

En lisant attentivement le texte de Fr. Guillaume, on reconnaît bien vite que le récit ne présente point un enchaînement régulier suivant les temps et les lieux, attendu que le Bienheureux Oderic n'a recueilli ses souvenirs que par l'Ordre formel de Fr. Guidotto, ministre de la province de St-Antoine. Il avait parcouru l'extrême Orient, non pour son plaisir, ou par amour de la science ou pour des motifs de commerce, mais seulement, dit-il, afin de faire quelque bien aux âmes (*ut fructus aliquos lucri facerem animarum*); loin d'avoir les aises et les commodités nécessaires dans un pareil voyage, il était dépourvu de tout et entièrement abandonné comme les Apôtres à la divine Providence. Par conséquent sa relation ne saurait être une description suivie comme le journal des voyageurs qui, explorant les pays lointains avec l'intention première de noter tout ce qu'il leur arrive de voir et d'expérimenter, sont munis dès leur départ de tous les moyens et de toutes les ressources dont ils pourraient avoir besoin. Il s'ensuit que si l'on compare la relation du Bienheureux Oderic à celles des temps modernes, on peut bien la considérer comme une collection de fragments, de même qu'on pourrait considérer comme tronquée même celle de Marc Polo, bien qu'il ait fait son travail avec des secours et des moyens beaucoup plus grands et plus abondants.

Le texte de Fr. Henri concorde dans la partie essentielle du récit avec les textes précédents; mais comme, avec une diction plus pure, il est moins incomplet en quelques détails, on reconnaît aisément qu'il contient des additions de choses non dictées par le Bienheureux, mais prises ailleurs. Après avoir comparé ces quatre textes, on ne saurait sans d'autres lumières déterminer lequel il faut regarder comme plus authentique; toutefois, pour en dire quelque chose en attendant la décision de juges plus compétents, il semble y avoir lieu de tenir pour plus authentique le texte publié par Venni d'après le manuscrit de Lirutti, qui se trouve actuellement dans la bibliothèque du chevalier Emmanuel Cicogna. Mais il faut remarquer que même dans cet exemplaire il y a des interpolations manifestes.

ANALECTES

CONCERNANT LA PROVINCE BELGE DES RÉCOLLETS.

COUVENT DES FRÈRES-MINEURS DE BRUGES

SOUS LE PATRONAGE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Dieu, qui se plaît à susciter les Ordres religieux suivant les besoins de son Eglise, sait aussi les propager plus ou moins rapidement selon les nécessités des temps. On a vu l'action manifeste de la Providence dans l'extension de l'Ordre de St-François. La vigne séraphique étendit en peu de temps ses branches fécondes d'un océan à l'autre et du vivant même du Saint fondateur, on la vit couvrir la Belgique de son ombre salutaire. Les Frères-Mineurs s'établirent dès ce temps à Bruges. Cette grande cité était alors à l'apogée de sa gloire, ses spéculations commerciales l'avaient placée au premier rang parmi toutes les villes industrielles de l'Europe. La vie merveilleuse et la suave odeur des vertus des enfants de St-François, les eurent bientôt rendus chers au bon peuple flamand. Le noble et généreux seigneur Henri Ram leur offrit spontanément un terrain situé hors de la ville près des propriétés de Dame De Domo (van Huis). Il construisit, à ses propres frais, sur le terrain, grand de quatre mesures et demie, un couvent dont les religieux prirent possession l'an 1225. Le Seigneur, qui bénissait au-delà de toute espérance les travaux apostoliques des nouveaux ouvriers évangéliques, leur destinait une position plus favorable au bien qu'ils étaient appelés à faire. Le couvent qu'ils habitaient avait été malheureusement construit dans un endroit insalubre; les abords en étaient difficiles, pour ne pas dire impossibles, à certaines époques de l'année. Les ouvriers surtout, qui affectionnaient beaucoup les Pères pauvres comme eux, souffraient de cet état de choses. Bien des fois ils auraient désiré épancher les souffrances de leur cœur dans le cœur compatissant des Fils de St-François; bien des fois ils auraient voulu déposer à leurs pieds le fardeau de leurs péchés; mais la distance trop grande et des routes impraticables les empêchaient de se procurer les seules consolations qu'il leur soit permis d'avoir sur la terre.

La très-illustre comtesse de Flandre, Jeanne, fille de Bauduin, empereur de Constantinople et épouse de Ferdinand, fils de Sébastien, roi de Portugal, avait déjà, avant sa mort, conseillé aux Frères-Mineurs d'abandonner ce lieu. La municipalité de la ville, convaincue du bien immense que les religieux faisaient à ses administrés, fit les plus vives instances pour les décider à se rapprocher du centre. C'est ce qui se fit. Les échevins leur accordèrent, à l'endroit dit Bramberg, un terrain de la même grandeur que celui qu'ils occupaient extra-muros. Walter, évêque de Tournai, ratifia cette donation par lettres patentes datées de l'an 1245, commençant par ces mots : *Cum piae memoriae*, etc. Innocent IV la confirma par des lettres datées de Lyon. Grâces à la munificence de l'illustre Dame Marguerite de Flandre et comtesse de Hainaut, qui, après la mort de la comtesse Jeanne sa sœur, avait mis tout en œuvre pour hâter la translation si universellement désirée, grâces aussi aux largesses de plusieurs généreux bienfaiteurs, on vit, après quelques années, s'élever sur le Braemberg une superbe église à côté d'un très beau couvent. Ces deux édifices furent complètement achevés en 1258; l'évêque de Tournai consacra l'église la même année et il la dédia à la Bienheureuse Vierge Marie. L'illustre Dame Marguerite, voulant laisser aux Frères-Mineurs un gage non équivoque de son dévouement et de l'affection qu'elle leur portait, fit don à l'église de la main gauche de Ste Marguerite, Vierge et martyre, que la peau recouvrait encore. Cette relique est jusque aujourd'hui en grande vénération, et les personnes qui, dans les douleurs de l'enfantement, ont l'insigne faveur de la recevoir chez elles se trouvent aussitôt heureusement délivrées (1).

L'église des Frères-Mineurs fut encore enrichie d'autres précieuses reliques, parmi lesquelles plusieurs crânes des onze mille vierges, une partie considérable du corps de S. Christophe, une partie des bras du Saint Martyr Pantaléon, un bras entier d'une des onze mille vierges, une partie du chef de St-Thomas de Cantorbéry, etc. On y admirait aussi différents mausolées, et des princes l'avaient choisie pour être le lieu de leur sépulture. Toutes ces beautés artistiques périrent avec le temple même, comme nous le dirons plus bas. Ce couvent se maintint pendant de longues années dans un état prospère et florissant; les étrangers, que le commerce amenait à Bruges de tous les pays et de toutes les nations, ne voulaient pas quitter

(1) La main de Ste Marguerite, Vierge et martyre, est vénérée aujourd'hui dans le couvent des Révérends Pères Récollets à Gand.

la ville sans avoir visité et enrichi le sanctuaire des enfants de saint François.

Mais, hélas! tel est le sort des choses humaines : par leur pente naturelle elles tendent toujours au changement; le soleil a ses éclipses, les astres ont leurs variations, est-il étonnant que dans les ordres les plus saints il puisse se produire quelque obscurité, s'élever quelques nuages? D'ailleurs mettons nous en garde contre l'exagération, et n'oublions pas cette parole si vraie du grand Fénelon : « Les imperfections du cloître, qu'on méprise tant, sont plus innocentes devant Dieu que les vertus les plus éclatantes dont le monde se fait honneur. » L'Ordre de S. François pâlit aussi pour quelque temps. Des âmes fortement trempées et animées de l'esprit de Dieu commencèrent la réforme de l'Observance régulière. Elle prit racine et s'implanta rapidement; plusieurs maisons existaient déjà dans la Flandre, et les religieux qui les habitaient se distinguaient par la régularité et la sainteté de leur vie. Les Frères de cette réforme furent invités par un noble et vertueux personnage à s'établir dans la ville de Bruges, et pour atteindre ce but il leur donna un terrain situé dans un endroit très-convenable. Ils vinrent en prendre possession, munis de lettres pontificales de Pie II. Mais les religieux du grand couvent de Braemberg présentèrent des réclamations, et la municipalité brugeoise refusa aux Observants la permission de s'établir dans la ville. Ceci se passait vers l'an 1461.

Guillaume, évêque de Tournai, ne voulut pas laisser sans effet les lettres du Souverain-Pontife, d'autant plus qu'elles avaient pour but une œuvre aussi sainte. En conséquence il assigna aux Observants un terrain situé dans la Paroisse St-Bavon, dans le domaine de Seichele, et par conséquent exempt de la juridiction des magistrats de Bruges. Il est certain que le couvent fut bâti aux frais de Côme de Médecis, aïeul de Léon X, l'an 1461, et les frères de l'Observance y menèrent la vie claustrale pendant l'espace de 14 ans. Néanmoins sa grande distance de la ville l'exposait à beaucoup d'incommodités. Aussi l'illustre Isabelle, fille du roi de Portugal, comtesse de Flandre et épouse de Philippe duc de Bourgogne, ne consultant que l'affection sincère qu'elle portait à ces religieux, s'empressa-t-elle de leur faire construire, aux frais de sa cassette, une habitation plus commode et plus rapprochée de la ville, hors la porte des Anes, à proximité du Schipstal. On avait eu soin, avant d'entreprendre les travaux, d'en référer au Souverain-Pontife Paul II, qui par un indult en forme de Bref daté de l'année 1466, ides de

Juillet, autorisa volontiers la construction du nouveau monastère et la translation de la communauté. La comtesse posa de ses propres mains la première pierre de cet édifice l'an 1468, le 24 juillet, en présence de toute la noblesse et du peuple. Le couvent ne fut terminé et l'Eglise consacrée que le 28 juin 1475; on la dédia à la Bienheureuse Vierge Marie, à tous les Saints et Saintes et spécialement à notre Bienheureux Père St François et à St Antoine de Padoue. La généreuse princesse Isabelle n'eut pas la consolation de voir l'achèvement de son œuvre sur la terre, le Seigneur venait de lui décerner la récompense due à ses vertus dans le ciel.

Les frères de l'Observance habitèrent pacifiquement et religieusement leur couvent pendant 36 ans, à dater de la dédicace de l'église jusqu'à l'an 1511. Les frères Conventuels ou du grand monastère situé dans le centre de la ville, déplorant le relâchement de la discipline régulière, se sentirent inspirés de Dieu d'embrasser la réforme. Ils en conférèrent entr'eux en présence de l'official de Tournai, du bourgmestre, des deux échevins et du greffier de la ville de Bruges. Il fut résolu d'un commun accord qu'on irait demander aux Frères de l'Observance extra-muros de vouloir bien admettre dans leur réforme et régulière observance le couvent intra-muros avec tout le personnel sous l'obédience du vicaire provincial, conformément aux décrets du concile de Constance.

Le Très-Révérend Père Sylvestre, alors vicaire provincial, accueillit cette sainte résolution et avisa aux moyens de la mettre en pratique sans tarder, pour la plus grande gloire de Dieu et la perfection de ses frères. En conséquence il choisit dix-sept de ses religieux, leur donna pour gardien le R. P. Gérard Sothelinus qui, la même année, venait de quitter la charge de vicaire provincial, pourvut aux autres emplois importants, et envoya avec la bénédiction de St François la pieuse colonie pour inaugurer la réforme au couvent du Bramberg.

L'ennemi de tout bien, voyant la règle observée dans toute sa pureté, la pauvreté maintenue dans toute sa rigueur et la régularité dans toute sa perfection, tenta tous les moyens pour faire échouer cette sublime entreprise.

Le ciel déjoua ses projets; et pour que de nouvelles difficultés ne pussent plus surgir à l'avenir, Monseigneur Nicolas Maes, religieux de l'ordre de St François, évêque de Sarepta et suffragant de Tournai, reçut, au nom et par autorité du Souverain-Pontife, la possession du couvent du Bram-

berg pour les Frères de l'Observance. Ceux-ci à leur tour cédèrent leur habitation extra-muros aux religieuses Annonciades, qu'on avait appelées de Bourges pour venir fonder une maison à Bruges. Les Sœurs l'occupèrent jusqu'à sa destruction, c'est-à-dire pendant l'espace de 50 ans.

Pour juger sainement de tout ceci, il faut faire abstraction de toutes nos idées modernes et se reporter par la pensée au moyen âge, époque de foi vive et agissante. La religion était le pivot sur lequel tournait la société. Les magistrats avaient à cœur le bien des âmes et ils s'intéressaient vivement à tout ce qui pouvait favoriser la partie spirituelle de l'humanité. Loin de se poser en antagonistes de la religion par système ou par esprit de parti, ils lui prêtaient main-forte, saluaient avec bonheur ses progrès et s'inclinaient respectueusement devant les décrets de son chef visible. L'expérience a prouvé et prouve encore tous les jours que c'était là le parti le plus sage, et la vraie manière d'envisager les choses pour procurer à l'individu et à la société toute la somme de bien-être possible. Des preuves, qui sautent aux yeux des moins clairvoyants, se présentent en foule à l'appui de ce que nous avançons, et il faut être frappé de cécité et d'aveuglement pour les nier ou les révoquer en doute. Nous regrettons que le but que nous nous proposons ne nous permette pas de développer davantage ces idées.

Reprenons notre récit. Dès que la réforme fut établie d'une manière stable et solide, on élut pour gardien du couvent le R. P. Jean de Tecto (Van Dak), religieux d'une rare piété et d'une science universelle. Son zèle ardent pour le salut des âmes le poussa à solliciter la permission de partir pour le pays des infidèles : ses instances furent exaucées et ses vœux accomplis en 1523. Le supérieur général et le ministre provincial lui remirent son obédience. Il partit donc pour les Indes Occidentales avec le R. P. Jean de Aora, prédicateur distingué, et Pierre de Mura, Frère lai. Nos fervents missionnaires eurent la consolation de gagner une foule d'âmes à Jésus-Christ. A dater de cette époque, l'état du couvent fut toujours très-prospère, tant sous le rapport du nombre que sous le rapport de la qualité de ses religieux. L'illustre évêque de Mantoue dit qu'il y avait jusqu'à 108 religieux, qu'on y faisait des brillantes études sous la direction de trois lecteurs érudits, qu'on y rencontrait des Pères d'une science consommée, et des prédicateurs qui rappelaient les temps apostoliques. On doit placer en première ligne le R. P. Jean Glapion, religieux également vénérable et par la sainteté de sa vie et par l'étendue de son érudition. Ses grandes vertus et ses hautes capa-

cités l'élevèrent successivement aux charges et dignités de commissaire général, de procureur de l'Ordre, de provincial de Bourgogne et de Flandre, et de confesseur du glorieux empereur Charles-Quint. Il mourut à Valladolid, le 15 septembre 1522, après avoir bien mérité de Dieu et des hommes.

Nous mentionnerons aussi le R. P. Adrien (dont on ignore le nom de famille) qui fut reçu dans l'Ordre par S. Jean Capistran et qui, après la prise de Constantinople par les Turcs en 1451, échappa miraculeusement seul, par une disposition secrète de la Providence, au massacre général qu'on fit de ses frères. Il habita, pendant plusieurs années, le couvent de Bruges du temps de la réforme et s'y endormit paisiblement dans le Seigneur à un âge fort avancé. Nous devons aussi rappeler le P. Jean Royard dont les œuvres rendent témoignage à sa science; ses ouvrages sont nombreux et remplis d'érudition ; le P. Nicolas Maes, dont il a été question plus haut, fut pris dans ce couvent pour être élevé à l'épiscopat; il fut enterré dans le chœur de l'église le 11 juillet 1458. Le P. Jean Frédéric fut lui aussi enfant de la réforme ; sa profonde sagesse, sa grande science et son éminente piété le firent élever deux fois à la dignité de Ministre Provincial de la Province de Flandre. Nous venons de voir que dans ce couvent la piété et la science marchaient de pair comme deux sœurs. C'est ainsi que le veut notre Père S. François, car la science sans la piété est une science qui enfle; au reste, l'Ordre séraphique a toujours désiré réaliser sa belle devise : *In sanctitate et doctrina.*

Nous voici arrivés à une époque de triste et douloureuse mémoire, au siècle de Luther et de Calvin. Ces malheureux, après avoir lâchement foulé aux pieds les croyances religieuses, s'érigèrent en ennemis déclarés de leur Mère la Ste-Eglise Romaine. Le beau couvent des frères de l'Observance ne put trouver grâce devant ces nouveaux vandales ; l'an 1579 il fut détruit de fond en comble, les religieux furent exposés aux avanies les plus cruelles ; on les chassa, on les chargea de chaînes et on les rassasia d'opprobres. Parmi ceux des religieux qui eurent le plus à souffrir nous citerons le R. P. François Vingenare, célèbre humaniste, chéri de tous ses confrères pour ses manières affables, qui fut jeté en prison par les gueux et qui eut l'insigne bonheur de cueillir la palme du martyr. Les frères François et Martin partagèrent ses souffrances et furent associés à sa gloire. Le R. P. François Everard dédia à ces martyrs le distique suivant :

Florenti aetate atque ipsis juvenilibus annis,
Hos tres ad Christum transtulit una dies.

Au printemps de leur âge et brillants de santé
Tous les trois en un jour vont dans l'éternité.

Parmi ceux qui furent chassés de la ville, nous trouvons le R. P. David Scotus, qui avait déjà été expulsé de l'Ecosse pendant la persécution allumée contre la foi catholique. On l'avait accueilli à Bruges, où il vécut plusieurs années dans une grande réputation de sainteté. Choisi de nouveau pour être confesseur de la foi, il quitta la Flandre avec d'autres religieux de son Ordre et partit pour la terre d'exil. Il mourut à St-Omer, où les nôtres s'étaient presque tous retirés l'an 1580. Le R. P. François Everard composa les vers suivants en son honneur :

Totum te rapuit divini Numinis ardor,
Nil placuit mundus, nil malesuada caro.

Consumé tout entier des plus célestes flammes,
Et la terre et la chair furent pour lui sans charmes.

L'acharnement, que mirent les hérétiques à démolir le couvent des frères de l'Observance, provint de ce que plusieurs des Pères prêchèrent contre les sectaires avec une liberté apostolique. Le R. P. François Everard, originaire de Bruges, qui était un homme très-distingué et qui, à cause de sa science et de sa vertu, avait été lecteur de théologie, gardien, définiteur, et deux fois commissaire de la Province, battit maintes fois l'hérésie en brèche.

Mais le plus célèbre champion de la foi dans ces circonstances fut sans contredit le R. P. Corneille Adriani, appelé le Dordrechtois, parce qu'il naquit à Dordrecht en Hollande. Il fut jusqu'à trois fois gardien du couvent de Bruges, qui était, avant la dévastation, le plus grand de toute la Belgique. Le R. P. Corneille, homme d'une admirable érudition et d'une éloquence rare, possédait à fond les trois langues dites sacrées et il les enseignait publiquement. Pendant 36 années consécutives il rompit au peuple de Bruges le pain de la parole de Dieu avec un succès remarquable et au grand profit des âmes. Non content de répandre la semence évangélique dans le champ du Seigneur, il s'efforça en outre d'arracher des cœurs déjà pervertis la zizanie de l'erreur; son zèle ardent le fit appeler apôtre de Bruges; il fut salué comme une des gloires de la chrétienté, comme vaillant propogateur de la foi catholique romaine, comme l'Athanase du seizième siècle et

le redoutable marteau des hérétiques. Au milieu de tant de calamités, calomnié, insulté, outragé par les libelles des sectaires, Corneille sut conserver son esprit dans un calme imperturbable et son cœur dans une paix profonde. Toujours attaqué et jamais vaincu, toujours balloté par la tempête et jamais submergé par les flots, il sut guider sa barque avec prudence et énergie et aboutit victorieux au port de l'éternité. Il alla prendre place dans les phalanges célestes le jour de la fête de St-Bonaventure, l'an 1581. Dieu, voulant qu'il ne manquât aucun fleuron à sa couronne d'apôtre et de martyr, choisit pour le rappeler à lui le lieu où, comme autrefois le prophète Elie, Corneille était resté seul, abandonné de tout le monde. Obligé comme tous ses généreux confrères de fuir devant la persécution déchaînée, il alla frapper à la porte d'un de ses anciens amis qui le recueillit dans sa maison ; et ce fut dans cette maison qui n'était pas la sienne qu'il s'endormit dans le Seigneur. Ses funérailles furent splendides ; tous les catholiques de la ville, bravant la défense qui avait été portée, escortèrent la dépouille mortelle du serviteur de Dieu. Les hérétiques, frappés de cette majestueuse cérémonie et de cette manifestation inattendue, n'osèrent ouvrir la bouche. Le corps du vénéré défunt fut inhumé à l'hôpital St-Jean, où se faisait alors la sépulture des catholiques. Ses ossements retrouvés en entier vers l'an 1615 furent exhumés avec pompe et respect, transférés à l'église nouvellement construite dans un sarcophage près du maître-autel, du côté de l'épître. Cette cérémonie eut lieu le lendemain de la consécration de la susdite église. Il y avait à cette translation des hommes qui, 34 ans auparavant, avaient assisté à l'enterrement du père. Lorsqu'ils virent le crâne, ils dirent que, quand même ils auraient ignoré que le Pére Corneille était enterré à cet endroit, ils l'auraient cependant reconnu avec certitude, à certaines marques qu'il portait au front.

Après sa mort les hérétiques firent eux-mêmes publier ses écrits, et pour rendre la mémoire du saint religieux odieuse au peuple, ils les dénaturèrent, les parodièrent et les remplirent de sarcasmes, d'erreurs, de basses plaisanteries et d'infâmes calomnies.

Ce temps calamiteux dura jusqu'en 1584, époque où le duc de Parme, Alexandre Farnèse, reprit la ville de Bruges; les frères mineurs y entrèrent escortés par la pauvreté évangélique, cette épouse chérie du Dieu de la crèche et du Calvaire, l'unique gloire qu'ambitionnent S. François et ses fidèles enfants. Le R. P. Everard, prédicateur distingué, fut élu gardien. La charité chrétienne leur permit de relever leur maison et de reconstruire

l'église. Les Pères qui y contribuèrent principalement furent : le P. François Astudillo, neveu de l'évêque de Cordoue, le P. Willems, le P. Puteanus (Dupuis, Vande Put?), le P. Henrici et le P. Jean d'Hahier.

Comme l'Observance avait beaucoup souffert par suite de toutes les guerres et qu'elle avait perdu en partie son éclat et sa splendeur, on introduisit en 1626 la réforme des Récollets, et les nouveaux religieux prirent le nom de Frères-Mineurs-Récollets. On chargea de cette noble et difficile mission le R. P. Joseph Bergaigne, définiteur général et commissaire national des provinces de Belgique et de Germanie, qui fut plus tard évêque de Bois-le-Duc et enfin promu à l'archevêché de Cambrai, et le R. P. Pierre Marchant, aussi définiteur général et Ministre Provincial de la Flandre. Le R. P. Pierre Pannetius, définiteur de la Province de Flandre et autrefois confesseur de la sérénissime Isabelle Claire Eugénie, Infante d'Espagne, souveraine des Pays-Bas et de la Franche-Comté, fut élu gardien du couvent de Bruges et promu plus tard au siége épiscopal de St-Omer; il mourut avant la fin de la troisième année de sa consécration.

Le noble Seigneur Paul Bernard de Fontaine (ou Fonteyn) de concert avec son épouse Dame Anne de Raigecourt voulurent laisser à l'église des Frères-Mineurs-Récollets un souvenir de leur générosité; ils y firent donc placer à leurs frais un superbe Maître-Autel en marbre et en jaspe. Pour que rien ne manquât à cet édifice sacré les nobles Demoiselles Marie Van Roode et Zuzanne Vande Zande, tierçaires, firent poser des voûtes. L'église était spacieuse et pouvait contenir plusieurs milliers de fidèles.

Le couvent possédait des archives précieuses, plusieurs bulles originales et entre autres celle de la canonisation de S. Antoine de Padoue ; c'était dans ce couvent qu'on avait placé les cours de théologie que suivaient de 20 à 22 frères étudiants. On y comptait 27 prédicateurs et confesseurs. La résidence de Blankenberg, habitée par deux pères et un frère lai, dépendait de Bruges. Elle avait pour but de donner les secours spirituels aux habitants et aux pêcheurs.

La révolution française, qui avait l'infernale mission d'égorger les ministres de Dieu, d'abattre les édifices destinés au culte et de supprimer les ordres religieux pour arriver à détruire la religion elle-même, n'épargna pas le couvent des Frères-Mineurs-Récollets, mais en chassa les religieux par la force des armes, et vendit leur monastère à un particulier. Les travaux apostoliques exercés pendant six siècles par les enfants de S. François ont

porté des fruits immenses de salut dans la ville de Bruges et les paroisses environnantes, et n'ont pas peu contribué à nourrir l'esprit de foi qui anime ces populations et leur sympathie envers l'ordre séraphique.

Voici la lettre mentionnée plus haut, page 341 :

BULLE D'INNOCENT IV AUX GARDIEN ET FRÈRES MINEURS DE LA VILLE DE BRUGES.

« *Innocent, Evêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu* (1). *A nos chers Fils, le Gardien et les Frères Mineurs de la ville de Bruges, au diocèse de Tournai, Salut et Bénédiction Apostolique.*

» L'honorabilité de votre Ordre mérite que nous fassions à vos prières un accueil favorable. C'est pourquoi, attendu que les Echevins et commune de la ville de Bruges au diocèse de Tournai considérant, ainsi qu'il est contenu dans la supplique que vous Nous avez présentée, qu'à cause de l'insalubrité et de l'éloignement du lieu où vous avez jusqu'ici demeuré, vous avez éprouvé de nombreux inconvénients, ont échangé, avec vous et du consentement de l'Evêque, comme nous l'avons vu clairement et plus amplement renfermé dans les Lettres des mêmes Echevins, commune et Evêque diocésain, votre emplacement primitif contre un autre plus convenable et plus rapproché de ladite ville de Bruges; Nous, acquiesçant à vos prières, et prenant sous la protection de S. Pierre et la Nôtre le nouveau fonds avec ses dépendances et quelques terres y attenantes qu'une pensée pieuse vous a cédées pour y bâtir un couvent et autres édifices qui conviennent à l'usage des Frères, agréons et ratifions ces échange et concession, les confirmons par Notre autorité apostolique et les appuyant de la garantie du présent rescrit dans lequel nous faisons insérer mot pour mot les Lettres susdites dont voici la teneur :

« Au Nom de la Sainte et indivisible Trinité, du Père, et du Fils et du Saint Esprit. Ainsi soit-il.

» Nous, Echevins de la ville de Bruges, à tous ceux qui liront le présent écrit, faisons savoir que différents désavantages des pauvres de Jésus-Christ, les Frères Mineurs, qui habitent parmi nous, désavantages provenant de l'éloignement et de l'insalubrité des lieux et aussi de la difficulté pour nous d'aller les trouver et réciproquement pour eux de venir jusqu'à nous, nous

(1) Innocent IV, élu en 1243, est mort en 1254. La 5e année de son Pontificat, date de cette Bulle, est donc 1248.

ayant été maintes fois exposés et démontrés; après avoir enfin pris conseil des Jurés et autres hommes probes de notre ville, les avons, d'un même avis et de commun accord, pourvus d'un endroit convenable, savoir dans le pré dit *Bramberg*, lequel avec son enceinte relève de la juridiction de notre ville. Or le terrain que nous transférons à leur usage, et qui est situé au près du manoir de messire le chevalier G. dit Thobin, du côté du midi, contenant quatre mesures et un quart ou environ, est échangé contre l'ancien emplacement total renfermé dans l'enclos desdits Frères, adjacent au domaine de dame *de Domo*, où ils ont habité jusqu'à présent, lequel emplacement y compris le cimetière consacré est, à l'intérieur de la clôture, d'une contenance de quatre mesures et demie de terre ou environ.

» En conséquence, comme le susdit échange d'un fonds contre l'autre s'est fait par l'inspiration de Dieu, et a été approuvé par *l'autorité du* seigneur Evêque de Tournai (1), à qui ressortissait la donation du premier emplacement à titre de collation charitable, et par le consentement de très-illustre Dame la comtesse Marguerite (2) en sa qualité de Suzeraine; nous voulons qu'il soit pour toujours ratifié et inébranlable, assurant par la teneur des présentes ledit fonds situé à *Bramberg* à l'usage des susdits Frères. Nous attestons là-dessus avoir reçu des mêmes Frères les Lettres patentes confirmatives de la donation du premier terrain marquées au sceau de Ferdinand (3), de pieuse mémoire, en son vivant Comte de Flandre, et de sa femme Jeanne, en son vivant Comtesse de Flandre et de Hainaut; les Lettres aussi de très illustre Dame Marguerite Comtesse de Flandre et de Hainaut confirmant encore les donation et échange ci-dessus; ainsi que celles du Seigneur Evêque de Tournai lesquelles les ratifient également. Et pour que tous ces actes soient pour toujours confirmés et durables, nous avons trouvé à propos de munir de notre sceau ces présentes Lettres.

» Fait à Bruges, en l'an du Seigneur 1245, au mois de mars. »

(1) L'ordonnance de l'Evêque de Tournai a précédé le Décret des Echevins.

(2) Marguerite, fille de Baudouin IX de Constantinople, Comte de Flandre et de Hainaut, et de Marie fille de Henri, Comte de Champagne. Elle succéda à sa sœur Jeanne dans le Comté de Flandre. C'est son petit-fils Baudouin qui en 1290 fut enterré dans l'église de notre couvent à Bruges.

(3) Jeanne de Constantinople, fille aînée des Baudouin IX, âgée de 7 ans, succéda à son père dans le Comté de Flandre, et fut mariée en premières noces à don Ferdinand, fils de Sanchez, roi de Portugal. Elle mourut en 1244, sans enfants. C'est ainsi que sa sœur Marguerite fut son héritière au Comté de Flandre et Hainaut.

« Walter, par la miséricorde de Dieu, Evêque de Tournai.

« A nos chers fils en Jésus-Christ, les Echevins et Conseillers communaux de la ville de Bruges.

» Attendu que Henri dit *Ram* de pieuse mémoire, en son vivant votre concitoyen, avait charitablement pour le soulagement de son âme accordé aux Frères Mineurs un fonds de terrain adjacent au domaine de la Dame *de Domo* où ils demeurent actuellement ; mais que, à cause des divers inconvénients qu'offrent ces lieux, vous avez par l'inspiration de Dieu pourvu les mêmes Frères d'un autre emplacement plus rapproché et plus avantageux, par échange d'un terrain contre l'autre ;

» Considérant, il est vrai, que le même fonds susdit, ayant été légitimement remis en leurs mains, avait été par là affranchi de tout droit et service féodal par le Comte Ferdinand et la Comtesse Jeanne sa femme, d'heureuse mémoire, en leur qualité de Suzerains, ainsi que le déclarent leurs Lettres dont nous avons pris connaissance ;

» Vu cependant que ledit terrain, étant tenu en aumône, est reconnu, à ce titre de collation charitable, nous appartenir à nous en notre qualité d'Ordinaire ;

» Nous ratifions ledit échange fait par l'inspiration de Dieu et nous le confirmons par la teneur des présentes : sauf que rien de ce qui dans le susdit fonds primitif a reçu la consécration de l'Eglise ne soit converti pour des usages séculiers ou profanes.

» Quant à la piété dont vous avez fait preuve en venant ainsi en aide auxdits Frères, nous vous en rendons dans le Seigneur d'abondantes actions de grâces.

» Donné à Tournai, en l'an du Seigneur 1245, au mois de mars. »

» Qu'il ne soit donc permis à qui que ce soit de casser ce titre de Notre protection et confirmation, ou d'y contrevenir par une audace téméraire. Si quelqu'un ose l'entreprendre, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et des Bienheureux Pierre et Paul.

» Donné à Lyon, le 3e des nones (5 juill.) de juillet,
de notre Pontificat la 3e année. »

L'original de cette Bulle, en parchemin, avec sceau de plomb, a pu échapper aux ruines que le temps, les guerres et les révolutions successives ont amoncelées autour de ce couvent jadis si célèbre. Il est conservé avec plusieurs documents de la même époque dans les archives de notre Province Saint-Joseph. Au reste, cette Bulle elle-même reproduit *in extenso* l'ordonnance de l'Evêque de Tournai et le décret des Echevins de Bruges, relatifs

tous les deux à la translation des Pères à *Bramberg.* Nous avons pensé faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux la traduction du texte même de cette pièce importante. On aime en effet à constater quel intérêt touchant les plus hautes autorités ecclésiastiques et civiles portaient à l'Ordre à peine naissant de notre séraphique Père ; on aime d'entendre un Pape du 13e siècle parler déjà de son « honorabilité méritante, » et prendre sous sa « protection suprême et sa propre défense » un des premiers couvents qu'il vit s'élever sur le sol de notre patrie. Et puis, qu'il est beau et édifiant de voir comment dans ces siècles de foi la Religion présidait à tous les actes officiels, et combien la société civile elle-même était pénétrée de l'esprit religieux ! C'est « au nom » des trois personnes « de la sainte » et adorable « Trinité, » et « par l'inspiration de Dieu » que les premiers magistrats de la ville de Bruges portent leur décret ; c'est en faveur des « pauvres de J.-C. qui habitent au milieu d'eux ; » c'est pour les pourvoir d'un emplacement plus salubre et plus rapproché ; » C'est pour se ménager la « facilité d'aller les trouver » et leur permettre de les « approcher avec moins de peine. » Il y a, ce nous semble, dans ces considérants un cachet qui tend à se perdre aujourd'hui, et comme un parfum de cette foi naïve et de ces attentions délicates que peut seule inspirer la vraie charité chrétienne. On remarquera aussi comment les échevins défèrent à l'autorité de l'Evêque pour ce qui est de son ressort ; et comment celui-ci, tout en sauvegardant les droits sacrés de l'Eglise, sait rendre aux Echevins, « les chers fils en J.-C., » le juste hommage de reconnaissance que mérite leur pieux dévouement pour les Frères Mineurs.

NOUVELLES DIVERSES.

Voici les noms des dix-neuf martyrs de Gorcum qui seront solennellement canonisés l'année prochaine. Le lecteur remarquera avec intérêt quels pays ont droit à réclamer l'honneur de leur avoir donné le jour. Onze de ces glorieux martyrs appartenaient aux Frères Mineurs de l'Observance de saint François ; ce sont : *Nicolas Pieck,* gardien du couvent de Gorcum, né à Gorcum en 1534 ; *Jérôme de Weert,* vicaire du couvent, né à Weert vers l'an 1522 ; *Théodoric d'Emden,* prêtre, né à Amersfort vers l'an 1482 ; *Willebad,* surnommé *le Danois,* parce qu'il était né en Danemark, prêtre ; *Nicaise*

Janssens, ordinairement appelé Nicaise de Heeze, d'après le nom du village, près d'Eindhoven, où il vit le jour vers 1522, prêtre, bachelier en théologie de l'université de Louvain; *Godefroid,* communément appelé *de Mervel* ou plutôt *de Mervelen,* village près de St Trond, où il naquit vers 1512, prêtre, dont le nom de famille était *Coart; Antoine* appelé *de Weert,* d'après le lieu de sa naissance, prêtre; *Antoine* dit *de Hornaar,* qui n'est pas le nom de sa famille, mais de son lieu de naissance, situé près de Gorcum, prêtre; *François de Roye,* né à Bruxelles en 1549, prêtre; et les frères lais : *Pierre Van der Slagmolen,* né à Assche, près de Bruxelles, et *Corneille de Wyck,* probablement surnommé ainsi d'après son lieu de naissance Wyck-te-Duurstede près d'Utrecht. Un autre prêtre appartenait à l'Ordre de saint Dominique, c'est *Jean,* surnommé *de Cologne,* parce qu'il était né dans ou près de cette ville. L'Ordre de saint Norbert compte parmi les martyrs deux prêtres : *Adrien de Beek,* né en 1522 à Hilvarenbeek, dans le Brabant septentrional, et nommé en 1572 curé à Munster près de La Haye, et son vicaire, *Jacques Lacop,* né en 1541 à Audenaarde dans la Flandre orientale. Un autre prêtre était chanoine régulier de l'Ordre de Saint Augustin, savoir *Jean d'Oosterwyck,* nom d'un village près de Bois-le-Duc, où il naquit vers l'an 1502. Les quatre qu'il nous reste à nommer étaient prêtres séculiers : ce sont *Léonard Van Vechel,* né à Bois-le-Duc en 1527, pendant neuf ans étudiant en philosophie et en théologie à l'université de Louvain, puis curé à Gorcum; *Nicolas Poppel,* ou Van Poppel, ou Van Poppelen, né à Weelde dans la Campine en 1532, aussi étudiant à l'université de Louvain et puis collègue de Léonard dans le ministère pastoral à Gorcum; *Godefroid Van Duynen,* né à Gorcum vers 1502, pendant quelque temps régent à l'université de Paris; *André Wouters,* dont le lieu de naissance est inconnu, était curé à Heinort près de Dordrecht.

Quelques années après leur mort, ces vénérables serviteurs du Seigneur avaient commencé à être vénérés comme martyrs par les fidèles, et en 1648 la sacrée Congrégation des Rites déclara que ce culte anticipé se trouvait dans les cas exceptionnels prévus par un décret d'Urbain VIII et ne devait point nuire à leur autorité. Cette déclaration a été confirmée en 1649 par un décret du pape Innocent X; puis, en 1658, on commença le procès régulier sur le martyre et les miracles, et dans la séance des cardinaux de la Congrégation des Rites tenue au mois d'avril 1661, sous la présidence du pape Alexandre VII, on déclara que, le martyre et la cause du martyre étant des faits constatés, on pouvait se livrer à l'examen des miracles. Et les miracles furent approuvés dans le mois d'octobre 1674, sous Clément X. C'est ce pape qui, dans la même année, publia un bref pour annoncer qu'on pouvait procéder sûrement à la canonisation solennelle des martyrs de Gorcum, et qu'en attendant le jour de cette canonisation solennelle, on pouvait les déclarer bienheureux et célébrer en leur honneur la messe et réciter

l'office du commun des martyrs. C'est après deux siècles de silence que la Providence a voulu que cette cause de canonisation fut reprise aujourd'hui pour la glorification de ces martyrs, qui ont donné leur vie pour confesser la divinité de Jésus-Christ dans le Saint-Saçrement et la suprématie du Pontife romain. C'est pourquoi le Saint-Père a ordonné que cette cause fut terminée; et après avoir entendu la discussion et l'opinion des cardinaux des rites et du promoteur de la foi, il a daigné décréter, le 5 janvier 1865, qu'on pouvait procéder sûrement à la canonisation solennelle de ces bienheureux martyrs (1).

— Outre les onze martyrs franciscains de Gorcum, qui seront mis au nombre des saints, l'Ordre séraphique célébrera la canonisation de deux autres de ses enfants, du B. Léonard de Port-Maurice et de la Bienheureuse Marie Françoise des cinq plaies, tierçaire de Naples.

— Les postulateurs des causes des martyrs de Gorcum, du B. Léonard de Port-Maurice et des autres bienheureux dont la canonisation se prépare en ce moment, ont été avertis que la cérémonie aura lieu l'année prochaine, le 29 juin, dix-neuvième anniversaire séculaire du martyre de Saint-Pierre. En attendant l'examen des faits miraculeux se poursuit avec activité; le 10 avril, les cardinaux et consulteurs de la S. Congrégation des Rites ont discuté, pour la seconde fois, un miracle opéré à Constantinople par l'intercession du B. Léonard de Pont-Maurice, et, pendant ce temps, afin d'obtenir l'heureux succès de cette cause, on priait avec ferveur devant le Saint Sacrement exposé à Saint-Bonaventure, et dans les autres églises de l'Ordre situées hors de Rome. (*Année Franciscaine*).

— Le samedi des Quatre-temps, 26 mai, Mgr l'évêque de Liége a ordonné, au couvent des Récollets de St Trond, trente trois religieux de l'Ordre de saint François, savoir 9 prêtres, 16 diacres, 7 sous-diacres et 1 minoré.

— Le 24 mai a eu lieu la bénédiction de la première pierre de l'église des Récollets à Eecloo par Monseigneur Bracq, évêque de Gand, en présence de M. le doyen, des ecclésiastiques de la ville, de M. le bourgmestre et d'une foule de fidèles. Après la cérémonie M. le chevalier Stroo réunit à un banquet Sa Grandeur Mgr l'Evêque, MM. les ecclésiastiques, M. le bourgmestre et les Pères Récollets.

— Le 9 de juin a eu lieu à Manchester la bénédiction de la première pierre de l'église des Pères Récollets belges par Monseigneur l'évêque de Salford, accompagné de son chapitre.

(1) Le texte latin du décret de canonisation se trouve dans la *Revue catholique* de février 1865, p. 122.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

sur le R. P. GABRIEL MILIS, *Custode de la Province Belge des Frères-Mineurs-Récollets.*

L'Ordre des Frères-Mineurs-Récollets en Belgique vient de perdre un de ses membres les plus distingués. Le Custode actuel de la Province, le R. P. Gabriel Milis, s'est pieusement endormi dans le Seigneur, au couvent de Hasselt, le 9 mai à l'âge de 44 ans.

A peine âgé de dix-sept ans, le P. Gabriel reçut l'habit de S. François au couvent de St-Trond, sa ville natale. Ses progrès dans la vertu et dans les sciences ecclésiastiques furent extraordinairement rapides. Il n'était encore que diacre lorsqu'il fut chargé du cours de philosophie. Plus tard on lui confia la chaire d'Ecriture-Sainte. Il remplit successivement les offices de Gardien et de définiteur.

L'ardent amour qu'il avait pour sa Congrégation l'engagea de bonne heure dans l'étude des origines de l'Ordre de S. François. Son érudition en ce genre était immense. Ses travaux comme chronologue de la Province sont là pour l'attester. Dès son enfance il professa une tendre dévotion pour le mystère de l'Immaculée-Conception. C'est là le fondement de cette espèce de culte qu'il avait voué au *Docteur subtil,* Jean Duns Scot, l'une des gloires de l'Ordre séraphique. Afin de le mieux faire connaître, il publia en latin un opuscule intitulé : *Nicolai Vernulæi, etc. Oratio panegyrica de vita et doctrina ven. Joannis Duns Scoti, notis illustrata.* Ces notes sont remplies d'érudition. A plusieurs reprises il s'adressa au cardinal-archevêque de Cologne, afin d'obtenir qu'il fît des instances pour l'introduction de la cause du vén. Duns Scot en cour de Rome. La béatification du Docteur Subtil était son rêve de prédilection.

Depuis plus de vingt ans, le P. Gabriel portait le germe d'une maladie de poitrine. Rarement ses fréquentes infirmités interrompirent-elles ses travaux. Dans la dernière période de sa maladie, il répondit à ceux qui l'exhortaient à se reposer : « Il faut que je travaille. Un Récollet ne doit pas manger dans l'oisivité son pain. Faisons pendant notre vie le bien que nous pouvons, nous avons l'éternité pour nous reposer. »

Le P. Gabriel demeura depuis dix ans au couvent de Hasselt. « C'est là surtout, dit un journal de cette ville, c'est là surtout que nous, Hasselaires, nous l'avons admiré; c'est là que nous l'avons aimé; c'est aux dix années de travaux apostoliques, de charité, de dévouement qu'il y a passées, que notre cœur nous oblige aujourd'hui de rendre un douloureux et reconnaissant hommage. Ces dix années ne furent qu'un enchaînement d'amour, de zèle, d'absolu dévouement au bonheur spirituel de nos concitoyens. S'agissait-il de faire le bien ? il ne consultait ni ses forces qui s'épuisaient goutte à goutte, ni les douleurs de la maladie qui le dévorait, ni sa vie qu'il savait sacrifier pour le bonheur de ses semblables. Son confessionnal, assiégé dès le lever du jour jusqu'à la nuit, ne suffisait pas à son zèle. Dans sa cellule, dans l'humble parloir du couvent, il aimait à se prodiguer à ceux — et le nombre en fut grand — qui avaient recours à son expérience et à sa science dans toutes les difficultés de la vie. C'est là aussi que l'on sentait la vigueur de sa foi, l'ardeur de son zèle, la profonde tendresse de son cœur; et la noble joie

qu'inspirait ce beau spectacle n'était troublé que par le regret de voir cet homme précieux si vite et si énergiquement dépenser sa vie; mais ce regret même avait sa douceur. On lui savait gré de se prodiguer, dans ce travail qui était le salut des âmes.

» Le peuple, le vrai peuple de Hasselt, ne s'est pas trompé sur la sainteté de la vie du P. Milis. Dès que le glas funèbre de la vieille chapelle de Notre-Dame eut annoncé à notre population la mort du saint et bon religieux, une foule immense, composée de toutes les classes de la société, n'a cessé de se presser autour du couvent pour obtenir le privilége de pouvoir contempler une dernière fois les traits vénérés et chéris de celui que la ville de Hasselt a toujours regardé comme un bienfaiteur. Mais c'est surtout au service funèbre qui fut célébré, le corps présent, et à l'enterrement, que la douleur publique se fit jour. L'église avait mêlé aux imposantes et gracieuses ornementations, qui la parent à l'occasion du mois de Mai, des ornements funèbres. Le magnifique maître-autel cachait ses colonnes et sa façade de marbre sous une immense draperie funèbre. La statue miraculeuse de la *Virga Jesse* disparaissait elle-même derrière une draperie noire parsemée des emblèmes de la mort. Mais les signes de joie et de confiance n'avaient pu disparaître tout entiers. L'élégante nef restait là avec ses guirlandes de verdure, ses fleurs, ses festons, sa décoration printanière; et saisie d'émotion au chant des trépassés que faisaient retentir les R. P. Récollets, l'âme se rapportait naturellement de ces emblèmes de douleur et de mort à ces emblèmes de joie et d'immoralité; elle pleurait snr ceux qui restent; elle se rejouissait à la vue de ces splendeurs terrestres en songeant aux splendeurs célestes dans lesquelles est entré celui qui nous a quitté.

» Le cortége religieux qui a conduit le R. P. Milis à sa dernière demeure était imposant. M. le curé-doyen, entouré de tout le clergé séculier, un grand nombre de Pères Récollets, tant de la maison de Hasselt que de celle de St-Trond, toutes les congrégations religieuses, la Confrérie des âmes et une foule d'habitants ont conduit à sa dernière demeure les dépouilles mortelles du vénéré religieux. Sur tout le parcours du cortége la population se pressait émue et respectueuse, et lorsque sur le bord de la fosse le R. P. Prinsen, gardien actuel de la maison de l'ordre, a prononcé les dernières prières, d'une voix dans laquelle les larmes trahissaient involontairement la douleur, l'émotion, une émotion vraie, sincère a gagné tous les cœurs.

» Que son âme repose en paix au sein de Dieu ! Qu'il daigne y recevoir l'humble, le modeste adieu que nous lui adressons ici au nom de tous nos concitoyens. »

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

V[e] ANNÉE. — 6[me] LIVRAISON.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

DES MISSIONS FRANCISCAINES DANS LE MAROC (SUITE).

1300.

Après avoir raconté, dans la livraison précédente, la mission du Bienheureux Conrad d'Ascoli dans la Tripolitane, nous allons maintenant reprendre l'histoire des missions du Maroc, où nous avons déjà vu le Fr. Blanc, nommé troisième évêque de l'Ordre des Mineurs; le Pape Nicolas IV lui donna pour successeur un certain Fr. Rodrigue, du même Institut. L'histoire nous a transmis très-peu de détails sur le compte de cet évêque; cependant nous en avons assez pour pouvoir apprécier jusqu'à un certain point toutes les rares vertus qui lui valurent son élévation à la dignité de pasteur de l'Eglise marocaine. Il importe d'abord de remarquer qu'il fut nommément désigné au Souverain-Pontife par le clergé et les fidèles du pays et vivement recommandé par les rois Denis de Portugal et Sanche IV de Castille (1). Cela suffit pour faire entendre qu'il résidait déjà depuis longtemps en Afrique et peut-être qu'il appartenait à la province des Frères Mineurs de Barbarie, parmi lesquels il se distinguait sans doute par sa sagesse, son zèle et sa sainteté (2). Aussi plut-il tant à Nicolas IV qu'afin de le connaître personnellement, le Pape voulut qu'il se rendit à Rome pour y recevoir la con-

(1) *Ecclesiam Marochitanam dudum vacantem per mortem Blanchi Episcopi, contulit* (*Nicolaus IV*) *fratri Roderico, quem postulabant tam clerici quam laici illarum partium christiani, nec non reges Castellæ et Portugalliæ* (Wadding, Annal. tom. V, an. 1289).

(2) *Quod... ipsum jam in Africa pro Christo laborasse... et haud mediocrem jamque celebrem ejus virtutem et zelum alte contestatur* (De Gubernatis, *Orbis Seraph., de Mission. antiq. lib. III. cap. I, n° 34*).

sécration des mains du cardinal évêque d'Ostie, et il resta si content de Fr. Rodrigue que non-seulement il conçut dès lors le ferme espoir de maintenir la chrétienté du Maroc au milieu des insolents Sarrasins, mais encore qu'il se flatta de la voir refleurir et s'accroître de plus en plus et produire pour les âmes des fruits abondants de vertu et de sanctification. A ce propos il est bon de relire l'expression de ses sentiments dans la lettre apostolique qu'il écrivit à l'humble religieux en l'envoyant, comme nouvel évêque, prendre possession de l'Eglise marocaine. Voici cette lettre :

« A notre vénérable frère Rodrigue, archevêque de Maroc (1), salut et bénédiction apostolique. Elevé par une disposition divine, quoique sans aucun mérite de notre part, à la plénitude de la puissance apostolique, Nous cherchons à appeler aux dignités ecclésiastiques et à faire participer à nos charges les personnes qui nous y paraissent aptes, afin de travailler par leur moyen au bien des Eglises et au salut des âmes. Or, comme l'Eglise de Maroc était privée depuis quelque temps du gouvernement de son évêque, nos entrailles paternelles se sont émues sur son sort, surtout à la pensée des dommages qu'a dû lui causer une pareille vacance, trop prolongée par suite de l'orgueil insensé des Sarrasins, qui sont depuis tant d'années les maîtres du pays en punition de nos péchés, non sans un grave péril pour la foi orthodoxe. En conséquence, Nous avons résolu d'y pourvoir, ainsi que l'exige le devoir de notre ministère pastoral, en y envoyant, en qualité d'évêque, une personne qui soit également propre à gouverner sagement cette Eglise au temporel, et aussitôt Nous avons pensé à vous avec une pleine confiance ; car votre science dans les lettres sacrées, l'intégrité de votre vie, le charme de votre conversation, l'honnêteté de vos mœurs et votre piété éprouvée nous garantissent les avantages que vous procurerez à cette Eglise. Voulant donc pourvoir efficacement tant aux intérêts de cette partie du troupeau du Seigneur qu'à une plus grande propagation du christianisme en ces contrées, de cette foi dont les progrès sont le premier vœu de notre cœur ; certain d'ailleurs qu'avec l'aide de Dieu nous obtiendrons tout cela des mesures que vous suggéreront votre prudence et votre expérience, cher fils de l'Ordre des Frères Mineurs, Nous vous avons, sur l'avis de nos Frères et dans la plénitude de notre puissance apostolique, désigné comme évêque et pasteur de cette église de Maroc. A vrai dire, pour l'affermissement de votre Ordre en ce pays ou plutôt de toute cette Eglise, les prêtres et les laïques qui la composent, ainsi que nos très-chers fils en Jésus-Christ, les illustres rois de Castille et de Portugal, Nous avaient adressé à ce sujet d'instantes suppli-

(1) Il faut remarquer ce titre d'archevêque donné pour la première fois aux prélats du Maroc. Cela semble indiquer qu'après leur avoir ôté l'évêché de Fez et avoir institué, comme nous l'avons vu, celui de Ceuta, on éleva cette première église de Maroc à la dignité de métropolitaine, mais sur ce seul document nous n'oserions nous prononcer.

ques et recommandations. Nous avons ensuite ordonné que ce fût Notre vénérable frère l'évêque d'Ostie qui vous sacrât, et encore une fois, Nous avons grande confiance qu'avec votre zèle, vous gouvernerez si sagement cette Eglise que non-seulement elle refleurira, mais qu'elle prospérera et s'étendra de plus en plus. Nous voulons donc et en vertu de la présente lettre Nous vous ordonnons que, comptant sur notre faveur et sur celle du Siége apostolique, vous alliez aussitôt prendre le gouvernement tant temporel que spirituel de l'Eglise que Nous vous confions; mettez-vous à l'œuvre d'une manière telle que le troupeau confié à votre vigilance se félicite d'avoir retrouvé en vous un vrai ministre de salut, et que vous-même, quand le moment sera venu, vous obteniez en récompense, de la bonté du Pasteur Eternel, la gloire des splendeurs éternelles, qu'il se réserve de distribuer à chacun suivant le mérite de ses œuvres. A Rome, près de Ste Marie Majeure, ce 3 décembre de la deuxième année de notre pontificat (1). »

Cette lettre, si l'on y réfléchit bien, confirme grandement tout ce que nous avons avancé plus haut sur le mérite extraordinaire de Fr. Rodrigue; elle nous fait en outre connaître qu'il faut que les Sarrasins, après la mort du Fr. Blanc, se soient laissés aller à une certaine arrogance et aient causé assez d'ennuis aux Frères Mineurs et à toute la chrétienté du pays pour qu'il fût nécessaire d'y envoyer au plus vite un nouvel évêque; car il paraît que la dignité épiscopale imposait un très-grand respect à ces féroces ennemis du nom chrétien, quand on en revêtait des hommes vertueux et saints, de la trempe de Fr. Ange, de Fr. Louis et de Fr. Blanc. Rodrigue reçut aussi du Souverain-Pontife la juridiction apostolique sur toutes les chrétientés d'Afrique par délégation qui fut annoncée aux fidèles par la lettre apostolique suivante, du mois de mars 1290 : « Nicolas évêque, Serviteur des Serviteurs de Dieu, à tous les fidèles du Christ demeurant en Afrique. Placé sur la terre comme vicaire de Celui qui, descendu du ciel pour le salut du genre humain, envoya les disciples qu'il s'était choisis prêcher son Evangile à toutes les créatures de l'univers, Nous ne pouvons Nous trouver présent partout; c'est pourquoi, à son exemple, Nous appelons de temps en temps à partager nos sollicitudes des hommes doctes et prudents, selon que l'exige le genre des affaires auxquelles Nous sommes tenu de donner une attention spéciale, afin que, redressant les chemins tortueux et aplanissant les sentiers raboteux, ils rendent tout à fait droites les voies qui mènent à notre Dieu, et que son peuple lui devienne agréable. Or, mettant toute notre confiance dans la prudence consommée de notre vénérable frère (Rodrigue, de l'Ordre des Mineurs), évêque de Maroc et légat du Siége apostolique, après avoir pris l'avis de Nos frères les cardinaux et suivant l'exemple du Pape Alexan-

(1) *Venerabili fratri Roderico archiepiscopo Marochitano etc. Assumpti quamvis immeriti etc.* (Apud Wadding, Annal. tom. V, in Regest. bullar. Nicolai IV. 37 — De Gubernatis, loc. cit.).

dre IV d'heureuse mémoire, qui avait confié la même légation au digne Fr. Blanc, prédécesseur de Rodrigue sur le siége de Maroc, nous avons résolu, pour l'accroissement de la foi chrétienne, de le constituer officiellement en possession des mêmes pouvoirs dans toute l'Afrique, de sorte qu'il puisse, à cette fin, déraciner et défricher, édifier et planter, selon qu'il le jugera utile. En conséquence, Nous vous prions tous instamment et en vertu de la présente lettre Nous vous enjoignons de le recevoir comme vous recevriez notre propre personne. Nous vous exhortons surtout, lorsque vous l'accueillerez ainsi, à vous conformer humblement en tout à ses conseils et à ses décisions, afin qu'il puisse mener à bonne fin la Mission dont il est chargé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et que Nous puissions Nous féliciter de votre dévotion. S'il en devait être autrement, Nous sommes disposé à confirmer et à faire rigoureusement exécuter jusqu'à pleine satisfaction toutes les sentences qu'il jugerait nécessaire ou convenable de prononcer contre les rebelles. Donné en la deuxième année de notre pontificat (1). »

Chacun voit que ces lettres pontificales sont de très-précieux documents d'histoire ecclésiastique. Il est bien regrettable, il faut le dire, que ni Fleury, ni le pieux abbé Rohrbacher n'en fassent pas seulement mention, quoiqu'elles soient si importantes pour attester soit la vive sollicitude que les enfants de l'Eglise épars sur tous les points du globe ont inspirée en tout temps aux Pontifes romains, soit la perpétuelle fécondité de la foi catholique au milieu de n'importe quelle nation. Qu'il est beau de voir comment elles sont toutes appelées à participer tôt ou tard aux bienfaits de la Rédemption qui, exerçant sur elles son action lente avec des résultats différents, finira par remporter un universel et magnifique triomphe, dû certainement à ces quelques germes de foi et de justice que la religion y aura cultivés pendant des siècles et fécondés en secret à travers mille périls et difficultés que seule elle était capable de surmonter définitivement. Et il ne faut pas croire que les chrétientés d'Afrique dont nous parlons fussent en ce temps là si peu de chose qu'il ne vaille pas la peine de suivre les diverses vicissitudes par lesquelles elles passèrent ! Car, indépendamment des milliers d'infidèles que les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs convertissaient à Jésus-Christ par leurs prédications et le spectacle de leur prodigieuse sainteté, comme nous l'avons vu entr'autres dans la livraison précédente pour le Bienheureux Conrad d'Ascoli, il faut encore remarquer que les chrétiens européens qui habitaient les régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Maroc n'étaient pas un petit nombre d'individus auxquels il suffit d'un prêtre Missionnaire pour leur donner des secours spirituels; ils for-

(1) *Nicolaus Episcopus etc. universis Christi fidelibus per Africam constitutis. Illius videlicet immeriti Vicarii constituti etc.* (Apud Wadding et de Gubernatis, loc. cit.).

maient, au contraire, une grande population qui était mêlée aux naturels du pays, et elle se composait non-seulement de pauvres et de gens du vulgaire, mais de nobles d'autant de classes et degrés qu'il y en avait dans l'aristocratie féodale. C'est ce que prouvent, même à elles seules, les lettres adressées par le Pape Innocent IV aux barons, guerriers et autres nobles chrétiens qui étaient au service du Miramamolin du Maroc, lorsqu'il y envoya le Frère Loup Dain comme évêque (1). Nous trouvons que ces chrétiens avaient pris et fixé leur résidence dans le pays de deux manières. D'abord les Maures d'Afrique, quand ils s'étaient rendus maîtres d'une grande partie de l'Espagne, avaient chez eux un grand nombre d'Espagnols des deux sexes afin de mieux assurer leur conquête, et ces émigrés, condamnés à vivre et à mourir sur une terre étrangère, y avaient produit des rejetons, acquis des maisons et des biens. Ils s'y étaient entièrement naturalisés du moment où ils avaient désespéré de pouvoir s'en enfuir ou d'être rachetés par leur patrie qui ne parvenait qu'à grand'peine à se défendre elle-même et seulement encore à moitié. Puis, beaucoup de grands, de guerriers et de marchands allaient d'eux-mêmes en Afrique, soit pour se soustraire à des châtiments qu'ils avaient mérités dans leur pays par quelque crime, soit à cause de haines ou d'inimitiés qui auraient mis leur vie en danger, soit enfin dans le désir de réaliser les bénéfices que le commerce leur procurait sur les côtes africaines; et tous ceux-là s'y fixèrent aussi définitivement comme dans leur patrie d'adoption. Nous en avons une preuve éclatante, pour n'en point citer d'autres, dans le récit du voyage en Afrique qu'entreprirent les cinq saints martyrs Bernard, Pierre, Adjute, Accurse et Othon. Ils se trouvaient sur le navire qui les mena de Séville au Maroc, lorsqu'il rencontrèrent un gentilhomme espagnol qui s'y réfugiait. Au Maroc ils trouvèrent également l'Infant Pierre de Portugal qui s'y était aussi retiré pour fuir la colère du roi Alphonse son frère. Ce prince y avait acquis une réputation telle qu'il avait obtenu le commandement suprême de l'armée du Miramamolin, au service duquel il avait mis son épée (2). Le nombre de ces chevaliers, de ces guerriers, de ces marchands, en un mot, de tous ces Européens, était si considérable, ils s'étaient établis en Afrique d'une manière si solide, que le pape Grégoire IX put demander au monarque Sarrasin qu'il leur permît d'avoir à eux des châteaux et des terres où des fortifications les missent à l'abri du fanatisme des Maures (3). C'est encore pour cela qu'à l'occasion du départ de Rodrigue pour le Maroc comme évêque, le Pape Nicolas IV écrivit à ces chrétiens la lettre qui confirme pleinement tout ce que nous venons de dire :

(1) Voir le chap. VIII du livre Ier de l'*Histoire universelle des Missions franciscaines*, et de Gubernatis, au livre III, chap. Ier nº 26 *des anciennes Missions.*

(2) Voir le chap. II du livre Ier de l' *Histoire universelle etc.*

(3) Ibid. chap. VIII; voir aussi la *Chronique de la province du Portugal,* livre II, chap. 43, et De Gubernatis, loc. cit. nº 52.

c'est un document qui prouve d'une manière irréfragable que les missions du Maroc se maintenaient florissantes à cette époque et dirigeaient toujours une chrétienté importante.

Voici en quels termes était conçue cette lettre : « A nos chers fils les gentilshommes, barons, guerriers et autres chrétiens à la solde des rois de Maroc, de Tunis et de Tlemcen, salut et bénédiction apostolique ! Quoique nous désirions que tous ceux qui professent le culte de la foi chrétienne gardent leurs âmes à Dieu en observant également et sans aucune différence les règles d'une bonne vie, nous avons à prendre un soin particulier de ceux qui sont forcés de vivre et de demeurer au milieu des infidèles, afin que parfaits dans leur foi, dans leurs œuvres et dans la vérité, et se montrant irréprochables devant Dieu et devant les hommes, ils attirent au salut par l'exemple de leur vie un grand nombre de ces infidèles. C'est pourquoi Nous travaillons avec la plus grande sollicitude à leur faire pratiquer à eux-mêmes la justice, la droiture et la modestie, et nous les exhortons à s'abstenir de tout ce qui pourrait fournir à ces peuples un prétexte pour blasphémer contre la religion catholique. Car nous sommes réellement appelé à tenir ici-bas la place de Celui qui, descendu du trône de sa majesté qui est dans les cieux et s'étant revêtu de notre mortalité pour sauver le genre humain, a daigné souffrir pour nous le cruel supplice de la croix, verser tout son sang et mourir afin de détruire par sa mort dans le temps notre mort éternelle. Mais comme les bornes de notre nature finie ne Nous permettent pas d'être personnellement présent en tout lieu, pour convertir les incrédules, ramener les apostats, confirmer les indécis et fortifier les fidèles, Nous avons résolu d'envoyer en qualité de légat dans cette partie de l'Afrique notre vénérable frère Rodrigue, de l'Ordre des Mineurs, évêque de Maroc, homme judicieux et prudent, à qui nous avons conféré les pleins pouvoirs de la dignité à laquelle nous l'avons appelé. Nous prions donc Vos Seigneuries de vouloir bien le recevoir convenablement lui et ses envoyés, et nous les exhortons à les traiter avec tout le respect et toute l'affection possibles, à leur prêter vos conseils et votre appui en tout ce qui intéresse l'accroissement du culte de Dieu, enfin à accueillir avec joie les paroles de vie éternelle qu'ils vous adresseront, de telle sorte que, fermement et constamment fidèles au symbole de la foi chrétienne, vous donniez aux incrédules l'exemple d'une vie sans tache. C'est cette foi qui, vous donnant la charité pour maîtresse et la dévotion pour guide, vous fera pratiquer les divins commandements de manière à honorer le nom chrétien, et à porter à bien vivre tant les fidèles que les infidèles de ce pays. Par là vous Nous fournirez l'occasion de vous féliciter dans le Seigneur, et en même temps vous vous assurerez Notre affection en récompense de votre foi et de votre dévotion sincère. A Rome, près de Ste-Marie-Majeure, dans la deuxième année de Notre Pontificat (1). »

(1) *Nicolaus Episcopus etc. Dilectis filiis Baronibus, Proceribus, militibus, et*

C'est donc ainsi que les Vicaires de Jésus-Christ ne cessaient, au milieu des soucis si nombreux et si graves du gouvernement suprême et universel de l'Eglise, de s'occuper avec une tendresse paternelle des colonies chrétiennes, transplantées d'Europe en Afrique, en les relevant pour ainsi dire de leur déchéance, en les posant et faisant agir comme des instruments de propagation de la foi catholique parmi des nations barbares. Et en vérité ces colonies répondaient à ces vues par une généreuse intelligence de leur mission que leur inspirait cette foi vive que nous voyons avec une si juste admiration régner partout à cet âge héroïque de l'Eglise. Oui certainement, ces barons, ces guerriers, ces personnages distingués, la plupart Espagnols ou Portugais, quoique loin de leur patrie, et non peut-être sans un amer souvenir des injustices et des persécutions qu'ils avaient souffertes et qui les avaient forcés de se réfugier chez les sectateurs de Mahomet, afin d'y terminer en paix leurs jours, se glorifiaient d'être catholiques, ils faisaient hautement profession de leur foi par l'observation exacte de toutes les pratiques que l'Eglise impose à ses enfants, ils se montraient très-dociles à la voix de son premier Pasteur, ainsi qu'à celle des évêques et des légats qu'il chargeait d'aller les gouverner dans les choses spirituelles et de les aider, autant qu'ils le pourraient, à affermir, à développer leurs Eglises. D'ailleurs ces chrétiens ne refusaient leur concours ni dans la paix ni dans la guerre aux Sultans dans les Etats desquels ils demeuraient; excitant au contraire par leurs vertus une admiration universelle, ils remplirent souvent des emplois de la plus haute importance soit dans les fonctions civiles soit dans des entreprises militaires. Toutefois ils n'allaient jamais, nous ne disons pas jusqu'à renier, mais même seulement jusqu'à violer le moins du monde en quoi que ce soit leur religion, pour laquelle ils étaient, en cas de besoin, aussi prêts que les missionnaires, à verser même leur sang. Certes un pareil exemple de piété, bien fait pour toucher les cœurs les plus durs, contraste singulièrement avec ce que nous avons malheureusement à déplorer de nos jours, c'est-à-dire avec cette indifférence vraiment brutale en matière de religion qui scandalise les infidèles eux-mêmes; en effet, ils regardent avec indignation et horreur certains chrétiens vivant parmi eux sans marque d'aucune religion.

Il y a eu de ces chrétiens qui donnant un scandale énorme sont allés jusqu'à apostasier et se soumettre à la circoncision musulmane, soit pour échapper à quelque persécution, soit pour parvenir aux grades et aux honneurs chez les infidèles, quand encore ce n'était pas en haine de leur mère l'Eglise au sein de laquelle ils faisaient ainsi une profonde blessure. Faits trop douloureux qui nous couvrent le visage de honte; car le déshonneur de ces apostasies rejaillit sur tous les compatriotes de gens qui osent dire qu'ils aiment

cæteris stipendiatis christianis Marocchitani, Tunisii, Tremiscii regum servitio constitutis! Etsi omnes etc. (Apud Wadding et de Gubernatis, loc. cit.).

leur pays avec un dévouement prêt à tous les sacrifices, tandis qu'ils lui donnent, autant qu'il est en eux, la mort la plus ignomineuse. Il y a dans l'Europe civilisée tels pays dont l'impiété des citoyens rend le nom comme infâme et maudit, autant que leurs ancêtres en avaient répandu la renommée honorable jusqu'aux extrémités de la terre! Mais tel est le fruit de ces doctrines extravagantes, qui sont venues détruire les grands, généreux et divins sentiments dont la puissance de la foi catholique avait pénétré le cœur des hommes, et y ont substitué ceux de je ne sais quelle nouvelle civilisation qui, s'inspirant d'un rationalisme aussi orgueilleux que vain, ne fait qu'anéantir les principes de toute vraie civilisation. Eh quoi donc! dira-t-on, faudrait-il par hasard faire renaître le mysticisme et ce monstrueux mélange de mille idées bizarres que les lumières des peuples modernes leur ont fait repousser et qui faisaient les délices du moyen âge? Ce n'est certainement pas cela que nous demandons, mais le bien sans comparaison plus désirable que tous les autres est celui de la foi et des vertus qu'elle apporte dans les relations sociales, et c'est là ce que nous voudrions conserver de cet âge plein de gloire. Nous voudrions aussi retrouver ces chevaliers chrétiens qu'il produisait et qui, habiles administrateurs ou vaillants guerriers, s'honoraient eux-mêmes où qu'ils allassent, comme ils honoraient leur pays natal, en se montrant avant tout CATHOLIQUES, et après seulement espagnols, portugais, italiens. Puis, ils savaient conserver dans leur malheur, je ne sais quelle noblesse, quel charme qui vous force bon gré mal gré à les admirer, tandis que le rénégat, l'imposteur, l'assassin inspireront toujours et partout l'horreur tant qu'il y aura des âmes droites ou des hommes doués de la simple honnêteté naturelle. Mais laissons ces gens-là dans leur ignominie, et revenons plutôt à Frère Rodrigue qui se rend dans son ancienne mission en qualité de nouvel évêque de la ville de Maroc et de nonce du Saint-Siége pour toute l'Afrique.

Or, en retournant à son poste, il traversa les Espagnes, et aussitôt nous devons nous arrêter à une bonne œuvre qu'il accomplit à Ubeda en Andalousie : là, dans l'intérêt spirituel de l'Eglise, il se met à accorder ce qui est en son pouvoir, c'est-à-dire, une indulgence de quarante jours à tous ceux qui contribueraient par un subside quelconque à l'érection d'un nouveau monastère qu'on y construisait pour les filles de Ste-Claire (1). Il nous serait difficile de décrire l'accueil triomphal que lui firent ensuite, dès son arrivée en Afrique, non-seulement ses confrères les Mineurs, mais aussi tous les chrétiens, qui depuis longtemps respectaient en lui un père, un ami, un vrai serviteur de Dieu, vénérable par toutes les vertus (2). Il épargna ni

(1) Chronique de la province de Portugal, *loc. cit.*

(2) *In Africam trajiciens, summo Christi fidelium exceptus applausu fuit.* (De Gubernatis, de Mission. antiq. lib. III, cap. I, n° 39).

fatigues, ni efforts, ni peines, afin de donner tout l'éclat possible à son Église et étendre ainsi de plus en plus la foi de Jésus-Christ parmi les Mahométans (1). Il paraît que sa mission prospéra en paix, sans aucune vexation de la part des barbares; car les documents de l'histoire nous le représentent accablé sous le lourd fardeau des années et d'un apostolat où il était chargé, en qualité de légat du Saint-Siége, de toutes les stations et chrétientés de cette immense région, et rendant tranquillement son âme à Dieu, de qui elle alla recevoir la couronne de la gloire (2). Malheureusement ces documents ne nous apprennent absolument rien sur l'année en laquelle arriva cette mort : ce dut être probablement en 1300 ; mais, faute de données, nous n'oserions nous prononcer à cet égard. Les mêmes documents, quant à la série des évêques Franciscains de la ville de Maroc, nous manquent encore tout à coup jusqu'à l'an 1405 ; à cette date nous serons à même de la reprendre au grand honneur de la famille de St François. Cette lacune tient peut-être à ce que Rodrigue n'eut pas de successeur immédiat, par suite de quelque persécution suscitée par les Sarrasins à cette Eglise, qui se sera ainsi trouvée privée de son pasteur et toute bouleversée durant un veuvage de près d'un siècle. Mais, à vrai dire, nous n'avons pas non plus assez de renseignements pour pouvoir rien affirmer à cet égard. Sans doute, à la fin d'une si longue période, nous verrons monter sur le siége épiscopal un certain Ange (on ne sait pas juste si c'était un prêtre séculier, ou s'il appartenait à l'Ordre des Frères Mineurs ou à un autre Institut), que nous appellerons le cinquième prélat Franciscain de cette Église de Maroc. Cependant nous trouvons un argument fort sérieux pour soutenir le contraire dans l'état si florissant où, à cette époque, ces chrétientés des côtes africaines se présentent à notre admiration. Quand l'on y réfléchit bien, cette prospérité ne se concilie guère avec un long et désolant abandon, tel que celui où, dans la première hypothèse, nous avons supposé que le Saint-Siége aurait dû laisser cette Eglise, à cause des tristes circonstances qui ne permettaient pas de la pourvoir d'un pasteur. D'autre part, dans les conditions si heureuses où l'avaient placée les missions Franciscaines, il est impossible que Rome tardât si longtemps à lui envoyer un évêque pour occuper un siége qui existait depuis plus de soixante dix ans, à moins qu'une terrible tempête, suscitée par les Maures, n'eût ébranlé et même entièrement renversé cette Eglise ; or il n'y a aucune trace historique qui annonce un pareil malheur. Nous aimons à rappeler ici, au contraire, combien Nicolas IV se plaignait de la vacance d'un an à peine qu'il y eut entre l'épiscopat de Blanc et celui de Rodrigue ; cela prouve que dès lors les Papes appréciaient comme extrêmement

(1) *In opere apostolico sanctissimè atque fructuosè laboravit* (Id. ibid.).

(2) *Donec depositis mortalitatis exuviis, ad piorum laborum præmia feliciter evolavit* (Ibid.).

importante la présence d'un pasteur particulier dans l'Eglise de Maroc, et le reste des lettres que nous avons ci-dessus citées rend ce point encore plus manifeste. Disons pourtant que si, grâce à la Mission et à la Province des Frères Mineurs, il y eut une série non interrompue d'évêques qui résidaient certainement au siége de cette Eglise, on peut seulement conjecturer que ces évêques n'étaient pas toujours de l'Ordre des Frères Mineurs, mais qu'ils appartenaient au clergé séculier ou à d'autres Instituts qui travaillaient avec eux à la même vigne du Père évangélique, tels qu'étaient notamment les Frères Prêcheurs et les Frères de la Miséricorde.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

TOSCANE.

Lettre du R. P. Vincent Bocci, *Observantin de la Province de Toscane, au Rédacteur des Annales, sur les Missions données en Toscane par les Franciscains en* 1865.

Florence, au Couvent de tous les Saints, pendant la Station de l'Avent 1865.

Très Révérend Père Marcellin,

Comme il est bon et honorable de publier les choses que Dieu opère par le ministère de ses serviteurs à l'avantage du peuple chrétien, surtout dans un siècle calomniateur et persécuteur des religieux, je me propose de vous faire connaître les travaux qu'ont entrepris et les fruits spirituels qu'ont recueillis dans les âmes nos Missionnaires Franciscains dans les différents diocèses de Toscane à l'occasion du jubilé de cette année (1865), afin que vous en fassiez mention dans vos Annales des Missions Franciscaines.

Vous savez qu'il n'a pas été possible d'établir une maison de Missionnaires dans notre Province de St-Bonaventure en Toscane, comme le désirait le révérendissime général le P. Venant de Celano, à cause des services si variés et si multiples que nous sommes appelés à rendre aux nombreuses po-

pulations du pays. Néanmoins on a pu atteindre le même but en se servant d'habiles et zélés prédicateurs qui, sans quitter leur propre couvent, se tinssent toujours prêts à voler là où les évêques les appelleraient pour évangéliser les peuples. A cet effet, je demandai à la Congrégation de la Propagande les pouvoirs spéciaux de missionnaire apostolique honoraire, puis je priai le T. R. Vicaire Jean François Testi de vouloir bien désigner quelques-uns des plus zélés prédicateurs de la Province que leur dévouement disposerait à se consacrer à cette œuvre. Ce fut fait ; et voici les noms des sujets désignés qui s'emploient avec zèle et fruit dans ces saintes missions, sans compter beaucoup d'autres zélés prédicateurs qui seraient disposés à prêter leur concours à la première demande :

Le T. R. P. Innocent Francesconi, le T. R. P. Vincent Bocci, le R. P. Professeur Emile Cardini, le R. P. Professeur André Lupori, le R. P. Augustin Giannotti, le R. P. Jean Facond Giannotti, le R. P. Tobie Trafeli, le R. P. Hyacinthe Conti, le R. P. Isidore Giorgi, le R. P. Alphonse Semiani, le R. P. Benjamin Ducceschi, le P. Chérubin Braccini, le P. Octave Jacomini, le P. Thomas Rosellini, le P. Augustin Cenci, le P. Santi Fusini, le P. Héraclius Ghelli, le P. Gervais Forti, le P. Léandre Signori, le P. François Gori, le P. Horace Ducceschi, le T. R. P. Joseph Mastropieri, le T. R. P. Louis Gallicani et le T. R. P. Louis Paoletti.

Cela dit, parlons de nous. En publiant le jubilé de 1865 que le Pape Pie IX a accordé par sa bulle *quantâ curâ* du 8 décembre 1864, les Evêques de Toscane ont consulté les besoins de leurs diocèses, et l'ont accordé qui dans un temps, qui dans un autre, de manière que les ministres évangéliques eurent à entreprendre une campagne qui dura toute l'année 1865. Ce fut précisément dans cette circonstance que les fils du patriarche séraphique d'Assise purent prouver au monde qui les calomnie et les persécute qu'ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres. On les vit, animés de l'esprit d'un St Antoine de Padoue, d'un Bienheureux Jean de Parme, d'un St Jacques de la Marche, d'un St Jean de Capistran, d'un St Bernardin de Sienne et d'autres, sortir de la solitude du cloître, aller distribuer la parole de vie, réformer les mœurs des peuples et gagner de toutes parts des âmes à Jésus-Christ.

Les diocèses où nos zélés Missionnaires exercèrent un ministère plus actif furent celui de Fiesole, qui fut évangélisé presque tout entier; puis, ceux de Lucques, de Florence, de Livourne, de Pescia, de Pontremoli et de Volterre,

où ils ont prêché partout à la grande satisfaction des populations et avec grand fruit pour les âmes. Mais le diocèse où les Missionnaires Franciscains se signalèrent davantage, et notamment ceux du couvent de Giaccherino, fut le diocèse de Pistoie, dont le vicaire capitulaire est le savant et zélé Mgr Jean Breschi; en quelques années il a par ces Missions évangélisé tout ce vaste diocèse. Ainsi cette année nos prédicateurs, secondés par deux Pères réformés du couvent de l'Incontro, ont rompu le pain de la parole divine aux fidèles de plus de trente paroisses dans ce seul diocèse. Avec quel fruit pour les âmes, c'est ce que sait Dieu seul, lui qui voit le dedans des cœurs. Mais je puis vous dire, qu'on voyait les fidèles accourir par milliers pour entendre la parole divine, pour déposer le fardeau de leurs fautes aux pieds des confesseurs dans les tribunaux de la pénitence, et pour recevoir le pain des anges à la table Eucharistique. Cela prouve que la foi n'est pas encore éteinte dans le cœur de ces catholiques; mais il faut qu'une voix apostolique les réveille et les ranime. Il faut aux prêtres du courage et du zèle pour la conversion des pécheurs et le salut des âmes, de peur qu'ils ne doivent un jour s'écrier en vain : *Malheur à moi parce que je me suis tû !* — Je vous adresse ci-inclus les *souvenirs* que nous avons fait imprimer pour ces populations; vous pourrez les publier, si vous le jugez bon. On vient de mettre sous presse à Florence un livre destiné à nos Missions; il a été inspiré par la dévotion à l'Immaculée Conception, à laquelle il tend d'un bout à l'autre.

Recevez les hommages de celui qui se déclare avec une haute estime

Votre très-dévoué et très-reconnaissant Serviteur,

Fr. Vincent Bocci.

I. Fidèles, appartenez à la Très-Sainte Vierge en récitant tous les jours le chapelet dans vos familles. Dites chaque jour la *Petite Couronne* de l'Immaculée-Conception, composée de 12 *Ave Maria*, et de 3 *Gloria Patri*. Si vous ne le pouvez pas, récitez au moins 3 *Ave* et 2 *Gloria*.

Voici la manière de réciter la Petite Couronne :

Au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. *Première partie.* — Bénie soit la Sainte et Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie. — Un *Pater*, quatre *Ave Maria*, et un *Gloria Patri*. — De même à la deuxième et à la troisième partie.

Sa Sainteté le Pape Pie IX a daigné accorder 300 jours d'indulgence

pour chaque fois qu'on récite la Petite Couronne, et une indulgence plénière par mois à quiconque l'aura récitée tous les jours du mois, par le bref du 22 juin 1865.

On gagne 100 jours d'indulgence, chaque fois qu'on dit : *Bénie soit la Sainte et Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.*

Pour gagner les indulgences de cette prière, il n'est pas nécessaire de tenir le petit chapelet en main quand on le récite, il suffit de dire simplement douze *Ave Maria*, et trois *Gloria Patri.*

II. Souvenez-vous, mes frères, dans toutes vos actions des fins dernières, c'est-à-dire de la mort, du Jugement, de l'Enfer et du Paradis, et vous ne pécherez jamais (*Ecclésiastique*, 7).

III. Respectez le nom de Dieu, parce qu'il est saint et terrible ; sanctifiez le dimanche, parce que c'est le jour du Seigneur ; respectez l'église, parce que c'est la maison de Dieu (*le Saint-Esprit*).

IV. Enfants, honorez votre Père et votre Mère, si vous voulez être heureux ; Pères et Mères, élevez bien et ne portez pas à la colère vos enfants, et obéissez tous aux supérieurs légitimes (*St Paul, I aux Corinthiens*, 6, — *aux Hébreux*, 13).

V. Fuyez les choses déshonnêtes, les imprécations, les blasphêmes, les larcins, et l'attachement désordonné aux choses mondaines, parce que ni les voluptueux, ni les médisants, ni les voleurs, ni les avares ne posséderont le royaume de Dieu (*St Paul I aux Corinth.* 6).

VI. Ne négligez jamais la prière ; fréquentez tous les mois les Sacrements, et si vous tombez dans le péché, relevez-vous et confessez-vous aussitôt (*St Jacques*, 2).

VII. Soyez fermes dans votre foi, parce que sans elle il est impossible de plaire à Dieu et d'obtenir le salut. Aimez-vous mutuellement; car la charité est le lien de la perfection, et sans elle il n'y a point de salut.

VIII. Respectez le Pontife Romain; car il est le Vicaire de Jésus-Christ, le chef et le fondement de l'Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut pour l'homme.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du Très-Rév. P. Grégoire des Grottes, *au Révérendissime P.* Raphael de Pontecchio, *Général de l'Ordre, sur le départ de trois sœurs franciscaines du monastère de Gemona pour les Missions d'Amérique.*

Révérendissime Père,

C'est le 30 octobre dernier que sont parties les trois sœurs qu'on demandait, accompagnées du R. P. Léon Pacilio de Naples, l'excellent missionnaire apostolique. Ce sont la sœur Marie Gertrude du Très-Saint Sacrement, de Zug en Suisse; la sœur Marie Pèlerine du Saint-Esprit, de Rome; la sœur Marie Constance du mont Thabor, de Bolsano. Toutes les trois s'en vont animées de l'esprit de Jésus-Christ et du vif désir d'aider, selon leur pouvoir, à cette Mission franciscaine, en même temps qu'elles sont douées des bonnes qualités nécessaires au succès de l'œuvre à laquelle elles sont appelées. La première, déjà brevetée comme institutrice par les gouvernements suisse et autrichien, joint à la connaissance de l'allemand, sa langue maternelle, celle du français, de l'italien, et un peu de l'anglais; elle est, en outre, très adroite dans tous les ouvrages de son sexe. La seconde, initiée à deux autres langues, est fort habile dans les ouvrages domestiques les plus délicats et dans la broderie. La troisième connaît deux langues et se distingue par la solidité de son jugement et de son talent.

L'institut ne voulait point se priver de trois excellents sujets qui lui étaient extrêmement utiles, et se proposait d'en désigner d'autres également propres à la mission qu'il s'agissait de remplir; mais S. Antoine de Padoue, qui en est le gardien et le protecteur spécial, ne laissa point tranquilles tous ceux qui devaient d'une façon quelconque concourir au choix tant que ne fussent point désignées les trois religieuses susnommées. On pourra voir là une dévotion exagérée; cependant il y a un ensemble de circonstances tout à fait particulières qui nous a laissé à tous cette opinion. Il faut donc espérer que sous un pareil guide tout est bien et tout continuera à aller bien à l'avenir.

Le matin du jour du départ les trois sœurs furent admises à la sainte table et après la messe on exposa l'ostensoir. On récita ensuite les prières pour les voyageurs, on chanta l'antienne *Si quaeris* au saint protecteur et l'on finit par la bénédiction solennelle du S. Sacrement.

Maintenant, tant en mon nom qu'en celui des sœurs, je remercie Votre

Paternité Révérendissime de la bonté qu'elle a eue de jeter les yeux sur leur institut pour le bien de cette Mission. Et sollicitant pour moi et pour elles votre bénédiction séraphique, je me plais à me dire de nouveau avec une vénération filiale et un profond respect,

De Votre Paternité Révérendissime

Le très humble, très dévoué et très reconnaissant inférieur,

FR. GRÉGOIRE DES GROTTES DE CASTRO,

Professeur jubilaire, ex-ministre provincial et commissaire visiteur des Missions tertiaires.

Lettre du P. LÉON PACILIO DE NAPLES, *Observ. réformé de la province de Naples, qui accompagnait les sœurs susnommées, au même Révérendissime Père général.*

Winsted (Connecticut) ce 15 décembre 1865.

Révérendissime Père Général,

C'est le cœur plein de reconnaissance envers la miséricorde divine que j'ai l'honneur de faire part à Votre Seigneurie Révérendissime de notre heureuse arrivée en Amérique. Après un voyage assez périlleux à cause de la saison peu favorable en laquelle nous l'avons fait, le bon Dieu a daigné nous introduire sains et saufs dans le pays qu'il nous appelle à cultiver. Tous les Pères et Sœurs que la bienveillance de Votre Paternité Révérendissime a confiés à mes soins n'ont pas supporté trop mal un voyage si fatigant et sont arrivés en bonne santé. J'ai trouvé à New-York le T. R. P. Custode, auquel j'ai présenté et remis tous mes compagnons, me déchargeant dès lors de toute responsabilité. Le P. Custode a décidé que les Sœurs resteraient à New-York pour diriger la classe élémentaire attachée à notre Mission allemande ; il a emmené avec lui à Allegany le P. Lecteur Antoine de Palma, le P. Léon Edouard de Fossombrone, et les deux diacres Fr. Eugène et Fr. Diomède. Le P. Anaclet de Roccagorga me fut adjoint pour aller à Winsted, où j'ai, en outre, près de moi le P. Léon de Saracena, en qualité de vicaire, le P. Jérôme Collins, Irlandais, et le frère lai Umile, aussi Irlandais. Voilà une petite famille, peu nombreuse sans doute, mais bien organisée et pleine d'ardeur, Dieu merci. C'est, après Allegany, la seule (bien qu'elle ne soit

constituée que depuis un an) qui forme un couvent soumis à la règle de l'Observance, tandis que toutes nos autres n'ont chacune que deux Pères. Cela est dû à l'activité et au zèle du Très Révérend Custode et du P. Léon de Saracena, auxquels il faut attribuer tout le mérite du bien immense qui se fait, à la gloire de Dieu, dans cette Mission, bien dont j'aurai l'honneur d'entretenir Votre Paternité Révérendissime dans une prochaine lettre, en lui donnant à cet égard tous les détails désirables.

Avant de quitter New-York, je suis allé avec le P. Custode visiter Mgr l'archevêque Mac-Closkey, à qui j'ai eu l'honneur de remettre les lettres vénérées de Votre Paternité Révérendissime. Mgr les a reçues avec la considération qu'elles méritaient et a écouté avec le plus vif intérêt tout ce que j'ai eu l'honneur de lui dire sur la bonté avec laquelle Votre Paternité Révérendissime a daigné accueillir toutes les demandes que je lui ai faites à Rome, et sur la sollicitude paternelle qu'elle veut bien apporter à suivre le développement et les progrès de nos Missions. Mgr s'est senti plus consolé que je ne saurais l'exprimer par l'arrivée des nouveaux Missionnaires, et en particulier par celle des religieuses; il m'a chargé de faire connaître son extrême satisfaction à Votre Paternité Révérendissime, et en même temps de lui présenter ses remerciements et ses devoirs. Mon saint évêque Mgr François Mac-Farland a exprimé les mêmes sentiments, quand il a reçu les lettres de Votre Paternité Révérendissime; il peut encore à peine croire lui-même qu'il ait enfin un couvent des fils de S. François dans son diocèce, cet immense diocèse où *aucun* ordre monastique n'avait pénétré jusqu'ici! Quant aux lettres de Votre Paternité Révérendissime à Mgr Timon, le P. Custode s'est chargé de les lui remettre lui-même, en me dispensant, à cause de la grande distance et des neiges qui sont tombées, d'aller jusqu'à Buffalo.

Je termine en remerciant Votre Paternité Révérendissime de l'honneur qu'elle m'a fait de me confier la Mission difficile qu'avec l'aide du Seigneur j'ai menée à bonne fin. Les Pères Missionnaires, quand ils m'ont quitté, m'ont prié d'offrir à Votre Paternité Révérendissime l'assurance de leur soumission et de leur filial et respectueux dévouement. Les Sœurs m'en ont dit autant. Je me félicite d'avoir conduit en Amérique ces trois anges de bonté, dont j'attends beaucoup pour la gloire de Dieu, et je suis convaincu que c'est à cause des ferventes prières de ces trois âmes d'élite que Dieu dans sa miséricorde nous a tous préservés d'un naufrage presque certain

lors de la tempête terrible contre laquelle il nous a fallu lutter dans l'Océan pendant dix-huit longs jours.

Que Votre Paternité me bénisse et me croie, avec la plus sincère affection filiale et une profonde vénération,

De Votre Paternité Révérendissime,

Le fils très-humble, très dévoué et très-reconnaissant,

Fr. Léon Pacilio de Naples,

Miss. Apost.

Lettre des trois religieuses arrivées en Amérique au même Révérendissime Père Général

Révérendissime Père Général,

Il m'est donné aujourd'hui pour la première fois d'adresser quelques lignes à Votre Paternité Révérendissime pour lui annoncer notre heureuse arrivée à New-York le 5 décembre ; mais nous ne pûmes entrer que le 9 dans la nouvelle maison de S. Antoine, notre très-aimable protecteur et supérieur.

D'abord nous nous prosternons humblement pour vous remercier, après le Seigneur, d'avoir bien voulu jeter des regards favorables sur nous, les dernières de vos filles, en nous appelant à une si grande œuvre.

Malgré quelques dangers et quelques accidents, en mer surtout, nous sommes arrivées saines et sauves au terme tant désiré. La divine Providence nous a donné pour guide et pour compagnon le R. P. Léon ; mais il se comporta vraiment à notre égard en père si tendre qu'il nous entoura au moral et au physique des soins les plus vigilants, et partout il sut trouver le moyen de nous faire mener en pleine liberté la vie qui convient à des religieuses. Je vous dis pour votre consolation que durant tout le voyage nous n'avons jamais logé dans une auberge, mais toujours dans des monastères où l'on nous traitait avec la plus tendre affection et avec des égards dont nous n'étions nullement dignes. Oh ! oui, nous devons à notre bon Père Léon une reconnaissance éternelle, puisque nos bien aimés supérieurs eux-mêmes n'auraient pu faire pour nous plus qu'il n'a fait. En voici une petite preuve que je n'oublierai jamais. Les meilleures places étaient déjà toutes occupées sur le navire ; le P. Léon eut beaucoup de peine à trouver au premier pont une bonne et commode cabine ; mais c'était *non pour lui*, mais bien pour

les pauvres Sœurs; pour lui-même il n'avait *aû dessous de nous* qu'une cabine obscure sans air ni lumière. Je pourrais citer beaucoup d'autres faits du même genre. C'est pourquoi nous prions Votre Paternité Révérendissime, le cœur pénétré de reconnaissance, d'envoyer mille bénédictions à celui qui a rempli à notre égard pendant près de six semaines le rôle de l'archange Raphaël, et qui nous servira désormais de Père et de directeur, suivant les ordres que lui a donnés le T. R. P. Custode. Quant à nous, comblées de tant de grâces, nous tâcherons, Dieu aidant, de répondre à notre vocation et de nous montrer de plus en plus de véritables filles de S. François, notre père séraphique, et de Votre Paternité. Notre confiance toute filiale nous fait avouer que la crainte saisit souvent nos pauvres cœurs, à la vue de notre insuffisance, de notre faiblesse, de notre indignité; mais en même temps nous nous appuyons sur le bras puissant de Dieu. Nous vous supplions donc, Père Révérendissime, bien instamment de nous aider de vos saintes prières et d'envoyer souvent dans la lointaine Amérique votre bénédiction que nous sollicitons en ce moment. Prosternées aux pieds de Votre Paternité Révérendissime, nons demandons la faveur de les baiser respectueusement. Oh! que nous nous estimerions heureuses de recevoir avec votre bénédiction quelques avis paternels!

Avant de clore ma lettre, je veux encore vous dire que nous avons ouvert nos classes le 11 décembre. Le nombre des élèves est considérable, et leurs dispositions me paraissent très satisfaisantes. En effet, il y a lieu d'admirer la bonne volonté des habitants : tous nous aident de toutes les façons et mettent tout à notre disposition. Le R. P. André se surpasse pour ainsi dire lui-même, tant il fait de bien! Vous voyez que nous ne trouvons autour de nous que des pères, des mères, etc. Ma lettre est devenue plus longue que je ne pensais, pardonnez-le moi; mais le cœur s'épanche aussitôt sans qu'on s'en aperçoive quand on se trouve aux pieds d'un Père que nous a donné le Seigneur lui-même; mon affection spirituelle et filiale a entraîné ma plume au-delà des limites.

Nous aimons à nous dire dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

De Votre Paternité Révérendissime,

New-York, au couvent de S. Antoine, 13. 12. 65. 89. W. 51 Street.

Les très-humbles et indignes filles,
Sœur Marie Constance du Mont-Thabor.
Sœur Marie Pèlerine du Saint-Esprit.
Sœur Marie Gertrude du Très-Saint Sacrement.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre du P. Thomas Corsetti, *Obs. de la Province de Toscane, au Révérendissime P. Général de l'Ordre, sur les Missions franciscaines dans l'Amérique Méridionale.*

Très-Respectable Révérendissime Père Général,

Après le laps de temps si long qui s'est écoulé depuis que je n'ai pu vous écrire, c'est-à-dire au bout des six mois nécessaires pour franchir la distance du détroit de Gibraltar à Valparaiso, le souvenir de toutes vos bontés, non moins que la soumission filiale, m'obligent à vous adresser la présente lettre. Je le fais avec d'autant plus de plaisir que, me trouvant précisément en mesure de vous donner des détails très-certains et extrêmement intéressants, qui prouvent à la fois la fécondité de ces Missions et l'activité des ouvriers à l'œuvre en ce moment, je puis me promettre du zèle infatigable de Votre Paternité Révérendissime et un bienveillant accueil et des efforts pleins de sollicitude pour que d'autres Missionnaires, poussés par l'esprit divin, se rendent en ces contrées, afin d'y cultiver la vigne de l'agriculteur céleste; elle est fertile et elle n'a pas un nombre suffisant d'ouvriers. Avant tout je crois cependant utile de vous faire un récit rapide de notre voyage, en ne mentionnant d'ailleurs que les choses essentielles et en omettant les autres, qu'on peut négliger, pour abréger, bien qu'elles aient aussi leur importance.

Or c'est le 5 du mois de juin qu'ayant mis les voiles au vent, nous passâmes le détroit de Gibraltar et nous nous lançâmes dans l'immensité de l'Océan. A partir de ce moment nous eûmes un vent favorable et, par suite, une mer si calme que nous franchîmes sans embarras sérieux et même très facilement la ligne équinoxiale (passage d'ailleurs très-difficile et plein d'ennuis de toutes sortes à cause de la chaleur excessive qui y règne). Le 29 juillet nous arrivions à la hauteur de *Buenos-Ayres*, et continuant de là notre chemin dans les mêmes conditions, nous nous trouvions le 15 août en vue du cap Hoorn. Là notre bonne fortune ne tarda point à changer tout à fait au pire. Le jour même une tempête très-violente qui nous y surprit commença à nous faire connaître tous les dangers que peut présenter le terrible cap, et pendant cinquante jours consécutifs nous dûmes louvoyer autour de lui. Les trente premiers jours nous eûmes à souffrir toute sorte de maux, à cause de l'agitation des flots, et nous étions toujours près de la mort sans pouvoir avancer

d'une seule bordée loin du cap. Dieu voulut cependant que nous nous tirâmes de cette mauvaise position, et suivant ensuite notre chemin avec un vent favorable, nous mouillâmes le 17 octobre à Valparaiso, où nous nous trouvons actuellement.

Dans l'immensité de la grande mer qu'il nous fallut franchir, un très-grand nombre de choses appelèrent notre attention : ainsi nous vîmes une multitude de poissons d'une grandeur démesurée nager réunis ; nous observâmes une grande troupe de dauphins qui, rangés au passage de notre bâtiment, semblaient vouloir applaudir à notre marche ; le doux gazouillement de beaucoup de petits oiseaux aux couleurs variées, qui voltigeaient gracieusement autour de notre navire, nous faisait penser à la magnificence de leur créateur ; la solennité avec laquelle nous célébrâmes la fête du Thaumaturge S. Antoine, et par une messe chantée, et par un panégyrique, et par des décharges réitérées d'artillerie, et par le son joyeux de la cloche, jointe à tout le reste, nous eût presque fait croire que nous nous trouvions non sur les flots, mais plutôt dans un temple somptueux. Prendre à différentes reprises plusieurs poissons, entre autres un poisson qui ne pesait pas moins de six quintaux ; observer des troupes innombrables de petits poissons ailés qui s'élançaient hors de l'eau en prenant la fuite ; la vorasité des grands poissons qui cherchaient à s'entre-dévorer ; la vue des oiseaux aquatiques, nommés *payards*, mais en si grand nombre, et quelques-uns d'une grandeur telle qu'ils nous frappaient d'une véritable stupeur, voilà autant de choses qui nous intéressaient plus que je ne saurais le dire. Mais ce qui nous encouragea bien autrement, ce fut la rencontre de divers navires qui sillonnaient les mêmes eaux que nous. Tout cela nous soutint certainement et nous servit de distraction durant un si long voyage ; néanmoins, tandis que nous nous réjouissions de ces circonstances, mille motifs d'inquiétude et de douleur ne nous manquaient pas.

Ce terrible cap Hoorn sait quelles et combien grandes ont été nos transes ; car, ainsi que je vous le disais plus haut, pendant trente jours nous fûmes exposés à ses fureurs. Les tempêtes se succédaient sans intervalle, une première n'avait point cessé que déjà une seconde s'avançait à grands pas ; encore n'étaient-elles point, comme d'ordinaire, de courte durée ; mais elles se prolongeaient jusqu'à trente heures sans trêve ni relâche ; le vent menaçait d'abattre à chaque instant les mâts, les antennes et tout le reste, tandis que les vagues s'apprêtaient à nous engloutir. Parmi toutes ces horribles

tempêtes il faut signaler celle du 14 septembre; car il semblait ce jour là que les éléments et les astres fussent rebelles aux lois de leur système; il semblait que les abîmes furieux conspirassent notre ruine. Disons seulement, pour ne point nous étendre trop sur ce sujet, que cet affreux ouragan nous inspira une telle frayeur que nous étant tous réconciliés avec le Seigneur par la confession sacramentelle (ce que nous pûmes d'ailleurs faire fréquemment durant tout le voyage), nous nous tenions disposés à devenir le jouet des vagues, en recommandant le mieux qu'il était possible dans une pareille angoisse chacun son âme au Seigneur.

Cependant Dieu, qui ne voulait point notre mort et qui n'avait peut-être permis ce déploiement de fureur de la nature qu'afin d'exciter notre ferveur et d'augmenter notre amour tant pour lui que pour notre prochain, décida que ce jour là même nous reculassions un peu avant le soir vers Monte-Video, comme en effet nous le fîmes. Mais à peine étions-nous arrivés en vue de l'île dite des *Etats* que la tempête cessa et que la mer reprit le calme le plus complet. En conséquence, nous résolûmes, après une nouvelle délibération, de cingler une seconde fois dans la direction de Valparaisso, et ce même cap Hoorn, qui venait de se montrer si méchant, si implacable, devint si tranquille que quiconque ne l'eût vu qu'en ce moment l'eût certainement regardé comme le passage le plus facile. Le 6 octobre nous entonnâmes le *Te Deum*, parce que nous étions enfin sortis d'un lieu si redoutable; mais cette consolation fut encore troublée par la perte d'un marin qui tomba à l'eau et qu'il fut impossible de sauver.

Voilà en abrégé tout ce que je puis vous dire sur notre voyage, en vous faisant de plus observer qu'au milieu de tant de misères nous nous sommes maintenus alertes et vigoureux, signe manifeste de la protection spéciale du Seigneur, qui nous appelle réellement ici.

Maintenant je vais vous donner, comme je l'annonçais plus haut, quelques détails sur l'état actuel de ces Missions. A peine étions-nous arrivés que je mis un soin particulier à recueillir, autant que ce me fut possible, toutes les nouvelles, tous les faits concernant la situation des Missions chiliennes. A cet effet je m'abouchai avec le très-digne P. Préfet de ces Missions, c'est-à-dire le R. P. Lecteur Diègue Ciuffa, réformé de la Province de Rome, et j'appris de lui que les vérités chrétiennes se propageaient de jour en jour, jetant des racines de plus en plus profondes dans un sol où l'on a vu ces semences produire des germes, puis des fruits presque prodigieux.

Effectivement nos confrères franciscains maintiennent ici un très-grand nombre de Missions au milieu des Indiens, et le gouvernement lui-même se fait gloire de les soutenir et de les protéger. Leur vie exemplaire et leur zèle leur ont attiré l'estime universelle de tous les honnêtes gens. Et qu'on n'attribue pas uniquement cette estime à quelque vertu stérile des missionnaires ou bien à la piété et aux bons sentiments de ces peuples. Sans doute l'instinct religieux de ceux-ci contribue beaucoup à redoubler leur vénération et leur respect envers les ministres sacrés; mais en ce pays-ci on peut, sans craindre de se tromper, n'attribuer une si grande estime qu'à leurs mérites et à leurs travaux, puisque, si les indigènes sont animés d'un sincère esprit de religion, le nombre des étrangers de toutes les parties du monde, anglais, français, espagnols, italiens, qui résident ici, est tellement considérable, et ils manifestent une aversion si profonde pour les vérités évangéliques et par suite pour ceux dont la mission est de les propager, qu'ils n'auraient pas manqué de capter la bienveillance de ces bons indigènes et de les exciter contre les ministres de Dieu, dans le cas où ils n'auraient pas forcément reconnu en eux les caractères d'une vertu solide; or la vertu persécutée ne laisse pas que de subjuguer l'admiration même de ses plus cruels ennemis.

Aussi les résultats que les missionnaires ont obtenus, malgré leur petit nombre, sont-ils tels qu'on eût pu à peine en espérer autant s'ils avaient été cinq fois plus nombreux. Rien que dans la Valdivie, ils ont eu le bonheur d'attirer à la lumière de l'Evangile cinq *caciques* (c'est le nom des chefs indiens), dont l'un, presque octogénaire, avait jadis tué son père, sa mère et un missionnaire; il fut converti par le P. Michel Ange Astraldi, Observantin de la province de Rome. En même temps que ces caciques, on baptisa plus de six mille personnes, tant hommes que femmes et enfants. Les missionnaires ont obtenu le même succès dans les autres contrées jusqu'où s'étendent leurs travaux. C'est pourquoi le gouvernement, touché de pareils résultats, voulut reconnaître et récompenser justement le mérite des prêtres qui les procuraient, en publiant, entre autres éloges, dans le journal dit *le Mercure de Valparaiso*, ces propres paroles : « Dieu s'est plû à leur faire produire des effets auxquels n'ont jamais pu arriver les autres missionnaires, depuis que ces Missions ont été fondées. » Le journal intitulé le *Télégraphe de la Concezione* ajoute : « Les fruits que ces Apôtres ont recueillis par leurs sueurs sont on ne peut plus manifestes, et par là ils se sont ac-

quis dans toute la République Chilienne des titres durables à la reconnaissance de tous les citoyens. »

Enfin il n'y a pas encore quinze mois que ce gouvernement, non moins humain que religieux, informé et convaincu de l'activité de nos missionnaires par tant de preuves éclatantes, pria le P. Préfet de tâcher d'envoyer quelque missionnaire dans l'Archipel de Magellan et à la Terre de Feu, où aucun n'avait encore pénétré. En effet, un prêtre s'y rendit (un seul, car le manque de sujets ne permettait pas d'en envoyer plusieurs), sans souci ni des outrages, ni des accidents, ni des maux, ni de la mort même qu'il aurait pu rencontrer dans des régions si sauvages, le cœur tout enflammé d'une ardente charité envers des malheureux qui sont aussi nos frères, et à qui l'on ne peut reprocher leur ignorance que parce qu'ils sont nés dans des lieux impraticables, loin du sein de notre auguste religion. Je tiens à ce que Votre Paternité Révérendissime sache quel a été le résultat d'une pareille entreprise par une lettre que ce missionnaire a adressée au gardien du collége de Castro ; je vais la transcrire ici traduite *in extenso* de l'espagnol, telle qu'elle se trouve dans le journal de Santiago du mois de septembre de cette année (1844).

Lettre du Missionnaire de l'Archipel de Magellan au gardien du Couvent de Castro.

Port St Philippe, ce 26 juin 1844.

Très-estimé et très-respectable P. Supérieur,

J'ai reçu le 20 du présent mois votre excellente lettre en réponse à la mienne du 19 février. Elle m'a rempli d'une grande consolation, surtout à cause des sages conseils que vous voulez bien me donner. Après Dieu, je remercie encore infiniment Votre Paternité Révérendissime des charrettes et de tous les autres objets que vous avez eu la bonté de m'envoyer et que j'ai reçus en même temps que votre lettre à l'arrivée du bâtiment.

Je vais maintenant vous dire quelques mots sur les Indiens de la *Terre de Feu* et de ceux de la Patagonie. Le 23 février un Indien arriva avec trois femmes du port St Philippe, et le même jour ce nègre dont je vous parlais dans ma lettre précédente, débarquait au port de *Peyetsaba*. Le 2 mars six indiens et six femmes avec deux enfants, venant des premières îles de le

Terre de Feu, me firent visite, et le 20 du même mois je baptisai une petite fille de 7 à 8 ans, originaire du même pays. On appelle ces Indiens *Jamiscun* ou *Indiens aux canots*. Ils construisent ces canots avec l'écorce des arbres et les lient avec de la ficelle qu'ils tirent de cette même écorce; ce sont les femmes qui fabriquent et qui conduisent ces canots, tandis que les hommes s'y tiennent parfaitement tranquilles, se chauffant en mer aux rayons du soleil. Tous les vêtements de ces Indiens consistent en un manteau de cuir ; ils se nourrissent de chair de loup, de chat, de *pacaro* et de coquillages; ils sont d'un caractère très-doux et très-aimable, mais fort voleurs.

Le 27 mars j'ai vu arriver le cacique Sandeone avec 27 Indiens, trois Indiennes et un jeune garçon, et le lendemain la femme de ce cacique, accompagnée de deux chefs, outre le nègre susmentionné, soixante Indiens, tant hommes que femmes, et une multitude d'enfants. Tous ces Indiens là sont de la Terre de Feu et vont toujours à cheval.

Les habitants de la Patagonie, soit les hommes, soit les femmes, sont très-grands, gras et corpulents ; la plupart ont une taille de sept pieds, et il y en a même qui la dépassent ; ils sont extrêmement affables, plus doux et plus enclins au christianisme que ceux de la Terre de Feu ; car, comme je vous le disais dans une autre lettre, les Patagons ne laissent pas que d'avoir une certaine idée de notre religion : quand ils se trouvent en quelque danger, ils font le signe de la croix et lèvent les yeux au ciel. Ils se couvrent, tant les hommes que les femmes, comme les Indiens des îles, d'un grand manteau de cuir ou de peau de loup, de chat, d'autruche ou d'autres animaux, de la chair desquels ils se nourrissent.

Le 29 du même mois j'ai baptisé solennellement les quatre enfants du cacique Sandeone. Votre Paternité ne saurait s'imaginer la joie que j'ai goûtée ce jour là. J'espère que quand j'irai vivre au milieu de ces pauvres gens, j'aurai la consolation d'en régénérer un très-grand nombre dans le bain baptismal.

Le 30, *Vissel*, principal cacique, vint avec vingt Indiens et autant de femmes outre beaucoup d'enfants des deux sexes; et par suite des rapports de familiarité intime que je nouai avec ce chef et des cadeaux que je fis particulièrement à ses femmes et à ses enfants, voyant qu'ils me témoignaient tant de reconnaissance et d'affection, je leur demandai si je ne pourrais pas aller vivre chez eux et en même temps y établir une mission. Ils me répondirent qu'ils en seraient fort aises et qu'ils étaient impatients de jouir de ma

compagnie. De plus ils me promirent que la viande ne me manquerait jamais tant que je resterais parmi eux, et qu'ils feraient à mon égard ce qu'ils avaient fait à l'égard de deux anglais qui avaient passé dix mois près d'eux et qui durant tout ce temps là ne manquèrent jamais de viande ; enfin ils m'assurèrent qu'ils désiraient tous se faire chrétiens.

Mon cher Père, la moisson du Seigneur est bien abondante en ce pays-ci ; mais il ne s'y trouve pas assez d'ouvriers. Il y en manquera toujours, je crois, tant que la colonie ne prendra pas plus de stabilité, tant qu'on n'appréciera pas mieux la fertilité de ce sol et l'abondance de ses produits. Les prêtres qui viennent ici doivent être animés d'un véritable esprit apostolique, d'abord, parce qu'on n'y connait point d'autre nourriture que la viande des animaux déjà désignés ; puis, parce que le subside au missionnaire ne suffit ni à son entretien ni aux besoins des Indiens.

L'été prochain je me propose d'entreprendre les courses qu'il me sera possible de faire, afin de voir et de connaître ces Indiens mes frères, et dès que j'aurai le nécessaire, je fixerai ma résidence au Port St Grégoire, précisèment à l'endroit que les Indiens habitent la plus grande partie de l'année. De là je les suivrai dans tous les campements pour les catéchiser et les réunir en une agglomération, si Dieu m'accorde la grâce d'y réussir. Je suis porté à croire que la plupart des Indiens doivent rester dans la Terre de Feu, et comme il y a dans les environs du Port St Grégoire une très-belle plaine, d'où l'on peut aller rejoindre à cheval les Indiens et se rendre facilement à l'île de la Terre de Feu, j'ai résolu de fixer ma demeure près de ce port et d'y bâtir un petit couvent ; car le lieu dans lequel nous nous trouvons actuellement est à une distance d'environ trois lieues de ce port et ne répondrait pas à mes vues.

Je prie Votre Paternité de vouloir bien communiquer le plus tôt possible ces nouvelles au P. Préfet et de lui demander qu'il cherche le moyen de se rendre ici pour régler les affaires si nombreuses de nos missions. Je la prie encore, ainsi que toute la chère communauté qu'elle dirige, de ne point oublier de recommander au Seigneur votre indigne serviteur et frère, afin qu'il daigne me maintenir dans sa sainte grâce et dans les sentiments de ferveur dont je sens aujourd'hui mon cœur pénétré, et que je puisse réussir dans la culture de cette partie de sa vigne. Je vous supplie, en outre, et même vous charge d'exhorter tous ses inférieurs, et en particulier les jeunes clercs à venir dans quelques années prendre part à mes travaux ; car

je regarde comme nécessaire un plus grand nombre de prêtres, qui puissent s'éparpiller dans les divers endroits où les Indiens partagés par groupes passent la plus grande partie de l'année.

L'hiver en ce pays-ci commence au mois de mai ; il est très-rigoureux et toujours accompagné de beaucoup de neiges et de gelées. J'en conclus qu'il doit y faire l'été une chaleur proportionnée, et que par conséquent les productions du sol doivent être assez abondantes.

Malgré la misère à laquelle je me trouve réduit, je suis très-content, je jouis d'une santé parfaite, et j'en souhaite autant à Votre Paternité ainsi qu'à toute sa famille monastique.

Je vous avais envoyé deux manteaux tels que les Indiens les portent, pour aller au-devant du désir qu'ont peut-être de les connaître les religieux de votre maison ; je l'ai fait par l'intermédiaire de naufragés qui ont quitté ce port le 5 mai en se dirigeant vers celui de Chiloé. Après une navigation de vingt jours ces malheureux rétrogadèrent, n'ayant plus le courage d'avancer parce qu'ils se servaient d'une chaloupe que nous leur avions nous-même procurée.

Ils rentrèrent donc au port St Philippe, mais sur un bâtiment qui venait en cette colonie, et me rendirent les deux manteaux. J'en fis cadeau aux deux commandants du navire, pour me montrer reconnaissant des faveurs que j'en avais reçues ; car ils m'avaient donné des chaussures, des bas et d'autres objets commodes dont j'avais un extrême besoin dans ce climat ; mais au printemps, lors du retour des Indiens, je pourrai me procurer encore un de ces vêtements, et ainsi satisfaire à vos désirs. En attendant je vous adresse une caisse de livres de piété qu'on m'a donnés comme épave d'un bâtiment qui a échoué à environ soixante quinze lieues de ce port pour que je les distribue à mes confrères et aux enfants de l'école. Que Votre Paternité n'oublie pas de m'envoyer ce que je lui ai demandé, d'après les indications que je lui ai transmises par le moyen de la *Galetta Ancu*, qu'on me dit devoir quitter le port St-Philippe au mois d'août prochain. Veuillez avoir soin de garder la couleur de ces vingt bâtons de cire d'Espagne, ainsi que des étoffes que je vais distribuer à mes Indiens et Indiennes pour qu'ils puissent couvrir leur nudité, puisqu'ils ne portent d'autre vêtement que leur manteau ; car ces couleurs là sont précisément celles qui leur plaisent davantage. J'ai déjà distribué à ces pauvres Indiens mes mouchoirs et presque tous les autres effets à mon usage. Pour les ha-

biller avec une certaine décence, il faudrait que j'eusse à ma disposition un fonds entier de boutique. Je vous donne tous ces détails, afin que vous vous préoccupiez de ma situation et que vous m'aidiez autant que vous le pourrez.

A la première occasion favorable je vous écrirai encore. En vous présentant à part mes salutations ainsi qu'aux Pères du collége et de la Province, je me mets à la disposition de tous ; car je me fais gloire d'être le plus fidèle et le plus dévoué serviteur et frère de tous,

Fr. Dominique Pasolini, de la province de Bologne,
Missionnaire de l'Archipel de Magellan.

Au Révérend P. Paulin Thomani, gardien du Couvent Franciscain de Castro.

En transcrivant cette lettre, je me suis borné à la traduire littéralement, afin que tout ce qu'elle contient échappe à toute censure et à toute altération.

Voilà ce que je devais d'abord vous dire. Un peu plus tard le P. Préfet vous donnera des détails plus précis sur les débuts, les progrès et les résultats de ces Missions. Nous nous remettrons en route le plus tôt possible, et quand nous serons arrivés à destination, je vous écrirai de nouveau pour vous informer de tout ce qui nous arrivera ici.

En terminant, je vous demande au nom de tous votre bénédiction séraphique, je vous offre les meilleurs souhaits et je me déclare avec beaucoup de plaisir,

De Votre Paternité Révérendissime,
Le très-humble, très-reconnaissant et très-dévoué
Valparaiso, 14 nov. 1844. Serviteur et inférieur
Fr. Alphonse Corsetti.

P. S. Je dois vous faire deux observations : la première, c'est que, vu le grand besoin de missionnaires qu'on a ici, je me suis décidé, sur les instances réitérées du P. Préfet, à y laisser le P. Lecteur Guillaume Guglielmi et le P. André Mariani, espérant que ces dispositions seraient ratifiées par Votre Paternité Révérendissime ; la seconde, c'est que j'ai fait erreur dans ce que j'ai dit plus haut de la conversion d'un cacique ; car cet homme n'avait tué qu'un missionnaire qui cherchait à le convertir ; mais, il s'était longtemps servi pour des usages profanes d'un calice et d'autres objets sacrés : chose que j'avais oublié d'ajouter.

QUATRIÈME PARTIE.

Appendices du discours sur l'Itinéraire du B. ODERIC MATTIUSSI *d'Udine, missionnaire apostolique de l'Ordre des Frères-Mineurs.*

(SUITE ET FIN. — Voir pp. 326 et 333).

VI. CAUSES DES INTERPOLATIONS DES TEXTES.

Les textes imprimés ayant été pris dans les manuscrits du xve siècle, de 1401 à 1448, il faut que nous nous reportions à ce temps là, pour nous rendre compte des interpolations. Il n'est pas nécessaire de signaler les causes communes qui ont amené des variantes plus ou moins graves dans tous les anciens manuscrits; car elles sont connues non-seulement de ceux qui ont fait des recherches spéciales sur la paléographie, mais même de ceux à qui leurs études de choix ont fait tomber d'anciens manuscrits entre les mains. Rappelons plus tôt une cause particulière à notre affaire.

Un extrême désir de connaître les contrées de l'Asie orientale régnait au xiiie, au xive et au xve siècle; ce désir se maintint et s'accrut jusqu'à ce qu'à la fin du quinzième siècle l'immortelle découverte de Christophe Colomb donna une nouvelle impulsion à ces recherches.

Le bruit que firent et la terreur que causèrent les irruptions des Tartares en conquérant par les armes les immenses régions situées entre la mer du Japon et le Danube, entre les terres glaciales et les îles de la Malése, portèrent la grande âme et le zèle apostolique du pape Innocent IV à tâcher d'adoucir par la puissance surhumaine de la prédication évangélique ces terribles conquérants, qu'on ne pouvait vaincre par les armes. A cet effet il leur envoya en 1245 comme premiers missionnaires des Frères de St-François et de St-Dominique. Après cette première mission, d'autres religieux furent envoyés avec succès, si bien qu'en 1306 le pape Clément V nomma le frère Jean de Monte Corvino archevêque et primat de toute la Chine avec sept évêques suffragants.

Les relations que les missionnaires avaient données à leur retour de ces expéditions apostoliques se répandaient bientôt dans toutes les capitales d'Europe à cause de la singularité des peuples, de la nouveauté des pays inconnus, et des prodigieuses richesses des royaumes qu'ils avaient visités, et la connaissance en passait au peuple par l'intermédiaire des moines des Ordres mendiants qui se trouvaient en contact avec les gens de toutes les classes. Il en résultait que les récits, les itinéraires, les faits étaient reproduits par plusieurs personnes qui aimaient à garder le souvenir de ce qu'elles avaient appris.

Lorsque plus tard, après la conclusion de la paix en 1299 entre les républiques de Gênes et de Venise, on commença à vulgariser le récit de Marc Polo, qui avait vécu tant d'années au Cathay, la description qu'il avait laissée de cette immense région, quoique plus complète et pleine de choses tout à fait étonnantes et étranges pour les nations européennes, loin d'apaiser, ne fit qu'accroître la curiosité publique, et de toutes parts on demandait d'autres documents qui vinssent confirmer ces merveilleux récits.

C'est environ trente ans après que la relation du bienheureux Oderic parut à l'appui de celle du Vénitien. Comme elles se prêtent des éclaircissements mutuels, elles auraient pu fournir une base sûre à une géographie de l'Asie à cette époque, dégagée de toutes fables et de toutes absurdités, si trente ans plus tard l'Anglais Jean de Mandeville n'avait publié son Itinéraire. Ce voyageur, d'un caractère bizarre, d'une humeur inquiète, toujours à la recherche de l'extraordinaire, quitta l'Europe en 1327 et revint de l'Asie en 1360, après les plus singulières aventures. Il écrivit l'histoire de ses voyages en y mêlant, au dire de La Renaudière, pour la rendre plus intéressante, des récits d'anciens auteurs, des scènes et des descriptions tirées des romans de chevalerie, des réminiscences des ingénieux contes des Arabes et des Sarrasins parmi lesquels il avait vécu. Il la dédia au roi Edouard III, et en peu de temps elle se répandit dans toute l'Europe.

Il s'ensuivit que, par goût pour toutes ces nouveautés provenant de l'Asie, les uns de leur propre mouvement, les autres sur les instructions d'autrui, réunirent parfois en un seul manuscrit et copièrent également les trois relations, ou que d'autres fois, ne reproduisant qu'une seule des relations, ils y mêlaient ce qu'il y avait de plus merveilleux dans celle de Mandeville, ou bien encore, que les copiant toutes les trois, ils ajoutaient à chacune ce qui leur semblait y manquer par la comparaison des deux autres, afin, pensaient ils, de la compléter.

Ainsi les plus anciens manuscrits de Paris et de Berne, qui sont du XIVe siècle, contiennent les trois relations ; un autre manuscrit du même temps renferme le travail de Marc Polo et celui du B. Oderic, ainsi que le manuscrit Luchesini, de Lucques, et le manuscrit Cicogna, d'après lequel Venni publia son édition, tandis qu'une copie manuscrite du XIVe siècle ne donne que Polo et une bonne partie de Mandeville ; la seconde narration imprimée par Ramusio est une refonte arbitraire du travail de l'un et de l'autre, donnée sous le nom d'un seul.

Il s'ensuivit en outre que, comme la relation du B. Oderic était, comparativement aux autres, plus sobre de détails, elle fut plus sujette que l'ouvrage de Marc Polo à être farcie, de la part de crédules copistes, des fables imaginées par Mandeville.

Ajouter que ni Polo ni le B. Oderic, soit faute des données nécessaires, soit parce qu'ils n'attachaient pas d'importance à la chose, ne prirent dans leurs récits le soin de démentir les assertions des anciens géographes sur certaines particularités de l'Asie orientale, dont leurs observations avaient dû leur démontrer l'inexactitude ou la fausseté. Les contemporains de notre voyageur, qui admettaient comme véridique les descriptions de Ctésias, de Ptolémée, de Pline, de Solin et d'autres auteurs grecs et latins, croyaient, lorsqu'ils copiaient un texte de l'Itinéraire du B. Oderic, rendre l'ouvrage plus complet en y insérant ce qui, à leur avis, y manquait, et ils empruntaient surtout à Solin, qui faisait autorité en ce temps-là, comme on le voit dans le *Trésor* de Brunetto Latini et dans le *Ditta mondo* de Fazio degli Uberti.

Ainsi les interpolations, que présentent les divers textes de l'Itinéraire du bienheureux Oderic et qui contiennent des fables ou des absurdités, proviennent des additions faites par les copistes d'après Mandeville ou Solin. Pour faire une confrontation convenable, il nous aurait fallu une édition complète de Mandeville ; mais nous n'avons pu nous procurer que celle qui a pour titre : *Jean de Mandeville, ouvrage contenant beaucoup de choses merveilleuses, corrigé et nouvellement imprimé à Venise en* 1567.

VII. COMBIEN IL EST DIFFICILE DE RECONNAÎTRE L'IDENTITÉ DES LIEUX.

Tous ceux qui se sont livrés tant soit peu à l'étude de la géographie comparée savent parfaitement combien de recherches et de comparaisons ont dû faire les savants pour reconnaître dans les noms de royaumes, de provinces et de villes employés par Marc Polo, les lieux de l'Asie qu'il a parcourus et décrits, et qu'il y en a plusieurs dont il n'est pas encore possible de déterminer la situation.

Chinois, Tartares, Arabes, Indiens, tous donnaient à une même ville ou à une province un nom différent, d'après le génie et la prononciation de leur propre langue. Marc Polo et les autres voyageurs du moyen âge, adoptant l'un ou l'autre de ces noms, l'écrivirent suivant leur alphabet, de sorte que, si on le compare avec les noms donnés par les voyageurs modernes, il paraît quelquefois tellement dénaturé qu'on ne parvient à le reconnaître que par de laborieuses recherches. Adrien Balbi a fait observer qu'une transformation semblable arrive même de nos jours dans les noms des pays éloignés, par la seule diversité de l'alphabet syllabique des différents peuples européens qui font des voyages de long cours. Bien plus, aujourd'hui encore, il est dans l'Europe orientale, là où des peuples parlant des langues différentes occupent un même territoire, il est telle ville et tel pays qui ont un nom particulier en chacune de ces langues. Joignez à cela le laps de cinq siècles et les changements qu'ont dû amener, en conséquence, les vicissitudes historiques, physiques et sociales de ces régions.

La difficulté s'accroît dans le cas actuel par suite des altérations des copistes qui paraîtraient incroyables à quiconque n'aurait pas l'habitude de déchiffrer des manuscrits. Donnons en un exemple dans les textes de notre bienheureux, en ne comparant que les deux premières pages de l'édition de Venni avec les trois autres textes livrés à l'impression. Il y a eu non loin de Trébisonde un château qu'on ne pourrait indiquer maintenant; on le nomme dans les quatre textes *Zanega, Zanga, Tegana, Tegena.* On y appelle la ville d'Erzeroum *Arziron, Acceron, Carztron, Caricon.* On y donne au mont Ararat les noms de *Sobissacclo, Sollisaculo, Sarbisacolo, Sabisorbolo.* L'antique Ecbatane y est nommée tour à tour *Suisis, Susis, Suora, Suors ;* la ville de Sultanieh, *Soldònia, Soldania, Soldonina ;* la mer Caspienne ou de Bakou est indiquée sous ces divers noms : *Bachac, Bacud, Abacuc, Abacut.*

Ce serait donc faire preuve de peu de critique de taxer une indication d'erronée ou de mensongère parce qu'un nom aurait été estropié ou parce qu'un royaume aurait été agrandi ou rapetissé de manière à ne pas les laisser reconnaître à l'aide des dictionnaires modernes de géographie comparée ; ce serait courir le risque de se délivrer à soi-même un brevet d'ignorance, plutôt qu'ébranler la créance due à un voyageur. D'autant plus que les textes imprimés de notre bienheureux ont subi toutes sortes d'interpolations et d'altérations. On a défiguré jusqu'aux noms de pays des deux premiers compilateurs; car on fait de l'un le Fr. Guillaume de *Solagna,* de *Sologna,* de *Sassonia,* et de l'autre, le Fr. Henri de *Glars,* de *Glatz.* de *Glats.*

VIII. DE QUELQUES RÈGLES HISTORIQUES.

On traitait en 1753, devant la Sacrée Congrégation des Rites, la question de savoir si l'on pouvait permettre d'introduire la cause de la canonisation du bien-

heureux Oderic. L'introducteur de la cause était le cardinal Prosper Colonna de Sciarra, et le postulateur, le P. Laurent Ganganelli, depuis cardinal de la sainte Eglise, et plus tard Souverain Pontife sous le nom de Clément XIV. Ludovic de Valenti, promoteur de la foi, ne se tint pas pour satisfait de ce que, lors de l'examen de 'Itinéraire du bienheureux Oderic, il eût été jugé qu'il ne contenait rien de faux ou de contraire à la Foi et aux bonnes mœurs, ni aucune doctrine nouvelle ou étrangère ou opposée soit à l'opinion commune soit aux errements de l'Eglise ; il opposa quelques objections à la vérité du récit du bienheureux. Le postulateur Ganganelli, en prenant la défense, ne se borna point à démontrer que, quand même le récit contiendrait quelques erreurs, on ne saurait imputer ni mensonge ni imposture à l'auteur; il entreprit, en outre, de justifier l'ouvrage, en établissant certaines règles historiques, extraites de S. Augustin, qui fussent comme la pierre de touche au moyen de laquelle on vérifierait les passages incriminés, avant de les rejeter comme faux. Voici ces règles :

Première règle. — Il ne faut pas rejeter une histoire comme incroyable ou comme fausse parce qu'elle parle de choses dont nous n'avons ni une notion ni une idée exacte.

Deuxième règle. — Il ne faut pas entacher de fausseté un récit parce que l'existence des choses qu'il mentionne nous paraît étrange et contraire à l'ordre naturel, que nous supposons être l'ordre commun.

Troisième règle. — Pour qu'on puisse raisonnablement prêter créance à un récit quelconque, il suffit que les choses qu'on y raconte puissent se démontrer et se prouver soit par notre expérience, soit par le témoignage de personnes dignes de foi.

Quatrième règle. — Il est très-croyable qu'il y ait quelque part des choses qui ne se trouvent pas près de nous.

Cinquième règle. — Il n'est nullement incroyable que dans les temps passés il ait existé des choses dont l'on ne trouve plus trace aujourd'hui.

Sixième règle. — *Non nobis videri absurdum debet, ut quemadmodum in singulis quædam monstra sunt hominum, ita in universo genere humano quædam monstra sint gentium* (Aug. *De civitate Dei,* lib. XVI, cap. VIII). Cette règle-là, nous l'avons reproduite dans les propres expressions de S. Augustin, qui la développe amplement, parce qu'elle renferme la raison logique pour laquelle on a anciennement admis l'existence de tribus *monstrueuses* entières, sur la relation d'hommes qu'on ne soupçonnait pas d'imposture. Même dans les temps modernes, Linnée et Buffon, au dire de Rienzi, ont cru que les habitants de l'île de Nicobar avaient des queues comme les animaux ; ils ne l'auraient pas cru, si le fait leur eût paru absurde en soi (1).

(1) La fable des *hommes à queue* vient de ce que certains sauvages des îles méridionales portent pour tout vêtement une petite ceinture terminée derrière le corps par un nœud pendant qui, vu à distance, a paru à quelques voyageurs être une dépendance de l'épine dorsale. C'est ainsi que le fait a été expliqué, il y a environ trois ans, dans le *Natuurkundig tijdschrift* de Batavia, par un officier hollandais résidant depuis de longues années à l'île de Bornéo. Adrien Balbi avait donné, il y a plus de vingt-cinq ans, la même explication de ce conte, dans son *Abrégé de Géographie,* article *Nikobar.* *Note du traducteur.*

IX. ESSAI D'ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LE RÉCIT DU BIENHEUREUX ODERIC.

Les observations précédentes nous ont mis sur la voie pour examiner quelques-uns des détails singuliers énoncés dans le récit du bienheureux Oderic. Comme le faisait remarquer le postulateur Ganganelli, il faut choisir l'un des textes imprimés, afin qu'on puisse le comparer avec les autres. Car, comme ils ne se ressemblent pas, ce serait peine inutile que de vouloir les défendre chacun à part. Le bienheureux Oderic n'a fait qu'un seul récit; par conséquent, les contradictions entre les divers textes ou les interpolations que présentent deux versions ne sauraient venir de lui.

Ganganelli a choisi le texte des Bollandistes, mais ils ne l'ont pas imprimé en entier. Ajouter à cela qu'on n'avait pas encore mis au jour le texte du manuscrit de Liruti publié par Venni, et c'est, nous l'avons dit, celui qui nous paraît être le plus authentique. Nous l'adopterons donc dans notre examen, en citant les passages d'après l'édition de 1761, non pour en faire un commentaire ou une complète apologie (l'érudition nécessaire nous manquerait); mais laissant cette tâche aux savants, nous tenterons un essai qui prouvera au moins que, si même avec une science médiocre on arrive à faire de l'ouvrage une défense suffisante, on pourrait avec plus de science la justifier entièrement. Avant tout nous voulons faire observer que le bienheureux Oderic n'ayant raconté que des choses qu'il avait vues de ses propres yeux ou apprises de la bouche de personnes dignes de foi, quand même ces dernières choses seraient reconnues pour des fables, elles n'enlèveraient rien à sa véracité. De tout ce qu'il raconte il n'y a rien que n'admissent les hommes instruits de son temps et même des deux siècles postérieurs, comme on le voit par les traités de physique, d'histoire naturelle et de cosmographie du XVIe siècle. Nous citerons le texte de Venni en indiquant les pages; car nous ne saurions dans notre opuscule reproduire les phrases.

1° P. 46. — L'histoire de cet habitant de Trébisonde qui avait des milliers de perdrix apprivoisées qu'il menait à leur pâture dans la campagne, cette histoire qu'on prétendait autrefois être fausse, ne présente maintenant aucune difficulté. Des voyageurs ont vu tant en Asie qu'en Amérique mener ainsi les perdrix à la pâture, comme les Gallinacés, et les ouvrages récents de zoologie signalent la propriété qu'ont ces oiseaux de s'apprivoiser et de vivre dans les lieux habités.

2° P. 46. — L'existence du corps de St-Anastase au-dessus de la porte de la ville de Trébisonde est une interpolation manifeste; car ce détail manque absolument dans les deux textes de la compilation de Fr. Henri. Nous ne saurions, du reste, indiquer comment cette interpolation existe.

3° P. 47. — A propos de l'*arbre sec* dont parle aussi Marc Polo, notre texte porte : *in istâ* (Tauris), *ut dicitur, est arbor sicca in una masceta.* Le voyageur vénitien le place non dans une mosquée, mais dans une plaine qui, dit-il, en prend le nom. On ne peut donner ici que des explications fort incertaines. Lazzari en a fait la province du Korassan en Perse; cette indication *in una masceta* semblerait s'appliquer à quelque objet du culte superstitieux des Sarrasins. Comme, d'ailleurs, il n'est pas fait mention de l'*arbre sec* dans la relation de Fr. Henri, on pourrait croire qu'il y a là un passage introduit dans notre texte par des copistes qui l'auront pris dans Marc Polo.

4° P. 47. — Marc Polo parle aussi de la ville des Rois Mages. On en a parlé

comme d'une tradition constante du pays, qui n'est pas contraire à des notions certaines; car les interprètes sacrés ne sont pas d'accord sur la patrie de ces heureux Sages, qui sont venus, les premiers entre les gentils, adorer le Verbe de Dieu fait homme. Toutefois les textes du bienheureux Oderic ne contiennent pas la légende fabuleuse de la *pierre de feu*, sur laquelle s'étend longuement l'auteur vénitien.

5° P. 48. — Dans le texte des Bollandistes on trouve *Ur*. Cette version semble préférable à celle de notre texte qui porte *Hus*, mot auquel les copistes ont ensuite ajouté ceux-ci : *Civitatem Job*, comme on le voit par la comparaison du texte qu'a publié le P. Marcellin, et qui porte *Ur* sans autre addition. La description donnée par le B. Oderic et l'ordre de l'Itinéraire se rapportent mieux à l'ancienne ville d'Ur, qui était précisément située *à capite Chaldeœ versus tramontanam*, suivant le texte cité, plutôt qu'à Hus, que les géographes placent entre l'Idumée et l'Arabie déserte.

6° P. 49. — Les effets meurtriers du climat d'Ormuz sont minutieusement décrits par Marc Polo. La particularité qui y est racontée est une interpolation empruntée au chap. 131e de Mandeville, et c'est parce qu'ils ont regardé ce passage comme tel que les Bollandistes l'ont omis.

7° P. 49. — La description de la caverne merveilleuse prouve combien notre version est généralement préférable à celle de Fr. Henri. Les rats de Pharaon ainsi que les grandes plantes légumineuses décrites par les naturalistes rendent très-facile l'intelligence du texte.

8° P. 56 et 57. — Le culte que les indiens idolâtres rendent au bœuf et à la vache, les cérémonies immondes d'un pareil culte, les idoles monstrueuses qu'ils adorent, les victimes humaines qu'ils sacrifient, les femmes qu'ils brûlent sur le bûcher du mari décédé sont des faits confirmés par tous les voyageurs. La domination anglaise dans l'Inde n'a pas réussi à faire entièrement disparaître les superstitions diaboliques d'après lesquelles des dévots, homicides d'eux-mêmes, se sacrifient à l'idole de *Giagrenat*. Nous ferons observer que notre bienheureux Oderic fut le premier qui fit connaître à l'Europe la fête du *Tirunnal*, et la procession sanguinaire du char de *Giagrenat*. Notons encore un passage qui prouve que notre texte est moins altéré que les autres. Le manuscrit de Monaco porte : *Mulieres etiam faciunt sibi barbam, viri nunquam.* On lit, au contraire, dans notre texte : *Mulieres etiam faciunt sibi abradi frontem, et barbam homines non*, ce qui nous donne une phrase intelligible.

9° P. 59. — Comme le manuscrit Udinois de Montegnacco ne parle pas des richesses du roi de l'île, détail qui ne se rattache point à la description précédente, et comme le récit semble s'arrêter à cette partie de la côte indienne que notre bienheureux appelle du nom arabe *Maabar*, il est présumable qu'il y a là une transposition des copistes, et que le passage s'applique plutôt à la description *de insula Sillam* (Ceylan) à laquelle il convient.

10° P. 59 et 60. — La férocité de quelques peuplades des grandes îles de la Sonde est confirmée par des observations récentes; de là, par exemple, les incisions de la face avec des fers rouges, les habitudes sauvages de quelques tribus, l'antropophagie des Battas. On voit par notre texte que l'île visitée par le bienheureux Oderic est celle de Sumatra, et l'on ne sait s'il décrit l'île de Java pour y être allé ou sur simple ouï-dire. Si l'étendue de la superficie indiquée ne répond

pas aux observations modernes, chacun voit que le bienheureux n'a raconté que ce qu'il avait appris, admettant comme exact ce qui n'avait rien d'improbable. En outre, quand il s'agit de chiffres dans les manuscrits. il faut y regarder à deux fois avant d'imputer l'erreur au narrateur; car on sait avec quelle facilité les chiffres peuvent être altérés par les copistes. Le P. Marcellin voudrait conclure de l'étendue assignée à l'île de Java, qu'il doit s'agir là de quelqu'autre île plus grande, ou de toutes les îles réunies de l'archipel malais. Quoique j'incline à croire que la mesure de la circonférence de l'île est exagérée, je me bornerai à dire qu'il y a encore là un point à examiner avec soin. Cependant elle est la même que celle que donne Marc Polo, et on lit dans le manuscrit de Montegnacco *magna insula nomine Iana,* dénomination qui pourrait bien s'appliquer à l'île de Bornéo, que les indigènes appellent *Iana Iava.* Mais quelque soit le résultat des recherches, les difficultés du texte sont également solubles.

11° P. 60. — Venni avance une conjecture tout à fait dénuée de fondement, quand il dit que le royaume de *Bothonigo* est l'île de Bornéo. Tout le contexte l'indique comme un royaume de l'île de Sumatra, qui dans les autres textes de notre voyageur est tour-à-tour appelée *Botterigo, Ressengo* et *Reccemgo.*

12° P. 60. — La description du palais du roi de Java nous semble être une interpolation que les copistes auront faite en insérant en cet endroit la description que donne Polo du palais du roi de Zipango (Japon), et en renfermant en quelques lignes les expéditions malheureuses que fit le grand Khan pour conquérir ce pays. Au temps où fut copié le manuscrit publié par Venni, on avait déjà fait des abrégés et des extraits de l'ouvrage de Polo; ce manuscrit même en contient un sous ce titre : *Extracta et translata de libro domini Marchi Pauli de Veneciis.*

13° P. 60. — Dans la description de l'île de Panten (Bintang) et de Malmasin (Pointe de Malacca), on a réuni diverses notions sur des points de l'histoire naturelle qui concernent plusieurs de ces régions méridionales, et les copistes ont ainsi rapproché ces notices, ou bien notre bienheureux voyageur les aura lui-même confondues dans sa mémoire. Aucune toutefois n'est contredite par les notions que nous possédons aujourd'hui. Oderic parle des arbres de pain, desquels on tire par des incisions une liqueur qui fermente comme le vin, ou bien du sucre (*mel*), c'est-à-dire le sagou (*sagus Rumplii*), et la palme de sucre (*arenga saccarifera*) ; il rappelle l'arbre le plus vénéneux qui existe, sans les exagérations fantastiques de Foersch et de Darwin (c'est l'upa-tinte décrit par Rienzi) ; il fait connaître les petits cailloux qui se trouvent dans le creux des grands roseaux qu'il appelle *casan;* ce sont les suintements siliceux de l'intérieur du bambou, qu'on emploie en Orient comme remèdes sous le nom de *Tabaschir,* et qui servaient aussi d'amulettes au temps du bienheureux.

14° P. 61. — Le royaume de Zampa est le pays de Tsiampa dans la Cochinchine méridionale. L'ordre de la narration et la comparaison du texte avec celui de Marc Polo nous confirment dans cette opinion. Quant au nombre des éléphants possédés par le roi, il n'y a pas lieu de s'arrêter à le fixer, puisque les textes ne s'accordent pas. La pêche et les poissons volants (ou exocets) ne présentent aucune difficulté. Les tortues énormes de la zône torride (*chelonia midas, chelonia imbricata*) sont ici mentionnées; la comparaison (*majorem revolutione trulli eglesie Sancti Antonii de Padua*), quoique manquant au texte de Fr. Henri et paraissant, à raison de diverses circonstances, être une interpolation, ne semblera pas trop hyperbolique,

si l'on réfléchit qu'elle se rapporte aux petites coupoles de la construction primitive de l'Eglise, et non à la coupole de l'Ange de la Basilique actuelle, qui fut élevée en 1424, tandis que notre texte fut écrit en 1401.

15° P. 62. — Rien d'incroyable dans la barbarie des insulaires de Nocueran (Nicobar). L'aspect de chien qu'ils présentaient au bienheureux pouvait venir de l'usage qu'ont encore aujourd'hui les *Rejang* de Sumatra : ils épatent le nez aux enfants, leur compriment le crâne et allongent les oreilles, de telle sorte que, comme l'a dit Rienzi, ils les portent droites et en dehors de la tête. Les géographes nous apprennent d'ailleurs qu'à diverses époques des tribus de la Malaisie ont émigré pour aller s'établir dans les îles de l'Océan indien.

16° P. 63. — Le rubis du roi de Nicueran, ses richesses, la tranquillité et la justice de son gouvernement, tout cela, rapproché du récit de Marc Polo, nous permet de supposer une transposition faite par le copiste. De pareilles données s'appliquaient en ce temps-là au roi de l'île de Ceylan, dont la description suit immédiatement.

17° P. 63. — On ne saurait deviner où l'imagination de la Renaudière et de l'anonyme turinois, son copiste, a pu trouver les hommes à deux têtes qu'aurait vus le bienheureux Oderic. Notre texte porte : *Sunt etiam aves quædam magnæ ut anseres, duo capita habentes*, et le texte de Frère Henri : *Sunt ibi aves multum magnæ, et anseres duo capita habentes*. Ainsi, d'après la première version il y aurait quelques oiseaux grands comme des oies et ayant deux têtes; et d'après la deuxième, il y aurait des oiseaux très-grands et des oies ayant deux têtes. Notre bienheureux ne voyageait point en naturaliste qui se propose d'enregistrer exactement, en le rapportant aux données de la science, ce qui se présente devant lui. Par conséquent il a pu voir de loin de gros oiseaux qui lui paraissaient avoir deux têtes, l'une superposée à l'autre, soit parce qu'ils lui semblaient avoir un double bec, comme les oies chinoises, soit à cause des huppes énormes de plusieurs d'entre eux, soit à cause de l'aigrette prédominante des casoars. Que si l'on veut lire dans la version de Fr. Henri que le bienheureux a vu dans le pays non-seulement de très-gros oiseaux, mais des oies à deux têtes, nous en trouverions l'explication dans ces paroles de Buffon : « les monstruosités sont peut-être encore plus communes dans l'espèce de l'oie que dans celles des autres oiseaux domestiques. Aldovrande a fait graver deux de ces monstres, l'un à deux corps avec une seule tête, l'autre à deux têtes et quatre pieds avec un seul corps (*Histoire natur.* Paris, 1783, t. 24, p. 39). » Notons enfin que ce passage ne se trouve nullement dans la traduction de Ramusio, et que ce n'est pas à cause de la singularité du fait, puisque cet auteur en a recueilli de bien plus étranges, mais parce que le texte udinois dont il faisait la traduction ne le contenait pas. Nous pensons donc que ce détail a été introduit dans l'Itinéraire par les copistes, et qu'ils l'auront emprunté au chap. 147 de Mandeville, où on lit : « il y a là des oies sauvages à deux têtes. »

18° P. 63. — L'île Dondin ou Dandin est décrite avec les caractères que Marc Polo attribue à l'île Anganam, reconnue pour l'archipel d'Andanam. Selon Rienzi, les habitants de l'intérieur sont aujourd'hui même très-barbares et descendent des Andamiens venus anciennement de l'île de Bornéo. Ils étaient à cette époque anthropophages. Le bienheureux nous raconte expressément qu'ils tuaient les vieillards infirmes pour les délivrer de leurs maux, qu'ils en mangeaient la chair,

et il ajoute qu'il a inutilement prêché contre cette horrible coutume. Polo la décrit avec les mêmes circonstances comme pratiquée dans la province de Dragoyan (Sumatra). Les anciens géographes nous parlent aussi de peuples qui suivent ces superstitions parricides. Les règles historiques que nous avons rapportées plus haut nous expliquent la crédibilité du récit, et le témoignage du bienheureux Oderic en garantit la réalité. On ne sait pas si aujourd'hui même il n'y a pas encore des cannibales qui observent ces odieux usages dans l'archipel et dans l'intérieur inexploré des grandes îles de la Sonde. En parlant de l'anthropophagie des Battas de l'île de Sumatra, Rienzi ajoute, après avoir énuméré les cas où ce peuple continue à se faire mangeur d'hommes : « les Battas avaient accoutumé de manger même leurs parents, lorsque ceux-ci devenaient trop vieux ; » et il continue en racontant les circonstances d'une pareille boucherie (*Océanie, vol. Ir, p.* 151*; Venise,* 1838). Venni prenait cette île de Dondin pour celle de Hainan. Une pareille conjecture est erronée, comme on le voit en comparant notre texte à celui de Polo et par la direction du voyage de notre bienheureux.

19° P. 64. — On a traité de fable la relation de 24.000 îles de la mer indienne et des 64 rois couronnés. Mais il importe de remarquer : 1° que notre texte a vingt-quatre en chiffres, et dès lors il serait naturel de supposer qu'il peut y avoir là quelque erreur des copistes ; 2° que notre bienheureux dit que la chose lui a été rapportée, et chacun sait par l'histoire quel langage hyperbolique emploient les Indiens quand il s'agit de leur pays; 3° en prenant ensemble les archipels de l'Océan indien, de la mer de Chine, de la mer de la Sonde, qui sont généralement compris dans la désignation géographique de l'Inde maritime, en y joignant les promontoires des côtes immenses de ces régions, qui passaient aisément pour des îles, ainsi que Marc Polo a qualifié celle de la côte orientale d'Afrique et de tous les îlots voisins de la Terre-Ferme, nous ne dirons pas qu'on atteindrait à un pareil chiffre, parce que nous ne le savons pas; mais on arriverait certainement à un chiffre très-élevé. N'y a-t-il pas au nord de Batavia un groupe d'îlots désigné sur les cartes modernes sous le nom de *mille îles?* Il n'y en a peut-être pas mille; mais cette dénomination vient d'une manière de n'employer que des chiffres ronds. Ainsi il est fort possible qu'au temps du bienheureux on désignât de même le nombre de toutes les îles de ces mers par un chiffre rond, eût-il été exagéré.

20° P. 65. — A propos de Conscala (le Canton d'aujourd'hui , pense-t-on), le bienheureux nous parle du grand nombre de navires qui fréquentent son port. La comparaison qu'on fait dans notre texte avec toute la marine de l'Italie de ce temps-là manque dans le texte udinois. Les oiseaux décrits sont des *pélicans,* que notre texte appelle *anseres*. Les serpents sont des boas qu'on mange très-volontiers, suivant ce que racontent Polo et les voyageurs modernes.

21° P. 66. — Les poules de Fuso (Fu-ceu ou Siuen dans le Fo-Kien) sont celles que les naturalistes appellent poules laineuses du Japon et que Pagnozzi décrit en termes presque identiques à ceux de notre texte, quand il dit : « la poule du Set-Siuen est couverte, au lieu de plumes, d'une laine très-fine, comme un agneau de lait. »

22° P. 67. — Au rapport des voyageurs, on fait encore aujourd'hui la pêche, telle que la décrit notre bienheureux, au moyen des pélicans et des cormorans (les *lu-ve* des Chinois).

23° P. 68. — Le papier-monnaie est très-ancien en Chine; il en est déjà parlé

dans Marc Polo, qui d'abord n'obtint pas créance. L'histoire de cet empire mieux étudiée dans les temps modernes a confirmé les récits des voyageurs du moyen âge. On fabriquait ce papier avec l'écorce du *Morus papirifera* (espèce de mûrier).

24° P. 69. — La visite au monastère des Bonzes, le grand nombre de singes qu'ils nourrissaient et dans lesquels ils reconnaissaient de nobles personnages, suivant leur stupide et fausse doctrine de la métempsycose, ne présentent aucune difficulté à quiconque a étudié les croyances et les usages idolâtriques des Indes et de la Chine.

25° P. 70. — Quoi que Rienzi nous raconte de l'existence, dans l'île de Sumatra et dans les Philippines, de peuplades de pygmées, de 4 pieds 6 pouces de Paris, qu'il appelle *Etalo-pygmées* et *Mélano-pygmées,* il faut rejeter comme une interpolation ce qu'on trouve en cet endroit; car il y a ici un mélange évident de fables empruntées à Pline et à d'autres anciens, presque dans leurs expressions propres. Les particularités les plus incroyables manquent, il est vrai, dans le texte de Fr. Henri, de Glars, et l'on pourrait, par conséquent, admettre son récit. Cependant nous ne croirions pas avoir tort de proposer le retranchement de toute cette histoire des pygmées, d'autant plus qu'ici le récit est tellement embrouillé qu'on n'y trouve pas un sens clair et précis. La source à laquelle on l'a puisée est le chapitre 151[e] de Mandeville.

26° P. 72. — La description de Cambalu, du palais du grand Khan, des richesses et des usages du pays, est à comparer avec celle que nous donne Marc Polo; car elles s'éclairent et se complètent l'une l'autre. Les *Cesani, Cisanæ, Cessenæ* sont les Cigniens, appelés *Cecini* dans le *Trésor* de Brunetto. Il faut également confronter entr'eux les textes de Fr. Guillaume et de Fr. Henri, à cause de quelques variantes (dans plusieurs chiffres) qui peuvent éclaircir certaines difficultés. Il résulte, d'ailleurs, de ces confrontations que le texte de Fr. Guillaume est le moins altéré.

27° P. 86. — En d'autres temps on aurait dû justifier par une dissertation le passage relatif aux enchanteurs faisant voler en l'air des coupes pleines de vin qui s'approchent des lèvres de quiconque veut boire; mais aujourd'hui que la peste du spiritisme a envahi les deux mondes et les premières villes d'Europe, on a vu des spirites faire voler les meubles des chambres, entendre des symphonies dans le vide d'appartements fermés, gronder le tonnerre avec des éclairs au milieu d'une pièce par un temps serein et tranquille, et produire les phénomènes les plus effrayants; Allan-Kardec, grand maître du spiritisme, a dévoilé dans ses ouvrages une partie de ses secrets, et il n'est plus nécessaire de s'arrêter à démontrer que de pareils phénomènes peuvent s'opérer et s'opèrent par la puissance du diable, dans la mesure que Dieu a permise dans son impénétrable providence pour le châtiment et la correction des sociétés travaillées par le naturalisme, l'indifférentisme et l'incrédulité.

28° P. 76. — Le P. Marcellin fait observer que le pays de Cadeli ou Caoli est sans doute la Corée; nous le croyons parce qu'au temps du Khan Kublai on lui avait donné le nom de Co-li. La Renaudière, qui n'était nullement porté à laisser passer les fables qu'il supposait avoir remarquées dans l'Itinéraire du bienheureux Oderic, et qui était, au contraire, tout disposé à y chercher ce qui ne s'y trouvait pas, ne fait aucune mention de l'étrange merveille que l'écrivain, d'après le texte,

enregistre, non comme l'ayant vue, mais comme l'ayant apprise de la bouche d'hommes dignes de foi : *non vidi, sed a fide dignis audivi,* dit-il, en parlant des melons dans lesquels sont renfermés de jeunes agneaux. Ainsi le passage n'existait pas dans le texte consulté par La Renaudière; car celui-ci n'aurait pas manqué de le signaler. Loin de là, La Renaudière lui-même observe que cette bourde est racontée par Mandeville, et en effet, nous la trouvons décrite au chapitre 164 de l'édition vénitienne; par conséquent, il faut regarder tout ce passage relatif au pays de Caoli comme ajouté au récit du bienheureux par des copistes postérieurs; d'autant plus que notre bienheureux ne s'appuie sur aucune analogie pour prouver la crédibilité de ce qu'il rapporte; il ne fait simplement que raconter; seulement dans ce même passage il cherche à faire admettre le fait d'un agnelet dans un melon, par l'analogie tirée d'une autre erreur, celle qui consiste à dire qu'il y a en Irlande des arbres qui produisent des oiseaux, comme l'ont cru même des naturalistes de temps peu éloignés à propos de la *Bernacla;* c'est là précisément l'argument que l'anglais Mandeville fait valoir à l'appui de son conte.

29° P. 78. — Notre bienheureux nomme *Abassi* le chef de la religion thibétaine. Le traducteur anonyme de Henrion se met en tête qu'Oderic le désigne sous le nom de *Dalay-Lama,* et là dessus il lui en fait un grief. Le titre d'*Abassi* est une preuve de l'exactitude historique de notre voyageur; car Tsong-Kaba, qui fut le grand réformateur du bouddhisme thibétain, qui lui a donné les principales formes du culte catholique, que les missionnaires franciscains exerçaient publiquement dans ces régions depuis un siècle, à la grande admiration des indigènes, ne naquit qu'en 1354. La légende thibétaine de Tsong-Kaba porte qu'il fut instruit par un Européen. Après cette réformation, le bouddhisme du Thibet prit le nom général de lamaïsme, et l'Abassi, celui de grand-lama ou Dalay-Lama. Il est vrai que dans le texte publié par le P. Marcellin le chapitre LXVIIIe est intitulé : *de magno Lama infidelium;* mais ce titre a été ajouté par le copiste qui a divisé le récit en chapitres, tandis que dans les autres textes le récit est continu et sans divisions. Le texte du chapitre lui-même prouve cette addition du copiste; car il y est parlé de l'*Abassi* et non du *Lama.*

30° P. 78. — Le récit qui nous ramène dans la province du Manzi (Mangi, Chine méridionale) porte à douter si la description de l'Epulon chinois n'est pas une interpolation empruntée au dernier chapitre de Mandeville. Quoi qu'il en soit, le récit n'implique ni contradiction, ni absurdité.

31° P. 79. — L'histoire du Vieux de la montagne à Ministorte (Rocneddin dans l'Alamut près de Casvin), confirmée par les modernes, concorde avec celle donnée par Marc Polo. Il faut remarquer que dans le texte de Fr. Henri la direction du voyage est mal indiquée soit à travers ce pays, soit à travers celui du prêtre Jean (Vang-can, prince du Tenduc); car on y lit qu'elle avait lieu *versus orientem* du Cathay (Chine septentrionale), tandis que notre texte porte dans l'un et l'autre cas *versus occidentem.*

32° P. 80. — Le traducteur anonyme viendra nous dire que la *vallée des esprits* est une des nombreuses fables ajoutées par le bienheureux Oderic aux *précieuses notions* de Marc Polo; mais, puisqu'il a eu le courage de l'avancer, nous devons le prier de lire cette *précieuse notion* dans Marc Polo lui-même au livre Ier, chapitre 42, et au chapitre 31 de l'édition de Lazzari. Cette vallée est le désert de Lop. « *Cum immundus spiritus exierit ab homine, ambulat per loca arida, quærens*

requiem, et non invenit, » a dit Notre Seigneur (Matth. XII, 43). Nous lisons également dans le livre de Tobie : « *Tunc Raphael Angelus apprehendit dæmonium et religavit illud in deserto superioris Ægypti* (VIII, 3). Du reste, nous avons éclairci ce point au n° 27. Si l'on désirait avoir plus de détails, on pourrait consulter Mirville, *Des Esprits, Paris,* 1854 (surtout dans la deuxième partie).

33° P. 82. — Citons ici l'attestation du bienheureux Oderic sur son récit : *Ego frater Odoricus de Forojulii de portu naonis de Ordine minorum testificor et testimonium perhibeo Reverendo patri fratri Guidoto ministro provincie Sancti Antonii in Marchia Tarvisina cum ab eo fuerim per obedientiam requisitus, quod hæc omnia suprascripta aut propriis oculis vidi, aut audivi ab hominibus fide dignis, quæ etiam omnium illarum partium communiter testabantur.* D'après ses citations, le traducteur anonyme a eu sous les yeux l'édition dont nous-mêmes nous nous servons. Il est vrai que le texte de Frère Henri porte : *testificor coram Jesu-Christo,* sans faire mention du frère ministre Guidotto; mais cette formule pourrait être également admise sans rien ôter à la véracité d'un narrateur qui dit qu'il a vu certaines choses, et que les autres, il les a apprises de gens dignes de foi. La comparaison des deux textes, le caractère d'un homme tenu pour saint par les membres de son Ordre, l'inutilité du serment suffisaient, même sans autre examen critique, pour prouver qu'il y a lieu de préférer la formule de la compilation de Fr. Guillaume. Cependant le traducteur ne s'est pas contenté d'attribuer au bienheureux la formule d'un serment solennel; mais comme s'il avait obstinément cherché à le faire passer pour parjure, il a accumulé les fables inventées par son ignorance, en les regardant comme telles ou en les attribuant au bienheureux Oderic, et a terminé le tableau de ces fables par ces malignes et odieuses paroles : « à chacune de ses assertions Oderic joint un serment pour en attester la vérité. » Ces paroles sont fausses à l'égard de n'importe quelle version; elles sont fausses surtout à l'égard de notre version que le traducteur a cependant connue aussi.

Nous espérons que ce court essai déterminera quelque homme instruit à nous donner une édition, la plus authentique possible, des voyages de notre bienheureux, en l'accompagnant d'un savant commentaire. Ce serait un beau monument de la science cosmographique au moyen âge et une lecture intéressante par la variété et la richesse des détails.

Première procession à Jérusalem depuis plus de six siècles.

Une lettre datée de Jérusalem le 11 octobre 1865 rapporte : « Les nouvelles de la santé publique à Jérusalem sont, Dieu merci, satisfaisantes. Depuis plus de quinze jours le fléau en est disparu, et avant hier on a fait une procession solennelle d'actions de grâces, en visitant successivement les trois églises du St-Sépulcre, de la Flagellation et de St-Sauveur. C'était vraiment un spectacle émouvant que de voir, pour la première fois après plus de six siècles de persécution, la croix parcourir victorieuse ces rues désolées, entre les mains d'un de ces pauvres fils de S. François qui vingt ans plus tôt ne pouvaient pas sortir de leur couvent pour leur ministère, sans être exposés aux attaques et aux insultes. Beau triomphe dû à leur invincible constance et marquant un premier pas fait dans la voie de la liberté, ou du moins de la tolérance religieuse!

ANALECTES

CONCERNANT LA PROVINCE BELGE DES RÉCOLLETS.

NOTICE SUR LE FRÈRE PIERRE DE GAND, MISSIONNAIRE AU MEXIQUE.

Le Couvent des Frères-Mineurs de Bruges a été illustré par les trois premiers missionnaires Franciscains du Mexique.

L'empereur Charles-Quint ayant obtenu du pape Alexandre VI la faculté d'envoyer au Nouveau-Monde, pour évangéliser les pays conquis, des religieux de tous les Ordres, trois Franciscains belges s'offrirent pour faire partie de cette sainte expédition.

C'étaient le P. Jean Vandak, supérieur du Couvent de Bruges, le P. Jean Dora, et le frère Pierre de Mura de Gand (1).

Nos fervents apôtres arrivèrent dans la Nouvelle-Espagne en 1522.

La guerre d'invasion durait toujours. La capitale s'opiniâtrait dans son héroïque défense, et les missionnaires se virent obligés de s'arrêter à Tlascala. Cette ville républicaine, l'ancienne rivale de l'empire de Montezuma, s'était soumise à l'Espagne. Cortez y était tout-puissant, et l'œuvre de l'Evangile y faisait du progrès.

Aussitôt que nos trois Franciscains purent se faire comprendre des Tlascalans, ils se mirent à prêcher. Afin d'assurer l'avenir de la naissante chrétienté, ils fondèrent une école, dans son organisation assez semblable à nos pensions modernes. Là on instruisait les enfants d'abord aux sciences humaines ; en cultivant leur esprit et leur cœur, on les conduisait insensiblement au Christianisme, si bien qu'à l'arrivée du premier Légat apostolique, Martin de Valence, les missionnaires de Tlascala purent lui offrir une foule de jeunes néophytes qui promettaient des chrétiens fervents.

Le légat amenait douze missionnaires Fransciscains.

(1) *Archiv. Conv. Brug.* MS. *ap.* Van den Haute, *Miscellanea.*

Voici comment un auteur protestant décrit la réception qu'on leur fit à Tlascala.

« L'arrivée des révérends Pères dans le pays fut célébrée par des réjouissances générales. Les habitants des villes venaient en corps à leur rencontre. De longues processions d'indigènes portaient des cierges allumés, et toutes les cloches étaient en branle. Sur toute la route, une réception hospitalière leur avait été préparée, et à leur arrivée dans la capitale ils furent reçus par une brillante cavalcade. Cortez, qui la commandait, descendit de cheval, et mettant un genou en terre, baisa la robe du père Martin de Valence, le principal de la Congrégation. Les indigènes, surpris de voir le vice-roi s'humilier ainsi devant des hommes à qui leurs pieds nus et leur humble vêtement donnaient l'air de mendiants, les regardèrent désormais comme des êtres d'une nature supérieure (1). »

L'auteur de la Vie du P. Martin de Valence nous a conservé le long discours du conquérant aux caciques Tlascalans, ayant pour objet de donner aux indigènes une idée relevée de la dignité du Missionnaire catholique.

Le légat et ses compagnons furent charmés de trouver à Tlascala la petite communauté de franciscains belges. Ils admirèrent le bon ordre qui régnait dans l'école, et bénirent Dieu des fruits que la parole de trois de leurs frères avait portés déjà dans ces contrées lointaines.

Vers la fin de 1524, Cortez entreprit sa fameuse expédition du Honduras. Il allait châtier la défection de son lieutenant Olid, qui avait osé se déclarer indépendant. Le P. Jean Vandak et le frère Pierre suivirent l'expédition. Le P. Jean de Dora demeurait alors à Tezcuco.

L'expédition fut désastreuse. La petite armée de Cortez eut à lutter contre toutes sortes d'obstacles. A peine était-on sorti de ces forêts de cèdres et d'acajou dont la profondeur est sans limites, qu'on se voyait barrer le chemin par de larges rivières et de vastes marécages.

On peut lire, dans la *cinquième lettre* de Cortez, ce que ses soldats eurent à souffrir. Beaucoup d'Espagnols tombèrent malades, un grand nombre d'Indiens alliés périrent.

Parmi ceux qui succombèrent on pleura surtout le P. Jean Vandak. Le saint homme, déjà âgé et brisé de fatigue, ne put résister aux incommodités de ce voyage; il alla cueillir au Ciel la palme due à ses mérites.

(1) Prescott, *Hist. de la conquête du Mexique*, III, p. 192.

Au commencement du carême de 1525, l'armée expéditionnaire dressa le camp dans la fertile province d'Aculan.

On venait de découvrir, disait-on, une trame ourdie par le premier empereur du Mexique contre la vie de Cortez.

Ce malheureux prince, Guatemozin, était forcé d'accompagner le conquérant dans toutes ses expéditions. Gardé à vue, il ne pouvait dire un mot qui ne fût rapporté au Général. Il paraît que celui-ci avait décidé alors de se défaire d'un prisonnier qui le gênait. Convaincu de la culpabilité du prince ou affectant de l'être, Cortez ordonna son exécution immédiate.

Ce fut alors surtout que le frère Pierre montra l'intrépide charité qui l'animait. Seul il osa résister à l'arbitraire du conquérant, en lui rappelant les justes jugements de Dieu. Ce fut en vain. Le frère Pierre dut se retirer, et Guatemozin fut pendu aux branches d'un *Ceyba* qui ombrageait la route.

A son retour du Honduras, le frère Pierre se retira à Tezcuco dans la résidence fondée par son cher compatriote le P. Jean de Dora. Ils ne restèrent pas longtemps ensemble; le bon père mourut et laissa le frère Pierre seul chargé de la direction de l'école qu'il avait fondée.

Bientôt l'on se vit obligé de donner à cette institution des proportions plus considérables. D'après les conseils du frère Pierre, le vice-roi Antoine de Mendoza bâtit à Mexico même un grand collége à côté du couvent des Franciscains.

Le supérieur du monastère fut nommé Principal du collége. Quelques-uns des pères enseignaient la langue latine, la musique vocale et instrumentale. Le frère Pierre donnait des leçons de dessin, et dressait les catéchistes, qui à leur tour évangéliseraient les gens de la campagne.

L'organisation scolaire était admirable. On voyait au collége de Mexico, en 1529, ce que l'on a tant admiré depuis, et non sans raison, dans les colléges des Jésuites et des Oratoriens.

Vers le soir, les étudiants se rendaient tous ensemble à la chapelle, et récitaient en commun les matines du petit office de la Sainte Vierge. Ils couchaient tous dans un vaste dortoir sous la surveillance des Religieux. Le lendemain ils se retrouvaient au point du jour dans la chapelle pour y psalmodier une partie de l'office et entendre la messe. Pendant la journée on alternait les classes et les recréations avec les exercices de piété.

« Tous ces enfants, dit le frère Pierre lui-même dans une de ses lettres, savent lire, écrire, chanter, prêcher, et faire l'office divin comme les prê-

tres. Dans cette ville de Mexico, la capitale du pays, cinq cents enfants sont confiés à mes soins. Dans ce nombre, j'ai choisi une cinquantaine des plus intelligents pour en faire mes catéchistes. Je leur apprends, pendant la semaine, ce qu'ils ont à prêcher les dimanches. Alors ils parcourent les villages, y prêchent la vraie foi, et disposent les idolâtres au baptême.

Dans un autre endroit de sa lettre le frère Pierre nous initie au détail de ses occupations.

» Mon compagnon (Jean de Dora) et moi, dit-il, nous avons baptisé au Mexique plus de deux cent mille idolâtres; ou pour parler plus juste, il serait impossible d'en évaluer le nombre. Souvent en un jour nous donnions le baptême à quatorze mille, quelquefois à dix mille, plus souvent encore à huit mille Indiens.

Tous les endroits habités du pays ont des églises ou des chapelles, ornées de tableaux, de croix et d'étendards. Les néophytes d'ailleurs se font admirer par la ferveur de leur dévotion.

» C'est ainsi que nous travaillons tous, dans la mesure de nos forces, à convertir les idolâtres. Mon devoir consiste à les instruire jour et nuit. Dans la journée, je leur apprends à lire, à écrire, à chanter; le soir et durant la nuit, je leur prêche la doctrine chrétienne. »

Le frère Pierre avait soin surtout d'examiner ceux qui allaient s'engager dans le mariage. Il instruisait les fidèles qui, s'étant confessés, demandaient la Sainte Communion. Là où il manquait des prêtres, c'était le frère Pierre qui prêchait. Il parlait fort bien la langue du pays et écrivit en mexicain un *Abrégé de la doctrine chrétienne.* Il institua une foule de confréries, et procura aux nombreuses églises qu'il fit bâtir, des chantres, des clercs, des ornements sacrés, et contribua de tout son pouvoir à la splendeur du culte.

Le frère Pierre aimait donc bien ses chers Indiens. Il adressa plusieurs lettres aux frères-mineurs des Flandres pour les engager à passer les mers et à se dévouer au salut des idolâtres.

Aussi rien n'égalait la vénération des Mexicains pour leur saint apôtre. C'était *leur Père* par excellence. Un jour on vit le lac de Tezeuco couvert d'une multitude infinie de canots voguant dans la direction de Tlascala. C'étaient les Mexicains qui, sachant que leur cher Père allait rentrer dans la capitale, s'étaient concertés pour aller à sa rencontre et lui faire une escorte d'honneur.

Les Indiens reconnaissaient la charité du bon frère non-seulement par

leur docilité et leur affection, mais surtout par une confiance illimitée. Rebutés, opprimés par les conquérants, vivant dans des appréhensions continuelles, les pauvres Indigènes savaient d'expérience qu'ils possédaient dans le frère Pierre un défenseur intrépide. En effet, quoique humble frère lai, le saint religieux jouissait d'un pouvoir immense. Son autorité égalait en quelque sorte celle de l'Archevêque. S'il avait voulu profiter de la dispense accordée par le pape Paul III et obtenue par Charles-Quint, son compatriote, et devenir prêtre, c'est lui qui eût ceint la mitre épiscopale après la mort du vénérable P. Zumarraga. Le saint religieux préféra constamment l'état d'humilité, qu'il avait choisi d'abord.

Il mourut en 1567, après avoir travaillé pendant quarante-cinq ans au salut des indigènes de la Nouvelle-Espagne. Il fut enterré avec beaucoup de solennité dans la superbe chapelle qu'il avait fait bâtir à côté de la magnifique église des Franciscains.

L'Ordre des Frères Mineurs compte le frère Pierre de Gand parmi les douze fondateurs de la province régulière du *Saint-Evangile.*

NOTICE HISTORIQUE SUR THÉODORIC DE MUNSTER.

Le vénérable serviteur de Dieu, à la mémoire duquel est consacrée cette notice, vit le jour à Munster en Westphalie, vers le milieu du quinzième siècle; son nom était Théodoric ou Thierry, ou, comme on disait alors, frère Dierick de Munster. Jeune encore, il se consacra à Dieu dans un couvent de l'Ordre des Augustins; mais, nouvel Antoine, soupirant après une vie plus pénitente, il se détacha, muni d'une permission légitime, de cet Ordre, pour s'incorporer dans la milice franciscaine.

Les historiographes de l'Ordre séraphique nous ont conservé fort peu de détails sur les premières années de Théodoric devenu enfant de saint François; néanmoins, à en juger par les travaux ultérieurs et la sainteté éminente du grand homme, il est plus que probable que son début fut celui d'un fervent religieux et même d'un grand cœur dont l'unique désir était la gloire de Dieu et le salut du prochain. Aussi, malgré leur silence sur le commencement de sa vie religieuse, tous sont-ils unanimes à attribuer son

changement d'habit, non à la mutabilité d'un caractère inconstant, mais à un véritable désir d'une plus haute perfection.

Revêtu de la bure, Théodoric fut bientôt appelé par la voix de ses supérieurs au ministère de la sainte parole; c'était là le vœu le plus ardent de son cœur. Dévoré du zèle de la maison du Seigneur, il se mit à parcourir les villes et les campagnes, et y prêcha avec tant d'onction et de ferveur que les fruits de son apostolat, au rapport des annales contemporaines, étaient aussi nombreux qu'admirables (1). La jeunesse surtout était l'objet de ses soins de prédilection : il comprenait, le bon Père, que de l'éducation des enfants dépend en grande partie le bonheur des familles, de la société et de la religion, et que sans une instruction solide en matière religieuse ces jeunes plantes courent risque de ne rapporter que des fruits dangereux et nuisibles à leurs semblables. Aussi n'épargnait-il ni soins, ni fatigues pour les initier dès le bas âge et aux dogmes que la religion nous enseigne, et aux obligations qu'elle nous impose.

Pour mieux atteindre son but, il composa dans la langue du pays un petit livre intitulé *Miroir du Chrétien (Kersten-Spieghel)*, lequel, par ses éditions répétées et une approbation de l'archevêque d'Utrecht, témoigne assez combien Théodoric savait accommoder son esprit et son langage à la capacité des moins instruits.

Mais c'est surtout au milieu de ses courses apostoliques que Théodoric montra à quel degré il posséda cette mâle éloquence qui fait le véritable Missionnaire. Il brilla, dit une chronique de l'Ordre, à une époque de ténèbres et d'ignorance comme un soleil resplendissant et illumina de l'éclat de ses connaissances et de ses sermons presque toute la Hollande.

L'auteur de la *Vigne de Saint-François*, ouvrage édité à Anvers trois ans après la mort du Père, l'appelle un prédicateur plein de feu et un ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur, *ignitissimus praedicator strenuusque in vinea Domini operator* (2). Inutile donc de dire que les plus beaux succès couronnèrent partout les travaux du Franciscain : à son passage les conversions se multiplièrent, la foi fut ravivée dans les cœurs, et un grand nombre de jeunes personnes, dociles aux exhortations du fervent apôtre, renoncèrent au monde pour s'enfermer avec Dieu dans un monastère.

(1) Voir les quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain de Molanus, publiés par Mgr de Ram, 1re partie, liv. V, c. 24.

(2) *Vinea Sancti Francisci impressa Antverpiae* 1518.

Faute de documents, nous devons nous borner à la relation des faits les plus mémorables de la vie évangélique de Théodoric; or, parmi ceux-là, le zèle qu'il déploya en Hollande, dans le but de pacifier deux factions hostiles, ne tient sans doute pas le dernier rang.

Déjà depuis l'année 1350 ces deux partis déchiraient le beau sol de ce pays. Ils avaient pris naissance dans la mésintelligence d'une mère et d'un fils, Marguerite, veuve de l'empereur Louis, et Guillaume comte de Flandre, qui tous deux convoitaient la possession de ces Provinces du Nord. Une partie de la noblesse hollandaise s'était déclarée pour la mère, et intitulait ses partisan du nom de *Cabillauds;* l'autre, dévouée au parti du comte, portait le nom de *Hoecks* (1). Les communes s'attachaient à l'une ou à l'autre faction.

La mort des deux prétendants ne sut calmer l'irritation des partis, jusqu'à ce qu'en 1440, époque où l'effervescence, quelque temps assoupie, s'était rompue en de nouvelles luttes, Philippe-le-bon, duc de Bourgogne et de Brabant, intervint et réussit à éteindre momentanément cette lutte intestine.

Le mal reparut cependant, et bien cette fois pour fournir un vaste champ de labeur au zèle de notre Père Théodoric. Ce que ni les armes des deux partis, ni la prudence et les soins de Philippe-le-Bon n'avaient pu mener à bonne fin, un pauvre enfant de Saint François, armé du seul glaive de sa parole et appuyé sur le bras de Dieu, était destiné à l'opérer (2).

Théodoric, qui probablement était alors en Hollande, ne put voir qu'avec une extrême amertume des frères s'entr'égorger. Ne consultant que son cœur dévoué au bonheur de ses semblables que ces divisions haineuses menaient chaque jour à une double perte, il s'avisa, malgré les difficultés sans nombre qu'il prévoyait devoir entraver son dessein, à couper court à ces tristes querelles. Dieu dans le cœur et la paix sur les lèvres, il quitte son couvent, et, monté sur une voiture à demi fracassée, il parcourt les princi-

(1) « Ceux qui étaient de la première faction prirent le nom d'un poisson, que les Latins nomment *Asellus,* c'est-à-dire, un *Cabbeliau,* pour marquer que, comme ce poisson dans la mer dévore tous les autres, de même ceux-ci viendraient à bout de leurs adversaires, et qu'ils les vaincraient. Ceux de l'autre parti s'appelaient *Hoeckenses,* mot qui signifie *hameçonniers,* ou un *hameçon,* pour faire entendre, qu'ils seraient comme le hameçon, qui prend d'ordinaire le poisson, quelqu'il puisse être. » *Dictionnaire historique de Moreri,* Tom. II.

(2) Wadding. T. VIII, an 1515.

pales villes de la Hollande : Amsterdam, Haarlem et Leyde, où l'acharnement des factions était plus cruel et partant les ravages plus désolants, virent tour à tour arriver dans leurs murs cet ange de paix. L'âme ardente du Franciscain fait des prodiges ; prodigue de mille vies, s'il les avait, Théodoric vole de rue en rue, agitant des crânes décharnus qu'il ne cesse de montrer aux factieux, en même temps que de sa voix vibrante il les menace de la mort éternelle, s'ils ne renoncent tout de bon à leurs vieilles inimitiés.

Admirable fut en cette occasion la sainte hardiesse du religieux : sans faire acception de personne, il fulmine contre le riche et le grand les mêmes sentences qui dans sa bouche faisaient trembler le pauvre et le petit ; la mort avec son inévitable certitude, le jugement avec sa rigueur et ses conséquences pour l'éternité, l'enfer béant prêt à engloutir sans miséricorde le pécheur obstiné, telles étaient les vérités que le pacificateur faisait retentir à l'envi aux oreilles de ces hommes factieux. « Oui, s'écriait-il, en montrant les têtes de mort qu'il tenait des mains, dites-moi à quel parti l'une et l'autre a appartenu ; tout finit à la mort, sauf l'éternité. » Puis, déroulant à leurs yeux le spectacle affreux de leurs haines et de leurs inimitiés, il leur montrait les foudres d'un ciel vengeur prêtes à tomber sur eux à moins d'un retour sincère à Dieu. Renoncer à toute rancune, déraciner toute haine, déposer tout désir de vengeance, telle est, disait-il, une condition indispensable pour avoir droit au Paradis.

Ces paroles tombèrent comme des coups de foudre sur ces cœurs endurcis ; une terreur salutaire s'empara des plus avancés, et, la grâce aidant, Théodoric eut le bonheur d'éteindre complétement cette guerre intestine, qui jusqu'ici s'était montrée plus forte que les princes et les armées.

La Hollande pacifiée, un autre champ de bataille, mais plus terrible, attendait le généreux athlète. La peste, ce fléau des peuples au moyen âge, s'était abattue sur Bruxelles vers l'an 1489, et y sévissait avec une fureur incroyable. Les pasteurs des différentes paroisses de la ville s'étaient prodigués en ces terribles moments ; quoique nécessaires aux pestiférés, la contagion ne les épargna pas ; le dernier tomba, et Bruxelles put se croire un instant à la veille de se voir privée des secours de la sainte religion.

Dieu alors, toujours père, quand même il frappe, suscita un de ces hommes au cœur noble et magnanime, tout vides d'eux mêmes et débordant de charité envers les malheureux, dont la seule gloire est de se dévouer au service des autres, et la seule devise : *Charité.* Théodoric (c'était l'élu du

Seigneur pour cette œuvre de miséricorde) se trouvait au couvent de Louvain (1), au moment où l'épidémie se déclara à Bruxelles. A la nouvelle de cette terrible épreuve, le saint religieux se sentit intérieurement comme attiré à voler au secours de ces milliers d'âmes en danger de se perdre faute de confesseurs. Il demanda donc et obtint de ses supérieurs la permission de se dévouer au service des pestiférés, et, sur son arrivée à Bruxelles, le magistrat de la ville ayant reçu avec bonheur l'offre du courageux apôtre, Théodoric, au comble de ses vœux, commença sa nouvelle vie de sacrifices.

Les chroniques de ces temps rapportent que, voulant pourvoir à la conservation de ses frères du couvent de Bruxelles, que jusqu'alors l'épidémie avait respectés, le Père se fit construire une tente au milieu de la Grand' place; là, sur une table décemment ornée, il conservait le ciboire avec les saintes Hosties et la boîte des saintes Huiles.

Les malades, auxquels un reste de force permettait de traîner leurs membres souffrants vers ce modeste réduit, se groupaient autour du charitable prêtre, et recevaient de ses mains, après l'absolution de leurs péchés, le corps précieux du Dieu fait Homme, comme dernier gage d'une meilleure vie; et indubitablement Théodoric n'aura-t-il pas manqué à cette occasion de les exciter à la sainte patience et de verser sur ces cœurs à demi brisés par la souffrance le baume divin de ses consolantes paroles.

Puis, monté à cheval et précédé du brave sacristain d'une église de la cité, il parcourt toute la ville. Grand Dieu, quel spectacle! Chaque voix qu'il entend, chaque objet qu'il voit, chaque lieu où il porte ses pas, excitent en son âme des sentiments d'une profonde horreur mêlée à la compassion la plus illimitée. Voyez-le à l'œuvre : héritier du dévoûment de son Père séraphique, qui ne craignit pas d'embrasser le lépreux de la plaine d'Assise, il se mêle parmi les pestiférés se mourant dans la rue ou dans de misérables cabanes, les visite le jour et la nuit sans craindre ni la longueur ni la difficulté des chemins, entoure ces malheureux de soins presque maternels, leur parle de la grande question dont l'intérêt n'est autre que l'éternité, les confesse, les communie, pour les envoyer ensuite de cette vie presqu'insupportable à une vie à l'abri de toute souffrance.

Aussi, de rue en rue, de maison en maison, Théodoric court à travers la ville et le jour et la nuit, se portant par inspiration de préférence en ces

(1) Molanus, *Historiae Lovaniensium* Libri XIV, lib. V, cap. XXIV.

endroits où il sait être des pestiférés plus près de la mort, et auxquels par conséquent son secours est plus nécessaire.

Néanmoins, malgré l'infection de l'air qu'il respire, malgré sa présence continuelle au milieu de morts et de mourants, malgré la profusion mille fois répétée d'une vie qu'un miracle seul pouvait conserver, le souffle du mal ne l'atteint point. Son compagnon fidèle, le sacristain, tombe enlevé par la contagion ; gémissant de cette perte, sans toutefois perdre courage, et retrempant sa foi et ses espérances dans le spectacle d'un Dieu souffrant, Théodoric sera désormais et pasteur et sacristain : il suspend la lanterne avec la lumière à la corde qui lui sert de ceinture, tient le ciboire de la main droite, agite la sonnette de la main gauche, et vole ainsi, seul avec Dieu, à la recherche des pauvres infectés, pour les encourager dans leurs souffrances et leur faire entrevoir de l'autre rive de la tombe l'éternelle récompense d'une confession sincère et d'une humble soumission à la volonté du Seigneur.

Au milieu de ces fatigues continuelles, qu'une charité inépuisable était seule capable de rendre légères, l'hiver avec ses frimas vint joindre ses rigueurs aux ravages du mal épidémique ; chassé par les vents de dessous la tente qui lui servait d'asile, Théodoric se retira dans la chambre d'une maison voisine, connue sous l'enseigne *du Faucon* et propriété d'un brasseur qui la lui avait offerte. Un miracle, dit-on, vint récompenser cet acte d'obligeance et de miséricorde. Tandis que toutes les brasseries étaient ravagées par la peste, cette maison seule échappa à la contagion générale ; on assure même que la bière de cette brasserie était un préservatif contre le mal pour ceux qu'il avait épargnés jusqu'alors, en même temps qu'elle présentait un remède salutaire aux malades qui en firent usage. Or personne n'hésita d'attribuer ces guérisons aux mérites du charitable Franciscain.

Enfin, après deux années de dévastation et de deuil, Bruxelles put respirer plus librement ; le ciel parut désarmé, la peste perdit de sa fureur, et Théodoric, rendu à lui-même, put calculer à l'aise les ravages de la contagion et les comparer aux fruits de son zèle. Trente-trois mille personnes (1) avaient payé de leur vie le passage du fléau ; quant à Théodoric, il confessa dans un sermon qu'il prêcha peu après la cessation de l'épidémie, à l'occa-

(1) D'autres disent ; trente-quatre mille.

sion d'une messe solennelle d'action de grâces, que Dieu lui avait révélé que, des trente-deux mille personnes auxquelles il avait administré les derniers sacrements, deux seulement étaient mortes en réprouvées, l'une par désespoir, l'autre pour avoir refusé de se confesser.

Tel, toujours grand, toujours admirable fut Théodoric à Bruxelles, comme il l'avait été en Hollande. Uniquement occupé de Dieu et de son prochain, disent les auteurs de sa vie, il s'oubliait soi-même, s'exposant à mille morts pour venir en aide à ses confrères et guérir, sinon les maux incurables de leurs corps, du moins les plaies saignantes de leurs âmes. Erasme, qui avait voué au grand homme une juste admiration, nous a transmis dans sa lettre à Utenhovius quelques vers conservés, dit-il, avec le portrait du Père dans le chœur de notre église de Bruxelles, et qui rappelaient que dans des temps calamiteux le Franciscain avait bien mérité de la capitale du Brabant (1).

A la cessation du terrible fléau, Théodoric, comme s'il eût craint de n'avoir pas encore sauvé assez d'âmes, reprit le cours ordinaire de ses prédications. Sévère à censurer le vice, il se montrait plein d'égard envers les pécheurs repentants; il les excitait dans de fréquentes exhortations à mener une vie plus conforme à leurs croyances, à ne pas différer la confession quand ils auraient le malheur de retomber dans leurs anciens désordres, et à se bien persuader qu'on ne lâche jamais impunément la bride à ses passions. Le vice charnel surtout trouvait en lui un ennemi implacable : on aurait dit des paroles de feu qui s'échappaient d'un foyer ardent, quand il stigmatisait cette passion déshonorante. Aussi, ses sermons, soutenus de l'autorité de sa personne, du prestige de son exemple et de l'influence de ses vertus, servaient-ils merveilleusement à mettre un frein aux passions les plus furieuses et à guérir les cœurs les plus ulcérés. Le don de prophétie et de miracles vint bien des fois corroborer ses paroles, et les his-

(1) Voici ces vers, tels qu'ils sont rapportés par Molanus, *Hist. Lovan.*, lib. V. cap. XXIV :

Bruer Dierick van Monster was ich gheheten,
In 't woord Gods heb ick my gequeten.
In swaer pestilentie heb ick Bruesel ghedient,
Doen op een jaer storven XXXIIII dusent of daer ontrent.
Ick bid u al, die dit sien oft lesen,
Wilt mynder zielen doch ghedachtich wesen.

toriens de sa vie rapportent plusieurs faits qui montrent que, même en chaire, Dieu se plaisait à lui communiquer ses secrets (1).

Malgré ces succès, le saint homme n'était pas sans inquiétude. Il semblait craindre, avec l'Apôtre, d'être réprouvé après avoir prêché aux autres (2), et plusieurs fois on l'entendit s'écrier : « Seigneur, si à mon lit de mort le démon me tourmente de doutes touchant la sainte foi, je les rejette dès ce moment, et je suis prêt à endurer mille supplices et mille morts plutôt que de renoncer à ma foi. »

Nous regrettons ici de ne pouvoir entrer dans de plus amples détails touchant la vie religieuse et intime du fidèle enfant de saint François. Nous aimerions à montrer dans la personne de Théodoric, comme convergeant en un seul homme, les qualités qui doivent distinguer et l'humble religieux, et le supérieur zélé, et le réformateur infatigable. Seulement nous dirons avec les Annales du couvent où la mort vint le trouver (3) : comme religieux, Théodoric était un miroir de sainteté pour tous ses frères; élu gardien, il s'acquitta avec honneur de ce poste difficile en plusieurs couvents de la province de Cologne, entre autres à Anvers et à Louvain (4); enfin, zélateur fervent de sa règle, il travailla efficacement à la restauration de la discipline régulière, qui par suite des malheurs du temps s'était relâchée en plusieurs endroits. Grâce à ses vertus et à ses travaux, les couvents de Bruxelles, de Louvain et de quelques autres localités eurent le bonheur de voir introduite dans leurs murs la sainte réforme des Franciscains de l'Observance.

Enfin le jour arriva où cette vie si pleine allait recevoir la récompense due à tant de mérites. « Théodoric, dit un homme qui l'avait connu, franciscain d'une grande piété et d'une intégrité éprouvée, se sentant un jour accablé de lassitude, crut sa mort imminente et dit à ses frères : « Plaise à Dieu qu'il vienne me chercher sous peu, et qu'une maladie plus longue ne me rende pas à charge à mes frères. » — Dieu exauça sa prière. Le jour même de sa mort, il prêcha deux fois, célébra la sainte Messe et assista à l'office

(1) Wadding. Tom. VIII, an. 1515, 11 déc. Frémaut, Tom. XII, 11 déc.
(2) Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. I Cor. IX, 27.
(3) Molanus. *Hist. Lov.* Lib. V, cap. XXIV.
(4) La custodie de Brabant a fait partie de la province de Cologne jusqu'en 1529. Voir les *Annales des Missions Franciscaines,* année 1865-1866, mars et avril, page 194.

solennel. A l'heure de la réfection il vint à table; mais sur la fin du repas, éprouvant quelque indisposition, il quitta le réfectoire et regagna sa cellule. On le crut se reposer; mais comme il tardait à reparaître, quelques frères pénétrèrent dans sa chambre, et le trouvèrent étendu tout habillé sur son lit, semblable à un homme endormi : il avait cessé de vivre (1). »

Cette mort subite mais non imprévue (il en avait parlé dans son dernier sermon) eut lieu à Louvain le 11 décembre 1515, vers deux heures de l'après-midi. Théodoric avait alors passé soixante ans dans l'ordre séraphique.

Son corps fut enseveli dans l'ancien chœur de l'église de notre couvent de Louvain. En 1618, le Vénérable Père André à Soto, Commissaire général des Frères-Mineurs et confesseur de la princesse Isabelle-Claire-Eugénie, fit lever de terre les ossements du serviteur de Dieu, et les plaça dans la chapelle de l'infirmerie à côté de l'autel. Le Révérend Père Henri Sedulius, alors provincial, et qui avait été le promoteur principal de cette exhumation, vint souvent prier auprès des reliques du saint religieux et recommander à la protection puissante de son confrère sa province et sa personne. Cette espèce de culte cessa néanmoins à l'apparition de la Bulle d'Urbain VIII, qui défendit de rendre des honneurs publics aux restes mortels de ceux que le Saint-Siége n'avait pas encore placés au nombre des Bienheureux. Les ossements du vénérable religieux furent donc enfermés en 1644 dans une châsse de plomb et déposés de nouveau en terre au pied de l'autel de l'infirmerie. Après la révolution française, le Père Jean-Baptiste Tuerlinckx, entre les mains duquel ils étaient restés, les conserva comme des reliques précieuses et en gratifia plus tard le couvent restauré des Récollets de Saint-Trond. Feu Monseigneur Van Bommel, à l'occasion d'une visite rendue aux Pères du couvent, ouvrit la boîte qui les renferme en ce moment, et tenant des mains les ossements bénis du Franciscain, il donna à tous les Religieux la satisfaction de contempler les derniers restes d'un confrère que l'histoire leur représentait comme un Frère-Mineur selon le cœur de leur Saint Père François.

(1) Erasmus, *Epistola ad Judocum Gaverium,* libro XXIII. V. Molani *Hist. Lov.* l. c.

SAINTETÉ DE LA RÈGLE DU TIERS-ORDRE.

Tertullien parlant de la grande et immortelle loi qui fut donnée par Dieu à Moïse et en sa personne à tous les hommes, sur le mont Sinaï, l'appelait une loi de sainteté, parce qu'elle n'enseigne que la sainteté, ne conduit qu'à la sainteté, et ne commande que la sainteté.

La Règle du Tiers-Ordre de Saint-François, comme le Décalogue, peut être appelée une loi de sainteté; car, comme le Décalogue, dont elle n'est d'ailleurs qu'un abrégé, elle contient les maximes les plus favorables au développement de la sainteté dans les âmes; elle a formé des milliers de saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition ; elle n'a pour but, dans toutes ses prescriptions, que de sanctifier les hommes. Sans doute, toutes les règles des divers Tiers-Ordres établis dans l'Eglise sont saintes, c'est-à-dire elles sont remplies de maximes, d'instructions, d'industries propres à rendre saints ceux qui les suivent; elles ont provoqué dans le monde une admirable floraison de sainteté; cependant on doit accorder à la Règle du Tiers-Ordre de Saint-François une prééminence de sainteté sur les Règles des autres Tiers-Ordres. De toutes les Règles des Tertiaires, la Règle de Saint-François est la plus ancienne ; elle a servi de modèle à toutes les autres; elle est la source féconde où tous les patriarches fondateurs de Tiers-Ordres ont puisé les leçons et les méthodes de sainteté qu'ils ont inculquées à ceux qui ont voulu marcher à leur suite dans les voies de la perfection. Il ne faut que lire les différentes Règles des Tiers-Ordres qui existent dans l'Eglise et les confronter avec la Règle du Tiers-Ordre de Saint-François, pour savoir qu'il en est ainsi, et que, par conséquent, cette dernière Règle a sur les autres la supériorité du maître sur les disciples, de l'auteur principal sur ses imitateurs. De plus, la Règle du Tiers-Ordre séraphique l'emporte en sainteté sur les autres Règles en ce qu'elle paraît avoir Dieu lui-même et non point un homme, quelque saint qu'il soit, pour auteur immédiat.

« Ne vous persuadez pas, dit l'auteur des *Gloires du Tiers-Ordre*, que les Frères-Mineurs, quelque évêque, quelque docteur, quelque congrégation particulière aient composé la Règle du Tiers Ordre. Vous vous trompez si vous êtes dans cette pensée; il n'y a que le Saint-Esprit qui ait enseigné à saint François la Règle de cet Institut, qui la lui ait révélée sur la montagne, comme il révéla autrefois la loi du Décalogue à Moïse : *Sed seraphicus Franciscus, Spiritu Sancto prædocente, eam instituit.* » C'est, en effet, une glorieuse tradition du Tiers-Ordre franciscain, que son fondateur reçut par une révélation formelle de Dieu la Règle qu'il donna aux Tertiaires.

De même qu'on apprécie la fécondité d'une terre par la beauté et l'abondance des moissons qu'elle produit, ainsi peut-on apprécier encore la sainteté de la Règle du Tiers-Ordre par le grand nombre de chrétiens qui sont devenus des saints en la suivant.

Or la Règle du Tiers-Ordre a formé plus de bienheureux et de saints reconnus par l'Eglise que les Règles de tous les autres Tiers-Ordres ensemble.

La Règle de Saint-François n'est pas seulement sainte et plus sainte que toutes les autres Règles à raison de son antiquité, de son auteur, de sa fécondité, elle est sainte comme les autres Règles à raison de la fin qu'elle se propose et des rapports singuliers qu'elle a avec la loi éternelle.

D'abord la Règle du Tiers-Ordre est sainte à raison de la fin qu'elle se propose. Un jeune homme demandant au Sauveur du monde une voie infaillible pour arriver à la gloire, il en reçut cette courte réponse : « Observez les commandements. » La Règle du Tiers-Ordre n'a été établie que pour nous faire observer plus fidèlement les commandements de Dieu ; de là vient que, dans l'acte de la profession, elle exige du chrétien qui veut devenir enfant de saint François dans le Tiers-Ordre la promesse solennelle qu'il gardera inviolablement les commandements de Dieu, et qu'il se soumettra à toutes les pénitences qui lui seront imposées pour punir les transgressions contre ces divins commandements. La Règle de Saint-François est sainte à cause des rapports singuliers qu'elle a avec la loi éternelle. La loi éternelle, d'après saint Thomas, est le modèle parfait de toutes les lois. Les lois sont saintes et parfaites selon les relations qu'elles ont avec elle. *In tantum justæ, in quantum participant de lege æterna.*

Or, si la loi éternelle est sainte par excellence et la règle de toute sainteté, parce que toutes ses maximes, comme nous l'avons dit plus haut avec Tertullien, enseignent la sainteté, conduisent à la sainteté, ne commandent que la sainteté, la loi ou la règle du Tiers-Ordre participe à la sainteté de la loi éternelle, parce qu'elle se propose le même but, parce que le chrétien qui suivrait ses prescriptions pratiquerait tout ce que la vertu a de plus héroïque et arriverait au ciel par le chemin des parfaits. C'est ce que pensait Denis le Chartreux, quand il écrivait ces lignes immortelles à la gloire de la Règle du Tiers-Ordre. « La Règle que saint François a donné au public conduit avec assurance ceux qui la pratiquent dans la voie véritable du salut, elle leur enseigne la justice et elle dirige saintement tous les actes de la vie humaine. *Lex ista vivendi, a sancto Francisco tradita, recte ducit ad veram salutem, salubriter regit actus vitæ humanæ et viam justitiæ docet.* » C'est ce qu'affirmait avec plus d'autorité et de solennité encore le pape Nicolas IV, lorsque, dans la bulle qui approuvait la Règle, il disait « que cette sainte Règle était la démonstration par la parole et par l'exemple de la voie qu'il fallait tenir pour gagner les hauteurs de la perfection où le Seigneur nous convie et nous attend : « *Viam ascendendi ad Dominum verbo pariter et exemplo demonstrans.* » Il ne nous sera pas difficile de comprendre ces magnifiques éloges qui ont été donnés à la Règle du Tiers-Ordre si, considérant cette sainte Règle dans ses détails, nous remarquons avec quelle riche végétation toutes les vertus

sortent de son observation comme les fleurs de leur tige. L'édifice de la perfection chrétienne se compose de sept vertus principales, qui sont les vertus théologales et cardinales. Or l'observation fidèle de la Règle est la garantie de la pratique de toutes ces belles vertus.

Il y a trois vertus théologales, la foi, l'espérance, la charité.

La foi est une vertu ou une habitude surnaturelle par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu a révélé sur l'autorité de sa parole. Le premier pas vers le Seigneur se fait par la foi, comme l'apôtre saint Paul écrit aux Hébreux : « Celui qui approche de Dieu doit commencer par croire. » La foi est le commencement du salut de l'homme, dit également saint Augustin. Parler ainsi, c'est affirmer que la foi est le fondement de l'édifice spirituel et que, par conséquent, il y aurait une étrange présomption à s'adonner à la vie spirituelle avant d'être affermi dans la foi, que ce serait vouloir construire un magnifique palais avant d'en avoir posé la première et principale pierre. Sans la foi, en effet, nous ne pouvons plaire à Dieu ; comme nous l'atteste encore l'Apôtre, nous ne pourrons vaincre les immenses difficultés qui se rencontrent à chaque pas dans les voies de la perfection chrétienne, sans les lumières et les attraits qu'une foi solide et vive peut seule nous communiquer. Voilà pourquoi la Règle ordonne à nos supérieurs de n'admettre dans la famille du Tiers-Ordre que ceux qui auront donné des preuves de l'intégrité et de la pureté de leur foi. « Que ceux qui seront admis à garder cette forme de vie soient, avant leur admission ou réception, soumis à un examen attentif sur la foi catholique et leur obéissance à l'Eglise romaine, et si leur conduite et leur croyance sont fermes et saines sur ce point, ils pourront être admis et reçus sans crainte dans cet Institut. » Cette précaution solennelle prise à l'égard du chrétien qui se présente au seuil du Tiers-Ordre, cette première prescription de la Règle lui fera nécessairement prendre en grande estime la foi qui lui aura ouvert le sanctuaire de l'Ordre séraphique ; il comprendra que, si la foi lui a été nécessaire pour poser les fondements de l'édifice de sa perfection, elle ne lui sera pas moins nécessaire pour l'achever, et il travaillera tous les jours de sa vie à croître dans la connaissance et l'amour des vérités religieuses par une humble soumission à Dieu, à l'Eglise et au Souverain Pontife (1).

L'espérance est une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons avec confiance la béatitude éternelle et les moyens d'y arriver. Si la foi pose le fondement de la perfection chrétienne, l'espérance nous donne le courage de bâtir sur ce fondement et d'ajouter d'autres pierres à la pierre principale. En effet, l'espérance nous dilate le cœur et nous rend plus prompts dans l'observation de la loi divine. « Seigneur, dit le Psalmiste, lorsque vous avez dilaté mon cœur, j'ai couru dans la voie de vos commandements. » La crainte nous énerve et nous paralyse ; sous l'influence de la crainte, toutes les forces vitales

(1) Règle du Tiers-Ordre, chap. I.

abandonnent les parties extérieures et se portent au cœur, comme pour défendre cette forteresse où se trouve le siége principal de la vie, ce qui fait que les membres deviennent tout pâles, faibles, tremblants, incapables d'agir.

L'espérance, au contraire, élargit le cœur et communique tellement aux puissances externes les forces vitales qui leur sont nécessaires, qu'elles deviennent capables d'exécuter tout ce que l'homme désire. La crainte ferme le cœur, comme un général d'armée fait rentrer ses troupes dans la citadelle qu'il veut défendre ; mais l'espérance l'ouvre, comme un conquérant qui sort courageusement avec son armée pour une expédition lointaine. D'où l'on peut conclure qu'il n'est aucune affection qui, plus que l'espérance, rende l'homme capable de grandes entreprises.

Mais la Règle de Saint-François développe en nous cette espérance si précieuse et si désirable. Les livrées des enfants de Saint-François, qu'elle nous ordonne de porter au-dessus, ou du moins au dessous, de nos vêtements, comme la tunique de bure et la corde de chanvre (1), ne sont que l'emblême et le symbole des mérites de nos frères et de nos sœurs des deux premiers Ordres qui nous sont appliqués lorsque nous entrons dans le Tiers-Ordre.

Un chrétien était seul tout à l'heure avec sa misère et son néant, tout couvert de ses iniquités et dépouillé de mérites ; il n'osait aspirer au ciel dont il s'était rendu indigne, il n'osait même espérer que Dieu lui donnerait les grâces et les moyens dont il avait besoin pour s'en rendre plus digne. Mais est-il devenu, par son affiliation au Tiers-Ordre, membre de la famille séraphique et par conséquent participant des mérites attachés aux travaux apostoliques, aux macérations, aux jeûnes, aux prières de ses frères et sœurs du premier et du second Ordre, qui vivent encore ou qui ont vécu depuis six siècles, il peut s'emparer de ces mérites, relevés par ceux de Jésus-Christ, en faire sa propriété personnelle et en couvrir sa misère et son néant ; il peut se lever et, les titres des mérites de ses frères et sœurs à la main, réclamer ce qui est son bien, la possession du ciel. Il peut mettre la main dans le cœur des saints ses frères, des saintes ses sœurs, y prendre leurs regrets et y unir ses regrets, y prendre leur pénitence et y unir sa pénitence, et dire à Dieu : « Seigneur, j'ai confiance, j'espère, car nous sommes quittes. J'ai beaucoup péché, mais j'ai beaucoup expié, non point par moi, mais par mes frères et mes sœurs ; je suis vide de mes propres mérites, mais je suis rempli des mérites de mes frères et, en vertu de la solidarité qui règne entre tous les membres de la famille séraphique, je vous demande et j'attends votre paradis. »

Après que la foi a posé le fondement de l'édifice de la perfection, après que l'espérance a élevé jusqu'au faîte ce sublime édifice, la charité vient lui donner son couronnement.

La charité est une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu pour

(1) Règle du Tiers-Ordre, chap. III.

lui-même par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes. On l'a dit : au centre de la vie humaine, il y a une chose qui donne par son mouvement l'impulsion à toute la vie. Cette chose que les impurs ont profanée, mais dont les profanations ne peuvent interdire à notre plume d'écrire le nom, c'est l'amour, oui l'amour, voilà le centre de gravitation humaine. Ailleurs est la vision qui part des sommets de l'intelligence, cette lumière de la vie; ailleurs est la direction qui part du domaine de la volonté, ce gouvernement de la vie; là au plus profond et au plus intime de notre amour réside l'impulsion de la vie : l'intelligence regarde, la volonté commande, c'est l'amour qui marche.

Voyez le corps qui roule, dit saint Augustin ; partout où il va, c'est son poids qui l'entraîne; voyez ma vie qui marche, partout où je vais, c'est mon amour qui m'emporte. Là où va mon amour, là vont mes pensées, mes désirs, mes aspirations, mes actions. Quand mon amour est ordonné, tout est dans l'ordre; quand il est désordonné, tout est dans le désordre. Pour faire un saint, une seule chose est nécessaire, frapper au cœur d'un homme ce coup victorieux qui replace son amour dans l'ordre et par là donner à sa vie spirituelle une impulsion souveraine. Dès que le plus sublime et le plus parfait de tous les amours, l'amour de Dieu, s'est emparé d'un cœur, si ravalé qu'il le trouve, il l'élève avec lui-même à ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus saint ; il met au cœur qu'il possède des aspirations et des désirs qui l'emportent, et avec lui l'homme tout entier, vers les plus grandes hauteurs, le rend capable des actions les plus héroïques et des plus riches mérites.

Aussi, un des plus signalés services que nous rend notre Règle est d'engendrer et de nourrir en nous l'amour de Dieu et l'amour du prochain pour l'amour de Dieu. La Règle engendre en nous l'amour de Dieu, car elle nous fait monter d'un seul bond à l'observation des commandements de Dieu, ce qui est l'essence de l'amour de Dieu, suivant la parole du Sauveur : « Si quelqu'un observe mes commandements, c'est celui-là qui m'aime. »

La Règle nourrit en nous l'amour de Dieu, en arrachant notre cœur à toutes les vanités, à toutes les choses créées qui pourraient le distraire du Créateur, en établissant entre nous et Dieu les rapports les plus intimes et un commerce journalier par la récitation du saint Office, l'assistance à la sainte messe, la réception des sacrements (1).

La Règle engendre en nous l'amour du prochain pour l'amour de Dieu, en chassant de nos cœurs tout sentiment de haine pour nos frères, en nous arrachant des mains les armes par lesquelles nous pourrions venger nos injures personnelles, en faisant intervenir les bons offices des Supérieurs pour rétablir la paix et l'union entre les frères et sœurs ou même avec les personnes étrangères à l'Ordre (2).

(1) Règle du Tiers-Ordre, chap. VI, VIII, XIII.
(2) Idem, chap. VII, X, XI.

La Règle nourrit en nous l'amour du prochain à l'égard de Dieu par l'exercice de cet amour qu'elle nous prescrit à l'égard des pauvres, des malades et des défunts (1)... De même que la vertu se développe par les actes qu'elle produit, comme l'arbre par ses branches et ses feuilles nouvelles, au moyen desquelles il reçoit un nouveau suc, ainsi la belle vertu de charité se développera dans le Tertiaire obligé par sa Règle à porter des consolations à ses frères et sœurs retenus sur le lit de la maladie, à leur rendre les derniers devoirs si la mort les frappe, et à leur envoyer jusqu'au milieu des flammes du purgatoire le secours de ses prières et de ses bonnes œuvres !

La Règle de Saint-François, qui garantit si admirablement la pratique des vertus théologales, ne garantit pas moins la pratique des vertus cardinales, la prudence, la justice, la force et la tempérance.

La première des vertus cardinales est la prudence ou la science pratique de ce que l'on doit faire et l'on doit éviter. Elle est à l'entrée de toutes les autres, parce qu'elle embrasse les choses humaines sous leur point de vue le plus général.

Nous sommes, en effet, dépositaires d'une portion de la vie universelle, et, comme Dieu gouverne toute la vie, nous gouvernons sous lui cette part qui nous en a été confiée. Quelque soit l'obscurité de notre condition, nous sommes tous des princes de la vie, parce que nous la gouvernons, nous la dirigeons de manière à lui faire atteindre son but suprême, la vie éternelle ; mais si, pour bien gouverner notre vie, il nous faut un livre qui nous enseigne les principes du gouvernement, notre Règle sera ce livre. S'il nous faut un phare qui nous signale les écueils que nous devons éviter et nous montre le chemin qu'il faut suivre, notre Règle sera ce phare. La Règle ne nous dit-elle pas avec les plus grands détails ce que doit être notre conduite dans les voies du salut ? Ne nous fait-elle pas nous éloigner de tous les lieux où nous pourrions trouver la mort spirituelle : des théâtres, des bals, des réjouissances mondaines (2) ? Ne nous enseigne-t-elle pas les moyens les plus propres à assurer notre salut, les prières, les sacrements, les bonnes œuvres? Ne charge-t-elle pas nos supérieurs de veiller sur nous, de nous reprendre et de nous redresser dans nos égarements ? A ne considérer même la prudence que comme une vertu qui regarde le bon gouvernement de la vie dans ses rapports avec le temps présent et les intérêts d'ici-bas, est-ce que la Règle ne nous la fait pas admirablement pratiquer en nous engageant à disposer de nos biens, trois mois après notre réception dans l'Ordre, par un testament juste et chrétien, de peur qu'étant surpris par la mort sans avoir pris cette précaution salutaire, notre négligence ne cause des procès et des divisions parmi nos proches (3)?

(1) Règle du Tiers-Ordre, chap. XIV. — (2) Idem, chap. VIII, XIII.
(3) Idem, chap. IX.

La justice, qui vient immédiatement après la prudence dans l'ordre des vertus cardinales, consiste, aux termes de l'Ecriture sainte, dans l'accomplissement des devoirs que nous avons à remplir envers le Créateur et envers nos semblables. La Règle presse l'accomplissement de nos devoirs envers le Créateur, en nous prescrivant la prière, l'assistance à la messe et aux offices de la paroisse, la réception des sacrements. La Règle presse l'accomplissement de nos devoirs envers nos semblables, et ordonnant aux pères et aux mères de procurer la bonne éducation de la famille, en imposant à tous les restitutions du bien mal acquis, et nous interdisant même l'entrée du Tiers-Ordre avant que nous n'ayons fait les restitutions qui chargent nos consciences (1).

La force est une troisième vertu cardinale. Elle est une disposition de l'âme qui nous fait surmonter les difficultés qui se rencontrent dans la pratique du bien, et supporter, sinon avec joie, du moins avec résignation, les peines et les épreuves de cette vie. La Règle nous fait pratiquer cette belle et magnanime vertu de force, par là même qu'elle nous retient dans le Tiers-Ordre jusqu'au dernier soupir de la vie, et nous condamne par conséquent à tous les sacrifices qu'il impose, ne nous permettant d'en sortir que pour entrer dans un Ordre religieux approuvé par l'Eglise, c'est-à-dire pour nous élever à de plus grands sacrifices encore, pour monter à une perfection plus haute (2).

Enfin, la tempérance est la dernière vertu cardinale, elle est la modération dans les désirs et dans les besoins, particulièrement en ce qui concerne la vie des sens : nourriture, sommeil, mouvement, repos, plaisirs extérieurs. Par elle, l'homme se borne à ce qui convient, il fait de son corps un être obéissant à la vérité de sa nature, obéissant aussi à la loi de justice. Car tout ce que l'on se retranche d'inutile ou d'excessif tourne à l'avantage de ceux qui ont moins reçu que nous; et, sans cette mesure délicate dans l'usage des choses, il n'est pas possible de rendre aux autres ce qui leur est dû. S'il est une vertu que sauvegarde la Règle, c'est surtout la vertu de tempérance. N'est-ce pas elle, en effet, qui nous prescrit la fuite des assemblées mondaines, des spectacles, des bals, des festins ? N'est-ce pas elle qui nous prescrit de nombreux jours de jeûne et d'abstinence (3)? N'est-ce pas elle qui, sous un habit qui satisfait aux exigences du monde, nous prescrit d'en porter un autre qui satisfasse aux exigences du Dieu de Bethléem et du Calvaire (4)?

La Règle est donc évidemment, comme nous le disions, la garantie la plus efficace de la pratique des vertus théologales et cardinales, et on comprendra combien, à ce seul titre, elle est digne de respect et d'amour. Donc res-

(1) Règle du Tiers-Ordre, chap. II. — (2) Idem, chap. II.
(3) Idem, chap. V. — (4) Idem, chap. III.

pectons et aimons l'admirable Règle que nous a tracée le saint Patriarche d'Assise. La parole n'est qu'un son qui passe, mais elle peut être immortalisée par l'écriture, et saint François n'a point dédaigné cette immortalité pour les leçons qu'il donnait à ses enfants pour les éclairer et les guider, et il les a gravées dans la Règle, comme sur un airain qui méprise le temps. La Règle est une chaire où saint François, après six cents ans, se fait entendre comme aux jours de sa vie mortelle, et fait retentir à nos oreilles cette voix inspirée qui remuait les nations entières. A la lecture de la Règle, tout Tertiaire peut se dire à soi-même : saint François a prononcé cette parole, c'est à moi qu'il l'a adressée.

Un écrivain de l'Ordre dit quelque part que la Règle est une lettre que Dieu a écrite à tous les Tertiaires pour leur déclarer ses volontés et leur apprendre les moyens les plus propres à procurer leur sanctification, et que par conséquent il faut lire cette Règle avec autant de respect et d'application que si un ange était descendu du ciel pour nous l'apporter de la part de Dieu et nous dire qu'elle nous mènerait au ciel. Nous n'avons pas besoin, ce semble, pour lire la Règle avec le respect et l'application que nous demande ce vieil auteur, de recourir à la supposition qu'il nous suggère et de faire travailler notre imagination. N'est-ce pas, en effet, un ange dans un corps mortel qui nous a donné notre Règle? N'est-ce pas le séraphin d'Assise?

Saint Chrysostome, nous parlant du respect que les premiers chrétiens portaient au saint livre de l'Evangile, nous apprend qu'ils ne voulaient jamais s'en séparer, le gardaient nuit et jour déposé sur leur cœur, d'abord comme le plus beau joyau qui pût orner une poitrine chrétienne, et ensuite pour pouvoir à tout instant l'ouvrir et y retrouver les accents du Sauveur. A leur exemple, et toute proportion gardée entre le respect qui est dû à la parole qui était le souffle même de la divinité, l'expression palpable du Verbe de Dieu, et la parole simplement inspirée des saints, ne nous séparons jamais de notre Règle, ayons-la toujours sous notre main pour interroger, suivant les circonstances et nos besoins, notre Père saint François; pour recueillir ses leçons et ses conseils dans les pages immortelles où il les a déposés pour nous.

Lisons souvent notre Règle; il n'y a pas de meilleur moyen de nous inoculer la substance des enseignements qu'elle contient que l'appropriation lente et personnelle d'une lecture privée. Lorsque nous lisons, dans les livres, les commentaires qui ont été faits de la Règle, ou bien que nous entendons l'explication de cette Règle de la bouche de nos supérieurs, c'est la pensée d'autrui qui dirige la nôtre et qui, en nous épargnant tout travail, ne creuse pas toujours assez avant dans notre âme le sillon de l'Esprit saint. Mais si, au contraire, placés en présence de la lettre elle-même comme en présence d'un or inculte, nous y appliquons avec ferveur toutes les forces de notre entendement et toutes les énergies de notre foi, il se crée peu à peu, entre la

Règle et nous, un mystère de transsubstantiation ; notre âme entre dans chaque mot, et chaque mot, pesé au poids de la conscience, pénètre notre âme, l'éclaire, l'échauffe, l'émeut, la ravit et lui donne le courage du bien dans la plus suave onction. Ce n'est point à dire qu'il faille ensuite négliger les commentaires et les explications de la Règle qui nous sont faits par écrit ou de vive voix. Comme un métal précieux qui, sans rien perdre de sa substance et de son prix, reçoit d'un artiste habile un alliage qui ne fait qu'en relever l'éclat, ce que les écrivains et les prédicateurs de l'Ordre séraphique mêlent de leur âme et de leur génie à la parole immortelle du patriarche notre Père est un attrait qui la rapproche de notre infirmité et nous la rend quelquefois plus sensible. Lisons donc la Règle dans le texte, mais ne refusons pas non plus de la lire dans ses commentaires.

Toutefois, il faut que le véritable Tertiaire, que le véritable enfant de saint François rende à la Règle un autre hommage que celui d'une simple lecture et d'une simple étude ; il faut qu'il lui rende l'hommage beaucoup plus précieux et plus difficile de la pratique, c'est-à-dire, il faut que le Tertiaire observe sa Règle, et montre dans sa conduite et dans sa vie les belles leçons de foi, d'espérance, de charité, de prudence, de justice, de force, de tempérance qu'il y a puisées. La parole de Dieu est toujours belle et toujours magnifique en elle-même, disait un saint docteur ; mais elle paraît plus belle et plus magnifique encore lorsqu'elle est mise en pratique. Elle ressemble à ces étoffes précieuses qui sont toujours très-belles en elles-mêmes, mais qui reçoivent un nouvel éclat des personnes qui, après les avoir transformées en vêtements, les portent avec grâce. Ainsi en est-il de la Règle du Tiers-Ordre ; elle est belle et magnifique en elle-même à cause des maximes et des éléments de sainteté qu'elle contient, et chaque fois qu'elle est l'objet de nos méditations, nous l'admirons.

Mais voulons-nous, avec l'hommage de notre admiration personnelle, lui attirer l'hommage de l'admiration du monde et des chrétiens étrangers à notre Ordre? Mettons-la en relief dans les actes de notre vie ; pratiquons-la avec la plus scrupuleuse fidélité ; observons les commandements de Dieu qui en sont la base ; montrons dans nos sentiments et dans nos œuvres la floraison de la foi, le parfum de l'espérance, le rayonnement de la charité. Soyons sages et prudents, évitant les sentiers fleuris qui conduisent à l'abîme, et ensanglantons plutôt nos pieds dans les chemins semés d'épines qui conduisent à l'éternelle vie ; soyons justes envers Dieu, en lui payant le tribut de nos saints exercices, justes envers le prochain, en lui rendant toutes sortes de services spirituels et temporels ; soyons forts contre la chair, le monde et l'enfer ; levons courageusement, au milieu des scandales du siècle, le drapeau de la mortification chrétienne. En un mot, suivons toutes les prescriptions de notre sainte Règle ; non-seulement nous lui donnerons des admirateurs, non-seulement nous attirerons dans nos rangs les belles âmes qui

voudront vivre sous la même loi que nous, pour y pratiquer les mêmes vertus, mais en même temps que les missionnaires, nos Pères, exercent leur fécond apostolat par la parole, nous l'exercerons nous aussi par ce moyen que notre Père saint François avait en si grande estime, je veux dire par l'exemple.

A l'œuvre! Tertiaires nos Frères, à l'œuvre toujours. Soyons missionnaires et apôtres à notre manière. Que l'armée de saint François se lève comme un seul homme pour combattre les péchés du monde, et que les humbles soldats du troisième Ordre, qui n'ont point reçu, par le sacerdoce, le pouvoir d'évangéliser les peuples, ne se croient pas impuissants à agrandir le règne de Dieu sur la terre. S'ils n'ont pas au service de leur zèle la prédication de la parole, ils ont la prédication de l'exemple, et cette dernière prédication l'emporte sur la première, dit saint Jean Chrysostome. En effet, le bon exemple ou la vertu, en d'autres termes, la pratique de l'Evangile et de la Règle, c'est une lumière... Les chrétiens qui pratiquent les vertus que nous prêche l'Evangile sont, au dire de saint Paul, des flambeaux allumés au milieu des ténèbres du monde, et, après l'Apôtre, la bouche d'or ajoutait : « Les chrétiens vertueux sont des soleils qui effacent en splendeur l'éclat du soleil matériel. » Or, de même que tout être qui se trouve sous l'influence de l'astre du jour ne pourra se soustraire à son éclat et à sa chaleur, tout pécheur qui se trouvera sous l'influence de ce soleil d'un nouveau genre qu'on nomme une vie chrétienne, ne pourra pas se soustraire davantage à son éclat et à sa chaleur. Bientôt une étincelle, échappée du foyer qui l'enveloppe de ses rayons, lui communiquera la sainte ardeur du bien. Le bon exemple ou la vertu, en d'autres termes la pratique de l'Evangile et de la Règle, c'est la beauté morale dans sa magnificence. Or, si la beauté physique, qui n'est après tout qu'un reflet de l'âme, a la puissance d'émouvoir l'homme, de le ravir, de l'emporter hors de lui-même vers l'être où elle resplendit, est-ce que la beauté spirituelle d'une âme chrétienne et vertueuse, resplendissant sur un visage pur et serein comme le ciel, ne sera pas capable d'émouvoir le pécheur, de le ravir, de l'emporter hors de lui-même, hors de ses vices et de ses passions et de le rendre semblable au modèle qu'il a sous les yeux? Le bon exemple ou la vertu, en d'autres termes, la pratique de l'Evangile et de la Règle, c'est la force, le courage, l'héroïsme. Mais l'homme ne se trouve jamais en face d'un travail de force, de courage, d'héroïsme, sans se sentir élevé au-dessus de ses forces naturelles et prêt à s'élancer dans les sentiers qui lui sont ouverts. Enfin, le bon exemple ou la vertu, en d'autres termes, la pratique de l'Evangile et de la Règle, c'est un parfum. Il y a dans tous les actes d'une âme chrétienne et vertueuse un je ne sais quoi de doux et de suave que les saints ont appelé la bonne odeur de Jésus-Christ et qui gagne et ravit les cœurs. Quand les prédicateurs exhortent les hommes vicieux à la conversion, ils peuvent leur répondre : Taisez-vous, je

ne veux pas vous entendre, vous m'ennuyez ; mais il ne leur est pas possible de ne pas respirer le délicieux parfum qui s'échappe d'une vie sainte et pieuse, de ne pas s'en sentir imprégnés ; un jour ou l'autre ils courront à l'odeur des parfums qu'ils ont respirés. C'est ainsi que le fidèle observateur de la Règle du Tiers-Ordre, qui, en même temps qu'il observe la Règle, observe les commandements de Dieu et les prescriptions de la piété, non-seulement se sanctifiera lui-même, mais sanctifiera le monde ; et tous peuvent voir avec quelle raison nous avons dit ce que nous espérons avoir suffisamment prouvé : que *la Règle du Tiers-Ordre était une loi de sainteté*...

D...,
Profès du Tiers-Ordre.

(Extrait de l'*Année franciscaine*).

NOUVELLES.

Sur la proposition de la S. Congrégation des Rites du 28 avril 1866, le Souverain-Pontife a autorisé, par décret du 3 mai, l'introduction de la cause du vénérable serviteur de Dieu, Généreux-Marie de Praemosello, prêtre profès de l'ordre des Frères-Mineurs de l'Observance.

— En outre, un miracle, opéré à Constantinople par l'intercession du B. Léonard de Port-Maurice, vient d'être approuvé ; le Pape a fait promulguer le 2 août à l'église des *Stigmates*, où il s'était rendu pour y gagner l'indulgence de la Portioncule, le décret de la Sacrée Congrégation des Rites constatant l'authenticité de ce miracle. Voyez le récit de ce miracle dans ces *Annales* du 1er novembre 1864, pag. 41 et suiv.

— « Nous apprenons avec bonheur que les Frères-Mineurs et plusieurs corporations de Sœurs Franciscaines se sont dévoués au soin des soldats blessés durant la dernière guerre. C'est ainsi que le diocèse de Cologne a fourni pour divers hôpitaux militaires 8 Fransciscains, 28 Sœurs Franciscaines et 4 Récollettines. Le diocèse de Paderborn a envoyé 15 Sœurs Franciscaines à Reichenberg, et le diocèse de Munster 44 des mêmes Religieuses dans d'autres localités. Le diocèse de Trèves fourni 15 Franciscaines, qui toutes sont employées en Bohême. »

Voir la *Revue Cath.*, août 1866, page 499.

TABLE

de la cinquième année des *Annales des Missions franciscaines.*

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE. — Trois martyrs franciscains en Arménie . . . 5
Débuts des Missions franciscaines en Abyssinie 61-133
Missions franciscaines dans l'Illyrie orientale 209
Mission du B. Conrad d'Ascoli en Afrique 281
Missions au Maroc 357

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE. Lettres de la Nouvelle Zélande 14-27-30-32-249-289
De l'Amérique méridionale 34-375
De la Palestine 38-310-311
De l'Amérique septentrionale. 77-370
De la Chine 48-82-85-140-233-302
De l'Egypte 71-171-218-310
De l'Albanie 98-179-225
De la Servie 100-320
De l'Angleterre 137-366
De la Toscane . . . .

TROISIÈME PARTIE.

Nouvelles diverses. 52-107-190-419
Lettre de Jérusalem 396
Départs de Missionnaires 53-111

QUATRIÈME PARTIE.

Notices sur des Missionnaires espagnols 54
Missions et Maisons franciscaines au Chili 111
Documents sur la Custodie de Terre-Sainte 253
Itinéraire du B. Odéric d'Udine 326-384
Analectes sur la Province belge des Récollets . . 60-120-192-262-340-397

